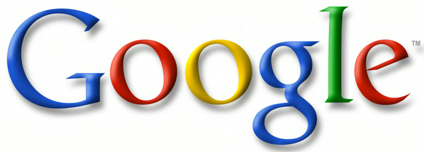
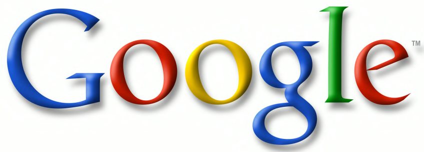










LE RÉPERTOIRE NATIONAL

OU

RECUEIL

DE

LITTÉRATURE CANADIENNE.

> "Les chefs-d'œuvre sont rares, et les écrits sans défaut sont encore à naître."
>
> (*Le Canadien de* 1807.)

COMPILÉ ET PUBLIÉ PAR

J. HUSTON,

MEMBRE DE L'INSTITUT CANADIEN DE MONTRÉAL.

VOLUME I.

MONTRÉAL:

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON, RUE ST. NICOLAS.

1848.

Nous avons laissé de côté tous les écrits politiques en prose, quoiqu'il y en ait beaucoup qui mériteraient d'être conservés et même étudiés; mais, pour être impartial, il aurait fallu reproduire les répliques ou les réfutations, et cela nous aurait entraîné loin, bien loin de la route que nous nous sommes tracée.

En dehors des écrits politiques, la littérature canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu des défauts de composition, et souvent des incorrections de style, le talent étincelle et brille comme l'électricité à travers de légers nuages.—Grand nombre de ces essais toutefois sont évidemment l'œuvre d'hommes au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

Le goût des lettres qui se répand aujourd'hui avec rapidité dans toutes les classes de la société, ne s'est introduit qu'avec beaucoup de difficultés en Canada. Peuple français, cédé tout-à-coup aux anglais, la classe lettrée et aisée s'est éloignée du pays après le traité de 1763, qui faisait de la Nouvelle-France une province anglaise. Abandonné à de nouveaux maîtres, ce jeune peuple vit son éducation, dans la langue de ses pères, négligée et parfois proscrite. Quelques colléges, cependant, entretenaient dans la jeunesse riche, le goût des lettres joint à l'amour de la nationalité. Mais, ces jeunes gens, devenus

hommes, ne se livraient à la culture des lettres que pour leur amusement ou celui d'un petit cercle d'amis; car le peuple, ne sachant seulement pas lire, n'était nullement capable de goûter les travaux de l'esprit et de l'intelligence, ni d'apprécier l'importance d'une littérature nationale qui contribuerait à lui conserver son individualité, au milieu des nombreuses populations dont se couvre le continent américain, en transmettant de générations en générations les traditions, les coutumes, les mœurs nationales.

Une autre chose, aussi, empêchait alors le développement d'un germe de littérature: c'était le manque de livres, et surtout de livres français. Les ouvrages classiques étaient rares; et bienheureux étaient les jeunes gens dont les amis plus âgés pouvaient leur prêter quelques volumes des meilleurs auteurs français ou anglais. Il fut un temps, dont se rappellent beaucoup de vieillards, où une bibliothèque de quelques livres était un luxe dont quelques personnes favorisées de la fortune et du hasard seules pouvaient jouir. Malgré beaucoup de restrictions de la part des autorités du pays, les livres entrèrent peu à peu dans les villes; et les écrivains canadiens purent alors étudier les grands maîtres de la littérature française, et commencer à poser les bases d'une littérature nationale.

Des hommes éclairés, luttant avec énergie contre les difficultés des temps, parvinrent à établir quelques bibliothèques publiques, et à fonder quelques sociétés littéraires, qui ont puissamment contribué à répandre le goût de la littérature dans la société franco-canadienne.

Les journaux, en se multipliant, ont fait multiplier les lecteurs et les écrivains. Mais pendant longtemps, bien longtemps, les écrivains se sont renfermés dans des discussions souvent oiseuses et rarement instructives. Ceux qui ont eu la hardiesse de sortir les premiers de ces ennuyeuses discussions, pour s'essayer dans des compositions purement littéraires, soit en prose, soit en vers, furent en butte à des critiques acerbes, ironiques, jalouses, et à des reproches plus modérés et trop souvent mérités.

De tous ces tâtonnements, de toutes ces discussions, de tous ces essais, est néanmoins sorti le germe d'une littérature nationale. Mais la politique, en s'emparant de tous les esprits et des meilleurs talents, a malheureusement enlacé notre jeune littérature dans ses fils. Les essais poétiques, surtout, ont trop longtemps eu pour sujet des pensées politiques, et pour but des attaques contre les hommes qui gouvernaient le Canada, et tyrannisaient les Canadiens-français.

Toutefois, avant 1820, époque où la littérature a commencé à prendre un caractère solide, plus défini, plus national, des hommes sérieux et instruits ont traité de l'histoire, des sciences, de l'instruction publique, et plusieurs voyageurs nous ont laissé des récits, quelquesfois très intéressants, de leurs voyages.

La littérature canadienne s'affranchit lentement, il faut bien le dire, de tous ses langes de l'enfance. Elle laisse la voie de l'imitation pour s'individualiser, se nationaliser; elle s'avance, en chancelant encore, il est vrai, vers des régions nouvelles; devant elle s'ouvre un horizon et plus grand, et plus neuf: elle

commence à voir et à croire qu'elle pourra s'implanter sur le sol d'Amérique comme une digne bouture de cette littérature française qui domine et éclaire le monde, le guide ou le soulève, le fait rire ou trembler, le lance en même temps contre les rois et les préjugés sociaux, et le mène à la recherche de la vérité par des chemins inconnus jusqu'à nos jours, en jetant cependant l'effroi dans l'âme d'un grand nombre de penseurs contemporains.

Les sociétés littéraires existantes; les travaux des hommes généreux et dévoués qui prononcent des discours aux séances publiques de ces sociétés; les penchants, les études et les essais des jeunes gens, tout nous fait voir que la littérature nationale entre dans une ère nouvelle: ère de progrès et de perfectionnement.

Le lecteur se réjouira, comme nous, en arrivant à l'époque actuelle, de voir combien la littérature canadienne s'émancipe du joug étranger; de voir combien les écrivains, mûris par l'âge et par l'étude, diffèrent en force, en vigueur, en originalité, des premiers écrivains canadiens; de les voir s'élever au-dessus des frivolités et des passions politiques, pour aller à la recherche de tout ce qui peut être vraiment utile au peuple, de tout ce qui peut consolider et faire briller notre nationalité.

A part quelques volumes et quelques pamphlets, tous les essais des écrivains canadiens se trouvent enfouis dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques comme quelques fleurs dans un gouffre, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli

pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'outre le mérite de retirer de l'oubli, comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite sous le rapport littéraire et sous le rapport national, ce Répertoire aura aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminents à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers. Car nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains canadiens, c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer, avec les journaux périodiques, dans un oubli éternel. Mais lorsqu'ils auront l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le Répertoire National, qui pourra être continué d'époques en époques par les amis de leur pays, ils travailleront davantage et mieux.

Quant à nous, si, par nos recherches, nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement recompensé de nos veilles et de notre labeur.

J. HUSTON.



Le lecteur trouvera à la fin du dernier volume un index des ouvrages qui ont été publiés en volumes, et une liste de tous les journaux français qui ont été aussi publiés jusqu'à ce jour, avec les noms des auteurs, rédacteurs et propriétaires.

LE RÉPERTOIRE NATIONAL

OU

RECUEIL

DE

LITTERATURE CANADIENNE.

MÉLODIE CANADIENNE.

CHANSON DES VOYAGEURS. (1)

A la claire fontaine
M'en allant promener,
Je trouvai l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

Je trouvai l'eau si belle
Que je m'y suis baigné ;
Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher.
Il y a longtemps, etc.

---

(1) L'auteur de cette simple et douce mélodie est inconnu. L'air et les paroles paraissent avoir été composés par un des premiers voyageurs canadiens, malheureux sans doute dans ses amours, et poète de cœur et de pensée, quoique ne connaissant ni les lois de la rime ni celles de la versification. Cette mélancolique chanson, transmise de génération en génération, après avoir été répétée par les échos des forêts et des grands lacs du Nord et de l'Ouest, est devenue le chant national de nos fêtes de familles et de nos fêtes patriotiques. Pour ces raisons, on a cru devoir la placer à la tête de ce recueil de littérature nationale.

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher ;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer.
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer ;
J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler ?
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler ?
Pour une blanche rose
Que je lui refusai.
Il y a longtemps, etc.

Pour une blanche rose
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût à la mer jeté.
Il y a longtemps, etc.



1778.

A UNE JEUNE DEMOISELLE SOUS LE NOM DE ROSETTE. (1)

Dans un verger, l'autre jour, à l'ombrage,
Maints oiseaux me charmaient par leur chant ;
Tout près de moi, dans un sombre bocage,
Rosette était seule avec son amant ;
Ils s'admiraient
Et se taisaient ;
Mais les oiseaux toujours chantaient.
Unis par la simple nature
Ils goûtaient un parfait bonheur,
L'ombrage, les fleurs, la verdure,
Tout favorisait leur ardeur.
Pourquoi languir, amants fidèles ?
Hâtez-vous de vous rendre heureux,
L'hymen vous unissant tous deux
Rendra vos amours éternelles ;
Et les oiseaux surpris de ce nouveau ramage
Et de vos doux accents jaloux,
Iront loin de ces lieux dire dans leur langage,
Ce couple heureux chante bien mieux que nous.

LE BON CONSEIL.

(1) Nous avons cru devoir suivre l'ordre chronologique, dans l'arrangement des différentes pièces littéraires qui seront insérées dans ce Répertoire. Le lecteur pourra ainsi voir plus facilement les progrès de la littérature canadienne, à mesure que nous nous rapprocherons de nos jours. Nous profitons de l'occasion qui se présente, en insérant ces vers médiocres et quelques fois incorrects, pour répéter ce que nous avons dit dans notre prospectus à ce sujet: "Les écrits seront insérés dans le Répertoire, sans "subir aucun changement, afin que le lecteur puisse juger du mérite in-"trinsèque des auteurs, et comparer les progrès qu'a faits la littérature à "différentes époques. Pour bien faire connaître ces différentes époques, il "sera nécessaire quelques fois d'insérer des écrits de peu de mérite, mais "alors le nombre en sera très restreint." Ces premières pages sont peu intéressantes sous le rapport de la variété, mais le lecteur en sera amplement dédommagé par la suite.

1778.

LA VIE.

De la vie à la mort et du néant à l'être,
Que l'étendue est immense à mes yeux.
Oh ! si l'homme avant que de naître,
Avait le pouvoir de connaître
La chaîne de douleurs qui l'attend en ces lieux,
Dans la nuit du cahos, mille fois plus heureux,
Loin d'oser fournir sa carrière,
Pour se mettre à l'abri du sort le plus affreux
Avec horreur il fuirait la lumière.
Eh ! qu'est-il en effet sur ces bords rigoureux
Qui puisse exciter notre envie ?
Exister un moment, est-ce bien une vie ?
Une vie ?..... Non, non, un supplice onéreux.

FOUCHER, fils, séminariste.

1778.

ZELIM. (HISTOIRE.) (1)

DIVINE Sagesse ! tes influences, plus salutaires à mon âme que la rosée du matin à la fleur languissante, font revivre dans mon cœur le sentiment de la félicité, que le souffle empoisonné de l'illusion faisait évanouir. Je m'égarais sans retour sur les bords de l'abîme, et mon esprit troublé ne formait plus que des idées chimériques, quand tu me présentas l'exemple frappant de Zelim. Ecoute, mon fils ! écoute la fidèle histoire de cet infortuné : Lorsque les chaînes du temps s'appesantiront sur tes membres, et que tes cheveux prendront la blancheur des cygnes qui folâtrent sur les bords des vastes étangs, tu rassembleras

(1) L'auteur de cette "histoire", ayant été accusé par les critiques du temps de l'avoir copiée dans quelque ouvrage européen, il les mit au défit de prouver leur accusation, et aucun ne put le faire. Nous sommes en conséquence porté à croire qu'elle est due à une plume canadienne.

ta nombreuse famille, sous l'ombrage d'un antique sycomore, et tu lui répéteras ce que je vais te raconter; elle le redira dans la suite à ses enfans, qui le transmettront d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles; afin que les hommes apprennent à respecter les décrets du Souverain Dispensateur des évènemens, et à ne jamais murmurer contre la Providence.

Dans les jardins délicieux d'un puissant de la terre, vivait un mortel chéri des Dieux, dont l'unique soin, dès son enfance, était d'arroser plusieurs fois le jour les tendres fleurs séchées par les ardeurs du soleil. Dans l'obscurité de sa condition, il était heureux, parce qu'il n'avait point les désirs qui dévorent le cœur des avides humains. Le bonheur qui fuit les lambris dorés, vient plus souvent habiter sous le chaume, et se plaît dans sa simplicité. C'est lui qui répand la sérénité sur le front du laboureur, tandis que le riche, au sein de ses trésors, n'offre dans ses regards pâles et livides qu'un objet rempli d'horreur. L'aurore voyait l'heureux Zelim commencer avec plaisir son travail ordinaire, l'astre du jour au terme de sa carrière le laissait occupé à se préparer un repas frugal, jouissant d'un repos plein de charmes que les fatigues de la journée lui rendaient encore plus précieux. Son bonheur était parfait s'il eût été durable. Mais hélas! comme la feuille que le moindre zéphir agite, le cœur de l'homme éprouve de continuelles agitations. Tel est son triste sort, qu'il ne se croit jamais heureux: l'ambition vient le chercher jusque dans les retraites les plus écartées. Pourquoi, dit-il un jour, en jettant ses regards sur les vastes palais du Sultan, pourquoi le destin m'a-t-il si mal partagé que de me faire naître dans l'état misérable de jardinier; aussi peu considéré sur la terre que l'atôme dans l'immensité de la nature; tandis que d'autres dans l'abondance, les grandeurs et les richesses filent sans inquiétudes les jours les plus fortunés. Oui! le bonheur doit être plus grand sur le trône que dans une chaumière qui me défend à peine des injures des saisons. A peine cette funeste pensée se fût-elle emparée de son esprit que

son cœur ne fut plus qu'une mer d'illusions où la félicité vint s'engloutir et se perdre: il devint malheureux. Un soir qu'en plaignant son destin il se promenait à grands pas dans les allées à perte de vue, une force supérieure l'entraîna vers un bois de lauriers, dont le feuillage gardait pendant le jour des ardeurs du midi. De sourds gémissemens frappent son oreille; dans sa surprise il avance et il entend distinctement la voix d'un homme plongé dans les eaux de la douleur; il reconnaît le Sultan qui se roulait dans la poussière en s'arrachant la barbe et se frappant la poitrine. Que mon sort est à plaindre, s'écriait-il, je possède des richesses immenses, mon nom fait trembler l'aurore et le couchant, et je suis le plus infortuné des mortels. J'apprends qu'un fils indigne, un fils dénaturé trame contre mes jours; mes serviteurs que j'ai comblés de mes bienfaits me trahissent, et pour comble de malheurs, Fatima, ma bien-aimée, Fatima m'est infidèle; la perfide, en souillant par un crime nouveau la pureté de mes amours, s'unit avec mes ennemis pour me plonger le poignard dans le sein. Ah! cruelle fortune, reprends tes dons empestés puisqu'ils portent avec eux tant d'amertume. Les sanglots lui coupèrent la parole; il se tut. Zelim reste immobile; une foule de pensées s'offrent à son esprit; enfin la raison perce à travers les sombres nuages qui l'obscurcissaient. Les hauts pins, s'écrie-t-il, sont plus tôt frappés de la foudre que le faible roseau. L'aquilon insulte le sommet des montagnes et respecte l'humble vallée. Plus le mortel est élevé plus les coups que la fortune lui porte sont terribles. O vérité céleste! tu seras désormais gravée dans mon cœur. En finissant ces paroles il se prosterna devant l'Eternel qui avait éclairé son entendement; il l'adora dans sa grandeur, et le remercia de ne l'avoir fait naître que simple jardinier.

LE CANADIEN.

1788.

COLAS ET COLINETTE OU LE BAILLI DUPÉ. (1)

COMÉDIE EN TROIS ACTES, ET EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES.

LES PAROLES ET LA MUSIQUE PAR M. JOSEPH QUESNEL. (2)

ACTEURS.

M. DOLMONT, Seigneur de la paroisse.
LE BAILLI du village.
COLINETTE, jeune paysanne élevée chez M. Dolmont.
COLAS, jeune paysan, amoureux de Colinette.
L'EPINE, domestique de M. Dolmont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'avenue du jardin de M. Dolmont.

SCÈNE I.

COLINETTE *(entrant par le fond du théâtre, avec une poignée de fleurs à la main).* Le Soleil est déjà bien haut et Colas ne vient point! Il devait se rendre ici de grand matin pour cueillir ensemble le bouquet que je veux présenter à M. Dolmont, dont c'est demain la fête... aurait-il oublié ce matin ce qu'il désirait hier avec tant d'empressement?... Eh bien, en l'attendant faisons toujours le bouquet. *(Elle s'assied à gauche du théâtre, pose les fleurs sur ses genoux et travaille à faire un bouquet).*

---

(1) Cette pièce fut jouée pour la première fois à Montréal en 1790.

(2) M. Joseph Quesnel est né à St. Malo, le 15 Novembre 1749. Il finit ses études à 19 ans; et destiné par sa famille à la profession de marin, il s'embarqua pour Pondicherry, séjourna à Madagascar, sur les côtes de la Guinée et au Sénégal et revint en sa patrie au bout de trois ans. Peu de tems après il repartit de St. Malo pour visiter la Guiane Française, les Antilles et le Brésil. En 1779 il prit le commandement d'un vaisseau destiné pour New-York et chargé de provisions et munitions de guerre. Etant à la hauteur du banc de Terreneuve, il fut pris par une frégate

ARIETTE.

Cher protecteur de mon enfance,
C'est pour toi seul qu'en ce bosquet,
Ma main façonne ce bouquet,
Que t'offre la reconnaissance;
Du sort éprouvant la rigueur,
En naissant je perdis mon père;
Sans toi quel était mon malheur!
Mais tu me vis, je te fus chère,
Et tu devins mon bienfaiteur.
Cher protecteur de mon enfance,
C'est pour toi seul qu'en ce bosquet,
Ma main façonne ce bouquet,
Que t'offre la reconnaissance.

Mais ce négligent de Colas, qui peut donc l'avoir arrêté!.... Oh, je veux le quereller, le quereller...Pourtant je sais qu'il m'aime et il n'ignore pas aussi mes sentiments pour lui. Il est si bon!...Il est si franc, si sincère!...Une chose pourtant me déplait en lui, il est jaloux. C'est un défaut que je hais

---

anglaise et conduit à Halifax, où ayant trouvé des amis il séjourna quelque tems, et se rendit à Québec muni d'une lettre de recommandation pour le Général Haldimand qui avait connu sa famille en France. M. Quesnel ayant résolu de s'établir permanemment en Canada obtint des lettres de naturalisation par l'entremise du même Général Haldimand alors Gouverneur de la Province de Québec. Il se maria à Montréal et fixa sa résidence à Boucherville, à son retour d'un voyage qu'il entreprit pour visiter et connaître la vallée du Mississipi. M. Quesnel était né poète et musicien; Molière, Boileau, et son violon, tels étaient ses compagnons de voyage. Il composait avec une grande facilité, et se plaignait souvent de cette disposition qui l'exposait à des incorrections presque inévitables. Outre des pièces fugitives et autres pièces diverses, M. Quesnel a laissé quatre ouvrages dramatiques dont il a fait la musique, savoir: Lucas et Cécile, opéra; Colas et Colinette, comédie-vaudeville, imprimée à Québec; l'Anglomanie, comédie en vers, non imprimée; et les Républicains Français, comédie en prose, imprimée à Paris. Aussi un petit traité sur l'art dramatique, écrit en 1805 pour une société de jeunes amateurs canadiens de Québec.

Ses ouvrages en musique consistent en plusieurs symphonies à grand orchestre, des quatuors et duos, nombre de petits airs de chansons, ariettes, etc., et plusieurs motêts et autres morceaux de musique sacrée, composés pour l'Eglise Paroissiale de Montréal et qui se trouvent au répertoire de l'orgue.

M. Quesnel est mort à Montréal le 3 Juillet 1809, à l'âge de 59 ans et quelques mois.

et dont je voudrais qu'il se pût corriger...je ne crois pas qu'on puisse être heureuse en ménage quand la jalousie vient en troubler la paix. Allons, il est temps bientôt d'aller présenter ce bouquet à M. Dolmont, car les miliciens vont venir et en voilà pour toute la matinée.....Ah! Ah!... j'entends quelqu'un! C'est sans doute Colas...Non, c'est M. le Bailli qui vient encore m'ennuyer de ses propos. Oh! que je voudrais qu'il fût loin d'ici!

Scène II.

COLINETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Hé bon jour, belle Colinette.

COLINETTE. Bon jour, monsieur le Bailli.

LE BAILLI. Que fais-tu donc ici si matin?

COLINETTE, *(se levant.)* Vous le voyez; je fais un bouquet.

LE BAILLI. Sera-t-il pour moi?

COLINETTE. Pour vous?

LE BAILLI. Oui. J'aimerais beaucoup un bouquet de ta jolie main. *(Il veut lui baiser la main.)*

COLINETTE. Finissez.

LE BAILLI. Dis-moi, seras-tu toujours aussi farouche?

COLINETTE. Aussi farouche? Qu'est-ce que cela veut dire?

LE BAILLI. C'est que si tu voulais m'aimer, je saurais te rendre fort heureuse; tu ne sais pas tout le bien que je pourrais te faire.

COLINETTE, *(ironiquement.)* Je vous suis obligée de votre bienveillance.

LE BAILLI. C'est répondre assez mal à mon empressement; tu n'ignores pas que je t'aime, et tu ne fais que rire de mon amour.

COLINETTE, *(riant.)* Eh! que voulez-vous donc que je fasse?

LE BAILLI. Tu badines toujours, mais je te parle sérieusement moi; il ne tiendrait qu'à toi de devenir en peu ma petite femme.

COLINETTE. Votre petite femme?

LE BAILLI. Oui, je te donnerais mon cœur et tout ce que je possède.

COLINETTE. Vous avez bien de la bonté.

LE BAILLI. Je me flatte que M. Dolmont n'y mettrait point d'obstacles.

COLINETTE. Vous vous flattez peut-être un peu légèrement.

LE BAILLI. Pourquoi?

COLINETTE. Parce que M. Dolmont pourrait bien n'y pas consentir.

LE BAILLI. Il n'y consentirait pas?...Mais si tu y consentais toi?

COLINETTE. Oh! pour cela, non, je vous assure.

LE BAILLI. Diantre! tu me parais bien décidée, est-ce que tu serais assez folle pour refuser la main d'un homme qui t'aimerait?

COLINETTE. Je serais du moins assez sage pour ne pas accepter celle d'un homme que je n'aimerais pas.

LE BAILLI. C'est parler clairement, mais j'espère que tu deviendras moins insensible, et que tu pourras m'aimer quelque jour.

COLINETTE. Cela pourra venir.

LE BAILLI. Eh bien! tâche donc que cela vienne, et considère que je suis riche, et que ce n'est pas une chose à dédaigner.

COLINETTE, *(à part.)* Voici de quoi faire à Colas une histoire assez jolie.

LE BAILLI. Tu n'ignores pas, mon enfant, que l'argent dans le ménage...

COLINETTE, *(l'interrompant.)* Tenez, M. le Bailli, je ne songe point à me marier; souffrez que je vous quitte, pour aller porter ce bouquet à M. Dolmont, avant l'arrivée des miliciens.

LE BAILLI. Eh! quoi, si pressée? reste donc encore un moment; les enrôlemens ne commencent pas si matin et nous pouvons causer encore.

COLINETTE. Je n'en ai pas le tems. *(Elle s'enfuit.)*

SCÈNE III.

LE BAILLI. Elle est charmante, mais c'est dommage qu'elle ne m'aime pas; cependant ne désespérons de rien. Le cœur d'une jeune fille est comme l'amadou, une étincelle suffit pour l'embraser, j'espère qu'elle s'apprivoisera. *(Il rêve.)* Je me croirais heureux avec cette enfant-là! c'est un cœur tout neuf, cela s'attachera à son mari; cela se ferait à mes caresses, et dans peu, elle m'aimerait à la folie; mais d'autre part, épouser une fille si jeune à mon âge!...Il y a bien quelques risques à courir...ceci demande quelques réflexions.

Pendant la ritournelle, il se promène sur le bord du théâtre d'un air pensif.

ARIETTE.

Colinette est jeune et jolie,
De l'épouser ferai-je la folie,
L'amour dit oui, mais, hélas, la raison
En l'écoutant me dira toujours non.
Non, non, non, non,
Pourtant, pourtant sa mine
Sa mine est si mutine!
Si fine!
Non, non, mon cœur n'y saurait résister;
Lequel des deux dois-je écouter?
C'en est fait, elle a su me plaire,
Oui, je veux hâter cette affaire,
Colinette sera mon lot;
Sitôt que l'amour dit un mot,
C'est la raison qui doit se taire.

Me voilà tout-à-fait décidé, à quoi sert de délibérer? Je n'ai pas de tems à perdre pour prendre un parti, mais je me crois encore très propre à faire le bonheur d'une femme; il s'agit seulement de lui plaire, et quand j'aurai gagné ce point-là, il me sera facile de renverser les obstacles que M. Dolmont pourrait mettre à notre mariage. C'est une espèce de misantrope que ce M. Dolmont...Eh puis, la petite fripenne

n'est peut-être pas sans avoir déjà quelqu'amoureux, je l'ai vue quelquefois avec un certain Colas des environs....La jeunesse a de grands avantages, et cela ne laisse pas que de me donner quelque inquiétude.

Colas chantant sans être aperçu.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

Mais le voici ! tachons de découvrir ce qui en est.

SCÈNE IV.

COLAS, LE BAILLI.

COLAS. Serviteur à M. le Bailli.

LE BAILLI. Ah ! te voilà, maitre Colas, tu me parais bien gai ce matin.

COLAS. Pas beaucoup, M. le Bailli.

LE BAILLI. Comment ? il me semble qu'on n'est pas triste quand on chante.

COLAS. Je ne sis pourtant pas ben content, je vous assure.

LE BAILLI. Qu'as-tu donc, es-tu malade ?

COLAS. Je m'porte assez ben, mais je n'mange ni n'dors, et pis par fois j'poussons des soupirs comme si m'étions arrivé quelque malheur.

LE BAILLI. Mais c'est être malade que de ne pouvoir manger ni dormir.

COLAS. C'est une maladie sans mal, je sentons seulement là dedans queque chose qui m'tarabuste furieusement, et je viens pour en parler à M. Dolmont.

LE BAILLI. A M. Dolmont ? est-ce qu'il est médecin ?

COLAS. Non, c'est l'Seigneur du village.

LE BAILLI. Et bien ! que peut-il faire à cela ?

COLAS. Ly ! y pourrions d'un seul mot m'rendre gai comme un pinçon.

LE BAILLI, *(à part.)* Je crains bien d'avoir deviné. *(haut)* Sais-tu que je suis un peu devin, moi, et que je puis te dire d'où vient cette langueur ! Voyons, montre-moi tes yeux.

COLAS. Regardez.

LE BAILLI, *(le regardant fixement.)* C'est cela même. Eh bien! je connais à présent la cause de ton mal.

COLAS. Vous badinez?

LE BAILLI. Je te parle sérieusement.

COLAS. Oui? Eh bien! comment appelez-vous ça? C'est ty dangereux?

LE BAILLI. Non, c'est ce qu'on appelle la maladie de l'amour.

COLAS, *(riant niaisement.)* De l'amour. Hé à quoi diantre connaissez-vous ça, vous?

LE BAILLI. Je ne m'y trompe jamais, et je te dirai de plus le nom de celle que tu aimes.

COLAS. Oh ben, ça serait drôle, voyons, dites-le moi.

LE BAILLI. C'est Colinette.

COLAS. Colinette?

LE BAILLI. Oui, l'orpheline de M. Dolmont.

COLAS, *(riant.)* Mais, mais, vous êtes pire qu'un sorcier.

LE BAILLI, *(à part.)* Voilà mes soupçons confirmés. *(haut)* Eh bien! n'ai-je pas deviné?

COLAS. Tenez, je n'voulions pas l'dire, mais morguenne v'zavez mis l'nez dessus drès l'premier coup. Est-ce que vous la connaissez?

LE BAILLI. Comme ça, je l'ai vue quelquefois, chez M. Dolmont.

COLAS. Eh bien! comment la trouvez-vous?

LE BAILLI. Mais assez gentille.

COLAS. Dites plutôt, qu'elle est ben jolie.

LE BAILLI. Eh bien! soit, jolie si tu veux. Y a-t-il longtems que tu la connais?

COLAS. Pardine drès toute petite; j'avons été élevés par ensemble; sa mère et mon père étions amis et voisins; y s'étions ben promis d'nous marier un jour par ensemble, mais malheureusement, je les avons perdus tous deux.

LE BAILLI. Et c'est sans doute pour cela que tu veux parler à M. Dolmont?

COLAS. Justement, mais c'est que j'suis si honteux que ça m'coûte à l'y en parler ; j'ons été ben souvent au château dans c't'intention, mais drès que j'suis à la porte le cœur me bat, j'n'ose entrer, et j'm'en reviens sans avoir rien dit.

LE BAILLI. Le pauvre Colas! mais crois-tu que Colinette ait aussi de l'amitié pour toi?

COLAS. Oui, je l'crois.

LE BAILLI. Comment t'en es-tu aperçu?

COLAS. Oh! dame, à ben des choses.

LE BAILLI. T'a-t-elle dit quelquefois qu'elle t'aimait?

COLAS. Si elle me l'a dit? Oh! oui, pus d'cent fois.

LE BAILLI. Et jamais tu ne t'es brouillé avec elle?

COLAS. Oh! pour ça, si fait; mais tant y a toujours, que si j'nous brouillons par ensemble je n'tardons pas à nous raccommoder; enfin tenez, M. le Bailli,

AIR:

Colinette est un vrai trésor,
Tout plait en c'te jeune bergère,
Joli minois, taille légère,
On n'peut s'tenir d'l'aimer d'abord,
C'est comme un sort.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respect,*
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

Quand aux bois elle va sautant,
Je la guettons pour aller avec elle,
Elle r'fuse d'abord, d'abord ell'me querelle,
Mais j'l'en prions si poliment,
Qu'elle y consent.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respect,
Que Colinette est tout mon fait. *(bis,)*

---

* Chaque fois que Colas dit ces mots " sauf vot respect," il ôte son chapeau et salue profondément le Bailli.

Si queuq'fois j'la veux embrasser,
Contre moi elle s'met en colère,
Mais j'crois pourtant qu'elle m'laisserait faire,
Si j'osions un peu la presser,
Et r'commencer.
Pour moi que l'amour engage,
A songer au mariage,
Je sens bien, sauf vot respect,
Que Colinette est tout mon fait. *(bis.)*

LE BAILLI, *(à part)*. Je vois bien qu'il n'est que trop vrai qu'elle l'aime. *(haut)* Mon cher Colas, je m'intéresse à ton amour, et comme je connais M. Dolmont, je lui parlerai pour toi si tu veux.

COLAS. Ah! si vous vouliez faire ça, quelle obligation je vous aurais.

LE BAILLI. Oui dà, je le ferai; je crois que ce parti-là te convient beaucoup, mais je ne me chargerai de parler pour toi qu'à certaines conditions; M. Dolmont n'est pas un homme fort traitable, il faut savoir le prendre, ainsi il faut que tu me promettes d'être soumis à tout ce qu'il te dira.

COLAS. Qu'à ça n'tienne, je vous l'promets.

LE BAILLI. Et de ne rien répliquer à tout ce que je ferai pour toi.

COLAS. Oui, oui, j'frons tout ce que vous voudrez, pourvu que....

LE BAILLI. Tu me le promets?

COLAS. Oui, d'un grand cœur.

DUO.

LE BAILLI.

Tu peux compter sur moi,
Je parlerai pour toi.

COLAS.

Vous savez mon affaire?

LE BAILLI.

Oui, oui, laisse-moi faire,
Je parlerai pour toi.

COLAS.

Ah ! si de ma maîtresse
Vous m'obtenez la main,
Je veux par politesse,
Vous prier du festin.

LE BAILLI.

Par mon heureuse adresse,
De ta jeune maîtresse
Je t'obtiendrai la main ;
Serai-je du festin ?

COLAS.

Vous serez du festin.

LE BAILLI.

Tu peux compter sur moi.

COLAS.

Parlerez-vous pour moi ?

LE BAILLI.

Je parlerai pour toi.

COLAS.

Vous savez mon affaire ?

LE BAILLI.

Oui, oui, laisse-moi faire,
Tu peux compter sur moi.

COLAS.

Parlerez-vous pour moi ?

LE BAILLI.

Je parlerai pour toi.

LE BAILLI. Oh ça, tu te souviendras de ce que tu m'as promis ?

COLAS. Oui, oui, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI. Car autrement je ne me mêlerai pas de ton affaire.

COLAS. Vous serez content de moi, je vous assure.

LE BAILLI. Tu sens bien que ce que j'en fais n'est que pour t'obliger et te rendre service.

COLAS. Oui certes, et j'vous en remercie.

LE BAILLI. Eh bien ! écoute-moi, je serai chez M. Dolmont dans une demi-heure ; tu n'as qu'à venir m'y trouver et je te présenterai à lui.

COLAS. Ça suffit, M. le Bailli, grand merci de vot bonté.

SCÈNE V.

COLAS, *(seul)*. Morgué j'suis ben heureux d'avoir rencontré M. l'Bailli, si à propos pour m'aider à parler à M. Dolmont! C'est une chose qui coûte tant que d'aller demander queuqu'un en mariage, surtout quand on n'a pas la parole en bouche.

SCÈNE VI.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE. Te voilà donc enfin! Il est bien tems de venir quand l'ouvrage est fait.

COLAS. Quoi donc?

COLINETTE. Le bouquet que nous devions présenter à M. Dolmont.

COLAS. Ah!..........Mais c'est que je n'y ons pas songé du tout.

COLINETTE. Belle excuse! voilà comme tu es, tu ne songes à moi que quand tu me vois.

COLAS. Tu savons ben l'contraire.

COLINETTE. Voilà un amoureux bien empressé; il me donne un rendez-vous et il n'y vient pas!

COLAS. C'est ben vrai, je n'sais pas comment j'ons pu oublier ça.

COLINETTE. Ni moi. J'aurais été bien aise que tu fus venu, mais cependant je n'y ai rien perdu, car pendant que j'étais seule ici un beau monsieur m'est venu trouver qui m'a bien désennuyée.

COLAS. Que veux-tu dire?

COLINETTE. Je te dis que j'ai fait la connaissance d'un monsieur bien riche et qui m'a dit qu'il m'aimait.

COLAS. V'là un beau conte que tu m'fais là!

COLINETTE. Ce n'est point un conte.

COLAS. Tout de bon?

COLINETTE. Oui. Il m'a même fait des propositions de mariage.

COLAS. Des propositions de mariage! Et que l'y as-tu répondu?

COLINETTE. Eh dame! j'ai répondu...j'ai répondu comme il convenait de répondre.

COLAS. Mais sans doute que tu ne l'y as pas donné d'espérances?

COLINETTE. J'ai fait plus, car je lui ai presque donné ma parole.

COLAS. Tu l'y as donné ta parole?

COLINETTE. Oui, ma parole, mon consentement.

COLAS. Serait-t-y possible que tu pourrais en aimer un autre après toutes les promesses que tu m'as faites?

COLINETTE. Il est vrai, je ne sais pas comment j'ai pu oublier cela.

COLAS. Je l'sais ben moi. C'est que ton amiquié est pus changeante que l'vent. Mais dis-moi, est-t'y convenable à une fille d'écouter les cajolleries d'un queuqu'un quand elle s'étons promise à un autre? Comment as-tu pu oublier c'que tu m'as dit cent fois, c'que tu m'disons tous les jours? Ah! Colinette, je n'te croyais pas capable de ça.

COLINETTE. Allons, voilà encore les reproches. Eh! n'as-tu pas toi-même oublié qu'hier au soir tu me demandas avec empressement la permission de venir ce matin me trouver au jardin? Etait-ce une chose à oublier?

COLAS. Tu as raison. Mais dis-moi donc, est-t-y ben vrai qu'un monsieur...?

COLINETTE, *(l'interrompant)*. Tiens, c'est une petite vengeance dont j'ai voulu avoir le plaisir, pour t'apprendre à ne pas manquer une autre fois au rendez-vous.

COLAS. Tu es trop méchante aussi de m'faire endêver comme ça.

COLINETTE. Eh bien! laissons cette plaisanterie qui te cause du chagrin et sois sûr que je suis toujours la même pour toi.

COLAS. Tu me remets le cœur. Eh ben, puisque tu n'es point fâchée, dis-moi donc encore une fois que tu m'aimes.

COLINETTE. Je te l'ai répété cent fois, mais je veux bien encore t'assurer de mes sentimens.

ARIETTE.

Le tendre amour qui pour Colas m'engage,
Ne changera jamais d'objet;
Les vains dehors d'un brillant étalage,
Sur moi ne font aucun effet;
Ton cœur constant, ton cœur fidèle,
Pour le mien est un don flatteur:
C'est dans une ardeur mutuelle
Que l'on peut goûter le bonheur.

COLAS. Chère Colinette! te me rends le bonheur.

COLINETTE. Es-tu content de cette assurance? et cela te guérira-t-il de ta jolousie?

COLAS. Pardonne-moi, ma chère, c'est parce que j't'aimons que j'ons toujours peur de t'perdre, et pisque tu m'aimes aussi n'me donne donc pus d'chagrin; mais à propos, y faut que j'te conte queuque chose qui nous regarde tous deux.

COLINETTE. Qu'est-ce que c'est?

COLAS. C'est pour à l'égard de not mariage.

COLINETTE. As-tu parlé à M. Dolmont?

COLAS. Non, mais j'ai trouvé queuqu'un qui s'est chargé de l'y en parler avec moi, et j'y vas aller tout-à-l'heure.

COLINETTE. Que veux-tu dire? Conte-moi donc cela.

COLAS. Tiens, v'là comme ça s'est passé, je m'suis levé c'matin tout triste comme d'ordinaire, et j'ai dit en moi-même: c'est demain la fête à M. Dolmont, faut pas que je manque d'aller l'voir; c'est un bon jour pour l'y demander une grâce, faut que j'l'y conte mon amiquié pour Colinette, et que je la l'y d'mande en mariage; il a l'cœur bon, il est généreux, peut-être qui m'l'accordera.

COLINETTE. Et tu ne songeais point au bouquet?

COLAS. Pas un brin, j'avions trop d'choses en tête.

COLINETTE. Eh bien.

COLAS. J'ons donc été au château, mais com'y n'était pas l'vé j'n'ons pu l'y parler, et j'en avais ben du chagrin;

mais en revenant j'ons rencontré M. le Bailli qui m'a dit com'ça : D'où qu'tu viens Colas? Moi j'l'y ai dit que j'venais d'cheux M. Dolmont ; vl'a t'y pas qu'y s'est mis à deviner à mes yeux que j'avions d'l'amour pour toi. Ah! m'a t'y dit, j'sais bien c'que tu as, t'es amoureux d'Colinette; moi quand j'ai vu ça, j'ai dit tout ingénument que c'était vrai, mais que j'n'osions l'y en parler. Eh bien! Colas, y m'a dit, j'veux m'intéresser pour toi; viens tantôt m'trouver cheux M. Dolmont, et je l'y en parlerai; moi ben content j'l'ons remercié, et j'sommes accouru t'chercher pour te conter ça.

COLINETTE. Tu as fait là une belle affaire.

COLAS. Vas-tu point encore me quereller?

COLINETTE. Qu'avais-tu besoin de t'aller confier à ce vilain Bailli?

COLAS. C'est qu'y va parler pour nous.

COLINETTE. Qu'avais-tu besoin de lui parler de cela?

COLIN. J'te l'dis, y m'a promis d'prendre nos intérêts; et pis c'est que c'est un homme qu'a la langue ben pendue, va.

COLINETTE. Je te dis moi qu'il ne faut point s'y fier. Il faut que tu lui parles toi-même, ou ne plus songer à notre mariage; mais voyez un peu quelle confiance!

COLAS. Pardine j'ons ben du guignon! Je n'puis jamais t'contenter; ne vois-tu pas qu'c'est un service que voulions me rendre M. l'Bailli?

COLINETTE. Et moi je ne veux pas que tu lui ayes cette obligation.

COLAS. J'n'oserai jamais l'y en parler.

COLINETTE. As-tu peur qu'il te mange? Fi donc! tu n'as pas plus de courage qu'une poule.

COLAS. Allons, je vas prendre ma résolution et aller l'y parler, coûte qui coûte, mais comment que j'dirai?

COLINETTE. Il faut premièrement demander à lui parler, et s'il n'est pas occupé, tu te feras introduire, tu le salueras, et tu lui diras : Monsieur, j'ai pris la liberté de vous troubler

pour avoir l'honneur de vous souhaiter une bonne fête. Là-dessus il te répondra quelque chose, et aussitôt tu lui demanderas son consentement pour notre mariage.

COLAS. C'est bon, je m'y en vas.

COLINETTE. Tu te souviendras bien de cela ?

COLAS. Oh ! que oui.

COLINETTE. Eh bien ! voyons, répète-moi ce que je viens de te dire.

COLAS. Tiens, je suppose que tu es M. Dolmont ; j'ôte mon chapeau, et j'l'y dis : Monsieur, je prends l'honneur d'avoir la liberté...

COLINETTE, *(le contrefaisant)*. L'honneur d'avoir la liberté. ......Quel galimatias fais-tu donc ?

COLAS. Eh dame aussi il y en a si long ! j'puis t'y me souvenir de tout ça, moi ?

COLINETTE. Comment, ne peux-tu pas répéter mes paroles ?

COLAS. Eh sarpedié, j'les dis toutes les paroles.

COLINETTE. Oui, tu les arranges joliment.

COLAS. Tiens, laissons ça, vaut bien mieux que j'l'y dise tout franchement c'que j'ai dans l'âme.

COLINETTE. Oui ; mais tâches de t'expliquer le plus poliment que tu pourras, et cours vîte, car il sera occupé toute la matinée.

COLAS. Je dirai com'tu m'as dit, et j'y cours tout d'suite ; mais où te trouverai-je ?

COLINETTE. Je vais t'attendre là-bas dans le jardin, mais ne vas pas faire comme ce matin.

COLAS. N'y a pas d'risque ; attends-moi, je s'rons bientôt r'venu.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'appartement de M. Dolmont, on y voit une table, du papier, des plumes, etc.

SCÈNE I.

M DOLMONT, *(écrivant à son bureau)*. Cinq et cinq font

dix, et dix font vingt ; vingt-quatre et six font trente, et sept font trente-sept, et huit font quarante-cinq, et deux font quarante-sept. Voilà toujours quarante-sept miliciens d'enrôlés depuis deux jours. Ma paroisse en doit fournir cinquante, c'est encore trois qu'il me faut, je les aurai aujourd'hui, j'espère, et le nombre sera complet pour demain, qu'ils doivent partir après la revue. *(Il regarde à sa montre.)* Comment, déjà neuf heures ! il devrait s'être déjà présenté quelqu'un, et j'ai donné ordre à mon imbécile de valet de les faire entrer, mais il n'en aura rien fait.

Scène II.

M. DOLMONT, L'EPINE.

M. DOLMONT. L'Epine.

L'EPINE. Monsieur.

M. DOLMONT. Est-il venu quelqu'un ce matin se présenter pour la milice ?

L'EPINE. Oui, monsieur, il est venu queuqu'uns.

M. DOLMONT. Où sont-ils ?

L'EPINE. Je leur ai dit de revenir tantôt.

M. DOLMONT. Pourquoi cela ? ne t'avais-je pas donné ordre hier au soir de les faire entrer ?

L'EPINE. Oui, monsieur.

M. DOLMONT. Pourquoi donc ne l'as-tu pas fait ?

L'EPINE. C'est que je n'y ons pas songé, monsieur.

M. DOLMONT. Tu n'as pas plus de mémoire qu'un lièvre ; et mon cabinet que je t'ai dit d'arranger, celà est-il fait ?

L'EPINE. Non, monsieur.

M. DOLMONT. Pourquoi non, encore ? Ne t'avais-je pas aussi donné cet ordre hier au soir ?

L'EPINE. Oui, monsieur, c'est ben véritable.

M. DOLMONT. Et pourquoi donc ne l'as-tu pas fait ?

L'EPINE. Ah ! c'est que...Pour vous dire la vérité, monsieur, c'est que je n'y ons point non plus songé.

M. DOLMONT. Tu ne songes donc à rien? Quel ouvrage as-tu fait ce matin?

L'EPINE. Quel ouvrage, monsieur?

M. DOLMONT. Oui, qu'as-tu fait depuis que tu es levé?

L'EPINE. D'abord, monsieur, j'ai déjeuné, et puis ensuite...

M. DOLMONT. Ah! tu as songé à cela?

L'EPINE, *(riant niaisement)*. Oui, monsieur.

M. DOLMONT. Mon pauvre L'Epine, tu es un fort honnête garçon, mais un fort méchant valet; cependant je t'aime à cause de ton honnêteté, mais je te conseillerais, pour te déniaiser un peu et te rendre plus actif, de t'enrôler dans la milice; je suis certain que tu t'en trouverais bien.

L'EPINE. Oh! nenni pas, monsieur, je n'aime pas la guerre, moi.

M. DOLMONT. Est-ce que tu as peur d'un fusil?

L'EPINE. Oh non! monsieur, mais...

M. DOLMONT. Sais-tu que rien n'est plus honorable que de servir le roi?

L'EPINE. Oh! je crois ben, monsieur, mais...

M. DOLMONT. Allons, je vois bien que tu ne serais pas meilleur soldat que tu n'es bon valet; mais dis-moi, était-ce des jeunes gens qui se sont présentés ce matin? car il ne me faut que de la jeunesse.

L'EPINE. Oui, monsieur, c'étions tous des jeunes garçons; il y en avait un surtout, ben joli, qui paraissait avoir grand'hâte de vous parler, y m'a ben demandé à quelle heure y pourrions vous voir, et j'crois ben qu'y r'viendra bentôt.

M. DOLMONT. Ne manque pas de faire entrer dans mon cabinet tous ceux qui se présenteront, et tu m'en avertiras aussitôt.

L'EPINE. Ça suffit, monsieur; pour le coup, je n'l'oublierons pas.

SCÈNE III.

L'EPINE. C'est un ben brave homme que mon maître!

du depuis quinze ans que j'suis à son service, c'est vrai qu'y m'a querellé un p'tit brin, mais y n'm'a pas encore donné tant seulement une tappe; aussi j'fais t'y d'mon mieux pour le contenter. Mais pour ce qu'est de m'enrôler dans c'te milice, com'y voudrait me l'conseiller, c'est une chose que je n'ferai point, quand on devrait m'tuer. J'n'ons morgué pas envie d'aller m'faire estropier pour l'y plaire, et d'm'en r'venir cheux nous avec une ou deux jambes de moins; puis gagne ta vie comme tu pourras. Non, non, je n'suis pas si fou qu'ça. Ils ont beau dire que c'est une belle chose que l'service, et qu'un jeune homme fait ben d's'y mettre, v'là d'beaux contes! Eh ben! qu'les pus pressés courions d'vant. Pour c'qu'est d'moi, je m'trouve ben com'je suis. Mais j'aperçois monsieur le Bailli, faut que je l'consulte là-d'sus.

Scène IV.

L'EPINE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Bonjour, L'Epine, ton maître est-il ici?

L'EPINE. Oui monsieur, il y est...c'est-à-dire...non, y n'y est pas.

LE BAILLI. Il y est, il n'y est pas! voilà une réponse bien claire.

L'EPINE. C'est qu'y n'est pas ici, monsieur, mais il est dans sa chambre.

LE BAILLI. Qu'importe; est-il occupé?

L'EPINE. Je n'peux vous dire ça, mais y m'a dit d'l'aller avertir si v'nait queuq'zuns.

LE BAILLI. Vas m'annoncer.

L'EPINE, *(s'en allant)*. J'y vas. *(revenant,)* J'voudrais ben, monsieur l'Bailli, que vous m'feriez l'amiquié de m'donner votre avis sus queuqu'chose?

LE BAILLI. De quoi s'agit-il?

L'EPINE. Mon maître m'conseille d'm'enrôler dans la milice; y dit com'ça, qu'ça m'ferait du bien.

LE BAILLI. Il a raison, rien ne convient mieux à un jeune homme.

L'EPINE. Com'c'est un homme qui m'estime, et qui m'aimons, voyez-vous, com'son enfant, j'voudrais ben tâcher de l'contenter.

LE BAILLI. C'est très-bien fait à toi.

L'EPINE. Que m'conseillez-vous à c't'égard-là?

LE BAILLI. Mais je suis fort de l'avis de M. Dolmont et je crois que tu ne saurais mieux faire.

L'EPINE. Croyez-vous?

LE BAILLI. Oui. C'est aussi mon opinion.

L'EPINE. C'est que, voyez-vous, j'étais ben aise de savoir vot sentiment sus ça.

LE BAILLI. C'est, te dis-je, le meilleur parti que tu puisses prendre.

L'EPINE. Oh bien! j'suis pourtant ben décidé à n'le prendre pas.

LE BAILLI. Et pourquoi, diable, t'avises-tu donc de me consulter?

L'EPINE. C'est ben véritable, monsieur, j'n'y songions pas.

LE BAILLI. Allons, va-t-en. Je n'ai jamais rien vu de plus stupide.

SCÈNE V.

LE BAILLI. Je me suis chargé d'une singulière commission, mais j'ai mes vues...L'entreprise est un peu scabreuse, et quand on viendra à découvrir...Qu'importe, tout moyen est bon quand il conduit au but qu'on se propose. Cependant il me faut sonder les sentimens de M. Dolmont; peut-être ne serait-il pas aussi opposé...Et puis la loi fournit des moyens...Ah! petite friponne, vous aimez Colas! Patience, patience, nous en avons vu d'autres...On trouvera le moyen de l'empêcher de te voir, et si tu m'échappes tu seras bien fine.

ARIETTE.

En amour plein d'expérience,
Je sais l'art de gagner un cœur:
Si l'on résiste à mon ardeur,
Il faut céder à ma persévérance.

Ainsi que le chat qui guette
Pour attraper la souris,
S'il aperçoit la pauvrette,
D'un coup, paf, autant de pris;
De même, près d'une belle,
Jamais je ne perds mes pas,
Devant moi la plus cruelle
Met bientôt les armes bas.

En amour plein d'expérience,
Je sais l'art de gagner un cœur:
Si l'on résiste à mon ardeur,
Il faut céder à ma persévérance.

SCÈNE VI.

LE BAILLI, M. DOLMONT.

M. DOLMONT. Comment se porte M. le Bailli?

LE BAILLI. Pour vous rendre mes services.

M. DOLMONT. Je vous ai fait un peu attendre?

LE BAILLI. Et moi, je vous ai interrompu peut-être?

M. DOLMONT. Nullement, j'étais occupé de quelques affaires qui regardent mes vassaux.

LE BAILLI. Toujours occupé d'eux!

M. DOLMONT. On fait ce qu'on peut. Ces pauvres gens ont souvent besoin de moi, et il en coûte si peu quelquefois pour faire du bien que c'est se priver d'un grand plaisir que de n'en pas faire.

LE BAILLI. Excellente morale! mais à propos de plaisir, il me semble qu'on en goûte bien peu en vivant aussi retiré que vous, et qu'on doit furieusement s'ennuyer.

M. DOLMONT. C'est ce qui vous trompe, monsieur, l'ennui n'est fait que pour l'homme désœuvré ou qui ne trouve pas de ressource en lui-même; au reste, chacun a ses jouissances et voici les miennes :

ARIETTE.

De l'indigence autour de moi,
Adoucir la peine extrême,
Faire du bien, voilà ma loi,
Mon goût, mon système.
A l'abri des soins divers,
  Et des revers
  De la fortune,
Sans rechercher la grandeur,
En ces lieux je trouve le bonheur,
Nul désir ne m'importune.
Ecartant de moi les soucis,
Les chagrins, les tristes ennuis,
Si l'on me blâme, je m'en ris;
Pour moi le plaisir suprême,
Est de me faire des amis,
Et de jouir de moi-même.

LE BAILLI. Avec cette philosophie on doit se faire effectivement beaucoup d'amis.

M. DOLMONT. Et l'on ne fait souvent que des ingrats; mais venons au sujet qui vous amène.

LE BAILLI. Vous avez adopté une jeune personne à laquelle vous voulez du bien.

M. DOLMONT. Vous parlez de Colinette peut-être?

LE BAILLI. Oui, c'est une aimable enfant.

M. DOLMONT. Il est vrai que j'ai pris plaisir à l'élever, et j'ai bien lieu de ne m'en pas repentir.

LE BAILLI. Vous avez dessein sans doute de lui procurer un bon établissement?

M. DOLMONT. Je n'ai encore aucune vue à cet égard; mais quand elle prendra un parti, je me réserve seulement le droit de l'éclairer sur son choix.

LE BAILLI. J'entends, c'est-à-dire, l'empêcher de se

laisser éblouir par le clinquant de la jeunesse, et la porter à lui préférer la solidité de l'âge mûr.

M. DOLMONT. Il est vrai que l'amour et la raison vont assez rarement de compagnie.

LE BAILLI. Je pense comme vous, monsieur; et la jeunesse doit avoir de grandes obligations à ceux qui la détourne d'un choix dont elle pourrait avoir lieu de se repentir.

M. DOLMONT. Cela est vrai; mais à quel propos me faites-vous cette question?

LE BAILLI. C'est une indiscrétion peut-être, et c'est cependant en partie le motif de ma visite: chargé par quelqu'un de vous faire une proposition qui regarde Colinette, je voulais auparavant essayer de pénétrer les vues que vous avez sur elle, mais la conformité de vos principes et des miens m'enhardit à vous parler plus clairement.

M. DOLMONT. Qui est-ce qui vous a chargé de cette proposition?

LE BAILLI. Un garçon d'un certain âge, mais riche et qui l'aime passionnément.

M. DOLMONT. Quel est son nom?

LE BAILLI. Il ne m'a pas permis de le nommer qu'en cas que la proposition fût agréée.

M. DOLMONT. Son amour est bien mystérieux! au reste, je n'ai rien à répondre à cette proposition, car il n'entre pas dans mon plan de chercher à fixer le choix de Colinette d'après mon goût, mais seulement de la guider dans celui qu'elle pourrait faire.

LE BAILLI. Cependant vous convenez que la raison de l'âge mûr...

M. DOLMONT. N'est pas toujours fort propre à amuser une jeune femme.

LE BAILLI. Mais convenez du moins que la richesse...

M. DOLMONT. Ne rend presque jamais heureux deux époux quand ils n'ont d'autre félicité que celle qu'elle procure.

LE BAILLI. Ainsi donc, monsieur, vous ne consentiriez pas aux propositions de cette personne...

M. DOLMONT. Je ne dis pas cela, mais je ne puis rien promettre sans consulter auparavant le goût de Colinette dont j'ignore les sentimens à cet égard ; cependant je lui en parlerai, et nous en causerons une autre fois.

LE BAILLI. Cela suffit. Je me suis aussi chargé de vous parler pour un jeune homme qui désire beaucoup de s'enrôler dans la milice, avez-vous encore besoin de quelqu'un ?

M. DOLMONT. Oui vraiment, le nombre n'en est pas tout-à-fait complet.

LE BAILLI. Le jeune homme dont je vous parle fera, je crois, votre affaire, cela est vigoureux, assez bien pris, de bonne volonté, et c'est de quoi faire un bon soldat.

M. DOLMONT. Où est-il ?

LE BAILLI. Il devrait être déjà ici, car je lui avais indiqué l'heure que je devais m'y trouver pour vous le présenter. Il est un peu timide, mais cela se dégourdira dans le service.

M. DOLMONT. Ce n'est rien, l'essentiel est qu'il soit jeune et de bonne volonté.

SCÈNE VII.

M. DOLMONT, LE BAILLI, L'EPINE.

L'EPINE. Monsieur, le jeune homme de c'matin est ici, j'l'ons fait entrer dans l'cabinet, et l'y a longtems qu'il attendons pour vous parler.

M. DOLMONT. Qu'il entre.

L'EPINE. De c'coup j'nons pas oublié.

M. DOLMONT. Va-t-en.

L'EPINE, *(s'en allant)*. Oh dame ! c'est que quand on m'charge de queuque chose, moi...

SCÈNE VIII.

M. DOLMONT, LE BAILLI, COLAS.

COLAS, *(faisant des révérences)*. Monsieur, j'ons pris l'honneur de vous troubler pour....

LE BAILLI. J'ai parlé pour toi à monsieur Dolmont.

COLAS. Grand merci, monsieur l'Bailli.

LE BAILLI, *(bas à Colas)*. Tu vois que je ne t'ai pas oublié.

COLAS. Monsieur, m'accordons t'y la grâce...?

M. DOLMONT. Mon ami, ceci n'est point une grâce; je me prête seulement à ton inclination et à ton goût.

COLAS. Ah! pour c'qu'est d'ça, monsieur, j'vous assure que c'est ben mon goût et mon inclination.

M. DOLMONT. C'est une preuve que tu as du courage.

LE BAILLI. Du courage! Oh cela ne lui manque pas.

COLAS. Non, non, quand il faudra travailler....

M. DOLMONT. Sa taille est assez convenable; mais rempliras-tu bien tous les devoirs de l'état où tu vas entrer?

COLAS, *(souriant)*. A moi l'soin, monsieur.

M. DOLMONT. Tu as besoin d'une bonne santé.

LE BALILI. Il est très bien portant.

COLAS. Je n'suis jamais malade.

M. DOLMONT. Il faut de la vigueur.

LE BAILLI. Il en est plein.

COLAS. J'en avons, monsieur.

M. DOLMONT. Pouvoir résister à la fatigue du jour.

LE BAILLI. Il y est accoutumé.

COLAS. J'y sommes accoutumé.

M. DOLMONT. Oui, mais à celle de la nuit?

COLAS, *(un peu interdit)*. Si j'fatiguons trop la nuit, j'nous r'poserons le jour.

M. DOLMONT. Oh! mon ami, cela ne s'arrange pas de même, et l'on a souvent de repos ni le jour ni la nuit.

LE BAILLI. Il est jeune, il résistera à toutes ces fatigues-là.

COLAS, *(riant)*. Oui, oui, ça nous regarde.

M. DOLMONT. Allons, tu me parais avoir un goût décidé pour cet état-là. Nous allons de suite procéder à ton affaire. Ecrivez, M. le Bailli, la formule est prête, il n'y a plus que le nom à mettre.

LE BAILLI, *(s'arrangeant pour écrire)*. Volontiers.

COLAS. Quoi ! tout-à-l'heure ? Ah que j'suis content !

M. DOLMONT. Comment t'appelles-tu ?

COLAS. Colas le Franc, monsieur, pour vous servir.

LE BAILLI, *(écrivant)*. Colas le Franc.

M. DOLMONT. Le nom de ton père ?

COLAS. Eustache le Franc, et ma mère Thérèse Robert, ils étions tous de la paroisse ; oh ! les bons parens que c'étaient ! Et s'ils n'étions pas morts, qu'il y aurait longtems que...

LE BAILLI. Il ne s'agit point de cela.

M. DOLMONT. Ton âge ?

COLAS. Vingt-deux ans.

LE BAILLI, *(écrivant)*. Agé de vingt-deux ans.

M. DOLMONT, *(prenant le papier des mains du Bailli)*. Voyons cela.

COLAS, *(bas au Bailli)*. Faut-t'y pas que l'nom d'Colinette soyons sur l'contrat ?

LE BAILLI. Il n'est pas nécessaire.

COLAS, *(bas)*. Mais faudrait-t'y pas du moins qu'elle fût présente ?

LE BAILLI. Tais toi. N'interromps pas monsieur.

M. DOLMONT, *(lisant haut)*. Le nommé Colas le Franc. de la paroisse Dolmont, âgé de vingt-deux ans, *(bas)* br. br. br. br. br. *(haut)* volontairement et de plein gré, *(bas)* br. br. br. br. br. br. *(haut)* cela suffit ; sais-tu signer?

COLAS. Oui, monsieur, j'faisons ben la croix.

M. DOLMONT, *(lui donnant le papier)*. Fais-la ici...Voilà qui est fini, mon ami, tu n'as qu'à préparer tes hardes et te tenir prêt pour demain.

COLAS. Oui, monsieur, tant matin qu'il vous plaira.

M. DOLMONT, *(tirant une cocarde de sa poche)*. Tiens, mets ceci à ton chapeau.

COLAS. Grand merci, monsieur ; oh ! le beau ruban !

LE BAILLI, *(lui ôtant son chapeau)*. Donne, que je t'arrange cela.

COLAS. Nanni, vraiment, j'craindrais de l'salir; ce sera pour demain.

M. DOLMONT. Oh ! tu peux le mettre dès à présent ; mais ne manque pas ce soir de venir chercher ton fusil.

COLAS. Un fusil ?

LE BAILLI. Oui, c'est un fusil que monsieur te donne.

COLAS. Aussi ?

M. DOLMONT. Un fusil et un havresac.

COLAS. Un havresac ! et pour quoi faire ?

M. DOLMONT. Comment, pour quoi faire ? Un havresac et une giberne, ce sont des meubles dont tu as besoin.

COLAS, *(à part)*. Ah ! pour la chasse peut-être.

M. DOLMONT. Ne manque pas même de prendre ta giberne dès le matin.

COLAS, *(à part)*. Une giberne pour me marier !

Scène IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'EPINE.

L'EPINE. Monsieur, v'là des gens qui vous demandent.

M. DOLMONT. De quoi s'agit-il ? *(au Bailli)* Je reviens tout-à-l'heure.

Scène X.

LE BAILLI, COLAS.

COLAS, *(riant)*. Qu'est-ce qui veut donc dire avec c'te giberne ?

LE BAILLI. Tais-toi tu le sauras.

DUO.

COLAS.

Monsieur l'Bailli,
Expliquez moi
Cette affaire-ci,
Car sus ma foi
J'veux être un sot
Si j'comprends l'mot
A tout ceci.

LE BAILLI.

Tais-toi, tais-toi,
Pauvre étourdi,
Tu n'es qu'un sot,
Tu n'entends mot
A tout ceci.

COLAS.

Monsieur l'Bailli
Expliquez-moi......

LE BAILLI.

Chut, chut, tais-toi.

COLAS.

Expliquez-moi
Monsieur l'Bailli.

LE BAILLI.

La peste soit de l'étourdi!

COLAS.

C'est qu'voyez-vous,
Je n'comprends pas.

LE BAILLI.

Encore! tais-toi,
Parle plus bas.

COLAS.

Monsieur l'Bailli.

LE BAILLI.

Eh bien! eh bien!

COLAS.

Expliquez-moi.

LE BAILLI.

Tu n'entends rien.

COLAS.

C'est qu'sus ma foi,
J'veux être un sot
Si j'comprends l'mot
A tout ceci.

LE BAILLI.

Tu n'es qu'un sot,
Je le sais bien,
Tu n'entends rien
A tout ceci.

SCÈNE XI.

LE BAILLI, COLAS, M. DOLMONT.

M. DOLMONT, *(du fond du théâtre)*. Qu'ils attendent un instant, j'y vais aller bientôt. *(revenant)* Ce sont des jeunes gens qui demandent à me parler. *(à Colas)* Oh ça ! tu peux te préparer pour demain, et n'oublie pas ce que je t'ai dit. *(au Bailli)* Je vous quitte pour aller voir les gens qui m'attendent.

LE BAILLI. Je vous suivrai, s'il vous plaît.

SCÈNE XII.

COLAS. En v'là une fantaisie ! me marier avec une giberne sus l'dos ; j'crois, Dieu m'pardonne, qu'y sont fous...Il y a dans c't'affaire-là un micmac que j'n'entends pas...mais après tout faut voir jusqu'au bout, car enfin j'n'ons t'y pas promis d'les laisser faire, et de n'rien leur répliquer ? un honnête homme n'a qu'sa parole ; et si ça leur faisons plaisir de m'voir avec c't'accoutrement-là, hé bien ! qu'estqu'ça m'fait à moi ? si s'mettons à rire, j'rirons itou, mais rira bien qui rira l'dernier, car enfin vl'à toujours mon contrat dressé, et demain j'épousons Colinette. Queu bonheur ! mais à propos elle m'attend, y faut l'y aller conter tout ça.

SCÈNE XIII.

COLAS, L'EPINE.

L'EPINE. Eh bien ! qu'est-ce l'ami ? vous v'là d'une joie ! on croirait à vous voir que vot fortune est faite.

COLAS. Je sis morgué pus content qu'si elle l'étions.

L'EPINE. Grand bien vous fasse ; c'est donc fini avec M. Dolmont ?

COLAS. Oui, c'est fini. Sitôt qu'il a vu qu'c'étions mon goût et mon inclination, il a consenti et j'vas tout préparer pour demain au matin.

L'EPINE. Bon voyage et ben du plaisir.

COLAS. Oh ! j'te réponds que j'nons jamais eu l'cœur si content; j'avais peur pourtant que Monsieur Dolmont m'allit refuser, mais non, Dieu merci, c'est fini, et pour toute la vie.

L'EPINE. Comment pour toute la vie ! je croyais que c'n'était qu'pour trois ans com'les autres.

COLAS. V'là d'beaux contes ! où as-tu jamais vu ça, toi !

L'EPINE. Et dame, que sais-je t'y moi. Ma foi ils ont beau dire, c't'état-là n'me plairions point, on y court trop d'risques, et qui sait si toi-même....tu m'entends bien? car enfin y ne faut qu'un malheur....

COLAS. Parle donc, gros sot, que veux-tu dire? c'est bon si c'était toi, entends-tu.

L'EPINE. Holà ! holà ! monsieur Colas, n'vous fâchez pas, ne croyez-vous pas d'être pus exempt d'ça qu'les autres.

COLAS. Tiens, toutes ces gausseries-là n'sont point d'mon goût, j't'en avertis, et j'm'en vas, car j'pourrions ben te donner queuque niole qui ne te coûterait qu'à prendre.

L'EPINE, *(après que Colas est sorti.)* Qu'a-t-y donc à s'fâcher ! j'crois, Dieu m'pardonne, que y m'a menacé. *(il court à la porte)* Dites donc l'ami, à qui en avez-vous? c'est t'y ben à moi qu'vous parlez, par hasard? Hein? Il est parti ! *(revenant au bord du théâtre)* Il a morgué ben fait de décamper....C'est qu'je n'sis point endurant moi....Mais voyez un peu c'grossier qui m'cherchons querelle à cause que j'l'y parle pour son bien ! aussi s'il attrapons queuque horion, y l'aura ben gagné, et j'en rirons tout mon sou. Mais j'm'amuse trop longtems ici, faut qu'j'aille voir si mon maître ou mamselle Colinette n'avons point besoin d'mon service.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le même bois ou jardin qu'au premier acte.

SCÈNE I.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE. Oui, te dis-je, c'est un tour du Bailli, tu vois que j'avais bien raison de me méfier de lui.

COLAS. C'est bien vrai ; mais pouvais-je t'y jamais penser ça !

COLINETTE. Cela était pourtant assez clair ! le fusil, la giberne, et même la cocarde à ton chapeau ; mais, mais en vérité...... !

COLAS. Est-ce que j'avons jamais vu faire d'enrôlemens, nous ?

COLINETTE. Aller signer son engagement !

COLAS. J't'e dis qu'ils ont fait une espèce de contrat où c'qu'ils m'ont fait signer, com'quoique...

COLINETTE. Comme quoi tu es un imbécile.

COLAS, *(avec colère)*. Laisse-moi, cruelle, et ne viens point augmenter mon chagrin par des reproches, j'nons déjà ben assez.

COLINETTE, *(pleurant)*. J'en ai moi-même bien autant que toi.

COLAS, *(avec attendrissement)*. Tu pleures, ma petite Colinette ! c'est donc ben vrai que tu as du chagrin à cause de moi ; hé ben ! laisse-moi faire, j'te réponds qu'il me l'payera, et j'y vas de ce pas...

COLINETTE. Où ?

COLAS. L'aller chercher ; et où je l'rencontrerons, l'rosser d'importance, jusqu'à ce que...

COLINETTE. Arrête et calme-toi, c'est un mauvais parti que celui-là, et tu gâterais toute l'affaire.

COLAS. Eh ben ! conseille-moi donc, et dis-moi c'qui faut faire ? Conterai-je ça à Monsieur Dolmont ? voudra t'y m'écouter ?......Oui, y m'écoutera et je suis sûr que...... reste ici, Colinette, je vas l'y aller parler.

COLINETTE, *(le retenant)*. Attends, il me vient une idée ......J'imagine que peut-être.....Mais non.....cependant...... oui, oui, j'entrevois un bon moyen de nous venger du Bailli.

COLAS. Dis-moi donc c'que c'est ?

COLINETTE. Cela n'est pas nécessaire, mais tu n'as qu'à me laisser faire, et je te dirai mon dessein quand il en sera tems.

COLAS. Quéque tu veux donc faire ?

COLINETTE. Je veux lui parler seule, je sais qu'il est amoureux de moi, et j'espère que...

COLAS. Comment, il est amoureux de toi? tu ne m'avions pas dis ça.

COLINETTE. Ne vas-tu point encore être jaloux? Tiens, le voilà là-bas qui vient vers nous, retire-toi promptement.

COLAS. Le pendard! Oh! si tu voulais me laisser faire!

COLINETTE. Décampe vite.

COLAS. Mais quelle affaire.........?

COLINETTE. Sauve-toi, je vais bientôt t'aller rejoindre, et prends bien garde de paraître.

COLAS, *(s'en allant)*. Quelle chienne de manigance!

SCÈNE II.

COLINETTE. Le voici, le fourbe; s'il me parle encore de son amour, feignons d'y répondre et tendons-lui un piége à mon tour.

SCÈNE III.

COLINETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Le hasard me sert à souhait, belle Colinette, je mourais d'envie de te voir, pour te parler de mon amour et des peines que tu me causes, et j'ai en ce moment le bonheur de te rencontrer. Hé bien! dis-moi, seras-tu toujours insensible à ma tendresse?

COLINETTE. Que vous êtes pressant! cela dépend-il de moi? vous savez ce que je vous ai dit tantôt.

LE BAILLI. Oui, chère mignonne, tu m'as parlé des obstacles qui s'opposent à mon bonheur, mais qu'il serait bien facile d'aplanir, si tu avais quelqu'amitié pour moi.

COLINETTE. Que me servirait de vous aimer, si monsieur Dolmont ne nous donne pas son consentement?

LE BAILLI. Cet obstacle n'est rien, mais c'est l'aversion que je t'inspire que je voudrais essayer de vaincre; rends-moi donc plus de justice, ma chère, et regarde-moi avec moins

de prévention, car enfin, dis-moi, qu'ai-je donc de si désagréable dans ma personne ?

COLINETTE. Je ne dis pas cela.

LE BAILLI. Y a-t-il quelque chose sur ma physionomie qui te puisse déplaire ?

COLINETTE. On pourrait s'y accoutumer.

LE BAILLI. N'ai-je point l'air encore assez leste ?

COLINETTE. J'en conviens.

LE BAILLI. Et quant à mon âge, je suis peut-être plus jeune que tu ne penses.

COLINETTE. Je ne vous dis pas non, il n'y a que le premier coup-d'œil qui ne vous est pas favorable.

LE BAILLI. Hé bien ! ma belle enfant, te voilà donc sans le savoir déjà disposée à m'aimer ; envisage maintenant les avantages dont tu jouiras, vois l'aisance que je te procurerai, les plaisirs qui suivront tes pas, et par-dessus tout, songe aux soins, aux prévenances, aux attentions, à l'amour que j'aurai pour toi, et juge si tout cela ensemble ne te portera pas en peu à m'aimer à la folie.

COLINETTE. Cela pourrait être.

LE BAILLI. Va, va, Colinette, tu m'aimeras, je t'assure, et beaucoup plus que tu ne penses.

COLINETTE. Je commence à le croire.

LE BAILLI. Il faut pourtant que je te dise une petite inquiétude que j'ai eue à cet égard.

COLINETTE. Sur quel sujet?

LE BAILLI. Je t'ai vue quelquefois avec un certain Colas ......Est-ce que tu aurais de l'inclination pour lui ?

COLINETTE. Pour Colas ? qui est-ce qui vous a dit que j'avais de l'inclination pour lui ?

LE BAILLI. Je ne te dis pas qu'on me l'a dit, mais je te demande si cela est vrai ?

COLINETTE. Je ne saurais répondre de ses sentimens, mais parce qu'il est jeune, assez joli garçon, et qu'on a quelqu'attention pour lui, il s'imagine peut-être qu'on l'aime.

LE BAILLI. Ainsi donc, tu ne l'écoutes pas ?

COLINETTE. Et que ferais-je d'un jeune homme comme lui? cela ne sait que chanter, danser et rire, répéter cent fois le jour qu'il m'aime. Oh! que je sais mieux ce qui me convient.

LE BAILLI. Que je suis ravi de te voir dans ces dispositions! voilà ce qui s'appelle penser en fille prudente, et je vois bien qu'on ne te connaissait pas quand on m'a dit que tu n'en voulais qu'aux jeunes gens.

COLINETTE. Mais qui est-ce qui a dit cela?

LE BAILLI. Il n'importe, j'ai toujours eu de toi une meilleure opinion; car enfin, que ferais-tu avec ce Colas? ça n'a rien du tout, et l'amour, comme l'on dit, ne donne pas de quoi vivre. Ecoute, ma chère enfant, et retiens bien ceci:

ARIETTE.

Sans argent dans le ménage,
Il n'est aucune douceur,
Sans argent le mariage
N'est qu'un joug, qu'un esclavage
Plein de peine et de rigueur;
Mais dans l'opulence,
Quelle différence!
L'hymen est un nœud flatteur,
Où l'on trouve le bonheur.

Si quelques légers chagrins
Troublent nos heureux destins,
La fortune nous console;
Avec les jeux badins,
Les danses, les festins,
La peine aisément s'envole.
Sans argent, etc.

COLINETTE. Je vous crois, mais, en un mot, je dépends de monsieur Dolmont, et que voulez-vous que je fasse, s'il n'y veut pas consentir?

LE BAILLI. Mais pourquoi n'y consentirait-il pas?

COLINETTE. C'est un homme si extraordinaire qu'il ne fait presqu'aucun cas de la richesse, qui pense que les convenances d'âge, de goût et d'humeur sont les choses que

l'on doit le plus rechercher dans le mariage, et qui n'imagine pas qu'une jeune femme puisse être parfaitement heureuse avec un mari dont l'âge n'est pas assorti au sien.

LE BAILLI. Voilà, il faut l'avouer, un système bien ridicule!

COLINETTE. Oui, mais c'est le sien, et vous ne l'en ferez pas changer.

LE BAILLI. Je le crains, car il n'est rien de plus têtu que ces prétendus philosophes; mais enfin je t'aime, et je voudrais faire ton bonheur; faudra-t-il que ce beau système te fasse perdre les avantages que la fortune te présente?

COLINETTE. C'est à quoi je dois m'attendre, et à recevoir quelque jour de sa main un époux qui n'aura rien sans doute, et cela, sous prétexte qu'il sera jeune, qu'il m'aimera, et que je pourrais l'aimer aussi.

LE BAILLI. Tout cela est bel et bon, mais enfin tu es toujours la maîtresse d'épouser ou de n'épouser pas; je serais donc d'avis que tu lui parlasses de mes intentions, ensuite...

COLINETTE. Moi lui parler de cela? C'est une chose que je ne ferai pas, je serais trop mal reçue.

LE BAILLI. Je voudrais bien qu'il s'avisât de te maltraiter, mon enfant, te voilà bientôt majeure, je connais un peu la loi, et l'on pourrait le forcer à......

COLINETTE. Oui, mais d'ici à ce tems-là, il se passera bien des choses.

LE BAILLI. Tiens, si tu veux m'en croire, tu lui demanderas d'aller passer quelque tems dans un couvent où, sous différens prétextes, tu pourras rester jusqu'à ta majorité.

COLINETTE. Oui, mais s'il vient à se douter de quelque chose, il me refusera et me veillera ensuite de si près qu'à l'avenir vous ne trouverez plus l'occasion de me parler.

LE BAILLI. C'est bien pensé! mais encore faut-il chercher un moyen de te soustraire à sa tyrannie.

COLINETTE. Pour moi je n'en connais aucun.

LE BAILLI. Hé bien! j'en connais moi. Oui, mon enfant, il est un moyen que les circonstances justifient, et dont l'exécution est très facile.

COLINETTE. Quel est-il ?

LE BAILLI. C'est de t'enlever dès ce soir et de t'épouser secrètement.

COLINETTE, *(à part)*. Voilà où je l'attendais.

LE BAILLI. Que penses-tu de cela, Colinette ? c'est bien là le meilleur parti que nous puissions prendre.

COLINETTE. M'épouser secrètement ! m'enlever ! mais n'y aurait-il pas de mal à cela ?

LE BAILLI. Quel mal peut-il y avoir ? on voit cela tous les jours.

COLINETTE. Mais que dira monsieur Dolmont ? que pensera-t-il de moi ? voudra-t-il me pardonner cette démarche ?

LE BAILLI. Quand la chose sera faite, il faudra bien qu'il y consente ; d'ailleurs tout s'arrange, et comme je t'ai dit, ce n'est pas le premier mariage qui se sera fait ainsi.

COLINETTE. Je crois cela, mais......

LE BAILLI, *(lui prenant la main)*. Mais quoi ? songe donc, mon enfant, que le tems presse, et qu'il faut prendre un parti ; réfléchis sur cela.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, COLINETTE, COLAS *(au fond du théâtre)*.

COLAS, *(à part)*. Oh ! oh ! qu'est-ce que j'vois ! j'avais ben raison de m'méfier d'eux, écoutons. *(Il se cache derrière un arbre.)*

COLINETTE. Mais qui vous répondra du succès de ce projet ?

LE BAILLI. Il ne peut manquer de réussir, et voici comment : ce soir, après le coucher du soleil, tu viendras te promener sous ces arbres ; je m'y trouverai avec ma voiture et je te conduirai à ma maison de campagne, près d'ici, où se trouvera à point un notaire affidé qui nous mariera sur le champ.

COLINETTE. Vous ébranlez ma résolution ; mais il faut que du moins j'emporte les hardes dont j'ai besoin, et je crains que cela ne fasse soupçonner......

LE BAILLI. C'est ce qu'il faut éviter avec soin, tu es assez bien vêtue comme cela, laisse-moi faire, je pourvoirai à tout.

COLINETTE. Oui, mais vous ne me donnerez pas peut-être......

LE BAILLI. Je te donnerai tout ce qui te plaira, et en attendant accepte cette bourse de cent louis, pour commencer ta garde-robe.

COLINETTE. Eh bien ! j'y consens ; mais pour éviter les soupçons, j'irai me cacher ici aux environs à l'heure indiquée, vous viendrez m'y trouver, et nous partirons sans être aperçus.

LE BAILLI. D'accord. Le soleil va bientôt terminer sa carrière,* et dans peu l'obscurité secondera nos desseins. Oh ! que tu vas être heureuse ! nous allons habiter ma jolie maison de campagne, et là, assis à l'ombrage..........Mais à propos, laisse-moi donc prendre d'avance un petit baiser.

COLINETTE. Oh ! non.

LE BAILLI. Pourquoi non ?

COLINETTE. Tantôt, tantôt.

LE BAILLI. Seulement rien que............

COLINETTE, *(apercevant Colas)*. Retirez-vous, je crois apercevoir quelqu'un là-bas, et je tremble qu'on ne nous voie ensemble.

LE BAILLI. Allons, jusqu'à tantôt, prends bien garde à l'argent. *(Il s'enfuit.)*

SCÈNE V.

COLAS, COLINETTE.

COLAS. Ah ! pour le coup, perfide, j't'y prends.

COLINETTE. Eh bien, qu'as-tu donc ?

COLAS. J'ons vu toute la manigance, mais tu ne me tromperas pas davantage.

---

* On commence ici à diminuer graduellement la lumière du théâtre, en commençant par les coulisses du fond.

COLINETTE. Pourquoi es-tu aux écoutes ?

COLAS. Pourquoi, ingrate ? Oh ! tu croyais d'm'attraper, mais je m'doutions ben de c'qu'est arrivé.

COLINETTE. Et moi, je me doutais bien aussi que ta jalousie te ferait prendre la chose de travers, et c'est pourquoi je voulais t'envoyer.

COLAS. Pour me tromper plus à ton aise. Qui t'aurait cru capable de cette trahison !

COLINETTE. Mais, Colas, tu m'offenses ! ne vois-tu pas que c'est un jeu ?

DUO.

COLAS.	COLINETTE.
Non, c'en est trop, cruelle, Ah ! dis-moi donc pourquoi Tu me manques de foi, Tu te moques de moi ? Ingrate ! infidelle !	Tu te fâches ! pourquoi ? Ce n'est qu'un jeu, crois-moi, Je suis toujours fidelle, Mais tu perds la cervelle !
C'en est trop, infidelle, Tu me manques de foi, Ah ! dis-moi donc pourquoi ?	Ce n'est qu'un jeu, crois-moi, Je suis de bonne foi, Je suis toujours fidelle.
Non, laisse-moi, Ingrate, laisse-moi. Non, c'en est trop, cruelle, Tu m'as manqué de foi. J'savons morgué ben c'qu'il en est. J'savons ben ce que c'est.	Ecoute-moi, Colas, écoute-moi, Je te suis toujours fidelle, Ceci n'est qu'un jeu, crois-moi, Quand tu sauras ce que j'ai fait... Ecoute, voici le fait......
Non, c'en est trop, cruelle, Ah ! dis-moi donc pourquoi Tu me manques de foi ? Perfide ! ingrate ! infidelle !	Colas, tu perds la cervelle ! Je suis pour toi, De bonne foi, Constante et fidelle.

COLINETTE. Eh bien ! veux-tu m'écouter ?

COLAS. Non, je n'veux rien entendre, je n'en ons que trop entendu; partez, mariez-vous aveuc lui, pisque ça vous fait plaisir, j'en creverai d'chagrin, c'est vous qu'en serez la cause, mais ça m'est égal.

COLINETTE, *(avec feu)*. Eh ! non, tu te trompes, te dis-je, c'est autre chose que je veux te conter......mais j'aperçois

monsieur Dolmont, je n'en aurai pas le tems, et je te laisse avec lui, mais je te prie, ne lui parle pas de ceci.

COLAS. Allez, allez, ça m'est égal, j'vous dis ; j'en suis bén consolé, et j'ons pris not parti là-dessus.

SCÈNE VI.

COLAS. Ah ! si monsieur Dolmont savait c'qui s'passe ! la tromperie que m'a fait l'Bailli et ses manigances avec Colinette, ce serions vraiment de belles nouvelles à l'y apprendre ; mais non, c'est fini, et j'pars avec les miliciens.

SCÈNE VII.

COLAS, M. DOLMONT.

M. DOLMONT. Eh bien ! Colas, songes-tu à te préparer pour le départ ?

COLAS. Oui, monsieur, je partirai drès à c't'heure si vous voulez.

M. DOLMONT. Je t'ai dit que c'était pour demain, mais qu'as-tu ? tu me parais triste ?

COLAS. Au contraire, monsieur, j'suis ben aise de quitter le pays.

M. DOLMONT. Tu ne le quittes pas pour toujours ; tu reviendras sous trois ans.

COLAS. J'en serais ben fâché, et j'espère que queuqu'bon coup d'fusil.........

M. DOLMONT. Peste ! comme tu y vas ; tu me parais bien avide de gloire ?

COLAS. Je n'suis point glorieux, monsieur, mais......

M. DOLMONT. J'espère bien, moi, qu'il ne t'arrivera aucun accident.

COLAS. Ça m'est égal, monsieur.

M. DOLMONT, *(à part)*. Il a, je crois, quelque chagrin. *(haut)* Est-ce que tu serais fâché de t'être engagé ?

COLAS. Non, monsieur, j'en suis ben aise à c't'heure, j'vous assure.

M. DOLMONT. Tant mieux pour toi, mon ami, tu as dû faire tes réflexions auparavant, ceci n'est pas un jeu d'enfant; tu as voulu servir le roi et tu serviras.

COLAS. Oui, je servirons, et si j'suis tué, fiez-vous qu'il y a queuq'z'uns qu'en auront pus d'chagrin qu'moi.

M. DOLMONT, *(à part)*. Je ne sais, mais j'ai des soupçons. *(haut)* Oh ça ! mon ami, souviens-toi de passer chez moi tantôt, et je te ferai délivrer ce qu'il te faut pour le voyage.

COLAS. Ça suffit, monsieur, j'n'oublierons pas ça.

SCÈNE VIII.

COLAS. Enfin, v'là qu'est donc fini, j'suis enrôlé tout de bon, et j'vas m'éloigner d'Colinette ! Oh l'ingrate ! l'engeoleuse ! me quitter pour s'enfuir avec c'maudit vieillard ! après ça fiez-vous à la parole des filles ! Allons, faut prendre une résolution et n'y plus songer. Je serais ben fou après tout de r'gretter une perfide qui me trahit après m'avoir emmiaulé, et fait accroire qu'elle m'aimions. Non, non, c'est fini, je ne l'aimons plus du tout.........Cependant elle avions queuque chose à m'dire que peut-être............ Mais, bah ! queuqu'menterie qu'j'ons ben fait de n'pas écouter............Si pourtant c'était queuqu'bonne raison... ....! c'est ben dur au moins d'la rembarrer com ça ! Ah ! si mes yeux m'avions trompé ! Si c'n'étions qu'un jeu com elle dit, que j'aurais de plaisir à me raccommoder aveuc elle ! C'est ma faute aussi, fallait du moins écouter ses raisons, et puis............Mais la voici, faisons toujours le fier, et voyons ce qu'elle va dire.

SCÈNE IX.

COLAS, COLINETTE.

COLINETTE. J'accours pour t'expliquer enfin l'affaire de tantôt : tu sais que je dois partir ce soir avec le Bailli.

COLAS. Hé bien ! queq'ça m'fait à moi ?

COLINETTE. Plus que tu ne penses, car il faut que tu sois du voyage.

COLAS. J'vois ben qu'tu cherches à te raccommoder, mais j'suis trop fâché pour ça.

COLINETTE. Tant pis pour toi, si tu te fâches mal à propos.

COLAS. Comment, mal à propos ! après ce que j'ons vu et entendu.........

COLINETTE. Ne vois-tu pas que c'est une plaisanterie que j'ai imaginée pour nous venger de lui ?

COLAS. Hé ben ! qu'est-ce que c'est donc ?

COLINETTE. Tiens, voici mon projet : il va venir, il faut que nous allions nous cacher là-bas sous ce feuillage, où il doit me prendre ; aussitôt qu'il sera près de moi fais-lui peur, tu as le bras bon, prends-le moi au collet comme tu ferais à un voleur et ne le lâche pas, en cas qu'il veuille faire résistance ; pendant ce tems-là je me sauverai et ne te mets pas en peine du reste.

COLAS. Queu diantre d'invention ! C'est-t'y ben vrai ce que tu m'dis-là ?

COLINETTE. Tu m'importunes avec tes questions et ta jalousie. Il y a une heure que je veux t'expliquer cela.

COLAS. Mais enfin c't'argent qui t'avons donné, et que j'ons ben vu aussi ?

COLINETTE. Tiens, le voilà ; serre cette bourse, qui me gêne, tu me la rendras tantôt.

COLAS. Sarpegué, qu'elle est pesante !

COLINETTE. Je veux la remettre à monsieur Dolmont.

COLAS. Comment ! tout c'complot de tantôt.........?

COLINETTE. N'est qu'une ruse pour le surprendre.

COLAS. Oh ! c'est ben différent ! Mais que dira monsieur Dolmont, quand y saura.........

COLINETTE. C'est mon affaire, fais seulement ce que je t'ai dit.

COLAS. Ne t'embarrasse pas, va, je l'étrillerai d'une façon...........

COLINETTE. Que veux-tu dire ? ne vas pas t'aviser de...

COLAS. Non, non, seulement queuque petites taloches, sans que ça paraisse.

COLINETTE. Prends bien garde, il faut l'arrêter sans te donner le moindre tort.

COLAS. Mais où c'que tout ça aboutira? faudra-t'y pas toujours partir demain pour c'te milice?

COLINETTE. Non, j'espère que quand monsieur Dolmont sera informé de tout, il te donnera ton congé.

COLAS. Oh! ma chère Colinette, si ça arrive comme tu dis, tâchons donc d'nous marier ben vite pour finir tout c'train-là.

COLINETTE. Mais, dis-moi, quand nous serons mariés, crois-tu que nous puissions être heureux? car enfin tu n'as rien, ni moi non plus; et on dit que la misère engendre souvent les querelles du ménage.

COLAS. La misère! Oh! je n'la crains point, j'ons des bras pour travailler; et pour les querelles, va, va, laisse-moi faire, je trouverons ben l'moyen d'les appaiser.

AIR.

Dans not petit ménage,
S'il survient queuqu'orage,
Ca n'peut durer longtems;
Et malgré la misère,
Va, j'aurons bien, ma chère,
Encor de bons petits moments.

Ni l'or ni la richesse
Ne valons la tendresse,
Ca n'peut rendre contents.
Même dans la misère,
Il est encore, ma chère
Souvent de bons petits moments.

COLINETTE. Je l'espère, mais après tout, j'en courrai les risques avec toi.

COLAS. Comme je vas encore plus t'aimer après tout ça! et que j'aurai de plaisir à nous venger de c'coquin d'Bailli.

COLINETTE. J'en aurai bien autant que toi; mais voilà que déjà le soleil est couché, c'est l'heure du rendez-vous

qu'il m'a donné, et il ne doit pas tarder.

COLAS. Comment, morguenne ! c'est-t'y pas lui qu'on voit là-bas ! regarde.

COLINETTE. Où cela ?

COLAS. Là-bas, au fond de l'avenue. C'est ben lui que j'vois. Oh ! comme le cœur me bat de plaisir.

COLINETTE. Oui, c'est lui-même ; allons vite nous cacher sous ces arbres touffus, et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit.

COLAS. Bon, bon, donne-moi la main, tu n'as qu'à me laisser faire. *(Il prend la main de Colinette, et ils courent se cacher à l'un des bouts du théâtre.)*

SCÈNE X.

Le théâtre n'est plus éclairé que par les lampions du devant et la lumière des premières coulisses. Le Bailli entre par une des coulisses opposées au côté où sont cachés Colas et Colinette. Il a l'air du mystère, marche sur la pointe du pied et parle à mi-voix.

LE BAILLI. Voici l'heure du rendez-vous. Colinette m'attend sans doute. Quel plaisir je goûte d'avance en songeant que par mon adresse je vais à la fois tromper un argus, supplanter un rival et lui enlever sa maîtresse ! Jamais, non, jamais on ne fut plus heureux que je le suis ! ....Voyons, cherchons l'endroit où la friponne s'est cachée. *(Il cherche Colinette au fond du théâtre, au côté opposé à celui où ils sont cachés.)*

LE BAILLI, *(à voix basse)*. Colinette, Colinette ?

COLINETTE. Ct, ct, ct, ct, ct, ct.

LE BAILLI. J'entends quelqu'un de ce côté-là !

COLINETTE, *(bas)*. Ct, ct, par ici, par ici.

LE BAILLI, *(bas, à part)*. C'est elle-même, je reconnais sa voix. Est-ce toi, Colinette ?

COLINETTE, *(bas)*. Oui, oui.

LE BAILLI, *(bas)*. Où t'es-tu donc cachée ?

COLAS, *(bas)*. Me voici, me voici.

LE BAILLI, *(courant vers l'endroit où est caché Colas qu'il prend pour Colinette)*. Ah ! te voilà, ma chère mignonne ! Il est donc bien vrai que tu vas combler mes vœux ! viens, mon enfant, viens, ma petite ; viens et fuyons au plus vite, la voiture est ici près qui nous attend. *(Colinette, voyant approcher le Bailli, s'enfuit.)*

DUO.

COLAS.

Alte là.

LE BAILLI.

Qui va là ?

COLAS, *(le prenant au collet)*.

N'avance pas
Ou je te romps les bras.

LE BAILLI, *(à part)*.

Quoi, c'est Colas !
O ciel ! quel embarras !

COLAS.

Ici que viens-tu faire ?

LE BAILLI.

Ce n'est pas ton affaire.

COLAS.

Quel est ton nom ?

LE BAILLI.

Laisse-moi donc.

COLAS.

Réponds, réponds.

LE BAILLI.

Non, non, non, non.

COLAS.	LE BAILLI.
Tu m'as l'air d'être un fripon.	Ahi ! tu m'écorches le menton.

COLAS, *(lui donnant un coup de poing)*.

Parle donc, ou je t'assomme.

LE BAILLI.

La peste soit de l'homme !
Ne me reconnais-tu pas ?
Si tu ne me lâches pas,
Coquin, tu t'en repentiras.

COLAS, *(feignant la surprise)*.
Mais, qu'est ceci !
Comment, c'est vous, M. l'Bailli !

LE BAILLI.
Eh ! oui, morbleu, oui.
J'enrage.
Quel affront ! quel outrage !

COLAS.
Mais vous n'êtes pas sage.

COLAS.	LE BAILLI.
Que diantre aussi,	Je suis brisé, meurtri.
Que v'nez-vous faire ici ?	Je suis joué, je suis trahi.

LE BAILLI. Ah coquin ! ah traître ! ah scélérat ! tu l'as fait exprès, mais tu me le payeras.

SCÈNE XI.

COLAS, LE BAILLI, M. DOLMONT, *(dans la coulisse)*.

M. DOLMONT. Qu'est-ce donc que ce vacarme ! Comment, on se bat, on se tue chez moi !

COLAS, *(à part.)* C'est monsieur Dolmont ! décampons. *(Il s'enfuit.)*

LE BAILLI, *(à part.)* Quel contretemps !

SCÈNE XII.

LE BAILLI, M. DOLMONT.

M. DOLMONT, *(paraissant.)* Qui sont donc ces coquins-là ? Ah ! c'est vous, monsieur le Bailli ? *(ironiquement)* Je suis ravi de vous trouver ici.

LE BAILLI. Je vous rencontre aussi bien à propos pour vous porter ma plainte contre ce maroufle-là.

M. DOLMONT. Contre qui ?

LE BAILLI, *(cherchant des yeux.)* Où est-il allé ? Le drôle a décampé, c'est de ce coquin de Colas dont je veux parler.

M. DOLMONT. De Colas ! Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

LE BAILLI. Ce qu'il m'a fait ? le coquin m'a roué de

coups, quelque chose que j'aie pu dire pour me faire reconnaître, et je demande justice de son insolence.

M. DOLMONT. Justice? je vous la rendrai, monsieur, je suis instruit de vos menées.

LE BAILLI, *(à part.)* Il a tout découvert!

M. DOLMONT. Nous verrons ce que mérite un séducteur qui avait tramé le complot d'enlever de chez moi une fille sur laquelle j'ai les droits d'un père.

LE BAILLI, *(à part.)* Il faut payer d'effronterie. *(haut)* Qui vous a dit cela, monsieur?

M. DOLMONT. Elle-même.

LE BAILLI. Colinette?

M. DOLMONT. Oui, monsieur, Colinette, qui, pleine de mépris pour votre indigne proposition, n'a feint d'y consentir que pour se jouer de vous.

LE BAILLI, *(à part.)* La coquine! *(haut)* Cela n'est pas possible! sachez, monsieur, qu'elle m'a promis sa foi, et que c'est elle-même qui, pour s'affranchir de l'esclavage où vous la tenez, a volontairement accepté la proposition que je lui ai faite de la soustraire à votre autorité en l'épousant dès ce soir.

M. DOLMONT. Vous?

LE BAILLI. Moi.

M. DOLMONT. Allez, vous êtes un vieux fou.

LE BAILLI. Comment, monsieur, un vieux fou?

M. DOLMONT. Oui, monsieur, un vieux fou. Et de quel droit avez-vous osé présumer de la soustraire à mon autorité?

LE BAILLI. Du droit que lui donne la loi, monsieur, nous la connaissons la loi, on n'est pas homme de loi pour rien; Colinette est libre de se donner à moi, elle y a consenti, j'en ai une preuve incontestable, et personne n'a le droit de s'y opposer.

M. DOLMONT. Quelle impudence! Eh! bien, je vous dis, moi, que je m'y oppose formellement.

LE BAILLI. Cela m'est égal, j'ai sa promesse.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

M. DOLMONT, LE BAILLI, COLINETTE, COLAS, L'EPINE.

COLINETTE, *(riant.)* Oh! la bonne promesse qu'a monsieur le Bailli!

LE BAILLI, *(à part.)* La traîtresse! *(haut)* N'est-il pas vrai, Colinette, que tu m'as promis......

M. DOLMONT, *(ironiquement.)* Est-il quelque loi qui autorise à épouser quelqu'un contre son gré?

LE BAILLI. Qu'appelez-vous contre son gré? Une fille qui vient se jeter dans mes bras.

COLINETTE, *(du ton le plus méprisant.)* Me jeter dans vos bras! j'aimerais mieux me jeter à la rivière.

M. DOLMONT. Eh bien! monsieur?

LE BAILLI, *(à part.)* J'enrage! *(haut)* Comment tu ne m'as pas dit?.........

COLINETTE. J'ai dit ce que j'ai voulu, pour me jouer de votre crédulité, et venger Colas de la fourberie que vous lui avez faite.

LE BAILLI. O serpent!

M. DOLMONT. Comment? quelle fourberie?

LE BAILLI, *(apercevant Colas.)* Le voilà le coquin......

M. DOLMONT. Ah! te voilà. C'est donc toi qui t'avises de maltraiter les gens, de nuit?

COLAS. Excusez-moi, monsieu, n'y a que l'bout d'mon bras qui l'y avons touché l'dos.

LE BAILLI. Impertinent!

COLAS. Et puis, monsieu, j'voulions vous dire......

M. DOLMONT. Qu'as-tu à me dire, pourquoi n'es-tu pas venu chercher ton fourniment, comme je te l'avais ordonné?

COLINETTE. Colas ne s'est pas engagé, monsieur.

M. DOLMONT, *(à Colas.)* Comment? tu ne t'es pas engagé ce matin?

COLAS. Oui, monsieu, mais c'est ly qui m'avons joué ce tour-là.

L'EPINE, *(à part.)* Ah ben, v'là qu'est drôle!

M. DOLMONT, *(à part.)* Le misérable! j'avais raison de soupçonner......... *(haut)* Explique-toi.

COLAS. Eh ben! monsieu, pis que vous m'permettez..... C'est que, sous vot respect, j'nous aimons Colinette et moi.

M. DOLMONT. Est-il vrai, Colinette?

COLINETTE. C'était, monsieur, le vœu de nos parents; j'espère de votre bienveillance, qu'elle ne mettra point d'obstacle à notre union.

COLAS. C'est là, monsieu, la grâce que j'vous demandais, et j'ons été à c'matin pour vous parler à c'dessein-là, quand j'ai rencontré c'monsieur l'Bailli qui m'avons promis d'vous parler pour moi.

COLINETTE. Oui, monsieur, il vous l'a présenté comme milicien, vous l'avez accepté, et Colas a pris son engagement pour un contrat de mariage.

L'EPINE, *(à part.)* Ah ben, v'là une drôle d'histoire!

M. DOLMONT. Je vois tout cela. *(au Bailli)* Il faut que vous soyez un grand scélérat!

LE BAILLI. Je suis surpris, monsieur, que vous preniez le parti d'un rival de son espèce. Au reste, ce n'est pas ma faute s'il plaît à cette perfide de se dédire, elle a présidé à son choix, elle m'a promis sa main, et pour preuve de cela, c'est qu'elle a accepté une bourse de cent louis que je lui ai donnée tantôt.

M. DOLMONT. Tu as accepté une bourse?

COLINETTE. Oui, monsieur, c'était pour acheter ma garde-robe.

COLAS, *(au Bailli)* La v'là, la v'là.

M. DOLMONT, *(l'arrêtant.)* Un moment, il faut voir ce qu'elle contient. *(au Bailli)* Quelle somme doit-il y avoir dans cette bourse?

LE BAILLI. Cent louis d'or bien comptés.

COLAS. Ce qu'étions d'dans y est encore.

M. DOLMONT, *(comptant l'argent.)* Dix, vingt, trente, quarante, cinquante...... et cinquante font cent.

LE BAILLI, *(tendant la main.)* C'est le compte juste.

M. DOLMONT. Tiens, Colas, garde ceci ; cet argent t'est dû, et je te le donne.

LE BAILLI. Mon argent ! je ne lui donne pas moi, en voilà bien d'un autre !

M. DOLMONT. Il lui appartient en dédommagement du chagrin que vous lui avez donné.

LE BAILLI. Mais, monsieur, quand je vous demande justice de......

M. DOLMONT. Je vous la rends, monsieur.

COLAS. Oh, monsieu, pour c'qu'est d'l'argent......

COLINETTE. Ne l'accepte pas.

M. DOLMONT. Je le veux.

LE BAILLI. Mais enfin, monsieu......

M. DOLMONT. Si vous n'êtes pas satisfait de ce jugement, ayez recours à la loi, monsieur l'homme de loi.

LE BAILLI. Je dis que vous n'avez pas le droit......

M. DOLMONT. Le droit, monsieur ? Le droit serait de vous chasser pour avoir osé vous jouer de moi, et de vous interdire un emploi que vous déshonorez ; ainsi, croyez-moi, donnez-lui cet argent, et restez-en là.

LE BAILLI. Allons ! puisqu'il faut le donner......

COLAS, *(mettant la bourse dans sa poche.)* Allons ! puisqu'y faut l'prendre......

M. DOLMONT. C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Quant à moi je me contenterai de vous rendre le témoin du consentement que je leur donne. Mariez-vous, mes enfants, et soyez heureux. Nous célébrerons demain tout à la fois et votre fête et la mienne.

COLAS, *(baisant la main de Colinette.)* Ah ! monsieu ! ah ! Colinette ! que je suis heureux !

L'EPINE. Jarni, que v'là qu'est ben jugé !

LE BAILLI, *(à part.)* Voici une aventure qui ne m'a pas réussi.

COLAS. Mais c't'engagement dans la milice...

M. DOLMONT. Il est frauduleux, par conséquent nul ; je te donne ton congé.

COLIN. Grand merci de tout mon cœur.

L'EPINE. Allons, l'ami, j'te félicite du bonheur qui t'arrive, ça vaut mieux que d's'aller faire tuer à la guerre, et j'te pardonne de bon cœur tout ce que tu m'as dit tantôt.

COLAS. Et moi, dans un jour com'celui-ci, je n'veux point itou conserver d'rancune. *(au Bailli)* J'vous pardonne donc aussi, mais à condition que quand j'srons mariés, vous vous dispenserez d'nous faire des visites.

VAUDEVILLE.

LE BAILLI.

Ruse, détour, tout devient inutile,
On ne saurait frauder l'amour,
A mon ardeur Colinette indocile,
En est une preuve en ce jour;
A mes dépens je viens d'apprendre,
Qu'en amour un jeune tendron
Peut toujours duper un barbon,
Et tel est pris qui croyait prendre.

COLINETTE.

Qu'un vieux galant parle de son martyre,
Qu'il se plaigne de nos rigueurs,
Sans se fâcher, le meilleur est d'en rire,
Et se moquer de ses sottes langueurs;
Mais lorsqu'il cherche à nous surprendre,
On lui fait voir que sans éclat,
La souris peut duper le chat,
Et tel est pris qui croyait prendre.

COLAS.

Quand on est franc, honnête et sans malice,
Si l'on n'est pas un peu futé,
Vient un méchant, qui, par son artifice,
Surprend bientôt notre bonté;
Mais quand c'tila qui veut surprendre
A son piége est pris comme un sot,
On rit d'bon cœur mais on n'dit mot,
Car tel est pris qui croyait prendre.

M. DOLMONT.

Qu'un gros richard, tout bouffi d'arrogance,
Et cousu d'or, aspire à la grandeur,
Est-il heureux ? Non, malgré l'opulence,
C'est vainement qu'il cherche le bonheur ;
Mais sans orgueil, si sa main libérale,
Sur l'indigent répand les bienfaits,
Dans son cœur il trouve la paix,
Est-il aucun bien qui l'égale ?

L'EPINE.

Si notre pièce a pu vous satisfaire,
Messieurs, j'vous prions d'applaudir,
De nos efforts c'est l'unique salaire,
Et pour nous le plus grand plaisir ;
A v'z'amuser j'avons ôsé prétendre,
Mais si j'n'avons pas réussi,
J'peux ben dire à mon tour aussi,
Que tel est pris qui croyait prendre.

CHŒUR.

COLAS ET COLINETTE.

Rions, chantons, soyons joyeux,
L'amour enfin comble nos vœux.

TOUS.

Riez, chantez, soyez joyeux,
L'amour enfin comble vos vœux.

COLAS ET COLINETTE.

Que de plaisirs ! quelle allégresse,
Ce Dieu couronne ma tendresse !

COLINETTE.

Ah ! quel heureux jour pour moi !

COLAS.

Heureux pour moi.

ENSEMBLE.

Rions, chantons, soyons joyeux,
L'amour enfin comble nos vœux.

TOUS.

Riez, chantez, soyez joyeux,
L'amour enfin comble vos vœux.

1799.

CHANSON.

Air : *Avec les jeux du village.*

Fiers Anglais, l'amour me convie
A chanter votre auguste nom,
Votre sort est digne d'envie,
Vous faites régner la raison ;
Mon cœur ne saurait se défendre
De vous célébrer à jamais.
Heureux celui qui peut comprendre
Quel est le prix de vos bienfaits.

Quelle est de ton bras la puissance !
Riche et superbe nation ;
Unique par ta vigilance,
Quelle est la gloire de ton nom !
Du directoire (1) tyrannique,
Tu sappes eourageusement
Le système ex-patriotique
De son affreux gouvernement.

Chantons de Nelson le courage,
Couronnons son front de lauriers ;
Des Français il dompte la rage ;
Rien ne résiste à nos guerriers.
Conservons notre monarchie,
Respectons le trône des rois ;
Détestons l'affreuse anarchie,
Qui réduit la France aux abois.

1801.

LE PETIT BONHOMME VIT ENCORE.

CHANSON.

Souvent notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse ;
Elle nous commande sans cesse
De résister au sentiment ;

(1) Le Directoire de la République Française.

Contre nos goûts elle murmure ;
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor !

Ariste, cet aimable acteur,
Par scrupule quitte la scène,
Il résiste au goût qui l'entraîne,
C'est un dévôt plein de ferveur ;
Mais qu'on lui parle de théâtre,
Il devient gai, même folâtre,
Son penchant le trahit d'abord ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Lycas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute la vie,
Briser les chaînes de l'amour ;
Il voit Aminte, et dans son âme
Soudain se rallume la flâme,
Du plaisir il sent le transport ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Orgon, né fourbe et sans esprit,
A d'un trompeur le caractère ;
La mort dit : j'en fais mon affaire,
Et la fièvre aussitôt le prit :
Il s'adresse au docteur Pennkrève,
C'est tout dire, il faut bien qu'il crève ;
Eh ! bien, il a trompé la mort,
Le p'tit bonhomme vit encor !

Le vieux Cléon, dans le barreau,
Est convaincu d'être faussaire ;
Certes, il doit pour cette affaire
Gambiller au bout d'un cordeau ;
Sa jeune épouse sollicite,
A son juge elle rend visite ;
Femme jolie est un trésor :
Le p'tit bonhomme vit encor !

Les exploits d'un guerrier fameux
Causaient une terreur secrète ;
On vous le tue dans la gazette,
Et tout le monde dit : tant mieux ;

Mais, tandis qu'on se félicite,
Voilà que le mort ressuscite ;
Certes, la gazette avait tort :
Le p'tit bonhomme vit encor !

La guerre a fait couler le sang
Dans tous les coins de ma patrie ;
Jamais l'affreuse tyrannie
Ne fit périr tant d'innocents ;
Pour moi que les destins prospères
Ont sauvé du sort de mes frères,
Je dis, en bénissant mon sort :
Le p'tit bonhomme vit encor !

JOSEPH QUESNEL.

1803.

STANCES SUR MON JARDIN.

Petit Jardin que j'ai planté,
Que ton enceinte sait me plaire !
Je vois en ta simplicité
L'image de mon caractère.

Pour rêver qu'on s'y trouve bien !
Ton agrément c'est ta verdure,
A l'art tu ne dois presque rien,
Tu dois beaucoup à la nature.

D'un fleuve rapide en son cours,
Tes murs viennent baiser la rive ;
Et je vois s'écouler mes jours,
Comme une onde fugitive.

Lorsque pour goûter le repos,
Chaque soir je quitte l'ouvrage,
Que j'aime, jeunes abrisseaux,
A reposer sous votre ombrage !

Votre feuillage tout le jour,
Au doux rossignol sert d'asile,
C'est là qu'il chante son amour,
Et la nuit il y dort tranquille.

O ! toi, qui brille en mon jardin,
Tendre fleur, ton destin m'afflige ;
On te voit fleurir le matin,
Et le soir mourir sur la tige.

Vous croissez, abrisseaux charmants,
Dans l'air votre tige s'élance.
Hélas ! j'eus aussi mon printemps,
Mais déjà mon hiver commence !

Mais à quoi sert de regretter
Les jours en notre court passage ?
La mort ne doit point attrister,
Ce n'est que la fin du voyage.

JOSEPH QUESNEL.

1803.

ÉPIGRAMME.

Pourquoi tous ces livres divers,
Ecrits en prose, écrits en vers,
Et qui remplissent vos tablettes ?
(Disait au libraire Ménard
Un certain noble campagnard,)
Qui pourra lire ces sornettes ?
Des sornettes ! vous vous trompez ;
Ce sont de nos meilleurs poètes
Tous les ouvrages renommés ;
Vous devriez en faire emplette.
Emplette ! à quoi bon ? Vous saurez
Que m'étant joint à deux curés,
Nous souscrivons pour la gazette.

JOSEPH QUESNEL.

1803.

SUR UN RUISSEAU.

O toi, qui reposais sur ton urne tranquille,
Toi que mille rochers couvraient de leurs remparts,

Ruisseau, pourquoi sortir du fonds de ton asile?
    Ah! crains le bruit et les regards.
Un soleil imposant, des campagnes riantes,
Des jours étincelants et des nuits plus touchantes,
Tout promet le bonheur, mais tout a des hasards:
Tu t'échappes, tu fuis guidé par l'espérance;
    Mais ce bonheur dont l'apparence
    Fait frémir tes flots agités,
Ce bonheur que tu suis n'est qu'une ombre infidèle:
    En vain ton murmure l'appelle;
Il fuira désormais à pas précipités.
    Loin de ces amoureux ombrages,
    Hélas! ne crois pas que toujours
Les cieux, d'un rayon pur, éclairent tes rivages;
    Il se lève de noirs orages
    Même au milieu des plus beaux jours.
Je parle en vain: tu suis le penchant qui t'entraîne
Vers la rive inconnue où tu dois reposer:
    Tu vas chercher la région lointaine,
      Qui pourra te désabuser.
    En cet instant la nature est parée
      Des plus éclatantes couleurs;
Le soleil plane seul dans la voûte azurée;
Tout sourit. Amusé de présages trompeurs,
      Tu fuis le vallon solitaire;
    Et dans ton cours, ô ruisseau téméraire,
    Tu ne prévois que d'aimables erreurs.
Eh bien! obéis donc à ta pente invincible,
Et quitte de ces bords les constantes douceurs.
    Puisse ton onde, en ta course paisible,
      Ne voir, n'arroser que des fleurs!
      Puissent les Driades charmantes,
      Sous un feuillage toujours frais,
      Confier à tes eaux errantes
      Le doux trésor de leurs attraits!
      Que ta source heureuse et sacrée
Frémisse en les touchant d'amour et de plaisir!
Qu'à tes flots caressants la bergère livrée
      Trouve dans son âme enivrée,
Le premier sentiment ou le premier désir!
    Et si jamais traversant ma patrie,
    Tu viens baigner, après quelques détours,
      Cette terre, hélas! si chérie,

Où j'ai vu naître, avec mes premiers jours,
Mes sentiments pour Marie......
O Ruisseau fortuné ! rallentis un moment
Le cours impatient de ton onde incertaine ;
Va soupirer aux pieds de celle qui m'enchaîne,
Et porte-lui les vœux du plus fidèle amant !
Heureux Ruisseau, quand sur la rive
Elle ira rêver en secret,
Si, sur ton onde fugitive,
Elle jette un regard distrait :
Ah ! qu'une émotion...... que son cœur interprète,
Lui dise que tu viens du fonds de ma retraite :
Dans le plus triste de mes jours,
Que mon image retracée
Occupe un moment sa pensée
Du souvenir de mes amours !

1804.

ÉPITRE A M. GÉNÉREUX LABADIE. [1]

Toi qui trop inconnu mérites à bon titre,
Pour t'immortaliser, que j'écrive une épître,
Toi qui si tristement languis en l'univers,
Labadi, c'est à toi que j'adresse ces vers.
Quand je vois tes talents restés sans récompense,
J'approuve ton dépit et ton impatience ;

(1) Voici quelle appréciation fait du mérite et du talent de M. Quesnel un écrivain, qui semble l'avoir connu intimement, en publiant cette épître que M. Quesnel adressait à un mauvais poète: " De temps à autre, depuis la " conquête, des hommes nés hors de notre pays, mais parlant notre langue, " et recommandables par leur éducation, leurs talents naturels, ou leurs " connaissances acquises, sont venus résider parmi nous, comme pour " animer et égayer notre société, prêter du relief à ce que nous pouvions " peut-être appeler notre littérature, et nous donner en quelque sorte des " idées nouvelles sur plusieurs sujets, particulièrement durant l'époque " de notre isolement. Du nombre de ces hommes devenus canadiens, " par leur résidence dans ce pays, par les liaisons qu'ils y ont con- " tractées, ou les arts qu'ils y ont exercés, a été feu M. Quesnel, " l'estimable auteur de la pièce qu'on va lire. Homme d'esprit, d'un com- " merce agréable et d'une humeur joviale, M. Quesnel se faisait de la poésie

Et je tombe d'accord que nous autres rimeurs
Sommes à tort en butte à messieurs les railleurs.
Je sais qu'à parler vrai, ta muse un peu grossière
Aux éloges pompeux ne peut donner matière;
Mais enfin tu fais voir le germe d'un talent
Que doit encourager tout bon gouvernement,
Qui de chaque sujet distinguant bien la classe,
Met le rimeur toujours à la première place.
Mais celui par malheur sous lequel nous vivons,
Ne sut jamais, ami, tout ce que nous valons.
Quelle honte, en effet, au pays où nous sommes,
De voir le peu de cas que l'on fait des grands hommes!
De moi qui méritais qu'on célébrât mon nom,
Par mes vers, ma musique et ma distraction,
Et qui pourtant obscur dans un humble village,
De ce gouvernement ne reçus nul hommage;
De toi-même, en un mot, qui pour avoir du pain,
Vois ta muse réduite à chanter au lutrin,
Et dois dire à part toi, chaque fois que tu dînes,
J'arrache ce repas de vêpres ou matines.
Ainsi donc de notre art méconnaissant le prix,
L'on nous met en oubli, nous autres beaux esprits;
Et nos noms par l'effet d'un aveuglement triste,
Des emplois à donner ne sont point sur la liste;
Tandis que tant de gens, sur leurs simples noms,
Obtiennent de l'état de bonnes pensions.
Et ces gens qui sont-ils? Les uns des militaires,

" une récréation, sans faire de la versification une espèce de métier, c'est-" à-dire, sans s'astreindre toujours aux règles que se sont imposées ceux " qui aspirent au titre de poètes ou d'habiles versificateurs. On trouve dans " ces pièces des licences que l'impression ne souffre pas plus présentement " que les fautes d'orthographe; mais la verve poétique, le sel attique même, " perce presqu'à chaque vers. M. Quesnel ne s'était pas fait versificateur " par l'étude des règles, mais il était né poète, ou l'était devenu par la " simple lecture des beaux modèles. C'est avec vérité et sans flatterie, " suivant nous, qu'un poète français qui a passé quelques jours en ce pays, " a dit de lui en faisant allusion à une de ses productions poétiques:

" Quesnel, le père des amours,
" Semblable à son petit bonhomme,
" Vit encore et vivra toujours.

" Plusieurs de ses pièces nous paraissent dignes en effet de passer à la " postérité, du moins, pour ne point exagérer, à la postérité canadienne."

En tout point dépourvus de talents littéraires,
Qui, parce qu'un boulet leur a cassé le bras,
S'imaginent que d'eux l'on doit faire un grand cas ;
Les autres, magistrats, juges, greffiers, notaires,
Conseillers, médecins,...... ou même apothicaires...
Car sur la liste enfin des gens à pension,
L'on trouve tout état, toute profession,
Le rimeur excepté. Quelle injuste manie !
Faut-il que sans pitié la fortune ennemie
Nous ait, pour nos péchés, cloués dans un climat
Où les gens sont sans goût,...... ou l'ont trop délicat.
Ils loûront un soldat qui le péril surmonte ;
On s'épuise à rimer, personne n'en tient compte !
O temps ! ô mœurs ! ô honte ! Oh ! que diront de nous
L'Iroquois, l'Algonquin et le Topinanbous ?
Chez eux l'homme d'esprit peut hardiment paraître ;
Quiconque a des talents se fait du moins connaître.
Eh ! ne rendent-ils pas des hommages divins
A leurs jongleurs, sorciers, astrologues, devins ?
Parcours tout l'univers, de l'Inde en Laponie,
Tu verras que partout on fête le génie,
Hormis en ce pays ; car l'ingrat Canadien
Aux talents de l'esprit n'accorde jamais rien.
Et puisque par hazard je suis sur ce chapitre,
Je te veux, cher ami, prouver en cette épître,
Que chez eux l'on a beau vouloir se surpasser,
Jamais l'homme à talents ne saurait s'avancer.
Moi-même j'en ai fait la dure expérience.
Voici le fait : Privé de retourner en France,
J'arrive en ce pays, pleins d'affabilité,
Ils exercent pour moi leur hospitalité,
De ce je ne me plains. Mais, las ! point de musique.
A table, ils vous chantaient vieille chanson bachique :
A l'église c'étaient deux ou trois vieux motets
D'orgues accompagnés qui manquaient de soufflets.
Cela faisait pitié. Moi, d'honneur je me pique :
Me voilà composant un morceau de musique,
Que l'on exécuta dans un jour solennel :
C'était, s'il m'en souvient, la fête de Noël.
J'avais mêlé de tout dans ce morceau lyrique,
Du vif, du lent, du gai, du doux, du pathétique :
En bémol, en bécarre, en dièze, et cetera,
Jamais je ne brillai si fort que ce jour-là.

Eh bien! qu'en advient-il? On traite de folâtre
Ma musique qu'on dit faite pour le théâtre.
L'un se plaint qu'à l'office il a presque dansé;
L'autre dit que l'auteur devrait être chassé:
Chacun sur moi se lance et me pousse des bottes.
Le sexe s'en mêla, mais surtout les dévotes:
Doux Jésus, disait l'une, avec tout ce fracas,
Les saints en paradis ne résisteraient pas.
Vrai Dieu! lorsque ces cris, disait une autre, éclatent,
On dirait qu'au jubé tous les démons se battent.
Enfin cherchant à plaire en donnant du nouveau,
Je vis tout mon espoir s'en aller à vau l'eau.
Pour l'oreille, il est vrai, tant soit peu délicate,
Ma musique, entre nous, était bien un peu plate;
Mais leur fallait-il donc des Handels, des Grétrys?
Ma foi! qu'on aille à Londres ou qu'on aille à Paris.
Pour moi, je croyais bien, admirant mon ouvrage,
Que de tout le public j'obtiendrais le suffrage.
Mais de mes amis seuls vivement applaudi,
Je vis bien qu'en public j'avais peu réussi.
Ainsi j'abandonnai ce genre trop stérile.
Ce revers néanmoins, en m'échauffant la bile,
Ne faisait qu'augmenter le désir glorieux
Par mes talents divers de me rendre fameux.
Je consulte mon goût, et j'adopte Thalie;
Bientôt de mon cerveau sort une comédie.
Une autre la suivit. Deux pièces, c'est beaucoup;
On parlera de moi, disais-je, pour le coup;
En tous lieux, j'entendrai célébrer mon génie;
Mais je ferai surtout briller ma modestie.
Les honneurs et les biens s'en vont pleuvoir sur moi;
Mais je me veux montrer généreux comme un roi.
Tels étaient mes projets. Et toi, mon cher confrère,
Si l'on eût su juger des vers que tu sais faire;
Si ta muse applaudie eût changé ton destin,
Partout, au lutrin même, on t'aurait vu moins vain.
Les succès n'enflent point un homme de génie,
Et s'il se montre fier, c'est qu'on le lui dénie.
Ergo, c'est de tes vers le défaut de succès
Qui te donne un regard fier comme un Ecossais.
Si l'on eût lu pourtant ton épître admirable
A dame du canton, pour toi si secourable;

Ou si l'on connaissait le joli compliment
Que ta muse enfanta pour un représentant!
Un lecteur de bon goût eût eu l'âme ravie,
Et ton nom paraissait en dépit de l'envie.
Je l'ai lu cet écrit; certes, il était beau,
Car pour l'orner ta muse avait pillé Boileau:
Je l'eus pendant longtemps gravé dans la mémoire.
Mais tout s'oublie enfin. Reprenons mon histoire
Je te disais comment, facile à décevoir,
Sur mon drame nouveau, je fondais mon espoir.
Ma pièce enfin paraît: ô flatteuse soirée:
Oh! il faut être auteur pour en avoir l'idée.
On rit, on rit, on rit, mais ce fut tout aussi;
Jamais je n'en reçus le moindre grand merci:
Et, qui pis est, privé des honneurs du poète,
Pas un seul mot de moi ne fut sur la gazette.
Est-il rien de plus dur? puis faites-vous auteur;
Epuisez votre esprit pour plaire au spectateur!
On vous applaudira; d'accord; mais dans la troupe,
Diable, s'il en est un, qui vous offre sa soupe.
Tu vois, cher Labadi, par mon sort inhumain,
Que nous pouvons nous joindre et nous donner la main.
Tous deux, sans contredit, avons droit de nous plaindre;
Mais plaignons-nous tout bas, et sachons nous contraindre.
Et si l'on rit de toi, consolons-nous tous deux.
Tu vois qu'hélas, mon sort n'est guère plus heureux,
Et que de mes succès, musicien et poète,
J'ai lieu d'être content comme un chien que l'on fouette.
Mais aussi qui dira si de méchants esprits,
N'ont point quelque raison de blâmer nos écrits?
Pour moi, je t'avoûrai que mon œuvre comique
N'eût pu d'un connaisseur soutenir la critique.
J'avais quatre grands mois travaillé comme un chien,
Et la pièce, entre nous, ma foi, ne valait rien.
On l'avait dit du moins, et j'en eus connaissance.
Mais doit-on être ici plus délicat qu'en France,
Où souvent maint auteur qui prétendait briller,
Endormait le parterre et le faisait bailler?
Non, non, je me reprends, la pièce était très bonne,
Et si je n'en reçus compliments de personne,
C'est que pour les talents, et pour les vers surtout,
Ces gens-ci n'ont point d'âme... ou qu'ils ont trop de goût.

Je conviens que tes vers ne valent point grand'chose,
Qu'un lecteur bonnement croit lire de la prose ;
Cependant dussent-ils cent fois plus l'ennuyer,
D'un compliment du moins on devrait te payer.
Mais non, d'un air railleur et qui sent la satire,
Si de toi je leur parle, ils se mettent à rire ;
Et d'un rimeur enfin ils font bien moins d'état
Que d'un maçon habile, ou même d'un soldat.
Boileau l'a déjà dit, et moi je le répète,
C'est un triste métier que celui de poète.
De ceci cependant ne sois pas affecté,
Nous écrivons tous deux pour la postérité.
Bien d'autres, il est vrai, jouissant de leur gloire,
Ont vu leurs noms inscrits au temple de mémoire.
Gresset et Despréaux par leurs contemporains
Furent, dès leur vivant, loués pour leurs lutrins.
De Belloi, de Ronsard, et Molière et Racine,
Bien choyés, bien payés, avaient bonne cuisine.
Pour nous, cher Labadi, dans ce pays ingrat,
Où l'esprit est plus froid encore que le climat,
Nos talents sont perdus pour le siècle où nous sommes ;
Mais la postérité fournira d'autres hommes,
Qui goûtant les beautés de nos écrits divers,
Célèbreront ma prose aussi bien que tes vers.
Prédire l'avenir est ce dont je me pique,
Tu peux en croire enfin mon esprit prophétique :
Nos noms seront connus, un jour en Canada,
Et chantés de Vaudreuil jusqu'à Kamouraska.

JOSEPH QUESNEL.

1805.

ADRESSE AUX JEUNES ACTEURS.

Vous qui, novices encor dans les jeux de Thalie,
Voulez avec succès jouer la comédie,
Agréez qu'en ces vers ma muse sans façon,
Vous donne sur cet art une utile leçon.
Peu fait pour m'élever au ton de Melpomène,
De Thalie autrefois je montai sur la scène ;
Ces muses quoique sœurs diffèrent dans leur goût,
Mais leur art est le même et peut servir à tout.

L'art de représenter n'est point un jeu folâtre,
Il faut du jugement pour briller au théâtre ;
Et tel, qui quelquefois se croit un bon acteur,
Ne fait qu'à ses dépens rire le spectateur.
Acteurs, pour réussir voici la règle sûre :
Observez, imitez, copiez la nature ;
Examinez surtout quelles impressions
Produisent sur les traits toutes les passions ;
Afin, selon le cas, qu'en votre personnage,
Vous puissiez sur cela mouler votre visage ;
Qu'il sache en temps et lieux exprimer la douleur,
Le plaisir ou la peine, ou la crainte ou la peur.
De chaque émotion saisissez bien le geste,
Que d'accord avec lui, votre air se manifeste ;
Sachez peindre en un mot l'exacte vérité.
Que dès votre début en entrant sur la scène,
On puisse deviner quel motif vous amène,
Et, même en la coulisse, en vous composant bien,
Avant que de paraître ayez l'air qui convient.
Je ris d'un froid acteur qui sans intelligence,
Apporte sur la scène un air d'indifférence,
Et qui par ineptie ou par distraction,
Semble être étranger à toute l'action ;
Ou qui sortant à tort de l'esprit de son rôle,
Abandonne son jeu avecque la parole.
Acteurs, pour conserver toujours l'illusion,
A ce précepte-ci faites attention :
Tout le temps qu'un acteur est présent sur la scène,
Il doit être attentif et toujours en haleine ;
Toujours à l'action il faut qu'il prenne part,
Et la marque du geste ainsi que du regard.

Des plus près spectateurs oubliez la distance,
Et n'ayez avec eux aucune intelligence ;
Si l'on vous applaudit n'en faites pas semblant,
Et gardez-vous surtout d'aucun remercîment ;
L'acteur qu'on applaudit ne doit jamais en faire.
Que vos yeux soient fixés vers le fond du parterre
Lorsque seul sur la scène on vous voit déclamer,
Attachez-vous, aussi, à vous bien exprimer ;
C'est peu pour un acteur de bien savoir ses rôles,
S'il ne sait faire aussi entendre ses paroles.

Fuyez en prononçant toute affectation,
Et parlez comme on parle en conversation.
Je sais que plus touchant, le ton de Melpomène,
Veut qu'avec dignité l'on parle sur la scène ;
Toujours triste, éperdue, la tragédie en pleurs,
Se plaît dans les allarmes et vit de ses douleurs ;
Mais sa joyeuse sœur, de sarcasmes nourrie,
Veut que tout simplement on converse et l'on rie.
Imitant la nature en sa simplicité,
Jusque dans le costume aimez la vérité,
On peut s'en écarter sans craindre la critique,
Dans les rôles outrés du burlesque comique,
Où la charge souvent soutient l'illusion ;
Il faut partout ailleurs de la précision.
Quelque talent qu'il ait, l'acteur ne saurait plaire,
Quand un costume faux dément son caractère,
Et le rôle en un mot perd souvent tout son sel,
Quand l'habit et l'acteur n'ont point l'air naturel.
Le langage affecté ne peut plaire à personne ;
Mais rien n'est plûs choquant qu'un acteur qui gasconne,
Et qui, croyant briller, fait ridiculement
Sonner chaque syllabe avec un ton pédant ;
C'est d'un acteur sans goût le défaut ordinaire.
Ne donnez pas pourtant dans un excès contraire,
Et gardez-vous encor, pour avoir plus tôt fait,
De réciter un rôle ainsi qu'un chapelet ;
Les sifflets furent faits pour l'acteur monotone.
Acteurs, si les conseils qu'en ces vers je vous donne,
Reçus en bonne part sont goûtés de chacun,
Souffrez qu'en finissant j'en ajoute encore un :
Pure et chaste en ses goûts, de l'aimable Thalie,
Gardez-vous de jamais blesser la modestie,
C'est en vain dans leurs jeux que d'indiscrets acteurs
Se flattent d'amuser en corrompant les mœurs ;
Si d'un trop libre auteur vous choisissez l'ouvrage,
Des endroits mal sonnants il faut rayer la page ;
Mais pour mieux faire encor, et si vous m'en croyez,
Faites choix des auteurs décens et châtiés ;
A vos amusemens pourrait-on contredire,
Si sur le choix des pièces il n'est rien à redire ?
Non. Pourtant si quelqu'un vient blâmer ma leçon,
Il n'a rien à payer du moins pour la façon.

JOSEPH QUES

1806.

STANCES MAROTIQUES À MON ESPRIT. (1)

Non, mon esprit, vous n'êtes sot,
Mais onc ne fûtes philosophe :
Point n'est sagesse votre lot ;
Pourtant ne manquez pas d'étoffe.

Point trop mal vous dites le mot ;
Assez bien raillez sans déplaire ;
Or un sot ne le pourrait faire ;
Non, mon esprit, vous n'êtes sot.

Mais flatter ne fut mon métier ;
Partant souffrez cette apostrophe ;
Bien êtes un peu singulier ;
Mais onc ne fûtes philosophe.

Triste, gai, libertin, dévot,
Sans fin variez votre assiette,
Et donc à bon droit je répète,
Point n'est sagesse votre lot.

---

(1) En justice pour M. Quesnel nous devons dire que nous apprenons de M. Jacques Viger, que la note de la page 62 est injuste en disant, "qu'on "trouve dans ces pièces des licences que l'impression ne souffre pas plus "maintenant que les fautes d'orthographe." M. Viger possède dans ces précieuses notes sur l'histoire et les hommes du Canada, une copie des œuvres de M. Quesnel où ces fautes n'existent pas: les copistes ou les imprimeurs auraient même changé des vers entiers, suivant M. Viger. Nous regrettons de n'avoir pu puiser dans la "Saberdache" de M. Viger. Nous n'en étions pas le maître. D'ailleurs, afin d'éviter tout reproche à ce sujet nous avons dit dans notre prospectus: "Les écrits porteront la date "de leur première publication et seront insérés dans le Répertoire sans subir "aucun changement." Les auteurs ou les amis des auteurs nous auraient rendu service en nous informant des erreurs qui ont pu se glisser dans la première publication des pièces littéraires que nous republions. Nous recevrons volontiers toutes les informations que l'on voudra bien nous donner, afin de nous empêcher de commettre involontairement des injustices envers n'importe quel écrivain. A propos nous devons dire aussi que les détails de la note de la page 7 nous ont été fournis par le fils de M. Joseph Quesnel, M. Frédérick Auguste Quesnel, Avocat et Conseil de la Reine, et ci-devant Député du Comté de Kent et du Comté de Montmorency.

Or évitez des esprits vains,
Commune et triste catastrophe ;
Car certes n'êtes des plus fins ;
Pourtant ne manquez pas d'étoffe.

JOSEPH QUESNEL.

1807.

SUR L'INCONSTANCE.

Aimer avec attachement
Est toujours d'une âme petite.
La défiance du mérite
Fait la constance d'un amant.

L'amour craint tout engagement ;
Il ne peut souffrir de limite,
Qui le veut captiver l'irrite ;
Il ne se plaît qu'au changement.

Ce tyran, sans choix de personne,
Aspire à plus d'une couronne ;
Et veut jouir du bien d'autrui.

Ce qu'il possède l'importune ;
Il ne met sa bonne fortune
Qu'à tout ce qui n'est point à lui.

1807.

POUVOIR DE LA RAISON ET DES PASSIONS.

La raison seule, privée du secours des passions, a-t-elle beaucoup de pouvoir sur la conduite de l'homme ? ou même en a-t-elle aucun ? Question difficile à résoudre, sur laquelle néanmoins je vais dire mon avis, après m'être expliqué sur les termes de la question qui ont besoin d'éclaircissement. J'appelle passion, tout sentiment naturel de l'âme qui peut se réduire à l'amour-propre, c'est-à-dire à l'amour que

l'homme a pour lui-même. J'entends avec tout le monde par raison, cette faculté de l'âme qui nous éclaire sur nos véritables intérêts. Enfin, je considère la conduite de l'homme dans l'ordre naturel, nullement par rapport à la grâce. Cela posé, je dis que la raison seule, dénuée du secours des passions, n'a aucun pouvoir sur les hommes; ou que si elle en a, du moins il est très borné et ne s'étend qu'aux choses très faciles.

L'amour que l'homme a naturellement pour lui-même, le portant vers les objets qui lui paraissent agréables, et le détournant de ceux qui lui paraissent désagréables; cet amour, dis-je, qui est véritablement l'amour-propre, est le principe de toutes les passions, puisqu'elles ne sont que des sentiments naturels de l'âme qui lui font poursuivre les choses qui lui plaisent ou éviter celles qui la rebutent. On voit par là qu'elles se réduisent à l'amour-propre ayant les mêmes objets que lui. Il est donc clair que la raison sans les passions, n'a aucun pouvoir sur les hommes, si elle n'en a sans l'amour-propre: or, je vais le prouver, en montrant que cet amour est le seul mobile de la conduite de l'homme.

Il est de la nature de l'homme de s'aimer constamment; cet amour l'oblige continuellement de pourvoir à sa félicité; tous ses désirs, toutes ses actions, toutes ses démarches, tendent donc à cette fin; et par conséquent l'amour-propre est la seule cause qui influe dans sa conduite. Pourquoi le héros s'expose-t-il aux dangers? Pourquoi le ministre se consume-t-il par la méditation et par les veilles? Pourquoi le magistrat fait-il toute son occupation des affaires publiques? Pourquoi le savant étudie-t-il sans cesse? Que l'on examine; et l'on découvrira que le ressort qui les fait agir n'est autre chose que l'amour-propre. Ce n'est, j'y consens, ni la gloire qui les anime, ni l'intérêt qui les excite, ni l'ambition qui les aiguillonne: je veux qu'ils n'aient d'autre but que celui de servir leur patrie. Ah! qu'il y a de noblesse et de perfection dans un tel motif! et dès-là qu'il est capable de piquer l'amour-propre! Oui, les occasions où

l'homme paraît s'oublier lui-même, sont peut-être celles où il se trouve davantage. L'amour que Codrus se portait eut plus de part à son sacrifice que le salut de son peuple : c'était ou les éloges d'une longue postérité ou la récompense qu'il attendait des Dieux, peut-être même l'héroïsme d'une action si difficile et si rare, qui l'engagèrent à se dévouer à la mort pour procurer la victoire à son peuple. Le pouvoir de la raison sur l'homme dépend donc de l'amour-propre ; n'agissant que pour lui, elle ne peut le mettre en action qu'autant qu'elle l'intéresse. Trop souvent impuissante avec le secours de l'amour-propre, que pourrait-elle en étant dénuée ? si elle fait aimer la vertu et haïr le vice, si elle porte les hommes à se prévenir les uns les autres par une bonté mutuelle, si elle adoucit la cruauté des barbares, si elle corrige l'orgueil des grands, la molesse des riches, l'insolence du peuple, et si elle relève les courages abattus.

Comme l'amour que l'homme a pour lui-même lui donne de l'avidité pour ce qui paraît le conduire à son bonheur, et de l'aversion pour ce qui semble l'en éloigner, il le remplit aussi d'indifférence pour ce qui ne l'intéresse par aucun de ces deux endroits ; et ce qui lui est indifférent, est par soi-même incapable de l'émouvoir et de le faire agir. Réflexion bien propre à faire sentir la dépendance dont je parle.

Mais enfin la raison ne peut-elle donc rien sur nous par elle-même ? N'arrive-t-il jamais qu'elle en obtienne quelque chose, sans mettre de passion en usage ? Et du moins la grande facilité d'une action, n'est-elle pas un moyen qu'elle emploie quelquefois avec succès ? Cela peut être ; aussi ai-je ajouté que si la raison seule a du pouvoir sur les hommes, ce n'est qu'à l'égard des choses très faciles. Je dis que cela peut être ; car il y a lieu de douter si, lorsqu'une action qui n'intéresse nullement l'homme, est très facile, si, dis-je, la liberté n'en est pas l'unique cause.

Qui l'eût dit, que l'amour-propre si décrié pût être le principe du bien comme du mal, de la vertu comme du vice ? Il n'est blâmable qu'autant qu'il poursuit des objets illicites ;

il est une suite nécessaire de notre essence. Et quand l'homme aurait conservé cette justice qui le sanctifia dès son origine, ses actions naturelles seraient parties de la même source ; avec cette différence néanmoins, que connaissant mieux ses avantages, il ne se serait attaché qu'à des plaisirs solides, au lieu que maintenant il ne poursuit que des agréments frivoles. Dieu lui-même, tout jaloux qu'il est de sa gloire, lorsqu'il nous recommande de le regarder en tout comme notre dernière fin, ne nous ordonne pas de nous oublier ; et s'il veut que nous allions à lui, c'est pour y trouver une félicité complète.

S. P.

1807.

UTILITE DE L'HISTOIRE ET SURTOUT DE CELLE DE SON PAYS (1).

L'histoire, dit Cicéron, est le témoin des temps, le flambeau de la vérité, le dépôt des évènements: elle est l'oracle de l'antiquité, qu'elle nous dévoile; du présent, dont elle nous informe; et de l'avenir qu'elle nous fait prévoir. Elle nous remet devant les yeux et propose à notre émulation les traits mémorables, les excellentes qualités des législateurs, des rois, des sages, des héros et des honnêtes citoyens de tous les temps et de tous les pays. C'est dans son temple que résident la source des bons conseils et de la prudence, l'aiguillon du courage et des belles actions, la règle de la conduite et des mœurs. Elle nous offre le modèle des vertus que nous devons pratiquer, et le tableau des vices qu'il nous faut éviter: enfin c'est à elle qu'il appartient de former le cœur, et rien n'y est plus propre que les traits touchants que l'on y rencontre à chaque page.

(1) On attribue cet écrit à M. L. Plamondon, de Québec, alors avocat distingué et écrivain de mérite.

Ici je vois Codrus mourir pour le salut de son peuple, et cette mort m'apprend combien il est beau de se sacrifier pour sa patrie. Là c'est le malheureux Enée qui fuit sa patrie réduite en cendres ; il tient le jeune Ascagne par la main, prend sur ses épaules ses dieux pénates et le vieux Anchise, puis jetant un regard attendri sur les ruines de son pays, qu'il abandonne, il semble se consoler de ses infortunes par la vue des précieux dépôts dont il est chargé. Ici, lecteur, tu es touché de sa piété envers les dieux, de son respect pour son père et de sa tendresse pour son fils.

Tantôt c'est un prince aimable qui va pleurer sur la tombe et honorer les cendres de l'auteur de ses jours, il se prosterne, son cœur s'ouvre à la tristesse, ses sanglots le suffoquent, il expire victime de sa tendresse filiale. On admire et on plaint le sort de cet aimable prince ; mais on s'attendrit lorsque l'on voit Pythias disputer à Damon la triste prérogative de donner ses jours pour conserver les siens. La constestation fut touchante, le tyran (Denis) en fut témoin, et il ne put résister à tant de vertu: il se précipite de son trône, vole dans leurs bras, les embrasse et les renvoye en enviant leur sort.

Que de regrets on mêle aux pleurs d'Artémise, qui consacre l'amour conjugal, en recevant dans son sein la froide cendre de son malheureux époux ! Que ce mausolée lui semble glorieux !

Mais continuons de puiser des leçons dans l'histoire. Paraissez, ô habitants de l'Isle de Côs, apprenez-nous à aimer la pudeur. Pranitèle vous avait présenté deux statues de Vénus, dont l'une était bien inférieure à l'autre en beauté; vous la préférâtes néanmoins, parce qu'elle était modestement voilée, pour la placer à Cnide dans le temple de cette déesse. Et vous, chastes romaines, prenez un deuil général à la mort du premier Brutus; vous le pleurâtes un an, comme le vengeur de votre pudicité, par l'éclatant châtiment qu'il avait infligé à Tarquin le meurtrier de Lucrèce.

premier rôle, et où leur bonne ou mauvaise conduite décidait souvent des bons et mauvais succès? Quel Canadien n'apprendra avec plaisir la glorieuse défense qui fit échouer, en 1775, l'entreprise de nos ennemis et les obligea de rebrousser chemin ?

Une autre raison qui doit porter à étudier l'histoire de son pays, c'est que sans en avoir au moins une médiocre connaissance, personne ne peut prétendre avoir une éducation complète. Il y a longtemps que l'on a dit : sans posséder sa langue maternelle, on ne peut se flatter d'avoir acquis une éducation libérale. Comment donc celui qui ignore l'histoire de son pays, pourra-t-il se vanter de la posséder ! Convenons-en, il importe à tout citoyen de savoir l'histoire de sa patrie, et nous devons en conséquence faire tous nos efforts pour acquérir une connaissance aussi utile.

1807.

LE PETIT MOT POUR RIRE.

CONSEIL À UN JOURNAL.

Aimable fils de la gaité,
Et de Thalie enfant gâté,
J'ai deux mots à te dire ;
Chez toi seul, j'en disais merci,
J'avais rencontré jusqu'ici
Le petit mot pour rire.

Lorsque dans d'aimables chansons
Tu donnes d'utiles leçons
Je t'aime et je t'admire !
On peut se permettre à propos
Sur les méchants et sur les sots,
Le petit mot pour rire.

Sois toujours gai, toujours badin,
Et par fois même un peu malin,
Mais jamais de satire ;

Elle a l'air sombre et sérieux ;
Sais-tu ce qui te sied le mieux?
Le petit mot pour rire.

Toi dont l'esprit national
Fait le mérite principal,
Est-ce à toi d'en médire?
Le despotisme qui te hait,
Bientôt, mon cher, t'interdirait
Le petit mot pour rire.

Pourquoi donc, au sacré vallon
Du tendre et paisible Apollon
Ensanglanter la lyre?
Dans une arène de combats,
Les muses ne trouveront pas
Le petit mot pour rire.

De deux partis trop en fureur
Ah! plutôt tempère l'aigreur,
En blâmant leur délire :
Au nom de l'ordre et dans son sein
Ramène le bon Canadien,
Au petit mot pour rire.

1813.

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry (1) paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,

---

(1) L'Honorable Charles Michel Yrongeberry de Salaberry, Compagnon du Très Honorable Ordre Militaire du Bain, Membre du Conseil Législatif du Bas-Canada, Lieutenant des Voltigeurs Canadiens, décoré de la médaille de Chateauguay, Lieutenant-Colonel de Milice et Seigneur de Beaulieu, fils de l'Honorable Louis de Salaberry, Officier de mérite au

Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
 Le Héros Canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant, et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance...
Le grand nombre l'arrête...il ne recule pas ;
Il offre sa prière à l'ange des combats ;
Implore du Très-Haut le secours invisible ;
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlemens ;
Le chef et les soldats font de faux mouvemens.
Salaberry qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite :

---

service britannique dans la Révolution américaine, et qui se distingua particulièrement par sa bravoure à la prise du Fort St. Jean, naquit à Beauport, près de Québec, le 19 Novembre, 1778. Il entra jeune dans l'armée anglaise, avec ses trois frères, dont l'un fut tué au siége de Badajoz, le second à Salamanque, et le troisième mourut à la suite des fatigues endurées pendant une longue marche: il se trouva à l'expédition de Walcheren, et servit ensuite dans la guerre de la Péninsule, où il obtint le rang de Capitaine. Il revint de là en Canada, comme aide-de-camp du Général Rottenburg, et fut peu de temps après nommé Major des Voltigeurs Canadiens: il se distingua éminemment en repoussant 8000 américains avec seulement trois cents hommes, près de Chateauguay, le 26 Octobre, 1813. Le Major de Salaberry reçut pour ce service les remercîments des deux Chambres du Parlement Provincial, par le canal de leurs Présidents, et fut recommandé par Son Excellence Sir George Provost à George IV, alors Prince Régent, de qui il reçut une lettre de remercîments écrite de sa propre main, et fut subséquemment promu au grade de Lieutenant-Colonel des Voltigeurs. En conséquence de cette action célèbre, le Prince Régent fit frapper une médaille d'or, et conféra à la milice incorporée le privilége de porter des drapeaux.

L'Honorable C. M. de Salaberry avait épousé Mademoiselle de Rouville, fille de l'Honorable Colonel J. B. M. H. de Rouville, Membre du Conseil Législatif. M. de Salaberry est mort à Chambly, le 27 Février, 1829, d'une attaque d'apoplexie dont il avait été atteint le soir précédent, à l'âge de 50 ans.

Le nuage s'entr'ouvre ; il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclairs se perdent dans les airs.
Du pâle Américain la honte se déploie :
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie ;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante :
La patrie envers vous sera reconnaissante.
Qu'une main libérale, unie au sentiment
En gravant ce qui suit, vous offre un monument :
" Ici les Canadiens se couvrirent de gloire ;
" Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire.
" Leur constante union fut un rempart d'airain
" Qui repoussa les traits du fier Américain.
" Passant, admire-les......Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus comme les Thermopyles;
" Ici Léonidas et ses trois cents guerriers,
" Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers "

J. D. Mermet [1].

1814.

LE JARGON DU BEL-ESPRIT OU L'HOMME-ENFANT [2].

(INÉDIT.)

Que Demosthènes
En haranguant,
Entraîne Athènes
Comme un torrent;
Que Bourdalone
Vantant la foi,
Du Dieu qu'il loue
Prêche la loi;

Leur ton terrible
Ne me plaît pas:
Seul le sensible
A des appas.
Que puis-je attendre
De ces auteurs?
Il faut du tendre
A nos lecteurs.

[1] M. J. D. Mermet, Lieutenant-Capitaine et Adjudant au Régiment de Wateville, était venu en Canada en 1813 avec ce Régiment. Il a laissé un bon nombre de pièces de vers, écrites et publiées en Canada.

[2] M. Jacques Viger a eu la bonté de nous laisser extraire ces jolis vers de sa *Saberdache*. Nous avons à remercier cet affable monsieur de nous avoir donné d'utiles renseignements, dont nous avons profité et dont nous profiterons encore.

D'une onde pure
J'aime le bruit;
J'aime un murmure
Qui me séduit:
Ma rhétorique
N'a que des fleurs,
Et ma logique
Hait les fureurs.
J'aime Andromaque
Bien plus qu'Hector,
Et Télémaque
Plus que Mentor.
Je me réserve
Les jeux, les ris;
Plus que Minerve
J'aime Eucharis.
J'aime la rime,
J'aime le chant;
Un rien m'anime,
S'il est charmant.
J'aime la lyre
Et les neuf sœurs;
Surtout, j'admire
Les novateurs.
Lyre légère
Est du bon ton:
Et je préfère
Avec raison
A Thucidide
Anacréon;
Le tendre Ovide
Au vieux Platon.
Du bon Virgile
J'aime le nom.
J'aime une idylle
Plus qu'un sermon,
Et le subtile
D'une chanson
Plus que l'utile
De Cicéron.
Quand ma victoire
Me livre un cœur,
J'aime la gloire,
J'ai de l'honneur.
Aux pieds d'Omphale
Hercule dort,
Et rien n'égale
Un si beau sort.
L'amour nous presse,
Obéissons;
Car sans tendresse,
Nous périssons.
J'ai pris Tibulle
Pour mon Solon,
Et de Catulle
Je prends leçon.
Sapho, sans cesse,
Par ses écrits,
Doit sur Lucrèce
Avoir le prix;
Et l'Enéide,
Sans s'abaisser,
Devant Candide
Doit s'éclipser.
L'aimable Horace
M'offre du beau,
Et, sur sa trace,
J'aime Boileau;
Mais la satire,
Dans ces savans,
Me fait trop rire
A mes dépens.
Dans Lafontaine
L'homme se voit;
C'est la fontaine
Où chacun boit.
Ah! quel poète!
Qui l'aurait cru?
Dans une bête
Je me suis vu.
Bête de somme
Est mon portrait;
Mais l'homme est homme,
Il a mal fait.

J'aime Molière;
Mais ce plaisant
Est trop sincère
En nous raillant......
Comme il critique!
Comme il nous vend!
Comme il nous pique!
Comme il nous rend!
Le vieux Socrate
Est à railler;
Sa prose plate
Fait trop bailler.
Et quand Homère
Chante Illion,
Pour moi sa guerre
N'est qu'un *dit-on*.
Je me soucie
Peu des héros;
J'aime la vie,
Et le repos.
Adieu l'épée,
Adieu l'honneur!
Quand la poupée
Fait le bonheur.
Le sang ne souille
Que l'inhumain,
Et la quenouille
Plaît à ma main.
Newton, Descartes,
Klopstock, Milton,
Ornent mes cartes
De leur grand nom:
Sans les connaître,
Je connais tout;
Et je suis maître
En fait de goût.
Enfin pour dire
Ce qu'on m'apprit,
Rien ne m'attire
Qu'un *bel-esprit*.
De l'agréable
Il est l'appui;
Aime l'aimable,
N'aime que lui;
Sait se distraire
Lorsqu'il écrit,
Et se complaire
Dans ce qu'il dit.
Parler sans cesse
Sans réfléchir,
Pour l'allégresse
Se rajeunir;
A son idée
Vivre au hasard;......
C'est de Médée
Posséder l'art.
Vouloir s'instruire
N'est plus un bien,
On aime à rire,
On aime un rien.
On incommode
Si l'on est grand:
L'homme à la mode
Est l'*homme-enfant*.

J. D. MERMET.

1815.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE.

FABLE.

......Une rose vermeille, (1)
D'un monde séducteur méconnaissant le cours,
Et se croyant la huitième merveille,
Tenait à peu près ce discours :
" Oui, j'ai reçu du ciel cette douce influence
" Qui quelquefois préside à la naissance.
" Pour moi, prodigue de faveurs,
" La nature a tout fait : éclat, vives couleurs,
" Bel incarnat, fraicheur incomparable,
" Et jusqu'à ce parfum d'une odeur délectable.
" Semblable à l'aliment des Dieux
" Que la Mère des grâces,
" En descendant des cieux,
" Répandait sur ses traces.
" Du côté des grandeurs,
" (Ce n'est point un délire)
" La déesse des fleurs
" Ne m'a-t-elle pas fait maîtresse d'un empire ?
" Que me manque-t-il donc ? un amant ?...le zéphir
" Dedans mon sein de pourpre entr'ouvert au plaisir
" Ne me souffle-t-il pas son amoureuse haleine ?
" Violettes, jasmins, superbes lis, œillets,
" Renoncules, lilas, vous êtes mes sujets ;
" Courbez vos têtes, fleurs, saluez votre Reine."
L'Immortelle entendit ce discours insensé,
Qui ne pouvait sortir que d'un cerveau blessé :
" Pourquoi faire, dit-elle, un si grand étalage
" De tous ces agréments séduisants et légers ?
" Ce sont des éclairs passagers
" Qu'on voit étinceler à travers un orage ;
" Quoique vous en disiez, les grandeurs, la beauté,
" Ne valent pas le don de l'immortalité.

(1) Nous avons retranché la première partie de cette fable qui ne se rattachait nullement à son sujet.

" Un jour vous voit régner, ou pour mieux dire,
" Le matin vous voit naître, et le soir Rose expire.
" Combien de vos ayeux n'ai-je pas vu périr!
" Le nombre en est incalculable.
" Pourquoi donc tant s'enorgueillir
" D'un destin pitoyable?
" Je ne saurais envier votre sort,
" Il est de trop courte durée;
" J'aime à voir entasser année sur année."
Avait-elle grand tort?
Rose ne sut que dire.
Le soir vient, Rose s'épanouit,
Ouvre son sein, baisse la tête, expire.
Adieu fraîcheur, éclat, adieu grandeur, empire,
Tout à l'instant s'évanouit.

Mortels, n'oubliez pas le fonds de cette fable,
Et préférez toujours l'utile à l'agréable.

D. R. D. M.

1815.

L'HOMME-DIEU.

L'Homme-Dieu! ce nom seul élève, embrâse l'âme,
Doit allumer en nous la plus céleste flamme.
L'Homme-Dieu! ce grand nom gravé dans tous les cœurs,
Devient l'espoir des bons, et l'effroi des pécheurs.
Il naquit: il mourut, ce seul Dieu, ce seul maître;
Il s'immola pour l'homme, et l'homme dut renaître.
Sur ce vaste univers il sema tous les biens;
Le plus doux nous manquait: son sang nous fit chrétiens.
Quoiqu'immortel, il meurt......il s'offre pour victime:
O sacrifice auguste! ô mystère sublime!
Dieu souffrant! Dieu mourant! Sauveur de l'univers!
Si l'on savait t'aimer, serait-il un pervers?
Soyons, soyons chrétiens: respectons en silence
Les décrets que dicta le seul Dieu de clémence.
Et pour mieux mériter ces bienfaits immortels,
Adorons et prions: nés chrétiens, mourons tels.

O jour délicieux! l'Homme-Dieu ressuscite;
Plus de deuil: tout revit, tout est gai, tout s'agite.
Le miracle est parfait: le Divin Créateur,
Non content de créer, est notre Rédempteur.

Profane! cette croix doit te rendre à toi-même:
Dans l'Homme-Dieu mourant, vois la bonté suprême.
Tu courais dans l'abîme, il fut ton seul appui;
Ah! s'il mourut pour toi, sache vivre pour lui.
Vois-le ressusciter, admire sa puissance;
Abjure pour toujours ta coupable ignorance;
Sois bon: prosterne-toi dans cet auguste lieu,
Et pour être homme sage, adore l'Homme-Dieu.

1815.

LE RÉGIME DU BOURGUIGNON.

J'ai pour médecin la nature;
Ma pharmacie est mon jardin,
Et la tisane la plus pure,
Est, selon moi, le meilleur vin.

Dans cette cabane rustique
Les maux ne trouvent point d'accès:
Tout me plait, rien ne me fatigue;
Si je jouis, c'est sans excès.

Je suis riche dans ma campagne;
Ses épis sont des épis d'or;
Gentils enfants, bonne compagne
M'aident à cueillir ce trésor.

Partout je trouve la tendresse;
Partout je vois, j'adore Dieu;
Et je suis, grâce à sa sagesse,
Content en tout temps, en tout lieu.

C'est à lui que je sacrifie
Et mon existence, et mon sort:
Quand ainsi je passe la vie,
Dois-je donc redouter la mort?

J. D. Mermet.

1815.

LA MAIN.

Oui! Mercier nous l'a dit, après Anaxagore:
On doit tout à la main, la main fait tout éclore.
Les plus grands monuments, les plus brillants tableaux,
Annoncent son pouvoir, sa force et ses travaux.
La main rend l'homme sage, ingénieux, habile;
Son esprit, sans sa main, lui serait inutile.
C'est à la main qu'on doit la foule de nos arts,
Nos navires, nos tours, nos ponts et nos remparts;
Elle applanit les monts, fertilise la terre,
Fend l'abîme des eaux, éloigne le tonnerre.
Elle grave, elle trace, elle écrit, elle peint,
Elle creuse, elle élève, elle efface, elle empreint.
La main n'est-elle pas la langue universelle?
Elle doute, promet, flatte, menace, appelle;
Elle impose silence, elle force à parler;
Elle nie ou consent, rassure ou fait trembler.
Elle exprime la joie, ou peint une humeur sombre;
Et par ses doigts légers désigne chaque nombre.
Nécessaire au secret, elle sert les amours;
Jamais on ne l'entend, on la comprend toujours.
Expressif comme l'œil, aussi prompt que la langue,
Un geste plein de feu vaut mieux qu'une harangue.
Une étreinte dit tout: elle exprime à l'ami
Ce que les plus beaux mots ne disent qu'à demi.

La main rend merveilleux l'instrument de musique,
L'aiguille, la lancette, et la bêche rustique.
Les métaux les plus durs, l'or, le fer et l'airain
Cèdent, prennent un corps, s'animent sous la main.
Volons au muséum! tout est feu, tout est flamme:
Tout n'est que marbre ou bronze, et tout nous paraît âme.
Laocoon!......O ciel! je ressens tes douleurs.
O serpents monstrueux, suspendez vos fureurs!
Voyez cet Apollon, il séduit, il enchante;
Fixez cette Vénus, elle est plus que vivante.
Mais quel est ce tableau? quels sont ses traits de feu?
Profanes à genoux! adorez le vrai Dieu.

La main de Raphaël a franchi les obstacles,
Par un miracle a peint le plus grand des miracles.
Le cœur bat, l'œil se baigne, on est ému, saisi :
C'est le Rédempteur seul qu'on pouvait peindre ainsi.

Cette main cependant, oui, cette main perfide,
Détruit comme elle enfante, et devient homicide.
Le sang de Jésus-Christ colore son tableau :
Grand Dieu ! pardonne-moi ; je baisse le rideau.
Loin de nous les horreurs, les crimes, les alarmes :
Ah ! la main ne devrait enfanter que des charmes.
C'est pour notre bonheur, c'est pour notre agrément
Que Dieu nous a donné cet organe éloquent.
Voyez ces doigts de rose : ils agitent l'aiguille
Qui pare la beauté, qui la couvre et l'habille ;
Voyez-les se mouvoir, s'accourcir, s'alonger :
Sous eux naissent la gaze, et le voile léger.
Admirons cet artiste : ô pouvoir mécanique !
L'ouvrage est achevé, le chef-d'œuvre est unique :
Sous le doigt inventeur l'acier se fond, se tord ;
Huygens est satisfait ; la machine est d'accord.
Le ressort le plus fin, la plus petite roue
Tout est en mouvement, tout circule, tout joue.
Le villageois n'attend, pour régler son réveil,
Ni le long cri du coq, ni l'éclat du soleil :
Il est fier de trouver, dans son humble demeure,
Le trésor étonnant qui montre et sonne l'heure.
Contemplez ce prodige : ouvrage merveilleux !
Nous pouvons nous passer des astres radieux ;
Le pilote prudent, penché sur sa boussole,
Court, d'un air assuré, de l'un à l'autre pôle.
Mille remparts flottants prouvent à l'univers
Que la main peut dompter et la terre et les mers.
Ecriture, art des arts, né de la main de l'homme,
Tu nous peins les beaux jours de la Grèce et de Rome.
Solon nous a transmis sa sagesse et ses lois,
L'exemple de Titus a formé nos grands rois.
Je vis avec Lycurgue et meurs avec Socrate.
Bientôt je ressuscite ; Utique est ma prison ;
Fidèle à mes serments, j'expire avec Caton.
Ecriture ! Oui, par toi je vis dans tous les âges ;
Je hais tous les tyrans, j'admire tous les sages ;

Et par toi je relis ce testament divin,
Qui peint de l'univers le principe et la fin.
Mais de l'opérateur voyons la main légère;
C'est là que de son art elle fait un mystère.
L'artiste généreux détermine mon sort,
Fait palpiter mon cœur et m'arrache à la mort:
Mes membres mutilés doivent à son adresse,
Leur nouvelle vigueur, leur première souplesse.
Il est une autre main qui chasse le trépas.
Une main...mais ô honte! on ne l'honore pas,
Oui, noble Laboureur, c'est ta main sèche et dure
Qui livre à nos cités les dons de la nature;
Dans des terreins ingrats elle conduit le soc,
Abat le chêne altier, pulvérise le roc;
Et quand par ces travaux tu prolonges ma vie,
La tienne avant le temps, t'est trop souvent ravie.
Ah! sans baiser la main d'un maître impérieux,
Je baiserai la tienne et rendrai grâce aux cieux.

J. D. Mermet.

1816.

L'ART INDÉFINISSABLE.

Comment donc définir le grand art de la guerre?
Il est partout connu; partout il est mystère.
Dirai-je que cet art, honorable, odieux,
Sert, en les révoltant, et la terre et les cieux?
On le loue, on le blâme, on le cherche, on l'évite:
Enfin c'est un fléau qu'on craint et qu'on mérite.
Les guerriers sont, dit-on, aussi sages que foux,
Modestes comme fiers, et moins cruels que doux:
Ce sont des vérités qui passent pour des fables,
L'art et les artisans sont indéfinissables.
Tel qui brave la mort est un homme d'honneur;
Tel qui la donne montre et de l'âme et du cœur:
C'est la loi qui l'ordonne, et la loi la plus dure
Fait taire, en combattant, la loi de la nature.
On estime sa vie, on la livre au plus fort;
On admire un rival, on lui donne la mort.

On dit : « Vaincre ou mourir, » et voilà ce que l'on nomme,
Dans les termes de l'art, le vrai devoir de l'homme.
Quand dans des flots de sang on a trempé ses mains,
Environnés de morts, on dit : « soyons humains. »
Le vainqueur fait agir les vertus et les crimes ;
Sauve ou livre à son gré mille et mille victimes.
Le plus beau des combats n'est qu'une belle horreur ;
Et la plus belle mort n'est qu'un heureux malheur.
Le héros est couvert et de honte et de gloire ;
Il se vante et rougit de la même victoire.
Qu'on soit, comme guerrier, triomphant ou battu,
La vertu devient crime, et le crime vertu.
Que dire et que penser ? C'est un affreux problème,
Qui seul nous montre trop la vengeance suprême.
Taisons-nous. Dieu le veut ; et ses plus grands fléaux
Engendrent à la fois et les biens et les maux.

J. D. Mermet.

1816.

CHAMBLY.

J'ai vu Chambly ; j'ai vu sa fertile campagne,
Sa rivière, ses bois et sa triple montagne.
J'ai vu dans ses jardins la déesse des fleurs
Aux charmes de Pomone unissant ses couleurs.
J'ai, sur ses flots d'argent, vu le canot fragile,
Aux couplets des rameurs, devenir plus docile.
Dans ce site attrayant, tout plaît et tout séduit,
Excepté le temps seul, qui trop vite s'enfuit.
J'ai vu briller partout les plus belles demeures ;
J'ai tout compté, tout vu, mais sans compter les heures,
J'ai vu ses habitans, et tous m'ont répété
Que le plus doux devoir est l'hospitalité.
Toujours francs, toujours gais, ils m'ont offert l'image
Des hommes du vieux temps, des héros du bel âge.
C'est là que tout mortel n'obéit qu'à la loi,
Et se donne à lui seul le beau titre de roi.
C'est qu'avec droit égal, une franchise extrême,
En montrant cent maisons, montre toujours la même.

Français de caractère, ils sont Anglais de cœur,
Et doublent leur patrie, en doublant leur bonheur.
C'est ainsi qu'autrefois, au sein de l'harmonie,
Fleurit des premiers Grecs l'heureuse colonie.
J'ai vu, j'ai respecté le ministre du lieu;
Mon âme s'est unie à l'autel du vrai Dieu:
Mais mon cœur des vertus dut admirer le temple.
Là, j'ai vu l'homme heureux qui prêche par l'exemple:
Et chez lui j'ai connu cette pure amitié
Qu'en tout autre pays on ne voit qu'à moitié.
Héros et citoyen, tendre époux et bon maître,
Il est père de tous, sans vouloir le paraître.
Au camp Léonidas, aux champs Cincinnatus,
Thémistocle au conseil, à table Lucullus;
Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,
Il réunit en lui les vertus du grand homme.
On voit à ses côtés, l'air pur, l'air grand, l'air gai;
L'air de Chambly s'y joint à l'air de Chateaugay.
On contemple, on admire, et bientôt on s'amuse;
Le héros devient chantre, et fait briller sa muse:
Son aimable compagne aux convives flattés
Présente l'ambroisie, et porte des santés;
L'enfant avec douceur gesticule et sautille;
Et le bon mot succède au nectar qui pétille.
Je me tais: mais où donc ai-je tant vu, tant ri?
Chacun l'a deviné...... c'est chez SALABERRY.

J. D. MERMET.

1817.

SATIRE CONTRE L'AVARICE. (1)

Heureux qui dans ses vers sait d'une voix tonnante,
Effrayer le méchant, le glacer d'épouvante:
Qui, bien plus qu'avec goût, se fait lire avec fruit;
Et bien plus qu'il ne plaît, surprend, corrige, instruit:

---

(1) Nous extrayons les quatres satires suivantes d'un volume de poésie publié par M. Bibaud, en 1830. M. Bibaud a publié outre ce volume de poésie, les journaux mensuels la "Bibliothèque Canadienne," le "Magasin du Bas-Canada," "l'Observateur Canadien," et "l'Encyclopédie Canadienne," et une "Histoire du Canada et des Canadiens," en deux volumes.

Qui, suivant les sentiers de la droite nature,
A mis sa conscience à l'abri de l'injure;
Qui, méprisant enfin le courroux des pervers,
Ose dire aux humains leurs torts et leurs travers.

Lecteur, depuis six jours, je travaille et je veille,
Non, pour de sons moëlleux chatouiller ton oreille,
Ou chanter en vers doux de douces voluptés,
Mais pour dire en vers durs de dures vérités.
Ces rustiques beautés qu'étale la nature,
Ce ruisseau qui serpente, et bouillonne et murmure,
Ces myrtes, ces lauriers, ces pampres toujours verts,
Et ces saules pleureurs, et ces cyprès amers;
D'un bosquet transparent la fraîcheur et l'ombrage,
L'haleine du zéphire, et le tendre ramage
Des habitants de l'air, et le chrystal des eaux,
Furent cent et cent fois chantés sur les pipeaux.
Ni les soupirs de Pan, ni les pleurs des Pleïades,
Ni les nymphes des bois, ni les tendres Naïades
Ne seront de mes vers le thème et le sujet:
Je les ferai rouler sur un plus grave objet.
Ma muse ignorera ces nobles épithètes
Ces grands mots si communs chez tous nos grands poètes:
Me bornant à parler et raison et bon-sens,
Je saurai me passer de ces vains ornemens.
Non, je ne serai point de ces auteurs frivoles,
Qui mesurent les sons et pèsent les paroles.
Malheur à tout rimeur qui de la sorte écrit
Au pays canadien, où l'on n'a pas l'esprit
Tourné, si je m'en crois, du côté des trois Grâces;
Où Lafare et Chamlieu vont après les Garasses.
Est-ce par de beaux mots qui rendent un doux son,
Que l'on peut mettre ici les gens à la raison?
Non, il y faut frapper et d'estoc et de taille;
Etre, non bel esprit, mais sergent de bataille.
" Si vous avez dessein de cueillir quelque fruit,
" Parlez, criez, tonnez, faites beaucoup de bruit:
" Surtout n'ayez jamais recours à la prière;
" Pour remuer les gens, il faut être en colère.
" Peut-être vous craindrez de passer pour bavard?
" Non, non, parlez, vous dis-je, un langage poissard;
" Prenez l'air, et le ton et la voix d'un corsaire."
Me disait, l'autre jour, un homme octogénaire,

" Armez-vous d'une verge, ou plutôt d'un grand fouet,
" Et criez, en frappant, haro sur le baudet."

Oui, oui, je vais m'armer du fouet de la satire.
Quand c'est pour corriger, qui défend de médire?
Doit-on laisser en paix le calomniateur,
Le ladre, le trigaud, l'envieux, l'imposteur,
Quiconque de l'honneur et se joue et se moque?
Que n'ai-je, en ce moment, la verve d'Archiloque!
Mais qu'importe cela, puisque je suis en train,
Si je ne suis Boileau, je serai Chapelain.
Pourvu que ferme et fort je bâtonne, je fouette,
En dépit d'Apollon je veux être poète;
En dépit de Minerve, en dépit des neuf sœurs:
Les muses ne sont rien, quand il s'agit de mœurs.
Si je ne m'assieds point au sommet du Parnasse,
A côté de Reignier, et de Pope et d'Horace,
Je grimperai tout seul sur un de nos côteaux.
Là, sans gêne, sans peur, sans maîtres, sans rivaux,
Je pourrai hardiment attaquer l'avarice,
La vanité, l'orgueil, la fourbe, l'injustice,
La ruse, le mensonge, ou plutôt le menteur,
Et l'oppresseur barbare, et le vil séducteur.
A tous les vicieux je déclare la guerre,
Dès ce jour, dès cette heure. " Ami, qu'allez-vous faire?"
Me dira quelque ami. " De tous les vicieux
" Vous rendre l'ennemi! craignez, c'est sérieux:
" Ah! si vous m'en croyez, redoutez leur vengeance:
" Peut-être vous pourriez....."—Je sais que leur engeance,
A la peau délicate, est fort sensible aux coups,
Se dresse de dépit, et s'enfle de courroux.
Eh bien! je leur verrai faire force grimaces;
Puis après je rirai de toutes leurs menaces:
Leur colère ressemble à celle du serpent,
Qui menace de loin, et se sauve en rampant.
Allons, point de quartier, commençons par l'avare:
Cet homme, comme on sait, parmi nous n'est pas rare.
Du Golfe de Gaspé, jusqu'au Côteau du Lac;
Du fond de Beauharnois jusque vers Tadoussac,
Traversez, descendez, ou remontez le fleuve,
En vingt et cent façons, vous en aurez la preuve.

Voyez cet homme pâle, et maigre et décharné;
De tous nos bons bourgeois c'est le plus fortuné:

Il a de revenus quatre fois plus qu'un juge;
Mais la triste avarice et le ronge et le gruge:
Plus mal que son valet vous le voyez vêtu;
A le voir vous diriez du dernier malotru.
De quels mêts croyez-vous que se couvre sa table?
De gros lard, de lait pris, et de sucre d'érable.
Tous les mets délicats font tort à sa santé,
Dit-il, "et trop longtemps manger, c'est volupté;
"Jamais surtout, jamais il ne convient de boire......"
Un homme fut ici de sordide mémoire,
....
....
On se moqua de lui, comme on se l'imagine.

Il fallait voir Orgon marchant dans sa cuisine,
Regardant, maniant jusqu'aux moindres débris.
Orgon aimant le vin jusqu'à se mettre gris,
Pour le boire, attendait que la liqueur fût sûre:
Jamais, il n'eut l'esprit de la savourer pure.
On l'a vu gourmander les gens de sa maison,
Pour avoir, selon lui, mangé hors de saison.
"Il est, leur disait-il, juste qu'un homme dîne;
"Mais manger le matin, c'est mauvaise routine;
"On doit, pour être bien, ne faire qu'un repas;
"Et manger plusieurs fois, c'est œuvre de goujats."

Au visage enfantin, à la voix féminine,
Vous connaissez Ormont, qui si souvent chemine:
Ormont est gentil-homme, et même un peu savant;
Mais il est dominé par l'amour de l'argent:
Du matin jusqu'au soir, cet amour-là le ronge;
Il pense à l'or le jour, et la nuit il y songe;
Dans ses rêves souvent il croit voir des monts d'or,
Et d'aise tressaillant ramasser un trésor.
S'il lit par passe-temps son Boileau, son Horace,
Il est chez ces auteurs deux chapitres qu'il passe.

Parlant d'un ton dévot, riant d'un air benin,
A le voir, vous diriez qu'Alidor est un saint:
Cet homme prête au mois, et même à la journée,
Et retire, à coup sûr, cent pour cent par année.
Vous croyez qu'Alidor prête pour s'enrichir,
Vous êtes dans l'erreur, c'est pour faire plaisir:
Non, ce n'est pas la soif de l'or qui le tourmente,
Mais il est d'une humeur tout-à-fait obligeante.

Un bâton à la main, et le corps en avant,
Richegris semble fuir et voler en marchant:
Quoiqu'il ait cinquante ans, s'il n'en a pas soixante,
Et qu'il possède au moins vingt mille écus de rente,
Il n'est ni vieux ni riche assez pour épouser;
Il veut encor vieillir, encor thésauriser.
La toilette est coûteuse, et la vie est trop chère,
Si Richegris épouse, il mourra de misère.

Tel, avec de grands biens, ne sait trouver comment
Lire, se promener, s'égayer un moment.
De madame Dribot racontons l'infortune:
Trente mille louis composent sa fortune;
A balayer, frotter, trotter en sa maison,
Elle passe son temps. Si la peur du démon
Lui fait donner parfois quelque chose à l'église,
Elle refuse tout pour la noble entreprise
De son compatriote industrieux, savant.
Ce n'est pas, à l'ouïr, qu'elle tienne à l'argent;
Mais du matin au soir attachée à l'ouvrage,
A peine de dormir a-t-elle le courage.
Malheureuse, inquiète, on conçoit l'embarras
Où la mettent ces biens, dont elle ne fait cas.
Si vous en avez trop, qu'une noble dépense
Vous délivre à propos de votre dépendance.

Aliboron ne voit, ne connaît que l'argent
De bon, de précieux, d'estimable, de grand:
Les lettres, les beaux arts, les talents, le génie,
Ne sont rien à ses yeux que fadaise et folie.

Je pourrais te citer vingt exemples frappants
D'avares citadins; mais parcourons les champs:
Ce vice, dès longtemps, peu satisfait des villes,
Est allé dans les champs chercher d'autres asiles.

Tel est riche en biens-fonds, et n'a qu'un seul enfant:
Pour un écu par mois, ou six piastres par an,
Assez pour son état il peut le faire instruire;
Mais son curé n'a pu, jusqu'à présent, l'induire
Ni par sages discours, ni par graves raisons,
Ni par avis privés, ni par communs sermons,
A faire pour son sang ce léger sacrifice:
Dominé, maîtrisé par sa rustre avarice,

" On se passe, dit-il, de grec et de latin
" Bien plus facilement que de viande et de pain."
(Ces mots semblent jurer avec son ignorance :
Où les a-t-il appris ?) " Une telle dépense,
" Un tel déboursement mettrait ma bourse à sec."
Insensé, s'agit-il de latin et de grec ?
N'est-ce pas le français que ton fils doit apprendre ?
Réponds, et ne feins pas de ne me point entendre :
Si jusqu'à la science il ne peut s'élever,
Qu'il sache donc au moins lire, écrire et parler.
Il rit du bout des dents et garde le silence :
L'avarice l'emporte, il n'est plus d'espérance.

Il neige, il grêle, il gèle à fendre le diamant ;
On arrive en janvier : un avare manant
Voyant qu'au temps qu'il fait le marché sera mince,
Prend un frêle canot, et se met à la pince.
De la Pointe-Lévy traverser à Québec,
En ce temps, c'est passer la mer rouge à pied sec.
Qu'arrive-t-il ? pour vendre une poularde, une oie,
Au milieu des glaçons, il perd tout et se noie.

Combien de gens sont morts à l'âge de trente ans,
Pour n'avoir pas voulu débourser trente francs ?
L'avarice souvent ressemble à la folie ;
De même elle extravague, et de même s'oublie.
" Ami, comment vas-tu ? comment vont tes parents ? "
Dit Blaise à Nicolas, qu'il n'a vu de trois ans.
" D'où te vient cet ulcère aussi noir que de l'encre ?
—" Je ne sais.—Tu ne sais ! malheureux, c'est un chancre.
—" Un chancre ! non.—C'est donc un ulcère malin ?
—" Peut-être.—Eh ! que n'as-tu recours au médecin,
" Plutôt qu'être rongé ?—Je le ferais, sans doute ;
" Mais, Blaise, tu le sais, la médecine coute ! "

Là, le riche fermier laisse pourrir son grain ;
Il se vend quinze francs, il en demande vingt :
La récolte venue, il n'en aura pas douze ;
Car l'avare souvent et s'aveugle et se blouse.
Ici, le tavernier, peu content de son gain,
Au moyen de l'eau double et son rhum et son vin.

Ce fermier veut semer, et n'a point de semence :
Il va chez son voisin, où règne l'abondance,

Lui demande un minot ou de bled ou de pois.
" Oui, dit l'autre, pourvu que tu m'en rendes trois.
" Que dis-je, trois ! c'est peu, tu m'en remettras quatre.
—" Quatre pour un ! bon dieu !—Je n'en puis rien rabattre :
" Il est, je crois, permis de gagner sur un prêt."
Oui, mais quatre pour un, c'est un fort intérêt.
Que fera l'homme pauvre ? Il n'a pas une obole :
Il prend le grain du riche, et lui vend sa parole.
En proie à la misère, à la perplexité,
Il sème, en maudissant l'avide dureté
Du richard qui lui tient le couteau sur la gorge,
Pour un ou deux boisseaux de bled, de seigle ou d'orge.
Se laisser follement périr contre son bien ;
Manger le bien d'autrui pour conserver le sien ;
Sont deux cas différents : l'un n'est que ridicule,
Mais l'autre est criminel, et veut de la férule :
L'un fait tort à soi-même, et l'autre à son prochain.
On n'est pas scélérat quand on n'est que vilain :
Il faut garder en tout une juste mesure,
Et surtout distinguer l'intérêt de l'usure.
Le vilain est un fou qui fait rire de soi ;
L'usurier, un méchant qui viole la loi.
C'est donc sur ce dernier qu'il faut faire main basse,
Jamais cet homme-là ne mérita de grâce.
Cet être des humains trouble l'ordre et la paix :
Par lui le pauvre est pauvre, et doit l'être à jamais.
Il fut, à mon avis, ménagé par Molière ;
Boileau n'en parle pas d'un ton assez sévère :
Est-ce par de bons mots qu'on corrige ces gens ?
Il leur faut du bâton, ou du fouet sur les flancs.
Mais je vois à son air que ma muse se fâche,
Je lui ferme la bouche, et je finis ma tâche.

M. Bibaud.

1818.

SATIRE CONTRE L'ENVIE.

Mal ou bien, mon début fut contre l'avarice.
Cheminant, l'autre jour, je rencontre Fabrice,
La canne sous le bras, un pamphlet à la main :
" L'avez-vous lu, dit-il.—" Quoi ?—Ce dur Chapelain....

" Que vois-je? vous riez! mais ce n'est pas pour rire
" Que ce malin esprit me tance et me déchire.
" C'est bien à ce méchant qu'il faudrait du bâton:
" Que peut lui importer que je sois chiche ou non?
" Parbleu! que ne m'est-il donné de le connaître!
" Que ne puis-je, à l'instant, le voir ici paraître!
" Que j'aurais de plaisir à le bien flageller!...
" —Peut-être ce n'est pas de vous qu'il veut parler.
" —Si ce n'est pas de moi, c'est d'un qui me ressemble.
" —Dans ce cas, mon ami, c'est de vous deux ensemble."
L'on voit que ma satire a fait un peu de bruit:
Oh! puisse-t-elle aussi produire un peu de fruit!
Il est temps d'en venir à ma seconde épître:
Celle-ci roulera sur un autre chapitre;
Chapitre sérieux, et peu fait pour les vers;
Mais je dois attaquer tous les vices divers.
On a beaucoup écrit et parlé de l'envie:
Mais dans tous ses replis l'-a-t-on jamais suivie?
L'envie est un poison, a-t-on dit, dangereux,
Car l'arbre qui le porte est un bois vénéneux.
L'homme envieux ressemble au reptile, à l'insecte;
Car tout ce qu'il atteint de son souffle, il l'infecte:
Mais cet homme souvent fait son propre malheur,
Comme, en voulant tuer, souvent l'insecte meurt.
L'envie est fort commune au pays où nous sommes;
Elle attaque et poursuit très souvent nos grands hommes:
Nos grands hommes! tu ris, orgueilleux Chérisoi,
Qui crois qu'il n'est ici nul grand homme que toi,
Ou plutôt, qui voudrais qu'on t'y crût seul habile:
Croyance ridicule et désir inutile.
On porte envie au bien, on porte envie au rang;
Assez souvent l'envie a méconnu le sang;
Elle règne souvent dans la même famille,
Et la mère, parfois, porte envie à sa fille.
Je sais, à ce sujet, un fait assez plaisant;
Ce fait-là ne fut point forgé par Lahontan: (1)
Sans aller consulter un auteur qui radote,
Je trouve au Canada mainte et mainte anecdote.

(1) Militaire et voyageur, qui a écrit des lettres sur le Canada, et qui ne jouit pas de la meilleure réputation de véracité. On fait particulièrement allusion ici à ce qu'il a dit des Dames de Montréal.—*Note de l'auteur.*

Une famille fut jadis à Montréal ;
Le patron se disait issu du sang royal :
Il ne le croyait pas, mais le faisait accroire.
Il mourut à trente ans, si j'ai bonne mémoire,
Ou plutôt, si l'on m'a conté la vérité,
Laissant peu de regrets aux gens de sa cité,
Peu de biens aux enfants de son aimable épouse,
Epouse qui de lui jamais ne fut jalouse.
Elle avait vingt-cinq ans, quand son mari mourut.
Dès qu'on sut l'homme en terre, on vint, on accourut
Consoler, ranimer la jeune et belle veuve,
Qu'on croyait succomber sous la terrible épreuve.
Quand on sut que gaîment on pouvait l'aborder,
Chez elle, de partout, les galants d'abonder.
Que fit-elle avec eux ? Je ne le saurais dire ;
Et ma muse, entre nous, n'aime point à médire.
Enfin, il en vient un qu'elle veut épouser ;
Mais, pour y parvenir, il lui fallut ruser.
De ses filles déjà l'aînée est femme faite,
Est belle, aimable, gaie, enfin, presque parfaite ;
Et la mère avait beau vouloir se l'attacher,
Le galant paraissait vers le tendron pencher :
La plus jeune à ses yeux semblait aussi plus belle.
" Que ferai-je ? comment me débarrasser d'elle ?
" Je ne vois qu'un moyen, c'est de la renfermer
" En chambre, sous la clef, afin d'accoutumer
" Mon amant à me voir et seule et sans ma fille "
Quand l'amant arrivait, la mère de famille
Avait auparavant relégué dans un coin
L'objet de sa visite Il ne se départ point ;
Il devient patient : à tout on s'accoutume.
" Ma fille a la migraine," ou bien " elle a le rhume,"
Disait la mère ; " hélas ! son mal est radical ;
" De l'épouser, monsieur, vous vous trouveriez mal :
" D'ailleurs elle devient, de jour en jour, moins belle ;
" Je suis, à dire vrai, beaucoup plus jeune qu'elle :
" Plût à Dieu qu'elle fût, de tout point, aussi bien ;
" Car jamais, Dieu-merci, je ne me plains de rien."
Elle dit tant, fit tant, qu'à la fin le compère
Laissa la fille en paix, pour épouser la mère.
Mais le fait dont je parle est passé de longtemps,
Citons plutôt, citons des exemples vivants.

Rarement la beauté fut exempte d'envie :
Les grâces ont formé tous les traits de Sylvie :
J'admire, en la voyant, son front noble et serein ;
De roses et de lis se compose son teint :
Elle a le nez, les yeux, et la bouche charmante,
Le port majestueux et la taille élégante ;
Elle rit, elle chante, elle parle, elle écrit,
Avec grâce dit tout, fait tout avec esprit :
A la voir, qui pourrait croire qu'on en médise ?
Ecoutez cependant, comment en parle Elise :
" Sylvie est belle, mais, on pourrait l'égaler ;
" Et sur son compte, je....je n'en veux pas parler ;
" Si je vous le disais, vous en seriez surprise.
" —Est-il vrai ? qu'est-ce donc ? que dites-vous, Elise ?
" Vous vous trompez, ma chère.—Oh ! non, je le sais bien ;
" Je suis sûre du fait ; mais je n'en dirai rien."
Voilà souvent à quoi porte la jalousie :
Ce n'est pas médisance ici, c'est calomnie.
" Mon voisin Philaris s'enrichit," dit Médor ;
" Je ne sais pas, ma foi, d'où lui vient tout son or ;
" Autant ou mieux que lui, j'entends la marchandise ;
" Et je n'ai pas cent francs comptés dans ma valise.
" Il faut qu'il soit fripon, ou bien qu'il soit sorcier :
" Autrefois, je l'ai vu pauvre et petit mercier,
" Le voilà gros bourgeois, pouvant rouler carosse ;
" Pour le moins, aussi fier qu'un enfant de l'Ecosse ;
" Tandis qu'il faut que moi je me promène à pié.
" Philaris fait envie, et moi je fais pitié :
" J'enrage de bon cœur, voyant l'or qu'il entasse."
Médor, sais-tu pourquoi ton voisin te surpasse ?
C'est que, sans être avare, il règle sa maison
Avec économie, et selon la raison :
Sa richesse par-là promptement s'est accrue.
Cet homme qu'on rencontre à chaque coin de rue,
Devant vous toujours prêt à vous faire plaisir,
A l'ouïr vous diriez qu'il n'a d'autre désir
Que votre intention, votre dessein prospère.
" Oui, vous réussirez, je le crois, je l'espère ;
" Et si, par quelque endroit, je pouvais vous servir......."
Partez d'auprès de l'homme, ou laissez-le partir :
" Il croit venir à bout de sa folle entreprise,"
Dit-il, " fut-il jamais pareille balourdise ?

" C'est un homme sans fonds, sans appui, sans talents;
" En vérité, je crois qu'il a perdu le sens."
Cet homme qu'il noircit court la même carrière
Que lui-même, et le laisse assez loin en arrière.
L'ignorant quelquefois porte envie au savant:
La chose a même lieu de parent à parent.
Cette sorte d'envie est quelque peu rustique:
Ecoutez sur ce point une histoire authentique,
Et dont tous les témoins sont encore vivants.
Philomate n'eut point de fortunés parents:
Tout leur bien consistait en une métairie.
Même les accidents fâcheux, la maladie,
Le sort, l'iniquité d'un père, à leur endroit,
Les réduisirent-ils encor plus à l'étroit.
Mais quoique Philomate eût des parents peu riches,
Jamais à son égard il ne les trouva chiches,
Et de se plaindre d'eux jamais il n'eut sujet.
Rendre leur fils heureux était leur seul objet:
Ne pouvant lui laisser un fort gros héritage,
Ils voulurent qu'il eût le savoir en partage.
Un bon tiers de leur gain et de leur revenu
Passait pour qu'il fût bien logé, nourri, vêtu.
Mais que gagnèrent-ils? La haine de leurs frères:
Tous les collatéraux, et même les grands-pères
De ces sages parents deviennent ennemis,
Et firent retomber leur haine sur leur fils.
Eux, pour toute réponse et pour toute vengeance,
Méprisèrent les cris de leur rustre ignorance.
L'envieux, quelquefois, porte envie à l'habit,
Ce travers, il est vrai, marque assez peu d'esprit:
On peut trouver à dire à chose de la sorte,
Alors qu'on y met plus que son état ne porte;
Mais blâmer de l'habit la forme ou la couleur,
C'est être, à mon avis, ridicule censeur,
Se mêler un peu trop des affaires des autres.
Ce travers est pourtant commun parmi les nôtres.
J'ai vu (l'on peut tenir le récit pour certain)
Un jeune homme, depuis quelques mois citadin,
Craignant de se montrer dans son champêtre asile,
Et pour y retourner, laisser l'habit de ville,
C'est-à-dire quitter l'habit pour le capot.
Le fait suivant est vrai, bien qu'il soit un peu sot,

Je le tiens d'un témoin que je sais véridique:
Un jour, un citadin d'origine rustique,
Fut prié d'un souper que devait suivre un bal:
C'était, s'il m'en souvient, un repas nuptial.
Le convive oublia de changer de costume:
(De ses nouveaux voisins il suivait la coutume;)
On le voit arriver, on n'en dit rien d'abord;
Dès le commencement on est assez d'accord;
Mais lorsque l'eau-de-vie est montée à la tête,
C'est alors qu'on se met à jouer à la bête.
De tomber sur notre hôte on cherche l'à-propos;
On le trouve, car l'hôte est fertile en bons mots.
"Tu te moques de nous, je crois," lui dit un rustre;
"Ton habit est fort beau, mais il a trop de lustre;
"Nous sommes complaisants, nous allons l'éponger."
Ils prennent l'hôte, et puis, tout droit, vont le plonger,
Vêtu comme il était, au bord de la rivière;
Et le roulent, après, dans un tas de poussière.
Le malheureux en fut malade quinze jours,
Et perdit son habit; mais il eut son recours:
Nos rustres, amenés par-devant la justice,
Payèrent médecin, habit, voyage, épice;
Apprirent, comme on dit, à vivre à leurs dépens.
Mais l'envie est, parfois, cause de maux plus grands.
Pourquoi nos gens heureux sont-ils en petit nombre?
C'est que plusieurs de nous sont jaloux de leur ombre.
Quelqu'un désire-t-il, comme on dit, s'arranger,
Aussitôt chacun cherche à le décourager;
Chacun le contredit, le tourne en ridicule;
Et même de lui nuire on ne fait point scrupule.
Econduits, jalousés, que d'hommes à talents
Ont quitté leur pays, ou sont morts indigents!
Est-ce ainsi qu'on en use en France, en Angleterre?
L'étranger qui s'en vient habiter notre terre,
Voyant chez nous si peu d'accord ou d'amitié,
S'indigne contre nous, ou nous prend en pitié.
Faut-il que l'envie entre en des cœurs magnanimes!
Ici, Germains, Bretons sont toujours unanimes:
Nous ne les voyons point se nuire, s'affliger,
Pour un brimborion prêts à s'entr'égorger;
Plaider pour un brin d'herbe, une paille, une cosse.
Voyez surtout, voyez les enfants de l'Ecosse;

Comme ils s'entr'aident tous, du manant au marquis.
Voyez les Iroquois et les Albénaquis :
Nous ôsons les traiter de nations barbares ;
Mais voyons-nous chez eux des jaloux, des avares?
De la simple nature ils suivent les sentiers ;
Ils sont farouches, fiers, indociles, altiers ;
Mais il faut voir entr'eux la conduite qu'ils tiennent ;
Comme ils sont tous d'accord, et toujours se soutiennent.
Ce qu'ils furent jadis, ils le sont aujourd'hui.
Un autre tort, c'est d'être envieux pour autrui ;
Quand on a des parents, vouloir qu'on les préfère
A quiconque se meut dans une même sphère ;
Grincer presque des dents, et frémir de fureur,
Si quelqu'autre est cru, dit aussi bon procureur,
Aussi bon médecin ; si, dans l'art littéraire,
Il sait également instruire, amuser, plaire.
Ce travers-là provient de partialité,
Et se peut appeler *familiarité*,
Si par-là l'on entend, non propos de soudrille,
Mais amour exclusif des siens, de sa famille.
Toutefois il faut être équitable et discret,
Et ne confondre point l'envie et le regret :
On peut, quand on est vieux, regretter la jeunesse ;
Quand on est pauvre, on peut désirer la richesse ;
On peut, quand on écrit d'un style trivial,
Sans crime souhaiter d'écrire un peu moins mal.
Il est même permis à qui raisonne et parle
Aussi vulgairement que Baroch et que Carle,
De vouloir être un peu moins sot ou moins pesant :
Malheur à qui peut être à tout indifférent.
Voit-on l'homme d'esprit réduit à la besace,
L'imbécile occuper une honorable place,
Ramper l'homme de bien, et le lâche régner ;
On peut alors, on peut à bon droit s'indigner.
Mais être malheureux par le bonheur d'un autre ;
Croire du bien d'autrui, qu'il amoindrit le nôtre ;
C'est là ce que j'appelle être envieux, jaloux ;
C'est à cet homme-là que je porte mes coups......
"Recommencez-vous, donc? Ah! bon dieu! trève! trève!"
Oui, par pitié pour toi, jaloux P......r, j'achève.

M. Bibaud.

1818.

SATIRE CONTRE LA PARESSE.

D'un ton grave et hardi, débutai-je pour rire?
Non, ce fut tout de bon que je promis d'écrire.
Sans trop soigner mon style, ou rechercher mes mots,
J'effraîrai les méchants, et me rirai des sots;
Je poursuivrai partout le vice et la folie:
A ce noble dessein ma parole me lie.
L'on dira: "D'où vient donc un silence si long,
"Après un si grand bruit, un repos si profond?
"Fi! du poëte qui si longtemps se repose."
Lecteur, de ce repos veux-tu savoir la cause?
Depuis cinq ou six mois, je cherche maint sujet,
Où je puisse exercer ma verve; vain projet:
La Paresse irritée affaiblit mon langage,
Rallentit mon ardeur, amollit mon courage,
Epanche la langueur sur chacun de mes sens.
Pour la vaincre, je fais des efforts impuissants;
Contre elle vainement je cherche à tenir ferme:
De son pouvoir sur moi je ne puis voir le terme.
Oh! quand de ce combat sortirai-je vainqueur?
Quand reprendrai-je, enfin, ma force et ma vigueur?
La Paresse aujourd'hui me joue un tour de Basque:
Si donc je la dévoile, ou plutôt la démasque;
Si j'expose au grand jour ses procédés pervers,
Et si je la poursuis dans ses replis divers,
Qu'est-ce, sinon punir et venger une injure?
Comme la vanité, l'avarice, l'usure,
La nommer par son nom, c'est assez la punir.
Commençons donc d'abord, par la bien définir.
Je demande et réponds: Qu'est-ce que la paresse?
Une indigne langueur, une lâche molesse,
Qui fait qu'on ne fait rien, quand on doit travailler,
Ou qu'on dort mollement, quand on devrait veiller;
Quand on est bien portant, fait qu'on se dit malade;
Fait enfin, que l'on fait comme faisait Vervade.
Le sommeil au corps las redonne la vigueur,
Dissipe la fatigue, et chasse la langueur,
Lorsque pour le besoin sobrement on en use;

Mais c'est tout le contraire, alors qu'on en abuse.
Tel peut, pour sa santé, dormir toute la nuit;
Mais qui dort en plein jour et s'abuse et se nuit,
Fait tort à son pays, fait tort à sa famille;
Et *Sommeur* ferait mieux rester dans sa coquille,
Qu'à midi, se montrer, en se frottant les yeux,
Semblant ne savoir pas combien font deux fois deux.
Son voisin s'enrichit, tandis qu'il se repose;
De son peu de succès sa cagnardise est cause.
D'où vient, jusqu'à présent, voit-on languir *Dormard?*
C'est que journellement il se lève trop tard.
"Pourquoi ne pas dormir, lorsqu'on n'a rien à faire?"
C'est là du fainéant le prétexte ordinaire.
"C'est pour passer le temps." Non, c'est pour le tuer.
A savoir l'employer il faut s'habituer.
Le temps passe assez vite; écoutez tout le monde:
"Qu'est-ce le temps," dit-on? "une vapeur, une onde,
"Qui s'écoule, et qu'on voit disparaître à l'instant;
"L'éclair, qui naît et meurt, presque au même moment,
"Et dont à peine on a pu sentir la présence."
Par la bonté des Dieux, la terre en abondance
Pour le besoin de l'homme, ou son plaisir, produit
Mainte herbe, mainte fleur, mainte plante, maint fruit:
Sans offenser le Ciel on peut en faire usage;
S'en priver volontiers même serait peu sage;
Car il faut distinguer l'usage de l'abus,
Et les plaisirs permis, des plaisirs défendus:
Bien user, c'est sagesse; abuser, c'est folie.
Malheur au siècle où naît un perfide génie,
Qui du système humain changeant l'ordre et la loi,
Des dons de la nature intervertit l'emploi;
Sur un dépôt sacré porte une main coupable,
Ou donne au genre humain un conseil exécrable.
L'un de la canne à sucre a fait couler le rhum;
Un autre du pavot a tiré l'opium:
L'un ou l'autre poison, en produisant l'ivresse,
Ou fait naître, ou nourrit, ou mûrit la paresse.
L'opium engourdit le Turc et le Persan,
Le Tartare et l'Indou, l'Arabe et le Birman.
Le rhum, en nos climats, fait d'horribles ravages,
Et, sous tous les rapports, cause d'affreux dommages:
Que de jeunes gens morts, pour en avoir trop pris!

Combien d'autres n'auront jamais les cheveux gris,
Si, malgré tant d'avis, de malheureux exemples,
Ils en prennent encore à mesures trop amples,
Ou qui, souvent, de jour, de nuit, se répétant,
Font que chez eux l'ivresse est un état constant,
Reconnu, dès l'abord, à leur simple apparence.
Omettant, si l'on veut, le surcroît de dépense
Qu'un acharné buveur apporte en sa maison,
De lui, de plus en plus, s'éloigne la raison;
De jour en jour, à tout il se rend moins habile;
Et dans le monde, enfin, devient plus qu'inutile.
En effet, l'homme gris, du matin jusqu'au soir,
Pourrait-il proprement remplir quelque devoir,
Exercer quelque emploi, se tirer avec gloire
D'un travail exigeant du sens, de la mémoire?
Non, n'ayant plus, alors, ni les membres dispos,
Ni le cerveau rassis, ni l'esprit en repos,
Il est nul, incapable. En un mot, un ivrogne,
S'il est tel d'habitude, et, surtout, sans vergogne,
Doit être tôt ou tard éconduit, bafoué,
Et peut-être, de plus, sur la scène joué,
En butte à tous les traits de l'esprit satirique.
Pour servir la Paresse encore en Amérique,
Viziliputzili fit croître le tabac.
L'indolent Mexicain, juché dans son hamac,
(De notre campagnard modèle et prototype,)
Avalant, à longs traits, par un tube, une pipe,
La vapeur et l'esprit d'un suc assoupissant,
S'enivrait de fumée, et s'endormait content.
La pipe, au Canada, produit un grand dommage;
Y tient trop souvent place et d'étude et d'ouvrage.
Passez-vous par les champs, dans le temps des moissons,
Vous entendez partout: "Allumons! allumons!"
Aussitôt fait que dit; mais pendant qu'on allume,
Et qu'on fume, le fer refroidit sur l'enclume.
Chez notre laboureur, cinquante fois le jour,
Et le sac à tabac et la pipe ont leur tour:
Il fume, en se levant, fume, quand il se couche;
En un mot, a toujours une pipe à la bouche,
Comme n'ayant, du tout, affaire qu'à fumer:
C'est aimer un peu trop à flairer, à humer.
La fumée a son dam, car le feu de la pipe,

Tombant sur une paille, une feuille, une ripe,
Allume un incendie affreux, et très souvent
D'un riche agriculteur fait un homme indigent.
Naguère, à *Tabager* advint malheur étrange:
" Allons," dit-il un jour, " visiter notre grange,
" Et voir un peu jusqu'où se monte notre bien."
(C'était un jour de fête, il ne s'y faisait rien.)
Sa grange, de froment contient six mille gerbes;
Son orge, son avoine, et ses pois sont superbes:
Il tressaille de joie, en contemplant le tout.
" Je vais, enfin, remplir mon coffre, pour le coup;
" A mille individus je puis fournir des vivres;
" Le beau bled, cet hiver, vaudra bien quinze livres;
" Et douze cents minots, si je ne me méprends,
" Si je sais bien compter, font dix-huit mille francs,"
Dit-il, en crayonnant sur un morceau de brique;
(Tabager connaissait un peu l'arithmétique.)
" Mille minots de pois feront deux mille écus;
" Mon orge me vaudra, j'en suis sûr, encor plus;
" Oui, je surpasserai mon voisin Latulipe."
Ce disant, il aveint son briquet et sa pipe,
Et sa pierre et son tondre, et bat, et s'asseyant;
Il compte, il rêve, il fume, et s'endort en fumant.
Mais la pipe allumée, échappant de sa bouche,
Se vide sur le foin, qui lui servait de couche:
Il s'éveille en sursaut, et voyant tout flambant,
Il se lève, bondit, et se sauve, en criant:
" A l'incendie! au feu!" C'est inutile peine:
Son orge, son froment, ses pois et son aveine,
Et sa grange, tout brûle, et l'homme, en un moment,
Voit sa gloire en fumée, et sa richesse au vent:
Tout est, en un instant, consumé par la flâme.
La paresse, souvent, du corps passe dans l'âme:
Tel n'est pas paresseux pour orner sa maison,
Arroser son jardin, recueillir sa moisson:
Cultiver son esprit?......Ah! c'est une autre chose;
On ne peut s'y résoudre, on le craint, on ne l'ose.
On est fier d'un verger, d'un champ, d'un palefroi,
D'un chien; de son esprit, nullement. Loin de moi
Le dessein de parler contre l'agriculture;
Cet art est le premier qui fut dans la nature:
Il fait jaunir les champs, fait fleurir les jardins;

Il embellit la terre, et nourrit les humains,
Enrichit le pays, entretient le commerce:
Honneur donc, et profit à quiconque l'exerce.
Mais devons-nous toujours soumettre l'âme au corps;
Négliger le dedans pour parer le dehors;
Mettre avant l'infini le moment? J'aime à croire
Que l'âme, après la mort, gardera la mémoire
De tout ce qu'ici-bas, l'homme connut, apprit;
Que si, sur terre, il a cultivé son esprit,
Son esprit saura plus que si, par indolence,
Il eût, avec son corps, croupi dans l'ignorance.
Oh! combien ce pays renferme d'ignorants,
Qu'on aurait pu compter au nombre des savants,
S'ils n'eussent un peu trop écouté la Paresse,
Et s'ils se fussent moins plongés dans la molesse!
Combien, au lieu de lire, écrire ou travailler,
Passent le temps, à rire, ou jouer, ou bâiller!
A l'exemple voisin des dix-huit républiques, (1)
Vit-on jamais ici des corps académiques?
Privé d'un tel secours, ce qu'on apprit, enfant,
On l'oublie et le perd souvent en vieillissant;
Surtout quand, à cet âge, étudiant par force,
On n'a pu du savoir attrapper que l'écorce.
Quand se réveilleront tous nos esprits cagnards?
Quand étudirons-nous la nature et les arts?
  La paresse nous fait mal parler notre langue:
Combien peu, débitant la plus courte harangue,
Savent garder et l'ordre et le vrai sens des mots;
Commencer et finir chaque phrase à propos?
Très souvent au milieu d'une phrase française,
Nous plaçons sans façon une tournure anglaise:
Presentment, *indictment*, *impeachment*, *foreman*,
Sheriff, *writ*, *verdict*, *bill*, *roast-beef*, *warrant*, *watchman*.
Nous écorchons l'oreille, avec ces mots barbares,
Et rendons nos discours un peu plus que bizarres:
C'est trop souvent le cas à la chambre, au barreau.
  Mais, voulez-vous entendre un langage nouveau?
....
....
  Pour croître, entretenir, préserver l'ignorance,

(1) A l'époque de la composition de cette satire l'Union Américaine ne comprenait que dix-huit Etats.—*Note de l'auteur.*

La Paresse produit la triste insouciance:
Cet être, à l'air nigaud, aux regards stupéfaits,
Du présent, du futur, ne s'occupe jamais.
L'insouciant voit tout, entend tout, sans rien dire,
Et même d'un bon mot jamais il n'a su rire.
En tous temps, en tous lieux, il se tient toujours coi,
Et tout ce qu'il sait dire est: "Que m'importe, à moi?"
Il verrait l'incendie aux coins de sa patrie;
Ou son père, ou sa mère, ou sa femme périe;
Les villes, les moissons, les vergers embrasés;
La moitié des humains sous leurs toits écrasés;
L'autre moitié criant, pleurant, mourante ou morte,
Ladre, il serait muet, ou dirait: "Que m'importe?"
Des froids indifférents ici le nombre est grand,
Et semble, qui pis est, aller toujours croissant.
Ailleurs, l'indifférence est fruit de la détresse;
Elle est, dans ce pays, fille de la Paresse:
Qui dit indifférent dit encor paresseux.
Peut-être, je devrais faire un récit affreux
Des malheurs qu'ont produits et la mère et la fille,
Et tous les alliés de la triste famille,
En tous lieux, en tous temps, et dans tous les états;
Mais, si je commençais, je ne finirais pas:
Tant de ces maux divers la mesure est immense.
De la Paresse encor naquit la négligence,
Le tort de différer du jour au lendemain,
Ou plutôt, de remettre, et sans terme et sans fin.
Mal m'en prit à moi-même: un matois que je nomme
Courailleur, me devait une assez forte somme;
Assez forte, s'entend, pour mon petit avoir:
Il m'offre de payer ce qu'il me peut devoir,
Instamment: moi, nigaud, dépourvu de sagesse,
Par sotte vanité, je lui dis: "Rien ne presse:
"J'ai quelque chose à dire au voisin Beauverger;
"Demain, cela se peut aussi bien arranger."
Le lendemain, assez tard dans l'après-dinée,
Je vais chez Courailleur, la mine enfarinée:
"C'est monsieur Courailleur que vous désirez voir?
"Il est sorti, monsieur; probablement ce soir,
"Vous lui pourrez parler;" me dit la ménagère.
Je réponds: "J'attendrai; je n'ai pas grande affaire."
J'attendis en effet, et croquai le marmot;

Tout honteux de n'avoir pas pris mon homme au mot ;
Et soupçonnant dès lors ce que j'appris ensuite,
Que pour ne point payer il avait pris la fuite.
Eh! combien diraient d'eux ce que je dis de moi!
Passe encor quand on n'est négligent que pour soi :
Négliger pour autrui, c'est se rendre coupable.
Qui pourrait, en effet, ne pas croire blâmable
L'homme qui volontiers s'est pris, chargé d'un soin,
Duquel par négligence il ne s'occupe point?
Combien de médecins, procureurs, ou notaires,
Qui, pour négligemment avoir fait leurs affaires,
Pourraient être accusés des malheureux décès,
Des altercations, des ruineux procès,
Qu'avec étonnement, tous les jours, on contemple?
Je pourrais en citer maint déplorable exemple ;
Mais je sens en moi-même une molle lenteur,
Qui me rend presque aussi paresseux que P.....r ;
De la Paresse enfin les vengeances indignes.
Mais j'allais oublier deux paresseux insignes :
Par un mot déjà vieux, l'un s'appelle musard ;
Et l'autre est l'importun, l'ennuyeux babillard,
Qui, de ne faire rien recherchant le prétexte,
D'un auteur inconnu vous commente le texte ;
Cherche, comme un furet, partout à qui parler ;
Rend malade quiconque il peut appateler ;
Dont la langue, en un mot, incessamment frétille,
S'il ne rencontre à qui pouvoir conter vétille.
Au regard vagabond, à l'abord effaré,
Un babillard, feignant d'être un homme affairé,
Vous fait croire parfois que lorsque, dans la rue,
Sur vous, sans préalable, il se jette et se rue,
Vous saisit par le bras, ou vous prend au collet,
C'est qu'il se sent pour vous l'amour le plus complet,
Un égard qu'il refuse à l'ami plus vulgaire.
Mais si vous n'êtes point à son dessein contraire,
De ses propos sans fin vous serez assommé,
Et, sinon mort, mourant, par l'ennui consumé.
Quoiqu'il ne fasse rien, ne dise rien qui vaille,
Du fâcheux babillard la langue au moins travaille ;
Et je l'aime encor mieux que cet homme niais,
Qui voulant travailler, ne travaille jamais ;
Sur lui-même toujours se plie et se replie ;

S'il eut en vue un plan, risiblement l'oublie,
Pour voir battre des chats, ouïr un fol entretien.
Pendant que le musard perd son temps, la nuit vient:
A la barque arrivé trop tard pour le passage,
Par un plus long chemin il retourne au village;
Voit toujours, trop tardif, ses projets ruinés;
De partout se retire avec un pied de nez.

M. Bibaud.

1819.

SATIRE CONTRE L'IGNORANCE.

Mon étoile, en naissant, ne m'a point fait poète;
Et je crains que du ciel l'influence secrète
Ne vienne point exprès d'un beau feu m'animer:
Mais comment résister à l'amour de rimer,
Quand cet amour provient d'une honorable cause,
Quand rimer et guérir sont une même chose?
L'autre jour, arrivant au troisième feuillet
Contre l'Ambition, je reçois ce billet:
" Croyez-moi, cher ami, laissez-là la satire;
" Renoncez pour toujours au métier de médire.
" Ainsi que vous, je vois des torts et des travers;
" Mais jamais je n'en fis le sujet de mes vers,
" Et jamais je n'aurai cet étrange caprice.
" Je conviens qu'il est beau de combattre le vice;
" Moi-même, je tiendrais la lutte à grand honneur,
" Si j'osais espérer de m'en tirer vainqueur.
" Mais peut-on l'espérer? Dans le siècle où nous sommes,
" Est-ce bien par des vers qu'on corrige les hommes?
" Non, se l'imaginer serait un grand travers;
" L'homme méchant se rit de la prose et des vers:
" Soyez bien convaincu qu'il est incorrigible,
" Et n'ayez pas le tort de tenter l'impossible.
" Croyez-vous que P.....r devienne moins pervers,
" Moins fourbe, moins menteur, pour avoir lu vos vers?
" Sans devenir meilleur, il en a bien lu d'autres;
" Quel effet pourrait donc avoir sur lui les vôtres?
" Tenez, ami, tenez votre esprit en repos."
Un autre me rencontre, et me tient ce propos:

" Chacun vous dit l'auteur des essais satiriques,
" Que naguère on a lus dans les feuilles publiques :
" Tous vos amis pour vous en seraient bien fâchés,
" Croiraient, par-là, vous voir expier vos péchés.
" Que si votre destin à rimer vous oblige,
" Choisissez des sujets où rien ne nous afflige :
" Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur,
" Et de son large lit l'énorme profondeur;
" Ou du Montmorency l'admirable cascade,
" Ou du Cap-Diamant l'étonnante esplanade.
" Le sol du Canada, sa végétation,
" Présentent un champ vaste à la description ;
" Tout s'y prête à la rime, au moral, au physique,
" La culture des champs, les camps, la politique.
" Dites-nous, pour chanter sur un ton favori,
" Les exploits d'Iberville ou de Salaberry :
" Tous deux dans les combats se sont couverts de gloire ;
" Ils méritent, tous deux, de vivre en la mémoire
" Des vaillants Canadiens. Mais, aux travaux de Mars
" Si de l'heureuse paix vous préférez les arts,
" Prenez un autre ton ; dites, dans l'Assemblée,
" Qui nous conviendrait mieux, de Neilson ou de Lée ;
" En quoi, de ce pays la constitution
" Est diverse, ou semblable à celle d'Albion ;
" Qui nous procurerait le plus grand avantage,
" De la tenure antique, ou du commun soccage.
" Si de ces grands objets vous craignez d'approcher,
" Libre à vous de choisir, libre à vous de chercher
" Des sujets plus légers, des scènes plus riantes :
" Décrivez et les jeux, et les fêtes bruyantes ;
" Peignez les traits de Laure, ou ceux d'Amaryllis ;
" Dites par quel moyen sont les champs embellis,
" Les troupeaux engraissés ; comment se fait le sucre;
" Qui, du chanvre ou du bled, produit le plus grand lucre ;
" Par quel art méconnu nos toiles blanchiraient ;
" Par quel procédé neuf nos draps s'affineraient.
" Enfin, le champ est vaste et la carrière immense "
Qu'on veuille ouïr ma réponse, ou plutôt ma défense :
Le sentier qu'on m'indique est déjà parcouru ;
Et, l'autre soir, Phébus m'est en songe apparu,
M'a tiré par l'oreille, et d'un moqueur sourire,
" Crois-tu qu'impunément l'on se permet de rire,"

M'a-t-il dit, " des neuf Sœurs, de Minerve et de moi?
" Elles ont eu, pourtant, quelque pitié de toi;
" Ont cru qu'il convenait d'entendre raillerie,
" Et n'ont, dans tes propos, vu qu'une étourderie.
" Minerve t'a laissé quelques grains de raison;
" Les Muses, souriant comme à leur nourrisson,
" T'ont laissé parcourir les rives du Permesse,
" Et combattre assez bien l'Envie et la Paresse.
" Moi-même, j'ai prescrit, me montrant indulgent,
" A ton grave délit ce léger châtiment:
" Tu n'iras point porter, sans mon feu, sans ma grâce,
" Tes téméraires pas au sommet du Parnasse;
" Tu resteras au bas: ainsi je l'ai voulu,
" Ainsi l'a décrété mon pouvoir absolu.
" Tu seras, en un mot, plus rimeur que poète:
" Différent de celui que ton pays regrette,
" Qui, fort du beau génie et de l'heureux talent
" Que des mains de nature il reçut, en naissant,
" Et que je réchauffai de ma divine flamme,
" Brilla dans la chanson, l'épître et l'épigramme,
" Y montra de l'esprit les grâces et le sel:
" N'espère point, enfin, d'être un autre Quesnel.
" Avant de rien produire, il faudra que tu jongles,
" Et te grattes la tête, et te rognes les ongles;
" Et ta verve, asservie à mon divin pouvoir,
" Ne s'exercera point au gré de ton vouloir."
Apollon parlait mieux, mais je ne saurais rendre
Le langage divin que je crus lors entendre.
Ce dieu, pour me punir d'un coupable discours,
Me défend de chanter les combats, les amours.
Ne pourrait-on pas même appeler téméraires
Mes efforts pour traiter des choses plus vulgaires,
Si des esprits plus forts, des rimeurs plus experts,
En ont fait, avant moi, le sujet de leurs vers?
Qui dirait le berger, l'abeille après Virgile?
Qui dirait les jardins, les champs après Delille?
Et, quand on l'oserait, y gagnerait-on bien,
Serait-on bien compris, au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encor dans l'enfance;
Où règne, en souveraine, une crasse ignorance?
Peut-on y dire, en vers, rien de beau, rien de grand?
Non, l'ignorance oppose un obstacle puissant,

Insurmontable même au succès de la lyre,
Qui s'élève au-dessus du ton commun de dire,
Comme on dit en famille, en conversation,
Prodigue du tour neuf et de l'inversion,
L'un et l'autre proscrits par la rustre ignorance,
Par elle regardés comme une extravagance.
Oui, l'ignorance, ici, doit restreindre un rimeur,
Ou, s'il est obstiné, doit lui porter malheur.
Pour l'ignorant lecteur, obscur, impénétrable,
Il est qualifié d'insensé, d'exécrable;
On vous l'envoie au diable, à la maison des fous.
Particularisons: où trouver, parmi nous,
Qui ne confonde point le granit et le marbre;
Qui sache distinguer, sur la plante ou sur l'arbre,
Style, pétale, anthère, étamine, pistil;
Qui du même œil ne voie émeraude et béryl;
Qui de l'ordre toscan distingue l'Ionique,
Le convexe du plan, le carré du cubique;
Qui ne confonde point la bise et le zéphir,
Le pôle et l'équateur, la zône et le nadir;
Qui n'ignore comment se soutient notre terre;
Pour qui le moindre effet ne soit un grand mystère?
  Pourtant, je ne veux point, d'un style exagéré,
Dire, avec un auteur, que tout est empiré;
Que les premiers colons, nos ancêtres, nos pères,
Furent, bien plus que nous, entourés de lumières;
Qu'ils apprenaient bien mieux le latin et le grec;
Que les arts florissaient beaucoup plus dans Québec.
Suivant moi, ce langage est loin d'être orthodoxe;
Et, pour mettre à néant ce hardi paradoxe,
Il n'est aucun besoin d'un long raisonnement.
Un regard en arrière, un coup d'œil le dément,
Il suffit de savoir que, sous notre ancien maître
Louis, nul imprimeur ici n'osa paraître;
Qu'on n'y faisait, vendait ni livre, ni journal:
Voyez, à ce sujet, quelques mots de Raynal;
L'exagération à part, on l'en peut croire.
Avant lui, Charlevoix offre, dans son histoire,
D'une ignorance étrange un exemple frappant:
Un mal épidémique, inconnu, se répand,
Met aux derniers abois tous les colons qu'il frappe
Ainsi qu'en pareils cas, aux enfants d'Esculape

On recourt ; mais voyant tous leurs soins superflus,
Ils déclarent, tout net, qu'ils ne soigneront plus ;
Proclament que le mal provient de maléfice ;
Accusent des sorciers l'envie et la malice,
Et, sans les secourir, laissent mourir les gens.
Vit-on des médecins, ailleurs, plus ignorants ?
  Non, certes ! mais, sans faire aucun pas rétrograde,
Quelque part, on a vu maint ignorant malade,
Qui, voyant dans son mal un ordre exprès des Cieux,
Et dans les soins de l'art un grand péché contre eux,
Fuyait tout médecin, refusait tout remède.
Mais Dieu dit : " Aide-toi, si tu veux que je t'aide ;"
Et, se laisser mourir, quand on peut l'empêcher,
Ce n'est pas plaire au Ciel, c'est contre lui pécher.
  Loin de moi, cependant, le dessein téméraire
De voir tout du même œil : l'ignorant volontaire
De l'ignorant par sort doit être distingué,
Et seul, sur son état, vertement harangué.
L'ignorant volontaire est toujours méprisable.
Pourtant, le temps n'est plus, où, chose inexplicable,
Un noble campagnard paraissait dédaigner
L'art de lire, était fier de ne savoir signer.
Mais est-il suffisant de ne faire un droit-lige
De l'ignorance ? Non, il faut qu'on s'en afflige.
Ignorer de son choix est un tort important :
Qu'est-ce, alors, l'ignorance, ou plutôt l'ignorant ?
L'ignorant est celui qui put, dans son enfance,
Apprendre, mais, par goût, manqua de diligence ;
Qui, pouvant être utile à ses concitoyens,
De les servir un jour négligea les moyens.
  L'ignorant, quel qu'il soit, est un homme coupable,
S'il se charge d'un soin dont il n'est pas capable.
Qui croirait qu'on a vu plus d'un représentant,
Par la foule porté dans notre parlement,
Ignare jusqu'au point de ne savoir pas lire,
Et de la main d'autrui se servir pour écrire ?
" A la chambre," dit-on, " si tous savaient parler,
" Ils ne finiraient plus." Mais, s'il faut leur souffler
Oui, non, n'est-ce pas chose et honteuse et nuisible ?
  Quelquefois, l'ignorant ne se rend que risible ;
Surtout, quand, par son or ayant fait quelque bruit,
Il commence à vouloir trancher de l'homme instruit.

Oyez parler Toinon, oyez parler Beausire,
Et, si vous le pouvez, abstenez-vous de rire.
Un soir, la nappe ôtée, et le repas fini,
De convives instruits un cercle réuni,
Après mainte chanson, mainte plaisanterie,
Parle des écrivains et de la librairie.
Chacun prône, défend son auteur favori;
L'un est pour Massillon, et l'autre pour Maury;
L'un exalte Rousseau, l'autre exalte Voltaire;
" Le plus beau des auteurs, c'est bien le Formulaire,"
S'écrie un ignorant, croyant être applaudi.
Le cercle, du bon mot, tout d'abord étourdi,
Se regarde, sourit, puis éclate de rire.
  Si l'on en croit Rousseau, l'erreur est encor pire
Que l'ignorance. Soit: mais l'erreur est le fruit,
Le triste rejeton, le malheureux produit,
De la présomption unie à l'ignorance;
Et de cette union naît encor l'impudence.
L'ignorant est peureux; l'abusé, confiant;
L'un hésite, incertain, et l'autre se méprend:
J'ignore où le danger git, craintif, je m'arrête;
Je le suppose ailleurs, follement je m'y jette.
  Mais voyons pis encor que la présomption:
L'ignorance produit la superstition;
Monstre informe, hideux, horrible, détestable;
Pour l'homme instruit néant, mais être formidable
Pour l'ignorant, surtout, pour notre agriculteur;
De plus d'un accident inconcevable auteur;
Cahos, confusion de notions bizarres,
Roulant, s'accumulant dans des cerveaux ignares,
D'où naissent, tour à tour, mille fantômes vains,
Revenans, loups-garous, sylphes, sabbats, lutins;
Les nécromanciens, les sorts, l'astrologie,
Le pouvoir des esprits, des sorciers, la magie,
Et mille autres erreurs dont le cerveau troublé
Du superstitieux croit le monde peuplé.
Pour le peuple ignorant, l'orage, le tonnerre,
Les tourbillons de vent, les tremblements de terre,
Tout est miraculeux, tout est surnaturel.
Heureux, encore heureux, si Dieu, si l'Eternel
Est cru l'auteur puissant des effets qu'il admire,
Ou leur cause première; et si, dans son délire,

Sous les noms de sorcier, d'enchanteur, ou devin,
Il n'attribue à l'homme un pouvoir surhumain;
Le pouvoir de créer le vent et la tempête,
De s'élever en l'air, de se changer en bête;
De rendre un frais troupeau tout à coup languissant,
Une épouse stérile, un époux impuissant.
Insensé, d'où viendrait ce pouvoir détestable?
Dis-moi si c'est de Dieu; dis-moi si c'est du diable:
L'attribuer au Ciel, c'est blasphème, à mon gré;
Dire qu'il vient du diable, et s'exerce malgré
La volonté de Dieu, ce serait pis encore:
L'un combat la bonté qu'en cet être on adore;
L'autre abaisse et détruit son suprême pouvoir.
Delà, les mots sacrés, les cartes, le miroir,
Les dés, les talismans, le sas, les amulettes:
Folles inventions, d'ignares femmelettes.
Il est d'autres erreurs moins coupables, au fond,
Mais qui marquent toujours un esprit peu profond,
Un homme peu sensé, parfaitement ignare,
Ou, pour dire le moins, extrêmement bizarre.
Tel, des anciens jongleurs savourant les discours,
Et de l'astre des nuits redoutant le décours,
Pour semer le navet, la carotte ou la prune,
Attend patiemment le croissant de la lune.
La lune, selon lui, fait croître les cheveux,
Rend les remèdes vains, ou les travaux heureux;
Dans son croissant, les vins, les viandes sont plus saines,
Les cancres, les homards, les huîtres sont plus pleines;
De tout, enfin, la lune, en poursuivant son cours,
Et selon qu'on la voit en croissant ou décours,
Et gouverne et conduit la crue ou la décrue.
De voyager, sortir, se montrer dans la rue,
Même de commencer un ouvrage important,
Tel autre écervelé se garde, redoutant,
Ou des astres errants la maligne influence,
Ou d'un jour malheureux la funeste présence.
Au village, quels sont les communs entretiens?
Il est vrai que, vivant en des climats chrétiens,
Nos vierges ne vont pas, jongleuses Mexicaines,
Se flageller, tirer le sang pur de leurs veines,
Pour, humaines, sauver un astre du trépas,
Ou du moins du ménage appaiser les débats,

Quand, d'un brutal époux, dans la lune éclipsée,
L'ignorance leur montre une épouse blessée.
Il est vrai qu'à l'aspect de ces astres brunis,
Nos peuples ne vont pas, par la peur réunis,
Et dévots, jusqu'au cou plongés dans les rivières,
Au Ciel pour leur salut adresser des prières;
Ou pour en éloigner un horrible dragon,
Et battre du tambour et tirer du canon.
Non, mais combien encore, à l'aspect des comètes,
Se sentent inspirés, et deviennent prophètes?
Comme on dit au pays, prophètes de malheurs,
Toublant leurs alentours de leurs folles terreurs?
Combien d'autres, voyant l'avenir dans leurs songes,
Sont faits tristes ou gais par d'absurdes mensonges?
Des superstitions le mode est infini.
Pourtant, ne faisons point un tableau rembruni:
Bientôt, nous jouirons d'un horizon moins sombre;
Déjà, des gens instruits je vois croître le nombre;
Déjà, Brassard, suivant les pas de Curateau, (1)
Donne au district du centre un collége nouveau.
Et, si mon vœu fervent, mon espoir ne m'abuse,
Ou plutôt, si j'en crois ma prophétique muse,
(Une déesse, un dieu peut-il être menteur?)
Ce noble exemple aura plus d'un imitateur.
Je crois même entrevoir, dans un avenir proche,
Le temps, où, délivré d'un trop juste reproche,
Où par le goût, les arts, le savoir illustré,
Comptant maint érudit, maint savant, maint lettré,
Le peuple canadien, loué de sa vaillance,
Ne sera plus blâmé de sa rustre ignorance;
Où, justement taxé d'exagération,
Mon écrit, jadis vrai, deviendra fiction.

M. BIBAUD.

1820.

LE BERGER MALHEUREUX.

Une monstrueuse bête
A dévoré mon troupeau.
On m'a ravi ma houlette
J'ai perdu mon chalumeau.

---

(1) M. Brassard, fondateur du collége de Nicolet, et M. Curateau, fondateur du collége de Montréal.

Les feux ont séché l'herbette;
Fidèle a fui le hameau.

Ma prairie est dévastée,
Mes ormeaux sont abattus;
Ma fontaine est empestée,
Mes fruits se sont corrompus.
Ma chaumière est délaissée;
Colette ne m'aime plus.

Mais dans mon malheur extrême
Il me reste un trésor,
Il vaut mieux qu'un diadême,
Il est préférable à l'or:
Si je me reste à moi-même
Je possède assez encor.

A. N. M.

1823.

ESSAI ANALYTIQUE SUR LE PARADIS PERDU DE MILTON.

Dî quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos et Phlegeton, loca nocte silentia latè,
Sit mihi fas audita loqui............................

C'est avec raison que l'on considère MILTON comme un des plus grands génies qui aient jamais existé. Il est sans contredit le prince des poètes anglais; et sa supériorité s'étend même sur la plupart de ceux qui ont excellé dans la poésie. Quoiqu'inférieur à HOMÈRE et à VIRGILE dans la totalité du poème, néanmoins il les surpasse dans quelques parties. Le sujet qu'a choisi Milton prête à un merveilleux plus sublime que celui de la fable; cependant cette sublimité même le mettait dans l'impossibilité d'inventer les événements d'une manière qui répondît exactement aux opinions reçues sur ce sujet. S'il eût gardé toute l'exactitude de la révélation, il aurait été indubitalement exposé à ne

présenter au lecteur que des nœuds sans intérêt. En assimilant trop les idées divines aux idées humaines, il tombe nécessairement en contradiction avec nos propres idées. En effet, ne semblerait-il pas ridicule, au premier coup d'œil, de faire manger, boire et digérer des êtres célestes, esprits par essence; de faire camper l'armée de Dieu en face de celle des démons; de supposer des fortifications aux cieux, etc., etc.... Tout ceci a je ne sais quoi d'extravagant qui répugne, et qui serait insupportable, si tout autre que le divin Milton eût tenté d'en faire usage.

Il paraîtra peut-être singulier qu'un essai sur un tel sujet soit présenté aux yeux de public par des personnes qui pourraient dire avec raison, ce que disait à LAHARPE le jeune LUCE de LANCIVAL: "Maître, pardonnez à la témé-" "rité d'un jeune athlète, qui, pour s'exercer au combat, " se sert des armes d'Hercule, dont le poids seul lui permet " de s'avancer dans l'arène." Si nous n'avons pas fait de remarques sur la totalité de chaque livre, ce n'a été que par défiance de nos propres forces, et la considération de l'espace immense qu'il y a de Milton à nous. Nous ne nous sommes attachés qu'aux traits les plus saillants, et sur lesquels nous avons pu prononcer un jugement en toute sûreté.

LIVRE PREMIER.

Milton commence par l'invocation. Son début est plein de feu et de majesté; ses allusions pleines de justesse, et conviennent parfaitement au génie de l'auteur.

Il s'enquiert ensuite des causes qui ont fait le malheur de l'homme et décrit Satan d'une manière admirable; mais ce vers:

.... hope never comes
That comes to all..................

est contredit par le poëme même, puisque Satan se nourrit continuellement du fol espoir de renverser Dieu. Il règne une énergie marquée dans la description de l'état où se

trouve le prince des démons dans son lit de flammes, et son discours à Belzébuth est assurément de la plus grande beauté ; mais en même temps il est directement contraire, en plusieurs endroits, aux maximes de la théologie et de la métaphysique. L'on trouve même de temps à autre, des traits d'impiété que nous sommes portés à attribuer plutôt à un défaut de jugement qu'à une dépravation de principes. Tels sont les vers suivants :

In dubious battle, on the plains of heaven,
And shook his throne. What though the field be lost!
All is not lost. .... *et*
Who from the terror of this arm so late,
Doubted his empire..........................

L'on pourrait prétendre que ce langage est bien adapté à la situation et aux sentiments naturels à un démon : mais l'on peut répondre qu'un démon doit dire la vérité, parce qu'il ne peut avoir aucun intérêt à la déguiser. Or, le diable connaissait toute la puissance de Dieu et son immutabilité. Ces impiétés ne convenaient donc pas à un démon qui parlait à un autre démon aussi savant que lui sur la nature de l'Etre suprême. La réponse de Belzébuth donne sans doute beaucoup de mérite à l'auteur, ainsi que la réplique de Satan; mais nous en allons citer quelques vers, en remarquant ce qu'il y a de contradictoire :

...... endangered heaven's perpetual king,
And put to proof his high supremacy.

Ces vers contredisent plusieurs des pensées ci-dessus, sans compter l'impiété qu'ils respirent. Même remarque au sujet des vers suivants :

....and distrest
His inmost counsel from their destined aim.

L'on nous donne à entendre plus haut que les anges révoltés étaient retenus par des chaînes de diamant : ce qui

peut faire croire que Satan n'a pu projeter des promenades avec Belzébuth et plusieurs autres, sans s'être dégagé de ses liens, après des efforts considérables.

Ce qui vient ensuite, jusqu'à un autre discours de Satan, frappe l'imagination par les sublimes pensées qui y abondent. Mais il est fâcheux que l'on ait à remarquer que les comparaisons des démons avec les Titans et les baleines rabaissent, plutôt que d'élever tout ce que nous dit Milton de la force, de la puissance et de la grandeur des anges révoltés. Car enfin la grandeur des Titans et de la baleine est à la portée de l'esprit humain, et le poète nous donne à entendre, en plusieurs endroits de son ouvrage, qu'elle surpasse l'idée que l'on en peut concevoir. Le poète se trompe dans les vers suivants, en prêtant à un démon une pensée qui ne peut convenir à sa nature :

> Both glorying to have escaped the Stygean flood,
> As gods; and by their own recover'd strength,
> Not by sufferance of supernal power.

Le discours de Satan ne renferme guère que des pensées vagues et nullement appuyées par sa situation présente. Il y a pourtant dans le commencement de ce discours plusieurs élans d'imagination sublimes, et les vers qui les contiennent sont pleins d'harmonie imitative.

La réponse que lui fait Belzébuth renferme l'expression la plus énergique de sentiments diaboliques. Le poète reprend son récit avec ce ton élevé qui lui est particulier. Mais qu'il est affligeant pour ses admirateurs de voir la comparaison des Egyptiens, qui se voient avec les rois des enfers étendus dans leurs lits brûlants ! Satan parle ensuite avec beaucoup de force, surtout dans le dernier vers :

> Awake, arise, or be for ever fallen.

Aussi ces paroles produisent-elles l'effet qu'on doit en attendre. Au commencement de la reprise du récit, l'on voit une comparaison dont l'idée prête d'autant plus à rire,

que les vers en sont exacts et harmonieux. Ce sont les démons qu'on assimile aux hommes du guet, qui se réveillent en sursaut, au cri d'alarme :

They heard, and were abashed and up they sprung
Upon the wing, as when men want to watch,
On duty sleeping, found by whom they dread,
Rouse and bestir themselves, are well awake.

Suit une autre comparaison de même nature :

.... as when the potent rod
Of Amram's son in Egypt's evil day,
Wav'd round the coast, up call'd a pitch cloud
Of locusts..

Vient ensuite je ne sais quoi de Moloch, d'Ammonites, de Basan, de Moab, de Gomorre, d'Hébreux, de Josué, d'un sens très obscur. Milton suppose des diablesses avec les diables, quoique la révélation et la théologie ne nous enseignent pas qu'il y ait eu des anges féminins dans le ciel. Dans cette incertitude, il faut supposer, à tout hasard, que les démones étaient déjà dans l'enfer avant l'arrivée de leurs compagnons. Ç'eût été sans doute une chose digne de curiosité que de voir leur première entrevue.

Milton, après le nom de chaque démon, nous donne l'histoire des superstitions du pays où ce démon a régné. Ce sont autant d'épisodes qui nous font perdre le fil du récit poétique, au lieu de l'animer, en le variant.

Le poète fait une longue énumération de cors, de timbales, d'enseignes impériales, de drapeaux, d'armoiries, de casques, de dards, de boucliers et de flûtes. Ensuite l'armée démoniaque se range, et elle est disposée à faire toutes les évolutions militaires. Satan leur fait une harangue magnifique, mais où l'on trouve encore quelques impiétés. Elle finit par ces beaux vers :

.... War then war,
Open or understood, must be resolved.

Ce discours enflamme les anges rebelles d'un esprit séditieux : et, sans dire pourquoi un détachement part, Mammon, qu'on prétend avoir été avare jusque dans les cieux, le commande. Ils vont excaver de l'or d'une montagne ; et, chimistes éminents, ils préparent dans des creusets l'or qu'ils fondent, pour le faire couler dans des moules qui se trouvent là tout exprès. Un orchestre de diables exécute une symphonie d'une douceur toute diabolique, dont la belle ordonnance fait que les matériaux s'édifient d'eux-mêmes. Mais rien de plus surprenant que l'architecture moderne usitée en enfer, longtemps avant son invention dans le monde ! Certes, un tel édifice pourrait bien inspirer de la jalousie à la tour de Babel et aux pyramides d'Egypte, si elles en étaient susceptibles. Suit la description de l'intérieur du palais auquel on donne le nom de Pandémonium. Les pairs de Satan s'assemblent en conseil solennel dans le vestibule de ce palais. (Pourquoi n'y a-t-il pas une chambre des communes, puisqu'il y a une chambre des lords ?) Par l'ordre de Satan, la populace des démons devient pygmée, et les pairs assis sur des siéges d'or vont commencer les débats.

LIVRE SECOND.

Milton, après avoir parlé d'un trône magnifique sur lequel est assis Satan, lui fait débiter un discours pompeux, par lequel il ouvre la séance. Il propose une alternative, et finit par ces mots :

.... Who can advise may speak.

Meloch opine, et la manière énergique dont il s'exprime dévoile presque toute l'horreur de sa situation.

Bélial parle ensuite. Mais avant de rapporter son discours, le poète nous le dépeint comme le plus beau des anges révoltés. Il lui donne de superbes traits, quoiqu'un

peu altérés par l'action de feu infernal et obscurcis par la fumée. Un autre pair se lève, dont Milton dit:

For vice industrious, but to nobler deeds
Timorous and slothful ....

Le premier attribut convient à un démon; mais le bien répugnant directement à sa nature, il était inutile de lui donner les épithètes *timide* et *paresseux* pour la perpétration des actes plus nobles que le vice. Son discours est très ingénieux; il y règne une éloquence marquée. Mais en même temps, le poète n'aurait pas dû placer des tours au ciel, avec un guet armé; car toutes ces fortifications, en rabaissant la majesté de Dieu, tendent plutôt à nous faire rire qu'à effrayer les assaillants:

.... The towers of heaven are filled
With armed watch, that render all access
Impregnable ....

La fin du discours est marquée au coin d'une impiété contradictoire avec la science qu'ont les démons de l'immutabilité de Dieu:

.... When the raging fires
Will slacken, if his breath stir not their flames,
Our purer essence then will overcome
Their nauscious vapour, or, inured, not feel;
Or change at length ....

Qu'on ne dise pas que *if his breath stir not their flames*, rend l'impiété conditionnelle; car Dieu leur avait expressément prédit que jamais les feux de l'enfer ne s'amortiraient, et que leurs souffrances seraient toujours égales. Conséquemment les démons, qui étaient intelligents et qui avaient sans doute la mémoire en partage, n'ayant pu oublier cette malédiction, ne pouvaient proférer sans impiété réelle les paroles mentionnées plus haut.

Après Bélial, Mammon prend la parole: il propose, en termes magnifiques, d'égaler l'enfer aux cieux. Il opine à

la paix, et tous d'une voix unanime adoptent son avis. Le poète, après un beau portrait de Belzébuth, lui fait prononcer un assez long discours, qui tend à faire attaquer, par force ou par adresse, le monde des humains. Son conseil est approuvé et reçu avec enthousiasme; et les applaudissements rendant Belzébuth plus orgueilleux, il prend la parole sur un ton plus fier et plus élevé ; il discute sur le choix de celui qui sera chargé d'aller à la recherche du monde terrestre. Satan parle, et prend sur lui d'aller chercher le globe sur lequel il fonde ses projets de vengeance. Son discours fini, il rompt la séance. Par son ordre l'arrêt est publié au son de trompe, et l'armée y répond par de grands cris. Dans le cours du récit, on nous parle de combattants qu'on voit s'entrechoquer dans le firmament, présage de guerre ; ce qui nous fait croire que Milton, en cette occasion comme en plusieurs autres, ressent l'effet des préjugés superstitieux des temps où il a vécu.

Nous voyons de plus que les démons, sans s'amuser à souffrir les tourments imposés par l'Être Suprême, prennent des divertissements ; les uns font des concerts en orchestre, mariant leurs voix aux sons des instruments ; d'autres n'étant point sensibles à l'harmonie musicale, se distraient en faisant usage de la dialectique ; on en voit d'autres qui, préférant la promenade aux autres amusements, font des voyages de plaisir le long du Styx, du Cocyte, du Phlégéton, du Léthé, de l'Achéron ; et s'ils n'y naviguent pas, c'est probablement parce qu'ils n'avaient point de canots, et n'en savaient point faire, par la raison que Milton ne connaissait pas un canot sauvage du Canada. Mais nous ne voyons pas dans la théologie qu'il y ait jamais eu des fleuves en enfer, et Dieu n'en avait certainement pas créé pour raffraichir les démons.

Satan se trouve dans le même cas que Jupiter, en ce que sa tête enfante un ange féminin. Vient ensuite un conte immoral d'une hardiesse inconcevable, et qui dégoûte également le métaphysicien, le théologien et le philosophe. Nous

nous abstiendrons de le rapporter, comme en étant doublement indigne, par son indécence et par son défaut de justesse. En un mot, à l'exception de la beauté des vers, ce passage est indigne de son auteur.

Satan répond à sa fille la *Mort*, et l'instruit de ces vues, ainsi que la *Révolte*. Il les engage toutes deux à lui donner une issue, afin de pouvoir continuer son voyage. Il y réussit, et ayant surmonté ces obstacles, il poursuit sa marche. Ayant accompli son trajet, il arrive à la demeure du *Chaos*, qui se présente à lui aussitôt. Le roi infernal lui adresse quelques mots, afin de l'engager dans ses intérêts : le Chaos, quoiqu'embarrassé, lui répond d'une manière qui comble ses désirs, et lui enseigne où est le globe terrestre. Satan, dans son empressement, ne lui réplique rien, et vole au lieu indiqué. Après beaucoup de difficultés, il entrevoit la terre.

Nous ne saurions poursuivre sans nous arrêter un moment, pour contempler et admirer la sublimité des pensées de Milton, et la beauté qu'il mêle aux récits les plus futiles. Il y met une importance que lui seul peut ajouter, et sans laquelle une grande partie de son poème serait vide de sens. C'est là surtout que l'on voit sa grande supériorité sur tant d'autres, qui ont voulu briller dans le genre où il a excellé.

LIVRE TROISIÈME.

Milton, avant de reprendre son récit, fait une digression touchante sur son aveuglement. Il y met une sensibilité qui charme, et qui fait sentir la grandeur de son infortune. Nous en citerons quelques vers :

> But closed instead, and ever during dark,
> Surrounds me, from the cheerful ways of men
> Cut off, and for the book of knowledge fair,
> Presented with a universal blank
> Of nature's work, to me expung'd and rais'd,
> And wisdom at one entrance quite shut out.

Le poète décrit avec grandeur les chœurs célestes, l'espace entre l'abîme et l'enfer, et Satan qui arrive aux extrémités du monde. L'Eternel s'adresse à son fils, lui représente l'excès de la rage dont est dévoré Satan, ses tentatives futures pour effectuer la chute de l'homme, qui sera la victime de ses trompeuses amorces. Il lui rappelle ensuite ses motifs en créant l'homme ; la liberté qu'il lui a accordée, et qui seule sera cause d'une faute qu'il pourrait éviter.

Le Fils fait une réponse égale en beauté au discours de son Père. Le Père reprend la parole ; son discours excite un vif intérêt, et fait naître une inquiétude sur celui qui devra mourir pour opérer la rédemption de l'homme. Mais le discours que fait ensuite le Fils porte dans l'âme une douce consolation, dissipe nos appréhensions sur notre futur, et nous remplit de joie et d'espérance. Il parle d'avance de ce qu'il fera à son avénement dans le monde ; il s'offre au trépas pour racheter les hommes, prédit la victoire qu'il remportera sur Satan, son entrée triomphante dans les cieux, ainsi que le pardon céleste accordé par le Très-Haut. Son discours est mystérieux ; il pique la curiosité des anges qui désireraient le comprendre. Le Père accepte ses offres dans la réponse qui commence ainsi :

O Thou in heaven and earth the only peace
Found out for mankind under wrath, O thou
My soul complacent! ....

Après lui avoir exprimé la douleur que lui causera son absence, il lui explique le but de sa mission, son incarnation, la naissance d'une femme qui, sans cesser d'être vierge, enfantera le Rédempteur des humains ; la mort qu'il souffrira, le pardon qu'elle méritera aux hommes ; son réinstallement dans sa gloire première. Il lui décrit, en termes magnifiques, le jugement dernier, l'éclat de sa gloire, la séparation des élus d'avec les réprouvés, le bonheur ineffable et éternel des premiers. Après cette conversation entre l'Eternel et son Fils, les anges pénétrés et ravis les adorent et chantent leur grandeur. C'est là où brille le génie de Milton.

Dans la reprise de sa narration, le poète nous démontre, *rebus ipsis*, qu'il connaît l'Hydaspe et le Gange; qu'il croit les Chinois voyageurs en des sables mouvants, comme les Arabes et les Africains; qu'il suppose une espèce de paradis des fous, où il place *Empédocle*, *Cléombrote*, ceux qui cherchent la pierre philosophale, les partisans luxe. Il ne veut pas donner, en dépit de St. Pierre, entrée aux récollets, aux dominicains, dans le paradis, et il dépeint les reliques, les indulgences, les bulles, les dispenses, que le vent arrache à ces pauvres rebutés qui tourbillonnent dans les airs. Il les met dans le paradis des fous. Il nous décrit ensuite une échelle tout éclatante par sa richesse, et qui va du paradis terrestre jusqu'au ciel. Satan, après l'avoir admirée, regarde les planètes, en poursuivant sa marche. Milton nous donne ici à entendre qu'il se connaît en hypothèses; il suppose qu'il pourrait habiter quelque peuple dans les étoiles. Il parle ensuite du soleil en grand poète; mais il reprend aussitôt la qualité d'astronome, en raisonnant sur la cause du mouvement des astres. Nous sommes gratifiés enfin d'une petite leçon de chimie, mais qui, finissant prématurément, ne met dans l'esprit qu'une très faible idée de cette science.

Satan parle à Uriel. Le rang et la qualité de celui-ci sont mentionnés brièvement: Satan lui adresse un discours pour l'engager à lui enseigner lequel des globes qu'il voyait était la terre. Uriel trompé par ces paroles captieuses, lui répond avec cette franchise qu'inspire un cœur généreux. Il lui fait une courte narration de l'histoire de la création. Il lui montre l'endroit où sont les premiers hommes, qu'il décrit ainsi:

That spot to which I point in paradise,
Adam's abode, those lofty shades his bower.
Thy way thou cans't not miss, me mine requires.

Satan s'incline, part, se rend promptement sur la terre, et en y arrivant, il met le pied sur le mont Niphathès.

LIVRE QUATRIÈME.

Quelle noblesse d'expression n'y a-t-il pas au commencement de ce livre! Comme les fureurs de Satan sont admirablement décrites! L'on voit un pinceau vigoureux qui nous trace avec un coloris éclatant, et les remords de ce malheureux, et sa jalousie du bonheur des humains. Dans sa douleur il fait un parallèle entre sa situation première et son état présent. Sa rage s'excite insensiblement; il se répand en invectives contre l'Etre Suprême, auquel il voue vengeance. Il finit par se promettre un empire dans la demeure des humains. Mais pendant son discours soliloque, il se trahit par ses gestes furieux, et Uriel l'a reconnu. Cependant Satan regarde les plaines d'Eden; il admire les merveilles de la nature; il hume l'air suave du paradis terrestre; il est comparé au nocher côtoyant l'Afrique, qui passe les tours du Mosambique. Milton nous parle aussi de l'Arabie; on voit par là que cette comparaison est tout à la fois mercantile, géographique et maritime; la voici:

.... as when to them who sail
Beyond the Cape of Hope, and now are past
Mosambic, off at sea north-east winds blow
Sabian odours from the spicy shore
Of Araby the blest.......................

Satan entre enfin dans le paradis, et sous la forme d'un vautour, va se percher sur l'arbre de la vie. Après quelques réflexions morales, le poète nous donne la longueur géométrique d'Eden dans les vers suivants:

..................Eden stretch'd her live
From Auran eastward to the royal towers
Of great Silensia, built by Grecian kings,
Of where the sun of Eden long before
Dwelt to Telassar... ....

On voit par la chose même que le poète était bon arpenteur. Il nous fait ensuite une description riche et détaillée, dans des vers flatteurs à l'oreille, de toutes les beautés et de

tous les agréments dont le paradis terrestre est rempli. Mais il est douloureux de remarquer qu'après toutes ces beautés, il y vient un amalgame de la mythologie avec le sujet même, qui est d'une nature si différente. Ce petit écart d'imagination commence ainsi :

.... while universal Pan,
Knit with the graces and the Hours in dance,
Sat on th'eternal spring...............

Le démon qui va tenter Eve, après avoir contemplé les délices dont on jouit dans Eden, voit tout à coup paraître les procréateurs du genre humain ; il admire leur beauté, leurs grâces et leurs attraits. Après une description charmante de ces deux êtres, cet ange de ténèbres se répand en accents douloureux ; il gémit de voir assignée à nos premiers parents la place qu'il devait occuper ; il pressent leur malheur, s'applaudit de leur fragilité, tout en les plaignant ; il semble se déterminer à les perdre par devoir plutôt que par haine. Il s'avance, il les épie, il juge, par leur conversation, qu'il leur est défendu de manger du fruit de l'arbre du bien et du mal. Après avoir exhalé ses fureurs causées par le dépit qu'il éprouve en voyant leur bonheur, il résout de la manière dont il s'y prendra, pour les engager à manger du fruit défendu. S'applaudissant de ses projets, il s'avance auprès d'un lieu où la jeunesse militaire des cieux apprend le métier des héros. Ils ont des armes, des boucliers, des casques, des dards, etc. Ils revêtaient probablement ces armes par prévoyance, en cas d'invasion. Il paraît aussi qu'ils montaient la garde, dont le commandant était Gabriel. Nous rapportons ce passage :

Betwixt these rocky pillars Gabriel sat,
Chief of the angelic guards awaiting night,
About him exercis'd heroic game
Th'unarmed youth of heaven, but night at hand,
Celestial armory, shields, helms, and spears,
Hung high with diamonds flaming, and with gold.

Uriel va avertir Gabriel qu'un démon est dans le paradis terrestre; il lui parle des maux que peut y causer cet ange de ténèbres, et l'assure qu'il ira à sa recherche, et le découvrira avant le lever du soleil.

Adam engage Eve à se retirer avec lui, pour se délasser par le sommeil, des légères occupations dont ils se récréent. Eve lui répond qu'elle est prête à le suivre; mais en même temps, elle fait une question scientifique sur l'utilité des astres; et Adam, qui possède la science infuse, lui dit que ces globes ont une route régulière, et que leur clarté est destinée aux nations qui ne sont pas encore nées. Il lui parle aussi des anges et des concerts séraphiques qu'ils entendent souvent dans le lointain. En s'entretenant ainsi, ils s'avancent tous deux vers le lieu de leur repos; ils y arrivent, et après avoir fait leur prière, ils se livrent au sommeil. Milton fait ensuite quelques réflexions sur la commodité qu'il y a à ne porter aucun vêtement:

.... and eas'd the putting of
These troublesome disguises which we wear.

Gabriel ordonne à Zéphon et Thuriel, (sans doute le sergent et le caporal de la garde) d'aller à la découverte de l'ange rebelle qu'Uriel a vu. Ils obéissent, et ils l'aperçoivent enfin sous la forme d'un crapaud qui troublait le sommeil d'Eve par des songes trompeurs et pernicieux. Zéphon le touche de sa lance, et Satan prend aussitôt sa forme ordinaire. Celui-là demande avec aigreur qui il est: le démond lui répond qu'il est un des premiers anges; mais Zéphon, qui le connaît bien, lui reproche ce qu'il est, en lui rappelant sa condition première. Satan le défie au combat: on lui répond avec mépris, et cependant tous trois s'approchent d'un lieu où est une compagnie céleste. Une altercation s'élève entre Satan et Gabriel; ils se font l'un à l'autre de terribles menaces. L'ange prouve à son ennemi qu'il est plus fort que lui, par la balance céleste qui penche de son côté. Satan s'enfuit aussitôt en murmurant de rage.

LIVRE CINQUIÈME.

Le commencement de ce livre présente le réveil d'Eve admirablement dépeint. C'est Adam qui la tire du sommeil en lui adressant les paroles les plus tendres. Eve lui raconte un rêve chagrinant qui l'a assiégée toute la nuit. Ce songe fait pressentir au lecteur la chute d'Eve, qui en fait le sujet. Adam rassure son épouse effrayée, par les discours qu'il croit les plus propres à lui rendre raison de son songe. Eve consolée s'agenouille avec son époux, et tous deux rendent hommage au Très-Haut, leur créateur. Ils chantent sans accompagnement, comme dit le poète :

More tunable than needed lute or harp.

Ils chantent un cantique de louanges. Ce devoir achevé, ils vont travailler à l'ornement de leur jardin. Dieu les voit, et appelant Raphaël, (que le poète nous apprend, par provision, avoir marié Tobie à Sarah,) il lui dit d'aller recommander à Adam de remplir bien ses devoirs. Raphaël, en obéissance, part et arrive promptement dans Eden: à son entrée, la garde s'est rangée, avertie par les sentinelles, pour lui faire honneur, comme le disent les vers suivants:

.... straight knew him all the band
Of angels under watch; and to his state
And to his message high in honour rise.

Adam le voit venir. Il était alors midi, temps auquel Eve était à faire les préparatifs du dîner. Adam appelle son épouse ; il lui propose de bien recevoir l'étranger céleste. Eve, selon la coutume des femmes de ménage, fait d'abord quelques difficultés, alléguant le manque de provisions. Néanmoins, elle va visiter son jardin et son verger, et elle en rapporte toutes sortes de fruits: elle met la main à l'œuvre; elle fait du lait d'amende ; elle exprime le jus du raisin, et elle orne le tout avec des roses. L'ange arrive, et le père des hommes, qui a été au-devant de lui, le prie de s'arrêter dans sa demeure. Son offre est acceptée. Ils entrent dans

la maison champêtre où Eve les attend. Raphaël la salue, et ils s'asseyent tous trois. Adam présente des fruits à son hôte, et il s'engage entr'eux une conversation sur les mêts. Raphaël, pour prouver que les anges peuvent manger, appelle à son secours l'alchimie, la théologie, la métaphysique; mais ceci n'est pas complet: Milton aurait dû nous donner un système anatomique du corps des anges; car il est juste et raisonnable que lorsque l'on apprend qu'un esprit peut manger et digérer, l'on connaisse aussi sa formation; faute de quoi, que l'on nous passe l'incrédulité; car il est difficile de se persuader que des choses spirituelles soient capables de fonctions corporelles.

Après qu'ils ont mangé suffisamment et sans excès, Adam requiert de son convive qu'il lui décrive les mœurs des anges. Raphaël le fait, et le père des hommes, enchanté de ce discours, lui témoigne son admiration sur ce qu'il vient de dire. Après avoir encore conversé, Adam le prie de lui faire part de ce qu'il sait sur la révolte des anges. Alors celui-ci en fait le récit, et lui décrit d'une manière admirable qu'il y a dix millions de drapeaux, d'étendards et de bannières, entre l'avant et l'arrière-garde de l'armée angélique: tout cela, ajoute-t-il, est pour la distinction entre les hiérarchies. Il parle aussi d'écussons où il y a des devises séraphiques. Raphaël continue son récit. Dieu proclame la grandeur de son fils. Le soir, dit-il, on donne aux anges un repas, où il y a de l'ambroisie et du vin céleste. Ce souper fini, les anges commencent à s'endormir; mais Satan veille, n'ayant point pris part au souper. Il est transporté de jalousie; il veut tenter un esprit céleste, et entraîne, par artifice, une partie des anges vers les lieux où est son royaume; et là, par un discours plein de détours, il leur propose insensiblement de se révolter contre Dieu. Abdiel, séraphin zélé pour la gloire de son créateur, s'y oppose avec chaleur; mais la foule, séduite par l'ange rebelle, ne veut pas l'écouter. Enfin Gabriel leur prédit avec énergie leur châtiment, s'ils ne prêtent pas l'oreille à sa voix. Il part et laisse là les factieux.

LIVRE SIXIÈME.

Abdiel, continue le narrateur, retourne dans les cieux, où il est accueilli par la foule des séraphins, qui le conduisent et le présentent à Dieu. Le Très-Haut, après l'avoir loué, donne ordre à Michel d'aller combattre les rebelles. L'alarme est donnée, et déjà l'armée angélique marche au son des instruments d'une musique guerrière:

> .... mov'd on
> In silence their bright legions, to the sound
> Of instrumental harmony....................

Les deux armées se rencontrent: Satan est sur un char:

> The apostate in his sun bright chariot sat.

Addiel et lui se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre: ils se font des menaces, des reproches; ils se disent des injures: enfin Abdiel frappe Satan, qui tombe. Sa chute met la terreur dans son parti, et la bataille devenant générale, le choc retentit dans les airs. Michel rencontre Satan, le menace, le frappe, et le blesse grièvement, mais non mortellement. Enfin les généraux de l'armée céleste redoublent d'efforts, et mettent la victoire de leur côté. Pendant la nuit, Satan assemble son conseil de guerre. Après les avis proposés, il déclare qu'il a trouvé un secret meurtrier contre ses ennemis, l'art de fabriquer et d'employer la poudre à canon. Alors tous se lèvent et s'en vont concourir à sa manufacture. La nuit s'est à peine passée qu'ils ont fabriqué une grande quantité de poudre; et dès l'aube du jour, ils retournent à la charge. Zopiel les aperçoit le premier, crie aux armes, et les anges, rangés à l'instant en bataille, attendent de pied ferme les assaillants. Mais, ô terreur imprévue! la mitraille est déchargée sur eux: ces fidèles serviteurs de Dieu se sentent les entrailles déchirées par la grêle meurtrière, et cela les fait plier; en vain veulent-ils laisser passage aux boulets; tout est inutile. Ils sont obligés de s'envoler sur les monts célestes; ils prennent des quartiers de rochers, les lancent de là sur les révoltés, qui en sont

foudroyés, et regagnent par là leur supériorité. Mais pendant le combat, Dieu parle à son fils : il lui fait remarquer la désobéissance criminelle de Satan, l'envoie au secours des anges, et l'arme, par provision, de ses propres flèches, de sa propre épée et de son propre tonnerre, comme dit le poète :

.... bring forth all my war,
My bow and thunder, my almighty arms,
Gird on, and sword upon thy puissant thigh.

Le Verbe, plein d'obéissance, s'apprête à partir. Il monte dans le char de son père, et il fend les airs pour se rendre au champ de bataille. En arrivant, il engage ces cohortes à se reposer, dans un discours qu'il leur fait, et leur annonce qu'il va aller seul asservir les rebelles. A l'instant il part ; il arrive sur eux ; il les perce de mille dards. Enfin, il les conduit jusqu'au bord de l'enfer ; et là, les pressant encore plus, ils tombent et s'abîment dans la profondeur des gouffres. Alors l'heureux vainqueur revient triomphant ; il entre dans le ciel, au milieu des hymnes et des chants célestes ; il s'approche du trône du père, et lui remet les armes qu'il lui a prêtées. Raphaël finit son récit, en exhortant Adam à profiter de l'exemple terrible des vengeances divines ; et lui conseille de toujours respecter Dieu, en soutenant la faiblesse de sa femme.

LIVRE SEPTIÈME.

Au commencement de ce livre, est une invocation à Uranie, de la plus grande beauté, et dans laquelle, pour relever la grandeur de son sujet, il en fait un parallèle avec la fable : elle finit par ces beaux vers :

...... so fail not thou who thee implores,
For thou art heavenly, she an empty dream.

Adam, après le récit de Raphaël, médite sur ce qu'il vient d'entendre ; il cherche à découvrir la cause de la révolte des anges factieux ; et sa curiosité augmentant, il est com-

paré à un voyageur qui vient de loin, et qui s'arrêtant auprès d'un ruisseau, le regarde couler: il prie l'ange de l'instruire des causes de la création du monde. L'ange y consent, et lui raconte qu'aussitôt que Satan est englouti dans le gouffre infernal, Dieu annonce à son fils qu'il va créer l'homme, conjointement avec lui. Les hiérarchies célestes applaudissent et chantent un cantique de louange. Cependant, l'Eternel part, et avec le compas d'or qu'il a tiré de son magasin, il trace les limites du monde :

> He took the golden compasses, prepar'd
> In God's eternal store, to circumscribe
> This universe, and all created things.

Et la terre et les cieux sont à l'instant créés; à la voix du Tout-Puissant, le chaos se débrouille, et les éléments se séparent l'un de l'autre: il commande à la lumière d'être, et à l'instant, la lumière est. Le firmament, les mers et la terre sont perfectionnés. Les animaux commencent leur existence. Enfin l'Eternel couronne son ouvrage par la création de l'homme, qui complète la nature, et qui donne un nom à tous les animaux. Il est créé heureux, libre de tout faire, excepté de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mort. Dieu retourne dans le ciel. A son entrée, les cieux retentissent de chants d'allégresse et de cris de joie. Le poète nous apprend que la porte du ciel est à deux battants, et qu'elle aboutit à un chemin sablé d'or et pavé en étoiles. L'architecte suprême consacre le septième jour à son repos; les anges passent toute cette journée en concerts. Les orgues se font entendre dans le lointain; les voix séraphiques se mariant aux sons mélodieux des instruments. Un hymne d'action de grâces est chanté. L'ange finit sa narration, en donnant à espérer au premier homme que cette histoire de la création parviendra, par translation, à sa postérité la plus reculée.

LIVRE HUITIÈME.

Adam écoute encore l'ange qui a cessé de parler. Enfin revenu à lui, il fait les plus vifs remercîments au narrateur. Il se livre à de profondes réflexions sur lui-même, sur la terre, les globes, enfin sur tout ce qui l'environne. Eve, qui n'entend rien à ces entretiens sublimes, s'en va dans son jardin; elle ne veut s'éclaircir sur les propos de l'ange qu'avec son époux. Raphaël, à la prière d'Adam, lui fait une longue description astronomique du mouvement des cieux, et l'exhorte à ne pas désirer d'en savoir plus long. Adam, docile à la voix de l'ange, réprime sa curiosité, et lui parle de sa reconnaissance pour Dieu, et de ses devoirs. Raphaël lui répond que Dieu l'a comblé de tous ses dons: il lui dit aussi que, lors de sa création, il avait été explorer, avec une puissante escorte, l'endroit où Satan était enfermé; car on craignait que les prisonniers ne forçassent les barrières qui leur étaient opposées. Il finit en le priant de lui faire part des sentiments qu'il éprouva lorsqu'il commença d'exister, et de ce qui lui arriva ensuite. Adam le fait d'une manière admirable. C'est là où Milton étincelle du feu d'un génie sublime; c'est là que l'on se sent pénétré d'admiration pour cet homme qui a pu ainsi imaginer et décrire les sentiments du premier des humains.

Raphaël prend congé de son hôte, en l'exhortant à se méfier de Satan, son plus cruel ennemi. Tandis que le messager céleste se lève pour partir, son hôte lui dit adieu; il le supplie de revenir encore dans sa demeure; et ils se séparent tous deux.

LIVRE NEUVIÈME.

Le commencement de ce livre donne un pressentiment des maux à venir. Le poète élève son sujet au-dessus de l'*Iliade* et de tous les sujets profanes. Satan banni du paradis terrestre essaie à y rentrer et il y réussit. Il s'introduit dans le corps d'un serpent; mais avant de se métamorpho-

ser, il se parle à lui-même, se déchaîne contre le Tout-Puissant, et s'indigne de l'abaissement qu'il est obligé de subir, en entrant dans le corps d'un animal rampant. Enfin il s'empare d'un reptile qu'il trouve endormi. Pendant ce temps, Eve s'adresse à son époux, lui parle de ses fleurs et du travail qu'elle y consacre; elle fait aussi quelques réflexions sur l'insipidité des choses qui ne sont pas acquises par le travail. Adam lui répond qu'il partage ses sentiments; toutefois, il lui fait entendre qu'il craindrait de la voir s'absenter, à cause de Satan, qu'il connaît dans l'intention de la tenter: enfin il la supplie de demeurer continuellement avec lui. Eve, aussi surprise qu'affligée de la défiance d'Adam, lui répond qu'elle connaît bien les dangers qu'elle peut courir étant seule; mais qu'elle se croit assez de prudence pour s'en tirer: elle lui fait part du chagrin que lui cause son peu de confiance en elle. Adam lui demande en réponse si elle connaît la ruse et le pouvoir de l'ange tentateur: il lui rappelle les esprits célestes qu'il a changés en démons par ses artifices.

Eve se voyant toujours taxée de faiblesse, laisse voir une douleur manifeste de ce qu'elle ne peut sortir impunément, et Adam vaincu par ses plaintes, consent à ce qu'elle s'absente, en lui recommandant de faire usage de sa raison en cas de péril. Eve part en assurant Adam qu'elle se croit capable de résister aux tentations de l'ennemi, et l'ennemi, sous sa figure empruntée, ne tarde pas à la voir. Il admire sa beauté, qui adoucit pour un moment sa fureur; mais bientôt sa rage se rallume; et il s'excite à profiter de l'occasion que lui offre une femme denuée de toute protection. En s'occupant ainsi avec lui-même, il s'avance vers la mère des humains; il la regarde, et finit par lui adresser la parole, en lui faisant un discours plein de louanges passionnées. Eve, étonnée de lui entendre articuler des sons humains, lui demande comment il se fait qu'il puisse ainsi exprimer ses pensées par la parole. Le traître lui répond dans un langage insidieux, que c'est l'effet d'un fruit qu'il avait cueilli sur

un arbre. Eve sentant sa curiosité piquée, demande au reptile où est cet arbre: celui-ci s'offre aussitôt à l'y conduire. Eve accepte; ils s'acheminent et arrivent à l'arbre, que l'épouse d'Adam reconnaît pour celui de la science du bien et du mal, et elle refuse d'y toucher, alléguant pour raison la défense de Dieu.

Le tentateur montre de la surprise; il parle à Eve d'une manière qui égale, dit Milton, celle des orateurs grecs et romains: il conclut son oraison, en lui promettant la divinité si elle mange du fruit défendu. L'épouse d'Adam est tentée par le goût et l'odorat, et elle est séduite par l'ambition. Elle parle longtemps; elle se consulte, elle finit enfin par manger. Le serpent se cache, et cependant elle s'épuise en transports de joie; elle rend grâces à genoux à l'arbre producteur des fruits qui lui ont plu; elle part pour aller trouver son époux, qu'elle instruit de ce qu'elle a fait. Adam est rempli de consternation et d'épouvante, mais finit, après une grande perplexité, par se résoudre à partager le sort de sa moitié. Celle-ci se répand en effusion de sentiments de reconnaissance pour son époux, et lui présente le fruit fatal, qu'il mange aussitôt. Ensuite, ils se retirent tous deux pour se reposer. A son réveil, Adam sent naître des remords qui, le subjuguant, le font éclater en invectives contre le serpent et ensuite contre sa femme, qui s'émeut, et lui reproche sa propre faiblesse, en maudissant sa coupable indulgence. Adam, aigri par cette vive repartie, parle à Eve d'une manière injurieuse, et rejette sur elle toute la culpabilité de leur faute commune. C'est ainsi qu'ils commencent leurs malheurs, en se divisant.

LIVRE DIXIÈME.

Dès que les anges s'aperçoivent de la désobéissance de l'homme, ils désertent le paradis terrestre. Ils ne peuvent concevoir comment l'ange rebelle a pu s'introduire dans le jardin, à leur insçu. Ils s'appitoient sur le sort de l'homme,

mais leur douleur n'altère point leur félicité. Cette pensée est rapportée avec cette énergie qui est particulière à Milton:

.... dim sadnes dit not spare
That time, celestial visages, yet mix'd
With pity, violated not their bliss.

Cependant les anges se rendent devant le trône de l'Eternel, qui leur parle de la chute de l'homme. Il s'adresse ensuite à son fils, qu'il charge d'aller décider du sort des humains. Le Verbe part seul pour se rendre sur le globe terrestre; et il arrive dans Eden. Là, il appelle Adam, qui fuit aussitôt avec son épouse; mais le fils de Dieu les voit dans l'endroit où ils se sont cachés, et il s'approche, en leur ordonnant de paraître. Adam, pour excuser son retard à obéir, dit que sa nudité l'a empêché de se montrer aussitôt: mais le Seigneur lui demande s'il n'aurait pas mangé du fruit défendu, puisqu'il n'y avait que ce fruit seui qui pût donner connaissance de la nudité. Le père des hommes voulant s'excuser sur son épouse, reçoit une réponse foudroyante. Dieu s'adresse ensuite à Eve, qui rejette la faute sur le serpent. Le Seigneur irrité condamne le serpent à ramper sur la terre, et lui prédit sa défaite future par une femme. Il dit ensuite à Eve qu'elle enfantera dans d'horribles douleurs, et qu'elle sera soumise à son mari. Adam est enfin condamné à gagner son pain à la sueur de son front, et le couple infortuné entend prononcer l'arrêt de mort sur lui et ses descendants.

Le Verbe divin retourne vers son père, et cherche à appaiser sa colère, en faveur de l'homme accablé de maux. Pendant ce temps, la Révolte fait une proposition à la Mort, sa fille; elle l'engage à aller avec elle à la recherche de Satan, son père. La Mort y consent avec joie, et elles partent en volant dans les airs. La Mort, avec sa masse, fait sur l'abîme un pont de glace, dont elle cimente les matériaux avec de l'asphalte. Il aurait été, ce semble, plus commode à la Mort et à la Révolte de faire un saut par-dessus l'abîme;

car ce n'est que comme cela qu'elles ont pu faire les fondations du pont. Ce pont est comparé à celui que Xerxès fit bâtir sur l'Hellespont. Le poète nous informe en sus que Xerxès fit fouetter la mer et la mettre aux fers. Voici les vers qui renferme cet étalage d'érudition :

> Xerxes the liberty of Greece to yoke,
> From Susa, his Memnonian palace high,
> Came to the sea, and over Hellespont
> Bridging his way, Europe with Asia
> Joined, and scourged with many a stroke
> Th'indignant waves.

Le pont achevé, la Mort et la Révolte passent l'abîme, et déploient leurs ailes dans notre univers. Mais elles sont surprises par la rencontre de Satan, qu'elles reconnaissent et à qui elles souhaitent le bonheur. Mais Satan est étonné à la vue du pont qu'elles ont bâti ; elles l'informent qu'elles ne l'ont érigé que pour se réunir à lui : il en est charmé. Il leur conseille d'aller visiter le monde, et de se divertir de leur mieux ; quant à lui, il retourne dans les goufres infernaux, à la porte desquels il arrive bientôt. Il trouve que le guet démoniaque en est parti : il entre dans son empire et voit le conseil assemblé. Encore de la géographie et de l'histoire en comparaison :

> As when the Tartar from his Russian foe,
> By Astracan, over the snowy plains
> Retires ; or Bactrian Saphi from the horns
> Of Turkish crescent, leaves all waste beyond
> The realm of Aladule, in his retreat
> To Taurus or Casbeen.

Satan entre dans le Pandémonium, sous des traits inconnus, redevient aussitôt lui-même, et est applaudi par le peuple des démons. Il leur fait un court récit de ses aventures et de ses travaux, et leur promet le monde terrestre pour s'y réfugier. Il se tait, attendant les louanges et les applaudissements qu'il croit mériter ; mais il n'entend que des sifflements. Satan en est étonné ; mais il l'est encore

davantage, lorsqu'il s'aperçoit qu'il se métamorphose avec ses compagnons en serpents. Les voilà tous mêlés les uns avec les autres sans aucune distinction. Ils sortent tous pour aller chercher ceux qui montaient la garde des enfers; mais tous ces superbes régiments laissent tomber leurs armes, et deviennent aussi des serpents. L'arbre de la science du bien et du mal paraît dans leur demeure chargé de son beau fruit. Les voilà atteints d'une faim et d'une soif dévorantes. Mais quelle est leur douleur, lorsqu'ils trouvent que ces fruits, si blancs en apparence, ne sont que des amas de suie et de cendre, dont l'amertume brûlante leur donne un déboire affreux, qui ne les dégoûte que pour les abuser encore par une couleur séduisante et perfide.

Cependant la Révolte et la Mort se rendent dans Eden: la première se livre à des transports de joie, en voyant ce monde, dont elle se croit reine: mais la Mort préfère à tout le plaisir d'assouvir sa passion pour le carnage. Dieu en les voyant les montre aux anges. Il prononce un jugement favorable aux hommes. Alors les cieux retentissent de chants d'allégresse, en réjouissance de la décision du Très-Haut. Dieu ordonne aux anges de faire divers changements dans la nature: par son ordre les saisons commencent et toutes les révolutions des astres. (Suit la description des travaux angéliques, qu'il serait très utile et très excellent de lire auprès d'une sphère armillaire.) Tandis que ces bouleversements s'opèrent dans le monde, Adam, effrayé du désordre qu'il remarque partout, se parle, se rappelle son bonheur passé, et réfléchit avec épouvante à son avenir et à celui de sa postérité. Il s'adresse à tout ce qui l'environne, et Eve voulant le consoler, ne reçoit de lui que de cruels reproches. Elle se jette à ses pieds, le conjure d'oublier sa faute, et l'exhorte à s'unir avec elle pour repousser l'ennemi commun; enfin elle fait tout pour ranimer ses premiers sentiments envers elle. Adam appaisé lui parle d'une manière plus douce, et s'écrie sur les malheurs de sa race à venir. Eve fait à Adam une propo-

sition qu'il n'approuve pas : il lui indique la seule voie qui peut les garantir des derniers malheurs, et lui parle des moyens auquels ils auront recours pour suppléer à leurs besoins. En parlant ainsi, ils versent tous deux des pleurs, et se mettent en prière.

LIVRE ONZIÈME.

Cependant la prière du couple infortuné va jusqu'au pied du trône du Très-Haut, par l'entremise de son Fils. Il intercède et promet de nouveau de se sacrifier pour eux. Dieu consent à tout. A l'instant la trompette sonne, (Milton prétend que c'est la même qui a sonné sur le Sinaï, et qui sonnera à la fin du monde,) et les chants d'allégresse retentissent dans le Ciel. Dieu ordonne solennellement à Michel d'aller, avec l'élite des chérubins, signifier aux premiers humains la sentence divine qu'il a prononcée contre eux, et d'en commencer l'infliction. Michel, le glaive en main, après avoir rangé les anges en cohorte militaire, part et se rend avec eux dans Eden. Adam, qui venait de s'éveiller, s'adresse à Eve : il lui parle de la gratitude qu'ils doivent avoir pour Dieu, dont la bonté leur laisse des moyens pour revenir à leur premier état. Il lui rappelle cette partie de la sentence qui condamne le serpent à avoir la tête écrasée par la femme. Enfin, il conclut par ces sublimes paroles :

.......................whence hail to thee,
Eve, rightly call'd, mother of all mankind,
Mother of all things living, since by thee,
Man is to live, and all things live for man.

Eve fait une réponse pleine de tristesse sur leur vie à venir. Elle espère pourtant que Dieu les laissera demeurer dans le paradis terrestre. Elle est consternée à la vue des combats sanglants que se livrent les animaux, ainsi que d'une tempête qui a lieu pour la première fois. Son époux fait de mornes réflexions sur la mort qu'ils doivent subir.

En conversant, ils aperçoivent dans le firmament une lumière qui leur fait présager que ce sont des messagers divins. Les anges arrivent et font halte sur la montagne d'Eden, et bientôt le paradis terrestre est investi. Suit la description de Michel:

> ....over his lucid arms,
> A military vest of purple flow'd
> Livelier than Melibœan, or the grain,
> Of Sorra, worn by kings and heroes old,
> In time of truce, etc.

Le guerrier séraphique vient avec dignité prononcer finalement sur la destinée des mortels: Adam le salue profondément, mais son inclination respecteuse est reçue avec hauteur. Il ordonne à Adam et à Eve de sortir du paradis terrestre, où ils ont eu tant de félicité, et leur répète l'arrêt de mort. Eve éclatte en regrets, entendant le discours du ministre de Dieu, et elle est réprimandée de ces plaintes inutiles. Adam parle à Michel, lui confie ses inquiétudes sur la manière dont il adorera Dieu. L'ange le rassure, et lui fait voir par la vertu d'une préparation pharmaceutique, l'histoire future du monde. Le vision a lieu sur une montagne, où le poète fait une dissertation sur l'histoire et la géographie ancienne et moderne. Le topique ou collyre faisant effet, Adam est pénétré d'effroi, en voyant les maux futurs; mais la vision, se prolongeant, lui présente des images plus gaies: ce sont les arts qu'il voit naître et mis en œuvres; ce sont les divertissements de jeunes personnes de différent sexe. Adam voit encore des scènes que Milton se plaît à décrire, des armées qui en viennent aux mains, des siéges, des béliers qui battent des murailles, des héros en pourpalers. Le père des hommes gémit à cet aspect: il voit aussi les ivrognes qui fêtent, se querellent et se battent, qui forment des assemblées tumultueuses, et se livrent au jeu, à la fornication et à tous les vices, en pleine liberté. Un vieillard les vient gourmander: n'étant point écouté, il les laisse pour aller bâtir une arche, dans laquelle il entre avec sa

famille et une couple de chaque espèce d'animaux : alors le déluge commence. Adam est pétrifié et tremblant ; il se plaint de ce qu'on ne l'a pas laissé dans l'ignorance de l'avenir. L'archange, après lui avoir parlé de la perversité future des hommes, lui fait contempler la fin du déluge, et l'arche se reposant sur l'Athos. Alors il se réjouit, en prévoyant que sa race ne sera pas éteinte. Le fils de la lumière confirme ses espérances, et lui montre l'arc-en-ciel, qui sera le signe de l'alliance entre Dieu et l'homme. Finalement, il prédit la manière dont le monde périra, et sera régénéré par le feu à la fin des siècles.

LIVRE DOUZIÈME ET DERNIER.

L'ange recommence à présenter à Adam les tableaux de l'histoire du monde en récit. Après le déluge, le premier roi paraît sur la scène : il force les humains à se courber sous son pouvoir, et entrepend de bâtir une tour pour rivaliser la gloire du Créateur. Mais ses desseins et ses espérances sont frustrées ; car les différentes langues que Dieu met parmi les hommes, font qu'ils ne peuvent plus se communiquer leurs pensées les uns aux autres ; de sorte qu'ils sont forcés d'abandonner leur entreprise, par la confusion des langages, et ils nomment cette tour *confusion* en mémoire de l'événement. (Ici le père des humains s'indigne de ce qu'on ravit la liberté à ses enfants.) L'ange continue son récit, qui n'est dans le fond qu'un abrégé de l'histoire sacrée, assez connu de la plupart des lecteurs.

Adam est frappé de ce que lui a dit l'ange : il se récrie sur la bonté de Dieu ; parle du petit nombre des élus, et témoigne la crainte qu'il a que ses enfants ne manquent de guide pour les diriger dans la voie de Dieu. L'ange dissipe ses inquiétudes, en l'informant des grâces et des moyens que Dieu leur donnera. Le père des hommes, après avoir adressé quelques mots à l'envoyé céleste, fait une prière à l'Eternel. Il est affermi dans sa résolution d'être fidèle à son Créateur ; il lui est ordonné d'aller éveiller son épouse

qui était endormie pendant leur entretien ; enfin, il reçoit une douce exhortation à la constance. Ils descendent tous deux au bas de la montagne. Dès l'abord d'Adam, son épouse se réveille, et il lui adresse la parole. Mais aussitôt le commandant des bataillons séraphiques les prend par la main, et les emmène vers la porte d'orient. Les malheureux époux sortent, en pleurant, du jardin qui fut le berceau de leur naissance, et ils s'en vont commencer cette carrière malheureuse qui leur fera toujours regretter les jouissances du paradis terrestre.

CHARLES MONDELET et WILLIAM VONDELVENDEN. (1)

1823.

L'ENFANT PRÉCOCE (2).

On admirait dans un cercle nombreux,
D'un jeune enfant l'esprit fertile, heureux
Et cultivé, lorsque dans sa présence,
Un pédant dit : " Dangereuse science !
" Enfant si fin, qui trop tôt mûrit,
" A dix-huit ans est dépourvu d'esprit,
" Rien n'est plus vrai." L'enfant dit à ce sage :
" Que vous deviez être fin à mon âge !"

D. B. VIGER. (3)

---

(1) L'honorable Charles Mondelet, aujourd'hui Juge de la Cour de Circuit, et M. William Vondelvelden, avocat, du barreau de Montréal. M. Mondelet a aussi publié en 1840 un volume de lettres sur l'éducation primaire.

(2) Ces vers ont été écrits et publiés longtemps avant 1823, mais nous les avons trouvés dans les journaux publics de cette année, et nous les plaçons en conséquence sous cette date.

(3) L'honorable Denis Benjamin Viger, né à Montréal le 19 août 1774. M. Viger a été député à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, en 1808 par la ville de Montréal, et successivement par le comté de Leinster et le comté de Kent actuellement Chambly; il a représenté ce dernier comté jusqu'en 1828. Il fut choisi en 1828 avec MM. Cuvillier et Neilson pour aller soutenir auprès du Gouvernement impérial les pétitions des habitants du pays contre l'administration du comte Dalhousie. De retour dans la Province, M. Viger fut nommé membre du Conseil Législatif. En 1831, la

1823.

LA VANITÉ.

Une dame orgueilleuse, altière,
De sa noblesse toute fière,
Donnait pourtant mainte leçon
De vertu, de religion,
Aux gens d'alentour, au village
Qu'elle habitait. Elle était sage
Sous ce rapport ; mais fréquemment,
Elle montrait le sentiment
Dont elle avait l'âme remplie,
Que dévote souvent allie
A la vertu. Sa vanité

Chambre d'Assemblée le choisit pour aller appuyer les plaintes du pays contre les griefs qui existaient alors. Il revint dans la Province en 1834, et continua à siéger dans le Conseil Législatif jusqu'à la dernière session du Parlement du Bas-Canada. Emprisonné le 4 novembre 1838, sans motifs assignés dans le mandat d'arrestation, il est resté près de 19 mois renfermé dans la prison, refusant de donner le cautionnement qu'on requérait de lui, comme on peut le voir dans son mémoire dans lequel il a rendu compte de ses motifs; il est sorti sans donner ce cautionnement. Dans le premier Parlement du Canada, depuis l'union des deux Provinces, M. Viger a représenté le comté de Richelieu. En décembre 1843, après la résignation du ministère Lafontaine-Baldwin, il fut nommé membre du Conseil Exécutif, et en 1844 lord Metcalfe le nomma Président de ce Conseil. Ayant perdu l'élection du comté de Richelieu, M. Viger fut député, en 1845, à l'Assemblée Législative par la ville des Trois-Rivières. Il a résigné sa charge de Président du Conseil Exécutif en 1846, et a été nommé membre du Conseil Législatif en février, 1848. Outre les nombreux écrits de M. Viger qu'on retrouve dans les journaux publics, depuis 1792 jusqu'à nos jours, nous avons de lui les pamphlets dont suivent les titres, savoir:—Considérations sur les effets qu'ont produit en Canada la conservation des établissements du pays, les mœurs, l'éducation, etc, etc., etc., de ses habitants, et les conséquences qu'entraînent leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne, 1809.—Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des lois, des usages, etc., de ses habitants, 1826.—Considérations relatives à la dernière Révolution de la Belgique, 1831.—Observations de l'Honorable D. B. Viger, contre la proposition faite dans le Conseil Législatif de rejeter le bill pour la nomination d'un Agent de la Province en Angleterre, 1835.—Mémoires relatifs à l'emprisonnement de l'honorable D. B. Viger, 1840.—La Crise Ministérielle, 1844.

Faisait tort à la vérité
Qu'elle prêchait avecque zèle.
Un jour qu'elle avait autour d'elle
Maint et maint honnête auditeur,
Qui l'écoutait avec ardeur,
Parlant de notre dernière heure,
Et de la céleste demeure,
Et du bonheur du paradis,
Comme on fait dans les saints écrits;
Disant comme eux que Dieu appèle
Tout homme qui lui est fidèle;
Quelqu'un singeant l'homme grossier,
Demande si le roturier
Pourrait au ciel avoir sa place,
Avec l'homme de noble race!
" Oui, lui dit-elle, assurément,
" Mais dans un autre appartement."

D. B. Viger.

1823.

L'ÉCHAPPÉE.

Un bon père excédé des peines
Que lui causaient maintes fredaines
De ses enfants, voulait frapper
Ces marmots pour les corriger.
Sa femme, suivant l'ordinaire,
Se trouva d'un avis contraire.
L'époux lui dit, un peu piqué :
J'aurai, je crois, la liberté
De corriger ma géniture;
Je tiens ce droit de la nature.
Ouida! dit la femme en courroux,
Monsieur, ils ne sont point à vous!

D. B. Viger.

1823.

LE LION, L'OURS ET LE RENARD.

FABLE.

Certain Renard, un jour qu'il était en voyage,
De soins rongé, tourmenté de la faim,

Vit l'Ours et le Lion disputant pour un daim,
Que chacun voulait sans partage.
" Parbleu ! se dit aussitôt le matois,
" De la forêt laissons faire les rois ;
" En évitant leur machoire cruelle,
" Tirons parti de la querelle."
Il n'était pas un franc Algérien,
Mais, comme on voit, bon Calédonien.
Pendant que sur le cas en lui-même il raisonne,
De ci, de là, chaque lutteur,
De dent, de griffe avec fureur,
A l'autre de bons coups il donne,
Tant, qu'à la fin tous deux tombant de lassitude,
Maître Renard, sans plus d'inquiétude,
Peut sous leurs yeux, cette aubaine enlever,
Aux dépens des héros, s'égayer et dîner.

J'ai vu souvent dans ma patrie
Mes trops légers concitoyens,
Canadiens contre Canadiens,
Lutter avec même furie ;
Nouveaux venus, nos pertes calculer,
S'en enrichir et de nous se moquer.

D. B. Viger.

1825.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Air : *Brûlant d'amour et partant pour la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence,
Mon pays seul a des charmes pour moi :
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi?
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois à l'aspect de nos belles
L'Européen demeure extasié !

Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'été les change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encor de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur!

Oh! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

A. N. Morin (1).

---

(1) L'honorable Augustin Norbert Morin, Président de l'Assemblée Législative. M. Morin est né à St. Michel de Québec, le 12 octobre 1803. Il est l'auteur d'un pamphlet intitulé "Lettre à l'Honorable Juge Bowen," au sujet de l'usage légal de la langue française en Canada. M. Morin a fondé le journal *La Minerve* en 1826, et en a été le rédacteur pendant plus de dix ans. Il a été député à tous les Parlements, depuis 1830 jusqu'à ce jour, par les comtés de Bellechasse, de Nicolet et du Saguenay. M. Morin a été député en Angleterre par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada en 1834 pour demander le redressement des griefs dont le pays se plaignait. En 1841, ce Monsieur fut nommé Juge de District, et en 1842 Commissaire des Terres de la Couronne et Membre du Conseil Exécutif. Il résigna ces deux charges en décembre 1843, avec tous ses autres collègues, à l'exception d'un. M. Morin a été élu Président de l'Assemblée Législative en février dernier.

1826.

LA CHANSON DU VOYAGEUR CANADIEN (1).

TRADUCTION DE LA CHANSON ANGLAISE DE MOORE.

Aux approches du soir, aux sons lents de l'airain,
Nos voix à l'unisson, nos rames en cadence,
Quand l'ombre des forêts se perd dans le lointain,
A Sainte Anne, chantons l'hymne de la partance.
Ramons, camarades, ramons,
Les courants nous dévancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

Et pourquoi dérouler la voile en ce moment?
Nul zéphir n'a ridé la surface de l'onde:
Mais si loin du rivage Eole nous portant,
Rend la rame au repos ... entonnons à la ronde:
Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous dévancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

---

(1) Thomas Moore, l'Anacréon moderne, est un des premiers poètes du jour. Son goût exquis n'a pas dédaigné un sujet purement canadien; et la grandeur des sites et la simplicité des mœurs du pays ont su échauffer son enthousiasme. C'est au moins un dédommagement bien flatteur pour les prétendus dégôûts que certains aventuriers affichent sur tout ce qui tient au Canada. Le traducteur n'ôse se flatter d'avoir fait passer dans notre langue la beauté d'expression qui caractérise son original. Il aura rempli sa tâche, s'il le fait connaître à ses compatriotes sans trop le défigurer.—*Note du traducteur*.

Les couplets ci-dessus sont censés chantés par les voyageurs qui vont au Grand-Portage par la rivière des Outaouais. Voir, pour les détails de cette prodigieuse entreprise, l'Histoire Générale du Commerce des Pelleteries, servant de préliminaire au Journal de Sir Alexander M'Kenzie.

"Au rapide de Ste. Anne, ils sont obligés de décharger leurs canots "d'une partie, sinon de la totalité, de leurs cargaisons. C'est de ce lieu "que les Canadiens se considèrent comme partant pour les pays d'en haut: "car on y voit la dernière église qu'il y ait sur l'île, et qui est dédiée à la "patronne des voyageurs."—*Histoire Générale du Commerce des Pelleteries.*

Rives de l'Ottawa, l'astre pâle des nuits,
Nous attend sur vos flots. Rends-nous les vents propices,
Patronne de ces lieux! toi qui nous conduis
Donne à l'air la fraîcheur! voguons sous tes auspices.
Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous dévancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

DOMINIQUE MONDELET (1).

1827.

LES BOUCHERIES.

FÊTES RURALES DU CANADA.

Oui, les jeux les plus doux sont les jeux du village,
Et le sage y sourit sans cesser d'être sage.
Homme pur, homme franc, colon du Canada,
Sache à jamais bénir la main qui t'accorda
Le sol qui te nourrit, ces eaux dont tu t'abreuves.
Maître d'un pays libre, et roi du roi des fleuves,
Que peut-il te manquer? quels seraient tes désirs?
Tu sais innocemment varier tes plaisirs:
Ici c'est un repas où la gaité préside,
Là je vois sautiller la bergère timide,
Plus loin de vieux parents à leur tendre neveux
Apprennent l'art de vivre et l'art de vivre heureux:
Leurs gestes, leurs discours respirent la franchise;
L'éloquence du cœur plaît, entraîne, électrise;
Et dans ces entretiens se montrent tour à tour
La piété, l'honneur, l'allégresse et l'amour.

De ces heureux colons comment peindre les fêtes?
Les frimats les plus dûrs, les plus longues tempêtes
En vain de leur gaité voudraient fléchir les traits.
Ils n'adorent qu'un Dieu, c'est le Dieu des bienfaits:
Ils n'adressent qu'à lui leurs soupirs et leurs larmes;
Pour eux chaque saison produit de nouveaux charmes;
Ranimés au printemps, l'été les rajeunit.
Ils cueillent en automne, et l'hiver les unit.

---

(1) L'honorable Dominique Mondelet, Juge de la Cour du Banc de la Reine aux Trois-Rivières.

Déjà le froid Décembre a blanchi la chaumière ;
Du flambeau de la nuit, la jalouse lumière
S'élance sur la neige, attaque ses flocons
Et joint à leur éclat l'éclat de ses rayons.
D'une double blancheur l'élégante parure
Change la nuit en jour, embellit la nature,
Et montre les défauts du rimeur babillard
Qui dans ses vers malins peint l'hiver en vieillard.

Cependant l'homme heureux, le villageois modeste,
Au coin de son foyer, près d'une table agreste,
Redit à ses enfants : " C'est demain, oui, demain
" Que le pourceau choisi grognera sous ma main ;
" Oui, Pierrot, oui, Colas ; oui, Nanon, oui, Marie,
" C'est demain ;" à ces mots, la famille ravie,
Pierrot, Colas, Nanon joignent les sauts aux cris ;
Et Marie au berceau dort au milieu des ris.

Du plus léger sommeil on a compté les heures :
L'aurore brille enfin sur ces humbles demeures ;
L'enfant au chant du coq joint sa perçante voix,
Et déjà tout s'agite et s'apprête à la fois.

Bientôt l'homme des champs amène la victime ;
Aux cris de l'animal, on s'empresse, on s'anime :
La mère avec transports rôde de tous côtés,
Polit la table ronde et le vase argenté,
Tandis qu'en son fauteuil la bonne aïeule assise,
Prête l'oreille au bruit du couteau qui s'aiguise,
Et sourit aux enfants qui célébrant leur jeu,
D'un bûcher mal construit alimentent le feu.
Dix jeunes marcassins, au groin assez agile,
S'avancent, sont chassés, reviennent à la file,
Et par les sons aigus de leur gémissement,
Semblent se lamenter du sort de leur parent.
Soudain le villageois frappe la bête impure ;
Le sang, à bouillons noirs, ruissèle de sa hure,
Découle dans le vase, et suivant les apprêts,
Sous des doigts ménagers forme d'excellents mêts,
Qui mêlés avec art rehaussent la gogaille.
La victime s'étend sur le bûcher de paille,
Sur son corps l'eau bouillante est versée à grands seaux ;
Les plus légères mains font glisser les couteaux
Qui du grognon défunt enlèvent la dépouille ;

Et bientôt sont formés la succulente andouille,
Le boudin lisse et gras, le saucisson friand,
Et plusieurs mêts exquis, savourés du gourmand.
Ainsi le bon pourceau change pour notre usage,
Et ses pieds en gelée, et sa tête en fromage.
On taille, on coupe, on hache, et des hachis poivrés
Sortent les cervelats, et les gâteaux marbrés.
L'un remplit les boyaux, l'autre enfle les vessies ;
On partage, on suspend les entrailles farcies ;
Un lard épais et blanc étale ses rayons ;
Ici brille la hure, et plus loin les jambons ;
Et là se met à part la côtelette plate,
Qu'un sel conservateur rendra plus délicate ;
Tous les morceaux enfin, même le plus petit,
Sont rangés avec art et flattent l'appétit.
La famille aussitôt borde la table ronde,
Et du Dieu qui fait tout, bénit la main féconde.
Prodigue sans excès, un nectar généreux
Passe du père au fils et les rend plus joyeux.
Chaque enfant à l'envie dépèce sa grillade :
L'hypocrite matou médite une escalade,
Et d'un œil bien fixé, contemple en miaulant,
Des boudins suspendus l'appareil attrayant.
Tandis que Hanidor, vigilant et fidèle,
Dévore le morceau qu'on devait à son zèle.

Cependant la famille a préparé ses dons,
Dons sincères, dons purs. Riche, lis ces leçons !
Gaiment on court à table, on en sort avec joie;
On porte au pauvre honnête un morceau de sa proie :
Obliger est tout dire—ah ! si l'homme est content,
C'est alors que son cœur se fond dans un présent.

Ainsi ces francs colons s'obligent l'un et l'autre ;
Tel est le vœu sacré de leur premier apôtre :
" Mes enfants, aimez-vous, et vous serez heureux,
" L'union fait la force, et nous rend généreux ;
" La plus belle vertu, la charité chrétienne,
" Est celle que Dieu prêche, et qu'il faut qu'on obtienne."
De famille en famille on voit les mêmes traits,
La même bonne humeur, et les mêmes bienfaits,
Et dans ce pays libre une vertu commune
De mille humbles maisons paraît n'en former qu'une.

Peuple franc, sois béni! qu'un éternel bonheur
Règne dans tes foyers, et surtout dans ton cœur.
Toujours digne du sang qui coule dans tes veines,
Imite tes ayeux, ris au milieu des peines;
Et souviens-toi toujours qu'une douce gaité,
Du corps comme de l'âme assure la santé.

1827.

L'IROQUOISE.

HISTOIRE, OU NOUVELLE HISTORIQUE.

Il a quelques années, un monsieur, qui voyageait de Niagara à Montréal, arriva de nuit au Côteau du Lac. Ne pouvant se loger commodément dans l'une des deux chétives auberges de l'endroit, il alla prendre gîte chez un cultivateur des environs. Comme son hôte l'introduisait dans la chambre où il devait coucher, il y aperçut un portefeuille de voyage, agraphé en argent, et qui contrastait avec la grossièreté des meubles de la maison. Il le prit et lut les initiales qu'il y avait sur le fermoire. "C'est une affaire curieuse, lui dit son hôte, et plus vieille que vous et moi." —"C'est sans doute, répondit l'étranger, quelque relique, dont vous aurez hérité."—"C'est quelque chose comme cela, répartit l'hôte: il y a dedans une longue lettre qui a été pour nous jusqu'à présent comme du papier noirci. Il nous est venu en pensée de la porter au P. M......, aux Cèdres; mais j'attendrai que ma petite fille, Marie, soit en état de lire l'écriture à la main...." Si la chose ne vous déplaît pas, dit l'étranger, j'essaierai de la lire." Le bonhomme consentit avec joie à la proposition: il ouvrit le portefeuille, prit le manuscrit, et le donna à l'étranger. "Vous me faites beaucoup de plaisir, lui dit-il; ç'aurait été, même plus tard, une tâche difficile pour Marie; car, comme vous voyez, le papier a changé de couleur, et l'écriture est presqu'effacée...."

Le zèle de l'étranger se ralentit, quand il vit la difficulté de l'entreprise. "C'est sans doute quelque vieux mémoire de famille," dit-il, en déployant le manuscrit d'un air indifférent.

"Tout ce que je sais, reprit l'hôte, c'est que ce n'est point un mémoire de notre famille: nous sommes, depuis le commencement, de simples cultivateurs, et il n'a rien été écrit sur notre compte, à l'exception de ce qui se trouve sur la pierre qui est à la tête de la fosse de mon grand-père aux Cèdres. Je me rappelle, comme si c'était hier, de l'avoir vu assis dans cette vieille chaise de chêne, et de l'avoir entendu nous raconter ses voyages aux lacs de l'ouest, avec un nommé Bouchard, jeune français, qui fut envoyé à nos postes de commerce. On ne parcourait pas le monde alors, comme à présent, pour voir des rapides et des chutes."

"C'est donc, dit l'étranger, dans l'espoir d'obtenir enfin la clé du manuscrit, quelque récit de ses voyages."

"Oh! non, répartit le bonhomme; Bouchard l'a trouvé sur le rivage du lac Huron, dans un lieu solitaire et sauvage. Asseyez-vous, et je vais vous raconter tout ce que j'en ai entendu dire à mon grand-père: le bon vieillard, il aimait à parler de ses voyages." Le petit-fils l'aimait aussi, et l'étranger écouta patiemment le long récit que lui fit son hôte, et qui, en substance, se réduit à ce qui suit:

Il paraît que vers l'année 1700, le jeune Bouchard et ses compagnons, revenant du lac Supérieur, s'arrêtèrent sur les bords du lac Huron, près de la baie de Saguinam. D'une éminence, ils aperçurent un village sauvage, ou, en termes de voyageurs, une fumée. Bouchard envoya ses compagnons avec Sequin, son guide sauvage, à ce village, afin d'y obtenir des canots pour traverser le lac; et en attendant leur retour, il chercha un endroit où il put se mettre à couvert. Le rivage était rempli de rochers et escarpé; mais l'habitude et l'expérience avaient rendu Bouchard aussi agile et aussi hardi qu'un montagnard suisse: il descendit les précipices, en sautant de rocher en

rocher, sans éprouver plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole au-dessus et dont les cris seuls rompent le silence de cette solitude. Ayant atteint le bord du lac, il marcha quelque temps le long de l'eau, jusqu'à ce qu'ayant passé une pointe de roche, il arriva à un endroit qui lui parut avoir été fait par la nature pour un lieu de refuge. C'était un petit espace de terre, en forme d'amphithéâtre, presqu'entièrement entouré par des rochers, qui saillant hardiment sur le lac, à l'extrémité du demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le terrein était probablement inondé après les vents d'est, car il était mou et marécageux; et parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Le lac avait autrefois baigné ici, comme ailleurs, la base des rochers; elle était quelquefois douce et polie, quelquefois rude et hérissée de pointes. L'attention de Bouchard fut attirée par des groseillers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers, et qui par leurs feuilles vertes et leurs fruits de couleur de pourpre, semblaient couronner d'une guirlande le front chauve du précipice. Ce fruit est un de ceux que produisent naturellement les déserts de l'Amérique du Nord, et sans doute il parut aussi tentatif à Bouchard que l'auraient pu, dans les heureuses vallées de la France, les plus délicieux fruits des Hespérides. En cherchant l'accès le plus facile à ces groseilles, il découvrit dans les rochers, une petite cavité, qui ressemblait tellement à un hamac, qu'il semblait que l'art s'était joint à la nature pour la former. Elle avait probablement procuré un lieu de repos au chasseur ou au pêcheur sauvage, car elle était jonchée de feuilles sèches, de manière à procurer une couche délicieuse à un homme accoutumé depuis plusieurs mois à dormir sur une couverture de laine étendue sur la terre nue. Après avoir cueilli les fruits, Bouchard se retira dans la grotte et oublia, pour un temps, qu'il était séparé de son pays par de vastes forêts et une immense solitude. Il écouta les sons harmonieux des vagues

légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés de l'été. Enfin, perdant le sentiment de cette douce et innocente jouissance, il tomba dans un sommeil profond, dont il ne fut tiré que par le bruit de l'eau fendue par des avirons.

Bouchard jeta ses regards sur le lac, et vit s'approcher du rivage un canot où il y avait trois sauvages, un vieillard, un jeune homme et une jeune femme. Ils débarquèrent non loin de lui, et sans l'apercevoir, gagnèrent l'extrémité opposée du demi-cercle. Le vieillard s'avança d'un pas lent et mesuré, et levant une espèce de porte formée de joncs et de tiges flexibles, (que Bouchard n'avait pas remarquée,) ils entrèrent tous trois dans une cavité du rocher, y déposèrent quelque chose qu'ils avaient apporté dans leurs mains, y demeurèrent quelque temps prosternés, et retournèrent ensuite à pas lents à leur canot. Bouchard suivit des yeux la frêle nacelle sur la verte surface du lac, et tant qu'il la put voir, il entendit la voix mélodieuse de la jeune femme, accompagnée, à des intervalles réguliers, par celles de ses compagnons, chantant, comme il se l'imaginait, l'explication de leur culte silencieux; car leurs gestes expressifs semblaient montrer d'abord le rivage et ensuite la voûte du ciel.

Dès que le canot eut disparu, Bouchard quitta sa couche, et se rendit à la cellule. Il se trouva que c'était une excavation naturelle, assez haute pour admettre debout un homme de taille ordinaire, et s'étendant en profondeur à plusieurs pieds, après quoi elle se reduisait à une simple fente entre deux rochers. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté, et tombait en gouttes de crystal dans un bassin naturel, qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte était un tas de pierres en forme de pyramide, et sur cette pyramide une soutanne et un bréviaire. Il allait les examiner, quand il entendit le coup de sifflet donné pour signal par son guide; il y répondit par le son de son cor, et au bout de quelque moments, Sequin descendit du précipice, et

fut à côté de lui. Bouchard lui conta ce qu'il avait vu, et Sequin, après un moment de réflexion, dit: "Ce doit être l'endroit dont j'ai si souvent entendu parler nos anciens; un homme de bien y est mort. Il fut envoyé par le Grand-Esprit pour enseigner de bonnes choses à notre nation, et les hurons ont encore plusieurs de ses maximes gravés dans leur cœur. Ils disent qu'il a jeûné tout le temps de sa vie, et qu'il doit se régaler maintenant: c'est pourquoi ils lui apportent des provisions de leurs festins. Voyons quelles sont ces offrandes...." Sequin prit d'abord un tortis fait de fleurs et de rameaux toujours verts: "C'est dit-il, une offrande de noces," et il en conclut que le jeune couple était marié depuis peu. Ensuite venait un calumet: "C'est dit Sequin, un emblême de paix, le don d'un vieillard: et ceci (ajouta-t-il, déroulant une peau qui enveloppait quelques épis mûrs de bled d'Inde,) ce sont les emblêmes de l'abondance et des occupations différentes de l'homme et de la femme: le mari fait la chasse aux chevreuils, et la femme cultive le maïs...."

Bouchard prit le bréviaire, et en l'ouvrant, un manuscrit tomba d'entre ses feuillets: il le saisit avec empressement. et il allait l'examiner, quand son guide lui fit remarquer la longueur des ombres sur les lacs, et l'avertit que les canots seraient prêts au lever de la pleine lune. Bouchard était bon catholique, et comme tous les catholiques, un bon chrétien: il honorait tous les saints du calendrier, et révérait la mémoire d'un homme de bien, quand même il n'avait pas été canonisé. Il fit le signe de la croix, dit un *Pater*, et suivit son guide au lieu du rendez-vous. Il conserva le manuscrit comme un relique saint; et celui qui tomba dans les mains de notre voyageur, chez le cultivateur canadien, était une copie qu'il en avait tirée pour l'envoyer en France. L'original avait été écrit par le P. Mesnard, dont la mémoire vénérée avait consacré la cellule du lac Huron, et contenait les particularités suivantes:

Le P. Mesnard reçut son éducation au séminaire de St.

Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada, paraît s'être emparé de bonne heure de son esprit, et lui avoir inspiré l'ardeur d'un apôtre et la résolution d'un martyr. Il vint en Amérique sous les auspices de madame de Bouillon, qui, quelques années auparavant, avait fondé l'Hôtel-Dieu de Montréal. De son aveu et avec son aide, il s'établit à un village d'outaouais, sur les bords du lac St. Louis, au confluent de la Grande Rivière et du fleuve St. Laurent. Ses pieux efforts gagnèrent quelques sauvages au christianisme et aux habitudes de la vie civilisée; et il persuada à d'autres de lui amener leurs enfants, pour être façonnés à un joug qu'ils n'étaient pas en état de porter eux-mêmes.

Un jour, un chef des outaouais amena au P. Mesnard deux jeunes filles qu'il avait enlevées aux iroquois, nation puissante et fière, jalouse des empiétements des français, et résolue de chasser de son territoire tous ceux qui faisaient profession d'enseigner ou de pratiquer la religion catholique. Le chef outaouais présenta les jeunes filles au Père en lui disant: " Ce sont les enfants de mon ennemi, de Talasco, le plus puissant chef des iroquois, l'aigle de sa tribu; il déteste les chrétiens: fais des chrétiennes de ses deux filles, et je serai vengé." C'était la seule vengeance à laquelle le bon Père eût voulu prendre part. Il adopta les jeunes filles au nom de l'église St. Joseph, à qui il les consacra, se proposant, lorsqu'elles seraient parvenues à l'âge de faire des vœux volontaires, de les leur faire prendre parmi les religieuses de l'Hôtel-Dieu. Elles furent baptisées sous les noms de Rosalie et de Françoise. Elles vécurent dans la cabane du P. Mesnard, et y furent soigneusement accoutumées aux prières et aux pénitences de l'Eglise. Rosalie était naturellement dévote; le Père rapporte plusieurs exemples étonnants de ses mortifications volontaires: il loue la piété de Rosalie avec l'exaltation d'un véritable enfant de l'Eglise; cependant, la religion à part, il semble avoir eu plus de tendresse pour Françoise, qu'il ne nomme

jamais sans quelque épithète qui exprime l'affection ou la piété. Si Rosalie était comme le tournesol, qui ne vit que pour rendre hommage à un seul objet, Françoise ressemblait à une plante qui étend ses fleurs de tous côtés, et fait part de ses parfums à tous ceux qui s'en approchent. Le Père Mesnard dit qu'elle ne pouvait pas prier en tout temps; qu'elle aimait à se promener dans les bois, à s'asseoir au bord d'une cascade, à chanter une chanson de son pays natal, etc. Elle évitait toute rencontre avec les outaouais, parce qu'ils étaient les ennemis de ses compatriotes. Le P. Mesnard se plaint qu'elle omettait quelquefois ses exercices de piété; mais il ajoute qu'elle ne manquait jamais aux devoirs de la bienfaisance.

Un jour que le P. Mesnard était aux Cèdres pour une affaire de religion, Françoise entra en hâte dans la cabane. Rosalie était à genoux devant un crucifix. Elle se leva en voyant entrer sa sœur, et lui demanda, d'un ton de reproche, où elle avait été courir? Françoise lui répondit qu'elle venait des sycomores, chercher des plantes, pour teindre les plumes des souliers de noces de Julie.

"Tu t'occupes trop de noces, répondit Rosalie, pour une personne qui ne doit penser qu'à un mariage céleste." "Je ne suis pas encore religieuse, répartit Françoise. Mais, Rosalie, ce n'était pas des noces que je m'occupais: comme je revenais par le bois, j'ai entendu des gens parler; nos noms ont été prononcés; non pas nos noms de baptême, mais ceux que nous portions à Onnontagué." "Sûrement, tu n'as pas osé t'arrêter pour écouter," s'écria sa sœur. "Je n'ai pu m'en empêcher, Rosalie, c'était la voix de notre mère."

Des pas qui s'approchaient en ce moment, firent tressaillir les jeunes filles: elles regardèrent et virent leur mère, Genanhatenna, tout près d'elles. Rosalie tomba à genoux devant le crucifix; Françoise courut vers sa mère, dans le ravissement d'une joie naturelle. Genanhatenna, après avoir regardé ses enfants en silence, pendant quelques ins-

tants, leur parla avec toute l'énergie d'une émotion puissante et irrésistible. Elle les conjura, leur ordonna de s'en retourner avec elle vers leur nation. Rosalie écouta froidement, et sans rien dire, les paroles de sa mère; Françoise, au contraire, appuya la tête sur ses genoux, et pleura amèrement. Sa résolution était ébranlée: Genanhatenna se lève pour partir; le moment de la décision ne pouvait plus se différer. Alors Françoise presse contre ses lèvres la croix qui pendait à son cou, et dit: "Ma mère, j'ai fait un vœu chrétien, et je ne dois pas le violer."

"Viens donc avec moi dans le bois, répartit la mère, s'il faut que nous nous séparions, que ce soit là. Viens vite, le jeune chef Allewemi m'attend; il a exposé sa vie pour venir avec moi ici. Si les outaouais l'aperçoivent, leurs lâches esprits les feront se glorifier d'une victoire sur un seul homme."

"N'y vas pas, lui dit tout bas Rosalie, il n'y a pas de sûreté à quelques centaines de pas de nos cabanes." Françoise était trop émue pour pouvoir écouter les conseils de la prudence: elle suivit sa mère. Lorsqu'elles furent arrivées dans le bois, Genanhatenna renouvela ses pressantes instances: "Ah! Françoise, dit-elle, on te renfermera dans des murs de pierre, où tu ne respireras plus l'air frais; où tu n'entendras plus le chant des oiseaux, ni le murmure des eaux. Ces outaouais ont tué tes frères; ton père était le plus grand arbre de nos fotêts; mais maintenant ses branches sont toutes coupées ou desséchées; et si tu ne reviens pas, il meurt sans laisser un seul rejeton. Hélas! hélas! j'ai mis au monde des fils et des filles, et il faut que je meure sans enfants."

Le cœur de Françoise fut attendri: "Je m'en retourne, je m'en retourne avec toi, ô ma mère! s'écria-t-elle; promets-moi que mon père me permettra d'être chrétienne."

"Je ne le puis, Françoise, répliqua Genanhatenna: ton père a juré par le dieu d'Aréouski, que nulle chrétienne ne vivra parmi les iroquois."

"Alors, ma mère, dit Françoise reprenant toute sa résolution, il faut que nous nous séparions. J'ai été marquée de cette marque sainte, en faisant le signe de la croix, et je ne dois plus hésiter."

"En est-il ainsi? s'écria sa mère; et refusant d'embrasser sa fille, elle frappa dans ses mains, et poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il y fut répondu par un cri plus sauvage encore, et en un moment, Talasco et le jeune Allewemi furent près d'elle. "Tu es à moi, s'écria Talasco, vive ou morte, tu es à moi." La résistance aurait été vaine. Françoise fut placée entre les deux sauvages, et entraînée.... Comme ils sortaient du bois, ils furent rencontrés par un parti de français, armés et commandés par un jeune officier, avide d'aventures. Il aperçut au premier coup d'œil l'habillement européen de Françoise, comprit qu'elle devait être captive, et résolut de la délivrer. Il banda son fusil et visa Talasco: Françoise fut prompte à se mettre devant lui, et cria, en français, qu'il était son père. "Délivrez-moi, dit-elle, mais épargnez mon père, ne le retenez pas: les outaouais sont ses ennemis mortels; ils lui feront souffrir mille tourments avant de le mettre à mort, et sa fille en serait la cause."

Talasco ne dit rien; il se prépara à l'issue, quelle qu'elle dût être, avec une force sauvage. Il dédaigna de demander la vie qu'il aurait été fier de sacrifier sans murmure, et lorsque les français défilèrent à droite et à gauche, pour le laisser passer, il marcha seul en avant, sans qu'un seul de ses regards, un seul mot de sa bouche témoignât qu'il croyait recevoir d'eux une faveur. Sa femme le suivit. "Ma mère, lui dit Françoise de la voix de la tendresse, encore un mot avant de nous séparer."

"Encore un mot! répondit Genanhatenna. Oui, ajouta-t-elle après un moment de silence, encore un mot—Vengeance. Le jour de la vengeance de ton père viendra; j'en ai entendu la promesse dans le souffle des vents et le murmure des eaux: il viendra."

Françoise s'inclina, comme si elle eût été convaincue de la vérité de ce que lui prédisait sa mère: elle prit son rosaire et invoqua son saint patron. Le jeune officier, après un moment de silence respectueux, lui demanda où elle voulait qu'il la conduisît. "Au Père Mesnard," répondit-elle.—"Au P. Mesnard? répartit l'officier. Le P. Mesnard est le frère de ma mère, et je me rendais chez lui, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer."

Cet officier se nommait Eugène Brunon. Il demeura quelque jours à St. Louis. Rosalie était occupée de divers devoirs religieux préparatoires à son entrée dans le couvent. Elle ne vit pas les étrangers, et elle fit des reproches à Françoise de ce qu'elle ne prenait plus part à ses actes de dévotion. Françoise apporta pour excuse qu'elle était occupée à mettre la maison en état de procurer l'hospitalité: mais lorsqu'elle fut exemptée de ce devoir, par le départ d'Eugène, elle ne sentit pas renaître son goût par la vie religieuse. Eugène revint victorieux de l'expédition dont il avait été chargé par le gouvernement; alors, pour la première fois, le P. Mesnard soupçonna quelque danger que le couvent St. Joseph ne perdît la religieuse qu'il lui avait destinée; et quand il rappela à Françoise qu'il l'avait vouée à la vie monastique, elle lui déclara franchement qu'Eugène et elle s'étaient réciproquement jurés de s'épouser. Le bon Père la réprimanda, et lui représenta, dans les termes les plus forts, le péché qu'il y avait d'arracher un cœur à l'autel pour le dévouer à un amour terrestre. Mais elle lui répondit qu'elle ne pouvait être liée par des vœux qu'elle n'avait pas faits elle-même. "Oh! mon Père, ajouta-t-elle, que Rosalie soit une religieuse et une sainte; pour moi, je puis servir Dieu d'une autre manière."

"Et vous pouvez être appelée à le faire, mon enfant, reprit le religieux d'un ton solennel, d'une manière que vous n'imaginez pas." "Si c'est le cas, mon bon Père, dit la jeune fille en souriant, je suis persuadée que j'éprouverai la vertu de vos soins et de vos prières pour moi." Ce

fut la réponse badine d'un cœur léger et exempt de soucis ; mais elle fit sur l'esprit du religieux une impression profonde, qui fut augmentée par les circonstances subséquentes. Une année se passa. Rosalie fut admise au nombre des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Eugène allait fréquemment à St. Louis ; et le P. Mesnard voyant qu'il serait inutile de s'opposer plus longtemps à son union avec Françoise, leur administra lui-même le sacrement de mariage. Ici le Père interrompt son récit, pour exalter l'union de deux cœurs purs et aimants, et dit qu'après la consacration religieuse, c'est l'état le plus agréable à Dieu.

Le long et tédieux hiver du Canada était passé ; l'Outaouais gonflé avait rejeté son manteau de glace, et proclamé sa liberté du ton de la joie ; l'été était revenu dans toute sa vigueur, et couvrait d'une fraîche verdure les bois et les vallons du St. Louis. Le P. Mesnard, suivant sa coutume journalière, avait à visiter les cabanes de son petit troupeau ; il s'arrêta devant la croix qu'il avait fait ériger au centre du village ; il jeta ses regards sur les champs préparés pour la moisson de l'été ; sur les arbres fruitiers enrichis de bourgeons naissants ; il vit les femmes et les enfants travaillant avec ardeur dans leurs petits jardins, et il éleva son cœur vers Dieu, pour le remercier de s'être servi de lui pour retirer ces pauvres sauvages d'une vie de misère. Il jeta les yeux sur le symbole sacré, devant lequel il s'agenouilla, et vit une ombre passer dessus. Il crut d'abord que c'était celle d'un nuage qui passait ; mais quand, ayant parcouru des yeux la voûte du ciel, il la vit sans nuages, il ne douta point que ce ne fût le présage de quelque malheur. Pourtant, lorsqu'il rentra dans sa cabane, la vue de Françoise dissipa ses sinistres pressentiments. " Sa face, dit-il, était rayonnante comme le lac, lorsque, par un temps calme, le soleil brille dessus." Elle avait été occupée à orner avec sa dextérité naturelle, une écharpe pour Eugène ; elle la présenta au P. Mesnard, lorsqu'il entra. " Voyez, lui dit-elle, mon Père ; je l'ai achevée, et j'espère qu'Eugène

ne recevra jamais une blessure pour la souiller. Ah! ajouta-t-elle, il va être ici tout-à-l'heure: j'entends retentir dans l'air le chant des bateliers français." Le bon Père aurait été tenté de lui dire qu'elle s'occupait trop d'Eugène; mais il ne put se résoudre à réprimer les flots d'une joie bien pardonnable au jeune âge, et il se contenta de lui dire en souriant, qu'il espérait qu'après son premier mois de mariage, elle retournerait à ses prières et à ses pratiques de dévotion. Elle ne lui répondit pas; car en ce moment elle aperçut son époux, et courut à sa rencontre avec la vitesse du chevreuil. Le P. Mesnard les vit, comme ils s'approchaient de la cabane; le front d'Eugène portait les marques de la tristesse, et quoiqu'il s'égayât un peu aux caresses enfantines de Françoise, ses pas précipités et sa contenance troublée faisait voir clairement qu'il appréhendait quelque malheur. Il laissa Françoise le dévancer, et sans qu'elle s'en aperçut, il fit signe au P. Mesnard, et lui dit: "Mon Père, le danger est proche; on a conduit hier une prisonnière iroquoise à Montréal, qui a avoué qu'un parti de sa tribu était en campagne pour une expédition secrète. J'ai vu des canots étrangers mouillés dans une anse de l'isle aux Cèdres. Il faut que vous vous rendiez de suite à Montréal, avec Françoise, dans mon bateau."

"Quoi! s'écria le Père, pensez-vous que j'abandonnerai mes pauvres ouailles, au moment où les loups viennent pour fondre sur elles?"

"Vous ne pourrez les défendre," mon père, s'écria Eugène.

"Eh bien! je mourrai avec elles," répartit le Père.

"Non, mon Père, s'écria Eugène, vous ne serez pas si téméraire: partez, sinon pour vous-même, du moins pour ma pauvre Françoise; que deviendra-t-elle, si nous sommes tués? Les iroquois ont juré de se venger d'elle, et ils sont aussi féroces et aussi cruels que des tigres. Partez, je vous en conjure, à chaque instant, la mort s'approche de nous. Les bateliers ont ordre de vous attendre à la Pointe aux Herbes; prenez votre route par les érables:

je dirai à Françoise que Rosalie la fait demander, et que j'irai la joindre demain. Partez, mon Père, partez sans différer."

"Oh! mon fils, je ne puis partir; le vrai berger ne peut abandonner son troupeau."

Le bon Père demeura inflexible; et l'unique alternative fut d'avertir Françoise du danger, et de l'engager à partir seule. Elle refusa positivement de partir sans son mari. Eugène lui représenta qu'il serait déshonoré pour la vie s'il abandonnait, au moment du danger, un établissement que son gouvernement avait confié à sa garde. "Je donnerais volontiers ma vie pour vous, Françoise, lui dit-il, mais mon honneur est un dépôt sacré pour vous, pour mon pays; je ne puis m'en désaisir." Ses prières se changèrent en commandements.

"Oh! ne vous fâchez pas contre moi, lui dit Françoise, je partirai; mais je ne crains pas de mourir ici avec vous." A peine eût-elle prononcé ces paroles que des sons effrayants retentirent dans l'air. "C'est le cri de guerre de mon père, s'écria-t-elle; St. Joseph, secourez-nous, nous sommes perdus!" La pauvre Françoise se jeta au cou de son époux, le tint longtemps serré dans ses bras, avec une tristesse mêlée d'angoisses, et courut vers le bois. Le terrible cri de guerre suivit, et elle entendit en même temps ces mots comme si on les eût dits, d'une voix aigre, à l'oreille: "Vengeance, le jour de la vengeance de ton père viendra." Elle atteignit le bois, et monta sur une hauteur d'où, sans être vue, elle pouvait jeter ses regards sur la plaine verdoyante. Elle s'arrêta un instant: les canots iroquois avaient doublé la pointe de l'isle, et arrivaient comme des vautours qui fondent sur leur proie. Les outaouais sortirent précipitamment de leurs cabanes, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches. Le P. Mesnard gagna le pied de la croix, d'un pas lent mais assuré, et s'agenouilla en apparence aussi peu inquiet à l'approche de la tempête, et aussi calme qu'il avait coutume de l'être à sa prière de vêpres. "Ah! disait Françoise en elle-même, la pre-

mière flèche qui l'atteindra boira son sang de vie!" Eugène se trouvait partout en même temps, poussant les uns en avant, et arrêtant les autres; et en quelques instants, tous furent rangés en bataille autour du crucifix.

Les iroquois étaient débarqués. Françoise oublia alors la promesse qu'elle avait faite à son époux; elle oublia tout dans l'intérêt intense qu'elle prenait à l'issue du combat. Elle vit le P. Mesnard s'avancer à la tête de sa petite troupe, et faire un signal à Talasco. "Ah! saint Père, s'écria-t-elle, tu ne connais pas l'aigle de sa tribu; tu adresses des paroles de paix à un tourbillon de vent." Talasco banda son arc; Françoise tomba sur ses genoux: "Dieu de miséricorde, protégez-le," s'écria-t-elle. Le P. Mesnard tomba percé par une flèche. Les outaouais furent frappés d'une terreur panique. En vain Eugène les pressa-t-il de tirer; tous, à l'exception de cinq, tournèrent le dos à l'ennemi, et prirent la fuite. Eugène paraissait déterminé à vendre sa vie aussi cher que possible. Les sauvages se jetèrent sur lui et ses braves compagnons avec leurs couteaux et leurs casse-têtes. "Il faut qu'il meurt," cria Françoise; et elle sortit précipitamment, et comme par instinct, de sa retraite. Un cri de triomphe lui apprit que la bande de son père l'avait aperçue: elle vit son époux pressé de tous côtés. "Ah! épargnez-le, épargnez-le, cria-t-elle, il n'est pas votre ennemi." Son père jeta sur elle un regard de colère, et s'écria: "Quoi! un français, "un chrétien ne serait pas mon ennemi!" et il se remit à l'œuvre de la mort. Françoise se jeta au plus fort de la mêlée; Eugène jeta un cri de douleur en l'apercevant: il avait combattu comme un lion, lorsqu'il avait cru qu'il lui gagnait du temps pour la fuite; mais lorsqu'il eût perdu l'espoir de la sauver, ses bras perdirent leurs forces, et il tomba épuisé. Françoise tomba près de lui; elle l'embrassa et colla sa joue contre la sienne; pour un moment, ces sauvages ennemis reculèrent, et la regardèrent en silence, mais leurs féroces passions ne furent suspendues que pour un

instant. Talasco leva son casse-tête: "Ne le frappe pas, mon père, dit Françoise d'une voix faible, il est mort." "Eh bien! qu'il porte la cicatrice de la mort," reprit l'inexhorable barbare, et d'un coup il sépara la tête d'Eugène de ses épaules. Un cri prolongé s'éleva dans l'air, et Françoise devint aussi insensible que le tronc qu'elle tenait embrassé. L'œuvre de la destruction se poursuivit; les huttes des outaouais furent brûlées; les femmes et les enfants périrent dans un massacre général.

Le Père rapporte que dans la furie de l'assaut, on passa près de lui, étendu et blessé comme il était, sans le remarquer; qu'il demeura sans connaissance jusqu'à minuit; qu'alors il se trouva près de la croix, ayant à côté de lui un vase plein d'eau et un gâteau sauvage. Il fut d'abord étonné; mais il crut devoir ce secours opportun à quelque iroquois compatissant. Il languit longtemps dans un état d'extrême débilité, et lorsqu'il se fut rétabli, trouvant toutes les traces de culture effacées à St. Louis, et les outaouais disposés à attribuer leur défaite à l'effet énervateur de ses doctrines de paix, il prit la résolution de pénétrer plus avant dans le désert pour y jeter la bonne semence, et abandonner la moisson au maître du champ. Dans son pélérinage, il rencontra une fille outaouaise qui avait été emmenée de St. Louis avec Françoise, et qui lui raconta tout ce qui était arrivé à son élève chérie, depuis son départ jusqu'à son arrivée au principal village des Onnontagués.

Pendant quelques jours, elle demeura dans un état de stupeur, et fut portée sur les épaules des sauvages. Son père ne lui parla point, et ne s'approcha point d'elle; mais il permit à Allewemi de lui rendre toutes sortes de bons offices. Il était évident qu'il se proposait de donner sa fille en mariage à ce jeune chef. Lorsqu'ils arrivèrent à Onnontagués, les guerriers de la tribu vinrent au-devant d'eux, parés des habits de la victoire, consistant en peaux précieuses et en bonnets de plumes des plus brillantes couleurs. Ils saluèrent tous Françoise, mais elle était comme une

personne sourde, muette et aveugle. Ils chantèrent leurs chansons de félicitation et de triomphe, et la voix forte du vieux Talasco grossit le chorus. Françoise marchait d'un pas ferme; elle ne pâlissait point; mais elle avait les yeux abattus, et ses traits étaient fixes comme ceux d'une personne morte. Une fois, pourtant, comme elle passait devant la cabane de sa mère, son âme sembla être émue par quelques souvenirs de son enfance; car on lui vit les yeux mouillés de larmes. La procession gagna le gazon, lieu qui, dans chaque village, est destiné à la tenue des conseils et aux amusements. Les sauvages formèrent un cercle autour du vieux chêne; les vieillards s'assirent; les jeunes gens se tinrent respectueusement hors du cercle. Talasco se leva, tira de son sein un rouleau, et coupant la corde qui l'attachait, il le laissa tomber à terre: "Frères et fils, dit-il, voyez les chevelures des outaouais chrétiens; leurs corps pourrissent sur les sables de St. Louis. Qu'ainsi périssent tous les ennemis des iroquois! Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton de la maison de Talasco; je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée; elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef Allewemi, et abjure ce signe;" et il toucha en même temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de Françoise. Il s'arrêta un moment; Françoise ne leva pas les yeux, et il ajouta d'une voix de tonnerre: "Ecoute, enfant: si tu ne te rallies point à ta nation; si tu n'abjures point ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat, je te sacrifierai au dieu Aréouski. La vie et la mort sont devant toi: parle."

"Non, dit l'un des sauvages; le tendre bourgeon ne doit pas être si précipitamment condamné au feu. Attends jusqu'au soleil du matin: souffre que ta fille soit conduite à la cabane de Genanhatenna; la voix de sa mère ramènera au nid le petit qui s'égare."

Françoise se tourna avec vitesse vers son père, et se frappant les deux mains, elle s'écria: "Ah! ne le faites pas; ne m'envoyez pas à ma mère, c'est la seule faveur que je vous demande; je puis endurer tous les autres tourments: percez-moi de ces couteaux sur lesquels le sang de mon époux est à peine séché; consumez-moi dans vos feux; je ne fuirai aucune torture; une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu."

"Ah! s'écria le père avec transport, le pur sang des iroquois coule dans ses veines: préparez le bûcher; les ombres de cette nuit couvriront ses cendres."

Pendant que les jeunes gens exécutaient cet ordre, Françoise fit signe à Allewemi d'approcher: "Tu es un chef, lui dit-elle, tu as de l'autorité; délivre cette pauvre fille outaouaise de sa captivité; envoie-la à ma sœur Rosalie, et qu'elle lui dise que si un amour terrestre s'est interposé une fois, entre le ciel et moi, la faute est expiée; j'ai plus souffert dans l'espace de quelques heures, de quelques instants, que toute sa confrérie ne peut souffrir par une longue vie de pénitence. Qu'elle dise qu'à mon extrémité je n'ai pas abjuré la croix, mais que je suis morte courageusement." Allewemi lui promit de faire tout ce qu'elle lui demandait, et accomplit fidèlement sa promesse.

Un enfant de la foi, un martyr ne meurt pas sans l'assistance des esprits célestes: l'expression du désespoir disparut, dès cet instant, du visage de Françoise; une joie surnaturelle rayonna dans ses yeux, qu'elle leva vers le ciel; son âme parut impatiente de sortir de sa prison; elle monta sur le bûcher avec prestesse et alacrité; et s'y tenant debout, elle dit: "Que je me trouve heureuse qu'il me soit donné de mourir dans mon pays, de la main de mes parents, à l'exemple de mon Sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation." Elle pressa alors le crucifix contre ses lèvres, et fit signe aux bourreaux de mettre le feu au bûcher. Ils demeurèrent immobiles, leur tisons ardents à

la main : Françoise semblait être un holocauste volontaire, non une victime. Sa constance victorieuse mit son père en fureur : il sauta sur le bûcher, et lui arrachant des mains le crucifix, il tira son couteau de son ceinturon, et lui fit sur le sein une incision en forme de croix : "Voilà, dit-il, le signe que tu aimes ; le signe de ta ligue avec les ennemis de ton père ; le signe qui t'a rendue sourde à la voix de tes parents."

"Je te remercie, mon père, répliqua Françoise en souriant d'un air de triomphe ; j'ai perdu la croix que tu m'as ôtée ; mais celle que tu m'as donnée, je la porterai même après ma mort."

Le feu fut mis au bûcher ; les flammes s'élevèrent, et la martyre iroquoise y périt.

1828.

LE NOUVEL AN.

CHANSON.

Air : *Jeunes amants, cueillez des fleurs.*

Par mille baisers fraternels,
Le jour de l'an est remarquable ;
Cette affection des mortels
Est-elle fausse ou véritable ?...
Mais à quoi bon, sensés lecteurs,
Nous donner cette inquiétude ;
Il faudrait lire au fond des cœurs,
Pour en avoir la certitude.

L'un vous souhaite la santé,
Et l'autre un très long cours de vie ;
Celui-ci la prospérité
D'aucun revers jamais suivie.
Pour nous, sans vouloir censurer
Cette antique et charmante mode,
Qu'on nous permette de tracer,
Et de suivre une autre méthode.

Dans ce jour célèbre à jamais,
Malgré que l'un ou l'autre dise,
Voici donc quels sont nos souhaits :
Nous souhaitons avec franchise,
Aux magistrats, l'intégrité ;
Aux foux plaideurs, la patience ;
Aux huissiers, de l'honnêteté,
Et aux notaires, la science.

Aux greffiers, plus d'humanité ;
Aux auteurs, plus de modestie ;
Aux marchands, plus de vérité ;
Aux prudes, moins d'affèterie ;
Aux ignorants, l'instruction ;
Aux gazetiers, moins de mensonges ;
Aux savants, moins de prétention ;
Aux lunatiques, moins de songes.

Aux grands, beaucoup moins de fierté ;
Aux avocats, plus de franchise ;
Aux docteurs, plus d'aménité ;
Aux maris, moins de convoitise ;
Aux femmes, la fidélité ;
Aux jeunes filles, l'innocence ;
Aux vieilles, la tranquillité ;
Aux jeunes gens, la tempérance.

Aux débiteurs, un doux repos ;
Aux créanciers, moins de rudesse,
Aux libertins, le corps dispos ;
Aux avares, plus de largesse ;
Enfin, aux ministres de paix,
La tolérance, sans rancune.
Voilà quels sont tous nos souhaits,
Ah ! puissent-ils faire fortune !

1828.

LE HÉROS CANADIEN.

La muse qui parfois m'inspire
Une épigramme, une chanson,
D'Horace me prêtant la lyre,
M'ordonne de hausser le ton,

Pour chanter dignement la gloire
Du héros qui, dans notre histoire,
S'est fait un immortel renom.

Quel est ce guerrier magnanime
Qu'on remarque entre six héros; (1)
Que l'amour de la gloire anime,
Et porte aux exploits les plus beaux?
Iberville, nom que j'honore,
Qui mérite de vivre encore
Inspire-moi des chants nouveaux.

Honneur de la chevalerie,
Cherchant la gloire et le danger,
Il court partout où la patrie
Succombe aux coups de l'étranger:
Les forêts, l'élément liquide,
Le pôle, la zône torride,
Ne le sauraient décourager.

Du chevalier suivons les traces
Dans les tristes climats du nord;
Région de neige et de glaces,
Lugubre image de la mort:
Tantôt marinier intrépide,
Tantôt fantassin homicide,
Tout succombe sous son effort.

Souvent, dans son abord rapide,
Chez les ennemis de son roi,
Son nom comme celui d'Alcide,
Porte la terreur et l'effroi:
Et dans leurs paniques alarmes,
Se troublant, jetant bas leurs armes,
Ils se remettent sous sa loi.

Si l'ordre du roi ne l'appelle
Dans les camps, parmi les soldats,
Soudain, entraîné par son zèle,
Il vole au milieu des combats:
Il entend alors la patrie,
Qui d'une voix forte lui crie:
" Guerrier, ne te repose pas!"

(1) Les six autres fils de M. Lemoyne.

Ah! vous, fille chérie,
Bouton à peine éclos,
D'une mère attendrie
Partagez les travaux;
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

JEAN JACQUES LARTIGUE (1).

1828.

CHANSON.

A table réunis,
Lorsque le vin abonde,
Quand on boit à la ronde,
Quel plaisir d'être assis
Auprès de ses amis!
Chassons la noire tristesse
Fesons régner l'allégresse,
La gaité, l'amitié,
Et la sincérité.

J'entends souvent vanter
Nos voisins d'Amérique,
Leur fine politique
Leur art de calculer,
Discuter, pérorer.

---

(1) Ces vers ont été écrits par feu Sa Grandeur Jean Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal, lorsqu'il faisait son cours d'étude au collége de Montréal. Mgr. Lartigue est né à Montréal le 20 Juin, 1777, et il y est décédé le 19 Avril, 1839. Nous avons de Mgr. Lartigue, ses mandements de 1837, contre les mouvements insurrectionnaires, qui firent alors une profonde sensation dans tout le Canada.

Nous devons, à M. Ludger Duvernay, éditeur de *La Minerve*, des remerciements pour nous avoir donné une précieuse collection de poésies canadiennes, dont plusieurs sont inédites, et au milieu desquelles se trouvaient les vers de feu Mgr. Lartigue, que nous plaçons au hasard sous la date de 1828, parce que nous ignorons à quelle époque ils furent composés. On devra à M. Duvernay, la conservation de plusieurs pièces intéressantes de littérature qui, sans son amour de la littérature nationale, auraient été perdues à jamais.

Laissons-leur cette souplesse,
Leur gravité, leur tristesse;
Et de les imiter,
Tâchons de nous garder.

Voulant nous effrayer
Par le bruit de la guerre,
Et sur mer et sur terre,
Ils ont mis des soldats,
Annonçant des combats.
Moquons-nous de leur puissance,
Et de leur vaine arrogance.
Rions, buvons, chantons,
Toujours nous les battrons.

De nobles sentiments
Que notre cœur s'enflamme,
Qu'ils remplissent notre âme;
Et de nos bons parents
Ramenons le bon temps.
Ils avaient de la vaillance,
C'était leur grande science;
Montrons nous de ces feux
Animés tous comme eux.

Puisque dans ce beau jour,
L'amitié nous rassemble,
Célébrons tous ensemble
Et chantons tour à tour
Et le vin et l'amour.
Qui sait aimer, rire et boire,
Peut enchaîner la victoire.
Sachons toujours unir
La gloire et le plaisir.

Soyons toujours unis,
A notre roi fidèles,
Et de même à nos belles,
Forts contre l'ennemi,
Fermes pour un ami;
Que le Canada prospère,
De plus en plus qu'il s'éclaire,
Et que les Canadiens
Soient toujours Citoyens!

1828.

LES BONS CONSEILS.

Heureux l'homme dont la science
Protége les lois et les mœurs!
Le calme de sa conscience
Se communique à tous les cœurs.

Malheureux est le sycophante
Qui ne prêche que les forfaits!
Les remords que sa rage enfante
Doivent le ronger à jamais.

Le premier s'exprime avec grâce:
On aime son geste et sa voix.
On suit les exemples qu'il trace;
Il instruit et plait à la fois.

Le second, dans sa rage impure,
Succombant sous de vains efforts,
Met son esprit à la torture,
Pour y mettre bientôt son corps.

D. B. Viger.

1828.

CHANSON BATELIÈRE (1).

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur vole,
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux.
Et ses jolis yeux doux
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux.

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ces beaux atours.
Dans tous ces beaux atours
Tout doux,
Dans tous ces beaux atours.

(1) Nous plaçons aussi cette chanson populaire sous la date de 1828, parce que nous n'avons pu préciser l'époque où elle fut composée.

Là nous jasons sans gêne,
Vole, mon cœur vole,
Là nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous.
Nous nous amusons tous
Tout doux,
Nous nous amusons tous.

Nous faisons bonne chère,
Vole, mon cœur vole,
Nous faisons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous avons bon goût
Tout doux,
Et nous avons bon goût.

On passe la bouteille,
Vole, mon cœur vole,
On passe la bouteille,
On verse tour à tour.
On verse tour à tour
Tout doux,
On verse tour à tour.

Et sans perdre la tête,
Vole, mon cœur vole,
Et sans perdre la tête
Nous chantons nos amours.
Nous chantons nos amours
Tout doux,
Nous chantons nos amours.

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur vole,
Alors toute la terre
Nous appartient en tout.
Nous appartient en tout
Tout doux,
Nous appartient en tout.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.

Le cœur en amadou
Tout doux,
Le cœur en amadou.

En danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur vole,
En danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons en vrais fous
Tout doux,
Nous sautons en vrais fous.

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur vole,
Ainsi le temps se passe,
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, ma foi, bien doux
Tout doux,
Il est, ma foi, bien doux.

1829.

HYMNE NATIONALE.

Sol canadien, terre chérie!
Par des braves tu fus peuplé;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères sortis de la France
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance,
Ne flétriront pas les lauriers.

Qu'elles sont belles nos campagnes!
En Canada qu'on vit content!
Salut, ô! sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent.
Habitant de cette contrée,
Que nature sait embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.

Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maître que tes lois.
Tu n'es pas fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie!
Méprise un secours étranger.
Nos pères sortis de la France
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BÉDARD (1).

1830.

LA DISTRIBUTION DES PRIX

AUX COLLÉGES.

AIR: *L'ombre s'évapore.*

Tout est en silence,
Le héraut s'avance,
Le trouble devance
Sa voix dans les cœurs.
La foule inconstante
Languit dans l'attente,
Chacun se tourmente,
Cherche les vainqueurs.

Les palmes se donnent,
Les vainqueurs moissonnent,
Les rivaux s'étonnent
De n'en recevoir.
Tantôt ils pâlissent,
Tantôt ils frémissent,
Tantôt applaudissent
De crainte et d'espoir.

(1) M. Isidore Bédard, frère de l'honorable Elzéar Bédard, juge de la Cour du Banc du Roi, est né à Québec. Il représenta le comté de Saguenay dans la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada. Il est décédé à Paris en 1833.

Brûlant pour la gloire,
Ils ne sauraient croire
Être sans victoire,
Mais ils sont trompés.
Leur espoir frivole
Aussitôt s'envole
Avec la parole
Dont ils sont frappés.

Ceux que sur un trône
La gloire environne
Et que l'on couronne,
Sont dans le transport.
Là, tout vient leur rire,
Chacun les admire,
Et jaloux désire
Partager leur sort.

Enfin chaque classe
Par ces troubles passe ;
Aucun ne se lasse
De voir le combat.
Les uns se dépitent,
Les autres palpitent,
Les esprits s'agitent ;
Finit le débat.

B. F.

1830.

CHANSON DE NOCES.

(INÉDITE.)

Amis, il est un doux refrain
Qui dans la douleur nous soulage,
Qui nous fait voir un ciel serein
Au moment même de l'orage.
De ce baume consolateur
Chérissons l'aimable puissance ;
Avec moi répétez en chœur :
Ne perdons jamais l'espérance.

Toi qui vis longtemps ton amour
Traversé par quelques obstacles,
Qui ne croyais plus que ce jour
Pût arriver sans des miracles;
De tout retard à tes projets
Triomphe ta persévérance.
Tu vois bien qu'il ne faut jamais
Abandonner toute espérance.

L'ennui, les regrets destructeurs,
Empoisonnaient tes jours naguère,
Tu gémissais et de longs pleurs
Baignaient ta couche solitaire.
Du bonheur chez toi désormais
Lise te donne l'assurance :
Tu vois bien qu'il ne faut jamais
Abandonner toute espérance.

1831.

LE VOLTIGEUR.

SOUVENIRS DE CHATEAUGUAY.

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un Voltigeur allait finir son quart ;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais au loin argentait le rempart.
Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne ;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Un bruit soudain vient frapper son oreille :
Qui vive...point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille ?
L'aigle, déjà, plane aux bois d'alentour.
Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne ?
Un mot anglais que je ne comprends pas :
Mon père était du pays de la vigne ;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

C'est l'ennemi, je vois une victoire!
Feu, mon fusil: ce coup est bien porté;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la Liberté.
Hélas, dit-il, quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas:
Mon père était du pays de la vigne;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Quoi! l'on voudrait assiéger ma guérite?
Mais quel cordon! ma foi qu'ils sont nombreux!
Un Voltigeur, déjà prendre la fuite?
Il faut encor, que j'en tue un ou deux.
Hélas! dit-il, quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas:
Mon père était du pays de la vigne;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Un plomb l'atteint, il pâlit, il chancelle;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle:
Pour son pays, de mourir qu'il est doux!
Hélas! dit-il, quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas:
Mon père était du pays de la vigne;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang.
Le jour, déjà, désertait sa paupière,
Mais il semblait dire encor en mourant:
Hélas! c'est fait, quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas:
Mon père était du pays de la vigne;
Mon poste, non, je ne te laisse pas.

1831.

PLAINTES ET ESPOIR.

Bons Canadiens, mes frères, mes amis,
Autour de nous voyez grossir l'orage.
Un jour brillant à l'esprit pressenti,
Tel que l'éclair naîtra-t-il du nuage?

Ou m'abusé-je, et le sort envieux
D'une espérance, hélas! bientôt punie,
Ne nous a-t-il, ô peuple généreux,
Rien préparé qu'une longue agonie?

Nous n'avons pas, d'injustes préjugés,
Importuné les hommes du vieux monde;
Nous nous disons: "Par les lois protégés
C'est sur les lois que notre espoir se fonde."
Et cependant des conseillers pervers
Ont à grands coups morcelé l'édifice
Que, dévoués en des temps de revers,
Nos devanciers n'ont dû qu'à la justice.

Nous comprimant dans un réseau d'airain,
Altéré d'or, un monstre plein d'audace
S'est emparé du pouvoir souverain,
Et dans sa haine a proscrit notre race.
L'homme abusé qui lui prêta son nom
En vain a fui jusqu'aux rives du Gange;
De mon pays il guide le timon,
Et chaque jour nous couvre de sa fange.

Que pouvons-nous pour assurer nos droits?
La tyrannie est réduite en système;
On nous renferme en des confins étroits
Et sourdement on mine au centre même.
On veut hâter par de secrets travaux
L'instant final d'une lutte affaiblie,
Où nous courbant sous des hommes nouveaux,
Nous livrerions le sort de la patrie.

Des attentats de ces conspirateurs
N'accusons point toutefois l'Angleterre;
D'obscurs complots dignes de leurs auteurs
Ont détourné l'égide salutaire.
Ils ont souvent, se réunissant tous,
Couvert la voix que nous faisions entendre;
Plusieurs fois même on les vit contre nous
Armer le bras qui devait nous défendre.

Peuple isolé, qui n'as d'appui que toi,
Que tes vertus et le Dieu de tes pères;
Peuple chéri, si comme je le croi,
De tes malheurs un jour tu te libères,

Si d'Albion la justice enfin luit,
Redis ces vers que la douleur m'inspire;
Quand je serais dans l'éternelle nuit
Mon ombre encor reviendrait te sourire.

1831.

L'IROQUOISE (1).

HYMNE DE GUERRE.

Vous que l'astre du jour dore de sa lumière,
Vous pour qui de la nuit luit la pâle courrière,
Lieux où croît la moisson, lieux où l'ormeau verdit,
Où le ruisseau serpente, où le torrent bondit,
Vous, monts, bois et vallons, vous tous lieux de la terre,
Apprenez tous qu'on s'arme, et qu'on vole à la guerre:
Un peuple audacieux, armant notre courroux,
Désormais plus soumis, va fuir devant nos coups.
Telle on voit reculer la bergère timide,
Quand l'œil étincelant sous la ronce perfide,
A ses yeux attentifs un serpent furieux
S'offrant, siffle, se glisse en replis tortueux;
Tel et plus lâche encor, quand les plaines tremblantes
Gémiront sous les pas de nos troupes bruyantes,
Plus léger que la biche, et plus prompt que l'éclair,
S'alarmant au seul bruit de l'oiseau qui fend l'air,
De la feuille qui tombe, ou du flot qui murmure,
Honteux, et dépouillant sa gloire et son armure,
Notre ennemi vaincu fuira dans les forêts.
Nos bras garantiront ces terribles arrêts;
La honte, la terreur, le désespoir, la rage,
Le mépris le suivra jusque dans son village.

---

(1) J'espère qu'on ne verra pas sans quelque plaisir cette traduction d'un chant de guerre des vieux héros du sol, qui, sans aucun doute, seraient, entre les mains d'un Homère, des Achilles et des Hectors. Ils avaient leurs chansons, leurs hymnes, leurs poèmes mêmes; et leur poésie était grande et majestueuse comme le pays qu'ils habitaient. J'avouerai qu'il m'a été impossible de faire passer dans notre langue toute la force et l'énergie de l'original, n'ayant travaillé surtout que sur d'autres traductions.—*Note de l'auteur.*

Mais plutôt qu'au milieu des neiges de l'hiver,
Quand l'aquilon fougueux trouble les champs de l'air,
Quand des chênes durcis les branches dépouillées
Refusant à la faim leurs écorces gelées,
Triste, et fixant le ciel de son dernier regard,
Il meurre, en maudissant l'affreux jour du départ.
Monument de sa honte, et de notre courage,
Les débris de nos dards couvriront son village ;
Et s'il ose jamais, téméraire vaincu,
Rapporter parmi nous, ce don qu'il a reçu,
Du front de cent guerriers, les dépouilles sanglantes,
De leur brillant trophée embelliront nos tentes ;
Aux poteaux enchaînés, souffriront mille morts.
Mais on part! qui de nous reverra le village!
Echapperons-nous tous à l'infâme scalpage?
Adieu, guerriers naissants, épouses des guerriers,
Nous allons recueillir des moissons de lauriers.
Ne nous arrêtez pas, ne versez point de larmes:
C'est le champ de l'honneur que celui des alarmes.
La victoire bientôt hâtera le retour;
Pour vous, et pour vous seuls nous chérissons le jour.
Vous, amis, donnez-nous du sang, des funérailles,
Si la mort nous saisit sur le champ de batailles:
Ne versez point de pleurs, songez à nous venger;
Dévastez, embrâsez le toit de l'étranger,
Calmez de votre sang, calmez le cri terrible,
Et frappez nos bourreaux du tomohak terrible ;
Que du sang des vainqueurs, les arbrisseaux rougis,
Fassent dire aux passants: c'est là qu'ils sont péris!

MELTHÈRE.

1831.

MES SOUHAITS.

SUR L'AIR:—*Un Castel d'antique structure.*

Accourez Jeux, Plaisirs et Grâces,
Petits Dieux souvent obstinés;
Que les Muses suivent vos traces,
Dictez-moi des vers bien tournés.

Mon talent rétif d'ordinaire,
L'est davantage ce matin;
Remplacez donc par l'art de plaire
Mon Apollon sourd et mutin.

En d'autres temps la politique
Peut occuper tous les esprits,
Aujourd'hui suivant la pratique,
On se montre bien mieux appris.
On s'embrasse, on se félicite,
On se raccommode souvent;
Que de fois après la visite
Autant en emporte le vent!

Vous qu'une triste destinée
Accable de constants malheurs,
Les premiers instants de l'année
Donnez du moins trève à vos pleurs.
Attendez; les ans qui se suivent
Ne se ressemblent pas toujours;
L'avenir à tous ceux qui vivent
Ménage quelques heureux jours.

Vous êtes d'humeur ballatoire,
Dansez donc, sautez, jeunes gens;
Vos parents ont de la mémoire,
Pour vous ils seront indulgents.
Les saturnales de la vie
Sont si courtes en vérité
Qu'on doit vous y voir sans envie
Oublier la réalité.

Aux amants donnant la réserve,
Aux belles la fidélité,
Aux vieillards, que le ciel conserve,
Je souhaite calme et gaîté;
Aux époux quelque souvenance
De leurs sentiments d'autrefois;
A tous la santé, l'abondance,
Et tous autres biens de leur choix.

Jeunes beautés dont la tendresse
Se nourrit d'un lointain espoir,
Que l'amour avec la sagesse
A vos côtés marchent de pair.

A votre âge l'amour timide
Est le seul qui doit convenir;
Patience le temps rapide
Dévoilera votre avenir.

Pour la fortune qui varie
Qu'on se donne moins de tourment;
Le monde est une lotterie
Où le gros lot sort rarement.
Mais c'est la caisse de Pandore
Qui contient ce secret profond;
On perd, et l'on espère encore
Sur les billets qui sont au fond.

1831.

CHANSON.

AIR: *De la Colonne.*

Enfin le jour de la justice,
Par nos voeux longtemps appelé,
Semble de sa clarté propice
Ranimer le peuple accablé. (*bis.*)
Au loin emporté par l'orage,
Le navire touche le port;
Il ne faudra plus qu'un effort
Pour le préserver du naufrage.

Saluons de cris d'allégresse
L'aurore de la Liberté;
Enfin le despotisme cesse,
Notre droit sera respecté.
Sur nous de sa rage insolente
L'étranger éguisa les traits;
De nos défenseurs les succès
Confondent la ligue impuissante.

Canada, ma chère patrie,
Ils sont passés ces jours de pleurs;
Relève ta tête flétrie
Par des Séjans adulateurs.

Sur tes profondes cicatrices
Répands le baume de l'oubli,
Et quand ton espoir est rempli,
Bénis les mains libératrices.

A toi, parlement britannique,
Qui nous a promis ton appui:
A toi surtout, chambre héroïque,
Qui nous secourus avant lui;
A toi, dont la voix éloquente
Des méchants brava les clameurs;
A vous tous, zélés défenseurs,
La nation reconnaissante.

1831.

À MES COMPATRIOTES.

AIR: *Te souviens-tu, disait un Capitaine.*

Chaque pays, dit-on, a son Génie,
Qui le protège et veille à son bonheur;
Un jour celui de ma belle patrie
M'apparaissant me remplit de frayeur;
" Calme, dit-il, l'effroi qui te domine,
" Je suis l'ami du peuple Canadien;
" J'ai craint de voir la discorde intestine
" Contre son frère armer le citoyen.

" Vrais Canadiens, la sombre jalousie
" Ne convient pas à vos cœurs généreux;
" Prêtez l'oreille aux vœux de la patrie,
" Et vous vaincrez vos ennemis nombreux.
" Si vos efforts sont combinés ensemble,
" De longs succès vous les verrez bénis;
" Qu'un même esprit à jamais vous rassemble!
" Pour être heureux, soyez toujours unis.

" Rappelez-vous votre source première,
" Rappelez-vous de qui vous êtes nés;
" Fils des Français, voyez l'Europe entière
" Suivre l'exemple offert par vos aînés.

" Lorsque la voix du pays vous réclame,
" De vains débats doivent être finis!
" Que désormais son amour vous enflamme!
" Pour être heureux soyez toujours unis."

Il avait dit et dans l'air il s'élance,
Par ses conseils soyons encouragés;
Et méritons par notre obéissance,
Les beaux succès qui nous sont présagés.
Si nous suivons du bienveillant Génie,
Les bons avis, le triomphe est certain!
Plus de discords: Amour de la patrie!
Rallions-nous et donnons-nous la main.

UN CANADIEN.

1831.

CHANT DU VIEILLARD SUR L'ÉTRANGER.

Air: *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Près de ses fils, sur le sol de l'enfance,
Certain vieillard annonçait le danger;
D'un ton plaintif éteint par la souffrance,
Disait souvent en voyant l'étranger:
" Veillez, mes fils, au bien de la patrie,
" Comme dépôt, ne l'abandonnez pas,
" Avec l'honneur et la paix de la vie,
" Vous le savez, ça va du même pas.

" J'ai déjà vu, du seuil du toit champêtre,
" De vils intrus vouloir donner la loi;
" Avec mépris, je les ai vus paraître,
" A leur aspect j'éprouvais de l'effroi:
" Je ne pouvais à leur morgue me faire,
" En mon pays, je ne les voulais pas;
" Aussi parfois je ne pouvais me taire,
" Vous le savez, ça va du même pas.

" Il fut un temps qu'ils inspiraient la crainte,
" Il fut un jour qu'ils montraient du pouvoir;
" Mais tout cela, c'était et ruse et feinte,
" Pour vous fermer le chemin du devoir:

" Mes fils, en eux, vainement on se fie,
" C'est un avis, je vous le dis tout bas ;
" Comme étrangers, certes on s'en défie,
" Vous le savez, ça va du même pas.

" Des fils du sol ils combattent la cause,
" Sans toutefois vous procurer le tort,
" *Peuple conquis!* voilà, dit-on, la clause
" Qui désormais empire votre sort :
" Malgré l'horreur qu'un tel destin inspire,
" Veillez, mes fils, veillez jusqu'au trépas.
" De leurs efforts osez toujours vous rire,
" Vous le savez, ça va du même pas."

1831.

AGAR DANS LE DÉSERT.

[Agar, renvoyée par Abraham à la demande de Sara, s'éloigne avec son fils Ismaël. En traversant le désert de Bersabée, la fatigue et la soif les contraignent de s'arrêter.]

AGAR.

Où dois-je diriger une marche incertaine?
Dans ces déserts brûlants je me traîne avec peine ;
Le sable sous mes pas semble toujours mouvoir.
Je voudrais avancer ; je n'en ai le pouvoir.
Et mon fils, mon cher fils, près de perdre la vie,
Si sa cruelle soif ne peut être assouvie!

(Regardant de tous côtés.)

Point de fruits... point de source... et la terre et les cieux,
Refusent leurs faveurs à ces climats affreux.

ISMAEL.

Ma mère, appaise un peu la soif qui me tourmente :
De moment en moment je la sens qui s'augmente.

AGAR *(après l'avoir calmé, continue ses recherches).*

Point d'eau—cherchons encor.—Puissé-je en découvrir!
—Plus d'espérance.—O ciel! faut-il le voir périr?

ISMAEL.

Ah! ma mère, reviens... Je souffre plus encore...
Je suis plus consumé du feu qui me dévore...

Je sens que sur mes yeux s'étend un voile épais...
Je ne peux plus te voir... je te quitte à jamais...
Encore un seul baiser... je meurs... adieu, ma mère.

AGAR.

Ismael!... O douleur! Jour affreux qui m'éclaire!
Mon fils... il n'entend plus... O Destins rigoureux,
Tout espoir m'est ravi par votre barbarie;
Frappez-moi, frappez-moi; c'est ma plus chère envie.
Puisque mon fils est mort, je veux aussi mourir;
Le tombeau maintenant peut seul nous réunir.

(Elle tombe dans un profond accablement; enfin après un long silence, elle se jette à genoux.)

Grande Divinité! toi qu'adore mon maître,
Toi, dont il dit tenir et ses biens et son être,
Si, par ta volonté, mon fils reçut le jour,
Que ton juste pouvoir le rende à mon amour:
Une mère éplorée invoque ta clémence.

UN ANGE *(descend du ciel et lui dit:)*

Le Tout-Puissant m'envoie adoucir ta souffrance,
Agar, reprends ton fils.

AGAR.

Que vois-je, juste ciel!
Son cœur bat...son œil s'ouvre, il sourit... Ismael,
Tu me serais rendu? Puis-je...

L'ANGE.

Sèche tes larmes.
Ecoute: cet enfant, objet de tes allarmes,
Sera père d'un peuple illustre et valeureux.
Auprès de Pharaon, ce prince généreux
Qui fait fleurir l'Egypte et son pays fertile,
Là, vous vivrez heureux: et pour y parvenir,
Sa main dans les dangers viendra vous soutenir;
Elle protégera votre marche égarée.
Voyez de ce rocher jaillir l'eau désirée;
Allez, et rendez gloire au vrai Dieu que je sers,
A votre créateur, maître de l'univers.

AGAR, *(pendant les dernières paroles de l'Ange, a fait boire son fils: elle se précipite à genoux.)*

Oui! nous lui prouverons notre reconnaissance:
Avec lui, nous jurons éternelle alliance.

LÉON POTEL.

1831.

LA PIPE.

Doux charme de ma solitude,
Charmante pipe, ardent fourneau
Qui purge d'humeurs mon cerveau,
Et mon esprit d'inquiétude ;
Tabac, dont mon âme est ravie,
Lorsqu'aussi vite qu'un éclair
Je te vois dissiper en l'air,
Je vois l'image de ma vie.
Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée ;
Et tout d'un coup je m'aperçois
Que, courant après la fumée,
Je passe de même que toi.

E. D. P.

1831.

LE POÈTE.

Tout état fortuné que la gloire environne
Offre à ses défenseurs une triple couronne :
Au magistrat intègre, organe de ses lois ;
Au guerrier valeureux, protecteur de ses droits ;
Au poète inspiré pour chanter sur sa lyre,
Ses prospères succès, le bonheur qu'il respire !

Ainsi Rome jadis aux jours de sa grandeur,
Honorant la vertu, le talent, la valeur,
Fait ce que le mérite a d'aimable et d'utile,
Entre Antoine et César met Horace et Virgile ;
Et leurs noms confondus par la célébrité,
Passent du Capitole à la postérité.

La Grèce en fait autant : l'un tonne à la tribune ;
L'autre au champ de bataille, enchaîne la fortune ;
L'un, dans l'arène, obtient des triomphes nouveaux ;
L'autre, dans le Lycée, a vaincu ses rivaux ;

Par des sentiers divers, tous marchent à la gloire,
Mais Homère les suit au temple de mémoire.

Ainsi l'antiquité, la couronne à la main,
Du poète savait assurer le destin.
Ne nous étonnons plus, dans le siècle où nous sommes,
Qu'elle ait toujours été si féconde en grands hommes.
Le talent craindrait-il de se montrer au jour,
Quand l'émulation, la gloire tour à tour
L'invitent, à l'instar des plus heureux modèles,
A prendre l'essor, à l'ombre de leurs ailes?

Faut-il, sur cette terre heureuse et vierge encor,
Où semblent se lever les jours de l'âge d'or,
Quand, dans d'autres climats, un démon sanguinaire
Va soufflant la terreur, la discorde et la guerre,
Renverse, sans respect pour des droits immortels,
Les monuments des arts, les trônes, les autels,
Faut-il ne pas savoir, dans le sein de la paix,
Des muses cultiver les aimables bienfaits?
Si nous les cultivons, qu'au moins l'indifférence
Les laisse sans honneur, comme sans récompense?
Sur d'ignobles travaux transfère indignement
Le prix qui devrait seul couronner le talent?
Et sur ce sol ingrat où partout il végète,
On ose demander l'asile du poète!
Alors que pour domaine il a tout l'univers,
Comme l'aigle planant dans l'empire des airs;
On veut que, confiné dans un coin de la terre,
Son génie à l'étroit y reste solitaire....
Non! notre ciel pour lui n'a pas assez d'azur;
Nos champs sont trop déserts, notre air est trop peu pur;
Sur un sable doré seul coule le Pactole;
Sur les plus belles fleurs seul dort le fils d'Eole.

Consolons-nous pourtant de ces moments perdus
Dans l'oubli des talents, le mépris des vertus.
Un rayon lumineux dont l'horizon se dore
A nos yeux attentifs semble annoncer l'aurore
De ces jours désirés, de ces jours tant promis
Qui doivent embellir nos rivages chéris.
Rougissant de son règne, avouant sa défaite,
L'ignorance aux abois demande sa retraite.

Le front ceint de l'olive enlacée aux lauriers,
Minerve, un sceptre en main, descend dans nos foyers;
Et fière de l'ardeur que pour elle on respire
Jette les fondements de son aimable empire.
Heureux! trois fois heureux! ce poète appelé
A chanter un pays ainsi régénéré.
On ne le verra plus pensif et solitaire
Soupirer aux accents d'une muse étrangère;
Demander aux échos, endurcis à ses pleurs,
Un sujet pour sa lyre, un prix pour ses labeurs!
Il saura les trouver au sein de la patrie;
Il l'entendra lui dire, à ses accords ravis:
" S'il faut des orateurs pour maintenir mes lois,
" Des guerriers valeureux pour défendre mes droits;
" Il ne me faut pas moins encore des poètes,
" Pour chanter mes succès et publier mes fêtes.
" Sans eux, je ne saurais, dans mes prétentions,
" M'asseoir, à juste droit, parmi les nations."

Z.

1831.

LE BEAU SEXE CANADIEN.

Air : *Charmants ruisseaux.*

L'air le plus pur, ces hivers sans nuages,
Nos beaux printemps, tout ne nous dit-il pas
Qu'un ciel ami, sur nos heureuses plages,
Sexe enchanteur, protége tes appas?
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

On voit souvent une belle étrangère,
Dont l'œil demande un tendre sentiment,
Mais ton regard, séduisante bergère,
L'offre et l'assure à ton heureux amant.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

L'on trouve en toi la gaité des françaises,
Et la constance, et l'art de captiver;

Aimable belle, à tous quoique tu plaises,
Il n'en est qu'un que tu veuilles charmer.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

Jeunes beautés, une nouvelle année
Veut bien encore sourire à vos désirs;
Ah! profitons de sa courte durée,
Sachons goûter les rapides plaisirs.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

BAPTISTE.

1832.

LE CANADIEN EN FRANCE.

Salut ô vous, bords chéris de nos pères,
Votre doux nom règne encor parmi nous.
Abandonnés, jadis, en nos misères,
Des Canadiens s'est calmé le courroux.
Et pour la France, un chant sacré s'élève;
Qu'il brille pur le ciel de nos ayeux.
Au nouveau monde un jour pour nous se lève,
Il sera glorieux.

Des pleurs d'exil ont du sang des barbares,
Purifié nos fertiles sillons;
Sur des débris les lugubres fanfares
Ne portent plus l'effroi dans les vallons.
La liberté, la paix et l'abondance
Ont aux amours remis un luth joyeux.
Au nouveau monde un jour pour nous commence,
Il sera glorieux.

On ne voit point des grands dans leurs tourelles,
De nos pasteurs éblouir les fiertés.
A la vertu comme à l'honneur fidèles
Ils se riraient de ces divinités.
Au même rang le destin nous fait naître;
Seul le mérite est un titre des cieux.
Au nouveau monde un jour vient de paraître,
Il sera glorieux.

Pour nos ayeux la coupe fut amère,
Jamais l'exil eut-il de doux plaisir?
Ils avaient pris la Seine pour leur mère;
Puis la quittant ils vont ailleurs mourir.
Cherchant un ciel qui daigne leur sourire,
Le sort, enfin, s'appaise à leurs neveux,
Au nouveau monde un jour commence à luire,
Il sera glorieux.

O vous, Français, vous eûtes bien des peines,
Depuis qu'un sort jaloux nous sépara.
Jusqu'à nos bords, des chutes de vos chaînes,
Le bruit confus longtemps se prolongea.
Après ces temps de douleur et d'alarmes,
Un doux soleil, pour vous, luit dans les cieux.
Du nouveau monde il a reçu ses charmes,
Il sera glorieux.

Libres, enfin, preux aînés de l'Europe,
Dans le forum accueillez vos cadets.
Le germe saint partout se développe,
La liberté descend sur leurs guérêts.
De chants proscrits les peuples sur la lyre,
Vont adoucir leur destin malheureux.
Dans le vieux monde un jour commence à luire,
Il sera glorieux.

Dans cet espoir, Français, chantons encore;
A nos ayeux ces luths étaient communs.
Doux souvenirs, égayez notre aurore;
La liberté dissipe les chagrins.
Sujets heureux de son aimable empire,
Oui, Canadiens, Français, noms chers aux cieux,
Puisse longtemps le bonheur nous sourire
Sous un ciel glorieux.

F. X. Garneau (1) (Paris).

---

(1) M. Garneau, originaire de St. Augustin près de Québec, est né en 1809. Mis à l'école à l'âge de 5 ans, des malheurs de famille firent ensuite négliger son éducation. Cependant il entra à l'âge de 14 ans au greffe des protonotaires de la cour du banc du roi comme clerc du vénérable M. Perrault, cet ami si dévoué de la jeunesse canadienne, et à 16 ans dans celui d'un notaire. Pendant sa cléricature, il se livra à des études diverses, et outre le droit, il commença à apprendre l'anglais, le latin et même l'italien. En 1831, un an après avoir été reçu notaire, il partit pour l'Europe, et à

1832.

LE VOYAGEUR.

ÉLÉGIE.

Le murmure des flots qui blanchissent ces bords,
Et la brise du soir cadençant ses accords;
La douteuse clarté de l'astre du silence
Effleurant les côteaux, les bois, la mer immense,
Tout réveille dans moi de pieux souvenirs,
Et mon âme en planant s'enivre de désirs.
L'amant ou l'exilé, le bonheur, la misère,
Chacun a ses échos dans ce lieu solitaire.
Heureux celui qu'embrase un délire joyeux!
Naguère je goutais ce nectar précieux;

Londres il devint secrétaire de l'honorable D. B. Viger, agent du Bas-Canada auprès du gouvernement britannique, avec lequel il resta près de deux ans. Il alla deux fois à Paris où il fut présenté à plusieurs hommes célèbres dans les lettres et dans les sciences. Pendant sa résidence à Londres, il fut admis dans les rangs de la Société Littéraire des amis de la Pologne, dont Thomas Campbell, l'auteur du beau poëme anglais: "*The pleasure of Hope*," était président, et dont formaient aussi partie le comte de Camperdown et plusieurs autres membres de la chambre des lords et de celle des communes. Il s'y lia d'amitié avec un savant polonais, le Dr. Zchirma, ancien professeur de philosophie morale à l'université de Varsovie, et connut une partie des réfugiés polonais qui vinrent à Londres, le poète national de leur infortuné pays, le vieux Niemcewitz, ancien aide-de-camp de Kosciusko, le prince Czartoryski, le général Pac, etc. Il mit quelques fois la main à la rédaction de la revue, "*The Polonia*," publiée à Londres sous les auspices de la Société.

De retour dans son pays, M. Garneau se livra dans ses moments de loisir à son goût pour les lettres, chérissant dans le modeste silence du cabinet cette indépendance de l'esprit sacrifiée si souvent sur la scène politique. Il a publié dans les journaux différentes poésies dont nous allons reproduire une partie. Il travaille actuellement à une histoire du Canada dont les deux premiers volumes ont déjà vu le jour et le troisième doit paraître, dit-on, cette année. Quoique cet ouvrage ait eu à subir plusieurs critiques, il a mérité à son auteur des témoignages non équivoques d'approbation d'hommes, en Canada, en France et dans les Etats-Unis, dont les suffrages doivent flatter son cœur. Son but dans ce livre grave est de repousser les calomnies et les assertions mensongères prodiguées contre nos compatriotes par des écrivains ignorants ou préjugés, et de rallier au culte de nos ancêtres ceux qui désespèrent de la cause sainte de la nationalité.

Mais errant aujourd'hui sur la terre étrangère,
Sans parents, sans patrie, oublié des humains,
A l'écho de douleur j'adresse mes refrains;
La nuit seule entend ma prière.

O toi qui de l'amour bus le philtre enchanteur,
Ou qu'abreuve à longs traits la coupe du malheur,
Poursuis les concerts de ta lyre:
La nature propice en ces lieux les inspire,
Et les zéphirs te répondront en chœur.

Hélas! dans quel climat le ciel te fit-il naitre?
Quel destin malheureux, quel orage peut-être,
Contre toi souleva les flots?
D'un joug pesant fuis-tu l'ignominie,
Ou de ton fatal génie
Suis-tu l'astre entraîné par des sentiers nouveaux?

Le bonheur file en silence
Les jours de l'humble berger;
Le toit qui vit sa naissance
Ne le vit pas s'enfuir à l'étranger.

Content du sort, chéri de sa bergère,
En vain, roule aux cités le char ambitieux,
Dormant en paix sous la douce chaumière,
Il méprise des rois les palais orgueilleux.
Que n'ai-je, comme lui, dans le hameau paisible
Sut choisir un séjour aux chagrins inconnu!
Savourant le bonheur d'une épouse sensible
J'eus partagé l'amour et la vertu.

Mais d'un astre fatal éprouvant l'influence,
J'errai contre mon gré bien loin sous d'autres cieux.
Je disais: je verrai le soleil de la France
Et le tombeau de mes ayeux.

Je laissai donc ces bords, où, profonds et sublimes
Roulent du Saint-Laurent les flots majestueux;
J'entends encor gronder dans les sombres abîmes
Du fier Montmorency les rochers écumeux.
Mes yeux suivaient de loin ces murailles superbes
Qui portent jusqu'au ciel leurs créneaux foudroyants.
Et les rayons du soir glissaient, comme des gerbes,
Sur les toits éblouissants.

O toi, fière cité, reine de ma patrie,
Combien dût ce moment me couter de douleurs!
A ces pensers... ma paupière attendrie
Ne peut retenir ses pleurs.

J'ai vu de l'océan les vagues agitées
Que pressaient d'Aquilon les ailes irritées.
Puis j'ai vu de Paris les palais somptueux,
Et le dôme superbe élancé jusqu'aux cieux.
Sur la colonne triomphale;
J'ai vu de vieux guerriers relire leurs exploits;
J'ai vu le lieu funèbre où repose des rois
La cendre sépulchrale;
Mais rien du Canada n'éteint le souvenir:
J'y trouvais le passé, j'y voyais l'avenir.
En vain, Londre à mes yeux déployait sa richesse,
Son faste, sa splendeur, d'un factice bonheur
La perfide ivresse,
Mon âme n'y trouvait qu'un charme empoisonneur.

Où sont ces jours quand, sous l'ombre d'un chêne,
Je frédonnais un rustique refrain?
L'amour guidait mes doigts, et la timide Hélène
En rougissant sentait gonfler son sein.

Mais, comme un doux rayon au milieu d'un orage
Frappe l'œil du voyageur,
Ce tendre souvenir perce, en vain, le nuage
Qui pèse encor sur mon cœur.

Hélas! j'ai tout quitté, parents, amis, chaumière;
Chaumière où j'ai reçu la vie et la lumière.
O toit, cher protecteur de mon humble berceau,
De ma voix, de mon nom nourrirais-tu l'écho?
Ingrat, j'ai déserté le seuil de mon enfance,
Seul un furtif adieu fut ma reconnaissance.
D'une mère éplorée, oubliant les regrets,
Je la quittais, peut-être pour jamais.
Non... je vous reverrai, lieux qui m'avez vu naître;
Champs, bocages, riants vallons;
J'y répèterai mes chansons;
De tristes souvenirs de la flute champêtre
Attendriront les sons.

Ah ! combien il est doux après un long orage,
De rentrer dans le port, de baiser le rivage
Que l'autan furieux semblait nous disputer :
Un bonheur toujours pur devient froid à gouter.
Déjà je vois au loin venir sur la colline
Mon père aux cheveux blancs, que la vieillesse incline.
Ses cheveux que zéphire agite mollement,
Couvrent son front joyeux de leurs boucles d'argent.
De ses pas l'âge, en vain, ralentit la vitesse,
Il me voit, il m'atteint, sur son sein il me presse.
Une mère, une sœur, des frères, des amis !
Je revois donc enfin ces objets tant chéris...
Mais que dis-je ?... Peut-être un funèbre silence
Règne au toit paternel, témoin de mon enfance ;
Qu'un père, qu'une mère, enviés par les Dieux,
Reposent maintenant dans la splendeur des cieux ;
Que ses tristes enfants vont pleurer sur sa tombe
Quand de l'humide nuit le voile épais retombe.
Ils disent : notre frère est aussi loin de nous.
Il quittait pour un rêve un asile si doux !
Il ne répondit pas à la voix de son père,
Lorsqu'à ses yeux la mort déroba la lumière.
    Errant en d'autres climats
Il n'a pas entendu l'airain impitoyable
Sonner... ni dans le deuil s'avancer le trépas,
Tenant le sablier dans sa main redoutable,
    Et notre seuil frémir sous ses pas.

Mais pourquoi de mon cœur augmenter la tristesse ?
De ces illusions, noirs enfants de la nuit,
    Chassons l'ombre qui me poursuit ;
Lyre répète encor tes accents d'allégresse,
    Et dérobe mon âme à l'ennui.

Oui, je verrai ces champs où rêvait ma bergère ;
Du lympide ruisseau j'écouterai la voix ;
Et sous le pin touffu qui vit naître mon père
    Je chanterai mes refrains d'autrefois.

    Aux premiers rayons de l'aurore
    Qui brilleront à l'orient,
    Je poursuivrai de l'œil encore
    L'astre des nuits dans l'occident.

L'airain sonore au clocher du village,
En répondant à l'hymne du matin,
Réveillera par son divin langage,
Ces sentiments qui charmaient tant mon sein.

Et sous l'ormeau, voisin du toit champêtre,
Aux pas légers qu'accorderont mes chants,
Je mêlerai les récits que fait naître
Le Dieu jaloux du bonheur des amants.

De la rive où le flot expire
J'écouterai le vieux pêcheur.
Sa voix que le silence inspire
A des airs qui charment le cœur.

Mes doigts harmonieux animeront ma lyre,
Dont la corde souvent chantera nos exploits.
Et quand l'âge viendra refroidir mon délire,
Assis à l'ombre d'un bois,
Mes chants plus doux plairont au folâtre zéphire.

F. X. Garneau (Londres).

1832.

LE CANADIEN.

CHANSON.

Air : *Mon père était pot.*

Le Canadien traître à sa foi
Aurait-il la manie,
D'oublier les mœurs et la loi,
De sa belle patrie ?
Non que la gaité
Et l'urbanité
Règnent sur nos rivages :
Que chanson d'amour,
En ce joyeux jour,
Rappellent nos usages.

Parlerais-je de ces écrits,
Qui remplissent la presse,
Et ne font qu'aigrir les esprits,
Dans ces jours d'allégresse ?

1832.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

CHANSON.

Air : *De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande Bretagne
J'entends vanter les mœurs, les lois,
Pour leurs vins, la France et l'Espagne,
A nos éloges ont des droits ;
Aimez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien :
Moi je préfère ma patrie,
Avant tout je suis Canadien. *(bis.)*

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En sciences, arts et langage,
Je l'avoue, ils sont nos ainés ;
Mais d'égaler leur industrie
Nous avons chez nous les moyens :
A tout préférons la patrie,
Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans les Français de l'histoire
Ont occupé seuls le crayon,
Ils étaient fils de la Victoire
Sous l'immortel Napoléon :
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons de vrais citoyens :
A tout préférons la patrie,
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours l'Europe se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs ;
Comme elle ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie,
Cédez le pas au monde ancien :
Moi je préfère ma patrie,
Avant tout je suis Canadien.

Originaires de la France,
Aujourd'hui sujets d'Albion,
A qui donner la préférence
De l'une ou de l'autre nation?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encore de plus puissants liens?
A tout préférons la patrie,
Avant tout soyons Canadiens.

1832.

ÉLÉGIE.

SUR LES RAVAGES DU CHOLÉRA À MONTRÉAL, EN JUIN 1832.

Infortunée Hochelaga,
Digne et tendre objet de nos larmes,
Qui racontera tes alarmes.
Les maux dont le ciel t'abreuva?
Lorsque de toutes parts frappée,
Tu pleure à l'ombre des cyprès,
Pourrai-je égaler en regrets
Ta déplorable destinée?

Au sein de la prospérité,
Tu ne marchais que sur des roses;
De fleurs toujours fraîches écloses
Ton front paraissait couronné:
Méconnaissable en la souffrance,
Autre malheureuse Sion,
On demande aujourd'hui ton nom,
Et l'on cherche la ressemblance.

Ah! trop malheureuse cité,
Dis-moi quelle main meurtrière
Couvre d'un voile funéraire
Et ton éclat et ta beauté!
Telle on voit, au sein de l'orage,
La foudre couver ses horreurs:
Tels couvaient au fond de nos cœurs
Les maux qui désolent ta plage.

Séchant de peur devant tes maux,
Ton peuple te fuit, te déserte,
Te livre, à regret, à ta perte,
Au silence affreux des tombeaux!
Mais humanité sans exemple,
Le juste, sans être ébranlé,
Pour pleurer ta viduité,
Reste à la porte de ton temple!

Eh! que lui sert de s'exiler
Au fond des salubres campagnes,
De respirer l'air des montagnes,
La fraîcheur d'un obscur rocher?
Espoir, inutile ressource,
Le contagieux ouragan
Souffle, atteint, frappe le passant,
L'arrête au milieu de sa course.

Dans ces jours d'horreur et de deuil,
J'ai vu le fils, j'ai vu le père,
J'ai vu la fille avec la mère,
Les amis se suivre au cercueil!
Sans tombe, leurs titres, leur gloire,
Déjà ne se retrouvent plus:
Non, ce n'est que par leurs vertus
Qu'ils vivront dans notre mémoire.

Mais, c'est retracer trop longtemps,
O cité trop infortunée,
Ta désolante destinée,
Le deuil de tous tes habitants;
Pénitente comme Ninive,
Dans la cendre abaissant ton front,
Tu l'as vu, la contagion
A presque déserté ta rive.

Mais en s'éloignant de ton sein,
Déjà ses effrayants ravages
Vont de rivages en rivages,
Désoler le sol canadien.
A la voix des ombres plaintives,
Beau Saint-Laurent, suspends tes flots;
Ils ne baignent que des tombeaux
Semés tout le long de tes rives!

1832.

NOËL.

Pour célébrer le plus grand des miracles
Mêlons nos voix aux chants des bienheureux;
Que nos concerts de ces saints tabernacles
Osent troubler l'écho mystérieux.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Viens reployer, ô nuit, tes voiles sombres,
Arrête-toi dans ton paisible cours;
L'astre divin perce à travers les ombres,
Il fait lever le plus brillant des jours.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

N'en doutons plus, l'heureux moment s'avance,
L'enfer frémit et de rage et d'effroi;
Le ciel tressaille....et la terre en silence
Attend enfin son Sauveur et son Roi.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Jésus est né......les oracles se taisent,
L'idole tombe aux pieds de son vainqueur;
L'aquilon dort, les tempêtes s'appaisent,
Et la nature adore son auteur.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Plus éclatant encor que la trompette
Qui fit trembler la cime de Sina,
Des purs esprits la voix chante et répète:
Paix aux humains, au Très-Haut Gloria.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Ce saint effroi de la nature entière,
Pour vous, mortels, n'est-il donc pas nouveau?
Jésus est né...faut-il que le tonnerre
Pour vous l'apprendre éclatte à son berceau?
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Eh bien! restez dans votre indifférence!
Dormez, puissants, sous vos lambris dorés;
L'humble de cœur, l'enfant de l'indigence
Sont par Jésus les premiers appelés.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Mais s'il leur donne ici la préférence,
N'attendez pas qu'il offre à leurs regards
Un Salomon dans sa magnificence,
L'or d'un Crésus, la pourpre des Césars.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

Non! en retour de ces biens périssables,
Des dons divins, les plus rares faveurs,
Un pur torrent de grâces ineffables
Sont les trésors qu'il destine à leurs cœurs.
Gloire et louanges à l'Eternel,
Avec les anges chantons l'Emmanuel.

1832.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Tu fuis enfin fatale année,
Source d'éternelles douleurs!
Enfin ta course terminée
Un instant fait trève à nos pleurs.
Tout souriait au jour de ta naissance,
Notre horison paraissait s'éclaircir;
Ton cours fâcheux trompa notre espérance,
Ne croyons plus à l'avenir.

A combien de malheurs en proie
Ton règne nous a-t-il laissés?
Heures de plaisirs, jours de joie,
Par le deuil furent remplacés.
Quand le fléau qui dévastait le monde, (1)
Nous décima, nous avons su mourir:
Du plomb mortel la plaie est plus profonde,
Ne croyons plus à l'avenir.

(1) Le choléra asiatique.

L'inévitable maladie
Sur nous répand son venin ;
L'art le combat par son génie,
Elle résiste, et cède enfin.
Mais qu'opposer au plus affreux des crimes? (1)
De coups de feu l'air vient de retentir!...
On a frappé d'innocentes victimes!....
Ne croyons plus à l'avenir.

L'an expire; un autre succède:
Aux maux qui nous ont accablés,
Vient-il apporter le remède?
Nos vœux seraient-ils donc comblés?
De Dieu sur nous l'œil bienveillant s'abaisse,
Et sa bonté se lasse de punir;
Faibles humains, que votre haine cesse,
Et nous croirons à l'avenir.

Puisse aux rigueurs de la fortune
Le nouvel an mettre une fin,
Et que d'une mère commune
Les enfants se donnent la main.
Il est bien temps, dans la même carrière,
Que les partis aillent se réunir:
Fils égarés, rentrez sous la bannière,
Et nous croirons à l'avenir.

1833.

PREMIER JANVIER 1833.

Faibles jouets du vent emportés dans l'espace,
Sur l'éphémère album nous en marquons la trace.
Au capricorne heureux nous sommes revenus,
Célestes voyageurs par le ciel soutenus;
Celui qui la créa conduisant notre sphère,
Dans l'océan des ans guidant notre carrière,

---

(1) Le meurtre de trois canadiens, tués le 21 mai 1832, par une compagnie de soldats qui fit feu sur une foule de citoyens, dans la grande rue St. Jacques, à Montréal. Ces citoyens se nommaient Languedoc, Billette et Chauvin.

Dans sa main nous porta. Mais que d'événements
De la terre en son cours suivent les mouvements!
Que de mortels, hélas! en commençant l'année
Se forgeant une heureuse et longue destinée,
Sur la neige volaient dans un léger traîneau,
Quand la mort sous leurs pieds leur creusait un tombeau!
Les uns ont tout à coup éprouvé sa furie
Dans la saison des fleurs, au printemps de la vie,
Quand à leurs yeux charmés le bonheur souriait,
Quand de tout son éclat la nature brillait.
D'autres sont moissonnés au sein de leur famille,
Au moment où joyeux ils prenaient la faucille
Pour faire la moisson; les villes, les guérets
Sont partout ombragés de croix et de cyprès:
Là sont ensevelis leurs vœux, leur espérance;
Là gissent avec eux la haine, la vengeance:
Ne les déterrons point. Ah! puisse enfin le temps
Emporter sur ses ailes ces noirs ressentiments
Qui dans l'âme allumant les passions cruelles
Sont les avants-coureurs de sanglantes querelles.
Mais quel affreux tableau vient frapper mes regards,
Quels présages le monde offre de toutes parts!
La discorde à son œuvre associant Bellone
Arme les citoyens; chancelants sur leur trône
Les rois avec effroi regardent ces brandons,
Et voient dans leurs états surgir des factions!
L'Autocrate s'indigne et craint qu'en sa furie
Le midi de ses feux n'enflamme la Scythie;
Il prépare des fers, il aiguise ses traits,
Son glaive encor fumant du sang des Polonais.
De la Seine et du Rhin les rives agitées
D'une ligue de rois sont encor menacées.
Le Tage avec horreur voit deux frères rivaux
Du sang des citoyens rougir ses tristes eaux.
Au sein des factions, des vents et des orages
L'Angleterre commence à craindre les naufrages.
Du magnanime Tell les heureux descendants,
Croyant voir tout à coup renaître leurs tyrans,
S'assemblent sur leurs monts, remparts de l'Helvétie,
Et bravent la couronne de l'Autriche ennemie.
A nos yeux étonnés s'offre le Vatican
Miné de toutes parts, assis sur un volcan,

Mais toujours soutenu par une main divine,
Lorsque tant d'ennemis en trament la ruine.
Des colonnes d'Hercule aux rives de l'aurore
Esclaves et tyrans s'agitent : au Bosphore
Un hardi vice-roi menace le sultan,
Mahmoud voit de son front échapper le croissant,
Sur ses gonds agités la Porte enfin chancelle.
Nos voisins ont leurs maux et leur crise nouvelle......
Que le sort, les malheurs des peuples divisés
Nous servent de leçon, en ces lieux fortunés.
Quand le ciel, la raison nous prêchent l'harmonie
Sachons nous réunir au nom de la patrie !

1833.

DIEU SAUVE LE CANADA.

(CHANSON INÉDITE.)

Amis, encore un an qui passe :
Combien amers furent ses fruits !
Puisse celui qui le remplace
Guérir les maux qu'il a produits !
Cependant d'un nouvel orage
S'il nous apportait le présage,
Lorsque la foudre éclatera,
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

D'un nouvel an lorsque l'aurore
Vient nous flatter d'un doux espoir,
A l'avenir on croit encore,
Et l'avenir est toujours noir.
Nos ennemis ont dans leur rage
Marqué chaque jour d'un outrage ;
Sait-on comment tout finira ?
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

Non contents d'avoir fait répandre
Le sang de plus d'un citoyen,
Leur fureur partout fait entendre :
Guerre à mort au nom canadien !
Si le trépas ou l'esclavage
Est désormais notre partage,
Alors notre sang coulera;

Du courage,
Dieu sauve le Canada.

Mettant injure sur injure,
Riant de nos vœux rejetés,
N'ont-ils pas comblé la mesure
De la coupe d'iniquités?
Devons-nous souffrir davantage?
D'un joug honteux tout nous dégage,
Et lorsque l'heure sonnera,
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

N'est-il pas une voix sacrée
Qui vient se mêler à nos cris?
Impérieuse et révérée,
C'est celle de notre pays.
Ecoutons bien... et dans l'orage
Lorsque déchirant le nuage,
Cette voix nous appellera,
Du courage,
Dieu sauve le Canada.

1833.

LE JUBILÉ.

Heureux mortels, tressaillez d'allégresse,
Fille du ciel, vers vous descend la paix!
Un Dieu clément efface vos forfaits
Et vous rappelle au sein de sa tendresse.

Il ne vient plus armé de son tonnerre,
Plein de vengeance, escorté du trépas,
A juste droit foudroyer des ingrats
Dont l'existence encor souille la terre.

Il ne vient plus à l'aspect de nos crimes
Qui vont troubler son éternel repos,
De son courroux précipiter les flots
Et sur nos pas entr'ouvrir des abîmes.

Non! le fléau qu'enfanta sa colère
S'est arrêté dans son cours désastreux:
Bientôt luira l'arc-en-ciel radieux,
L'Eternel fait sa paix avec la terre.

Mais s'il devient notre juge propice,
S'il se répent de ses justes rigueurs,
C'est qu'il s'attend qu'un soupir et des pleurs
Désarmeront le bras de sa justice.

Inébranlable au fracas de la foudre
Que fit naguère éclater son courroux,
L'impie a dit : Je braverai ses coups !
Que l'Eternel tonne et me mette en poudre.

Dieu débonnaire autant qu'il est terrible,
Pour triompher de ce cœur sans remords,
De sa clémence il ouvre les trésors,
Il ne veut point qu'il demeure invincible.

Pécheur ingrat, mettras-tu donc ta gloire
A dédaigner d'ineffables bienfaits ?
Oseras-tu combler tes noirs forfaits ?
Même à ton Dieu disputer la victoire ?

Il en est temps, réponds à sa tendresse,
Contre sa voix n'endurcis pas ton cœur :
Brebis errante, accours au bon pasteur ;
Vois... il t'attend... il t'invite... il te presse !

Dors, si tu veux, à l'ombre du tonnerre
Qu'a déposé ce Dieu plein de douceur !
Mais songes-y : il est un Dieu vengeur ;
Son souffle seul peut te mettre en poussière !

Vous que revêt le lys de l'innocence,
O vous, du moins, chers élus du Seigneur,
Aux purs Esprits unissez-vous en chœur,
Chantez, louez, célébrez sa clémence.

1833.

ACTIONS DE GRÂCES.

Sainte Sion, d'où vient ton allégresse ?
Dis, qui t'inspire aujourd'hui ces transports ?
Naguère encor, ta lyre avec tristesse
Ne répétait que de sombres accords.

Ton peuple dans les larmes,
Du bruit de ses allarmes,
Faisait gémir les échos et les airs...
Qui te fait donc renaître à tes concerts ?

N'en doutons plus, c'est ton Dieu qui t'inspire;
Il vient finir nos tribulations,
Il est calmé... son long courroux expire,
Il fait sa paix avec les nations.
Tressaillons d'allégresse,
Célébrons sa tendresse,
Et répétons dans ce jour solennel:
Gloire et louange au Sauveur d'Israël!

Las des forfaits dont se souillait la terre,
De toutes parts infidèle à ses lois,
Ce Dieu tardif à lancer son tonnerre,
Voudrait venger et sa gloire et ses droits.
Quand sa justice insiste,
Sa clémence résiste;
Inexorable enfin dans son courroux,
A sa justice il cède contre nous.

Oui! c'en est fait, il devient notre juge,
Et la sentence échappe de ses mains...
Il ne veut point par un second déluge
Anéantir les coupables humains,
Ou les réduire en poudre
Sous les feux de sa foudre...
Par un fléau qu'il a créé pour nous,
Il saura bien contenter son courroux.

Fatal arrêt! il faut que tout succombe...
L'air infecté de son souffle vengeur
Doit par milliers entraîner dans la tombe
Un peuple ingrat et prévaricateur.
Du couchant à l'aurore,
Jour et nuit on implore
Ce Dieu longtemps outragé... mais en vain!
Le fléau marche et le ciel est d'airain.

Enfin touché de nos longues misères,
De sa colère il arrête les flots;
Et devenu sensible à nos prières,
Il vint fermer l'abîme de nos maux.

Son souffle purifie
Les sources de la vie,
Et n'ayant plus à punir des forfaits,
Sa foudre dort dans le sein de la paix.

De notre Dieu pour chanter la clémence,
Unissons donc et nos voix et nos cœurs;
C'est lui qui fait notre réjouissance,
En sa présence oublions nos malheurs...
Ne soyons plus rebelles,
Demeurons-lui fidèles;
Et pénétrés de ses bienfaits pour nous,
Que nos forfaits n'arment plus son courroux!

1833.

INVOCATION À LA SANTÉ.

O toi, que Ganimède aux cieux,
Dans le calice de la vie
Versait mêlée à l'ambroisie,
Au banquet solennel des Dieux;
O santé, pour toi tout soupire;
Du trépas vient briser la faulx,
Sous nos pas ferme les tombeaux,
Relève sur eux ton empire.

Resterais-tu sourde à nos vœux,
Quand la nature renouvelle,
Et sur nos rives te rappelle,
Pour faire avec toi des heureux?
Privés de ta douce influence,
En foulant à nos pieds les fleurs,
Les arroserions-nous des pleurs
Du malheur et de la souffrance?

Au sortir de cette stupeur,
Qui la retint ensevelie,
Quand tout respire de ta vie
Le beaume régénérateur:
Sur les fleurs et sur la verdure
Nous seuls destinés à languir,
N'aurions-nous vu que pour mourir
Le doux réveil de la nature?

Et cet astre, qui dans les cieux,
Roule si brillant sur nos têtes,
Après le règne des tempêtes,
Et nous vivifie à ses feux:
En se dégageant du nuage,
N'a-t-il rallumé son flambeau
Que pour éclairer au tombeau
Notre inévitable passage?

Que nous importe le printemps,
Que la pelousse refleurisse,
Que la rose s'épanouisse,
Mille autres charmes séduisants?
S'il devait fondre encore sur nous
Ce fléau funeste, effroyable,
Que le Tout-Puissant implacable
Sur nous lança dans son courroux.

Quoi! sur nos malheureuses plages,
Quand ses traces, de toutes parts,
Attestent encore aux regards
Ses épouvantables ravages:
Que la patrie encor voilée,
Et couverte d'habits en deuil,
S'agenouillant sur le cercueil,
Pleure sa triste destinée.

Portés sur l'aile des zéphirs,
Revenus enfin dans nos plaines,
Empoisonnant, par leurs haleines,
Nos espérances, nos soupirs;
Il reviendrait avec furie,
Inopinément de retour,
Ainsi qu'un avide vautour,
Ronger le sein de ma patrie!

Sans pitié pour ses longs malheurs,
Quand sa blessure saigne encore;
Qu'un cruel souci la dévore,
Ne laisse point sécher ses pleurs;
D'une fois, il la rendrait victime
Des maux, dont le seul souvenir,
Semble sous ses pas entr'ouvrir
Un profond et funeste abîme!

C'est donc vainement que nos cris
Au temple ont redit nos alarmes ;
C'est donc vainement que nos larmes
En ont arrosé le parvis?
De l'abîme de nos misères,
Si notre voix s'élève en vain,
Si le ciel pour nous est d'airain;
Cessons d'inutiles prières!

Mais que dis-je? espérons encor....
Lorsque l'espérance encourage,
C'est la planche après le naufrage,
Qui conduit quelques fois au port ;
C'est cette lumière lointaine
Qui, du voyageur que poursuit
L'horreur des ombres de la nuit,
Va guider la marche incertaine!

Oui! flattons-nous d'un sort meilleur!
Il dissipera les ténèbres
Naissant des souvenirs funèbres
De la souffrance et du malheur....
Santé, c'est dans toi que repose
Cet avenir consolateur?
Viens opérer dans notre cœur
Cette douce métamorphose.

Vois comme au sein de la cité
Partout l'activité s'empresse,
Avec prudence, avec sagesse,
A t'offrir un site assuré!
Comme la terre se couronne
Pour toi de verdure et de fleurs!
Souris donc aux vœux de nos cœurs,
Fixe au milieu de nous ton trône.

Rends-nous tes précieux bienfaits!
Que l'industrie enfin renaisse!
Que le commerce reparaisse
Aussi florissant que jamais!
Et si sur tes pas l'abondance
Doit faire gémir nos greniers;
Pour en jouir dans nos foyers,
Embellis-les par ta présence.

PIERRE LAVIOLETTE.

1833.

L'ÉTRANGER.

Depuis l'aurore, assis sur le rivage,
En vain j'attends, l'esquif ne revient pas:
Courez, vents frais, volez sur son passage,
De ma patrie il laisse les climats.
Mais déjà de la nuit le voile sombre
Cache à mes yeux les rives et les flots.
Pauvre étranger, attendre encor dans l'ombre:
A vos ennuis apportez du repos,

La nuit se passe et bien des jours encore;
Le nautonnier n'écoute plus sa voix.
Dans ma patrie aurait-il vu l'aurore
Dorer les monts, les fleuves et les bois?
Le toit champêtre où résonnaient ma lyre
De mes chansons nourrit-il les échos?
Pauvre étranger, bien loin est le navire:
A vos ennuis apportez du repos.

Il ne vient point des bords qui m'ont vu naître,
Où si souvent je chantais nos exploits;
Il n'a point vu Carouge où pour un maître
Tombaient nos fils, que trahissaient des rois.
D'un joug à l'autre, hélas! on les transporte;
Prenez ces fers, dit-on à des héros!
Pauvre étranger, leur bras vainqueur les porte:
A vos ennuis apportez du repos.

Déjà les champs où reposent nos pères,
A d'autres mains ont cédé leurs moissons;
Et sous nos toits des langues étrangères
Chassent l'écho de nos douces chansons.
Un orphelin quête un pain d'indigence
Au seuil sacré....trahi par ses sanglots!
Pauvre étranger, j'y fêtai sa naissance:
A vos ennuis apportez du repos.

Des inconnus saisissent sa balance,
Et de Thémis ils usurpent les droits.
Au temple saint j'ai vu briller la lance
Qui chasse au loin tous les arts dans les bois.

Peut-être, un jour la liberté propice
Viendra finir et vos pleurs et vos maux.
Pauvre étranger, règnera la justice:
A vos ennuis apportez du repos.

Vient-on encor jeter sur la chaumière,
Un œil hautain où brille le mépris?
Toujours mon front brava leur troupe altière;
Mais je pensais à des frères proscrits:
Leurs toits brûlants éclairaient la colline,
Où nos pasteurs conduisaient leurs troupeaux.
Pauvre étranger, pourquoi ton front s'incline?
A vos ennuis apportez du repos.

Plein de douleur je quittai ma patrie;
Enfin le ciel y brille plus serein.
Retourne-t'en, mon âme un jour me crie:
De bords chéris je reprends le chemin.
Mais de mes ans j'ai senti la faiblesse;
Déjà la mort a pénétré mes os!
Pauvre étranger, Dieu chérit la vieillesse:
A vos ennuis apportez du repos.

O Canada! le ciel enfin m'appelle,
As-tu tari la coupe des douleurs?
Mais des destins l'urne se renouvelle;
Un sort plus doux dissipe tes malheurs.
Adieu, je meurs,...je sens glacer mes veines....
Mais quels longs bruits ont frappé les échos:
O ma patrie, on a brisé tes chaînes!
Fuyez, ennuis, je meurs dans le repos.

F. X. Garneau.

1833.

ANNIVERSAIRE DU VINGT-ET-UN MAI.

Quels sont ces chants de mort, ces hymnes de tristesse?
D'où vient que de ces lieux disparaît l'allégresse?
Pourquoi sur tous les fronts est peinte la douleur?
Cité de Montréal, qui donc t'a désolée?
Quelque triste fléau t'aurait-il accablée?
Plains-tu quelque horrible malheur?

Un orage nouveau gronde-t-il sur ta tête?
Redoutes-tu les maux que la haine t'apprête?
De tes fils aujourd'hui pleures-tu l'avenir?
Non....ton cœur est pressé d'une douleur amère:
Mais tes tristes regards se portent en arrière,
Tes pleurs naissent d'un souvenir.

Quel jour luit à nos yeux? vingt-et-un mai....silence....
Ce jour est pour nos cœurs un siècle de souffrance,
Ce jour est à jamais un sombre jour de deuil.
Tu pleures tes enfants, malheureuse patrie!
C'est en te défendant qu'ils ont perdu la vie,
Et tu gémis sur leur cercueil.

Hélas! ils sont tombés victimes déplorables
D'artifices cruels, d'erreurs impardonnables;
Ils sont morts combattant pour votre liberté,
Ils sont mort mais leur nom vivra longtemps encore,
Leur trépas qu'à jamais chacun de nous honore
Leur acquiert l'immortalité.

Gémis, gémis encore, ô! ville infortunée,
Tu ne saurais assez plaindre leur destinée,
Tu ne pourrais donner trop de pleurs à leur sort;
Mais pour tes fils meurtris n'as-tu donc que des larmes?
N'est-il pas en tes mains de légitimes armes?
Ne saurais-tu venger leur mort?

Offre pour tes enfants le pieux sacrifice;
Mais sur les meurtriers appelle la justice;
Souffriras-tu longtemps l'orgueil de ces bourreaux?
Du sang qu'ils ont versé vas demander vengeance,
Pour eux comme pour nous Thémis tient la balance,
Devant elle tous sont égaux.

Parles, et que ta voix jusqu'à ton roi résonne;
Et que ta plainte amère arrive aux pieds du trône;
Porte au delà des mers le cri de ta douleur.
Fais trembler à leur tour les auteurs du carnage,
Fais lire à tous les yeux, sur leur pâle visage,
Le remords qui ronge leur cœur.

Canadiens, en ce jour, l'univers vous contemple;
Il a connu le crime, il attend un exemple.

Vos morts de leur tombeau l'implorent à grands cris,
Leurs ombres chaque jour errantes sur la plage
La réclament de vous, comme un dernier hommage
Qu'on doit à leurs mânes chéris

Citoyens, accourez et jurez sur leur tombe
De soutenir un nom dont la gloire succombe.
Entendez cette voix qui vous répète à tous:
" Pour maintenir vos droits déployez du courage,
" Vengez notre trépas, achevez notre ouvrage,
" Ou périssez ainsi que nous."

Et toi, qu'invoque ici notre ardente prière,
Liberté, parmi nous renais de leur poussière!
Avec toi dans ces lieux conduis la douce paix.
Viens essuyer nos pleurs, viens consoler nos peines;
Eloigne pour jamais ces déchirantes scènes
Et l'horreur de pareils forfaits!

1833.

POINTS DE VUE DE LA DESCENTE DE LA MONTAGNE DE MONTRÉAL.

Qui n'a point contemplé, dans ses vastes regards,
Le coup-d'œil enchanteur qui vient, de toutes parts,
S'offrir au voyageur dans la pente facile
Du mont majestueux qui domine la ville?
Fatigué de la route et comme emprisonné
Dans le dédale obscur de l'étroit défilé
Qui partage en deux parts le cœur de la montagne,
L'ennui, pendant longtemps, l'assiége et l'accompagne.
Mais à peine sorti de ce sombre sentier,
Que d'objets à ses yeux viennent se déployer!
Avec quelle surprise et quel charme sa vue
D'un immense horison embrasse l'étendue!
Ce qui d'abord le fixe et l'attire toujours,
C'est le fier Saint-Laurent qui, dans son noble cours,
Entre des bords riants, pompeusement promène
Les flots toujours coulant de son urne lointaine.
Puis des prés verdoyants, des vergers, des bosquets
Parsemés de villas, de somptueux palais,

Où riches citadins viennent loin de la ville
Respirer le repos d'un séjour plus tranquille.
Puis apparaît enfin l'opulente cité,
Brillante de splendeur et de prospérité,
Qui déjà s'étendant partout dans la campagne,
Menace de s'asseoir un jour sur la montagne.
Parmi les monuments, magnifiques, nombreux,
Que ce nouveau coup d'œil vient déployer aux yeux,
Au centre, il en est un qui sur tous se signale
Par son portique altier, sa grandeur colossale.
Elevant, comme un mont, sous la voûte des cieux,
Sa masse gigantesque et son front sourcilleux,
Il semble rembrunir de sa couleur grisâtre
Tous les riants tableaux d'un horison bleuâtre.
Temple du Tout-Puissant, il atteste aux regards
La piété d'un peuple et le règne des arts.
L'Amérique du Nord n'a rien qui rivalise,
En monuments pieux, cette superbe Eglise.
Honneur à Montréal, honneur à la cité,
Qui prouve ainsi sa foi, sa libéralité !
A droite, il est encore un modeste ermitage,
Qne l'œil découvre à peine à travers le feuillage ;
Et, lorsque cent palais, chefs-d'œuvre de nos arts,
Semblent de tous côtés, étaler aux regards
L'opulence et le luxe, à la simple nature
Il emprunte lui seul ses grâces, sa parure.
Asile de bonheur, de paix et de vertu,
Interdits aux enfants d'un siècle corrompu,
Sous ses humbles lambris, il veut que la jeunesse
Vienne avec sa fraîcheur respirer la sagesse.
Qui peut le contempler ce séjour enchanteur
Sans qu'il sente de joie encor battre son cœur,
Au souvenir heureux de tant de jouissance
Que son sein sut offrir à son adolescence ?
Ah ! qui ne revoit pas sans un plaisir nouveau,
Sa plage où le destin a placé son berceau ?
Et l'humble presbytère et la tour du village
Qui le vit tant de fois jouer sous son ombrage,
Pourrait-il donc revoir d'un œil indifférent
L'asile où s'écoula son âge adolescent ?
Pourrait-il oublier la douce solitude
Qui charma ses ennuis et ses dégoûts d'étude ?

Pour moi qui l'ai chéri, qui le regrette encor,
L'asile qui me fit retrouver l'âge d'or,
Je ne le vois jamais que je ne me rappelle
De mes premiers printemps l'époque la plus belle.
Aussi, toutes les fois que je descends le mont
Qui déroule à mes yeux un immense horizon,
Où cent tableaux divers grandissent sur la scène,
Ce qui d'abord me fixe et sans cesse m'entraîne,
Ce n'est pas tant le fleuve avec son noble cours,
La cité florissante avec ses alentours;
Mais c'est le seul aspect de l'aimable retraite
Où le bonheur est pur, l'allégresse parfaite.
Un charme inexprimable a ressaisi mon cœur,
Je demeure pensif, je rêve le bonheur....
Et cédant au transport de mon âme attendrie
A cette perspective, aussitôt je m'écrie:
Ils sont encor debout ces antiques ormeaux,
Témoins de mes plaisirs, de mes jours les plus beaux!
Quand tout change autour d'eux, seuls ils bravent l'orage,
Le temps qui les respecte embellit leur feuillage!
Chacun d'eux me retrace un touchant souvenir,
M'offre une jouissance et rappelle un plaisir...
Et malgré les revers d'une vie orageuse,
Je revis tout entier à cette époque heureuse.
Là, comme Télémaque, à leur ombrage assis,
D'un sage précepteur, nouveau Termosiris,
Je recueillais en paix les leçons de sagesse,
Qu'il voulait inculquer à ma frêle jeunesse.
Ici, de mes amis je goûtais l'entretien;
Mes peines, mes plaisirs s'épanchaient dans leur sein.
Le temps qui s'est enfui depuis à tire-d'ailes,
Ne les a point changés—ils sont toujours fidèles.
Tantôt, me retrouvant sous ces autres noyers,
Avec mes livres seuls, seul avec mes pensers,
J'y variais l'attrait que donne la lecture,
Du spectacle riant de la belle nature.
Je l'avais sous les yeux....de la cime des monts
Déployant à mes pieds des plaines, des vallons.
Là Cérès balançait ses gerbes ondoyantes
Que redorait Phébus à ses ardeurs brûlantes.
Ici, des moissonneurs abattaient sous leur faulx
L'herbe mûre des prés destinée aux troupeaux.

Ailleurs, dans les vergers, présage de l'automne,
Mûrissait les trésors dont sa main les couronne.
Abrité de feuillage et foulant les gazons,
L'esprit, le cœur remplis de mille illusions,
Je croyais retrouver les hameaux de Virgile,
Ou l'homme heureux des champs qu'a célébré Delille,
En lisant tour à tour les précieux écrits
De ces auteurs rivaux, immortels et chéris.
Mais pourrai-je oublier aussi qu'à leur ombrage
De l'aimable art des vers je fis l'apprentissage?
Oui! c'est là que j'allai d'Apollon, de ses sœurs,
Pour la première fois rechercher les faveurs.
J'avais, pour me guider, de sages, doctes maîtres,
Les inspirations de ces sites champêtres;
Les uns faits pour donner l'éveil à tout talent,
Les autres pour en suivre, en éclairer l'élan.
Si depuis, en courant la carrière des lettres,
J'obtins quelque succès, je le dois à ces maîtres;
Je ne le dois pas moins au séjour enchanteur
Où tout charme les yeux, et l'esprit et le cœur.
O vous, dont la mémoire, après seize ans m'inspire,
Souffrez donc que pour vous vibre aujourd'hui ma lyre.
Mais quel noir souvenir autour de moi soudain
Erre comme un fantôme, et l'arrache à ma main,
Alors que pour combler ma douce jouissance,
Animé par l'élan de ma reconnaissance,
Je m'en allais pour vous soupirer des accents,
Dignes de vos bienfaits et de mes sentiments?
Hélas! vous n'êtes plus! et l'heureux ermitage
A toujours la beauté, la fraîcheur en partage!
Et le deuil n'en a point exilé les oiseaux,
Et ces arbres n'ont point flétri leurs frais rameaux!
C'est que, sans doute, hélas! c'est votre destinée
D'habiter désormais un plus bel Elysée;
C'est que dans ce séjour où l'on ne vous voit plus,
De dignes successeurs font briller vos vertus,
Eclater vos talents, et revivre sans cesse
En vous cet art heureux de guider la jeunesse...
Et vous, fils d'Apollon, disciples fortunés,
Que ce site bientôt va revoir rassemblés,
Puisqu'il vous est donné d'y respirer encore,
Ah! de votre bonheur sachez chérir l'aurore.

Trop tôt, hélas! trop tôt dans le monde lancés,
Peut-être en verrez-vous les beaux jours éclipsés!
Dans un lointain trompeur il sourit à votre âge,
Mais plus son ciel est beau, plus il cache l'orage:
Quiconque le connaît, donnerait tous les ans
Qu'il coule dans son sein pour un de vos instants.
Sachez de votre état goûter les avantages;
Renouvelez d'ardeur, soyez studieux, sages;
Par vos douces vertus peut-être pourrez-vous
Du sort qui vous attend vaincre un jour le courroux.

PIERRE LAVIOLETTE.

1833.

L'AUTOMNE.

D'une main défaillante effeuillant sa couronne, (1)
Parmi nous, à pas lents, marche la triste automne.
La terre, sous ses pieds, se jonche de débris.
Flore a caché ses fleurs, et Cérès ses épis;
Et lorsque les oiseaux, désertant nos bocages,
Dans des climats plus doux vont porter leurs ramages,
Zéphir las d'errer seul sur les pâles rameaux,
Dans son timide essor s'endort sur les roseaux.
D'un voile ténébreux éclipsant sa lumière,
Le soleil à regret, commence sa carrière,
A l'aspect du tyran de la terre et des cieux
Dont le souffle glacé vient amortir ses feux.
C'est le noir aquilon, descendu des montagnes,
Sa tête qu'il secoue a blanchi les campagnes;
Terrible, sa présence a fait fuir les oiseaux,
A flétri les gazons, enchaîné les ruisseaux;
Et les troupeaux qu'il fait errer à l'aventure,
Qu'il laisse sans abri, sans onde, ni pâture,
De leurs gémissements attendrissant les airs,
Paraissent préluder au deuil de l'univers.
Adieu, plaisirs si purs! adieu, fêtes champêtres!
Adieu, loisirs passés à l'ombrage des hêtres!
Le règne de l'hiver, hélas! n'épargne rien!
Le souci, la tristesse échappés de mon sein,

(1) Delisle.

Seuls conduisant le char des heures paresseuses,
Malgré nous, vont hanter nos demeures oiseuses!
Si partout, en tyran, il sème ses horreurs,
Ah! gardons-nous du moins de lui livrer nos cœurs!
Si nous ne pouvons plus des riantes prairies,
En cadence fouler les pelouses fleuries,
Allons porter ailleurs notre folâtre jeu;
Recherchons les plaisirs qu'offre le coin du feu.
Sous le cèdre entassé c'est pour nous qu'il pétille:
A sa vive clarté l'allégresse qui brille
Montre un cercle serré de belles et d'amants,
Et d'amis et d'époux, de vieilles et d'enfants...
Réunion d'heureux, joviale assemblée,
Que, malgré les autants, convoque la veillée.
Aux cités, que l'ennui brille dans le salon;
Aux champs, que le plaisir suive chaque saison!
Rions, chantons, causons...mais que la politique
Ne vienne point troubler le bonheur domestique!
....
....
Sa pomme de discorde a, par tout le pays,
Divisé sans pitié les parents, les amis,
Semé les noirs soupçons, la mésintelligence,
L'odieux préjugé, l'injuste méfiance....
Ne souffrons qu'elle vienne influer sur nos mœurs:
Laissons tous ces travers à nos sombres penseurs!
Dans leur tour de Babel, leurs châteaux en Espagne,
Laissons en paix, laissons tous ces tranche-montagne
S'endormir dans leur rêve...Imitons nos aïeux:
Ils ne pensaient pas tant, ils vivaient plus heureux.

PIERRE LAVIOLETTE.

1833.

CHANT DE NOËL.

Quels chants harmonieux au séjour du tonnerre
Troublent le calme de la nuit?
Les esprits bienheureux descendent sur la terre,
Sur leurs traces l'aurore luit.

Eclipsant les rayons de sa gloire,
Le Verbe s'était incarné......
Enfin mille chants de victoire
Disent qu'un Sauveur nous est né !
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut :
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Mortels, réveillez-vous, marchez à la lumière
Du jour qui se lève pour vous ;
Déjà l'astre divin commence sa carrière,
Il vient nous vivifier tous.
Voyez comme il chasse les ombres
Où s'était plongé l'univers !
Relancé dans ses cachots sombres,
Satan frémit dans les enfers.....
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut :
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Trop orgueilleux mortels, quoi ! votre foi chancelle,
A l'aspect de ce faible Enfant !
Votre fière raison refroidit votre zèle ;
A son anéantissement......
Craignez qu'il ne vous mette en poudre,
Cet Enfant, Dieu de l'univers !
Sa main n'a déposé la foudre,
Que pour venir briser vos fers !
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut :
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Tel que les fils de roi, descendu sur son trône,
Si dans la pourpre il n'est pas né,
S'il se montre à vos yeux sans sceptre, sans couronne,
Et sans pompe et sans majesté ;
C'est que déjà sa voix vous prêche
L'exemple de l'humilité ;
Venez donc apprendre à sa crèche
L'amour de l'humble pauvreté.

Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut :
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Du fond de son berceau maîtrisant la nature,
Les astres marchent à sa voix.
Partis à ce signal et bravant la froidure,
A sa crèche accourent les rois !
Déjà les Dieux du capitole
Tremblent, chancellent devant lui :
Il n'a qu'à dire une parole,
L'univers en poudre est réduit.
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut :
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

Chrétiens, n'imitons pas l'aveugle indifférence
De l'ingrate Jérusalem ;
Partageons les transports, la sainte jouissance
Des habitants de Bethléem !
Marchons sur les traces des Mages ;
Au lieu d'encens, de myrrhe et d'or,
Offrons à Jésus en hommages
Nos cœurs qui plairont plus encor !
Divin Enfant, tu nous appelles,
Ta voix est celle du Très-Haut :
Ton amour nous donne des ailes,
Nous fait voler à ton berceau.

PIERRE LAVIOLETTE.

1834.

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

L'année expire, une autre recommence,
Ainsi le flot au flot succède et meurt :
Sans en connaître encore l'influence,
Un jour du moins, respirons le bonheur.
Que sur l'aile d'Eole
Tout noir chagrin s'envole !

Et réunis dans le sein du plaisir,
N'ayons qu'un cœur pour savoir en jouir!

Rappelons-nous comme autrefois nos pères,
Avec transport, saluaient ce beau jour;
Ils devenaient tous amis et tous frères,
L'aimable paix habitait leur séjour.
Les jeux, les ris, les grâces,
S'enchaînaient sur leurs traces;
Ils célébraient, dans leur joyeux élan,
L'heureux retour du premier jour de l'an.

Qu'ils étaient beaux, hélas! ces temps antiques,
Temps de vertus et de félicité!
Dissentions, querelles politiques
Ne venaient point refroidir la gaité.
Etre à leur Dieu fidèles,
Au roi, comme à leurs belles:
C'est le motto qu'avaient pris nos ayeux,
Ils y trouvaient le secret d'être heureux.

Ce jour du moins imitons leur exemple,
Faisons revivre encor le bon vieux temps!
Dans nos foyers transformés en un temple,
Sacrifions aux plus doux sentiments!
Mais que sous son égide,
La sagesse nous guide......
Faite pour plaire à l'esprit comme au cœur,
Elle ne prend des plaisirs que la fleur.

Mais quel penser trouble soudain nos fêtes,
Et nous arrache à nos joyeux ébats?
La foudre gronde au-dessus de nos têtes,
La terre tremble et gémit sous nos pas......
Plus de paix, d'harmonie,
Dans ma pauvre patrie!
Quand des vautours lui déchirent le sein,
Comment ne pas trembler pour son destin?

Faible roseau battu par la tourmente
Qui va partout briser les nations,
Laisseras-tu ta tête chancelante
Fléchir, tomber aux vents des factions?

Non! non! brave l'orage!
Ranime ton courage!
Ton front flétri ne succombera pas:
Vois Albion l'appuyer de son bras!

Mais bannissons des souvenirs funèbres,
Autour de nous ils ramènent la nuit,
Que l'horizon, désormais sans ténèbres,
Fixe nos yeux sur le jour qui nous luit!
Aimons notre patrie,
Que la paix, l'harmonie,
De ce beau jour signale les transports,
Et le bonheur restera sur nos bords.

L'AN 1834.

Encore un an de passé sur le monde;
La liberté fit crouler un tyran.
Si je vois bien dans la sphère profonde,
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,
Quand le loup dort les bergers sont en paix.
Chantons! le jour de l'esclavage
Va disparaître pour jamais.

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts;
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevalets.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.
Chantons! au bruit confus des verres,
Car notre règne est commencé.

Les rois voulaient à la jeune Amérique
Faire aussi don et du sceptre et des fers;
Mais le lion, broyant leur rouille antique,
De leurs débris parsemait les déserts.
Ces hochets d'or sont bons pour des esclaves,
Se disait-il dans sa juste fureur
Chantons! et que la voix des braves
Répète ce refrain en chœur.

O Canada! ton ciel est plein d'orages!
Mais ne crains point l'approche des tyrans;
L'aquilon seul dans son char de nuages
Renverserait leurs pavois chancelants.
Seul l'homme libre admire nos tempêtes,
Et sait braver en tout temps leur courroux.
Chantons! car jamais dans nos fêtes
L'alguasil n'entrera chez nous.

F.-X. Garneau.

1834.

POURQUOI DÉSESPÉRER?

Partout on dit, l'œil fixé sur les flots,
L'esquif brisé s'abîme sous l'orage.
O Canada! ton nom n'a plus d'échos,
Et tes enfants chéris ont fait naufrage.
Mais non, ils ne périront pas,
Une voix tout-à-coup s'écrie:
Le soleil dore au bout des mâts
Le vieux drapeau de la patrie,
De la patrie.

Canadien, tu connus cette voix;
Le ciel pour nous, souvent l'a fait entendre;
Dans nos malheurs, hélas, combien de fois
Nous avons cru notre Ilion en cendre?
Enfants jetés hors des berceaux,
On nous exposa sur le Tibre;
Mais Rome sortit des roseaux....
Et Rome aussi bientôt fut libre,
Bientôt fut libre.

Mais si la nue éclipsa dans les cieux,
Plus d'une fois notre étoile sacrée;
Après l'orage à son front radieux
On reconnut sa gloire à l'empyrée.
Phare qui ne s'éteint jamais,
Elle éblouit la tyrannie,
Qui droit sur l'écueil des forfaits,
Ira jeter sa barque impie,
Sa barque impie.

A la tribune, on vit comme aux combats,
Toujours briller notre même courage.
Chargés de fers, menacés du trépas,
De nos tyrans nous braverions la rage
S'il fallait pour la liberté,
Sacrifier nos biens, la vie;
Et sous son drapeau redouté
Mourir pour elle et la patrie,
Et la patrie.

F. X. Garneau.

1834.

LA HARPE.

Harpe divine, ô source d'harmonie,
Répète encor tes chants mélodieux.
Et toi qui d'Apollon partage le génie,
Elève aussi ta voix qui sut charmer les Dieux.
Mais déjà la corde soupire,
L'on dirait un souffle du soir,
Ou le murmure de *Zé*phire,
Dans les créneaux d'un vieux manoir.

Silence! un chant—La harpe recommence;
L'amour prélude à ses divins accords;
Emilie a repris le fil de sa romance,
Jamais plus doux concert n'embrasa nos transports.
Ah! que ne puis-je en traits de flamme
Graver en moi ces doux accents,
Et nourrir longtemps dans mon âme
Le charme secret de mes sens!

Que ces doux sons expriment bien l'ivresse
De deux amants qui, près d'un jeune ormeau,
Interrogent leurs yeux qu'adoucit la tendresse,
Et jurent de s'aimer jusque dans le tombeau.
O harpe qui te fait sourire?
Eugène volait un baiser
De son amante qui soupire
Et qui n'osa le refuser.

Je vis alors son front où l'innocence
Avait laissé sa couronne de fleurs,
Plus rouge qu'une rose accuser l'imprudence
De l'amant qui déjà flétrissait leurs couleurs.
Mais quel nouvel écho résonne,
C'est le chant de nos vieux soldats;
Et comme la foudre qui tonne
La corde redit leurs combats.

Là bas paraît le guerrier sur l'arène;
Un noir panache ombrage son coursier.
Le glaive dans sa main brille au loin sur la plaine,
Le soleil enflammaient ses vêtements d'acier.
L'airain sonne dans la carrière:
Soudain volent les escadrons;
Au milieu des flots de poussière
Le fer retentit sur les monts.

Victoire! a dit la harpe glorieuse,
Et ses accords devinrent plus bruyants.
Pour s'éloigner bientôt sur la plaine poudreuse,
Et suivre des vaincus les bataillons fuyants.
Car déjà la chanson guerrière
Etait à son dernier refrain,
Lorsque la brise printanière
Des ondes effleura le sein.

La fibre d'or imitant son langage,
Du vieux pécheur commença les chansons,
Et les échos lointains dont murmurait la plage
Semblaient en soupirant renouveler ses sons.
Ainsi du poétique délire
La harpe, aimant les doux accords,
Chante ou sourit, gronde ou soupire,
Toujours fidèle à nos transports.

Jadis David répétait avec elle
Ces chants sacrés révérés des chrétiens;
Et l'aurore souvent en suspendant son aile,
Ecoutait leurs concerts des monts iduméens.
Au temple un jour j'ai cru l'entendre;
Mais ce n'était plus cette voix
Dont l'écho frappant Alexandre,
Lui fit suspendre ses exploits.

F. X. Garneau.

1834.

LA LIBERTÉ, LA PATRIE ET L'HONNEUR

(CHANSON.)

Air : *Du troubadour.*

O ! Canadien, qu'illustra le courage,
Viens à ma lyre inspirer de doux chants ;
Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
Ta voix mâle et sonore,
Répèterait encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Aimant la paix, fuis les yeux du Sicaire
Qu'un fer en main, on lâche contre nous ;
Mais si jamais un pacha téméraire
Voulait braver les lois et ton courroux :
Ta voix mâle et sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Quoi ! voudrais-tu, sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front ?...
N'entends-tu pas gémir leurs cimeterres,
Et leurs os bruire aux champs de Carillon ?
Mais non ! ta voix sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Salaberry conquit par sa vaillance
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos champs ;
Mais Papineau sait par son éloquence,
Rompre au sénat les projets des méchants.
Ta voix mâle et sonore
Va répéter encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Ce noble cri partout se fait entendre ;
Le peuple, enfin, veut reprendre ses droits.
Un an commence où plus d'un trône en cendre,
En s'éteignant, fera pâlir les rois.
A cet heureux présage
Que promet un autre âge,
Peuples, chantons ces mots chers à mon cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

1834.

LE RETOUR.

À A. N. MORIN, ECUYER.

Tu viens de la riche Angleterre,
Eh! bien, frère, le ciel là bas
Est-il descendu sur la terre ?
Ou bien l'homme y dit-il: hélas!...
En approchant le grand fantôme
Au lointain prestige emprunté,
Comment s'efface chaque atôme
Du mirage de liberté ?

Fantôme accoudé sur sa banque,
Son bras domine l'Océan,
Mais ce long cri: le pain nous manque !
Est-il le bruit sourd d'un volcan ?
Non, ce grand peuple qui mendie,
L'espoir même l'a déserté,
Non, son âme s'est engourdie
Tandis qu'il criait: liberté !

Le fier dominateur des ondes
Penche-t-il un front sourcilleux
Vers les nations moribondes
Qu'écrase son sceptre orgueilleux ?
Eh ! croit-il qu'un peuple succombe,
Quand, noble, il jure avec fierté
D'entrer dans la nuit de la tombe,
Ou de ravir sa liberté ?

Mais Erin, Erin qui soupire,
Et qui gémit tant dans ses fers,
Erin contre qui tout conspire,
Et qui n'a plus que des hivers:
Le pauvre Erin, il n'a point d'armes
Pour servir son bras irrité ?....
Il n'a plus, hélas! que ses larmes
Et son cœur pour la liberté.

Toi, dont l'âme est libre et si tendre,
Combien il devait se serrer
Ton cœur, quand tu pouvais entendre
Presque Erin gémir et pleurer!
Quand tu voyais la main meurtrie
De ce grand corps ensanglanté,
Chercher encor pour la patrie,
Son Dieu, ses droits, sa liberté!

Oh! comme ton cœur devait battre,
Quand tu vis le vaste atelier
Que les siècles devront abattre,
Mais qui semble les défier!
Là, là se forgent tant de chaînes;
Là, se perd tant de vérité;
Là tombent tant d'espoir, de haines
Et tant de cris de: liberté!

Quand ta main soulevant le voile,
Dénouait le nœud gordien,
Nous, nous fixâmes notre étoile,
L'astre du peuple Canadien:
Et l'ange à figure connue,
Par deux grands aigles supporté,
Planait au-dessus de la nue
Pour nous montrer la liberté....

J. E. Turcotte (1).

(1) M. Turcotte actuellement du barreau des Trois Rivières, a été député par le comté de Champlain, en 1841, à l'Assemblée Législative. Il a successivement rempli les charges de Traducteur des Lois, de Secrétaire de la Commission chargée de faire une enquête sur la tenure seigneuriale, et de Solliciteur-Général. On l'a privé de ce dernier emploi, lors de la formation du second ministère Lafontaine-Baldwin.

1834.

L'ANNIVERSAIRE DU GRAND MEURTRE.

VINGT-ET-UN MAI.

Deux ans... trois martyrs... nos trois frères....
Peuple Canadien, viens en deuil,
Viens offrir au ciel tes prières,
Viens méditer sur leur cercueil.
L'herbe qui croît sur cette tombe,
Viens la baiser avec transports;
Sur elle quand ton âme tombe,
N'y trouve pas l'herbe des morts.

Quand tu viens ici pour descendre
Dans cette demeure sans bruit,
Quand tu viens remuer la cendre
D'où doit surgir l'arbre au long fruit,
Vois-tu comme la tyrannie
S'agite d'un puissant effort?
C'est sa convulsive agonie
L'avant-courrière de sa mort.

De toi ta mère est idolâtre,
Te répétait à t'étourdir
Ta trois fois perfide marâtre
Qui t'embrassait pour t'engourdir.
Tu t'endormis penché sur elle,
Tu te réveillas dans leur sang!
Quand vas-tu dire à la cruelle:
Ca, femme, je suis assez grand?

Secouant l'antique poussière,
Tu t'es levé comme un géant;
Mais ton existence première,
La vois-tu comme un long néant?
Ouvre le grand livre du monde,
Puis, au feuillet ensanglanté,
Lis là, sur la page féconde,
Lis: *esclavage* ou *liberté*.

Assis au banquet d'Amérique,
On emplit ta coupe de sang!
Serait-elle donc chimérique,
La voix grande qui dit ton rang?
Dédaignant la manne de l'ange,
Veux-tu, comme Israël, manger,
En cherchant dans la vieille fange,
Les fruits impurs de l'étranger?

Non, non, dans la coupe sanglante,
Tu ne boiras pas le mépris,
Ni l'injustice dégoutante,
Ni l'orgueil de tes ennemis.
Dis, dis d'une voix de tonnerre
A ces tyrans audacieux:
Le lion règne sur la terre,
Mais l'aigle s'approche des cieux....

J. E. Turcotte.

1834.

LE MARIN.

La nuit est noire et le ciel sans étoiles;
Le vent mugit et frappe, en vain, nos voiles
Que durcissent les frimats.
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

De la tempête augmente la furie:
La mer blanchit le navire qui crie,
C'en est fait, nous coulons bas!
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Vous m'attendez à cette heure peut-être,
Et vous croyez toujours me voir paraître
Froid et couvert de frimats.
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Au cap lointain vaccille une lumière......
Mais le vaisseau brisé sombre à l'arrière,
Tous s'élancent dans les mâts.
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Tout disparut sous la vague profonde;
Et le marin qui luttait contre l'onde
Répétait encor tout bas:
Adieu patrie! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

F. X. Garneau.

1834.

BONHEUR.

De mon pays citoyens glorieux,
Rappelez-vous votre auguste origine;
Soyez unis et vous serez heureux:
Le trouble peut causer votre ruine.
Et toi, sur nous, flambeau sacré,
Don du ciel, liberté chérie,
Fais briller ton sceptre adoré;
Règne, règne sur ma patrie.

Que d'Apollon la céleste clarté,
A tes faveurs joigne aussi ta lumière:
Faut-il toujours, plein de timidité,
Suivre et garder la route du vulgaire!
O vous, sciences et beaux arts,
Enfants de l'âme et du génie,
Volez vers nous de toutes parts;
Régnez, régnez sur ma patrie.

Mais c'est bien peu d'être libre et savant,
S'il faut couler des jours pleins de tristesse;
Pour être heureux il faut être content,
Aux biens réels joindre encore l'allégresse.
Amour, jeux, plaisirs et beautés,
Ornez les moments de la vie,
Versez sur nous vos voluptés,
Régnez, régnez sur ma patrie.

1834.

IMPROMPTU CHANTÉ LE JOUR DE LA ST. JEAN-BAPTISTE (1).

(INÉDIT.)

Les ennemis sur l'autel de la haine,
O mon pays ! décidèrent ton sort,
A tes enfants ils présentent la chaîne,
Souffriraient-ils, quoi! craindraient-ils la mort?
Un faible espoir porte ta voix plaintive...
De ta marâtre encor croire au serment!
Songe plutôt que d'une aile bien vive
La liberté voltige en t'effleurant.

Espère encore, une heureuse nouvelle
Te laisse voir qu'on vient venger tes droits :
Un secrétaire à tes cris est rebelle
De ce Néron aimerais-tu les lois?
Espère encore, jamais ne sois timide,
La liberté n'est pas un vain néant ;
Songe toujours que d'une aile rapide
La liberté voltige en t'effleurant.

Si toutefois une aurore aussi belle
S'obscurcissait d'un voile dangereux,
Et si ta mère osait être cruelle,
Espère encor, tes fils sont valeureux.
Oubliront-ils cette scène outrageante
Où vierge alors ton sein reçut leur sang?
Ils savent tous que d'une aile engageante
La liberté voltige en t'effleurant.

---

(1) La fête nationale des Canadiens-Français a été instituée par M. Ludger Duvernay, en 1834, et célébrée pour la première fois à Montréal, dans le jardin de M. John Macdonald, avocat, au faubourg St. Antoine. C'est M. Duvernay qui a fondé, la même année, la Société St. Jean-Baptiste, et choisi la feuille d'érable comme emblème de la nationalité canadienne.

1834.

TON NOM.

Le timide baiser de la vierge naïve,
L'éclat du papillon dont l'aile fugitive
Glisse parmi les fleurs,
L'écho retentissant des voûtes de l'église,
Et le son cadencé de l'onde qui se brise
Sur les rochers en pleurs;

La mystique lueur d'une étoile qui tombe,
L'hymne mélodieux qu'exhale la colombe,
Dans l'ombre du valon;
Le bruit que fait un ange en déployant ses ailes,
Et les plus doux concerts des lyres éternelles,
Sont moins doux que ton nom.

L. M.

1834.

LES FRANÇAIS AUX CANADIENS.

Air: *T'en souviens-tu, etc.*

Vous Canadiens, vous autrefois nos frères,
Vous que l'intrigue a lâchement vendus;
Unissez-vous, comme l'ont fait nos pères,
Et les puissants seront bientôt vaincus.
Forts de vos droits, vous méprisez les haines,
A vos tyrants, opposez vos vertus....
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
O Canadiens! ne le sentez-vous plus? } *Bis.*

A l'étranger qui vous défend la gloire,
Montrez un titre inscrit dans le passé;
Le souvenir que laissa la victoire,
De votre cœur ne s'est point effacé....
Demandez-lui qu'il allège vos chaînes....
L'on peut... deux fois... essuyer un refus.
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
O Canadiens! ne le sentez-vous plus?

Si, dans vos champs la victoire moins prompte,
Cédait au nombre et trompait la valeur,
L'on ne pourrait vous accabler sans honte!
Vous ne succomberez pas sans honneur!
Vous suppliez;... vos demandes sont vaines,
Du rang des peuples, vous êtes exclus....
Ce noble sang qui coule dans vos veines,
O Canadiens! ne le sentez-vous plus?

Il est un vœu qui du peuple s'élance,
Lorsque le joug est trop longtemps porté;
Le temps n'est plus, où le cœur en silence
Pouvait se taire au nom de *liberté!*
Du Saint-Laurent, aux rives de la Seine,
Ce nom magique reçoit des tributs.
Au noble sang qui coule dans vos veines,
Ah! Canadiens, ah! ne résistez plus!

N. Aubin [1].

1834.

MON TRAÎNEAU.

Glisse, glisse toujours, suis les déclivités;
Creuse encor des sillons dans la neige qui tombe
En couvrant le dos noir de mon cheval, qui plombe
Les cristaux de frimas écrasés sous ses pieds.
Promène, ô mon traîneau, promène sur la neige,
Berce, berce mon corps sur les peaux de bison
Dont j'aime à caresser le poil soyeux et long,
Tandis que, ruminant, je m'endors sur ton siége,
Et qu'un cigare en feu qui délecte mes sens
Mêle aux vapeurs du punch ses doux enivrements!

---

[1] M. Aubin, né à Paris en 1812, est venu en Canada en 1834. Il commença, à Québec, dans le cours de l'année 1837, la publication du *Fantasque*, dont la verve et l'esprit ont fait rire bien des gens, même à leurs dépens. Lors de la seconde insurrection, en 1838, il fut renfermé avec son imprimeur dans la prison de Québec, et on jetta l'imprimerie dans les caveaux du palais de justice. Sorti de prison, il recommença la publication du *Fantasque*; et plus tard, en 1843, il fonda et rédigea le *Castor*, qui fut discontinué à la suite des grands incendies de Québec. M. Aubin rédige aujourd'hui le *Canadien*. Ce monsieur est l'auteur d'un petit ouvrage, intitulé: La Chimie Agricole mise à la portée de tout le monde.

Quand du jeune écolier paré du capot bleu
Je fesais, en courant comme un daim dans l'allée,
Retentir sous mes pas les pavés du lycée
Pour arriver plus vite à la salle du jeu,
Mon cœur se dilatait aux accords d'un prélude ;
Ce n'était pas le bruit du fifre, du tambour,
Dont jamais le concert ne troubla ce séjour,
Ni le son du piano que j'aimais d'habitude:
C'était des voix d'amis préparant leurs traîneaux
Qui parlaient de glisser sur le flanc des côteaux.

Quand par un soir d'hiver, la lune m'éclairait
De ses reflets d'argent répandus sur la neige ;
Qu'à l'ombre au pied des murs la main du sortilége
Silencieusement se coulait, s'agitait,
Des sons harmonieux comme le chant des fées
Versaient dans mon oreille un charme délirant ;
Ce n'était pas la voix du petit oiseau blanc,
Ni le bruit du grésil sur les feuilles gelées :
C'était les sons joyeux qui sortaient des grelots
Annonçant le trajet des rapides traîneaux.

Quand, retrempée au feu des méditations,
Mon âme réfléchit la lampe du poète,
Et monte à sa lueur par degré jusqu'au faîte
Du bonheur idéal et des illusions,
Il est un souvenir parmi ceux que j'estime
Qui vient comme un fantôme effacer mes pensers ;
Ce souvenir n'est pas la verdure des prés,
Ni du soleil couchant le rose si sublime :
Non! mais ce souvenir, si suave, si beau,
Ce souvenir d'école enfin, c'est mon traîneau.

Glisse, glisse toujours, suis les déclivités ;
Creuse encor des sillons dans la neige qui tombe
En couvrant le dos noir de mon cheval, qui plombe
Les cristaux de frimas écrasés sous ses pieds.
Promène, ô mon traineau, promène sur la neige,
Berce, berce mon corps sur les peaux de bison
Dont j'aime à caresser le poil soyeux et long,
Tandis que, ruminant, je m'endors sur ton siége
Et qu'un cigare en feu qui délecte mes sens
Mêle aux vapeurs du punch ses doux enivrements!

J. Phelan (1).

(1) M. Phelan ci-devant rédacteur de la *Minerve.*

1834.

LE POÈTE JEUNE PATRIOTE.

Il dit qu'il a vingt ans. La poudre du collége
Est encore imprégnée à son vieil habit noir.
Du chagrin sur son front, qui vous fait peine à voir,
A passé l'onde sacrilége.
Une main sur la lyre, il aime à soupirer:
Plaignez-le, bons amis, le désespoir l'atterre;
Car il n'a pu trouver sur cette froide terre,
Qu'un bonheur: celui de pleurer.

Il pleure sur nous tous, moderne Jérémie;
Il se plaint au Seigneur de son fatal destin,
Et vous craignez qu'il veuille, en un lieu clandestin,
Rompre le pacte avec la vie.
Non; il aime à parler de mort et de gibet,
Mais ne veut pas mourir. Quand il pose sa lyre,
Il vous dit: " De mes vers que penses-tu, messire?
" Viens avec moi prendre un sorbet."

Et vous allez, disant: " Le poète est en joie;
" Il partage avec nous la manne de son ciel:
" Mon Dieu, prodiguez-lui vos fleurs et votre miel,
" Pour qu'il ne tombe dans la voie."
Puis vous vous étonnez de le voir, en jurant,
Descendre de l'Eden, sans parfum d'harmonie:
Poète, il se nourrit d'amour et d'ambroisie;
Homme, il s'endette au restaurant.

Car il apprit par cœur le rôle qu'il nous joue;
Dans la coulisse il rit, chante refrains joyeux,
Et lorsque sur la scène il apparaît aux yeux,
Il prend soin de blanchir sa joue.
Cet imberbe Antony caresse son poignard,
Blasphème le Seigneur, trouve la vie amère:
....
N'importe, il se dira bâtard!

Oh! c'est un homme à part qu'un rimeur patriote,
Il rêve moyen-âge, et tournois et castel;
Il rêve bachelette et gentil damoisel,
Et le règne sans-culotte.

Il a dague, éperons, et mandore, et rebec,
Mêlant le chevalier avec l'homme de lettres,
Il use d'un poignard pour cacheter ses lettres,
A Paris ainsi qu'à Québec.

LE GASCON.

1834.

UN ESPOIR.

Enterré tout vivant dans la prison profonde,
Que j'ai crié de fois en proie au désespoir,
En mesurant des yeux les murs du cachot noir,
Et les membres flétris sur une paille immonde;

Que j'ai crié de fois: "N'est-il plus dans le monde
"Des lacs bleus caressés par la bise du soir,
"Et de moëlleux gazons où l'on puisse s'asseoir,
"Et des soupirs d'amour, et d'écho qui réponde?"

Mais parfois dans mon âme—ainsi qu'en une tombe,
Un rayon du soleil,—une espérance tombe,
Et s'en vient adoucir l'âpreté de mon sort!
Oh! que j'aime à penser qu'une amante fidèle,
Pénétrant jusqu'à moi malgré la sentinelle,
Viendra briser mes fers—et ce sera la mort!

G. G.

1834.

CHANT PATRIOTIQUE.

Nobles descendants de la France,
Prêtez l'oreille à mes accents,
Et défendez avec constance,
L'héritage de vos enfants.
Du Saint-Laurent que la rive affranchie
Répète au loin ce cri de la patrie:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté! } *Bis.*

Ennemis de tout esclavage,
Nous saurons conserver nos droits;
Et préserver de tout outrage
Nos privilèges et nos lois.
En vrais enfants de la mère-patrie,
Du fond du cœur, chacun de nous s'écrie:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Canadien, sujet fidèle,
Les Bretons jugèrent ton bras;
Quand, pour supporter leur querelle,
Tu les guidas dans les combats.
Braves soldats, mais fils de la patrie,
N'oublions pas cette voix qui nous crie:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Nous avons promis allégeance
Pour que nos droits soient respectés;
Nous oublîrons l'obéissance
Le jour qu'ils seront menacés.
Chacun de nous, à son pays fidèle,
Répond de loin à l'honneur qui l'appelle:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Si notre horizon politique
Se noircit par les factions,
Qu'un noble élan patriotique
Nous garde des divisions.
Soyons unis! que chacun se rallie
Au cri sacré, poussé par la patrie:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

Honneur à ce puissant génie,
Dont la patriotique voix
Fait reculer la tyrannie,
Devant l'égide de nos lois.
O Papineau, foudre de la tribune!
Tu rediras avec la voix commune:
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté!

A l'autre bord de l'Atlantique,
Si nos chants peuvent parvenir,
A cet essai patriotique,
Noble Viger, daigne applaudir.
De ton pays défenseur magnanime,
Notre refrain fut toujours ta maxime :
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté !

Bravant la mer, les vents contraires,
Où tend ce noble messager ?
Chargé des plaintes de ses frères,
Il les quitte pour les venger.
Morin, Viger ! quel moment plein de charmes,
Quand vous direz en confondant vos larmes :
Au Canada jurons fidélité,
Vivent nos droits, vive la liberté !

Dans nos forêts, dans nos campagnes,
Qu'on entende le cri sacré !
Que sur le sein de nos compagnes
Nos fils puisent la liberté !
Pour le pays s'il faut donner sa vie,
Qu'en expirant, chacun de nous s'écrie :
Au Canada jurons fidélité,
Plus de tyrans, vive la liberté !

1834.

UN VOYAGEUR.

(INÉDIT.)

Du Canada fils généreux
Au voyageur donnez asile :
Je cherche un pays plus heureux
Que celui dont un roi m'exile.
Banni par un ordre inhumain
Des lieux qui virent ma naissance,
Je vois le ciel américain,
Je sens renaître l'espérance.

UN CANADIEN.

Jeune étranger, de ta douleur
Nous comprenons tous l'amertume :
Mais chercher ici le bonheur,
Lorsque la discorde s'allume !
Pour nous opprimer, de nos droits
On veut détruire l'influence.

LE VOYAGEUR.

Rien ne fera taire vos lois,
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

Lorsqu'un despote couronné
Te força de fuir ta patrie,
Les lois t'avaient donc condamné,
Tu respectas leur voix flétrie.
Ou d'un ministre ou d'un tyran
Où peut s'arrêter la vengeance ?

LE VOYAGEUR.

Rome enfin vit tomber Séjan ;
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

Quand jaloux de nos libertés
Qu'une faction veut abattre,
Nous proclamions nos députés,
Il nous fallut longtemps combattre :
Vainqueurs enfin, un prompt trépas
Nous fit expier cette offense.

LE VOYAGEUR.

Songez qu'un peuple ne meurt pas :
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

L'orage est loin d'être calmé,
Tout vient redoubler nos allarmes :
Le soldat au meurtre animé
Frappe le citoyen sans armes ;
A nos cris sur ces attentats
La loi répond par le silence.

LE VOYAGEUR.

Le fer ne vous manquera pas :
Conservez encor l'espérance.

LE CANADIEN.

Loin de nous un pareil transport:
Le soupçon même nous outrage;
Si tu nous vois souffrir la mort,
N'accuse pas notre courage.
Le moment où la nation
Doit triompher bientôt s'avance;
Voici venir l'élection!...
C'est là notre seule espérance.

1834.

LE PONT DE PIERRE.

Au déclin d'un beau jour du mois de septembre, je quittai le Cap-Santé, charmant village situé à environ douze lieues de la ville de Québec, et gagnai la forêt en arrière, déterminé, malgré la débilité de mes vieilles jambes, d'aller contempler une grande curiosité de la nature qui se trouve à quelques jours de marche de ce village. Ni les instances de mes amis, ni les prières de ma famille, qui tous me représentaient les fatigues, les privations et la misère qu'il me fallait essuyer dans ce voyage, ne purent me dissuader de mon projet. J'étais bien muni de provisions; je n'avais pas non plus oublié le tabac à pipe, quoique Aristote dise que tout tabac est nuisible à la santé. J'avais pris au Cap-Santé deux hommes qui devaient me piloter dans cette expédition. L'un, quoiqu'arrivé à l'automne de son âge, conservait encore toute cette vigueur qui accompagne d'ordinaire jusqu'à la fin une vie active et laborieuse; et l'autre jeune et robuste passait pour le plus capable du village. Ils étaient tous deux renommés pour leurs longues excursions dans les bois et joignaient à beaucoup de bon sens, à des manières civiles et déférentes, cette aimable gaité si caractéristique de nos heureux paysans. Après une marche de quelques heures nous nous arrêtâmes, jugeant qu'il était temps de dresser notre cabane pour la nuit. Nous eûmes bien vite abattu ce

qu'il fallait d'arbres pour la faire, et le tout fut fait en bien peu de temps; la terre jonchée de rameaux de sapin nous tenait lieu de lit, et j'avoue que sur le mol édredon je n'aurais pas dormi d'un sommeil plus profond que dans cette cabane.

Le lendemain, comme de coutume, car je suis fort matineux, à l'aube du jour j'étais debout; après un léger repas nous nous mîmes en marche. Le temps était magnifique. Tantôt s'offrait à nos regards une montagne dont la cime allait se perdre dans les nues: alors nous en suivions le penchant et par de longs détours nous nous épargnâmes les fatigues de la gravir dans sa plus forte hauteur. Tantôt c'était une rivière qu'il nous fallait traverser: dans ce cas nous mettions toute notre dextérité à lier ensemble de petits arbres, sur lesquels nous nous embarquions. Ainsi nous franchissions tous les obstacles qui se présentaient. Enfin, après avoir parcouru de vastes solitudes pendant sept grands jours, et non sans avoir subi assez de misère, nous arrivâmes au lieu désiré—au célèbre pont de pierre naturel, dont j'avais tant ouï parler. Quel spectacle ravissant pour l'homme admirateur de la nature! Je ne puis décrire les mouvements dont je fus agité lorsqu'il se développa à mes regards.

Entre deux montagnes escarpées, bordées de divers arbres, les plus beaux qu'on puisse voir, coule une rivière superbe. Les sauvages, m'a-t-on dit, lui ont donné le nom de *Scondindâio*, mot de leur langue qui veut dire rivière ou fontaine de nos blondes. Quoique profonde, l'eau en est si limpide qu'on voit parfaitement le fonds, qui est un pavé de petits graviers. C'est sur cette magnifique rivière que se trouve le pont de pierre naturel, qui est une espèce de digue de pierres admirablement liées ensemble, qui s'élève au-dessus de l'eau à peu près dix pieds, et qui ne laisse de passage à l'eau que par une ouverture vers le milieu d'environ sept pieds de large. La largeur totale de ce pont est de vingt-cinq à trente pieds, et dans son endroit le plus large, il a dix pieds. Il est d'une solidité à toute épreuve,

il n'y aurait que de fortes commotions de la nature qui pourraient en disjoindre ses parties. Le dessus ou le *pavé* est couvert d'un gazon mousseux, où il croît pourtant de faibles arbrisseaux. J'ai observé à l'une des extrémités un sumac, dont le fruit faisait pencher les branches de tous côtés.

Enchantés de ce chef-d'œuvre de la nature, nous décidâmes que nous resterions là quelques jours, si nous pouvions toutefois faire assez de pêche et de chasse pour nous nourrir. Dans cet espoir, nous commençâmes notre cabane au pied de la montagne; nous y dévouâmes plus de temps qu'à celles que nous avions faites précédemment, aussi était-elle très confortable. Nous y allumâmes un grand feu d'un bois dont la bonne odeur en brûlant se répandait de tous côtés.

Quelle nuit délicieuse je passai dans ce lieu! le gazouillement de l'oiseau rouge au milieu de la nuit me ravissait, et les cris lugubres du sinistre chat-huant vibrent encore à mon oreille.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à poindre, nous nous mîmes, moi et l'un de mes hommes, à pêcher, tandis que l'autre allait essayer sa chance avec son fusil. Mais ce fut en vain. Il fallut en conséquence repartir pour nos foyers. Mais avant de quitter l'endroit, je mis sur un bouleau, le seul dans les environs de notre cabane, une inscription pour attester ma visite au célèbre pont de pierre, que des gens incrédules semblent révoquer en doute, parce que j'ai failli plusieurs fois dans des entreprises semblables.

* * *

1835.

MES SENTIMENTS.

Le tyran qui mine et désole
Le toit des vassaux et des rois,
Le temps au passé qui s'envole
Vient de jeter douze autres mois:

Que de maux, de pleurs et de joie,
Que de grands projets superflus,
En un jour deviennent sa proie?
Un an s'efface! ils ne sont plus.

Naguère, encore dans l'enfance,
Nos pères étaient jeunes, frais:
Leurs cœurs palpitaient d'existence,
Ils s'égayaient dans leurs banquets.
Plus vieux, ils aimaient dans les fêtes
A voir leurs enfants éperdus
Danser, de fleurs orner leurs têtes:
Un demi-siècle! ils ne sont plus.

La vie est un brillant mirage
Qu'un moindre souffle peut ternir;
La scène où se fait le partage
Du passé d'avec l'avenir.
Ah! nous, tremblants de sa menace,
Nous avons vu dans son courroux
Sa mort décimer notre race!
Encore un an! où serons-nous?

1835.

MES VŒUX.

Voulons-nous adoucir la vie,
Couler en paix des jours heureux?
Ne laissons pas la noire envie
Parmi nous allumer ses feux:
Soyons unis, tendres, sincères;
Ornons-nous de tous les talents:
Vivons tous en compères
Et soyons tolérants.

Tachons d'attacher la fortune
Sur le char de l'honnêteté;
Fuyons cette vertu commune
Qui s'offense de la gaité:
Suivons l'exemple de nos pères;
Servons d'exemple à nos enfants:
Vivons tous en compères,
Et soyons tolérants.

Que par l'esprit et par les grâces
Nos belles charment tous nos cœurs ;
Que ceux qui volent sur leurs traces
Ne craignent pas d'autres vainqueurs ;
Qu'on ne gène point les affaires
Par de trop sots raffinements,
Vivons tous en compères,
Et soyons tolérants.

1835.

LE TOMBEAU DE WALLER (1).

Le jour tombait et la veuve tardive
Du temple saint est déjà de retour ;
Et dans les airs levant sa voix plaintive,
Le vieux clocher gémissait sur sa tour.
Je parcourais le sentier solitaire
Où souvent brille un funèbre flambeau ;
Depuis longtemps interrogeant là terre,
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Pas une pierre à l'étranger qui passe
En l'arrêtant demande quelques pleurs.
Du fossoyeur lorsque la main est lasse
Y gît l'acier qui couvre nos douleurs.

(1) Jocelyn Waller, appartenant à l'une des premières familles irlandaises, vint en Canada en 1820. Deux ans après il rédigea le *Montreal Gazette*; mais ses principes libéraux déplurent aux propriétaires de ce journal, et il en abandonna bientôt la rédaction. Survint alors le fameux premier bill pour réunir les deux Canadas en une seule province. Les Canadiens-Français, ennemis de cette mesure, sentirent le besoin de créer un journal anglais pour se défendre auprès de la population anglaise du pays. Ils fondèrent le *Canadian Spectator* et en confièrent la rédaction à M. Waller. Malgré les efforts du parti unionnaire, M. Waller réussit à former un parti, parmi la population bretonne, qui se joignit aux Canadiens pour combattre l'union projetée. Dans cette longue lutte M. Waller s'était attiré la haine du Procureur-Général; il fut emprisonné et subit plusieurs procès politiques dont il sortit victorieux. M. Waller est mort en 1829, entouré de l'estime et de l'admiration des Canadiens-Français, dont il avait si vaillamment défendu les intérêts. M. Waller est mort au moment où la cause des Canadiens triomphait en Angleterre, et où il allait faire un héritage d'un revenu de sept à huit mille louis par année avec le titre de baronnet, par suite de la mort de son frère aîné.

O! souvenir cruel à ma patrie,
Tu ceins mon front comme un pesant bandeau'
Hélas! Waller, aussitôt l'on t'oublie,
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Où sont ces jours que l'étendard de gloire,
Couvrant son front, flottait aux premiers rangs.
Déjà partout on sonnait la victoire;
O liberté! venge un de tes enfants.
Morne et pensif le peuple le regarde,
Et dit tout bas, "de mourir qu'il est beau,
" Lorsque l'on tombe aux rangs de l'avant-garde."
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Waller n'est plus; mais sa noble éloquence
Réchauffe encore ses anciens compagnons :
Fertile sol où mûrit la semence,
Oui, ses écrits auront des rejetons.
Le feu sacré de l'antique Hibernie
Dans notre sein coule comme un ruisseau.
Heureux les bords qui furent sa patrie!
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Las de porter les fers de l'esclavage,
Des bords chéris en pleurs il s'exila;
La liberté le vit sur notre plage,
De son autel l'ombrage le voila.
Et citoyen d'une terre étrangère,
On le voyait mourir sous son drapeau :
Il fut fidèle en nos jours de misère.
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Ah! s'il pouvait de l'empire des ombres
Voir ici-bas ses anciens compagnons;
Ses pleurs feraient gémir les rives sombres,
Il ne verrait que des désertions.
Le sang aussi aurait scélé leur crime;
Dans leur patrie ils plongeaient le couteau!
Et de leurs mains ils creusaient son abîme.
En vain mes yeux demandaient son tombeau.

Mais quel écho de la cité lointaine,
Vient de frapper son rempart crenellé :
Vite un denier à la main qui promène,
Chacun criait, pour le pauvre exilé.

Je vois enfin la foule hospitalière
Se promener à l'ombre d'un ormeau,
Là de Waller repose la poussière :
Enfin, mes yeux ont trouvé son tombeau.

1835.

COUPLETS EN L'HONNEUR DE LA ST. JEAN-BAPTISTE.

Beau Canada ! notre chère patrie,
Vois tes enfants rassemblés en ce jour ;
C'est l'espérance, ici, qui nous convie ;
Mais le bonheur peut-être aura son tour.
Chacun de nous sent l'ardeur qui l'inspire ;
Chacun de nous répète avec fierté :
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

Dans l'avenir plaçons notre espérance,
Pour le pays il faut plus que des vœux...
Mais à l'audace unissons la prudence,
Et méprisons un pouvoir orgueilleux.
Si contre nous un ennemi conspire,
Opposons-lui notre fraternité...
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

Peut-être un jour notre habitant paisible
Se lassera du pesant joug d'un roi,
Il s'écrira,... mais de sa voix terrible :
" Sortez d'ici... cette terre est à moi !
" Du Canada je puis être un martyre,
" Je n'obéis qu'aux lois que j'ai dicté'.
" Pour son pays un Canadien désire
" La paix ! la liberté ! "

Chers défenseurs de notre noble cause,
Tout Canadien vous porte dans son cœur,
Du beau pays qui sur vous se repose,
Oh ! travaillez à fonder le bonheur !
Vous, Papineau, Viger, qu'un peuple admire,
Ah ! recevez un encens mérité ;
Dans notre histoire on vous devra d'inscrire :
La paix ! la liberté !

Oui, parmi nous, il est une richesse
Dont le pays pourra s'enorgueillir ;
Il est des germes dans notre jeunesse
Que le danger fait en foule surgir.
Ils prouveront que dans nos froides plaines,
Le laurier est aussi récolté,
Qu'un Canadien ne veut pas d'autres chaînes
Que paix et liberté !

Paix ! Liberté ! voilà notre devise ;
Garde, Saint Jean, notre naissant chaînon ;
Si la discorde jamais nous divise,
Pour s'allier on choisira ton nom.
Mais, chers amis, hâtons-nous de redire
Ce beau refrain qui doit être adopté :
Pour son pays, un Canadien désire
La paix ! la liberté !

N. Aubin.

1835.

INTRODUCTION DE L'INDUSTRIE EN CANADA

Fille du ciel, bienfaisante industrie,
Toi qui soumets et la terre et les eaux,
En voyageant sur l'aile du génie,
Tu parais et soudain tu soulages nos maux.
—A peine l'Eternel, à sa divine image,
Eut pétri l'homme de ses mains,
Il maudit son plus bel ouvrage
Et punit le chef des humains.
Mais, tout en punissant, la tendresse du père
Vint tempérer du Dieu la trop juste colère.
L'homme à peine échappé des mains du créateur,
Exilé de l'Eden, sa première patrie,
Demeurait sans appui sous le poids du malheur :
Dieu, pour le secourir, lui donna l'industrie.
Elle était jeune alors, mais sur l'aile du temps
Elle épancha bientôt sa brillante lumière ;
L'homme ayant appris d'elle à vaincre les autans,
Osa sur l'océan déployer sa bannière.

L'audacieux vainqueur des mers,
Pour prix de sa noble victoire,
Domina sur tout l'univers.
Alors on vit surgir le siècle de la gloire;
L'homme de la pensée avait brisé les fers,
Et marchait à grands pas au temple de mémoire.
De là les monuments de si noble grandeur,
Et les produits des arts, dont la riche splendeur,
Bientôt du monde entier en couvrant la surface,
Devait plus tard étonner notre race.
Endormie un moment dans des temps malheureux,
L'industrie bientôt, plus belle et plus brillante,
Jeta sur l'univers un regard radieux,
Et de son court sommeil s'éveilla triomphante.
Elle enfanta bientôt des prodiges nouveaux,
Et ranima partout les arts et les travaux.
Se trouvant à l'étroit dans l'univers antique,
Elle franchit la mer et vint en Amérique.
La liberté, sa sœur, en lui tendant les mains,
Partagea ses travaux pour le bien des humains.
Longtemps le Canada rejeta ses lumières,
Par respect pour l'usage *établi par ses pères.*
Mais un peuple éloigné, qui la connaissait mieux,
Importa l'étrangère et ses dons précieux.
Ce fut alors que déployant ses ailes,
Elle entassa merveilles sur merveilles;
L'activité du commerce aux cent bras
Produisit des moyens qu'on ne connaissait pas.
Le génie bientôt les eut en sa puissance;
C'est alors que l'on vit ces brillants monuments
Déployer dans leur luxe et leur noble apparence,
Du Dieu puissant des arts les magiques présents.
Dans d'énormes tuyaux, la vapeur enfermée
Obéit en esclave et cède à la pensée;
Les anciens bâtiments, la honte de nos eaux
Sont bientôt remplacés par de pompeux vaisseaux
Qui, maîtrisant les eaux, sans voiles ni cordages,
Bravent dans tous les temps le vent et les orages.
Un rapide souvent à nos nochers fatal,
De nos vaisseaux empêchait l'arrivage:
La nature est domptée, et bientôt un canal
Au fleuve stupéfait ouvre un nouveau passage.

L'architecture aussi double d'activité,
Et l'habitant de la ville embellie,
Contemplant sa richesse et sa prospérité,
Admire dans son cœur et bénit l'INDUSTRIE.

LE FRONDEUR.

1835.

LA SUISSE LIBRE.

CHANSON.

Flatteur, quand ta muse vénale
D'un maître altier fait l'objet de tes chants ;
Alors que ta lyre banale
Va ramper aux pieds des tyrans ;
Sur les bords du lac de Genève,
Ma voix plus librement s'élève,
Son élan n'est point arrêté.
De l'Helvétie, ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

Quand par des tyrans avilie,
L'Europe esclave agite en vain ses fers ;
Quand le despotisme en furie,
Parcourt, en grondant, l'univers ;
Du sein riant de ses campagnes,
Jusqu'au sommet de ses montagnes,
Le Suisse dit avec fierté :
De l'Helvétie, ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

Liberté, reine de nos âmes,
Lorsque des rois enchaînent ton autel,
Embrase toujours de ta flamme
Les cœurs des descendants de Tell.
Accours, Déesse fugitive,
Puisse à jamais sur cette rive
Chacun dire avec vérité :
De l'Helvétie. ô ma patrie !
Moi, je chante la liberté.

N. AUBIN.

1835.

LA TOUR DE TRAFALGAR.

Etes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la montagne? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes; vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qni apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

I.

L'ORAGE.

C'était, il y a quelques dixaines d'années, par un beau jour du mois de juin, le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécrable Bélisle (1).

(1) *Extrait du requisitoire du procureur du roi*:—Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré duement atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteau, et d'avoir pareillement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours, le dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire; ce fait, son corps mort, porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est

La terre était couverte de mille fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphyr doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà râsait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui grondait sourd dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient larges sur les feuilles des arbres; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais avec anxiété le moindre bruit, mais je n'entendais

---

entre la maison où demeurait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme; les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra sur iceux, ou à ceux non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de trois cents livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin, 1752.

(Signé,) FOUCHER.

que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra, en ce moment, doux à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement la marche d'un homme; j'allais être sauvé. Mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion: et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air qui, s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

II.

LA TOURELLE.

J'errais ainsi çà et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque raffale de vent, je croyais le voir s'abîmer sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle position, qu'un éclair vint reluire immense et montra à découvert une espèce de petite tour qui n'était qu'à quelques dizaines de pas de moi, mais que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les chassis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi-pourris formaient tout le plancher qu'il y avait. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture avec une horrible furie; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait écumante dans la tour. Epuisé de fatigue

et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'emparait de mes sens malgré moi; et je succombai plutôt à l'excès de mon abattement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapissai le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelque minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis comme quelque chose de froid qui me passa sur le visage, comme une main qui se glissait sur mon corps... je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressaient raides sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire... Etait-ce quelqu'esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer? je ne le crois pas. Etait-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché? ça se peut. Etait-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps? ça se peut aussi. Etait-ce un effet de mon imagination trouble et affaiblie? ça se peut encore. Toujours est-il certain, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie! Si vous avez jamais éprouvé les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embrâser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue du sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment!... Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit, où je me trouvais moi, seul, au milieu de la nuit!... Peut-être était-ce quelqu'assassin qui tantôt avait passé la main sur moi; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense!...mais mon chien était là, à

mes côtés, reposant tranquille; et si c'eut été quelqu'être malfaisant, l'eut-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence?... Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je crus m'apercevoir que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais râres. Le tonnerre s'éloignait, mais toujours en rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur, plus parce qu'il n'y a plus rien qui lui résiste que parce qu'il est obligé de céder à un plus fort,

III.

LA RENCONTRE.

Aussitôt que je vis que la pluie avait entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant comme s'il y eût eu là quelque chose qui me faisait horreur. Et en effet, j'y avais vu du sang... une main... Je marchais d'un pas véloce, sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre que j'avais détachée sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sur les rochers au-dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. A chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier, qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir....Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit; c'était quelque chose qui me poursuivait partout, et me pressait, comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois: tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane, où je pus trouver quelqu'un qui me donnerait l'hospitalité, qui me fournirait un lit pour me reposer, ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes

aigues. Mes regards se plongeaient inquiets dans les longues avenues qui s'étendaient obscures devant moi ; et rien ne frappait ma vue et je mourais de faim, et cette main.... et ce sang.... Et il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir fait du bruit dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc arride. Je me hâte, imaginez ma joie, j'arrive, c'est une cabane!.... Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fût. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre, et affilait sur une vaste pierre, une hâche qui paraissait avoir été rougie par du sang; il la cacha, avec un singulier geste de mécontentement, sous une branche qui était à ses pieds.

—Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation ; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la montagne.

—Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois? fit-il, avec un sourire forcé.

—Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer, l'orage et puis......

—Et puis, où avez-vous couché par un temps pareil?

—Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit; du sang.... une main....

—Comment, dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main? Et était-ce une main d'homme? En êtes-vous certain? Avez-vous vu quelqu'un? avez-vous entendu marcher hors de la tour?

—Non, je n'ai rien vu, rien entendu; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien

être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral, dans une si étrange position de mon physique.

Ma réponse parut lui faire plaisir.

—Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination des revenants......

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

—N'avez-vous pas entendu, continua-t-il comme un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement? Du sang était-il encore là? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu?

Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

—Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps....

—Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour? Qu'en dit-on à la ville? Qui soupçonne-t-on de ce forfait?

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien.

—Je vous crois un gentilhomme, dit-il, puis-je compter sur votre parole?

Je lui jurai sur mon honneur de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

—Puisque vous me promettez de tenir le secret, je vais vous dévoiler un crime horrible, affreux, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout encore une fois, jurez de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane, et en rapporta quelques feuilles de papier sales et noires, et il lut:

IV.

LA JALOUSIE.

C'était le quatre de mars, tout juste dix-neuf mois après la mort de son père et sa mère.

Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis longtemps; les longues files des fidèles avaient circulé avec lenteur, et s'étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie seule était restée dans le temple du Seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Dans ce moment un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu que pour jouir du spectacle, vraiment grand, que présente un édifice immense qui se voile des ombres de la nuit. Une lampe brûlait immobile au milieu du chœur, et sa lumière vacillante se reflétait pâle sur l'autel. Le silence de mort religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des pilliers qui se dessinait sur le fond grisâtre des murs, et qui s'évanouissait comme des fantômes dans les voûtes; tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présente l'image d'un Dieu, où votre âme enveloppée d'une essence divine s'élève à la hauteur de son être, et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur; c'est là que lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde, quand il en fut tiré par l'apparition de quelque chose qui se mouvait dans le haut de l'église; et un instant après, il aperçut comme un objet blanc qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avança doucement et distingua une jeune fille à genoux sur le marche-pied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin, un ruban de couleur de rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh! quelle était belle en cet état! On l'eut prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles, telle que l'eût forgée l'imagination des poètes. Sa tête aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle, annonçait que sa prière était finie. Elle se leva majestueuse, et d'un pas léger traversa la nef et sortit. Le

lendemain, il la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes; et il conçut pour elle un amour fort et violent comme la passion qui l'avait fait naître.

Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune, avait fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges, où elle demeurait avec sa vieille tante. Oh! Léocadie, pourquoi l'as-tu connu ce jeune homme?... Tous les jours il se rendait chez la tante de Léocadie, et de plus en plus il attisait dans son sein ce feu dévorant, qui, comme un volcan embrasé, devait un jour éclater terrible pour eux deux.

Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait Léocadie, il lui avait fait un aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était trop bonne et trop sensible; elle savait qu'elle lui ferait de la peine en lui disant de ne plus revenir; et elle n'osait lui dire "qu'elle ne pourrait jamais l'aimer; que son cœur à elle, ne lui appartenait plus, qu'il était pour un autre."... Ah! que ne l'a-t-elle dit dès les premiers jours; que ne l'a-t-elle renvoyé aussitôt qu'elle l'eut connu: et qu'elle eût épargné de pleurs et de remords!.... Avec son amour, une jalousie avait germé épouvantable dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait souffrir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédée de ses importunités, elle déclara un soir à sa tante qu'elle ne voulait plus le voir, et la pria de le lui dire. Oh! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger. Si elle n'eût consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eût-elle pas fait. Mais son devoir l'y obligeait; c'est à ce devoir qu'elle obéit.

Dès que l'étranger eût appris de la tante de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais; dès ce moment il jura dans son cœur, dans son cœur d'enfer, de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il sacrifiait à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne

songea plus dès lors qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne pouvait pas même s'imaginer qu'on pût lui vouloir le moindre mal : tant la haine et la vengeance étaient une chose étrangère à son âme.

En partant l'étranger avait voulu voir Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie :

—Regarde le soleil, comme il est rouge; il est rouge comme du feu, comme du sang, oui, comme du *sang qui doit couler.*

Et il l'avait quittée brusquement.

V.

LA VENGEANCE.

Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, s'était approché de Léocadie. Et lui aussi, il lui avait déclaré son amour; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et les nœuds sacrés de l'hymen devaient bientôt les unir de liens indissolubles. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui pourtant ne cessait de veiller avec des yeux de vautour sur le moment de saisir sa proie.

Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant partirent ensemble pour aller se promener à la montagne, et jouir du frais sous les arbres au feuillage touffu. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le bras de Joseph, (c'était le nom de celui qu'elle aimait); et tous les deux, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés; tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph qui la soutenait avec délices, avec transport. Oh! comme il était heureux, Joseph, quand

Léocadie lui disait avec sa charmante expression de naïveté: "Ah! si tu savais comme je t'aime." Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour; et quand ils y arrivèrent Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelousse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux s'étendaient nombreux, et formaient comme un réseau qui arrêtait les rayons du soleil. La tiédeur de l'atmosphère tout en énervant les membres, répandait dans les sens cette molle langueur, ce je ne sais quoi, qui coule avec le sang dans les veines, et dônne à tout notre être cette volupté délicieuse, qui amollit le corps et dilate l'âme, alors qu'elle nous plaît et nous embrâse. Joseph, penché sur le sein de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie elle, elle était préoccupée. Ses deux grands yeux erraient distraits autour d'elle. Au moindre bruit elle tressaillait. La chûte d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Evidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait; et Joseph ne savait qu'en penser; son cœur à lui, bon et sensible, souffrait de la voir en cet état.

—Oh! ma Léocadie, lui disait-il, en lui serrant la main, qu'as-tu? dis-moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose avec moi, avec ton Joseph qui est là, à tes côtés, qui veille sur sa bien-aimée?

—Mais je n'ai rien moi; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.

Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait tremblante la vue de tous côtés.

—Ah! Léocadie, je vois bien que quelque chose t'occupe, mais tu veux me le cacher; tu crains de me le dire, je croyais que tu m'aimais plus que cela.

—Eh bien! regarde, dit-elle, regarde le soleil; vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre; c'est ça qui

m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

—Ah! folle, laisse cette idée; c'est un enfantillage; voyons, ne t'en occupe plus.

Et Léocadie, comme si elle eût eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment ils entendirent derrière la tour comme des pas d'homme, dont le son vibra affreusement sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention; et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eût eu quelque chose qui agissait là, dans son âme, dans son âme prévoyante de quelque malheur, elle se retourna vers Joseph.

—Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici, je ne suis pas à mon aise. Ah! viens-t-en.—Et elle voulait l'entraîner avec elle.

—Avant de partir, entrons du moins un instant dans la tour, avait répondu Joseph.

Comme ils mettaient le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa rouge sur le disque du soleil; et une ombre, une ombre de mort se répandit sur le visage de Joseph. A cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme roula brillante sur sa joue. Joseph l'essuya, sourit et se penchant sur le front de Léocadie il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eut été le signal que le monstre attendait pour exécuter son crime, il se précipite, rapide comme la foudre, sur ses deux victimes. Léocadie a reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans connaissance et sans vie aux pieds de son assassin qui l'a frappée au cœur. Joseph s'est élancé sur lui. Il est sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aimait plus que sa vie. Une lutte s'engage violente, l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui. Un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fit de vains efforts pour se débarrasser des

serres de fer qui l'étranglaient. Ses yeux roulaient convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se raidissaient et tous ses membres se tordaient affreusement. L'assassin ne lâcha prise qu'après que le râle creux de la mort l'eût assuré que sa vengeance était satisfaite..

VI.

LE LOQUET.

Ayant fini sa lecture, il ploya avec soin ces feuilles à demi-déchirées, et les enferma dans une boîte, d'où il tira une espèce de petit loquet.—Approchez, me dit-il; voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou; et ce que vous voyez au revers est de la propre main de Joseph.

On lisait cet acrostiche, au bas d'une miniature de Léocadie:—

Le Dieu qu'à cythère on adore
En tes yeux fixa son séjour;
Ornés de cils, mouillés encore,
C'est là que repose l'amour.
Ah! qui peut égaler les charmes
De ces yeux qu'amour embellit,
Iris devant eux rend les armes
Et va se cacher de dépit.

—Eh bien, me dit-il ensuite avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu: Rappelez-vous de votre promesse!

....

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

GEORGE DE BOUCHERVILLE (1).

1835.

LE JUSTE MILIEU.

L'on exagère en ce bas monde,
Et l'homme est entier dans son goût:
L'un ne voit de beau que la blonde,
Pour un autre la brune est tout.

---

(1) M. De Boucherville, ci-devant avocat au bareau de Montréal, et actuellement avocat au bareau d'Aylmer.

L'un singeant la philosophie,
Se rengorge dans son savoir,
Prétend que femme n'est jolie,
Que méditant un livre noir.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis! évitons les extrêmes......
C'est toujours bien moins périlleux!

Si l'on voit se faisant la guerre
Les ultras et les libéraux,
Du moins on ne me verra guère
Disputer avec ces héros.
C'est différent près d'une belle,
J'aspire à pouvoir me trouver
Ultra, dans mon amour pour elle,
Libéral, s'il faut le prouver.
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis! évitons les extrêmes......
C'est toujours bien moins périlleux!

Le classique et le romantique
Doivent ennuyer Apollon;
L'incrédule et le fanatique
Font souvent rougir la raison.
Et morale et littérature,
Cela même est exagéré;
Je crois que jusqu'à la nature
Ce siècle a tout dénaturé!
Je préfère à tous ces systèmes,
Le plus grand, le plus précieux :
Amis! évitons les extrêmes......
C'est toujours bien moins périlleux!

Le pauvre n'est jamais tranquille,
Le riche est rarement joyeux,
Un ignorant est inutile,
Un savant peut être ennuyeux.
Le vrai bonheur, suivant Horace,
Est dans la médiocrité;
C'est là que j'ai trouvé ma place;
Aussi j'y suis toujours resté.

Je préfère à tous les systèmes
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes......
C'est toujours bien moins périlleux !

N. Aubin.

1835.

LE JEUNE POLONAIS.

TRADUCTION LIBRE.

" Va !... cours où succomba ton père
" Dans son séjour victorieux ;
" Puisses-tu, fils chéri ! brillant dans ta carrière,
" Suivre un cours glorieux !
" Ecoute !...... le pays t'appelle......
" Il combat pour sa liberté !
" Laisse ta demeure pour une autre éternelle...
" Le sentier de la gloire, à toi, s'est présenté..."
En bénissant ton fils, pleure, pleure, pauvre mère,
Ton fils !... Il veut venger son père...

" Souviens-toi de ta première amante,
" Souviens-toi de tes premiers vœux ;
" Elle t'unira dans sa prière fervente
" Aux braves dans les cieux.
" Quand tu vaincras un adversaire,
" O ! pense aux pleurs qu'elle a versées !
" Puissent-ils te servir d'égide salutaire...
" Pologne !... pleure tes guerriers."
Le guerrier part... Vierge ! gémis sur sa victoire,
Son premier... et dernier champ de gloire !

Dans les combats, tous se pressèrent
Sur les pas de la liberté ;
Mais sous de brutales masses ils succombèrent !
Le tyran seul a triomphé...
Le sort, aux portes de la vie,
Du tendre fils trancha les jours...
La mère pleure sur son fils, sur sa patrie,
La vierge pleure sur ses amours !
Il dort ! il est libre ! respectez le courage !
Lauriers ! prêtez-lui votre ombrage......

N. Aubin.

1835.

LA SOMNAMBULE.

ROMANCE.

Le jour avait fait place aux ombres de la nuit,
Un silence profond régnait sur la nature ;
Cet éclat ténébreux que la lune produit
Des champs et des vallons argentait la verdure ;
Sur le sommet d'un précipice affreux
Je vois paraître une forme angélique,
Un ton plaintif, des accents douloureux
Me font entendre un chant mélancolique.

" Tout est beau, tout est grand dans ces endroits chéris,
" A goûter le bonheur tout ici nous invite,
" Pourquoi retardes-tu, toi pour qui seul je vis ?
" Veux-tu donc que je meure ?... hélas ! je le mérite :
" Un pur amour avait uni nos cœurs,
" Tu m'étais cher, je te fus infidèle ;...
" O tendre ami, pardonnes mes erreurs,
" Des cœurs constants je serai le modèle.

" Au bord de ce ruisseau, dans ce bocage frais,
" Jadis nous partagions nos plaisirs et nos peines,
" Sous ces arbres touffus avec moi tu pleurais,
" Tu riais avec moi : tu gisais dans mes chaînes ;
" Combien de fois je t'ai vu me jurer
" Que pour toujours je te serais unie ;
" Tu fuis de moi, tu ne veux plus m'aimer,
" Je suis coupable,... ah ! que je suis punie !

" Peut-être en ce moment, plus heureuse que moi,
" Une autre dans tes bras jouit de sa conquête......
" Mais où suis-je ? que vois-je ? est-ce un rêve, est-ce toi ?"
A ces mots je la vois vers moi pencher la tête.
Un cri perçant frappe soudain les airs,
Elle frémit, chancelle, tombe, expire.
Elle dormait : sur ces rochers déserts
L'avait conduite un amoureux délire.

PIERRE PETITCLAIR (1).

(1) M. Petitclair est né à Québec, et il a résidé alternativement au Labrador, à Québec et dans le district de Gaspé où il réside actuellement.

1835.

LA CRÉATION DU MONDE.

TRADUCTION DU PREMIER CHAPITRE DE L'EPITOME, PAR L'HOMMOND.

De la création du ciel et de la terre
L'Eternel en six jours accomplit le mystère.
Il créa la lumière et fit ce vaste ciel,
De sa grandeur immense emblême solennel.
Puis dans un même endroit il rassembla les ondes,
Et fit les végétaux et les forêts profondes.
Lune, étoiles, soleil, qui brillent tour à tour,
Jaillirent du néant le quatrième jour.
Au cinquième ce fut de l'air le peuple agile,
Et les poissons nombreux dont la mer est l'asile.
Il voulut au sixième achever son ouvrage,
Et forma l'homme enfin qu'il fit à son image.
Il finit le septième, et nous donna ce jour
Pour célébrer sa gloire et chanter notre amour.

F. M. Derome (1).

1835.

UNE ENTRÉE DANS LE MONDE.

Je crois que la plus cruelle déception que l'homme puisse éprouver, durant le cours de sa vie, est celle que produit sur lui le monde, vu de près. Combien est douce cette illusion qui le lui montre à travers un prisme! Tout homme paraît un ami; tout flatteur, un bon juge; l'amour surtout, l'amour qui semble lui promettre un avenir de bonheur, est une dévotion. Voyez le jeune homme qui, pour la première fois, paraît dans la société comme un de ses membres; voyez avec quel transport il s'élance dans ce tourbillon où tout l'accueille en souriant; il jette son amitié, il offre son cœur à tous; il croit,

(1) M. Derome est avocat au bareau de Québec.

simple comme il l'est, que chacun y attache le prix qu'il met aux assurances qu'on lui prodigue; cette amitié, ce cœur qu'il sème, chacun paraît s'en saisir, chacun le recueille; mais c'est pour en presser un suc nouveau.... on le lui rend plus tard: mais vide.... Pendant quelques instants, chacun se fait un plaisir de l'enchanter par de trompeuses promesses; les distractions nombreuses qui s'emparent de son esprit l'empêchent de voir un but à cette riante carrière; puis.... les amis qui pressèrent ses mains à son arrivée, l'abandonnent.... les femmes qui lui avaient dit: *je t'aime*, semblent n'avoir voulu faire sur lui.... qu'une expérience. Chaque jour détruit une illusion; chaque jour remplace cette illusion par une poignante réalité, et ce front maintenant soucieux, autrefois ouvert et riant, vous indique d'une manière ineffaçable que le monde a passé là.

Ces réflexions me sont suggérées par quelques épisodes qui semblent avoir pour jamais dirigé mon esprit vers la mélancolie. J'eus tort, je crois, de prendre trop au sérieux un attachement que le monde est convenu de traiter de folie; mais, du moins, en plaçant cette partie de mon existence devant vous, lecteur sensible et tendre lectrice, peut-être trouverai-je un écho dans vos cœurs. Alors, je l'espère, vous pardonnerez au misantrope en faveur des maux qu'il a soufferts.

A mon entrée dans le monde, je fus introduit, d'abord, dans une famille dont la société se trouvait recherchée par ce qu'il y avait de plus distingué, soit par les talents, soit par la fortune. Le chef de cette famille était un émigré de la révolution, que le retour des Bourbons avait rétabli dans ses biens; ce qui lui permettait de reprendre ses goûts pour les arts et la société. Il savait allier l'ancienne politesse classique aux idées modernes, et, tout en regrettant la noblesse élégante et les cérémonies, il trouvait son plaisir à observer l'essor brillant de la jeunesse d'aujourd'hui: enfin, il avait su se placer de manière à montrer son goût sans déroger à son rang. Sa femme quoiqu'avancée en âge,

avait encore conservé tous les traits de sa beauté première; son esprit était orné de connaissances, légères peut-être, mais qu'elle savait faire briller. Son ton aimable et bienveillant avait fait de sa maison le rendez-vous et l'agrément des jeunes gens comme des personnes âgées.

J'assistais assez fréquemment à ces soirées, où la conversation animée et charmante des femmes, leur goût pour la musique, la danse, la gaité, avaient fait une impression profonde sur mon imagination jeune encore. Je ne tardai pas à secouer la teinture collégiale et l'espèce de sévérité pédantesque que les études ne manquent jamais de produire. Le monde m'apparut brillant, j'y volai sans réfléchir et, d'un coup d'aile, je secouai la poussière académique; avec elle la simplicité, puis.... le bonheur. Mais un incident arriva cependant, qui me replongea dans ma solitude et me convainquit de la nécessité de réfléchir, même au milieu des fêtes et des jouissances.

Parmi les femmes que je rencontrai dans cette société, deux sœurs, particulièrement, se faisaient remarquer par la beauté et la grâce de leurs manières.

Il est des êtres que la nature a doués de charmes incompréhensibles, charmes qui ne consistent pas seulement dans la beauté, mais dans une certaine grâce, une tournure d'esprit, un tout sympathique sur lequel l'âme aime à se reposer; personne ne peut s'expliquer ce sentiment qui tient de la religion: l'on admire comme supérieur cet être sur qui l'on croit voir un sceau divin, on est subjugué par un pouvoir intérieur, et le réveil est: AMOUR, DÉVOUEMENT!

Les deux sœurs, dont je viens de parler, étaient du nombre de ces êtres favorisés. Elles semblaient formées pour exciter un sentiment d'amour dans tous ceux qui cultivaient leur connaissance; leur conversation attirait plus encore que leur beauté, autour d'elles se formait un cercle d'admirateurs. Oh! que leur ambition de femme devait être satisfaite de ces hommages qui tombaient de toutes parts à leurs pieds!

Mais la calomnie, poison qui semble être le produit de

tous les climats, cherchait à les entourer de ses armes destructives; les reproches cachés, les remarques mordantes, parcouraient les rangs de celles que l'envie tourmentait; et cherchaient à répandre un jour douteux sur leur réputation. Cependant, je ne voulais attacher aucune importance à ces bruits, je les attribuais à la jalousie bien connue qui existe généralement contre tout ce qui est supérieur, soit en beauté, soit en mérite; je me persuadai facilement que ce qui captive l'attention de la société, y produit aussi le scandale; que le monde en général déprécie les qualités auxquelles il ne peut atteindre, et qu'il suffit de se distinguer par quelque perfection ou par quelque talent pour se trouver immédiatement en butte aux sarcasmes, aux reproches amers. Eh! qui l'éprouve davantage que les femmes qui se distinguent dans la société? Toutes les conversations en font leur sujet; cette ennemi est d'autant plus dangereux que, second Protée, il prend toutes les formes et vous échappe toujours.

Toutes mes affections se tournèrent peu à peu vers l'aînée de ces deux sœurs et, par un bonheur inconcevable, elle parut partager mes sentiments; je vis en elle l'être que j'avais toujours rêvé, l'être de ma création; si aimable, si aimante, je ne pus résister à ses charmes. Il paraît que ma jeunesse, ma naïveté, ou plutôt ma simplicité la touchèrent. Peu de mois après nous être vus pour la première fois, nous nous étions juré une affection mutuelle. Cet amour me paraissait d'une nature toute différente de celui que je m'étais plu à me présenter. Nos âmes paraissaient absorbées dans le même sentiment; je pensais alors que si notre séparation eût été nécessaire, la mort de tous deux en serait résultée.

Cependant le bonheur ne me semble jamais solide ici-bas; au milieu de la satisfaction, il s'élève toujours quelque nuage qui rembrunit l'horizon de la vie que l'on croit fixer pour jamais, et qui souvent n'est que le fruit de l'imagination. Je crus remarquer sur le front d'Emilie une tristesse involontaire; je m'en demandais la cause et mon amour inquiet

ne me montrait que doutes fâcheux, que soupçons.... Oh! j'étais malheureux de l'idée que quelqu'autre l'occupait peut-être au moment où elle me jurait un éternel amour; enfin mon cœur bourrelé me força de lui avouer ma souffrance. Dans une de nos promenades solitaires, je la conjurai de m'ouvrir son cœur.

—Emilie, lui dis-je, je t'aime, vois-tu; oh! je t'aime de toutes les puissances de mon âme, ma vie t'appartient; dispose de moi, mais ne me rends pas plus malheureux que je le suis. Je donnerais toute mon existence pour dérider ce front où l'agitation de ton âme se dessine; ouvre ton cœur à ton ami, à celui qui n'a pour tout bonheur que le désir de te plaire; ne me refuse pas, Emilie, confie-moi ta peine.

Elle pressa ma main sur son cœur, et garda le silence.

Plus tard, elle me dit que cette tristesse était une disposition naturelle de son âme, mais que rien ne troublait le plaisir qu'elle trouvait à être avec moi. Je la crus facilement, et la fis consentir à notre union; j'écrivis à mon père quelles étaient mes intentions, en lui demandant de consentir à ce mariage qui devait assurer mon bonheur.

Pendant que j'attendais avec impatience une réponse, je fus invité à un bal dans une maison de campagne près de Paris. Il y avait alors deux régiments de hussards en quartier près de là. On annonçait ce bal comme devant être remarquable par la magnificence et la splendeur qui devait s'y déployer. Les deux sœurs devaient s'y trouver; je m'y rendis. Les brillants uniformes des officiers qui y avaient été invités en grand nombre, la profusion qui régnait dans les ornements, et les parures des dames, ce tourbillon de beautés qui voltigeaient de toutes parts, en faisaient un spectacle nouveau pour moi. Cependant, ce n'était pas du bonheur que j'éprouvais: je me trouvais isolé au milieu de cette foule, je regrettais les promenades où, seul, je pouvais me faire entendre à Emilie; où, seul, je lui développais mon âme; où, seul, je recevais des marques d'attachement.

On dit que la beauté d'une femme n'est mise à l'épreuve

qu'au milieu d'autres beautés; celle d'Emilie ne parut que relevée par la comparaison, et l'espèce de rivalité qui pouvait exister parmi tant de personnes aimables ne fit que redoubler la grâce de ses manières.

Chacun se disputait à l'envi l'honneur de danser avec elle, chacun l'obtenait; moi seul je n'osais m'avancer sur un si grand théâtre; je maudissais le monde; mon cœur était froissé à la vue d'étrangers pressant la taille élancée d'Emilie; je la maudissais aussi.... car elle paraissait rayonnantes des murmures d'approbation qui se faisaient entendre autour d'elle.

Je remarquai, entr'autres, un officier de hussards qui paraissait briguer et obtenir la faveur de danser avec elle.

Ne pouvant plus longtemps supporter ce spectacle douloureux, je me retirai dans une salle voisine où l'on jouait à l'écarté, et afin de me distraire je jouai gros jeu. Après quelques parties, le hasard amena l'officier (pour le distinguer je le nommerai Bréville) qui se plaça pour jouer contre moi. Pendant le jeu, une bague que j'avais au doigt parut attirer son attention, de manière à le distraire de la partie.

Cette bague Emilie me l'avait donnée comme un gage de sa foi, en me disant:

—Avec elle je te donne mon cœur; tant que tu la posséderas, tant que tu y attacheras quelque prix, je ne cesserai de t'aimer; si jamais elle te quitte, je te considèrerai comme libre de tout engagement envers moi.

Les mots d'une amante sont sacrés. Combien alors cette bague me fut-elle plus cher que tout ce que je possédais au monde!

Bréville, sous le prétexte de simple curiosité, me demanda la permission de l'examiner.

—Je ne la déplacerai pas, dis-je, encore tout courroucé de son air familier avec Emilie.

—Mais, pourquoi me refuser une demande aussi légère? Ce serait me faire un grand plaisir que de me la prêter un instant seulement.

—Je suis étonné, monsieur, de votre désir de voir une chose qui certainement ne peut vous intéresser en rien.

—Monsieur, dit Bréville, pourriez-vous m'accorder quelques instants, j'aurais quelque chose à éclaircir à ce sujet.

Je me retirai un moment avec lui.

—Cette bague, continua-t-il, ressemble beaucoup à une que je donnai à ma maîtresse; il doit y avoir dans l'intérieur une devise: AMOUR ÉTERNEL! Vous devez me la rendre ou mourir demain.

—Alors je mourrai, car je suis bien décidé à ne jamais m'en dessaisir.

Je lui remis en même temps ma carte en lui disant que je désirais le voir après le bal afin d'arranger définitivement cette affaire. Je rentrai dans la salle où la joie contrastait singulièrement avec l'état bouillant de mon cœur; pour la première fois je doutais de la sincérité d'Emilie. En me revoyant elle parut contente; la joie se peignait sur sa figure enchanteresse; elle me fit un signe d'intelligence dont un amant seul peut comprendre le charme; je me rassurai, ne pouvant imaginer qu'un visage si riant et si ouvert pût cacher d'autre sentiment que celui qu'expriment ses lèvres; je regrettais d'avoir pu concevoir des soupçons injurieux à un être si parfait. Quand le bal fut terminé, j'allai reconduire les deux sœurs chez elles; je reçus d'Emilie de nouvelles protestations; je pris sa main, et je la sentis trembler dans la mienne. Oh! l'enfer s'emparait de mon cœur à l'idée que cette personne si naïve avait peut-être étudié tous ces riens enchanteurs qui servirent à me subjuguer. Serait-il possible que cette personne qui semble l'image des anges, qui n'a que des paroles divines, pût être fausse? Serait-il possible que l'envie pût conduire cette femme si jeune! si belle! dans les chemins tortueux du mensonge? Serait-il possible que toutes les espérances de ma vie fussent destinées à échouer; qu'elle se soit emparé de mon cœur pour s'en jouer, pour le froisser horriblement; rire en elle-même de ces ravages, et tout cela sous l'image de la candeur?....Oh!

non, non, impossible; c'est la sombre jalousie qui me dicte tous ces outrages. Non! non! Emilie est la femme de mon cœur, l'être aimable, l'être pour qui je dois vivre et mourir...

Toutes ces réflexions diverses se pressaient en foule dans mon esprit; mon cœur torturé de mille manières m'ôtait l'usage de la raison; je sortis en maudissant tantôt l'amour, tantôt la jalousie, et j'arrivai dans ces dispositions à l'hôtel d'un village voisin où nous avions retenu quelques places. Je rencontrai là un de mes amis qui, surpris de mon air égaré, me supplia de lui en découvrir la cause. Je lui détaillai ce qui s'était passé en le priant d'être mon second dans l'affaire qui ne devait pas manquer d'avoir lieu le lendemain. Il était tard. Peu de temps après, Bréville arriva accompagné d'un de ses amis, officier dans le même régiment.

—Monsieur, dit Bréville, parlons franchement ensemble. Notre différend peut s'arranger peut-être en quelques mots: avez-vous quelques prétentions à la personne qui vous donna l'anneau que j'ai vu à votre doigt? S'il en était ainsi, la mort de l'un ou de l'autre pourrait seule finir cette difficulté; car j'ai trop bonne opinion de votre courage pour croire un instant qu'il en puisse être autrement; ainsi je ne vous demande pas à renoncer à elle. Je vous ferai seulement observer que cette personne est ma maîtresse depuis près d'un an, que je l'aime au-dessus de tout, que je me suis battu, que je fus blessé plusieurs fois pour cet amour; ce qui doit vous prouver combien il a de prix à mes yeux. Cependant, j'ajouterai que cette personne pour qui j'ai sacrifié ma fortune, mes amis, et pour qui j'ai exposé ma vie, ne m'est pas fidèle; je vois qu'elle en aime un autre; néanmoins, je ne puis supporter l'idée d'être supplanté par cet autre....

—Arrêtez! m'écriai-je; il n'est pas nécessaire d'ajouter la fausseté à l'insolence; d'ailleurs vous en avez dit assez pour soulever mon indignation; je vais me retirer, laissant à mon ami le soin d'arranger tout cela avec vous.

L'affaire avait été trop loin pour pouvoir s'arrêter là. Je quittai la salle. Nos amis, peu d'instants après, vinrent

me demander si la bague qui était en ma possession portait bien ces mots: AMOUR ÉTERNEL? Je répondis affirmativement. Alors il fut décidé que nous viderions cette affaire le jour suivant. Les pistolets furent choisis, et la distance convenue: quinze pas. On envoya chercher des armes. J'écrivis à ma mère quelques mots que je donnai à mon ami pour lui faire parvenir au cas où je succomberais.

Le lendemain était un beau jour d'automne; le temps était frais; l'air pur et serein semblait contraster avec la scène qui allait se passer; le silence qui régnait encore portait mon âme vers la tendresse et la réflexion: je pensais à Emilie...

Aussitôt que nous fûmes prêts, nous partîmes en voiture pour le lieu du rendez-vous qui se trouvait à une demi-lieue du village où nous avions passé la nuit. En route, je ne pouvais m'empêcher de comparer la contenance heureuse des paysans qui se rendaient au marché, avec les sentiments qui agitaient mon âme.

Heureuses créatures! me disais-je, si vous êtes éloignées des jouissances du monde, vous l'êtes aussi de ses ennuis et de ses désagréments: les plaisirs qui vous occupent ne sont peut-être pas si vifs que ceux des grands, mais aussi vos peines sont moindres, vos plaisirs sont plus purs et plus durables; vos injures sont oubliées en un jour, vos querelles s'appaisent comme elles se forment: par un mot! Ce joug que l'on appelle *honneur*, ne vous enseigne pas à verser le sang de votre frère pour vous défaire d'un rival ou donner une preuve de votre courage!...... Je faisais ces pénibles réflexions et cependant j'étais résolu; ma vie me paraissait peu de chose en comparaison de mon amour. Je pensais à Emilie......

Nous arrivâmes à l'endroit désigné quelques instants avant nos adversaires; ce qui nous laissa le temps de converser un peu.

—Si je succombe, dis-je à mon ami en lui donnant ma montre, je vous prie de garder ceci comme un souvenir.

Portez ce portrait à Emilie, dites-lui de ne pas oublier celui qui, s'il avait vécu, eût trouvé la vie trop courte en la consacrant à son bonheur.

Mon ami me dit qu'il espérait que cette affaire se terminerait sans conséquences fâcheuses. Je lui répondis qu'étant convaincu d'avoir été injustement provoqué, j'étais résigné à tout ce qui pourrait advenir.

Dans ce moment Bréville et son ami arrivèrent et nous demandèrent pardon de nous avoir fait attendre. Il dit qu'il avait une demande à nous faire, et qu'il espérait qu'elle lui serait accordée. C'était que quels que pussent être les résultats de cette affaire, les raisons qui l'avaient amenée resteraient toujours secrètes. Mon ami répondit que si rien n'exigeait une explication il ne les révèlerait pas; mais qu'au surplus il désirait que cela fût laissé à sa propre discrétion. Il observa que c'était en faveur d'Emilie que Bréville avait fait cette demande; mais que les mauvais procédés dont il s'était servi ne montrant pas qu'il y attachât beaucoup d'importance, il était inutile de continuer la conversation.

Le terrein fut choisi et mesuré de suite. Les armes apprêtées, le signal fut donné: nous tirâmes en même temps. Bréville chancela et tomba en faisant d'horribles contorsions; il était frappé au sein droit. Nous courûmes à lui en exprimant l'espérance que sa blessure ne serait pas mortelle; il nous répondit qu'il ne pensait pas qu'elle le fût; puis se tournant vers moi il me dit:

—Si cette blessure cause ma mort, je vous pardonne bien sincèrement. L'amour que je sentis pour Emilie ne put jamais supporter l'idée d'un rival. Je sais que mon affection n'est pas payée par la constance qu'elle mérite... mais je dois lui prouver qu'elle ne pourra jamais en encourager un autre impunément...... J'ai quelque titre à son affection...... elle fut coupable...... le gage qu'elle......

Ici sa voix devint inintelligible; il murmura ces mots: AMOUR ÉTERNEL! mais le sang qui coulait en abondance de

sa blessure le fit s'évanouir, et nous l'emportâmes loin de cette triste scène.

Mon ami alors me suggéra l'idée de fuir, mais je rejetai ce projet, bien décidé à subir toutes les conséquences de cette affaire.

—Eloignons-nous au moins quelque temps, dit-il, jusqu'à ce que sa blessure soit déclarée dangereuse ou non: notre salut en dépend.

—Non, répondis-je, pas un seul jour. La destinée peut m'accabler...... maintenant la vie m'est à charge! car on doit croire aux paroles d'un mourant. Je le vois, elle était sa maîtresse. Oh! je fus bien cruellement trompé!......

Je pleurais.......ma situation ne peut être comprise que par ceux qui, comme moi, ont vu un instant trancher tout un avenir de bonheur. L'univers m'apparut dès lors comme une solitude vaste, immense, où j'allais être condamné à traîner ma vie...... triste, isolé. L'infidélité d'une femme venait me plonger dans une douleur éternelle......

La nouvelle d'un duel s'était répandue, et la curiosité s'empressa d'en connaître les raisons. Chacun en imaginait de plus ridicules et de plus fausses les unes que les autres; mais tous les efforts furent inutiles.

J'étais bien persuadé de la vérité des assertions de Bréville; je plaignais sa passion absurde pour une femme qui, malgré les faveurs qu'elle pouvait lui avoir accordées, lui était évidemment infidèle, et paraissait avoir voulu se défaire d'un amour qui la fatiguait, et même au prix de sa vie. Je déplorai la dépravation d'une femme qui, sous le masque de l'innocence, avait cherché à surprendre le cœur d'un jeune homme simple et confiant. Aurait-elle consommé cette union consommée dans la déception? Etait-ce de l'amour pour moi que d'encourager une rivalité contre un amant qui s'était déjà battu si souvent pour elle? L'amour de Bréville même me parut méprisable; la publicité qu'il avait donnée à leur liaison me semblait un moyen bien bas pour se l'assurer. Peut-être aussi que sa conduite étant

connue d'Emilie, elle avait résolu de quitter une si dangereuse connaissance.

La blessure de Bréville fut bientôt reconnue non dangereuse, et sa santé s'améliora chaque jour. Mais il n'en fut pas de même pour moi : le choc terrible que cette aventure m'avait donné ébranla pendant quelque temps ma raison ; j'étais devenu insensible à toute distraction, le monde me fatiguait ; et je ne pouvais trouver de charme qu'à m'entretenir de ma douleur même.

La seule personne qui n'ignorait pas la cause du duel que j'eus avec Bréville, fut Emilie elle-même dont la conscience, rendue alors à toute l'horreur de sa situation, interpréta facilement tout ce qui s'était passé. De ce moment, elle perdit dans l'opinion publique cet enchantement qui paraissait l'accompagner auparavant. Elle vivait dans la crainte que sa conduite ne fût connue ; son anxiété fut telle que sa santé se détériora et qu'on désespéra, pendant quelque temps, de la conserver à la vie. Cependant, mon amour pour elle est resté, même après qu'elle eut cessé de le mériter. Oui, malgré l'énormité de son crime, je l'aime plus qu'il ne m'est possible de le dire. Elle est trop belle pour être oubliée ; et même aujourd'hui je ne puis concilier l'idée qu'une telle perfidie puisse être alliée à tant de divines qualités : sa figure est celle d'un ange ; l'innocence et la bonté se dessinent sur ses traits ; les paroles qui tombent de ses lèvres font retentir tout mon être. Maintenant encore, quand une voix ressemblante à la sienne vient frapper mon oreille, mon cœur tressaille, tout mon corps tremble, je crois avoir retrouvé une chimère que je poursuis, mais bientôt la réalité terrible se montre hideuse...... je me trouve isolé !

Les blessures de la douleur cèdent généralement aux efforts du temps ; cependant il est des cœurs que des souvenirs poignants consument à la longue, les ravages faits sur eux en silence ne sont pas visibles au dehors, comparativement à l'altération de l'âme. Telle était la disposition où je me trouvais quand je reçus d'Emilie la lettre suivante

qui, loin d'apaiser mes souffrances, ne fit que les renouveler par les souvenirs qu'elle me représentait :

" Le calme a succédé au bruit que faisait votre duel. Je " puis donc vous adresser quelques lignes sur un lit de souf- " frances. Rien ne peut désormais redonner le repos à une " âme dont la ruine est consommée pour ce monde. Mon " ami ! (puis-je encore vous nommer ainsi ?) l'amour violent " que je ressentis pour vous, me fit tout risquer pour attirer " vos affections. Ma vie tient encore à cet amour qui ne " cessera qu'avec elle.—Dites-moi que le vôtre est éteint et " je mourrai tranquille ! Votre silence, le secret que vous " avez gardé sur tout ceci est une charité dont je suis " indigne ; cette bonté ineffable me tue. Cependant, un " rayon d'espérance me laisse croire que vous ne me mé- " prisez pas entièrement. Grand Dieu ! si la vie pouvait " guérir la plaie que j'ai faite à votre noble cœur, avec quelle " joie j'offrirais la mienne ! Mais... hélas ! cette consola- " tion m'est défendue, et l'idée de l'outrage irréparable que " je vous ai fait, doit rester comme un regret, un tourment " éternel ! Que n'ai-je pas sacrifié ? Tout ce qui est pré- " cieux dans ma vie ! Mais aussi que n'ai-je pas essayé " d'acquérir ? Votre amour, un bonheur éternel ! Quels " sont les moyens que j'ai employés ? Ils sont affreux à " croire ! horribles à décrire !

" Je pourrais fuir avec vous au bout du monde et vous " accompagner comme votre esclave ; mais me pardonne- " riez-vous ? Si je pouvais croire que vous ne me mau- " dissiez pas, que vous vous puissiez ressouvenir un jour " de moi sans me détester, je chérirais encore cette vie qui " s'échappe bien rapidement. Dites-moi ce que vous pensez ; " accablez-moi des reproches que je mérite ou donnez à " l'infortunée Emilie un mot de consolation. De là dépend " mon sort ! Adieu ! "

Mon premier mouvement fut de lui montrer toute l'amertume de ma situation, mais mon cœur se refusa aux reproches......

Enfin je pris la résolution de quitter ces lieux qui ne pouvaient que renouveler mes souffrances. Je partis le lendemain pour des pays lointains où je pensais retrouver l'oubli des chagrins dont un premier amour m'avait abreuvé.

N. Aubin.

1835.

ÉPITAPHE DE NAPOLÉON.

.... Shall orphan hands
Inscribe it with their fathers broken swords!
Or the warm trickling of the widows tear
Channel it slowly in the rugged rock?
As the keen torture of the water drop
Doth wear the sentenced brain, etc. (¹)

UN AUTEUR ANGLAIS.

Une épitaphe ? à lui !... Mais qui vous la demande ?...
Que quelque roi mesquin d'avance la commande,
De peur qu'après sa mort, abandonné, maudit,
De tous les souvenirs son nom ne soit proscrit !
Qu'il appelle à grands frais des flatteurs hypocrites ;
Qu'il donne de l'argent pour des vertus écrites...
Vous me faites pitié ! mais lui ! mais le héros !
Eh ! pour l'éterniser est-il besoin de mots ?

N'a-t-il pas, subissant votre haine mortelle,
Inscrit sur tous vos fronts une honte éternelle,
Quand sur un triste roc, seul avec son geolier,
(De la fourbe alliance un scélérat limier,)
Il mourait jour par jour, rajeunissant les gloires
Que vous abolissiez dans vos sombres prétoires ?

Mais quoi ! son épitaphe ? elle fut à sa voix,
De sa plume de fer gravée au cœur des rois !
Puis, n'a-t-il pas aux grands, de son trône suprême,
Dicté pour l'avenir un palpitant poème ?

(¹) L'orphelin pour la tracer prendra-t-il le glaive brisé de son père? ou les larmes ruisselantes de la veuve la creuseront-elles lentement sur le rocher durci, comme l'aigre torture d'une goutte d'eau qui, tombant toujours au même endroit, perce le crâne du condamné?

Et vous le condamnez, quand par d'abjects détours
L'inique Talleyrand, prostitué des cours,
Le vendait pour de l'or aux puissances craintives!

Vous voulez confier à des pierres chétives
Le soin de célébrer ses glorieux revers?
Et son nom rebondit partout dans l'univers!

Et vous le condamnez, quand des hordes sauvages
Accouraient par millions des serviles rivages!
Honte à vous!... Il tomba... mais son sceptre brisé
Remonta jusqu'au ciel, de hauts faits pavoisé.
Lâches! son épitaphe appartient à l'histoire:
On verra votre opprobre à côté de sa gloire,
Et la pitié lira: l'étique Wellington,
Enharnaché de croix, près de Napoléon.

Oui, l'orphelin pleure et la veuve soupire:
L'humanité se plaint,—mais le génie admire!
Anglais! respectez-le, soyez plus généreux;
Car, banni de la France—il fut si malheureux!

Quelque jour on dira qu'un héros sans défense
A son noble ennemi donna sa confiance:
—L'ennemi, dira-t-on, à son secours vola?
—Non, crira l'histoire, le traître il l'immola!

C'est assez pour sa gloire! ah! ne reprochez pas
Qu'on ait avec silence entendu son trépas!
Un éloge pompeux serait une satire:
Dites sur son tombeau qui öserait l'écrire?

N. Aubin.

1835.

DÉMOCRITE.

Rions de tout, c'est mon principe;
Rions des biens et du malheur;
Le philosophe n'anticipe
De l'avenir que du bonheur.
Admirez ma philosophie,
Suivez-la, vous serez heureux:
Allons, amis! que chacun rie,
Rions d'abord des ennuyeux.

Je ris aussi du politique
Caméléon, mais à deux pieds,
Qui sert un jour la république,
Demain aux rois sert de trépieds;
De l'auteur qui se croit Voltaire,
Le croque-note un Rossini,
De l'hypocrite atrabilaire,
Riez! mais je n'ai pas fini.

Je ris de femme qui clabaude
Sur la nièce du voisin;
De vieille fille qui minaude;
De l'usurier comptant son gain.
Voyez, ce mari débonnaire
Se croit plus fin que sa moitié,
Veut que lui seul sache lui plaire...
J'en ris un peu, mais de pitié.

Je ris de la jeune fillette
Qui vous dit bien innocemment,
(Quoiqu'à sa deuxième amourette:)
" J'ai toujours eu peur d'un amant."
Je souris quand je vois la prude,
Se révolter à des bons mots;
Je ris du savant dont l'étude
Est d'en imposer aux plus sots.

Je ris de cette comédie
Où chacun de nous est acteur;
Car ce monde est une folie,
Dont les morts sont les spectateurs.
Amis! je crois que dans ma bière,
Je rirai de vous bien souvent;
Riez avant que la poussière
Ait recouvert un bon vivant.

Beautés, dont j'adore les charmes,
Comment, hélas! rire de vous?
Vos commandements ou vos larmes
Des hommes font autant de fous.
D'ailleurs, je vois un doux sourire,
Toujours accueillir un flatteur;
Ayez donc pitié de la lyre
Du plus sincère admirateur.

1835.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

Pourquoi suis-je amoureux du sol de ma patrie?
Pourquoi la préféré-je au pays le plus beau?
Et pourquoi mon désir que la même patrie
Où joua mon enfance accueille mon tombeau?

Pourquoi mon âme est-elle abattue, alarmée,
Quand je quitte à regret la ville où je suis né?
Que je n'aperçois plus ondoyer la fumée
Du toit qui me prêtait son abri fortuné?

Et si j'ai terminé ma course aventurière,
Que mon œil voit déjà les bords du Saint-Laurent,
L'aspect des tristes lieux où repose ma mère,
Pourquoi pour m'attendrir est-il un talisman?

Pourquoi, si des amis stimulant ma paresse,
Me disent: "Voyagez pour former votre goût,"
A suivre ce conseil qui me chasse et me presse
N'éprouvai-je jamais que tiédeur et dégoût?

C'est que je ne suis bien qu'au foyer de mes pères;
Là ma vie est plus douce et mes destins meilleurs:
Je ressemble à ces fleurs qui n'ont de jours prospères
Qu'au lieu de leur naissance et qui meurent ailleurs!

J'y trouve les objets de ma première ivresse,
L'arbre qui me donnait son ombrage et ses fruits,
Le beau fleuve où, nageur, j'exerçai mon adresse,
Le collége où coulaient mes jeux et mes ennuis.

Là j'eus les compagnons de mes belles années;
L'absence dans mon cœur n'a point versé l'oubli;
Chaque jour j'aime à voir leurs têtes fortunées;
Leur nom dans le passé n'est point enseveli.

J'aime à vivre avec eux. Sur un autre rivage
Je ne pourrais fixer mes pas et mon séjour;
Mon âme loin d'ici languit dans le veuvage
Et ne saurait se plaire aux amitiés d'un jour.

Je vivrais au vallon où Dieu m'a donné l'être,
Mon pays est si beau! Que chercherais-je ailleurs?
Quel air serait plus pur, quel site plus champêtre?
Quelle terre embaumée étale plus de fleurs?

J'aime à voir l'horizon bordé de ces montagnes
Que gravissaient ma course et mes pas enfantins;
J'aime à rêver au sein de ces mêmes campagnes
Où les jeux du bas âge ont bercé mes destins.

Tout vient y réveiller ma pensée endormie:
Le lieu le plus aride est un doux souvenir;
Même un roc décharné, sur cette terre amie,
D'un bonheur qui n'est plus, me peut entretenir.

Je m'y sens imprégné d'une tendre atmosphère
Où respire pour moi la paix et l'amitié:
Le bonheur que j'éprouve ou bien le sort contraire
Y trouvent tour-à-tour la joie et la pitié.

Voilà pourquoi mon cœur sera toujours fidèle,
A la terre adorée où coule mon destin;
Voilà pourquoi ma vie, enchaînée auprès d'elle,
Veut s'endormir le soir où brilla son matin.

N. Aubin.

1835.

À SALABERRY.

Quoi! pas un mot pour te défendre!
Ta gloire, tes exploits, tout cela dans l'oubli!
Ton nom est-il enseveli
Pour toujours sous ta cendre?
Toi, le héros de Chateaugai,
Toi, le vainqueur de la Pointe-aux-Erables,
Ces noms impérissables
Passeraient sans le tien à la postérité?

Chaque fois qu'on écrit l'almanach des grands hommes,
Déchire-t-on la page où brillait ton talent?
L'encre est-elle effacée, ou si le firmament
Qu'habite ton étoile échappe aux astronomes?
Où sont donc ces obus, ces bombes, ces boulets,
Dont les Américains ont senti la brûlure,
Et qui, sur leurs canons, gravaient ta signature
Au bas de tes hauts faits?

Où sont-ils donc ces jours d'orgueilleuse mémoire
Où les feux du génie auréolaient ton front,
Et séduisaient Clio qui cousait à l'histoire
Le feuillet qu'elle fit pour illustrer ton nom?
Il était beau ce temps où tu voyais tout rose!
Voir au ciel, et pour nous l'horizon s'éclaircir,
Et contempler dans l'avenir
Le socle où son apothéose
S'élève grandiose,
N'est-ce pas l'idéal du bonheur, du plaisir?

Quand, de gloire enivrée, une jeunesse altière
Se ruait âme et corps sur les rangs ennemis!
Qui cédant au courage allaient dans la poussière
Former des monceaux de débris;
Ici, sous le plomb mortel qui rasait ton panache,
Tu marchais à la tête, et montrais le chemin
Où tes jeunes guerriers glanaient à pleine main
Leur part des lauriers qu'on t'arrache.

Ces braves voltigeurs, trempés à ton creuset,
Ils étaient beaux à voir sur le champ de bataille!
Demi-dieux par le cœur et géants par la taille,
Ils tordaient dans leurs bras l'Amérique en arrêt!

Quand la mort vint poser ses doigts nus et livides
Sur ton front où Bellone avait tracé des rides
Et l'immortalité;
Quand ton âme, fuyant sa demeure argileuse,
S'élançait vers son Dieu pour prendre, radieuse,
Sa place à son côté;
Vit-on nos citoyens, dans des groupes funèbres,
Se pencher sur ta tombe et répandre des pleurs?
Ce jour fut-il inscrit parmi les jours célèbres,
Dans le livre des cœurs?

Mais j'interroge en vain: depuis longtemps la place
N'était plus dans les cœurs qu'un vide, qu'un espace;
Le poète a jeté pour toi dans l'avenir
De l'encens et du baume;
Mais l'histoire dira qu'un héros, un grand homme,
Trahit la liberté, qu'il aurait dû servir.

J. Phelan.

1835.

LA LUCARNE D'UN VIEUX GARÇON.

Il s'est passé bien des années depuis que j'ai su placer les convenances de ma vie dans un espace qui semble étroit, mais qui doit suffire puisque mon existence s'écoule dans la douceur et dans ma propre satisfaction. Mon bonheur se trouve au milieu de mes livres, dans l'attachement de mon vieux domestique, et les caresses de mon chien fidèle. Cependant, il est un autre sujet de jouissances, et ce ne sont pas les moins vives ni les moins durables: c'est ma lucarne. —Lecteur, qui que tu puisses être, tu vas rire probablement, quand tu sauras que la seule vue que j'aie de ma lucarne est un grenier, habité par la classe la plus misérable, et que depuis quinze ans, j'ai passé une partie de chaque jour à examiner leur existence; mais avant de condamner ce que tu appelleras ma folie, vois quelle source immense de leçons précieuses l'aspect continuel du malheur doit présenter à celui qui réfléchit, et quel champ à parcourir pour l'être qui fait consister son bonheur à faire du bien. Riches, orgueilleux, dissipateurs, égoïstes, philosophes, avares, venez! venez à ma lucarne et vous saurez ce qu'est la misère vue de près: bons! votre cœur se serrera souvent à la vue de vrais infortunés. Pour vous, gens du monde, vous y trouverez des expériences pour vos cœurs blasés; là, peut-être aurez-vous de plus douces sensations que celles que vous procurent les sociétés où presque tout n'est qu'égoïsme; là, peut-être, vous ferez naître des émotions nouvelles, celles de la reconnaissance....

Dimanche.—Voilà trois semaines aujourd'hui que je n'ai pu faire ma promenade habituelle, et depuis quinze jours, le grenier, ma grande ressource, est inhabité. J'ai lu l'histoire d'un homme qui adoucissait les douleurs de sa captivité en étudiant les mouvements d'une souris, et qui, durant son

absence, se réjouissait de l'idée d'en revoir bientôt une autre. C'est à peu près de la même manière que chaque jour je regarde ma lucarne, dans l'anxiété de distinguer quelques nouveaux hôtes dans le grenier vis-à-vis. Quant aux scènes dont j'ai déjà été témoin, je ne sais trop comment vous les raconter.—Hélas! les afflictions des pauvres diffèrent grandement de celles que l'imagination aime à se créer!....

Jacques, mon domestique, entre et, interrompant mes réflexions philantropiques, m'annonce un nouveau locataire pour le petit grenier. Voyons donc ce que la fortune nous enverra.

Lundi.—Vraiment! voici une nouvelle personne..... Qui peut-elle être? gracieuse.... intéressante.... si jeune, aussi; car elle paraît n'avoir pas plus de dix-sept ans, et néanmoins les fleurs de la jeunesse sont déjà fanées sur cette figure qui reflette la mélancolie.—Ma lucarne est placée de manière que je puis l'examiner sans en être aperçu moi-même. Evidemment, elle n'est pas née pour habiter un grenier; et, dans un âge aussi tendre, qui peut l'y avoir réduite.... Peut-être la corruption?.... mais non, chassons cette idée, ses regards sont trop purs.

Dix heures du soir.—Jamais je ne vins à ma fenêtre si souvent.—Je crains bien que mes doutes ne soient trop bien fondés; cette fille n'a fait durant le jour qu'écrire une lettre: ceci me paraît louche, doublement louche; il y avait quelque chose de je ne sais quoi dans la manière dont elle se couvrit le visage après l'avoir finie, puis la vitesse avec laquelle elle sortit, quand elle l'eut cachetée, me persuade, plus qu'à demi, qu'elle n'est pas ce que j'espérais.

Mardi.—Je crois qu'après tout, je ne suis qu'un médisant vieux radoteur. Elle s'est occupée, ce matin, à mettre en ordre son pauvre petit appartement, et après, elle s'assit, prit un livre qui, d'après le maintien recueilli de la jeune fille en le lisant, me semble être un livre de prières.—Voilà qui est mieux; mais pourquoi ne travaille-t-elle pas? Pauvre fille.... la vue de son dîner a complètement

dérangé le mien.... Une croûte de pain! un verre d'eau! Innocente ou coupable, je lui dois assistance; dans tous les cas, je dois l'empêcher de se plonger plus avant dans le vice.... Je me jetterais volontiers la tête contre le mur pour y avoir jamais logé une pensée injurieuse à cette jeune fille, et je serais vraiment.... Comme j'étais à écrire ceci, je m'arrêtai pour jeter un regard sur elle. Je la vis se lever tout-à-coup et je crus même l'entendre pousser un cri à la vue d'un élégant *fashionnable* qui entrait dans le même instant. Oh! que n'aurais-je pas donné pour l'entendre aussi bien que je la voyais de ma fenêtre! Leurs gestes, cependant, étaient assez expressifs;..... j'imaginai pouvoir entendre chaque mot de l'impertinent, qui lui parlait dans une attitude suppliante.... enfin.... il s'agenouille....

Oh! quelle était belle en le repoussant!..... Il lui montra le chétif repas qu'il l'avait empêchée de finir; oui, oui, sans doute qu'il lui en faisait un contraste avec les superfluités qu'elle pourrait acquérir au prix de l'infamie!—Combien je donnerais pour son portrait dans ce moment; son air d'une calme sévérité en impose plus que des volumes de reproches? Ah!..... il lui offre une bourse.... Ciel! elle se lève..... non, bonne fille, je t'accusais; c'était seulement pour cacher ses pleurs.

Enfin! il est sorti; avec quel air de dignité elle lui ouvre la porte et lui indique de quitter la chambre....

C'est bienheureux que ce fat soit dehors; car, je pense que, tout vieux que je sois, j'aurais fait quelque scandale. J'enverrai demain ma bonne cousine, madame Boniface, lui porter quelques secours; cet imbécile de Jacques est trop maladroit pour cela.

MERCREDI.—Où diable cette fille peut-elle être? Il faut qu'elle soit sortie de bien bonne heure ce matin, puisqu'elle n'est pas encore revenue quoiqu'il soit plus de dix heures. J'attends madame Boniface à chaque instant...... Allons! encore un surcroît de contrariétés: madame Boniface est à la campagne pour plusieurs jours.

Midi.—Rien encore! Mais.... oui! la voici au bout de la rue; elle vient légèrement en portant un paquet. Pourquoi se retourne-t-elle.... Bonne fille! elle aide un aveugle à traverser la rue. Vraiment! je crois avoir trouvé en elle un trésor.

Il faut qu'elle ait été à la recherche d'ouvrage, car elle a cousu toute la journée. Je l'ai regardée plusieurs fois, mais je l'ai toujours vue occupée.

Huit heures du soir.—Elle a reçu une visite; une femme bien mise, ma foi! elle est restée longtemps avec elle. Il me semble que je n'aime pas cette femme; ce doit être sans cause puisque rien ne doit me prévenir contre elle; au contraire, elle paraît prendre intérêt à la jeune fille; cependant, je ne puis aimer cette femme. Elle est trop caressante; et la pauvre fille paraît penser ainsi, car je crois avoir observé qu'elle a retiré plusieurs fois sa main de celles de cette femme.

Après tout, je crois que c'est parce qu'elle m'a devancé; je l'ai vue donner de l'argent à la pauvre jeune fille qui le prenait d'un air reconnaissant et modeste. Je suppose qu'elle ne sera pas longtemps ma voisine, mais il faudra que je sache où elle ira.

Si je ne me connaissais pas à l'abri du pouvoir de l'amour, je commencerais à craindre que les glaces de l'âge même ne m'en défendissent pas... en attendant que je sache son nom, je dois lui en donner un.... Jenny par exemple? oui, c'est bon, ce nom me plait. Jenny! ô Dieu! combien j'aimai une femme de ce nom.... mais c'est fini, ô! fini....

Vieux fou! ne voilà-t-il pas que je vais m'attendrir à propos d'une fille qui habite un grenier!

Jeudi.—Quel imbécile je dois être pour avoir cru à la vertu d'une femme! Cette fille est...... perdue! complètement perdue!.... Oh! quelle preuve elle vient de me donner que la fausseté est immédiatement inhérente à une femme: mais je serai méthodique.

Ce matin, tandis que je la regardais travailler, un jeune

homme, d'une assez mince apparence, entra dans sa chambre..... elle ne le vit pas plus tôt qu'elle jette à terre son ouvrage et vole avec transport dans ses bras..... ensuite elle s'assoie à ses côtés, et, ses deux mains dans les siennes, elle l'écoute en le regardant d'un air si tendre! puis, se levant soudainement, elle ouvre un tiroir, en tire une bourse: sans doute qu'elle contient l'argent qu'elle a reçu hier. Le jeune homme eut l'air de refuser, mais elle la lui mit dans les mains en les serrant, et au moment où il la remerciait par un baiser, quelqu'un frappe à la porte...... Il faut avoir vu dans quelle crainte était ce couple criminel pour s'en faire une idée. On voyait clairement par les gestes du vaurien qu'il avait peur d'être vu là; mais sa maîtresse lui trouva bientôt une place secrète; elle le poussa dans une armoire où à peine supposerait-on qu'un chat puisse se blottir.... Infortunée pécheresse! Si jeune et si dépravée! Cependant je ne la crois pas endurcie au crime, car elle paraissait si confuse en voyant sa nouvelle visite qui était la même dame de la veille.

A mon grand regret elle ne resta pas longtemps; j'aurais voulu que le coquin fût brisé au moins. Il s'en alla de suite, sans doute pour dépenser l'argent qu'il avait obtenu de la pauvre malheureuse.

Quatre heures.—Comment se fait-il que cette femme soit revenue et semble parler d'un air fâché à Jenny qui pleure? Quels sont ces papiers qu'elle offre à la jeune fille qui les refuse; elle paraît indignée? Ah! elle la menace! Quelle expression et quelle contenance vulgaires!... Elle revient... mais inutilement. Quelle peut être la cause de ce changement de manières? A-t-elle découvert le crime de cette malheureuse? Mais non: il n'y a rien en elle qui démontre une vertueuse indignation; ses gestes étaient ceux d'une femme de bas étage.

VENDREDI.—Demain madame Boniface revient, et j'en suis content; je ne dois, je ne puis me décider à laisser cette pauvre infortunée à son sort.

Elle a travaillé tout le jour, quittant seulement son ouvrage quelques fois pour pleurer.

SAMEDI.—Je ne sais que penser, voici deux garnements d'une tournure bien suspecte; je suis presque sûr que ce sont des huissiers; ils vont, viennent.... regardent souvent à la fenêtre de Jenny. Quoi! la personne qui visite Jenny est maintenant à leur parler, je crois; vraiment c'est bien elle; aurait-elle l'intention de faire arrêter la jeune fille? Elle le fait cependant! les voilà qui entrent tous les trois! Oh! toute vicieuse que puisse être cette jeune fille, elle ne sera pas traînée en prison!

Tu ne m'arrêteras point, petite espiègle! je dois, je veux finir l'esquisse de ce que je vis de ma lucarne. Oui, cher lecteur, et toi aimable lectrice, vous saurez tout....

Après avoir jeté ma plume avec rage, je descendis de mon escalier, je traversai la rue avec une agilité que je ne me connaissais pas; mon vieux domestique, me suivait immédiatement; ce pauvre Jacques, me croyant fou, se signait et implorait à voix basse tous les saints du paradis. J'arrivai au moment où les affreux serviteurs de la justice mettaient leurs mains impures sur la pauvre fille, que la terreur semblait avoir glacée.

—Que demandez-vous à cette jeune fille, dis-je à l'huissier d'une voix rauque, (dans ce moment j'ai dû être terrible.) Il jetta les yeux interrogativement sur sa conductrice, qui me répondit en me lançant un coup d'œil de vipère:

—Nous pouvons arranger cela ensemble, mademoiselle et moi, sans votre intervention.

—Oh! non, monsieur, non! je ne veux rien avoir à démêler avec une telle femme, je préfère aller en prison!

—Vous avez donc emprunté de l'argent de cette femme?

—Certainement!

—Non! c'est faux! j'ai cru que cet argent m'était donné?

—Vous saviez bien à quelles conditions il vous fut offert, dit la femme horrible qui, exaspérée à l'idée de voir sa proie sur le point de lui échapper, pensait n'avoir plus de retenue

à garder. Ce ne fut pas sans menaces que je parvins à lui faire reprendre son argent; elle me laissa avec la jeune fille, qu'elle déclara être juste ce qu'il fallait pour duper un vieux fou de mon espèce.

Je vous ai déjà dit que ma lucarne m'a donné des moments bien agréables; mais rien ne peut être comparé au bonheur que m'a procuré la dernière locatrice du petit grenier.

On ne doit plus s'étonner de ce que je ne pouvais regarder Elisa (plus de Jenny désormais) sans me sentir attiré vers elle par un mouvement indicible; néanmoins, cher lecteur, afin que tu puisses savoir quelle en était la cause, il est nécessaire de se connaître un peu mieux; et comme la politesse exige que je te montre l'exemple, je vais te donner quelques éclaircissements; je serai court, ainsi ne perds pas trop tôt patience.

Je vous ai déjà dit peut-être que, pendant les quarante premières années de ma vie, je cherchai mon propre bonheur en faisant celui des autres; j'éprouvai les plus amères déceptions par la conduite de ma sœur qui me tenait lieu de fille, car elle avait vingt ans de moins que moi. Elle aimait un libertin qui devait la rendre malheureuse, je le lui dis; mais sans m'avoir écouté, elle partit avec lui. Je rompis avec elle dans le premier moment de ma colère, et avant qu'elle fût apaisée, ma sœur mourut en donnant le jour à une fille. La mort en mettant fin à mon ressentiment, renouvella mon affection. Elle laissait aussi un fils alors âgé de cinq ans. Je me fusse chargé de ces enfants, mais son mari refusa absolument de me voir; il s'éloigna, et je perdis leurs traces.

Hélas! leur sort fut affreux; négligés de leurs pères qui dissipa son bien au milieu de honteuses débauches, leur enfance et leur jeunesse furent privées des avantages et des plaisirs auxquels ils étaient destinés.

Les maladies et la perte de sa fortune ramenèrent leur père à la conviction de son injustice envers ses enfants, mais, hélas! il n'était plus temps!...... Sa mort sépara les

orphelins. Eliza accepta une place de femme de chambre! Son frère Edouard, n'ayant d'autre ressource que sa plume, espérait, par ses efforts, pouvoir un jour procurer à sa sœur une existence plus douce. Ce fut en vain; les épargnes seules de sa sœur le mirent à l'abri de la faim. La fortune n'avait pas encore épuisé ses coups. La beauté d'Eliza captiva le mari de la personne chez qui elle servait: elle quitta cette famille pour échapper à ses importunités; mais le misérable, la trouvant inaccessible à la corruption, espérait la conquérir par la terreur. La vile créature des mains de laquelle je l'ai tirée était son agent; elle s'était introduite auprès de la jeune fille en lui offrant de la prendre à son service, et l'avait priée d'accepter une légère somme d'argent pour se procurer le nécessaire. Aussitôt qu'elle eût appris qu'elle avait disposé de cet argent, elle se crut sûre de sa proie; mais au moment où elle pensait la saisir, la Providence envoya à Eliza le seul parent qui eût, en même temps, le pouvoir et la volonté de l'aider.

Quand la sorcière fut sortie, la pauvre jeune fille leva les yeux au ciel d'un air si pieusement reconnaissant qu'il fallait être aussi obtus que je le suis pour croire encore à son crime.

—Je sais tout! dis-je, en l'interrompant, comme elle me remerciait; j'ai tout vu! je vous ai vue dans les bras de votre amant.....

—Mon amant?

—Oui! celui à qui vous prodiguiez de si tendres caresses, celui que vous cachâtes dans une armoire, celui même à qui vous donnâtes......

—Qui? mon frère!

—Votre frère! grand Dieu! serait-il possible?

—Je vous le jure. Ecoutez-moi seulement.

....

Ciel! avec quel bonheur j'entendis cette narration qui me persuada que je ne devais plus être isolé désormais!

J'avais retrouvé les deux enfants de ma sœur!

—Je n'ai pas besoin de dire que les malheurs de ces

chers amis sont terminés et que, malgré ma déclaration de ne plus chercher mes jouissances dans celles des autres, je ne puis nier que mon imagination se berce du plaisir de les rendre heureux sur mes vieux jours. Je vais résider à la campagne ; mais je n'aurai plus de lucarne, pour deux raisons : —Premièrement, je vois par ma dernière aventure, que quelles que soient les actions dont nous sommes les témoins, nous ne pouvons entièrement nous convaincre que notre opinion formée sur des apparences, puisse être fausse.— Secondement, j'aurai désormais une amie dont je consulterai le cœur, sûr que ses jugements seront plus justes que ceux que l'on porte d'une *lucarne*.

N. AUBIN.

1835.

SOUVENIR DE NAPOLÉON.

COUPLETS CHANTÉS AU BANQUET DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN CANADA, À MONTRÉAL.

Air : *De la Marseillaise.*

Enfants de la même patrie,
Pour nous enfin luit un beau jour ;
A cette terre si chérie
Nous payons un tribut d'amour. *(bis.)*
Au bord d'une terre étrangère
Quel spectacle frappe mes yeux !
L'amitié venant des cieux
Embellir ce jour sur la terre !
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms ;
Chantons, chantons :
Sois immortel, héros que nous pleurons !

O toi dont le vaste génie
Etonna, vainquit tes rivaux,
Permets que ton ombre chérie
Vienne planer sur nos travaux.

Reconnais dans cette assemblée,
Plus d'un fidèle serviteur,
Dont ton nom fait battre le cœur,
Fidèle à l'enseigne sacrée.
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

Amitié, fille adorée,
Vient nous embrâser de tes feux,
Fais que sous ton aile sacrée
Ce jour donne des fruits heureux.
Loin de la France si chérie
Ne formons qu'un peuple d'amis,
Lorsque nous sommes réunis
Nous retrouvons notre patrie.
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

L'HOMME, l'honneur de notre race,
Chef de la grande nation,
Dans son grand cœur eut une place
Pour la plus noble passion.
Montebello, dont la grande âme
Aima sans craindre le héros,
Ah! viens animer nos travaux.
Disons, pleins d'une douce flamme:
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

Errants sur un lointain rivage,
Ralliions-nous à ce grand nom,
Français, prenons pour patronage
L'égide de Napoléon.
Ne formons qu'un peuple de frères,
Puisque nous sommes ses enfants;
Faisons retentir dans nos chants,
Amis, sur les deux hémisphères:
Napoléon, la France! unissons ces grands noms;
Chantons, chantons:
Sois immortel, héros que nous pleurons!

Pour flétrir ton grand caractère,
L'envie excita ses serpents :
Hatzfeld et le factionnaire
Te vengeront dans tous les temps.
Nous sommes loin de ton génie,
Mais pour imiter tes bienfaits
Allons au-devant des souhaits
Des exilés de la patrie.
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms,
Chantons, chantons :
Sois immortel, héros que nous pleurons !

1835.

O CANADA ! MON PAYS ! MES AMOURS !

Air : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter, c'est l'usage ;
Le mien je chante à mes amis. *(bis.)*
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect le Canadien s'écrie : } *(bis.)*
O Canada ! mon pays ! mes amours ! }
Mon pays, mon pays, mes amours ! *(bis.)*

Maints ruisseaux, maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs ;
Et de nos montagnes altières,
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour-à-tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles;
Je crois bien que l'on ne ment pas;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
Chez nous la belle est aimable, sincère;
D'une Française elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
O Canada! mon pays! mes amours!

O mon pays! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri;
Mais d'Albion la main parjure,
En ton sein, le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours!
Car le beau jour déjà commence à poindre.
O Canada! mon pays! mes amours!

George E. Cartier [1].

1835.

CHANT D'UNE MÈRE AU BERCEAU DE SON ENFANT.

Dors, mon enfant; sur ton destin
Nul orage aujourd'hui ne gronde;
Ton innocence à ton matin,
Est en paix avec tout le monde.

---

(1) M. Cartier, avocat au barreau de Montréal, a été récemment élu membre de l'Assemblée Législative par le comté de Vaudreuil.

Sur le fleuve des premiers jours,
Ton berceau s'enfuit et dérive,
Et ton œil suivant son beau cours,
Ne voit que des fleurs sur la rive.

Que de souhaits, combien de vœux
Planent sur ta frêle nacelle !
Quand les flots l'emportent sur eux,
Mon espoir vole devant elle.

Sur les rêves de l'avenir,
Oui, mon âme en riant s'élance ;
Je vois mon bonheur à venir
Dans ce berceau que je balance.

Nul remords, nul triste souci,
Ne rend ton existence amère,
Que le sort te sourie aussi
Comme tu souris à ta mère !

Cher enfant ! quand de mes aïeux
Je joindrai la froide poussière,
Comme ces chants ferment tes yeux,
Que ta main ferme ma paupière !

N. Aubin.

1835.

MONSIEUR DESNOTES.

Monsieur Desnotes était un ci-devant notaire, frais, gaillard, jovial, que son économie, (assistée d'une certaine adresse), avait placé dans un état d'aisance qui lui permettait de vivre sans soucis de l'avenir. Il pouvait avoir à peu près quarante-cinq ans ; sa maison était ouverte à tous ses amis ; sa bibliothèque était soignée et sa cave l'était encore mieux ; son orgueil consistait à faire goûter ses vins à un cercle choisi mais peu nombreux de connaissances, et à montrer à ses clients les rangées de livres qui s'étalaient sur ses tablettes : aussi s'était-il acquis la réputation d'un

bon garçon et de savant; réputation qu'il devait plus à ses cartes géographiques et à ses bouquins qu'à son érudition; ou pour mieux dire, il était plus érudit que savant. Du reste, il parlait gaiement à tout le monde; donnait plus de conseils que d'argent; coutume que suivent bien des gens qui ne valent pas monsieur Desnotes, et cependant il n'était pas avare, il n'était qu'économe. Monsieur Desnotes avait des habitudes régulières; il n'aimait pas à parler politique parce qu'il prétendait un peu à la philosophie. Il disait que la politique est un vaste champ où des aveugles combattent, où les uns frappent à gauche, les autres à droite, et le plus grand nombre à vide; où chacun crie sur des choses qu'il ne voit pas, où chacun prétend voir beaucoup, où l'un veut aller au nord, l'autre au sud; et où, faute de s'entendre, l'on meurt en criant, combattant, sans avoir recouvré la vue, ni changé de place. Monsieur Desnotes, comme vous le voyez, croyait en savoir plus que les autres; pardonnez-lui cela, car il est mort depuis longtemps, et probablement que s'il eût vécu de nos jours, il eût changé de manière, vu que nous sommes, comme chacun sait, bien plus avancés, bien plus savants dans toutes ces belles choses, aujourd'hui qu'autrefois. L'on doit dire cependant que, quelque simple qu'ait été monsieur Desnotes, il avait su acquérir l'estime de tout le monde, ce qui vaut bien, à mon avis, la science politique, n'en déplaise aux célébrités.

Malgré tout cela, monsieur Desnotes n'était pas heureux. Pourquoi? ah! ma foi, parce qu'il ne se trouvait pas heureux. Aussi longtemps qu'il avait travaillé, il n'avait songé qu'à ses occupations, qui l'avaient toujours assez distrait pour le détourner des affections ordinaires du monde: il ne s'était pas marié.

Bien des personnes penseront qu'il aurait dû être heureux justement pour cette raison; monsieur Desnotes pensait autrement; que voulez-vous que j'y fasse? Chacun son goût. Monsieur Desnotes se trouvait seul, s'ennuyait et croyait qu'une épouse serait une distraction; il pouvait

tomber malade et pensait qu'une épouse le soignerait ; il aimait à être flatté, prévenu, choyé, et il espérait qu'une épouse serait prévenante, le flatterait, le choierait ; enfin pour beaucoup d'autres raisons, parmi lesquelles on doit ranger la curiosité, disposition naturelle à l'homme aussi bien qu'à la femme, monsieur Desnotes se figurait que le mariage ferait son bonheur ; dès-lors, il commença à jeter les yeux autour de lui et chercha quelle serait la personne digne d'embellir ses jours futurs. Comme je n'ai pas encore été marié, je ne donnerai pas mon opinion sur cette nouvelle idée de monsieur Desnotes ; je laisserai à mes lecteurs clairvoyants et à mes aimables lectrices qui ont connu cet état, le soin de la juger, leur recommandant seulement de ne dire leur opinion qu'après y avoir réfléchi pendant dix ou douze ans, ou plutôt de ne la dire jamais, de peur de créer une discussion semblable à la politique...... tel que l'entendait monsieur Desnotes.

Monsieur Desnotes était embarrassé, car il se disait : Je suis assez bien seul ; mais, si j'épouse une femme qui n'ait rien, pourrai-je la faire vivre et vivre moi-même dans l'aisance ? Il me faut donc trouver une femme qui m'apporte, pour le moins, autant que je possède. D'un autre côté, si j'épousais une femme riche, m'aimera-t-elle, me flattera-t-elle ? Ah ! tout ceci est fort douteux, fort embarrassant ! Comme on voit, il ne raisonnait pas si mal ; pour un ancien notaire, ce n'est pas étonnant.

Vis-à-vis monsieur Desnotes, vivait une demoiselle, que les personnes qui ne la connaissait pas décoraient du nom de *madame*. Soit que ce titre lui fût donné à cause de l'air rangé, distingué, posé, qui la faisait remarquer, elle s'en trouvait flattée lorsqu'il sortait de la bouche de jeunes demoiselles, et il lui déplaisait quand un jeune homme le lui adressait ; n'en connaissant pas la raison, je ne puis vous expliquer cette bizarrerie.

Mademoiselle Lesattret paraissait vivre assez bien, mais on ne connaissait pas exactement ses moyens d'existence ;

ce qui ne laissait pas que de créer mille conjectures parmi les voisins et surtout les voisines; selon les unes elle recevait des rentes d'Angleterre, et appartenait à quelque famille noble; selon d'autres ce n'était qu'une ancienne domestique que le testament d'un bon maître avait enrichie; les unes prétendaient qu'elle n'avait rien et travaillait secrètement, d'autres faisaient des conjectures un peu moins charitables; enfin chaque jour faisait naître une nouvelle supposition.

On avait souvent essayé de questionner la vieille gouvernante Marguerite; mais, chose étonnante! on n'avait jamais pu tirer d'elle que des inductions vulgaires; c'était à en mourir de dépit. Si quelqu'un entrait chez elle, vite on se rassemblait:—Savez-vous la nouvelle, ma chère?—Non, ma chère; quelle nouvelle? On se rapprochait, tous les yeux brillaient! les oreilles étaient attentives et, chose encore plus étonnante, on faisait silence.—Attendez: j'ai vu un monsieur marcher longtemps dans la rue, regarder à droite, à gauche, s'arrêter, marcher encore, et enfin il accosta un petit garçon qui l'écouta, regarda autour de lui, puis parut lui indiquer la demeure de mademoiselle Lesattret; il alla frapper à la porte; la vieille gouvernante vint lui ouvrir, sembla très joyeuse de le voir, et le fit entrer. Voilà déjà longtemps qu'il y est; je ne sais qu'en penser; je n'ai pas pu trouver le petit garçon pour lui demander ce que lui a dit ce monsieur.—C'est bien étonnant ça!—Oh! il y a quelque chose là-dessous. Mais, dites-moi, ma chère, a-t-il un air...... là...... comme il faut? quelle tournure a-t-il? comment est-il habillé?—Je vais vous dire ce que je crois, ce n'est pas que je veuille parler contre cette demoiselle...... mais...... on ne sait pas...... il se passe quelquefois...... enfin Dieu sait tout; d'abord, il a un chapeau gris avec un grand crêpe, ce qui indique qu'il y a quelque mort et ce pourrait bien être un testament qu'il...... ou enfin, on ne peut pas savoir. Il porte un habit noir un peu usé. Ce qui me paraît louche surtout, c'est qu'il a

des lunettes vertes, et c'est ce qui m'intrigue le plus, car on dit que quelquefois les gens en portent pour cacher leurs yeux ; il faut avouer qu'on a bien des ruses. Puis il portait un énorme paquet de papiers attachés d'un ruban rose, ce qui pourrait fort bien être quelque chose d'important ; qu'en pensez-vous ?

Je vais laisser parler mesdames les voisines qui en auront encore pour longtemps probablement à conjecturer, et je veux vous faire connaître plus particulièrement mademoiselle Lesattret, qui est une personne fort aimable. Elle a près de trente ans. Vous me direz que c'est un âge un peu avancé pour une demoiselle, je vous répondrai qu'une femme est encore jeune à cet âge, et qu'on l'est toujours avec un caractère agréable ; pour cette fois, j'aurai de mon côté une bonne partie du beau sexe ; ainsi donc, vous avez tort, ne m'interrompez plus. D'ailleurs, cette demoiselle avait la précaution de ne jamais dire son âge, et parlait de sa naissance de manière à faire supposer, sans se compromettre, qu'elle approchait des vingt-cinq. Elle chantait bien, s'accompagnait de la guitare, et connaissait le nom des auteurs classiques ; elle avait un certain usage du monde, qui, joint à de l'esprit, attirait l'attention et la rendait très séduisante. Elle avait une petite rente que lui avait laissée un de ses frères ; elle ne pouvait que vivre bien économiquement, mais quelques broderies, qu'elle faisait vendre par sa gouvernante, lui procuraient les moyens de paraître indépendante ; elle sortait rarement et recevait peu de visites.

Depuis longtemps, monsieur Desnotes s'était introduit auprès d'elle, lui faisait de régulières visites, et peu à peu s'était trouvé subjugué par ses charmes ; chaque jour il découvrait en elle de nouvelles qualités, et se trouvait de plus en plus attaché à celle qu'il appelait son amie, mais qu'il eût voulu lier par des nœuds plus doux encore.

Mademoiselle Lesattret paraissait recevoir ses hommages avec plaisir, mais elle n'avait jamais essayé de le lui faire

faire entendre. Vingt fois monsieur Desnotes partit dans l'intention de lui proposer le mariage, et vingt fois les réflexions pécuniaires étaient venues l'arrêter dans ses projets; il eût désiré connaître quelles étaient ses véritables ressources; mais, trop délicat pour l'interroger à ce sujet ou trop adroit pour découvrir ses craintes, il différa toujours, espérant qu'un hasard quelconque lui apporterait une fois les lumières exactes sur son amie.

Les fréquentes visites de monsieur Desnotes à mademoiselle Lesattret excitaient continuellement aussi le babil des voisines qui étaient parvenues à force d'intrigues, de questions, à savoir que le monsieur qu'elles avaient vu entrer chez elle était un ami de la vieille gouvernante qui était venu lui apporter quelques journaux; car elle aimait à lire, la vieille Marguerite, et, à l'entendre, elle eût voulu changer les destinées du monde entier. Elle était pour l'arbitraire; elle prétendait que les peuples étaient trop insolents et que c'étaient des enfants qu'il fallait mieux fouetter que gâter! elle radotait; excusez son âge et ses prétentions; de la cuisine aux marches du trône, chacun veut avoir une opinion; Marguerite avait la sienne.

Monsieur Desnotes s'était toujours fait remarquer par sa douceur, par sa gaité et l'aménité de ses manières; mais l'amour (car on ne peut se dissimuler qu'il en ressentait beaucoup pour mademoiselle Lesattret), l'amour avait détruit ce qui jusqu'alors avait fait le charme de sa vie; il devint brusque, distrait, colère, jaloux; il passait une partie de son temps à soupirer, enfin un véritable amoureux! amant d'autant plus ridicule que ses cheveux grisonnants faisaient supposer un être plus grave. On prétend que l'amour rend aimable; je crois tout le contraire, car je n'ai jamais été plus maussade que lorsque j'aimais, et notez que je fus toujours amoureux.

Un matin donc qu'il était plongé dans des réflexions économico-pécuniarico-matrimoniales, la veille Marguerite entra dans sa chambre aussi précipitamment que sa marche

tremblottante pouvait le lui permettre. Ah! mon bon monsieur Desnotes, venez vite chez ma pauvre maîtresse, elle est à la dernière extrémité; oh! je crains bien qu'elle ne succombe, car le docteur désespère de sa vie; elle extravague et vous appelle souvent.

Monsieur Desnotes fut exaspéré à ces paroles, il se leva subitement, courait dans sa chambre comme un possédé; il mettait tant de précipitation à s'habiller qu'il endossait son habit avant son gilet, se chaussait d'une botte et d'une pantoufle, et voulait sortir en mettant sa serviette en cravate. La vieille Marguerite était aussi effrayée pour lui que pour sa maîtresse, et, mettant toute modestie de côté, parvint à le convaincre qu'un caleçon n'était pas un costume assez décent pour se rendre chez une demoiselle; enfin, après mille peines, elle le tranquillisa et l'amena auprès de sa maîtresse.

Mademoiselle Lesattret ne pouvait d'abord le reconnaître, mais après un înstant, elle lui dit d'une voix faible et entrecoupée: ah! cher monsieur Desnotes, vous voici, j'en suis bien satisfaite, je suis mieux. Cependant, comme il faut être préparé à tout, et afin d'éviter les discussions que ma mort pourrait occasioner, je veux régler la distribution de mes biens. Vous sachant un ami de confiance, je vous ai choisi pour écrire mes dernières volontés. Le notaire ouvrait de grands yeux étonnés à chacun de ces mots; il commençait à regretter de n'avoir pas depuis longtemps proposé son union à sa déité; il renvoya le docteur et la gouvernante et se disposa tristement à écrire ce qu'on allait lui dicter; quand il eut fini le préambule de mots barbares, qui commence toujours un testament, il la prévint qu'il était prêt.

—Je lègue à ma nièce, Josephine Lesattret, fille de etc., etc., mes quatre maisons situées à New-York, etc. Monsieur Desnotes était plus que sérieux.

—Je lègue à mon frère, John Lesattret, la jouissance de vingt mille piastres d'actions de la Banque des Etats-Unis,

retournables après sa mort à l'hospice des orphelins, etc. Monsieur Desnotes se mordait les doigts.

—Je lègue à mon neveu, William, la possession pleine et entière du vaisseau le Hope qu'il commande, etc., etc. Monsieur Desnotes gémissait tout bas, et maudissait les craintes qu'il avait eues; chaque nouvelle donation était un coup de poignard, chaque legs lui arrachait un gémissement.

Mademoiselle Lesattret le remerciait de l'intérêt qu'il semblait prendre à sa situation et l'assurait qu'elle se sentait beaucoup mieux. Il priait avec ferveur pour la conservation de ses jours. Après avoir terminé cette triste cérémonie, il rentra chez lui furieux, désespéré, donna un coup de pied à son chien qui venait le caresser, déchira son jabot, se brouilla avec deux de ses plus anciens amis, et, pour se distraire de sa douleur, but trois bouteilles de vin; ce qui ne lui était jamais arrivé.

Cependant, mademoiselle Lesattret se rétablit peu à peu; monsieur Desnotes devint plus attentif que jamais, et, de crainte de faire naître le soupçon qu'il tenait à la fortune, ne parla jamais du testament; son amie n'en faisait aucune mention et paraissait s'attacher à lui, de manière à lui faire croire qu'elle ne rejetterait pas la proposition qu'il avait dessein de lui faire.

Enfin, lorsqu'il se crut presque sûr de réussir, il résolut de tenter la fortune. Il s'habilla donc aussi coquettement que possible, chiffonna trois ou quatre cravates blanches avant d'en trouver une arrangée à son goût, essaya deux ou trois culottes, entreprit de s'arracher tous les cheveux blancs qu'il apercevait d'abord, mais vit bientôt qu'il valait mieux les noircir; il s'admira durant une demi-heure, et se tournant et se retournant devant un miroir, il étudia ses phrases, ses positions, tâcha de parler, de sourire, sans déceler de combien de dents sa bouche était en deuil. Enfin il sortit, et arrivé vers l'objet de sa convoitise, il frappa trois petits coups, puis entra en sautillant sur la pointe du pied comme un homme content de lui-même.

Je n'entrerai pas dans les détails d'une proposition de mariage; la demoiselle a l'air de balancer, de résister, tandis que son cœur saute de joie; elle fait observer mille considérations, mille obstacles, mille scrupules, mille craintes pour l'avenir; le monsieur lève toutes les difficultés, fait mille serments; on finit par se promettre un attachement mutuel, promesse qu'on tiendra aussi longtemps que possible: enfin une vraie comédie.

Je pense qu'il en fut ainsi de monsieur Desnotes avec mademoiselle Lesattret; ce dont je suis sûr, c'est qu'elle consentit à tout, demandant seulement un mois pour se préparer et pour d'autres raisons que j'ignore; il était enchanté, ravi et ne soupirait que pour la fin du mois.

En rentrant chez lui, il trouva tout mesquin, sa maison mal distribuée, les meubles vieillis, les tapis usés, tout cela indigne de la divinité qui devait bientôt l'embellir de sa présence; il veut changer tout: le voilà courant chez les maçons, les menuisiers, les tapissiers, il les presse, les fait travailler, l'argent coule dans ses doigts et avant la fin du mois, tout était métamorphosé; rien de plus mignon que cette demeure: c'était un palais attendant une nouvelle reine.

Les voisines jasaient, questionnaient, jetaient des regards étonnés, furtifs, et faisaient mille conjectures.—Il est devenu fou, disait l'une.—Eh! non, répondait une autre, je sais de source certaine qu'il a fait un brillant héritage. Enfin l'on apprit qu'il épousait mademoiselle Lesattret.—Vois-tu? Quand je te disais qu'elle est de famille noble?—Oh! attendez, ma chère, on ne sait pas ce qui pourrait arriver..... car on dit..... Quelqu'un entra et arrêta ce charitable caquet.

Le beau jour vint et passa; car les beaux jours comme les tristes, arrivent et fuient aussi rapidement; huit, quinze jours, un, deux mois d'enchantement s'écoulèrent et madame Desnotes ne parlait pas de ses propriétés de New-York; monsieur son mari n'osait pas aborder ce sujet, crainte de déplaire; madame était caressante, attentive; monsieur était affable, doux, prévenant. Cependant, il commençait à se

tourmenter, car il avait fait des frais considérables; il fallait payer les maçons, les menuisiers, les tapissiers, les meubliers, et madame ne montrait aucun argent. Enfin, il résolut d'éclaircir un mystère qui l'inquiétait furieusement et devenait un cauchemar continuel. Il appela donc un jour la bonne Marguerite, la fit entrer dans son cabinet et, après avoir toussé, craché, s'être retourné, s'être promené, s'être rassis, et fait tout le manége d'un homme enbarrassé, il se décida à lui adresser la parole:

—Marguerite!

—Monsieur?

—Y-a-t-il longtemps que vous êtes avec votre maîtresse?

—Oh! cher monsieur, je la vis naître, j'étais bien jeune alors, et dans ce temps-là on trouvait des gens à qui parler; mais à présent on ne sait comment va le monde, et les peuples, voyez-vous......

—Au diable les peuples et le monde, peu m'importe; je veux savoir si vous avez toujours été auprès d'elle?

—Ah! monsieur, je ne l'ai jamais quittée; je me disais: le monde est si méchant, car, voyez-vous, le monde l'a toujours été; cependant maintenant je crois que les langues sont encore plus envenimées......

—Marguerite! je vous prie de laisser là vos réflexions et de me dire ce que je vous ai demandé.

—Oui, monsieur, je vous disais donc que je ne l'ai jamais quittée; car après le malheur qui lui arriva, quels étrangers eussent voulu vivre avec elle? Les amis, voyez-vous, monsieur, ne résistent pas au malheur de......

—Son malheur! ah! grand Dieu! et monsieur Desnotes se leva précipitamment, parcourut sa chambre à grands pas. —Son malheur! et il se frappait la tête du poing.—Son malheur! et il s'arrachait les cheveux.—Son malheur! eh! que lui est-il arrivé?

—Calmez-vous, monsieur, calmez-vous! vous êtes trop bon pour vous en fâcher et l'on doit plus la plaindre que la blâmer; car ce sont de ces accidents.....

—Des accidents! ô! ciel, je le vois, sa réputation est perdue......

—Sa réputation? oh! allez, non, monsieur, elle est intacte, et l'on ne peut rien dire contre ma pauvre maîtresse; oh! je vous l'assure, c'est la vertu même; car depuis que nous sommes ici elle a beaucoup travaillé....

—Beaucoup travaillé! que venez-vous me conter? et ses maisons à New-York! ne sais-je pas?......

—Oh! je le vois, on l'a calomniée..... le monde est si méchant! Ces maisons! n'avez-vous pas honte?

—Ce n'est pas ce que je veux dire; ses quatre maisons de Broadway, comment sont-elles? quelle valeur? combien en retire-t-elle?

—Ses maisons? je n'en connais....

—Son navire le Hope?

—Je n'en connais aucun, sinon....

—Ses vingt mille piastres de la Banque des Etats-Unis? oh! je vois qu'on m'a trompé! volé! assassiné!

Et monsieur Desnotes faisait mille menaces; l'eau ruisselait sur son visage; il serrait les poings et renversait les chaises et les tables. Madame Desnotes, inquiète du vacarme qu'elle entendait, entra et voulut s'approcher de lui; mais aussitôt qu'il l'aperçut il proféra contre elle les injures les plus atroces que son imagination indignée pouvait lui fournir. Elle essaya de le calmer par de douces paroles, mais il la repoussa toujours et porta l'exaspération jusqu'à la frapper. Elle sortit en pleurant, et le laissa atterré, accablé de douleur. Cet orage apaisé, il s'assit; il paraissait interdit, glacé.

Marguerite, le voyant plus tranquille, s'approcha de lui et lui demanda la permission de parler et d'expliquer la méprise qu'elle commençait à comprendre.

—Oh! parlez, parlez, je ne puis rien apprendre de pire.

—Ma pauvre maîtresse est née d'une famille riche et respectable; elle fut élevée avec toutes les intentions imaginables et reçut, comme vous pouvez le voir, une éducation

des plus soignées. Elle perdit, encore jeune, tous ses parents et fut laissée, avec une fortune considérable, sous la tutelle d'un oncle qui paraissait avoir beaucoup d'amitié pour elle, mais qui dissipa bientôt une partie de ses biens et s'enfuit avec le reste. Cet événement la frappa d'une manière si sensible qu'elle en perdit la raison; elle la recouvra plus tard; mais de temps à autre, sa folie la reprend: elle croit retrouver toutes ses richesses dont elle avait joui et qu'elle aurait dû conserver. Son frère lui assura une petite rente, et nous sommes venues dans ce pays où la vie est moins chère. Peut-être avez-vous été témoin d'un de ses accès; cependant j'eus toujours le soin de cacher cette triste infirmité. J'espère, monsieur, que vous ne l'abandonnerez pas puisque vous avez été assez bon pour en faire votre épouse.

Monsieur Desnotes ne répondit rien: il était abattu.

Le lendemain, il vendit sa maison pour en payer les frais et prit une petite étude où il recommença les contrats, les actes, les testaments. Madame Desnotes, quoique péniblement affectée de penser qu'il avait été dirigé par l'attente d'une fortune, lui pardonna sa colère et se remit à broder. La vieille Marguerite se consolait en lisant les journaux et vantant l'arbitraire.

Les voisines continuèrent à rire, bavarder et à faire de nouvelles conjectures.—Avais-je raison quand je te disais que ce n'était qu'une servante?—Oh! pour moi je t'assure, ma chère, que je ne crois pas ça, car elle paraît trop bien *éduquée;* mais vois-tu? ces grandes dames avec leurs pianos, leurs guitares, leurs chansons, leurs jolies manières et leurs colifichets, quelquefois ça ne vaut pas grand'chose.—C'est vrai; mais moi, j'ai toujours dit que Desnotes l'avait épousée parce qu'il la croyait riche, et j'ai toujours pensé que ça tournerait mal, parce que tous ces mariages d'intérêt ne finissent jamais autrement.

Ici toutes les voisines furent d'accord, ce qui ne leur était jamais arrivé.

N. Aubin.

1835.

LA POLOGNE.

I.

Le jour, au loin, blanchissait l'horizon;
Le laboureur sortait de sa chaumière,
Et le troupeau bondissant au vallon,
Paissait déjà la verdure légère.

Le Sarmate était là; le front courbé d'ennuis,
Il voyait à regret s'enfuir l'ombre des nuits.
A ses yeux la clarté renouvelait l'outrage,
Qu'imprimait sur son front le joug de l'esclavage.
O ma triste patrie où donc est ta splendeur?
Le barbare, dit-il, ne craint plus ta puissance.
Comme un lion, brisé par la douleur,
Tu meurs sans te venger de sa lâche insolence.

Naguère encor, le guerrier de Wilna
Sur la tête des rois faisait brandir sa lance;
Les plaines de Madrid, les flots de Moskowa
Diront longtemps son nom et sa vaillance.
Son coursier, hennissant aux portes des palais,
Troublait impunément le sommeil des monarques,
Et le doigt sanglant des Parques
Montrait le vieux Kremlin au brave Polonais.

Mais qu'il fut court ce jour de gloire!
Les frimats ont, dans nos lauriers,
Détruit le prix que la victoire
Devait à d'illustres guerriers.

Les rois ne tremblent plus à la voix de leur maître;
Des débris de son sceptre ils ont armé leurs mains,
Et du trône orgueilleux où le sort les fit naître
Ils foulent sous leurs chars le reste des humains.

Depuis ce jour au barde solitaire
La liberté n'inspire plus d'accents;
Sa lyre s'est brisée, et la corde légère
Ne pousse que des gémissements.

Mais n'entendez-vous pas sous le soc qui résonne
Mugir l'acier qui fit trembler les rois?
Des casques et des fers, des débris de couronne,
Au laboureur pensif rappellent nos exploits.
Ici, dit-il, tombaient ces héros de l'histoire;
Toujours pour la patrie, ils bravaient les combats.
Plus loin, Poniatowski s'engloutit dans sa gloire,
Et l'Ister aux tyrans dérobait son trépas.
Hélas! de la Pologne il était l'espérance:
En vain, elle rêvait son antique puissance,
Tout, espoir, liberté dorment dans son tombeau;
De la patrie en lui s'est éteint le flambeau.

II.

Heureux le Polonais qui, dans ces jours de deuil,
Avec l'esquif disparut dans l'orage;
Son noble front n'a pas, oubliant son orgueil,
Essuyé la poussière aux pieds de l'esclavage.

Sa tombe est là, dans ces champs immortels
Où résonnait la foudre des batailles.
Des héros ont pleuré sur ses restes mortels;
Le tambour répondait au chant des funérailles.
Sa tombe est là; le triste voyageur
Regarde avec respect la pierre qui la couvre;
Et sous l'herbe penchée et que sa main entr'ouvre,
Il lit un nom...... qui fut fidèle à la valeur.

III.

Cependant à Warsaw le coursier des barbares,
En paix, foule les champs où dorment nos aïeux,
Et l'air répond aux lugubres fanfares
Que le Cosaque altier exhale dans ces lieux.

Pleure, ô Pologne abandonnée!
L'espoir a déserté ton cœur,
Et la cruelle destinée
Comble ta coupe de douleur.

Mais la nuit de son aile immense
A tes yeux dérobe le jour.
Paix, ta voix trouble le silence
Et le Baskir veille à la tour.

Crains de rallumer sa colère,
Les pleurs blessent l'œil du tyran;
Il hait le cri de la misère
Qu'arrache un joug intolérant.

En proie aux étrangers perfides,
Gémissent tes fières cités.
Vois briller dans leurs mains avides
Les fruits de tes champs dévastés.

Pleure, ô Pologne abandonnée!
L'espoir a déserté ton cœur,
Et la cruelle destinée
Comble ta coupe de douleur.

IV.

Le Sarmate chantait, ainsi, dans son délire,
L'hymne de la doûleur résonnait sur sa lyre.
De ses tristes pensers, en vain, troublant le cours,
Les maux de son pays le poursuivaient toujours.
Ah! si l'astre des cieux, des portes de l'aurore,
Revoyait au château, sur les lambris qu'il dore,
Ces armes autrefois fatales au tyran,
Que mes aïeux beignaient dans le sang ottoman,
J'y trouverais écrit par la main d'un autre age:
Tout pour notre patrie et mort à l'esclavage.
Mais l'orage a détruit ces restes glorieux,
Sous Praga s'est brisé le fer de nos aïeux.
Hélas! ce jour fatal vit tomber ma patrie!
A peine arrache-t-elle une larme attendrie
Au Polonais courbé sous le poids de ses fers;
Comme au mourant pour lui ce nom n'est plus qu'un songe
Qu'un espoir mensonger alimente et prolonge,
Semblable au mirage des déserts.

V.

Mais quel chant glorieux vient frapper mon oreille?
Ah non!... mon cœur s'est trop nourri d'illusions..
Cependant, je la vois, la Pologne s'éveille,
J'entends partout retentir les clairons.

L'ange terrestre a dit: Warsaw, brise ta chaîne.
Devant nos fers vengeurs s'est enfui le tyran;
Et les débris de son sceptre insolent
Surnagent dans le sang des guerriers de l'Ukraine.

Il règne encor notre drapeau:
Sorti glorieux de l'orage,
Sois nous dans ce jour le plus beau,
L'arc-en-ciel qui brille au nuage.

Mille ans ont consacré ta gloire et tes exploits;
Tu fus des ennemis le signe d'épouvante,
Et Sobieski, te suivant autrefois,
Renversa le croissant sur la plaine sanglante.

Vieux héros de Praga, lève-toi du cercueil,
L'aigle de la Pologne anime ta poussière.
Dans les murs de Warsaw regarde avec orgueil
Tes enfants couronnés poursuivre ta carrière,
Et sur vos glorieuses tours
Faire parler encor vos magiques tambours.

Chante, ô toi Pologne immortelle!
Ce jour de gloire et de splendeur;
Jamais une palme plus belle
Brilla dans la main du vainqueur.

En vain, une ombre passagère
Couvrit ton front majestueux,
Des tyrans le règne éphemère
Ne fut qu'un rêve soucieux

....

VI.

Mais silence... un bruit sourd gronde dans le lointain...
Oui, c'est le flot qui mugit sur la rive...
O barde, tu frémis; pourquoi tremble ta main
Sur la corde plaintive?

Quel phantôme, dit-il, vient de paraître au nord?
Un nuage enflammé reflette au loin sa lance,
Et l'ourse en rugissant voit ses étoiles d'or
Verser des flots de sang sur l'impyrée immense.

Aux armes, Polonais! sur les hortes du Czar;
Mais leur nombre est égal aux feuilles des montagnes.
Braves lanciers, déployez l'étendard,
Ma lyre vous suivra pour chanter vos campagnes!

Ostrolenka!... dit le Baskir,
Soudain s'avança le barbare.
Guerreta, son sang sut vous nourrir.
Le ciel en fut-il moins avare?

Pour nous ce jour fut glorieux;
Mais que nous couta sa victoire !
L'élite de fils courageux,
Pologne, a trop payé ta gloire.

Comme les vagues de la mer
Se précipitent sur la rive,
L'ennemi brandissant son fer
Inonde l'arène plaintive.

Oui, seul le nombre t'accabla,
Sarmate, fils de la vaillance,
En vain, ton courage ébranla
Le Moscovite et sa puissance.

VII.

Sur Warsaw le vainqueur jette un œil irrité.
Dans ses derniers remparts combat la liberté.
O liberté chérie, astre de la lumière,
Verra-t-on le tyran dans son humeur altière
De ton auguste autel disperser les débris?
L'implacable destin est-il sourd à tes cris?
Mais hélas, c'en est fait, l'Europe t'abandonne ;
Des barbares du nord la voix d'airain résonne.
Warsaw, fière Warsaw! victime offerte aux Cieux,
Tu portas au bucher un nom pur, glorieux :
Le sang de Sawiski consacra ta poussière.
Dormez, restes sacrés, dans la nuit des tombeaux.
Il vaut mieux succomber, succomber en héros,
Que de vivre pour voir sous les pieds des chevaux
Profaner le sein de sa mère.

Barde, élève encore tes chants;
Que l'autan gronde sur ta lyre;
Emprunte les gémissements
Des flots que l'orage déchire.

La foudre éclatte sur les monts,
Le brouillard fuit devant l'orage,
Dans l'air sifflent les aquilons
Qui répondent à ton langage.

Dieu serait-il sourd à ta voix?
Reconnais ces signes terribles,
La mort de son fils autrefois
Troubla les éléments sensibles.

Il brisa le joug de la mort,
Il domina toute la terre;
Oui, Pologne, espère encor,
Tu renaîtras un jour de ta poussière.

F. X. Garneau.

1835.

SOUVENIRS.

Oh! mon pays, heureuse terre!
Où le sort plaça ma carrière,
Ton image à notre bonheur
Si chère
Remplit de son charme enchanteur
Le cœur.

Tes lacs où des monts se reflètent,
Tes eaux qui sur des rocs se jettent,
Quand nous en sommes éloignés,
Répètent:
O vous qui nous abandonnez
Venez!

Nous rêvons à ce toit champêtre,
A ce vallon qui nous vit naître,
A ces rochers, à ces grands bois
De hêtre,
Où l'écho redit tant de fois
Nos voix.

Le soir quand le soleil décline,
On entend la cloche argentine
Du troupeau qui dans la forêt
Chemine,
Et qui vient donner au châlet
Son lait.

Oui, mon pays, ta douce image
Nous poursuit au lointain rivage.
De tes lacs alors, vient s'offrir
La plage,
Et nous voulons y revenir
Mourir.

N. Aubin.

1835.

À L'HON. L. J. PAPINEAU.

Pourquoi te prodiguer l'outrage?
Pourquoi cette impuissante rage,
Ces mots de traître, d'imposteur,
Vomis par l'esclave coherte,
Quand d'un peuple la voix si forte
Te proclame libérateur?

C'est que sur le globe où nous sommes,
Dieu nous a dit: vous serez hommes.
C'est que la terre ne produit
Qu'en dénaturant la semence,
Le grain qui renferme l'essence
D'où germe et naît le nouveau fruit.

C'est que la noire calomnie
S'acharne toujours au génie:
Colomb, de chaînes accablé,
Le grand Colomb fut sa victime!
Eh! quel était donc son grand crime?
Par lui le monde avait doublé!

De leur joug ta main nous délivre,
Et nous avons comme au grand livre,
Nos docteurs de l'ancienne loi;
Dans leur tendre sollicitude
Et pour sauver la multitude,
Criant: *Il veut se faire roi!......*

A nos frères qui t'abandonnent,
Quand tes prodiges les étonnent:
Qui près de recevoir encor
La *Table* à ta vertu commise,
Et près de la terre promise
Vont sacrifier au Veau-d'or......

Sortant de l'immortelle enceinte,
L'homme aussi de la tribu sainte,
D'un zèle trompeur enflammé,
Et saisissant l'ignoble pierre
Est venu crier sur la terre:
Anathème! *Il a blasphémé!*

Mais l'homme que la vertu guide
A son propre cœur pour égide ;
Son glaive c'est la vérité.
Quand il combat pour la patrie,
Il n'entend que la voix qui crie :
La liberté ! la liberté !

Et qu'importent ces mots de traître,
D'homme rébelle au meilleur maître,
Et l'écho de ces vieux refrains ?
Il a pour lui ce grand tonnerre
Qui vient de réveiller la terre :
Peuples, vous êtes souverains.

Tandis qu'une bouche insensée
Prodigue à l'idole encensée
La vieille myrrhe des Loyaux ;
Qui n'entend pas ce long murmure,
Cet autre cri de la nature :
Hommes, vous êtes tous égaux ?

Quand leurs remparts tombent en poudre,
Sous ta raison qui frappe en foudre,
Ils s'envoloppent du mot : Roi ;
Faible voile qui se déchire
Au premier souffle qui vient dire :
Un peuple est le maître de soi.

Un peuple d'un autre le maître !
L'homme ne fait-il que de naître ?
Les yeux se ferment-ils au jour ?
Quoi ! ses plus chères destinées
En d'autres mains abandonnées,
Seraient détruites par un *tour !*

Quoi ! la force toute brutale
Au plus faible toujours fatale
Chez des hommes ferait le rang !
Non, non : la coupe est trop amère ;
Et puis, il faut à la chimère
Trop de soupirs et trop de sang......

Ah ! l'insensé qui pourrait croire
A ces droits d'armes, de victoire,

Aux chaînes d'un peuple conquis ;
Refuserait-il de comprendre
Que les armes peuvent reprendre
Des droits par les armes acquis ?......

Plongé dans d'épaisses ténèbres,
Comme sous des voiles funèbres,
Le monde engourdi reposait ;
Et l'Hydre qui vit de ces ombres,
A l'abri de ces voiles sombres,
L'Hydre infernal grandissait :

Et les têtes de ce vampire,
Tour-à-tour s'arrachant l'empire,
Dictèrent la loi du plus fort ;
Et le sang versé comme l'onde,
Avait dessiné sur le monde,
L'horrible image de la mort.

Les tyrans ! ils peuvent nous vendre,
Mais leur mémoire va descendre
Dans l'obscure nuit des tombeaux,
Rapide comme un roc qui tombe.
Toi, tu flotteras sur la tombe,
Comme un grand phare sur les eaux......

Sur toi leur haine s'est levée,
Et ta lèvre s'est abreuvée
De leur vinaigre et de leur fiel ;
Mais l'aigle qui fuit la poussière,
L'aigle qui fixe la lumière,
L'aigle !... C'est le voisin du ciel.

J. E. Turcotte.

1835.

À L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Air : *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant.

Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout Canadien vient répéter en chœur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur.

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publira d'âge en âge
Que des tyrans ton talent les vengea.
De ton pays entends la voix chérie,
Dans l'avenir, redire en ton honneur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur.

Pour diffamer ton noble caractère,
En vain la haine exerce sa fureur :
Comme un serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En t'écoutant tu sais forcer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur.

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans, leurs amis ;
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.
Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur.

1835.

TRISTESSE.

Seul bien que j'envie,
Amour ! douce erreur !
Viens, ma triste vie
S'éteint de langueur.
O coupe d'ivresse,
Pourquoi te tarir ?
O fleur de jeunesse,
Pourquoi te flétrir ?

Une fièvre ardente
Consume mes os:
Chacun se tourmente
Pour changer de maux,
On suit sa chimère
On fait des projets....
Et bientôt la terre
Les couvre à jamais.

Comme un flot se brise
Aux rochers du bord
Ma vigueur s'épuise
A vaincre le sort.
Mal qui me possèdes,
Abrége ton cours!
Combien tu m'obsèdes,
O fardeau des jours!

Seul parmi la foule
Je m'en vais rêvant,
Et sans but je roule
Au pouvoir du vent.
J'offre, en ma détresse,
J'offre à tous la main,
Mais nul ne la presse;
Ils vont leur chemin....

O mélancolie
Qui partout me suit
Vois, mon âme se plie
Aux faix des ennuis!
Chaque doux prestige
A fui devant toi:
Monde où tout m'afflige
Que veux-tu de moi?

La joie est donnée
A nos jeunes ans.
La vie et l'année
N'ont qu'un seul printemps.
Malheur à qui chasse
Les tendres plaisirs;
L'hiver bientôt glace
Et fleurs et désirs....

Je vis une rose
Au déclin du jour;
Que ma main t'arrose,
Dis-je, ô fleur d'amour!
Pour qu'elle te cueille
Demain sans retard;
Je vins.... mais sa feuille
Volait au hasard.

N. Aubin.

1836.

RÉFORME ET LIBERTÉ.

Assez longtemps les peuples à la gêne,
Ont demandé qu'on leur rendît leurs droits;
Pour leur répondre, on raccourcit la chaîne,
Où les tenaient arrêtés tous les rois.
Malgré les fers, ce cri se fait entendre:
" Plus de faveur, justice, égalité!"
Au vœu du peuple il est temps de se rendre;
Réforme et liberté!

Quand, fatigué des plaintes répétées,
Que tous les ans nous adressions en vain,
Le prince veut qu'elles soient écoutés,
On nous promet un changement prochain;
Ceux qui chez eux l'ont trouvé nécessaire,
Nous ont traités de peuple révolté:
Que voulons-nous? ce que veut l'Angleterre:
Réforme et liberté!

Des factieux l'hydre toujours active
Depuis trente ans nous tenait opprimés:
La nation, cessant d'être captive,
Par ses progrès les avait alarmés.
Pour assouvir leur implacable haine,
Par eux encore un effort est tenté:
Mais c'est en vain, le courant les entraîne.
Réforme et liberté!

Dans des transports d'incroyable folie,
Nos ennemis, menacés de la loi,
Osent, armés, invoquer l'anarchie
Et méconnaître enfin jusqu'à leur roi?...

A cet esprit de désordre et d'outrage,
Qui se parait du nom de loyauté,
Nous opposons une fermeté sage :
Réforme et liberté !

Vrais Canadiens, d'un parti sanguinaire
Méprisons donc l'inutile courroux :
Il ne peut plus, du pouvoir qui s'éclaire
Trompant les yeux, l'exciter contre nous.
Tout nous sourit : un nouvel an commence ;
De jours plus doux l'avenir souhaité
Va couronner notre longue espérance :
Réforme et liberté !

1836.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper;
Prépare-toi dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper;
Grandi sous l'aile maternelle,
Un peuple cesse d'être enfant:
Il rompt le joug de sa tutelle,
Puis il se fait indépendant.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux?
Nos pères, vaincus avec gloire,
N'ont point cédé leur liberté:
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeune fils d'Albion,
Réunissez votre énergie,
Et formez une nation:
Un jour notre mère commune
S'applaudira de nos progrès,
Et guide, au char de la fortune,
Sera le garant du succès.
    O terre américaine,
    Sois l'égale des rois:
    Tout te fait souveraine,
    La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le décret éternel!
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras chacun s'écrie:
" Mort à vous, lâches renégats;
" Vous immolez votre patrie:
" Vos crimes nous ont fait soldats."
    O terre américaine,
    Sois l'égale des rois:
    Tout te fait souveraine,
    La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus:
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.
Le service de la patrie
Peut seul ennoblir des héros;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux.
    O terre américaine,
    Sois l'égale des rois:
    Tout te fait souveraine,
    La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un sceptre odieux!
De fureur bouillonne en nos veines,
Ce noble sang de nos aïeux;

Dans ces forêts, sur ces montagnes
Le bataillon s'apprête, et sort:
La faulx qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faulx de mort.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

F. R. Anger. (1)

1836.

LE VINGT-UN MAI.

QUATRIÈME ANNIVERSAIRE.

Quel est ce chant funèbre et ce drap mortuaire
Etalant à nos yeux des marques de douleur?
Le peuple, le regard fixé sur une bière,
Fait lire sur son front la vengeance et l'horreur!

Le sourd gémissement d'une ombre qui voltige
Sur les rives du Styx vient nous glacer d'effroi,
Et de l'Etre Divin cette ombre qui s'afflige
Contre les vils tyrans semble implorer la loi.

Silence... O dieux vengeurs! c'est la voix des victimes
Qui du fond du cercueil fait entendre ces mots:
" C'est d'ici que je veille au châtiment des crimes.
" Frappez, concitoyens, immolez nos bourreaux!"

Ils sont là, sous ces mausolées!
Fléchissez le genou, ils étaient Canadiens;
Et leur âme en repos, dans les champs élysées,
Nous promet la faveur des célestes destins.

A toi Chauvin, salut! accepte cet hommage,
Que j'offre à ta mémoire au nom de mon pays:
Mort pour la liberté, tu vivras d'âge en âge,
Et ton sang coule encor sur des fronts ennemis.

---

(1) M. Anger est avocat au barreau de Québec. Ce monsieur est l'auteur d'un Traité de Sténographie, et d'un pamphlet historique portant le titre : Révélations du Crime.

Et ces dignes vieillards, LANGUEDOC et BILLETTE,
Victimes comme toi d'un complot infernal,
Tous trois morts innocens! vos noms, on les répète...
C'est un hymne national!

Ils les ont égorgés, en plein jour, dans la rue!
Les monstres! Et le peuple a-t-il vu l'assassin
Sans froncer le sourcil, sans l'écraser soudain,
Sans au moins lui crier: arrête, ou je te tue?
Le peuple n'a rien fait; morne, silencieux,
Il a dit seulement en regardant les cieux:
Mon heure n'est pas venue!

Plus lâches que l'Indien, et plus cruels encor,
Des hommes, achetés et vendus pour de l'or,
Hument l'odeur du sang, et radieux du crime
Du meurtrier qui frappe en fuyant sa victime,
Ils vont, mais l'œil hagard, tranquillement s'asseoir,
Méditant leurs forfaits sur les bancs du pouvoir!

Oh VINGT-ET-UN DE MAI! jour, hélas, mémorable!
Ton soleil éclaira des cadavres sanglants.
La liberté gémit sur leur sort déplorable,
Et nous montre du doigt leur criminels tyrans!

Ils sont là sous ces mausolées!
Fléchissez le genou, ils étaient Canadiens;
Et leur âme en repos, dans les champs-élysées,
Conserve une auréole à leurs concitoyens.

J. PHELAN.

1836.

L'ÉRABLE.

Parti du nord, l'hiver, en frissonnant,
Déroule aux champs son froid manteau de neige;
L'arbuste meurt, et le hêtre se fend.
Seul au désert comme un roi sur son siége,
Un arbre encor ose lever son front,
Par les frimats couronné d'un glaçon;
Cristal immense, où brillent scintillantes,
D'or et de feux mille aigrettes flottantes,

Flambeau de glace, étincellant la nuit,
Pour diriger le chasseur qui le suit :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

Mais quand zéphyr amollit les sillons,
Que le printemps reparaît dans la plaine,
Le charme cesse ; ils tombent ces glaçons,
Comme des bals la parure mondaine
Dont la beauté s'orne tous les hivers.
L'arbre grisâtre échauffé par les airs,
Verse des pleurs de sa souche entr'ouverte,
Comme un rocher suinte une écume verte ;
Mais douces pleurs, nectar délicieux,
C'est un breuvage, un mêts digne des Dieux :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

L'été s'avance avec ses verts tapis ;
Et libre enfin du bourgeon qui la couvre,
En festons verts sur chaque rameau gris,
Comme un trident une feuille s'entr'ouvre ;
L'arbre s'ombrage, épaissit ses rameaux,
Fait pour l'amour des voutes, des berceaux.
Sur le chasseur, l'émigré qui voyage,
Le paysan, il étend son feuillage,
Dôme serré qui brave tour-à-tour,
Les vents d'orage, et les rayons du jour :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie,

L'automne enfin sur l'aile d'Aquilon,
Comme un nuage emporte la feuillée,
Et verse à flots sur l'humide vallon,
Brume, torrent, froid, brouillard et gelée.
L'érable aussi dépouille son orgueil,
Et des forêts sait partager le deuil ;
Mais en mourant, sa feuille, belle encore,
Des feux d'Iris, et du fard de l'aurore,
Tombe et frémit, en quittant son rameau,
Comme le vent siffle aux mâts d'un vaisseau :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

R.

1836.

LES FRANÇAIS EN CANADA.

Air: *Vœux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin, séparés, dispersés,
Nous pleurions tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés!......
Mais dans les cieux un grand nom luit encore
Sur un drapeau par un aigle emporté ;
Pour nous alors l'étendard tricolore } *bis.*
Est l'arc-en-ciel de la fraternité !

A l'exilé sur ces pages lointaines
Qui cherche un baume à de vives douleurs,
" Mêlons nos pleurs et partageons nos peines,"
Lui dirons-nous en montrant nos couleurs ;
" Des vieux soldats, des fils du grand empire
" Se sont unis sous un nom respecté,
" Sur leur bannière ils ne veulent écrire
" Que Bienfaisance, Union, Fraternité ! "

Loin du pays qui nous donna la vie,
Nous retrouvons des frères, des amis,
Un noble sang et même sympathie,
Des souvenirs par nos aïeux transmis!......
Jetons ensemble un soupir vers la France......
Disons un vœu que l'espoir a dicté,
Lorsque vers vous tout notre cœur s'élance,
Serrons nos mains avec fraternité !

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,
Protège-nous sous l'abri de ton nom!
Le temps n'est plus qui voulait la victoire :
Notre seul but est la paix et l'union.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité ;
Pour le grand homme ayons une prière!......
Et parmi nous de la fraternité !

N. Aubin.

1836.

BAZAR DES DAMES CANADIENNES.

L'imagination du poétique char
M'aurait porté cent fois sur ses ailes de flamme,
Et ces rêves dorés auraient bercé mon âme
Aux champs d'illusion où se boit le nectar,
Plus souvent que la brise agite la feuillée,
Que je n'aurais pas pu sur la rive émaillée
Concevoir leur bazar.

Je n'aurais pas rêvé ces pinceaux enchanteurs
Qui font en se jouant le myrte ou la pensée,
Ni cette aiguille agile, admirable, empressée
Qui donne la nuance aux plus vives couleurs,
Et sert comme un zéphir la main qui se propose
De ravir au printemps, dans le lis ou la rose,
La palme pour les fleurs.

Je n'aurais pas prévu l'ensemble éblouissant
De tant d'objets où l'art dérobe à la nature
Ses oiseaux, ses bosquets, ses ombres, sa verdure,
Ses mousses et ses fruits, son azur pâlissant,
Ses nuages, son onde, et puis bien plus encore,
Son horizon lointain, les feux de son aurore
Et son ciel ravissant.

Puis, quand on a pu voir dans ce brillant concours
Tant de jeunes beautés naïves, caressantes,
Prier avec douceur, puis revenir pressantes,
Puis retrouvant cent fois d'ingénieux détours,
Vous enlacer encor de grâces enfantines,
Comme un ruisseau prend l'herbe en ses eaux argentines,
On s'en souvient toujours!...

A nos Dames honneur!... leurs efforts précieux
Pour rendre à l'orphelin ses larmes moins amères,
Pour combler de bienfaits ceux qui n'ont plus de mères,
Font naître un sentiment profond, délicieux,
Qu'on ne peut qu'éprouver sur la terre où nous sommes :
Il ne s'exprime pas dans la langue des hommes,
Mais il se dit aux cieux.

J. E. TURCOTTE.

1836.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

(CHANSON.)

Air : *Du Citoyen.*

Accourez au banquet civique,
On dîne en famille aujourd'hui;
Calmons notre ardeur politique
Chassons les soucis et l'ennui.
Que chacun en ce jour de fête
Célèbre Jean l'ami d'un Dieu;
Avant de conquérir sa tête } *Bis.*
Prions Hérode encore un peu. }

Citoyens! nous sommes tous frères,
En vain l'on veut nous désunir,
Inscrivons donc sur nos bannières
Le motto de notre avenir :
La force naît de la concorde!
Autour de l'érable sacré
Creusons avant qu'il ne déborde,
Le fleuve de la liberté.

Laissons gronder sur nous l'orage,
Notre esquif vogue en sûreté;
Seulement parmi l'équipage
Un peu plus de fraternité :
Et bientôt entraînés par l'onde,
Vers le port que l'on voit là-bas,
Nous mettrons à l'ancre du monde
Le monument de nos combats.

Méprisons les vaines menaces,
Nous sommes tous fils de héros;
Forts de nos droits suivons leurs traces,
Gardons la clé de leurs tombeaux.
Et si les ligues étrangères
Jamais voulaient nous asservir,
Unissons-nous comme des frères,
Et nous saurons vaincre ou mourir.

1836.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

(CHANSON.)

Air : *Des deux Créoles.*

Véritable réformiste !
Gloire à l'esprit qui guida
Le choix de Saint Jean-Baptiste
Pour patron du Canada.
S'il donna l'eau du baptême
Au sauveur du genre humain ;
On doit, crainte d'anathème,
L'imiter avec du vin :
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains !
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens !

Laissons ces esprits farouches
Qui n'aiment point leur prochain ;
Quand le fiel est dans leur bouche,
La paix est loin de leur sein.
Ici quelle différence
Vient adoucir les revers,
Nous sommes en bienveillance
Citoyens de l'univers.
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains !
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens !

Des vertus de nos ancêtres
Rappelons-nous tous les faits ;
Ils formaient de dignes maîtres,
Car c'étaient de vrais français :

D'une main creusant la terre,
De l'autre ils la défendaient;
Dans les fléaux de la guerre
Leurs âmes se retrempaient.
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains!
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens!

D'une quadruple alliance
Donnons le signal heureux;
Le hasard de la naissance
Nous rend-il plus vertueux?
Enfants d'une seule mère,
Français, Anglais, Irlandais,
Ne repoussons pas un frère
Sous l'habit d'un Ecossais.
Que de jus bienfaisant mon verre se colore,
Loin d'ici tous jaloux de nos joyeux refrains!
Verse, verse, verse encore,
Car je bois aux Canadiens,
Je veux boire aux Canadiens,
Oui, je bois aux Canadiens!

LEBLANC DE MARCONNAY [1].

1836.

L'ÉMIGRÉ FRANÇAIS.

RECONNAISSANCE.

Volez, ô ma barque légère,
Volez! j'ai vu dans ce brillant lointain
La terre libre hospitalière,
Dont la pensée abrégea mon chemin.

---

(1) M. de Marconnay est français de naissance. Venu en Canada vers 1833 ou 1834, il rédigea successivement *La Minerve*, *Le Populaire* et *L'Ami du Peuple*. M. de Marconnay est l'auteur d'une comédie portant le titre de *Nina Canadienne;* cette comédie a été jouée plusieurs fois sur le théâtre royal de Montréal. Il réside, aujourd'hui, à Paris.

Pour mériter le faible gain
Qui nourrit ses fils et leur mère :
Ainsi le peuple a sa misère,
Et dans ses maux trouve son pain.

Peines, labeurs, efforts
Du marchand sèment la carrière ;
Les soins minent son corps,
Et le sommeil fuit sa paupière ;
Il donne sa virilité
Pour une vieillesse prospère :
Ainsi le peuple a sa misère,
Sa richesse est sa liberté !

Sur l'abîme des mers
Le marin brave la tempête ;
Vents, rochers, foudre, éclairs,
Tout le poursuit, rien ne l'arrête :
Mais ses vieux ans de tant de maux
Auront le repos pour salaire :
Ainsi le peuple a sa misère,
La liberté, c'est son repos !

Le soldat dans les camps
Se dévoue et se sacrifie ;
Il veille ou dort aux champs ;
Combat ou meurt pour la patrie :
La gloire est le prix mérité
Du sang dont il rougit la terre :
Ainsi le peuple a sa misère,
Et sa gloire est la liberté !

1837.

NOTRE AVENIR.

Le Nestor de notre village
Dont nous aimons les cheveux blancs,
Toujours gai malgré son âge,
Se plait avec nous, jeunes gens.
De ce qu'il a vu, sa mémoire
A conservé le souvenir,
Et ce qu'il sait de notre histoire
Lui fait prévoir notre avenir.

Tous les soirs, à notre prière,
Ses récits charment notre ennui :
Hier encore dans sa chaumière
Nous nous pressions autour de lui.
Nous lui disions : " A l'an qui passe
" Un autre succède demain ;
" Bon vieillard, conte-nous, de grâce,
" Ce qu'amènera l'an prochain."

"—Enfants, de votre insouciance
" Pourquoi perdre le bien si doux ?
" De mon inutile science
" Les fruits seraient amers pour vous.
" D'un voile souvent salutaire
" L'avenir se couvre à nos yeux ;
" Croyez-moi, laissez-moi me taire,
" L'incertitude vaudra mieux."

"—Bon vieillard, parle sans contrainte ;
" Quel qu'il soit, disons-nous notre sort ;
" Nous ne connaissons qu'une crainte,
" C'est l'esclavage et non la mort.
" Malheur au cœur lâche et perfide
" Qui préfère des fers honteux !......"
"—Enfants, ce mot seul me décide,
" Ecoutez, je cède à vos vœux.

" Quand l'Anglais, après tant de guerre,
" Nous offrit la paix autrefois,
" Nous devions garder de nos pères
" La foi, le langage et les lois.
" Depuis longtemps pour les détruire
" On use de tous les moyens,
" Un exemple doit vous instruire :
" N'oubliez pas les Acadiens !......

" Ne mettons plus de confiance
" En qui nous a trompés toujours ;
" En vous seuls est votre espérance :
" N'attendez pas d'autres secours.
" Enfants, votre pays vous crie :
" Soyez unis, vous serez forts ;
" La liberté de la patrie
" Sera le prix de vos efforts."

1837.

LE JOUR DE L'AN.

(CHANSON.)

Air : *Le p'tit bon homme vit encore.*

Le vieux Saturne qui toujours
Vole sur nous à tire-d'aile,
Avide de moisson nouvelle,
D'un an vient abréger nos jours....
Loin d'en avoir de la tristesse,
Ramassons avec allégresse
Les fleurs qu'il nous jette en passant ;
Chantons, chantons le jour de l'an. *(ter.)*

De tous les jours c'est le plus beau,
C'est la fête de tout le monde ;
Partout on le chôme à la ronde,
Dans la cité, dans le hameau.
Il fait folâtrer la jeunesse,
Il fait trembler la vieillesse
Qui s'applaudit en chancelant,
De voir encor le jour de l'an.

C'est le jour chéri des enfants,
Il leur prodigue les caresses
Fait pleuvoir sur eux les largesses
Et des papas et des mamans !
Toute la nuit, comme Pérette,
Chacun calcule la recette
Et des bonbons et de l'argent
Que rapporte le jour de l'an.

Qui rend les époux plus amis,
Pères, mères moins inflexibles,
Pédagogues bien moins terribles,
Garçons, fillettes plus soumis ?
Qui rend les maîtres plus affables ?
Valets, portiers moins intraitables ?
Le créancier moins exigeant ?
C'est le retour du jour de l'an.

Mais nous n'aurions jamais fini
Si nous disions toutes les choses,
Les étranges métamorphoses
Que le premier de l'an produit....
Sitôt qu'en a brillé l'aurore,
Un nouveau monde semble éclore,
L'âge d'or nous luit un instant
Pour embellir le jour de l'an.

C'est peu pour fêter ce beau jour,
Qu'on se visite, qu'on s'embrasse,
Que l'amitié, l'amour remplace
Haine, rancune tour-à-tour;
En bienveillance l'on s'épuise,
Chacun en prodigue à sa guise,
Les souhaits vont sur vous pleuvant,
Ah! qu'il est beau le jour de l'an!

Si tous ces vœux s'accomplissaient,
Le temps pour nous n'aurait plus d'ailes,
Les Parques seraient moins cruelles,
Leurs ciseaux leur échapperaient....
La terre métamorphosée
Deviendrait un autre Elysée
Nous y vivrions comme Adam,
Dans un éternel jour de l'an.

Mais depuis tantôt six mille ans,
Que cette bénigne rosée
Va sur nous tombant, chaque année,
Nos jours en sont-ils plus riants?
Le malheur toujours nous talonne,
Le trépas toujours nous moissonne,
Le bonheur nous fuit, en riant
De tous ces vœux du jour de l'an.

Mais qu'importe, nous direz-vous,
Que tous ces souhaits s'accomplissent,
Que les immortels nous bénissent,
Que leurs foudres dorment sur nous?
Feintes caresses, doux langage,
Force souhaits.... Voilà l'usage!
Autant en emporte le vent,
C'est le motto du jour de l'an.

1837.

LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

Passer sa vie à chérir ce qu'on aime,
Se voir payer d'un trop juste retour,
Le cœur nous dit que c'est le bonheur même :
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Vous ignorez le bonheur de ce monde,
Le calme est loin de votre affreux séjour :
Avec l'hymen cherchez la paix profonde,
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Vous qui voulez vous piquer de sagesse,
Sur son autel sacrifiant un jour,
Vous bénirez le joug d'une maîtresse!
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Exister seul, isolé d'une Elvire,
J'aimerais mieux n'avoir pas vu le jour!
Son doux regard ou bien son doux sourire,
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

Couler ses jours dans le sein du ménage,
Auprès d'un ange à qui l'on fait la cour,
Qui met vos jours à l'abri de l'orage,
C'est ce qui fait les plaisirs de l'amour!...

J. G. Barthe (1).

M. J. G. Barthe est né sur la terre d'Acadie, au bord de la mer Atlantique, le 15 de Mars 1816. Il vint au Canada encore tout jeune. En 1838, M. Barthe, alors étudiant en droit aux Trois-Rivières, y fut emprisonné le 2 Janvier, pour la publication, dans le *Fantasque*, d'une pièce de vers adressée aux *Exilés Politiques Canadiens* envoyés à la Bermude par un *ukase* de Lord Durham. Cet emprisonnement dura jusqu'au 16 de Mai de la même année. Admis au barreau, M. Barthe vint s'établir à Montréal comme avocat. On lui confia, en 1840, la rédaction de l'*Aurore des Canadas*, seul journal français qui existât alors, à Montréal. En 1841, il fut élu membre de l'Assemblée Législative par le comté d'Yamaska. Ayant perdu son élection, dans le même comté, en 1844, il abandonna quelques mois plus tard la rédaction de l'*Aurore des Canadas*. En 1846, Lord Cathcart, alors administrateur de la Province, le nomma Greffier de la Cour d'Appel; charge qu'il occupe encore aujourd'hui.

1837.

RÉCONCILIATION.

Air: *L'Astre de nuit dans son paisible éclat.*

O! Canada, que tes jours étaient beaux
Quand l'amitié dévoilait leur aurore!....
Tes ennemis se donnent tes lambeaux
Comme un fruit mûr que leur haine dévore:
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons, *(bis.)*
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

La liberté les eût bientôt soumis,
Ils tremblaient tous à sa mâle démarche;
Et nous brisions les fers qu'ils avaient mis
Au peuple enfant qui grandit et qui marche.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Nous chercherions, même au seuil de la mort,
Nos droits ravis, la liberté sanglante:
Mais attendez, vous qui courez plus fort,
L'étoile encore apparaît vacillante.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

L'aiglon, de l'aigle a le perçant regard,
Mais l'heure encor, l'heure n'est pas venue;
Attendez donc, frères, un peu plus tard,
L'aiglon plus grand pourra raser la nue.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Pourquoi briser les liens les plus beaux?
Vous nous fuyez, et nous sommes vos frères,
Et nous pleurons sur les mêmes tombeaux,
En remuant les cendres de nos pères.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Qui d'entre nous devait avoir perdu
Le noble droit de dire sa pensée?
Dites celui dont le cœur est vendu,
Ou quelle idole est par nous encensée?
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Contre l'honneur d'un lâche parchemin
Qui donc de nous échangea sa patrie?
La liberté n'a-t-elle qu'un chemin?
En la cherchant l'avons-nous donc flétrie?
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Non, frères, non, vous le verrez encor,
La liberté fut toujours notre idole:
Au culte impur d'un scandaleux Veau-d'or
Nous n'avons point vendu notre symbole.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Dans le creux noir d'un abîme profond,
Le sang bouillonne en un torrent rapide;
Vous avez dit: "Passons-le d'un seul bond,
"Ne craignons pas, c'est un raisseau limpide."

Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Soudain votre œil a mesuré l'élan;
Le prendrez-vous sans attendre la foule?
Ah! déchirez ces pages d'un roman;
Le gouffre est large, et c'est du sang qu'il roule!
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Pour s'abreuver et de sang et de fiel,
Il faudra plus qu'une soif éphémère;
Frères, aussi, peut-être que le ciel
Rendra pour nous la coupe moins amère.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Un peu plus loin tout près d'un olivier,
Nous croyons voir une route plus sage:
Là, la raison tient son dernier levier,
Et la prudence a son dernier passage.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

Nous trancherons là le nœud gordien;
Car pour entrer dans la terre promise,
Quand la raison, frères, ne peut plus rien,
Le glaive est juste et la hache est permise.
Rapprochons-nous; puis espérons:...
Puis, si leur crime se consomme,
Frères, alors nous marcherons,
Nous marcherons comme un seul homme,
Comme un seul homme.

F. R. Angers.

1837.

AU PEUPLE.

Gémis, peuple, gémis ; augmente ton supplice.
Ta pensée est aux fers, ceints ton corps de cilice.
Ton âme souffre, eh bien ! que ta chair souffre aussi,
C'est le plaisir du roi, le roi le veut ainsi.
Comme une autre Pologne, ouvre ton flanc qui saigne,
Ouvre-le largement que du moins on s'y baigne ;
Et la croix sur l'épaule et la mort dans le cœur,
Monte, monte au calvaire, où t'appelle ta sœur.
Quand le crasseux richard vient demander l'aumône,
C'est du sang qu'il lui faut, c'est du sang qu'on lui donne,
Il te sied bien, vraiment, de vouloir être heureux !
Endure tes tyrans encore un jour ou deux,
Laisse donc ces vautours, privés de nourriture,
Trouver où dévorer quelque part leur pâture,
Se gorger de ta chair, en sucer jusqu'aux os,
Et rendre à leurs petits ta carcasse en lambeaux.

Quand l'hiver au foyer près du feu qu'on tisonne,
On jouit des douceurs que la fortune donne,
Et que l'œil fastueux contemple avec fierté
La pompe des lambris dont il est fasciné ;
Tandis qu'à ses regards l'horizon de la vie
Est chargé d'azur, d'or, de roses, de féerie,
Le pauvre, lui, ne voit dans l'éclat des splendeurs,
Qu'un sarcasme outrageant qui fait couler ses pleurs.
Gisant sur des haillons qu'abrite une mansarde,
L'orphelin désolé, quelque part qu'il regarde,
Ne voit plus maintenant, comme autrefois, la main
Qui berçait son enfance et lui donnait du pain.
Eh bien ! tu vois là, peuple, à la fois ta souffrance,
Et de tes oppresseurs l'insolente opulence.

Ecoute : un autre peuple asservi comme toi,
Comme toi languissait sous le sceptre d'un roi :
Il était jeune aussi. Plus fort que lui, son maître
Croyait dans son pacage à jamais pouvoir paître.
Mais l'aiglon devint aigle, et prenant son essor,
Il brisa d'un coup d'aile un joug pis que la mort.

Vois-tu bien ce géant, là-bas, qui se dessine,
Sur un fonds de couleurs où le rouge domine?
Regarde bien, il couvre un coin de l'horizon,
Et dans sa main de fer qu'il suspend sur nos têtes,
Il tient, au bout d'un fil usé par les tempêtes,
Les foudres des lords d'Albion.

On dit qu'un jour dans son repaire
Il lui vint une odeur de sang;
Soudain comme un dogue qui flaire,
Il s'élance, il court sur le vent:
Les ongles tendus sur sa proie,
Qu'il lèche en frémissant de joie;
Souillé de meurtres, l'œil hagard,
Là, toujours debout, à ta face
Ce monstre convoite et menace
Ton aveuir de son regard.

Mais vois tout près de toi ce bel ange femelle,
Le même qui couvait sous les plis de son aile
L'œuvre de tout un siècle accomplie en trois jours.
En attendant notre heure, errant sur un nuage,
Il aiguise son glaive et détourne l'orage
Qui va se grossissant toujours.

Mais, silence! une voix sonore
Pour tout un peuple retentit.
Ecoutez, je l'entends encore,
Oui, c'est lui, c'est l'ange qui dit:
Peuple! ces terres que féconde
Le fleuve le plus beau du monde;
Ces montagnes, ces lacs, ces ports,
Ces prés que ta main fertilise;
Puis tes mœurs, tes droits, ton église,
Veux-tu conserver ces trésors?
Crois en moi: car je suis le culte
Au creuset duquel les tyrans
Ont vu se retordre l'insulte
Dont ils flétrissaient mes enfants;
Crois en moi: car je suis l'égide
Où leurs complots liberticide
Viendront se briser en éclats;
Crois, et tu verras leur bannière
Saluer l'aigle populaire
Ou se déchirer sous tes pas.

O toi, juge immortel, qui vois leur tyrannie,
De tant d'iniquités garantis ma patrie!
Contre un joug despotique approuve mes transports;
Et toi, peuple opprimé, seconde mes efforts.

1837.

DÉPART DE MGR. PROVENCHER

POUR LA RIVIÈRE-ROUGE.

Vois dans ce frêle esquif, ce noble voyageur
Qui porte sur son sein la croix du Rédempteur;
Vois comme sur son front, miroir de sa belle âme,
Perce un brillant rayon du zèle qui l'enflamme.
Pour la gloire d'un Dieu, l'objet de son amour,
Du pays qu'il chérit il quitte le séjour,
Et pour gagner au ciel des âmes égarées,
Il va s'ensevelir dans d'arides contrées.
Là dans de vastes prés, déserts silencieux,
Où nul aspect riant ne vient charmer les yeux,
Maint peuple d'Indiens sans mœurs et sans culture
Végète sans nul frein que la loi de nature.
Ces enfants du désert fiers de leur liberté,
Sont exempts de besoins, riches de pauvreté.
Tout en craignant l'*Esprit* que craignait son ancêtre
Le sauvage chérit le sol qui l'a vu naître.
C'est parmi ces tribus que le digne prélat
Compte déjà quinze ans d'un rude apostolat.
Le premier il brava les frimats, les orages,
Pour transplanter la foi chez les peuples sauvages.
Ministre révéré de la religion
Il remplissait en paix sa sainte mission;
Il pouvait, dans le sein de sa douce patrie,
Couler les jours sereins de son utile vie;
Mais un cœur consumé d'une pieuse ardeur
Fait tout pour son semblable et rien pour son bonheur.
Il consacre ses jours, son existence entière
A répandre partout la divine lumière;
Dans l'ardeur de son zèle, il voudrait en tout lieu
Prêcher la connaissance et l'amour de son Dieu,
Et pour gagner une âme à sa sainte croyance,
Il est prêt à donner jusqu'à son existence.

Tel est le saint prélat qui trouve le bonheur
Dans le soin du troupeau dont il est le pasteur.
Les délices de Rome et les arts de la France
N'ont pu d'un seul instant prolonger son absence.
L'amour de son pays, ce noble sentiment
Si naturel au cœur des fils du Saint-Laurent,
Dans le secret peut-être a fait couler ses larmes.
Mais un amour plus grand vient lui fournir des armes;
Il tourne ses pensers vers un plus noble but
Et va porter au loin la paix et le salut.
Honneur, cent fois honneur à l'homme charitable
Qui se dévoue ainsi pour sauver son semblable!
Dans le fond des déserts, il trouve le bonheur,
S'il peut y conquérir une âme à son Sauveur;
Et préfère à l'éclat d'une fête brillante
Le bonheur de planter une croix triomphante.
Sainte religion! c'est par toi qu'un prélat
Sur le trône, au désert, brille du même éclat:
S'il régit le clergé d'une cité polie,
Ou s'il terrasse au loin l'antique idolâtrie,
C'est toi, c'est ton esprit d'ardente charité
Qui pénètre son cœur de zèle et de bonté.
Dociles à ta voix les peuplades sauvages
A l'encens des cités unissent leurs hommages,
Et tes ministres saints, en proclamant tes lois,
Ont courbé l'univers sous le joug de la croix.

N. D. J. J.

1837.

CAROLINE.

LÉGENDE CANADIENNE.

Il est dans la vie des moments de joie et de bonheur, qui sont si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle toute sa vie. Ils sont séparés, et dispersés pour ainsi dire parmi tant d'autres moments tristes et malheureux, comme les étoiles sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit!

C'est une promenade à la chûte de Montmorency qui me suggère ces réflexions.

C'était au mois de Septembre de l'année 1831. Quiconque a passé quelques années de sa vie dans un collége, sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de Septembre.—J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un jeune homme sortant du séminaire ; il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami des siens et moi roulions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville: on arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversions la jolie rivière St. Charles et prenions la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

Vers onze heures nous admirions une cataracte moins considérable et moins large que Niagara, mais plus élevée. L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas que de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Il nous semblait voir une belle colonne d'albâtre incrustée de pierreries, dont toutes les parties auraient eu un mouvement oscillant, tant la masse d'eau écumait, tant elle est étroite et perpendiculaire. Le soleil y dardait ses rayons, et achevait de rendre le spectacle imposant.—Après avoir promené longtemps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous prîmes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets, que le temps semble avoir oubliés sur son passage, tristes monuments des faiblesses ou des vertus d'êtres, dont le nom même est souvent ignoré de leurs semblables. La situation de cette antiquité dans la patrie des voyageurs, où ces sortes de ruines sont si peu nombreuses, ne pouvait manquer de piquer encore davantage leur intérêt.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes; il n'y avait plus de chemin pour la voiture; nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. A notre droite et derrière nous, était un bois touffu; à notre gauche, on voyait au loin des campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et la citadelle de Québec; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi tombée, quelques poutres, un débri de toit. C'était là le but de notre voyage. Après en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails; nous parcourûmes tous ces restes d'habitation. Avec quel intérêt nous regardions chaque partie de pierre! Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans les escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés, nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides, nous en parcourions toutes les sinuosités; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battements d'ailes des chauves-souris, qui s'enfuyaient effrayées de se voir ainsi visitées dans leurs sombres et silencieuses demeures. J'étais jeune et craintif, le moindre son me frappait, je me serrais contre mon père, j'osais à peine respirer. Oh! non, jamais je n'oublierai cette promenade souterraine!—Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale, que nous heurtâmes du pied!... Nous y voici! s'écria l'ami de mon père. Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre, nous tenions fixés sur elle, nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C à moitié effacée.–Après un instant de morne silence, nous sortîmes à mon grand plaisir de ce séjour de mort. Nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin: on

y distinguait, par les inégalités du terrein, les allées des parterres, il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusque là je m'étais bien gardé de prononcer un mot, mais enfin la curiosité l'emporta, il fallait avoir l'explication de la pierre mystérieuse; je la demandai. Nous allâmes nous asseoir au pied d'un érable touffu, et l'ami de mon père commença son récit en ces termes:

Vous vous rappelez de l'intendant Bigot, qui gouvernait en Canada dans le siècle dernier. Vous n'ignorez pas ses déprédations, ses vols du trésor public; vous n'ignorez pas non plus que ses méfaits lui valurent en France la peine d'être pendu en effigie, de par l'ordre de sa Majesté Très-Chrétienne. Mais voici ce que vous ignorez peut-être. L'intendant, comme tous les favoris de l'ancien régime, voulait mener sur la terre vierge de l'Amérique le même train de vie et le même luxe que la noblesse féodale de la vieille Gaule. La révolution n'avait pas encore *nivelé*, voyez-vous. En conséquence, il se fit construire la maison de campagne, dont vous avez les ruines sous les yeux. C'est ici qu'il venait se distraire des fatigues de sa charge, et qu'il donnait des fêtes somptueuses, auxquelles assistait tout le beau monde de la capitale, sans même en excepter le Gouverneur. Rien ne manquait pour rendre ces fêtes solennelles et le séjour de ce nouveau Versailles agréable. La chasse, ce noble amusement de nos pères, n'occupait pas le dernier rang dans les plaisirs de l'intendant. Il y avait peu de chasseurs plus habiles et plus intrépides: léger comme un sauvage, il parcourait les forêts, escaladait les rochers, et ses compagnons de chasse avaient bien de la peine à le suivre à la poursuite du chevreuil et de l'ours. Aussi expert à tuer qu'à courir, il était rare qu'il manquât son coup, et qu'il n'abattît sa proie. Un jour donc, il se livrait ardemment, avec un petit nombre d'amis, à la poursuite d'un élan. L'animal vigoureux fuyait à travers les bois, sautait les fossés, les ravines; les chasseurs n'en étaient

que plus ardents de leur côté. L'intendant ne voit plus rien que la proie qui lui échappe; il la suit et dévance ses compagnons, qui l'ont bientôt perdu de vue. Enfin après une longue course, il rejoignit l'animal: celui-ci essoufflé, épuisé, était tombé à terre, et n'attendait plus que le coup de mort.

Content de sa victoire, le chasseur veut retourner sur ses pas, et rejoindre ses compagnons. Mais il les a laissés en arrière.... Où sont-ils? où est-il? Il s'aperçoit alors que son ardeur l'a entraîné trop loin, et qu'il est égaré au milieu d'une vaste forêt, sans savoir de quel côté se diriger pour en sortir. Le soleil était près de se coucher, et la nuit s'avançait. Dans cette perplexité, l'intendant prend le seul parti qui lui reste, il se remet en marche, tâche de retrouver ses traces, et reconnaître les lieux. Il parcourt les bois en tous sens, fait mille tours et détours, va et revient sur ses pas, mais le tout en vain, ses efforts sont inutiles. Dans cet affreux embarras, accablé de fatigue, les forces lui manquent, il s'arrête, se laisse tomber au pied d'un arbre. La lune se levait dans ce moment belle et brillante, et grâce à sa bienfaisante clarté, l'infortuné chasseur pouvait au moins distinguer les objets autour de lui. Plongé dans ses rêveries, il songeait à tous les inconvénients de sa triste position, lorsque tout-à-coup, il entend un bruit de pas, et aperçoit à travers les brouissailles quelque chose de blanc qui s'avance de son côté! on eût dit un fantôme de la nuit, un manitou du désert, un de ces génies que se plaît à enfanter l'imagination ardente et créatrice de l'indien. L'intendant effrayé se lève, il saisit son arme, il est prêt à faire feu.... Mais le fantôme est à deux pas de lui! Il voit un être humain, tel que les poètes se plaisent à nous représenter ces nymphes, légères habitantes des forêts. C'est la *sylphide* de Châteaubriand! c'est *Malx!* c'est *Velléda!!* Une figure charmante, de beaux grands yeux bruns, une blancheur éclatante; de longs cheveux noirs tombent en boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que la neige, le souffle léger du zéphir les fait

flotter mollement autour d'elle: une longue robe blanche négligemment jetée sur cette fille de la forêt achève d'en faire un type admirable. On croirait voir Diane ou quelqu'autre divinité champêtre. *Caroline*, car c'est son nom, enfant de l'amour, avait eu pour père un officier français d'un grade supérieur. Sa mère, indienne de la puissante tribu du Castor, était de la nation algonquine. C'est sur les bords de l'Outaouais qu'elle a donné le jour à Caroline.

A sa vue, l'intendant troublé la prie de s'asseoir. Il est frappé de sa beauté, il l'interroge, il la questionne, et lui raconte son aventure. Il finit par lui demander de le conduire, et de le guider hors du bois. La belle créole s'y prête avec grâce, et ce n'est qu'à leur arrivée à la maison de campagne, que l'intendant se fait connaître à son guide, et l'engage à demeurer au château.

Or, à présent, il faut savoir que l'intendant était marié; mais son épouse ne venait que rarement à la maison de plaisance. Cependant la renommée aux cent bouches ne manqua pas de répandre bientôt le bruit que l'intendant avait une maîtresse et qu'il la gardait à Beaumanoir. Ainsi se nommait le château en question. Ce bruit parvint aux oreilles de l'épouse, et ses visites à la campagne devinrent plus fréquentes. La jalousie est une terrible chose!

L'intendant couchait au rez-de-chaussée, dans une tourelle située au nord-ouest du château; dans l'étage au-dessus était un cabinet occupé par la belle protégée; un long corridor conduisait de ce dernier appartement à une grande salle, et à un petit escalier dérobé, qui donnait sur les jardins.

Le 2 Juillet 17..., voici ce qui se passait: c'était le soir, onze heures sonnaient à l'horloge, le plus profond silence régnait d'un bout du château à l'autre, tous les feux étaient éteints; la lune dardait ses pâles rayons à travers les croisées gothiques; le sommeil s'était emparé des nombreux habitants de cette demeure, la seule Caroline était éveillée.

Elle venait de se coucher, lorsque tout-à-coup la porte s'entr'ouvre, une personne masquée et vêtue de manière à ne pas être reconnue s'approche de son lit, et feint de lui parler. Elle veut crier, mais à l'instant on lui plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein!.... L'intendant réveillé aux cris de sa maîtresse, monte précipitamment à sa chambre. Il la trouve baignée dans son sang, le poignard dans la plaie. Il veut la rappeler à la vie, mais en vain; elle ouvre les yeux, lui raconte comment la chose s'est passée, lui jette un tendre regard, qui s'éteint pour toujours!... L'intendant éperdu parcourt tout le château, en poussant des cris lamentables: tout le monde est bientôt sur pied, on court, on cherche, mais l'assassin est échappé.

Jamais on n'a pu découvrir l'auteur de ce crime, mais en revanche la chronique rapporte bien des choses. Les uns ont vu descendre par l'escalier dérobé, une femme qui s'est enfuie dans le bois, c'est l'épouse de l'intendant; selon d'autres, c'est la mère de l'infortunée victime. Quoiqu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat.

L'intendant voulut que Caroline fût enterrée dans la cave du château, au-dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir.

Ainsi se termina le récit de notre vieil ami. Nous rejoignîmes notre voiture, et deux heures après nous étions de retour à la ville. Tout le long de la route, je repassai dans ma mémoire les événements de la journée, et je me promis bien de n'en jamais perdre le souvenir. Puisque l'occasion s'en est présentée, j'ai préféré en coucher le récit sur le papier, toujours plus sûr et plus fidèle que la meilleure mémoire.

AMÉDÉE PAPINEAU [1].

---

[1] M. A. Papineau, fils de l'Hon. Louis Joseph Papineau, est l'un des Protonotaires du District de Montréal.

1837.

LA PAUVRE FAMILLE.

Connaissez-vous tout ce qu'il règne d'amertume sous le toit de l'indigent? Connaissez-vous la longueur d'un jour sans pain? Avez-vous jamais compris tout ce qu'il y a de déchirant dans le tableau d'une pauvre famille à qui vous ne pouvez offrir que la stérilité de vos larmes? Si votre vie n'a jamais eu une de ces phases qui vous mettent en regard de la grande école de l'infortune, si vous êtes assez isolé pour ignorer encore tout ce qu'il y a de saignant dans les douleurs d'une agonie que la faim a déterminée, si vous avez vécu jusqu'à ce jour sans concevoir l'horreur de la situation d'une veuve, d'une mère de six enfants qui meurent en demandant du pain... Dieu me pardonne! je vous plains! vous êtes si malheureux d'ignorer le malheur que votre vie me fait peur! Je ne saurais pénétrer dans votre isolement d'égoïste, c'est plus froid qu'un tombeau!... Vous ne concevez donc pas la volupté qu'il y a de mêler des larmes de pitié à celles de l'infortune! Vous êtes coupable envers vous-même de vous être privé du plus pur des plaisirs! Pour moi, je ne troquerais pas une visite chez la bonne Geneviève, *à Louvois*, contre une de vos nôces de village.

Geneviève est mère de six pauvres petits enfants et veuve depuis un an; elle a en outre une grande fille de vingt ans et sa vieille mère qu'elle sert religieusement et à qui elle partage libéralement le fruit de son labeur: encore s'il suffisait! Mais il y a si longtemps que la pauvre centenaire se meurt, que la grande fille palpite dans les étreintes du désespoir, que la famille est dans la désolation et Geneviève dans le plus affreux dénûment.... pauvre Geneviève! il y a si longtemps que ses entrailles maternelles lui brûlent, que son esprit s'agite et se trouble, que le cœur lui saigne! ses caresses sont maintenant si stériles et son âme si percée des cris aigus des petits désespérés qui l'entourent, qu'elle est réduite à convoiter une place à côté de son époux dans la bière!

Ce souvenir est encore tout palpitant, il est profond comme un remords, (et la mort toute seule me l'arrachera avec mes autres souvenirs); je me rappellerai toute ma vie ma promenade à Louvois; j'étais rayonnant de gaité, car je n'avais pas encore connu qu'il vécût d'aussi malheureuses créatures.... mais je l'appris. J'allais passer l'humble demeure de Geneviève inaperçu, quand des cris plaintifs et imprégnés de tout ce qu'il peut y avoir de tristesse dans la voix vinrent frapper mes oreilles.

—Pau...au...vres enfants, disait la voix d'un lugubre accent.

Puis un morne silence succédait.

—Tu n'as donc pas de pain, maman? criaient à leur tour les petits innocents que la faim tourmentait.

O que je regrettais d'avoir dîné! J'aurais voulu me voir riche comme Crésus, oui! ils en auraient eu du pain... pour leur vie! J'aurais eu tant de plaisir à les voir manger; j'aurais été trop heureux, le bon Dieu ne le voulut pas! J'embrassais les petits enfants, je les serrais dans mes bras, puis de grosses larmes pleines de feu me roulaient dans les yeux; tant de désolation à la fois me fendaient le cœur: jusqu'alors il était vierge encore de chagrins.... il était nourri d'allégresse; j'avais été heureux: je ne le fus plus! Mais aussi pour un pauvre enfant de douze ans, quelle épreuve! Ce fut assez pour une âme faite comme la mienne de ces commotions que j'éprouvai pour me faire abjurer le bonheur de la terre.... le bonheur! sa seule idée me froisse désormais, car cela reste fixe comme un souvenir de la patrie!...La pauvre famille, elle se désola longtemps encore dans les angoises de la faim avant de l'appaiser. Dieu tout seul qui est le père de la veuve et de l'orphelin pouvait opérer un miracle pour les infortunés, et ce fut Dieu tout seul qui le fit! Ils vont donc reprendre leur calme ceux que l'on croyait abandonnés; ils pleureront encore, mais ce sera de joie, de bonheur et de gratitude!.... leur gaité précèdera l'aurore du lendemain, les jours mauvais seront passés, l'horizon de leur vie s'éclaircira, elle sera pure comme leur âme! Comme ils vont bénir le bon Dieu, comme elle sera

touchante et belle leur prière !.... C'est réservé à la plume d'un poète, à la plume de madame Emile de Girardin, de le dire avec dignité. Ce serait à madame Aglaé de Corday à soupirer des vers, à tirer des sons d'un pathétique chalumeau, à épancher l'âme de sa poésie comme un calice de parfums....

Le ciel avait repris une teinte de rose,
La brise soufflait pure... oh ! comme elle repose !
Comme la paix la tient dans un sommeil profond !
Le calme dans leurs traits se répand, et leur front,
Leur front brille serein comme en un jour de fête,
L'auréole de joie environne leur tête...
Qu'il sera doux le jour qui suit, qu'il sera beau !
Jésus vient d'exaucer des enfants au berceau...
Des soupirs d'un enfant l'éloquente prière
Prouve toujours Jésus un charitable père,
Prêt à calmer partout les cris du malheureux,
Qui l'aime dans l'orage, et qui bénit les cieux !. .
A genoux, des enfants s'étaient mis en prière :
Ils demandaient pour eux... du pain, et pour leur mère !
Les pleurs accompagnaient la ferveur de leur vœu ;
Leurs cœurs sont pleins d'amour et d'espérance en Dieu...
Ils s'offraient pour leur mère... et ce saint sacrifice
Plus que leurs vœux encor rendit Jésus propice.
Le Dieu qui nourrissait tout son peuple au désert
Pouvait-il délaisser... son cœur l'eût-il souffert ?...
Pour la seconde fois une manne nouvelle
Vint nourrir au désert cette troupe fidèle ;
Le pasteur du troupeau qui, courbé sous les ans,
Pour la dernière fois visitait ses enfants,
Par la secrète main qui conduit le miracle
Venait bénir encor, bien loin du tabernacle,
Un reste de chrétiens isolé du saint lieu :
Il rendit au bonheur *la famille de Dieu !...*

J. G. Barthe.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

1. La chanson nationale, par excellence, des Canadiens-français, *A la claire fontaine*, est une belle imitation d'une vieille ronde française qui se chante encore dans certaines parties de la France. Comme on le voit en comparant les deux mélodies, le poète canadien a rendu avec plus de bonheur d'expression, avec plus d'âme, avec plus de poésie, les sentiments d'un amant malheureux, que le poète français. Le canevas a tellement été changé et embelli par la broderie, que nous pouvons réclamer, comme poésie canadienne, ce chant si naïf et si suave à nous transmis par nos aïeux et que nous transmettrons à nos arrières-neveux; car, comme le dit très bien La Harpe, en citant les emprunts faits par des grands poètes à des poètes médiocres: les esprits supérieurs prennent leur bien où ils le trouvent. Voici la ronde française, telle que nous la donne M. Charles Monselet, dans une nouvelle, publiée cette année, et portant le titre de "La Bouteille vide et la Feuille de "Rose":

Dans l'eau d'une fontaine
Me suis lavé les pieds;
D'une feuille de chêne
Me les suis essuyés.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé!

J'ai entendu la voix
D'un rossignol chanter;
Chante, rossignol, chante,
Tu as le cœur tant gai.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé!

Tu as le cœur tant gai,
Et moi, je l'ai navré:
C'est de mon ami Pierre,
Qui s'en est allé.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé!

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1815.

La Rose et l'Immortelle—Fable—D. R. D. M.,. 84
L'Homme-Dieu—Poésie, ... 85
Le Régime du Bourguignon—Poésie—J. D. Mermet,.................. 86
La Main—Poésie—J. D. Mermet,. 87

1816.

L'Art Indéfinissable—Poésie—J. D. Mermet,............................. 89
Chambly—Poésie—J. D. Mermet,... 90

1817.

Satire contre l'Avarice—M. Bibaud,.. 91

1818.

Satire contre l'Envie—M. Bibaud,... 97
Satire contre la Paresse—M. Bibaud,...................................... 104

1819.

Satire contre l'Ignorance—M. Bibaud,.................................. 111

1820.

Le Berger Malheureux—Poésie—A. N. M.,................................ 118

1823.

Essai Analytique sur le Paradis Perdu de Milton—Prose—Charles Mondelet et William Vondelvelden,............ 119
L'Enfant Précoce—Poésie—D. B. Viger,......................... 147
La Vanité—Poésie—D. B. Viger,.. 148
L'Echappée—Poésie—D. B. Viger,.. 149
Le Lion, l'Ours et le Renard—Fable—D. B. Viger,................ 149

1825.

Chanson Patriotique—A. N. Morin,.. 150

1826.

La Chanson du Voyageur Canadien—Dominique Mondelet,............ 152

1827.

Les Boucheries—Poésie—J. D. Mermet,................................... 153
L'Iroquoise—Prose, ... 156

1828.

Le Nouvel An—Chanson,.. 173
Le Héros Canadien—Poésie—M. Bibaud,................................ 174
La Rose et son Bouton—Poésie—Jean Jacques Lartigue,............ 177
Chanson—D. B. Viger,.. 178
Les Bons Conseils—Poésie,.. 180
Chanson Batelière,... 180

1829.

Hymne Nationale—Isidore Bédard,.. 182

1830.

La Distribution des Prix aux Collèges—Poésie,........................ 183
Chanson de Noces,... 184

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1831.

Le Voltigeur—Poésie, ... 185
Plaintes et Espoir—Poésie, ... 186
L'Iroquoise—Hymne de Guerre—Melthène, ... 188
Mes souhaits—Poésie, ... 189
Chanson, ... 191
A mes Compatriotes—Poésie—Un Canadien, ... 192
Chant du Vieillard sur l'Etranger, ... 193
Agar dans le désert—Poésie—Léon Potel, ... 194
La Pipe—Poésie—E. D. P., ... 196
Le Poète—Poésie—Z., ... 196
Le Beau Sexe Canadien—Poésie—Baptiste, ... 198

1832.

Le Canadien en France—Poésie—F. X. Garneau, ... 199
Le Voyageur—Elégie—F. X. Garneau, ... 201
Le Canadien—Chanson, ... 205
Ode à la Patrie—Melthène, ... 207
Avant tout je suis Canadien—Chanson, ... 208
Elégie, ... 209
Noël—Poésie, ... 211
Le dernier Jour de l'Année—Poésie, ... 212

1833.

Premier Janvier 1833—Poésie, ... 213
Dieu sauve le Canada—Chanson, ... 215
Le Jubilé—Poésie, ... 216
Actions de Grâces—Poésie, ... 217
Invocation à la Santé—Poésie—Pierre Laviolette, ... 219
L'Etranger—Poésie—F. X. Garneau, ... 222
Anniversaire du Vingt-et-un Mai—Poésie, ... 223
Points de vue de la Descente de la Montagne de Montréal—Poésie—Pierre Laviolette, ... 225
L'Automne—Poésie—Pierre Laviolette, ... 227
Chant de Noël—Pierre Laviolette, ... 230

1834.

Le Premier Jour de l'An—Poésie, ... 232
L'An 1834—Poésie—F. X. Garneau, ... 234
Pourquoi désespérer?—Poésie—F. X. Garneau, ... 235
La Harpe—Poésie—F. X. Garneau, ... 236
La Liberté, la Patrie et l'Honneur—Chanson, ... 238
Le Retour—Poésie—J. E. Turcotte, ... 239
L'Anniversaire du Grand Meurtre,—Poésie—J. E. Turcotte, ... 241
Le Marin—Poésie—F. X. Garneau, ... 242
Bonheur—Poésie, ... 243
Impromptu chanté le jour de la Saint Jean-Baptiste, ... 244
Ton Nom—Poésie—L. M., ... 245
Les Français aux Canadiens—Poésie—N. Aubin, ... 245
Mon Traîneau—Poésie—J. Phelan, ... 246
Le Poète Jeune Patriote—Poésie—Le Gascon, ... 248
Un espoir—Poésie—G. G., ... 249
Chant Patriotique, ... 249
Un Voyageur—Poésie, ... 251
Le Pont de Pierre—Prose—* * *, ... 253

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1835.

Mes Sentiments—Poésie,.. 255
Mes Vœux—Poésie,.. 256
Le Tombeau de Waller—Poésie,... 257
Couplets en l'honneur de la Saint Jean-Baptiste—N. Aubin,......... 259
Introduction de l'Industrie en Canada—Poésie—Le Frondeur,...... 260
La Suisse Libre—Chanson—N. Aubin,.. 262
La Tour de Trafalgar—Prose—George de Boucherville,............... 263
Le Juste Milieu—Poésie—N. Aubin,.. 275
Le Jeune Polonais—Poésie—N. Aubin,.. 277
La Somnambule—Romance—Pierre Petitclair,............................. 278
La Création du Monde—Poésie—F. M. Derome,.......................... 279
Une Entrée dans le Monde—Prose—N. Aubin,.............................. 279
Epitaphe de Napoléon—Poésie—N. Aubin,................................... 292
Démocrite—Poésie,... 293
L'Amour de la Patrie—Poésie—N. Aubin,..................................... 295
A Salaberry—Poésie—J. Phelan,.. 296
La Lucarne d'un Vieux Garçon—Prose—N. Aubin,......................... 298
Souvenir de Napoléon—Poésie,... 306
O Canada! mon Pays! mes Amours!—Chanson—George E Cartier, 308
Chant d'une Mère au berceau de son Enfant—N. Aubin,............... 309
Monsieur Desnotes—Prose—N. Aubin,... 310
La Pologne—Poésie—F. X. Garneau,... 322
Souvenirs—Poésie—N. Aubin,... 327
A Jenny—Poésie—N. Aubin,.. 328
Quarante ans—Poésie—N. Aubin,.. 329
A l'Hon. L. J. Papineau—Poésie—J. E. Turcotte,............................ 330
A l'Hon. L. J. Papineau—Poésie,... 332
Tristesse—Poésie—N. Aubin,.. 333

1836.

Réforme et Liberté—Poésie,.. 335
L'Avenir—Poésie—F. R. Angers,.. 336
Le Vingt-un Mai, Quatrième Anniversaire—Poésie—J. Phelan,....... 338
L'Erable—Poésie—R.,.. 339
Les Français en Canada—Poésie—N. Aubin,.................................. 341
Bazar des Dames Canadiennes—Poésie—J. E. Turcotte,................ 342
La Saint Jean-Baptiste—Chanson,.. 343
La Saint Jean-Baptiste—Chanson—Leblanc de Marconnay,............ 344
L'Emigré Français—Poésie—A. J. Ginguet,..................................... 345
La Misère du Peuple—Poésie,... 347
Notre Avenir—Poésie,.. 348

1837.

Le Jour de l'An—Chanson,.. 350
Les Plaisirs de l'Amour—Poésie—J. G. Barthe,.............................. 352
Réconciliation—Poésie—F. R. Angers,... 353
Au Peuple—Poésie,... 356
Départ de Mgr. Provencher pour la Rivière-Rouge—Poésie—
N. D. J. J.,.. 358
Caroline, Légende Canadienne—Prose—Amédée Papineau,............ 359
La Pauvre Famille—Prose—J. G. Barthe,....................................... 366

TABLE DES NOMS DES AUTEURS

PAR ORDRE ALPHABETIQUE.

Pages.

* * *, ... 253
A. N. M., ... 118
Angers, F. R., ... 336, 353
Aubin, N., ... 245, 259, 262, 275, 277, 278, 279, 292, 295, 298, 309, 310, 327, 328, 329, 333, 341

Baptiste, ... 198
Barthe, J. G., ... 352, 366
Bédard, Isidore, ... 182
Bibaud, M., ... 91, 97, 104, 111, 174, 178
Bon Conseil, Le, ... 3
Boucherville, George De, ... 263

Canadien, Le, ... 4
Canadien, Un, ... 192
Cartier, George E., ... 308

Derome, F. M., ... 279
D. R. D. M., ... 84

E. D. P., ... 196

Foucher, fils 4
Frondeur, Le, ... 260

Garneau, F. X., ... 199, 201, 222, 234, 235, 236, 242, 322
Gascon, Le, ... 248
G. G., ... 249
Ginguet, A. J., ... 345

Lartigue, Jean Jacques, ... 177
Laviolette, Pierre, ... 219, 225, 229, 230
Leblanc de Marconnay, ... 344
L. M., ... 245

Melthène, ... 188, 207
Mermet, J. D., ... 79, 81, 86, 87, 89, 90, 153
Mondelet, Charles, ... 119
Mondelet, Dominique, ... 152
Morin, A. N., ... 150

TABLE DES NOMS DES AUTEURS.

Pages.
N. D. J. J., ... 358

Papineau, Amédée, ... 359
Petitclair, Pierre, ... 278
Phelan, J., ... 246, 296, 338
Plamondon, L., ... 74
Potel, Léon, ... 194

Quesnel, Joseph, ... 7, 57, 59, 60, 62, 67, 70

R., ... 339

Turcotte, J. E., ... 239, 241, 330, 342

Viger, D. B., ... 147, 148, 149
Vondelvelden, William, ... 119

Z., ... 196

LE
RÉPERTOIRE NATIONAL
OU
RECUEIL
DE
LITTÉRATURE CANADIENNE.

> "Les chefs-d'œuvre sont rares, et les écrits sans défaut sont encore à naître."
>
> (*Le Canadien de* 1807.)

COMPILÉ ET PUBLIÉ PAR

J. HUSTON,

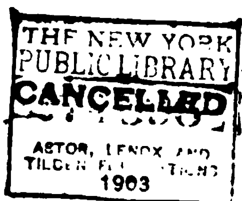
MEMBRE DE L'INSTITUT CANADIEN DE MONTRÉAL.

VOLUME II.

MONTRÉAL:

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON, RUE ST. NICOLAS.

1848.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
CANCELLED
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1903

LE RÉPERTOIRE NATIONAL

OU

RECUEIL

DE

LITTÉRATURE CANADIENNE.

1837.

AUX MANES D'HYACINTHE.

Il est un jour dernier qui finit tous nos jours,
L'arrêt nous est commun qui fixe notre cours!
....
Il était de ce monde où la plus belle vie
S'évanouit un jour,
Quand le timbre de mort résonna, dans la tour,
Le glas de l'agonie.
....
....
Sur le tertre isolé qui recèle sa tombe,
Au milieu des cyprès et des saules pleureurs,
Trop plein d'émotions, ami, verse des pleurs!...
Arrête là tes pas avec le jour qui tombe:
A genoux, près de l'urne, et le cœur plein d'ennui,
Contemple du tombeau le désert et le calme!
Prie! oh! prie aujourd'hui!
Que tes vœux soient touchants comme au sublime lieu!...
S'il est des jours de deuil, il est un jour de palme:
Jour grand, jour éternel, en la cité de Dieu,
Où règne la belle âme, assise avec les anges
Près du trône divin,
Chantant à son auteur un hymne de louanges,
Soupir brûlant du Séraphin!......

J. G. BARTHE.

1837.

CHANSON DE BERGER.

Vous, jeunes pastourelles,
Chérissez vos amants,
Vous en serez plus belles,
Les bergers plus constants.
Nous aurons en partage
Un bonheur permanent :
Et puis pour être sage
Peut-on faire autrement ?

Des sentiments factices
Sous des dehors trompeurs,
Voilà les artifices
Qui vous captent les cœurs.
Sans foi, puis sans constance,
Vous oubliez souvent
Un cœur dont l'espérance
Faisait tout le tourment !...

Désormais que vos charmes
Ne trompent plus d'amants ;
Croyez donc à nos larmes
Puis à nos sentiments.
La beauté qu'on adore
C'est l'ange de bonheur
Qui vous sourit encore
Dans le sein du malheur !

J. G. Barthe.

1837.

À MON AMIE.

Astre éclatant, qui dores ma chaumière,
Tu viens des jours m'apporter le plus beau ;
Répands ici tes gerbes de lumière,
L'objet aimé pour moi n'est plus nouveau :
Je le possède... il est là... qui soupire...
Son cœur se gonfle à l'approche du mien ;
Doux est son feu, plus doux est son empire...
C'est un ange-gardien.

Il fut un temps (ah ! pardonne à mes larmes !)
Où renonçant pour toujours au bonheur,
Je ne vis plus dans l'attrait de tes charmes
Que le néant... la nuit de mes douleurs.
Quand tu cessais de nous prêter tes flammes,
J'errais pensif... mais devine le lien
Qui dans ces temps avait reçu mon âme ?
C'était l'ange-gardien.

Absence, hélas ! que tu me fus cruelle...
Ton souvenir se rattache à mes pas...
Près d'Héloïse, aimable pastourelle,
Oseras-tu me livrer des combats ?
Non ; désormais plus de sollicitude,
Je m'abandonne à l'unique soutien
Qui calmera ma sombre inquiétude...
A cet ange-gardien.

ROMUALD CHERRIER (1).

1837.

CE QU'IL Y A DE GRAND CHEZ UN ENFANT.

Trouvez-moi, dans la nature, un être privilégié qui réunisse autant de soins inspirés par l'affection et la pitié que l'enfant au berceau, ou dans le premier lustre de sa carrière ; en savez-vous ? C'est que l'image de la divinité se reflète en lui et perce à travers la faiblesse de ses organes, perce dans son ingénuité ; c'est que vous avez parcouru la moitié de votre course et qu'arrivé à ce période, un regret amer suit le souvenir qui vous reporte aux premiers jours de votre enfance, quand vous dites avec le poète :

Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers !

Présent à la fois du ciel et de la nature, chef-d'œuvre du Créateur qui se complait en l'ouvrage de ses mains, l'enfant est fait pour intéresser à la fois le ciel et la terre, Dieu et la nature. Il y a de la divinité dans ses attraits ; dans ses

(1) M. Cherrier est avocat au barreau de Montréal.

yeux brille *quelque chose qui n'est pas de ce monde;* dans l'ensemble de sa figure règne une sévérité sainte, un sourire angélique qui charme, un heureux abandon qui entraîne! Deux choses surtout me captivent dans un enfant, sa prière et son sommeil: sa prière, elle est pure comme le parfum exhalé du calice des roses! La prière la plus sublime, celle que Dieu doit exaucer avec le plus de plaisir, c'est la sienne; la candeur qui l'accompagne dans cette fonction toute mystique, fait ressortir toute la dignité du cœur humain, toute la sublimité de l'âme, toute l'excellence de la foi du chrétien! Qui de vous n'a pas été remué jusqu'au plus profond de l'âme à la vue d'un enfant en prière, aux genoux de sa mère, faisant hommage de son innocente créature à Jésus enfant qui semble lui sourire ses grâces, épancher dans son sein, vierge encore des passions du monde, le trésor des divines faveurs? Y a-t-il rien sur terre qui puisse plus puissamment provoquer la libéralité d'un Dieu d'amour? Y a-t-il rien qui puisse mieux que cet ange tutélaire attirer la protection du ciel! Son berceau semble être sous l'escorte d'une légion d'anges; et n'y a-t-il pas quelque chose de religieux dans le silence qui règne autour de son berceau? Est-ce chez moi une mystification? l'effet magique d'un indicible préjugé? je ne sais; ce que je sais, c'est qu'à l'approche du berceau je me suis courbé le front comme je l'humilie spontanément devant la couche d'un mourant!...... O vous, famille heureuse que les cieux ont dotée de ce riche héritage, groupez-vous autour du berceau, entourez-le de votre respect! Le ciel jaloux revendique l'être sublime que vous possédez, il est fait pour le monde des intelligences, il vous sera ravi, il sera trôné sur les siéges d'or de la cité sainte, ce petit enfant! Dans ce monde, il communique avec les anges d'en haut qui le protègent; dans l'autre, il reposera dans le sein de Dieu! Voie précieuse qui renferme le saint parfum, l'encens du ciel! quel dépôt vous est commis? Plus grand qu'il apparaît petit, et pur comme l'innocence, il commande votre vénération. Comme enfant, c'est le symbole de la

vertu, il sera revêtu de l'immortalité, comme de sa robe blanche !

Il est de ces scènes qui se gravent dans le souvenir et qu'on est heureux de retrouver après quelques années ; une de celles dont l'impression est plus vive et plus durable, parce que c'est la nature qui l'offre, c'est de voir une mère, tremblant sur les jours de son enfant, lui donner un espoir qu'elle n'a point, consoler ses derniers moments en lui parlant du ciel, couvrir son désordre sous un aspect qui ment à son désespoir pour ranimer la vie qui s'échappe ! Pauvre mère ! ses tendres efforts, ses innocents subterfuges d'amour maternel sont superflus, sont inefficaces ! Quand elle baisera les yeux de son enfant ils seront froids, jamais ils ne reverront la lumière de ce monde.

LE SOMMEIL.

Dormez, petit enfant, votre prière est dite :
Elle est aussi suave et douce que le miel !
Et Dieu, lui qui l'entend quand l'enfant la récite,
Dieu vous attend au ciel !...

Là haut, au ciel, où sont les petits anges,
Pour chanter et bénir ton bon Jésus, enfant,
Pour soupirer toujours des accents de louanges
Et l'aimer constamment !...

Quand pour jamais, petit, tu quitteras la terre
Pour chanter, dans le ciel, de célestes chansons,
Quand tu ne prieras plus, aux genoux de ta mère,
Dieu ! que nous pleurerons !...

Mais tu prîras alors pour toute la famille,
Pour ton père et pour moi, ta mère, qui t'endort !
Avec ta sœur au ciel... elle était grande fille
Quand la surprit la mort !...

—Je t'aime tant, maman, crains-tu donc que je meure ?
Je vivrai pour te voir et pour t'aimer encor !...
Je gémis bien longtemps et puis enfin je pleure
Quand tu crains pour Lindor !...

—Ta fièvre est moins brûlante, innocent petit ange,
De ta pauvre maman Jésus aura pitié !...
Mon bonheur désormais sera pur, sans mélange...
Dieu ! rends-lui la santé !...

Demain tu seras mieux et tu suivras ton père,
Pour cueillir, dans les champs, les plus fraîches des fleurs :
Repose donc en paix sur le sein de ta mère
Qui va finir ses pleurs !...

—Mais avant de dormir, je veux que tu te places
A côté de Lindor, pour calmer ses tourments !...
Je veux aussi, maman, je veux que tu m'embrasses,
Car, quand je dormirai, ce sera pour longtemps.

J. G. Barthe.

1837.

À MON FRERE.

(TRADUIT DE L'ANGLAIS.)

Nous ne sommes que deux... dans la nuit du tombeau
Ils sont tous descendus... nos frères, du berceau !
Nous ne sommes que deux... Ah ! gardons pour la vie,
Gardons, dans son éclat, la chaîne qui nous lie.

Ton cœur bat sur mon cœur... le sang noble et sacré
Qui dans nos veines coule, et sans cesse a coulé,
C'est le sang d'un vieillard, franc, loyal et sincère,
C'est le sang de son sang... c'est le sang d'un vieux père !

L'amitié d'une mère ouvrit son sein pour nous,
(Puissent nos vœux du ciel désarmer le courroux !)
Dans le même berceau s'écoula notre enfance ;
Le même foyer vit de nos jeux l'inconstance.

Nos plaisirs enfantins... joie, ou malheur léger,
Tout s'épanchait dans l'âme, en un commun baiser ;
Ah ! puisse l'âge mûr, conserver pétillante
La flamme jusqu'ici, si longuement constante.

Nous ne sommes plus *qu'un*... que ce soit là le sceau
Qui d'un même cachet scelle un même tombeau !
Aujourd'hui, tenons-nous, épaule contre épaule,
Que demain, dos à dos, nous dormions sous le saule.

Romuald Cherrier.

1837.

L'ÉTRANGER (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

C'était le mardi gras de l'année 17—. Je revenais à Montréal, après cinq ans de séjour dans le nord-ouest. Il tombait une neige collante et, quoique le temps fût très calme, je songeai à camper de bonne heure ; j'avais un bois d'une lieue à passer, sans habitation ; et je connaissais trop bien le climat pour m'y engager à l'entrée de la nuit. Ce fut donc avec une vraie satisfaction que j'aperçus une petite maison, à l'entrée de ce bois, où j'entrai demander à couvert. Il n'y avait que trois personnes dans ce logis lorsque j'y entrai : un vieillard d'une soixantaine d'années, sa femme et une jeune et jolie fille de dix-sept à dix-huit ans qui chaussait un bas de laine bleue dans un coin de la chambre, le dos tourné à nous, bien entendu ; en un mot, elle achevait sa toilette. Tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite, avait dit le père comme je franchissais le seuil de la porte. Il s'arrêta tout court, en me voyant et, me présentant un siège, il me dit avec politesse : Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur, vous paraissez fatigué ; notre femme, rince un verre ; monsieur prendra un coup, ça le délassera.

Les habitants n'étaient pas aussi cossus dans ce temps-là qu'ils le sont aujourd'hui ; oh ! non. La bonne femme prit un petit verre sans pied, qui servait à deux fins, savoir : à boucher la bouteille et ensuite à abreuver le monde ; puis, le passant deux à trois fois dans le seau à boire suspendu à un crochet de bois derrière la porte, le bonhomme me le présenta encore tout brillant des perles de l'ancienne liqueur, que l'eau n'avait pas entièrement détachée, et me dit :

(1) Cette légende est extraite d'un roman, l'Influence d'un Livre, publié en 1837 par M. Philippe A. De Gaspé. M. De Gaspé est mort à Halifax il y a quelques années.

Prenez, monsieur, c'est de la franche eau-de-vie, et de la vergeuse; on n'en boit guère de semblable depuis que l'anglais a pris le pays.

Pendant que le bonhomme me faisait des politesses, la jeune fille ajustait une fontange autour de sa coiffe de mousseline, en se mirant dans le même seau qui avait servi à rincer mon verre; car les miroirs n'étaient pas communs alors chez les habitants. Sa mère la regardait en-dessous avec complaisance, tandis que le bonhomme paraissait peu content.—Encore une fois, dit-il, en se relevant de devant la porte du poêle et en assujettissant sur sa pipe un charbon ardent d'érable, avec son couteau plombé, tu ferais mieux de ne pas y aller, Charlotte.—Ah! voilà comme vous êtes toujours, papa; avec vous on ne pourrait jamais s'amuser.—Mais aussi, mon vieux, dit la femme, il n'y a pas de mal, et puis José va venir la chercher, tu ne voudrais pas qu'elle lui fît un tel affront?

Le nom de José sembla radoucir le bonhomme.

—C'est vrai, c'est vrai, dit-il entre ses dents: mais promets-moi toujours de ne pas danser sur le mercredi des cendres; tu sais ce qui est arrivé à Rose Latulipe....

—Non, non, mon père, ne craignez pas; tenez, voilà José.

Et en effet, on avait entendu une voiture; un gaillard, assez bien découplé, entra en sautant et en se frappant les deux pieds l'un contre l'autre; ce qui couvrit l'entrée de la chambre d'une couche de neige d'un demi-pouce d'épaisseur. José fit le galant; et vous auriez bien ri vous autres, qui êtes si bien nipés, de le voir dans son accoutrement des dimanches: d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d'étoffe noire dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs qui lui battait sur les talons, et enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge, complétaient cette bizarre toilette.

—Je crois, dit le bonhomme, que nous allons avoir un furieux temps; vous feriez mieux d'enterrer le mardi gras avec nous.

—Que craignez-vous, père, dit José, en se tournant tout-à-coup et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille, croyez-vous que ma guevale ne soit pas capable de nous traîner? Il est vrai qu'elle a déjà sorti trente cordes d'érable du bois; mais ça n'a fait que la mettre en appétit.

Le bonhomme réduit enfin au silence, le galant fit embarquer sa belle dans sa cariole, sans autre chose sur la tête qu'une coiffe de mousseline, par le temps qu'il faisait; s'enveloppa dans une couverte, car il n'y avait que les gros qui eussent des robes de peaux dans ce temps-là; donna un vigoureux coup de fouet à Charmante qui partit au petit galop, et dans un instant ils disparurent gens et bête dans la poudrerie.

—Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux, dit le vieillard, en chargeant de nouveau sa pipe.

—Mais, dites-moi donc, père, ce que vous avez à craindre pour votre fille; elle va sans doute ce soir chez des gens honnêtes.

—Ha! monsieur, reprit le vieillard, vous ne savez pas; c'est une vieille histoire, mais qui n'en est pas moins vraie! tenez: nous allons bientôt nous mettre à table; et je vous conterai cela en frappant la fiole.

—Je tiens cette histoire de mon grand-père, dit le bonhomme; et je vais vous la conter comme il me la contait lui-même:

Il y avait autrefois un nommé Latulipe qui avait une fille dont il était fou; en effet c'était une jolie brune que Rose Latulipe: mais elle était un peu scabreuse pour ne pas dire éventée.—Elle avait un amoureux nommé Gabriel Lepard, qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux; cependant, quand d'autres l'accostaient, on dit qu'elle lui en faisait passer. Elle aimait beaucoup les divertissements, si bien qu'un jour de mardi gras, un jour comme aujourd'hui, il y avait plus de cinquante personnes assemblées chez Latulipe; et Rose, contre son ordinaire, quoique coquette, avait tenu, toute la soirée, fidèle compagnie à son prétendu: c'était

assez naturel ; ils devaient se marier à Pâques suivant. Il pouvait être onze heures du soir, lorsque tout-à-coup, au milieu d'un cotillon, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Plusieurs personnes coururent aux fenêtres, et frappant avec leurs poings sur les chassis, en dégagèrent la neige collée en dehors afin de voir le nouvel arrivé, car il faisait bien mauvais. Certes ! cria quelqu'un, c'est un gros ; compte-tu, Jean, quel beau cheval noir ; comme les yeux lui flambent ; on dirait, le diable m'emporte, qu'il va grimper sur la maison. Pendant ce discours, le monsieur était entré et avait demandé au maître de la maison de se divertir un peu. C'est trop d'honneur nous faire, avait dit Latulipe, dégrayez-vous, s'il vous plait : nous allons faire dételer votre cheval. L'étranger s'y refusa absolument—sous prétexte qu'il ne resterait qu'une demi-heure, étant très pressé. Il ôta cependant un superbe capot de chat sauvage et parut habillé en velour noir et galonné sur tous les sens. Il garda ses gants dans ses mains, et demanda permission de garder aussi son casque, se plaignant du mal de tête.

—Monsieur prendait bien un coup d'eau-de-vie, dit Latulipe en lui présentant un verre. L'inconnu fit une grimace infernale en l'avalant ; car Latulipe, ayant manqué de bouteilles, avait vidé l'eau bénite de celle qu'il tenait à la main, et l'avait remplie de cette liqueur. C'était bien mal au moins.—Il était beau cet étranger, si ce n'est qu'il était très brun et avait quelque chose de sournois dans les yeux. Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit : J'espère, ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir et que nous danserons toujours ensemble.

Certainement, dit Rose à demi-voix et en jetant un coup d'œil timide sur le pauvre Lepard, qui se mordit les lèvres à en faire sortir le sang.

L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel renfrogné dans un coin ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit.

Dans un petit cabinet qui donnait sur la chambre de bal

était une vieille et sainte femme qui, assise sur un coffre, au pied d'un lit, priait avec ferveur; d'une main elle tenait un chapelet, et de l'autre se frappait fréquemment la poitrine. Elle s'arrêta tout-à-coup, et fit signe à Rose qu'elle voulait lui parler.

—Ecoute, ma fille, lui dit-elle; c'est bien mal à toi d'abandonner le bon Gabriel, ton fiancé, pour ce monsieur.—Il y a quelque chose qui ne va pas bien; car chaque fois que je prononce les saints noms de Jésus et de Marie, il jette sur moi des regards de fureur.—Vois comme il vient de nous regarder avec des yeux enflammés de colère.

—Allons, tantante, dit Rose, roulez votre chapelet, et laissez les gens du monde s'amuser.

—Que vous a dit cette vieille radoteuse? dit l'étranger.

—Bah, dit Rose, vous savez que les anciennes prêchent toujours les jeunes.

Minuit sonna et le maître du logis voulut alors faire cesser la danse, observant qu'il était peu convenable de danser sur le mercredi des cendres.

—Encore une petite danse, dit l'étranger.—Oh! oui, mon cher père, dit Rose; et la danse continua.

—Vous m'avez promis, belle Rose, dit l'inconnu, d'être à moi toute la veillée: pourquoi ne seriez-vous pas à moi pour toujours?

—Finissez donc, monsieur, ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'une pauvre fille d'habitant comme moi, répliqua Rose.

—Je vous jure, dit l'étranger, que rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose; dites: Oui... seulement, et rien ne pourra nous séparer à l'avenir.

—Mais, monsieur!... et elle jeta un coup d'œil sur le malheureux Lepard.

—J'entends, dit l'étranger d'un air hautain, vous aimez ce Gabriel? ainsi n'en parlons plus.

—Oh! oui..... je l'aime..... je l'ai aimé..... mais tenez, vous

autres gros messieurs, vous êtes si enjoleurs de filles que je ne puis m'y fier.

—Quoi! belle Rose, vous me croiriez capable de vous tromper, s'écria l'inconnu, je vous jure par ce que j'ai de plus sacré.... par....

—Oh! non, ne jurez pas; je vous crois, dit la pauvre fille; mais mon père n'y consentira peut-être pas?

—Votre père, dit l'étranger avec un sourire amer; dites que vous êtes à moi et je me charge du reste.

—Eh bien! oui, répondit-elle.

—Donnez-moi votre main, dit-il, comme sceau de votre promesse.

L'infortunée Rose lui présenta la main qu'elle retira aussitôt en poussant un petit cri de douleur; car elle s'était senti piquer, elle devint pâle comme une morte et prétendant un mal subit elle abandonna la danse. Deux jeunes maquignons rentraient dans cet instant, d'un air effaré, et prenant Latulipe à part, ils lui dirent:—Nous venons de dehors examiner le cheval de ce monsieur; croiriez-vous que toute la neige est fondue autour de lui, et que ses pieds portent sur la terre? Latulipe vérifia ce rapport et parut d'autant plus saisi d'épouvante, qu'ayant remarqué, tout-à-coup, la pâleur de sa fille auparavant, il avait obtenu d'elle un demi-aveu de ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu. La consternation se répandit bien vite dans le bal, on chuchotait et les prières seules de Latulipe empêchaient les convives de se retirer.

L'étranger, paraissant indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, continuait ses galanteries auprès de Rose, et tout en lui présentant un superbe collier en perles et en or: Otez votre collier de verre, belle Rose, et acceptez, pour l'amour de moi, ce collier de vraies perles.—Or, à ce collier de verre pendait une petite croix, et la pauvre fille refusait de l'ôter.

Cependant une autre scène se passait au presbytère de la paroisse où le vieux curé, agenouillé depuis neuf heures du

soir, ne cessait d'invoquer Dieu: le priant de pardonner les péchés que commettaient ses paroissiens dans cette nuit de désordre: le mardi gras.—Le saint vieillard s'était endormi, en priant avec ferveur, et était enseveli, depuis une heure, dans un profond sommeil, lorsque s'éveillant tout-à-coup, il courut à son domestique, en lui criant: Ambroise, mon cher Ambroise, lève-toi, et attèle vite ma jument. Au nom de Dieu, attèle vite. Je te ferai présent d'un mois, de deux mois, de six mois de gages.

—Qu'y-a-t-il? monsieur, cria Ambroise, qui connaissait le zèle du charitable curé; y a-t-il quelqu'un en danger de mort?

—En danger de mort! répéta le curé; plus que cela, mon cher Ambroise! une âme en danger de son salut éternel. Attèle, attèle promptement.

Au bout de cinq minutes, le curé était sur le chemin qui conduisait à la demeure de Latulipe et, malgré le temps affreux qu'il faisait, avançait avec une rapidité incroyable; c'était, voyez-vous, Ste. Rose qui applanissait la route.

Il était temps que le curé arrivât: l'inconnu en tirant sur le fil du collier l'avait rompu, et se préparait à saisir la pauvre Rose, lorsque le curé, prompt comme l'éclair, l'avait prévenu en passant son étole autour du col de la jeune fille et, la serrant contre sa poitrine où il avait reçu son Dieu le matin, s'écria d'une voix tonnante:—Que fais-tu ici, malheureux, parmi des chrétiens?

Les assistants étaient tombés à genoux à ce terrible spectacle, et sanglottaient en voyant leur vénérable pasteur qui leur avait toujours paru si timide et si faible, et maintenant si fort et si courageux, face-à-face avec l'ennemi de Dieu et des hommes.

—Je ne reconnais pas pour chrétiens, répliqua Lucifer en roulant des yeux ensanglantés, ceux qui, par mépris de votre religion, passent à danser, à boire et à se divertir, des jours consacrés à la pénitence par vos préceptes maudits; d'ailleurs,

cette jeune fille s'est donnée à moi, et le sang qui a coulé de sa main, est le sceau qui me l'attache pour toujours.

—Retire-toi, Satan, s'écria le curé, en lui frappant le visage de son étole, et en prononçant des mots latins que personne ne put comprendre. Le diable disparut aussitôt avec un bruit épouvantable, et laissant une odeur de soufre qui pensa suffoquer l'assemblée. Le bon curé, s'agenouillant alors, prononça une fervente prière en tenant toujours la malheureuse Rose, qui avait perdu connaissance, collée sur son sein, et tous y répondirent par de nouveaux soupirs et par des gémissements.

—Où est-il? où est-il? s'écria la pauvre fille en recouvrant l'usage de ses sens.—Il est disparu, s'écria-t-on de toutes parts.—Oh mon père! mon père! ne m'abandonnez pas! s'écria Rose, en se traînant aux pieds de son vénérable pasteur; emmenez-moi avec vous... Vous seul pouvez me protéger... je me suis donnée à lui... je crains toujours qu'il ne revienne... Un couvent! un couvent!—Eh bien, pauvre brebis égarée et maintenant repentante, lui dit le vénérable pasteur, venez chez moi, je veillerai sur vous, je vous entourerai de saintes reliques, et si votre vocation est sincère, comme je n'en doute pas après cette terrible épreuve, vous renoncerez à ce monde qui vous a été si funeste.

Cinq ans après, la cloche du couvent de...... avait annoncé depuis deux jours qu'une religieuse, de trois ans de profession seulement, avait rejoint son époux céleste, et une foule de curieux s'étaient réunis dans l'église, de grand matin, pour assister à ses funérailles. Tandis que chacun assistait à cette cérémonie lugubre avec la légèreté des gens du monde, trois personnes paraissaient navrées de douleur: un vieux prêtre agenouillé dans le sanctuaire priait avec ferveur, un vieillard dans la nef déplorait en sanglottant la mort d'une fille unique, et un jeune homme, en habit de deuil, faisait ses derniers adieux à celle qui fut autrefois sa fiancée: la malheureuse Rose Latulipe.

Ph. A. de Gaspé.

1837.

EMMA, OU L'AMOUR MALHEUREUX.

ÉPISODE DU CHOLÉRA À QUÉBEC EN 1832.

I.

Dans ces temps de désolation et de deuil général à jamais gravés dans notre mémoire que le choléra fit son apparition dans la capitale du Bas-Canada, quelles scènes déchirantes de douleur ne se déployèrent-elles pas à nos yeux? Qui ne sentit pas son cœur attendri à la vue de ces malheureux, qui laissant leur patrie pour chercher le repos et la vie sur une plage étrangère, n'y trouvaient que le péril et la mort? Les larmes coulent encore au récit de la misère de ces familles éplorées qui, après un voyage pénible sur une mer orageuse et remplie d'écueils, arrivées au terme de leur course, tombaient les tristes victimes du fléau régnant. Pleurons sur leur sort, nous qui avons été épargnés par l'ange exterminateur, nous à qui est échu le soin de publier l'histoire de ces malheurs. Quelle plume pourrait tracer dignement les progrès de la contagion, que l'on vit attaquer l'innocence et le bonheur, s'introduire dans le sein des familles tranquilles et désarmées, et y répandre la frayeur et la mort. Combien d'orphelins jetés dans l'abîme de la vie sans secours, sans conseil? Quel sera le partage de cette fille privée des auteurs de ses jours, de cette jeune épouse, abandonnée dans un pays lointain, sans appui, sans amis, au milieu de la perversité des villes? Les cris de l'amitié, les gémissements de l'amour retentissent encore à nos oreilles et portent le tribut de leurs regrets sur la tombe des morts. L'homme sensible aux maux de ses semblables ne refusera pas un souvenir détaché des annales de ces temps déplorables que nous lui présentons aujourd'hui.

C'est alors qu'un ministère public mal avisé, au lieu de prendre quelque moyen d'éloigner la contagion, faisait pro-

mener les victimes de la maladie, d'une extrêmité de la cité à l'autre. Le plan de préservation adopté était le choix d'un hôpital situé au milieu du faubourg le plus populeux de la ville. On était donc obligé de transporter les malades depuis le lieu de débarquement par les rues les plus fréquentées pour les rendre à demi-morts au point qui leur était destiné ; comme si l'on eût voulu nous donner le spectacle du fléau et nous instruire par avance de tous ses symptômes. Etaient-ce là de sages mesures contre une maladie que l'on disait contagieuse ? Il est insensé de croire que l'on peut incarcérer la contagion dans un chariot, comme un lion dans sa litière ! Le choléra ainsi promené sur son char de triomphe faisait déjà de terribles ravages et répandait partout la terreur et la mort. Tel était le déplorable état de notre cité, lorsque le trait que nous allons rapporter nous donna un exemple frappant des vicissitudes humaines.

Dans le centre de la cité vivait monsieur Dornière avec son épouse chérie et une fille, unique et tendre fruit de leur amour. Cette heureuse famille vivait sur les revenus d'une grande fortune amassée dans le négoce, auquel M. Dornière s'était livré dès son enfance. C'était un homme doué de toutes les qualités propres à faire le bonheur de la société qui l'entourait. Généreux et sensible, complaisant et enjoué, ne pensant qu'à faire le bien, il jouissait tranquillement du fruit des labeurs de sa jeunesse. D'ailleurs, uni à une épouse qui réunissait les qualités de l'âme aux grâces du corps, il ne pouvait être malheureux. Emma, (c'était le nom de sa fille,) l'objet des plus tendres soins de ses parents, avait crû sous l'aile de la vertu et de l'innocence ; née avec tous les dons que la nature dans ses jours de magnificence se plait à prodiguer à ses créatures favorites, elle semblait comme un ange placé sur la terre ; les ornements brillants de l'esprit se mariaient en elle aux qualités plus rares du cœur ; à peine atteignait-elle sa vingtième année ; sa démarche élégante, son air de mélancolie, ses beaux yeux noirs qui respiraient une langueur pleine d'amour avaient amené sur ses

pas un jeune homme de mérite, qui captivait toute son attention. Ses parents entrevoyaient avec plaisir l'espérance d'une alliance aussi heureuse et la favorisaient de tous leurs vœux. Tout semblait promettre aux deux jeunes amants un avenir de bonheur et de gloire.

Chaque jour pour eux se levait clair et serein ; la flamme dont ils brûlaient l'un pour l'autre était une flamme éternelle que rien ne pouvait éteindre.

Ainsi, tout protégeait leur amour et concourait à ériger sur des bases solides le superbe édifice de leur félicité. L'époque de leur hymen approchait même, lorsque le fléau exterminateur fit son apparition. Ce fut une consternation générale. Les parents de la jeune fille furent particulièrement frappés de terreur. Jetant un coup d'œil en arrière et considérant la longue suite d'années qu'ils avaient coulée dans une parfaite harmonie, il leur semblait apercevoir l'aurore du triste jour où l'orage allait succéder au calme, où ces fleurs qui avaient reverdi pendant un long printemps allaient s'épanouir pour toujours, où la mort devait venir frapper à leur porte. Madame Dornière, surtout, sentait bondir son cœur à chaque nouvelle des mortalités sans nombre que l'on annonçait. Déjà même des personnes de distinction étaient tombées les victimes du fléau ; le commerce languissait, les boutiques se fermaient en plusieurs endroits et les papiers publics n'étaient remplis que des progrès effrayants de la maladie.

II.

Cependant la jeune Emma, au sein de la tempête qui grondait autour d'elle, paraissait tranquille et sans inquiétude. La paix dans l'âme, la douceur sur le visage, elle filait le cours de ses heureux jours dans l'entretien de son fidèle amant. Eugène, (c'était son nom,) que la peur n'avait jamais ému, ne voyait la mort avec crainte qu'en pensant à sa tendre Emma. Craignant que la frayeur ne s'emparât d'elle, il ne paraissait que plus enjoué ; il n'était pas

de jeux et de plaisirs qu'il ne lui proposât pour divertir son esprit naturellement porté vers la mélancolie. C'était un de ces beaux jours d'été, remarquables par leur sècheresse, qu'il lui fit la proposition d'une promenade à la campagne chez une tante qu'ils avaient coutume de visiter. Avec l'aveu des parents le voyage fut résolu. On partit vers les onze heures du matin. Ils se flattaient d'avance du plaisir que la vue des champs allait leur procurer dans un temps où la chaleur et la poussière rendent le séjour des villes peu agréable. Emma jouissait de ce calme de l'âme si nécessaire dans ces moments de désastre, lorsqu'un trait empoisonné vint la frapper au cœur. La vue d'une malheureuse victime, déjà dans les convulsions de la maladie et traînée sur un chariot à demi-entr'ouvert qu'ils rencontrèrent en traversant une rue de la ville, porta le poison de la frayeur dans l'esprit de la jeune fille. A la vue de cet objet de douleur son cœur tressaillit. Le tremblement s'empare de tous ses membres et la pâleur de son visage indique toute l'agitation de son âme. Hélas! c'étaient les tristes augures des malheurs qui se conjuraient sur sa tête. En vain Eugène essaie de la distraire de cette funeste pensée, le trait était enfoncé trop avant; et la blessure était mortelle; Emma fut triste pour le reste de la journée. Telle on voit une biche timide, que le fer mal assuré du chasseur vient de frapper au flanc, traînant avec elle l'arme attachée à ses chairs, s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt; elle emporte dans son sein le germe de sa mort, et la blessure, de légère qu'elle était, affaiblissant les forces de la victime, cause enfin son entière destruction.

Cependant les chevaux dociles au fouet de leur maître emportaient avec vitesse leur léger fardeau, laissant loin derrière eux l'objet de la triste pensée. Déjà la campagne se découvre aux yeux des deux amants; un air plus frais, les fleurs des champs, les animaux bondissants sur les collines, le chant mélodieux des oiseaux, en un mot, toute la nature rassemblée semblait célébrer leur présence et leur

offrait ses mille beautés. Mais la tristesse d'Emma ne disparaissait pas. Bientôt on arriva au terme de la course. La tante les accueillant dans ses bras les reçut avec la plus grande joie. Après un repas champêtre où la frugalité se joignait à l'abondance, on alla dans un jardin magnifique respirer un moment le parfum des fleurs. Au bout d'une vaste allée s'élevait un berceau formé par une vigne qui s'entrelaçait amoureusement autour d'un orme majestueux, et retombant à une certaine hauteur formait un asile charmant contre lès rayons brûlants du soleil. Des bancs de gazon, élevés au dedans, invitaient à s'y reposer. Un ruisseau limpide coulait par derrière et le léger bruit de son cours mêlé aux chants des oiseaux d'alentour en faisait un petit Eden de délices. Un attrait invincible entraîna les deux amis à aller y goûter les charmes de la solitude. Mais Emma était toujours inquiète. Aux paroles affectueuses d'Eugène elle ne répondait que par des soupirs, elle qui aimait tant à savourer les délices d'épancher les secrets de son cœur dans celui d'Eugène.

—Emma, disait celui-ci, quelle malheureuse frayeur s'est emparée de toi! Ton visage est pâle, ta main est tremblante!

—Si tu connaissais, répondait-elle, les pressentiments de mon âme! Depuis que j'ai vu cette infortunée cruellement bercée dans ce chariot funèbre, son image me poursuit continuellement. Sommes-nous plus que les autres à l'abri de la contagion? qui sait, peut-être demain sera-ce notre tour à faire le voyage dans ce chariot?

Chère Emma, répliqua le jeune homme en laissant tomber sa tête sur les genoux de son amie, pourquoi troubler ton esprit de si cruelles idées? Ne crois pas que la maladie puisse se communiquer; si c'était seulement une question, le comité de santé, qui, parmi ses membres, compte même des gens de l'art, ferait-il passer au centre de la cité et par les rues les plus parcourues les malheureux attaqués du choléra? Non sans doute, ce serait une mesure trop im-

prudente et trop barbare. Que la paix renaisse dans ton cœur ; laissons-là ces tristes discours. Quels charmes ne nous offrent pas ces lieux ! que nous serions heureux......

—Les heures s'écoulent vite, Eugène, quand nous sommes seuls. Partons, près de ma mère nous nous entretiendrons de notre félicité ; il se fait déjà tard......

—Tes désirs sont mes lois ; tu souris, j'en bénis le ciel ; et ces arbres verdoyants ont été les seuls témoins de nos serments.

C'était ainsi qu'Eugène tâchait de ramener le calme dans le cœur épouvanté de son amie. Peines inutiles ! discours superflus ! Le destin avait prononcé sa sentence. Leurs noms étaient inscrits en lettres noires dans les régistres de la mort.

III.

Déjà le soleil avait parcouru les deux tiers de sa course, lorsque les deux jeunes amis se mirent en route. Rendus vers le milieu de leur chemin, tout-à-coup le ciel commença à s'obscurcir ; la chaleur était accablante, les fleurs se desséchaient jusqu'à la racine, le zéphir s'était retiré vers les montagnes, des colonnes de poussières s'élevaient dans les airs et l'astre du jour caché par les nuages ne se montrait que par courts intervalles. Hélas ! quels présages affreux pour la timide Emma, préoccupée de ses tristes réflexions.

—Vois-tu, dit-elle, ce nuage affreux qui s'avance au-dessus de nos têtes, il porte dans son sein le tonnerre et la mort? que ne sommes-nous rendus chez nous !

—Qu'as-tu à craindre, chère Emma, quand je suis près de toi? Les nuages passent vers l'occident et nous arrivons......

—Je ne suis jamais plus heureuse que quand je suis à tes côtés. Mais qui ne frémirait? entends-tu le bruit sourd et lugubre derrière ce nuage si noir? regarde,—il couvre déjà la ville de son ombrage funeste !...

En même temps un coup de tonnerre effrayant frappe

leurs oreilles ; les hauts clochers des églises se découvrent de temps en temps à leurs yeux à la faveur des longs sillons de lumière que laissent après eux des éclairs couleur de sang ; la pluie tombe par torrents ; les chevaux font voler la boue sous leurs pas rapides.

Eugène serrant sa compagne contre sa poitrine, la couvre de son manteau. Son œil étincelant à la vue des dangers semble défier tous les éléments conjurés contre Emma, et la foudre ne fût parvenue à elle, qu'en le frappant du premier coup. La distance était courte et l'on ne tarda pas à apercevoir la maison de M. Dornière. Quelle vue ! quelle arrivée ! Retournez plutôt sur vos pas, créatures infortunées ! les douleurs, les plaintes, les cris lugubres, la mort ont pris vos places ! Pourquoi vous hâter de courir à leur rencontre !

En ce moment le séjour du bonheur et de l'innocence avait été envahi par ses ennemis et retentissait de cris et de larmes ; la mort en était aux prises avec la vie ; le fléau, qui jusqu'alors avait respecté ce noble asile, venait d'en franchir le seuil. Madame Dornière était tombée sa victime. En vain déploie-t-on tous les appareils de l'art, en vain use-t-on de tous les secrets des charlatans, le feu dévorant a déjà gagné tout l'édifice qui menace ruine. C'est ce tableau funèbre qui s'offre aux yeux effrayés d'Emma, elle tremble, elle jette de profonds soupirs, elle court vers sa mère, l'embrasse étroitement et s'évanouit à ses pieds...... L'heure fatale est sonnée, madame Donière est déjà saisie du froid de la mort, ses yeux humides s'ouvrent un moment pour se retourner vers sa fille étendue à ses genoux, puis vers le ciel et se referment pour toujours.—On emporte Emma dans ses appartements et ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'elle revint à elle-même. Quelle crise pour un tendre époux, qui ne voyait de vie que dans la vie de son épouse chérie, qui voyait s'envoler en un clin d'œil, des années de bonheur ! Il se trouble, il gémit, il paraît un moment dépourvu de tout sentiment et erre comme un insensé

dans ses vastes appartements. Eugène ne peut résister à ces coups plus terribles pour lui que la foudre qui venait d'éclater, il tombe presque sans vie au chevet du lit de sa bien-aimée.

IV.

Cependant il ne fallait pas tarder de porter en terre le corps de madame Dornière, unique reste de tant de grâce, d'esprit et de vertus. En tout autre temps la voûte d'une église eût été ouverte à grands frais pour recevoir les cendres précieuses de cette femme vertueuse. Mais les églises rejetaient de leur sein les cholériques et une terre nouvelle placée hors des murs et loin des habitations avait été choisie pour cet objet. Ce fut vers ce lieu que le convoi funèbre s'achemina. M. Dornière, qu'on n'aurait pas reconnu tant il était défiguré, soutenu par Eugène, suivait dans un lugubre silence la bière solitaire. Quelques amis intimes formaient tout le cortége. Deux mois auparavant quelle multitude n'eût-on pas vu à sa suite? Dans ce règne de confusion et de deuil on oublie parents et amis; on n'entend nuit et jour que le bruit des voitures qui transportent les morts et les mourants, les médecins et les ministres de la religion.

Le chemin du cimetière est la route la plus fréquentée. Les cercueils ne sont pas chaque jour en quantité suffisante pour receler les morts. On les entasse les uns sur les autres. A peine les fosses sont-elles assez profondes pour cacher aux vivants ces honteux et tristes débris de notre misérable humanité. Un bras de fer que rien ne peut arrêter semblait s'appesantir sur nos têtes et couvrait notre cité infortunée de plaies qui saignent encore aujourd'hui.

Emma, se laissant aller à ses douleurs et toute remplie de l'idée de la perte qu'elle venait de faire, ne pouvait se consoler et refusait toute nourriture. A ses tourments se joignait la frayeur de la contagion, qui lui peignait les convulsions et la mort à ses côtés. Déjà l'amertume des larmes

avait laissé sur son tendre visage de longs sillons de douleur; son tempérament inaccoutumé à ces orages ne pouvait résister à tant de coups redoublés. Son père glacé d'effroi traînait des jours languissants et ne voyait qu'en frissonnant tous les objets de sa maison qui lui rappelaient de si cruels souvenirs. Eugène aux pieds de son amante lui adressait les plus douces consolations que la tendresse de son cœur pût lui fournir. Que n'eût-il pas fait pour ramener à la vie l'objet des larmes d'Emma.

Un soir (c'était le troisième depuis la mort de madame Dornière) Emma ne pouvant dissimuler sa frayeur, serrait Eugène contre son sein en lui prodiguant toute son affection. Les plus touchantes paroles tombaient de ses lèvres brûlantes.

—Hélas! disait-elle, qu'est-ce que la vie? un fantôme, un songe amer qui disparaît! ma tendre mère—et elle versait un torrent de larmes. Laissant tomber sa tête sur l'épaule d'Eugène, elle sembla goûter un moment de repos. De nouveaux charmes se découvrent à l'œil furtif et amoureux! moments d'extase! moments de félicité inexpressible! Tout-à-coup l'infortunée se relevant langoureusement et lançant autour d'elle des regards étincelants:

—Où sommes-nous, s'écrie-t-elle, une idée cruelle me tourmente et me poursuit...

—Repose-toi sans crainte, compte sur le sang qui coule dans mes veines, je ne veux vivre que pour toi......

—Que pouvons-nous? une intelligence divine, maîtresse de nos vies en dispose à son gré; soumettons-nous à ses décrets; que le ciel soit notre seul désir! La mort ne m'a isolée sur cette terre que pour mieux me fixer...

—Tu me fais frissonner, répond Eugène, quelles sinistres paroles! que la nuit te ramène le repos, je me retire, il se fait tard, adieu!

Un nuage sombre et lugubre venait de passer sur ce couple infortuné et leurs mains tremblantes se séparaient avec peine. Un secret pressentiment les avertissait que

c'étaient là leurs derniers adieux. Le ciel avait résolu de répandre la consternation dans cette famille, et la mort, son aveugle et cruel messager, confondait sous ses coups l'innocence et le crime.

V.

Il est des événements dans la vie que les génies les plus sublimes ne peuvent contempler qu'avec un regard incertain et effrayé. La nature se plait à se soustraire à la faible intelligence de l'homme pour lui dénoncer l'idée de sa faiblesse et le forcer à lever les yeux vers son Créateur. Les plus grands malheurs succèdent avec la rapidité de l'éclair aux courts moments de félicité et nous montrent dans un jour terrible le tableau de la vie humaine. Eugène, abandonné à ses chagrins, l'esprit tout rempli de crainte pour l'avenir de sa bien-aimée qu'il vient de laisser à une heure fort avancée, se promenait dans sa chambre en attendant avec anxiété le lever du jour pour accourir chez M. Dornière. Le sommeil était loin de ses paupières malgré ses veilles et ses peines.—Chère Emma, se disait-il, en quel état l'ai-je laissée ? Quelle pâleur mortelle sur son visage ! quel amoureux regard ! O créature adorable ! que ne puis-je au prix de mon sang ramener le calme dans ton cœur ! Puis Eugène jetait de profonds soupirs et tremblottait de tous ses membres. Il contemplait d'un œil égaré la flamme bleue de sa lampe dont la pâle et mourante lueur se reflétait sur les tapisseries de son cabinet et la comparait à l'image de l'agitation de son âme. Puis il reprenait :—Quels prestiges m'entourent ! la frayeur, la crainte, la débilité, le chagrin, tout cela ne dispose-t-il pas à la maladie ! S'il fallait ... cruelle idée... Ce serait bien la fin de ma vie ! oui, le soleil qui éclairera ses derniers moments luira à son couchant sur ma tombe.

Telles étaient les cruelles agitations dans lesquelles Eugène se débattait comme un criminel qui secoue ses chaînes. Le désespoir s'empare de son âme, et succombant sous le poids

de ses émotions, il tombe sur son fauteuil. A l'instant le sommeil verse ses pavots sur ses paupières et les songes voltigeants viennent se reposer sur son front accablé de vertige. Son imagination échauffée lui représente la mort et les tombeaux ; au milieu de ce tumulte il croit voir son amante dans toute la splendeur de ses charmes, elle lui paraît voluptueusement étendue dans ses bras, il croit l'apercevoir dans les convulsions de la maladie régnante ; elle lui adresse les plus tendres adieux, s'échappe de ses bras et s'envole vers le ciel qui s'entr'ouvre pour la recevoir. Eugène était ainsi bercé dans les bras des songes que la fermentation de son brûlant cerveau lui formait à plaisir, lorsqu'un coup se fit entendre à la porte.—Monsieur, dit un valet en entrant, on vous demande sans délai à la maison de M. Dornière. Ces paroles eurent l'effet de la foudre sur Eugène. Il part encore tout troublé. Quel tableau effroyable va se présenter à ses yeux ! O providence ! que tes desseins sont enveloppés de mystère ! pourquoi t'acharner ainsi contre la vertu et l'innocence ! Au moment où ils devaient mettre les lèvres au calice de la félicité humaine, tu te complais à les confondre cruellement ! La terre était-elle trop souillée pour les porter sur son sein !

En ce moment Mlle. Dornière est devenue la proie de la maladie ; l'art d'Hypocrate et tous ses secrets sont impuissants contre les progrès du mal. La jeune vierge se sent défaillir, le poison a pénétré dans son sein, ses membres sont tremblants, ses nerfs se contractent, la lividité se répand sur son visage, tous les symptômes d'une mort prochaine planent sur sa tête ; elle appelle son père, elle demande Eugène. C'est alors qu'il arrive ; ses yeux sont égarés, sa figure est l'image vivante du désespoir, ses jambes manquent sous lui. Il tombe aux pieds d'Emma, qui lui tend la main. La tranquillité semble alors renaître sur son front :—Cher Eugène, lui dit-elle, je meurs, console-toi, je vais rejoindre ma mère. L'Eternel règle nos moments selon ses désirs. Hélas ! je m'attendais à jouir de

la vie et je te l'avais consacrée! Près de toi je devais trouver la couronne du bonheur, mais le ciel en a voulu autrement. Emportée par un arrêt fatal, je pleurs notre cruelle séparation; mais une secrète pensée de mon cœur me crie qu'un jour nous serons réunis dans la région céleste. Vis heureux, que la vertu soit toujours ton guide, essuie tes larmes... je me sens défaillir... ciel!

A genoux au chevet de son lit Eugène couvrait de baisers la tendre main de son amie qui déjà se refroidit. Emma fait ses adieux à son père et tournant ses yeux vers le ciel, elle adresse à l'Eternel sa dernière prière.

En ce moment son visage rayonne, une lueur pâle semble se refléter sur ses traits... elle expire!—Eugène tombe sur le parquet plus mort que vif. Il ne devait pas survivre à sa bien-aimée, à qui il avait consacré le reste de ses jours. D'ailleurs est-il au pouvoir de la nature de résister à des chocs aussi terribles?

VI.

Il fallait procéder à rendre les derniers devoirs à l'infortunée avec cette funeste promptitude que requéraient les règlements. Une superbe bière reçut son corps, revêtu de ses plus beaux habillements et de ses joyaux les plus précieux. M. Dornière après avoir ainsi vu tous les objets de son affection s'ensevelir sous la terre, crut se trouver seul dans l'univers. La vue de sa maison lui parut insupportable, il la voua au silence et à l'abandon... Ayant laissé à Eugène des souvenirs non équivoques de son amitié, il s'embarqua pour l'Europe dès le lendemain. Eugène morne et silencieux, refusant la nourriture, sentait que sa manière de vivre le mènerait à une ruine certaine. Plusieurs fois même dans l'accès de ses douleurs, il saisit son poignard pour s'en percer le cœur, mais une idée de religion le retenait et lui disait d'attendre les décrets de Dieu sur sa destinée. La nuit était aussi triste pour lui que le jour, le sommeil ne reposait plus sur ses paupières; les pensées roulaient sans

suite dans son esprit égaré, lorsqu'une idée terrible, qui lui sembla tomber du ciel le frappa soudainement. Dans le silence des ténèbres il s'achemina vers le tombeau de son amante et à l'aide d'une échelle de corde dont il s'était muni il escalada la muraille du cimetière. Rendu à l'endroit où reposaient religieusement les restes de l'infortunée, il se jette contre la terre et l'arrose de ses larmes, il invoque la mort, il appelle à grands cris le nom de son amie :— " Emma! Emma! s'écrie-t-il en sanglottant, viens à mon secours, je t'appelle, et tu es sourde à ma voix! puis-je supporter la vie sans toi ; si tu me voyais faible et décharné comme je suis! Tu m'as dit que nous serions réunis dans le séjour des anges, ah! je le veux, oui, pour ne plus te quitter. O Dieu! je vous invoque! frappez votre indigne serviteur ; arrachez-lui le dernier souffle de vie ; oui, je l'espère, la divinité exaucera ma prière, mon corps reposera près du tien, et réunis sur la terre, nous serons réunis dans les cieux ; je veux m'ensevelir à tes côtés." Son corps était tremblant et affaissé comme si un lourd fardeau eût chargé ses épaules, lorsqu'un gémissement semblable au râle d'une victime qui tombe sous la hache sanglante, retentit à ses oreilles. Il tressaillit.... Qu'a-t-il entendu? Quelle est cette voix sortie du sein de la terre? Il est seul, au milieu des ténèbres, parmi les morts qui sont les seuls témoins ; de hautes murailles le séparent du reste des humains.—Un cruel pressentiment le domine. Est-ce la voix d'Emma? Recueillant le reste de ses forces, il enlève le peu de terre qui couvrait le cercueil. Sa main toute ensanglantée arrache avec force le couvercle de la bière qui était déjà soulevé. Qu'aperçoit-il? Emma, Emma, s'écrie-t-il, en tombant sur son cadavre et en l'embrassant de toute l'ardeur des étreintes d'un mourant. Les joyaux étaient tombés des doigts de l'amante infortunée, ses habits déchirés, ses bras dévorés, son sein meurtri. Eugène était trop faible pour soutenir l'horreur d'un tel spectacle. Sa prière est exaucée!

Déjà le soleil paraissait à l'horizon à travers de sombres

nuages et lançait une lumière incertaine, pour découvrir aux humains cette scène d'horreur, lorsque le gardien du cimetière arriva et trouva ce malheureux jeune homme privé de vie, et enlacé dans les bras d'un cadavre de jeune fille. Il recule de frayeur et appellent ses gens qui approchaient: Accourez voir la malheureuse que nous avons enterrée il y a quelques jours, elle n'était pas morte! Elle avait pris de l'opium, répond l'un d'eux, voyez quand elle s'est réveillée comme elle a déchiré ses beaux habits.

—Mais lui! reprend le gardien, c'est ce jeune homme qui suivait la bière! voyez ce que c'est que l'amour, il est venu s'ensevelir auprès de son amie; cours, toi, Jacques, dire cela à M.... qu'il envoie chercher les intéressés.

A cette nouvelle les parents d'Eugène plongés dans le deuil ordonnèrent de nouvelles cérémonies, et les deux amants furent ensevelis dans une même tombe. C'est là que viennent quelquefois jeter des fleurs les amants malheureux: triste souvenir d'une époque qui laissa des traces de douleur dans presque tous les cœurs! Puisse le ciel touché de tant de maux nous délivrer de nouvelles attaques d'un fléau qui fait encore aujourd'hui ressentir sa violence dans l'ancien monde!

U. J. Tessier (1).

1837.

AU CANADA.

"POURQUOI MON ÂME EST-ELLE TRISTE?"

Ton ciel est pur et beau; tes montagnes sublimes
Elancent dans les airs leurs verdoyantes cimes;
Tes fleuves, tes vallons, tes lacs et tes côteaux
Sont faits pour un grand peuple, un peuple de héros.
A grands traits la nature a d'une main hardie
Tracé tous ces tableaux, œuvres de son génie.

(1) M. Tessier est avocat au barreau de Québec.

Et, sans doute, qu'aussi, par un dernier effort,
Elle y voulut placer un peuple libre et fort,
Qui pût, comme le pin, résister à l'orage,
Et dont le fier génie imitât son ouvrage.
Mais, hélas! le destin sur ces hommes naissants
A jeté son courroux et maudit leurs enfants.
Il veut qu'en leurs vallons, chassés comme la poudre,
Il ne reste rien d'eux qu'un tombeau dont la foudre
Aura brisé le nom que l'avenir, en vain,
Voudra lire en passant sur le bord du chemin.
De nous, de nos aïeux la cendre profanée
Servira d'aliment au souffle de Borée;
Nos noms seront perdus et nos chants en oubli,
Abîme où tout sera bientôt enseveli.

II.

Ainsi chantait ma muse et sa lyre plaintive,
Comme le vent du soir, murmurait sur la rive;
Mais les échos muets étaient sourds à sa voix.
Et le peuple qu'autrefois
Enthousiasmaient ses chants, enivrait son histoire,
Peu soucieux de sa gloire,
S'endormait maintenant pour la première fois.
Hélas! dans son insouciance
Il passe comme un bruit qu'on oublie aussitôt:
Rien de lui ne dira son nom ni sa puissance;
Il s'éteindra comme un flot
Qui se brise sur le rivage,
Sans même à l'œil du matelot
Laisser empreinte son image.

Où sont, O Canada! tes histoires, tes chants?
Tes Delucs, tes Rousseaux, l'honneur de l'Helvétie,
Tous ces hommes enfin qu'illustrent les talents,
Qui font un peuple fier, grandissent la patrie,
Font respecter au loin son nom, ses lois, ses arts,
Et, pour sa liberté, lui servent de remparts?
L'étranger cherche, en vain, un nom cher à la science.
Notre langue se perd, et dans son indigence
L'esprit, ce don céleste, étincelle des Dieux,
S'éteint comme une lampe, ou comme dans les cieux
Une étoile filante au funeste présage.
Déjà, l'obscurité nous conduit au naufrage;

Et le flot étranger envahissant nos bords
De nos propres débris enrichit ses trésors.
Aveuglés sur le sort que le temps nous destine,
Nous voyons sans souci venir notre ruine.
O peuple subjugué par la fatalité,
Tu sommeilles devant l'oracle redouté.
Il rejette ton nom comme un arbre stérile,
Que l'on veut remplacer par un scion fertile.
Il dit : laissons tomber ce peuple sans flambeau,
Errant à l'aventure ;
Son génie est éteint, et que la nuit obscure
Nous cache son tombeau.

III.

Pourquoi te traînes-tu comme un homme à la chaîne,
Loin, oui, bien loin du siècle, où tu vis en oubli ?
L'on dirait que vaincu par le temps qui t'entraîne,
A l'ombre de sa faulx tu t'es enseveli ?
Vois donc, partout, dans la carrière,
Les peuples briller tour-à-tour,
Les arts, les sciences et la guerre
Chez eux signalent chaque jour.

Dans l'histoire de la nature,
Audubon porte le flambeau ;
La lyre de Cooper murmure,
Et l'Europe attentive à cette voix si pure
Applaudit ce chantre nouveau.

Enfant de la jeune Amérique,
Les lauriers sont encore verts ;
Laisse dans sa route apathique
L'Indien périr dans les déserts.
Mais toi comme ta mère, élève à ton génie
Un monument qui vive dans les temps ;
Il servira de fort à tes enfants :
Faisant par l'étranger respecter leur patrie.

Cependant, quand tu vois au milieu des gazons
S'élever une fleur qui dévance l'aurore,
Protège-là contre les aquilons
Afin qu'elle puisse éclore.
Honore les talents, prête-leur ton appui ;
Ils dissiperont la nuit

Qui te cache la carrière:
Chaque génie est un flot de lumière.
....
....

IV.

O peuples fortunés! ô vous! dont le génie
Au monde spirituel découvrit jusqu'aux Dieux,
Qui brillez dans les temps comme l'astre des cieux;
L'esprit est immortel, et chaque œuvre accomplie
Par sa divine essence est et sera toujours;
Dieu même n'en saurait interrompre le cours.
Ainsi Rome et la Grèce éternisant leur gloire,
A l'immortalité léguèrent leur mémoire.
L'Europe rajeunie, instruite à leurs leçons,
Poursuivit les travaux des Plines, des Platons;
Et l'homme remontant ainsi vers la nature,
Elève au créateur toujours la créature.
Mais pourquoi rappeler ce sujet dans mes chants?
La coupe des plaisirs efféminе nos âmes;
Le salpêtre étouffé ne jette point de flammes:
Dans l'air se perdent mes accents.
Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissons du monde inaperçus.
Je vois le temps venir, et de sa voix de glace
Dire, il était; mais il n'est plus.
Ma muse abandonnée à ces tristes pensées
Croyait déjà rempli pour nous l'arrêt du sort,
Et ses yeux parcourant ces fertiles vallées
Semblaient à chaque pas trouver un champ de mort.
Peuple, pas un seul nom n'a surgi de ta cendre;
Pas un, pour conserver tes souvenirs, tes chants,
Ni même pour nous apprendre
S'il existait depuis des siècles ou des ans.
Non! tout dort avec lui, langue, exploits, nom, histoire;
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire,
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence.

F. X. Garneau.

1837.

L'HOMME DE LABRADOR (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

Parmi les nombreux personnages groupés autour de l'âtre brûlant de l'immense cheminée, était un vieillard qui paraissait accablé sous le poids des ans. Assis sur un banc très bas, il tenait un bâton, à deux mains, sur lequel il appuyait sa tête chauve. Il n'était nullement nécessaire d'avoir remarqué la besace, près de lui, pour le classer parmi les mendiants. Autant qu'il était possible d'en juger dans cette attitude, cet homme devait être de la plus haute stature. Le maître du logis l'avait vainement sollicité de prendre place parmi les convives ; il n'avait répondu à ses vives sollicitations que par un sourire amer et en montrant du doigt sa besace.—C'est un homme qui fait quelques grandes pénitences, avait dit l'hôte, en rentrant dans sa chambre à souper, car malgré mes offres, il n'a voulu manger que du pain.—C'était donc avec un certain respect que l'on regardait ce vieillard qui semblait absorbé dans ses pensées. La conversation s'engagea néanmoins, et Amand eut soin de la faire tourner sur son sujet favori. Oui, messieurs, s'écria-t-il, le génie et surtout les livres n'ont pas été donnés à l'homme inutilement ! avec les livres on peut évoquer les esprits de l'autre monde ; le diable même. Quelques incrédules secouèrent la tête, et le vieillard appuya fortement la sienne sur son bâton.

—Moi-même, reprit Amand, il y a environ six mois, j'ai vu le diable sous la forme d'un cochon.

Le mendiant fit un mouvement d'impatience et regarda tous les assistants.

—C'était donc un cochon, s'écria un jeune clerc notaire, bel esprit du lieu.

---

(1) Cette légende est extraite du roman de M. De Gaspé, l'Influence d'un Livre.

Le vieillard se redressa sur son banc, et l'indignation la plus marquée parut sur ses traits sévères.

—Allons, monsieur Amand, dit le jeune clerc notaire, il ne faudrait jamais avoir mis le nez dans la science pour ne savoir pas que toutes ces histoires d'apparitions ne sont que des contes que les grand'mères inventent pour endormir leurs petits enfants.

Ici, le mendiant ne put se contenir davantage :—Et moi, monsieur, je vous dis qu'il y a des apparitions, des apparitions terribles, et j'ai eu lieu d'y croire, ajouta-t-il en pressant fortement ses deux mains sur sa poitrine.

—A votre âge, père, les nerfs sont faibles, les facultés affaiblies, le manque d'éducation, que sais-je, répliqua l'érudit.

—A votre âge! à votre âge! répéta le mendiant, ils n'ont que ce mot dans la bouche. Mais, monsieur le notaire, à votre âge, moi, j'étais un homme ; oui, un homme. Regardez, dit-il, en se levant avec peine à l'aide de son bâton ; regardez, avec dédain même, si c'est votre bon plaisir, ce visage étique, ces yeux éteints, ces bras décharnés, tout ce corps amaigri ; eh bien ! monsieur, à votre âge, des muscles d'acier fesaient mouvoir ce corps qui n'est plus aujourd'hui qu'un spectre ambulant. Quel homme osait alors, continua le vieillard avec énergie, se mesurer avec Rodrigue, surnommé bras-de-fer? et quant à l'éducation, sans avoir mis, aussi souvent que vous, le nez dans la science, j'en avais assez pour exercer une profession honorable, si mes passions ne m'eussent aveuglé. Eh bien ! monsieur, à vingt-cinq ans une vision terrible, (et il y a de cela soixante ans passés,) m'a mis dans l'état de marasme où vous me voyez. Mais, mon Dieu, s'écria le vieillard, en levant vers le ciel ses deux mains décharnées : si vous m'avez permis de traîner une si longue existence, c'est que votre justice n'était pas satisfaite! Je n'avais pas expié mes crimes horribles! Qu'ils puissent enfin s'effacer, et je croirai ma pénitence trop courte.

Le vieillard, épuisé par cet effort, se laissa tomber sur son siége, et des larmes coulèrent le long de ses joues étiques.

—Ecoutez, père, dit l'hôte, je suis certain que monsieur n'a pas eu intention de vous faire de la peine.

—Non, certainement, dit le jeune clerc en tendant la main au vieillard, pardonnez-moi; ce n'était qu'un badinage.

—Comment ne vous pardonnerais-je pas, dit le mendiant, moi qui ai tant besoin d'indulgence.

—Pour preuve de notre réconciliation, dit le jeune homme, racontez-nous, s'il vous plait, votre histoire.

—J'y consens, dit le vieillard, puisque la morale qu'elle renferme peut vous être utile, et il commença ainsi son récit:—

A vingt ans j'étais un cloaque de tous les vices réunis: querelleur, batailleur, ivrogne, débauché, jureur et blasphémateur infâme; mon père, après avoir tout tenté pour me corriger, me maudit, et mourut ensuite de chagrin. Me trouvant sans ressource, après avoir dissipé mon patrimoine, je fus trop heureux de trouver du service comme simple engagé de la compagnie de Labrador. C'était au printemps de l'année 17—, il pouvait être environ midi, nous descendions dans la goëlette *la Catherine*, par une jolie brise; j'étais assis sur la lisse du gaillard d'arrière, lorsque le capitaine assembla l'équipage et lui dit: Ah ça! enfants, nous serons, sur les quatre heures, au poste du diable; qui est celui d'entre vous qui y restera? Tous les regards se tournèrent vers moi, et tous s'écrièrent unanimement: Ce sera Rodrigue bras-de-fer. Je vis que c'était concerté; je serrai les dents avec tant de force que je coupai en deux le manche d'acier de mon calumet, et frappant avec force sur la lisse où j'étais assis, je répondis dans un accès de rage: Oui, mes mille tonnerres, oui, ce sera moi; car vous seriez trop lâches pour en faire autant; je ne crains ni Dieu ni diable, et quand Satan y viendrait je n'en aurais pas peur. Bravo! s'écrièrent-ils tous. Huzza! pour Rodrigue. Je voulus rire à ce compliment; mais mon ris ne fut qu'une grimace affreuse,

et mes dents s'entre-choquèrent comme dans un violent accès de fièvre. Chacun alors m'offrit un coup, et nous passâmes l'après-midi à boire. Ce poste de peu de conséquence était toujours gardé, pendant trois mois, par un seul homme qui fesait la chasse et la pêche, et quelque petit trafic avec les sauvages. C'était la terreur de tous les engagés, et tous ceux qui y avaient resté, avaient raconté des choses étranges de cette retraite solitaire; de là, son nom de: Poste du diable—en sorte que depuis plusieurs années on était convenu de tirer au sort pour celui qui devait l'habiter. Les autres engagés qui connaissaient mon orgueil, savaient bien qu'en me nommant unanimement, la honte m'empêcherait de refuser, et par là, ils s'exemptaient d'y rester eux-mêmes, et se débarrassaient d'un compagnon brutal qu'ils redoutaient tous.

Vers les quatre heures, nous étions vis-à-vis le poste dont le nom me fait encore frémir, après un laps de soixante ans; et ce ne fut pas sans une grande émotion, que j'entendis le capitaine donner l'ordre de préparer la chaloupe. Quatre de mes compagnons me mirent à terre avec mon coffre, mes provisions et une petite pacotille pour échanger avec les sauvages, et s'éloignèrent aussitôt de ce lieu maudit. Bon courage! bon succès! s'écrièrent-ils d'un air moqueur, une fois éloignés du rivage. Que le diable vous emporte tous, mes!... que j'accompagnai d'un juron épouvantable. Bon, me cria Joseph Pelchat, à qui j'avais cassé deux côtes six mois auparavant; bon, ton ami le diable te rendra plus tôt visite qu'à nous. Rappelle-toi ce que tu as dit. Ces paroles me firent mal. Tu fais le drôle, Pelchat, lui criais-je; mais suis bien mon conseil, fais-toi tanner la peau par les sauvages; car si tu me tombes sous la patte dans trois mois, je te jure par.... (autre exécrable juron) qu'il ne t'en restera pas assez sur ta maudite carcasse, pour raccommoder mes souliers. Et quant à toi, me répondit Pelchat, le diable n'en laissera pas assez sur la tienne pour en faire de la babiche. Ma rage était à son comble! Je saisis un caillou, que je lançai avec

tant de force et d'adresse, malgré l'éloignement de la terre, qu'il frappa à la tête le malheureux Pelchat et l'étendit sans connaissance, dans la chaloupe. Il l'a tué! s'écrièrent ses trois autres compagnons, un seul lui portant secours tandis que les deux autres fesaient force de rames pour aborder la goëlette. Je crus, en effet, l'avoir tué, et je ne cherchai qu'à me cacher dans le bois, si la chaloupe revenait à terre; mais une demi-heure après, qui me parut un siècle, je vis la goëlette mettre toutes ses voiles et disparaître. Pelchat n'en mourut pourtant pas subitement, il languit pendant trois années, et rendit le dernier soupir en pardonnant à son meurtrier. Puisse Dieu me pardonner au jour du jugement, comme ce bon jeune homme le fit alors.

Un peu rassuré, par le départ de la goëlette, sur les suites de ma brutalité, (car je réfléchissais que si j'eusse tué ou blessé Pelchat mortellement, on serait venu me saisir,) je m'acheminai vers ma nouvelle demeure. C'était une cabane d'environ vingt pieds carrés, sans autre lumière qu'un carreau de vitre au sud-ouest; deux petits tambours y étaient adossés; en sorte que cette cabane avait trois portes. Quinze lits, ou plutôt grabats, étaient rangés autour de la pièce principale. Je m'abstiendrai de vous donner une description du reste: ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

J'avais bu beaucoup d'eau-de-vie pendant la journée, et je continuai à boire pour m'étourdir sur ma triste situation: en effet j'étais seul sur une plage éloignée de toute habitation; seul avec ma conscience! et, Dieu! quelle conscience! Je sentais le bras puissant de ce même Dieu, que j'avais bravé et blasphémé tant de fois, s'appesantir sur moi; j'avais un poids énorme sur la poitrine. Les seules créatures vivantes, compagnons de ma sollitude, étaient deux énormes chiens de Terre-Neuve, à peu-près aussi féroces que leur maître. On m'avait laissé ces chiens pour faire la chasse aux ours rouges, très communs dans cet endroit.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'avais soupé, je fumais ma pipe, près de mon feu, et mes deux chiens dor-

maient à mes côtés; la nuit était sombre et silencieuse, lorsque, tout-à-coup, j'entendis un hurlement si aigre, si perçant que mes cheveux se hérissèrent. Ce n'était pas le hurlement du chien ni celui plus affreux du loup: c'était quelque chose de satanique. Mes deux chiens y répondirent par des cris de douleur, comme si on leur eût brisé les os. J'hésitai; mais l'orgueil l'emportant, je sortis armé de mon fusil chargé à trois balles; mes deux chiens, si féroces, ne me suivirent qu'en tremblant. Tout était cependant retombé dans le silence, et je me préparais déjà à rentrer lorsque je vis sortir du bois un homme suivi d'un énorme chien noir; cet homme était au-dessus de la moyenne taille et portait un chapeau immense, que je ne pourrais comparer qu'à une meule de moulin, et qui lui cachait entièrement le visage. Je l'appelai, je lui criai de s'arrêter; mais il passa, ou plutôt coula comme une ombre, et lui et son chien s'engloutirent dans le fleuve. Mes chiens tremblant de tous leurs membres s'étaient pressés contre moi et semblaient me demander protection.

Je rentrai dans ma cabane saisi d'une frayeur mortelle; je fermai et barricadai mes trois portes avec ce que je pus me procurer de meubles; et ensuite mon premier mouvement fut de prier ce Dieu que j'avais tant offensé et lui demander pardon de mes crimes: mais l'orgueil l'emporta, et repoussant ce mouvement de la grâce, je me couchai, tout habillé, dans le douzième lit, et mes deux chiens se placèrent à mes côtés. J'y étais depuis environ une demi-heure, lorsque j'entendis gratter sur ma cabane comme si des milliers de chats, ou autres animaux, s'y fussent cramponés avec leurs griffes; en effet je vis descendre dans ma cheminée et remonter avec une rapidité étonnante, une quantité innombrable de petits hommes hauts d'environ deux pieds; leurs têtes ressemblaient à celles des singes et étaient armées de longues cornes. Après m'avoir regardé un instant, avec une expression maligne, ils remontaient la cheminée avec la vitesse de l'éclair, en jetant des éclats de rires diaboliques.

Mon âme était si endurcie que ce terrible spectacle, loin de me faire rentrer en moi-même, me jeta dans un tel accès de rage, que je mordais mes chiens pour les exciter, et que saisissant mon fusil je l'armai et tirai avec force la détente, sans réussir pourtant à faire partir le coup. Je faisais des efforts inutiles pour me lever, saisir un harpon et tomber sur les diablotins, lorsqu'un hurlement plus affreux que le premier me fixa à ma place. Les petits êtres disparurent, il se fit un grand silence, et j'entendis frapper deux coups à ma première porte: un troisième coup se fit entendre, et la porte, malgré mes précautions, s'ouvrit avec un fracas épouvantable. Une sueur froide coula sur tous mes membres, et pour la première fois depuis dix ans, je priai, je suppliai Dieu d'avoir pitié de moi. Un second hurlement m'annonça que mon ennemi se préparait à franchir la seconde porte, et au troisième coup, elle s'ouvrit comme la première et avec le même fracas. O mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, sauvez-moi! Et la voix de Dieu grondait à mes oreilles, comme un tonnerre, et me répondait: non, malheureux, tu périras. Cependant un troisième hurlement se fit entendre et tout rentra dans le silence; ce silence dura une dizaine de minutes. Mon cœur battait à coup redoublés; il me semblait que ma tête s'ouvrait et que ma cervelle s'en échappait goutte à goutte; mes membres se crispaient et lorsqu'au troisième coup, la porte vola en éclats sur mon plancher, je restai comme anéanti. L'être fantastique que j'avais vu passer, entra alors avec son chien et il se placèrent vis-à-vis de la cheminée. Un reste de flamme qui y brillait s'éteignit aussitôt, et je demeurai dans une obscurité parfaite.

Ce fut alors que je priai avec ardeur et fis vœu à la bonne Ste. Anne que, si elle me délivrait, j'irais de porte en porte, mendiant mon pain le reste de mes jours. Je fus distrait de ma prière par une lumière soudaine; le spectre s'était tourné de mon côté, avait relevé son immense chapeau, et deux yeux énormes, brillants comme des flambeaux, éclairèrent cette scène d'horreur. Ce fut alors que je pus contempler

cette figure satanique : un nez lui couvrait la lèvre supérieure, quoique son immense bouche s'étendît d'une oreille à l'autre, lesquelles oreilles lui tombaient sur les épaules comme celles d'un lévrier. Deux rangées de dents noires comme du fer, et sortant presque horizontalement de sa bouche, se choquaient avec un fracas terrible. Il porta son regard farouche de tous côtés et, s'avançant lentement, il promena sa main décharnée et armée de griffes, sur toute l'étendue du premier lit ; du premier lit il passa au second, et ainsi de suite jusqu'au onzième, où il s'arrêta quelque temps. Et moi, malheureux ! je calculais pendant ce temps-là, combien de lits me séparaient de sa griffe infernale. Je ne priais plus ; je n'en avais pas la force ; ma langue desséchée était collée à mon palais et les battements de mon cœur, que la crainte me faisait supprimer, interrompaient seuls le silence qui régnait autour de moi, dans cette nuit funeste. Je lui vis étendre la main sur moi ; alors, rassemblant toutes mes forces, et par un mouvement convulsif, je me trouvai debout et face à face avec le fantôme dont l'haleine enflammée me brûlait le visage. Fantôme ! lui criais-je, si tu viens de la part de Dieu, demeure ; mais si tu viens de la part du diable, je t'adjure, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de t'éloigner de ces lieux. Satan, car c'était lui, messieurs, je ne puis en douter, jeta un cri affreux, et son chien, un hurlement qui fit trembler ma cabane comme l'aurait fait une secousse de tremblement de terre. Tout disparut alors, et les trois portes se refermèrent avec un fracas horrible. Je retombai sur mon grabat, mes deux chiens m'étourdirent de leurs aboiements, pendant une partie de la nuit, et ne pouvant enfin résister à tant d'émotions cruelles, je perdis connaissance. Je ne sais combien dura cet état de syncope ; mais lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le plancher me mourant de faim et de soif. Mes deux chiens avaient aussi beaucoup souffert ; car ils avaient mangé mes souliers, mes raquettes et tout ce qu'il y avait de cuir dans la cabane. Ce fut avec beaucoup de peine

que je me remis assez de ce terrible choc pour me traîner hors de mon logis, et lorsque mes compagnons revinrent, au bout de trois mois, ils eurent de la peine à me reconnaître : j'étais ce spectre vivant que vous voyez devant vous.

—Mais, mon vieux, dit l'incorrigible clerc notaire.

—Mais... mais... que... te serre..., dit le colérique vieillard, en relevant sa besace; et malgré les instances du maître il s'éloigna en grommelant.

—Eh bien ! monsieur le notaire, dit Amand d'un air de triomphe, qu'avez-vous à répondre maintenant ?

—Il me semble, dit l'étudiant, esprit fort, que le mendiant nous en a assez dit pour expliquer la vision d'une manière très naturelle; il était ivrogne d'habitude, il avait beaucoup bu ce jour-là; sa conscience lui reprochait un meurtre atroce. Il eut un affreux cauchemar, suivi d'une fièvre au cerveau, causé par l'irritation du système nerveux et... et...

—Et c'est ce qui fait que votre fille est muette, dit Amand impatienté.

PH. A. DE GASPÉ.

1838.

CANTIQUE POUR L'ÉPIPHANIE.

Douce rosée, en cette nuit profonde,
Tu vas germer le Saint Emmanuel,
Céleste enfant qui, pour sauver le monde,
Comme un agneau s'immole sur l'autel :
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

Le pur encens de nos cœurs en prière,
La myrrhe et l'or de nos simples vertus
Sont les présents qu'en ce jour de mystère
Le saint enfant demande à ses élus.
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

Tous les bergers ont mêlé leurs louanges,
Leurs doux accords et leurs simples concerts
Aux hymnes saints des célestes archanges :
Chantons comme eux le roi de l'univers.
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

Le Christ est né pour racheter la terre :
Il bénira le peuple de Sion !
Ce peuple adore en ce divin mystère
Le saint auteur de la rédemption.
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

J. G. Barthe.

1838.

FRAGMENT IROQUOIS.

CHANSON.

Se munir d'une femme
C'est accepter des lois,
C'est contenter son âme,
La soumettre à la fois.
Ainsi soyons donc prudes,
Regardons de bien près,
Sinon ses coups sont rudes,
Préparés tout exprès !

Parler de mariage ?
Vaux mieux lui céder,
Puis entrer en ménage
Sans trop s'y préparer :
La femme est trop coquette
Pour n'en pas abuser ;
Madame la discrette,
Veuillez bien m'excuser !

Passer en amourettes
Un lustre désormais,
Toujours parler d'aigrettes
Sans s'ennuyer jamais...
Traiter de chère amante
Avec feu, passion,
Celle qui n'est constante
Que par pure façon!

L'amour tient d'étiquette:
" N'ouvrez pas votre cœur,"
Nous dit une coquette,
" Car l'aveu nous fait peur!"
Pourtant mainte promesse
S'échange des deux parts,
Et l'on prend pour tendresse
Des vrais coups de poignards!

L'amour est éphémère
Et sans sincérité,
Pourquoi tant de mystère
Si peu de vérité?
Quand les bouches s'adorent
Les cœurs sont trop glacés,
On dirait qu'ils ignorent
Les tendres voluptés!

Se piquer d'être belle,
N'a plus rien d'étranger;
Mais se dire fidèle
Saurait-on le prouver?
Mais ce qu'on nomme grâce
Est bientôt effacé;
Oui, la beauté se passe;
Suffrage à la bonté!

Il n'est plus sur la terre
De sincères amants!
Moi je me désespère
D'y voir tant d'inconstants.
Enfin pour en conclure,
Je dis sans hésiter:
Qu'amour fait qu'on endure,
Qu'il est chétif métier.

J. G. Barthe.

1838.

À MA MÈRE.

Quand tout petit encore, endormi sur ton sein,
Aux jours où je croissais à l'ombre de ta main,
Tu n'aimais que moi seul, que moi seul dans le monde :
Comme on vivait heureux dans notre paix profonde!
Te souvient-il des soirs, où bercé dans tes bras,
J'écoutais tes chansons et bégayais tout bas
Des mots tendres, naïfs, qui te faisaient sourire?
Quand j'étais au berceau jouant comme un zéphire,
Et que papa venait me couvrir de baisers:
Sur moi vous confondiez, ô mes amis si chers!
Vos projets d'avenir comme une providence,
Vous bénissiez tous deux mon innocente enfance,
J'occupais à moi seul vos soins et vos amours,
Le destin avec vous ourdissait tous mes jours.
Plus tard je me fis grand: une sœur, puis un frère
Prirent ma place à moi, dans les bras de ma mère.
Je changeai de patrie et de père et d'autel,
Le ciel prit soin de moi loin du toit paternel.
Mais quelques ans après ma sœur avec mon frère
Gisaient, pleurés de tous, dans une froide bière!...
D'autres petits enfants, nés pour sécher tes pleurs,
Ne vinrent ici-bas qu'augmenter tes douleurs:
La mort les moissonna sans pitié pour leur mère,
A peine ont-ils goûté les caresses d'un père!...
Ah! bénissez leur cendre! ils dorment en repos
A l'ombre des cyprès qui protègent leurs os!
D'autres consoleront tes dernières années,
Ils te feront du moins de moins pâles journées!

Tu pleures, pauvre mère! ah! songe qu'ici-bas
Nous sommes tous soumis à la loi du trépas!
Quelque jour, dans le ciel, près de ta grande fille,
Tu vivras pour jamais au sein de ta famille!
Six autres chers enfants, les amis de ton cœur,
Dans un saint dévoûment plaçant tout leur bonheur,
Verseront à leur tour du baume dans ton âme:
Ce nom d'*enfant* peut tout sur ton âme de femme!...
Ils vivront comme moi pour bénir tes vieux ans,
Pour honorer encor ta tête en cheveux blancs.

Moi, sous un autre ciel, révérant ton image,
Je redirai ton nom aux échos du rivage :
Nos cœurs battront si loin d'un réciproque amour
En attendant que Dieu les réunisse un jour!
Ton souvenir sera ma constante pensée,
J'en nourrirai toujours ma pauvre âme isolée!...

J. G. Barthe.

1838.

AUX CANADIENS.

—Peuple loyal et brave,
Qu'as-tu donc à pleurer?
Quand tu serais esclave
Tu dois rire et chanter!

—Je pleure ma faiblesse,
Je pouvais être heureux ;
Croupi dans la molesse
Je ne suis plus qu'un gueux.

Je pleure mon amante,
L'épouse des humains ;
Ma lâche indifférence
A trahi ses destins.

Je pleure la patrie,
Je pleure un bien perdu,
La liberté ravie,
L'honneur et la vertu.

Ma douleur est profonde :
Je rêvais un beau jour ;
Je n'ai plus rien au monde
Que l'espoir et l'amour.

Indignes de nos pères,
L'élite des guerriers,
J'ai taché leurs bannières,
J'ai flétri leurs lauriers.

—Peuple loyal et brave,
Tu ne dois pas pleurer,
Quand tu serais esclave
Tu dois rire et chanter!

1838.

CANTIQUE POUR PAQUES.

Reprends, Sion, ton allégresse,
Chante Jésus victorieux,
Et, dans ce jour de sainte ivresse,
Unis ta voix aux voix des cieux !
Avec le saint, que l'homme entonne :
Alleluia !
Et que du ciel l'écho résonne :
Alleluia !

Chrétien, adore en cette hostie
Ton rédempteur qui, par amour,
Pour nous sauver perdit la vie....
Il ressuscite en ce grand jour !
Chantons-lui donc avec les anges :
Alleluia !
Bénissons Dieu dans nos louanges :
Alleluia !

L'amour le fixe au tabernacle
Pour nous combler de ses faveurs,
L'amour opère un grand miracle
Et sur l'autel, et dans nos cœurs.
Redisons-lui, pleins de tendresse :
Alleluia !
Laissons parler notre allégresse....
Alleluia !

J. G. Barthe.

1838.

L'INSURRECTION.

I.

Depuis longtemps régnaient sur nos riches campagnes
La paix et la vertu, ces fidèles compagnes,
Et les travaux des champs à plus d'un laboureur
Semblaient mieux un plaisir qu'une peine, un labeur.
Mais, surtout des moissons lorsqu'arrivait le terme,
Les fêtes et les jeux accouraient à la ferme.

Des filles du hameau, la modeste beauté,
Les refrains si joyeux de nos rondes antiques,
Le cidre, qui pétille en des coupes rustiques,
Puis des jeunes amants l'enivrante gaîté;
Tout nous peint le bonheur et tout chôme sur l'herbe,
Et les derniers travaux et la dernière gerbe.

Lorsque d'un blanc manteau, la terre se couvrait,
Pour cacher ses os nus, et son sein qui gelait,
Devant le vieux foyer éclatant de lumière,
On riait, on jouait, on dansait tout le soir;
Au conte que narrait la crédule fermière,
On se pressait pensifs dans le coin le plus noir.

O fils du Canada! Qui vient troubler vos fêtes?
Quel sinistre présage a plané sur vos têtes?
Les plaisirs ont cessé, l'homme reste attentif,
Et l'enfant vers sa mère a couru tout craintif.
Ainsi font les agneaux, des loups fuyant la rage,
Ainsi font les poussins, lorsque surgit l'orage.

Pleurez, enfants, aux genoux de vos mères,
L'ennemi vient, dit-on, et le jour va finir.
Pleurez, enfants, voyez sortir vos pères;
Savez-vous si jamais ils pourront revenir?

II.

Le canon gronde au loin, et les chiens du village,
Aux cris des insurgés, mêlant leur voix sauvage,
Ont hurlé par trois fois. Distillant ses poisons,
Et franchissant le seuil de ces humbles maisons,
Le démon de la guerre a semé les alarmes,
Et veut forcer le peuple à recevoir des armes!

—Silence, toi, méchant, vas chercher loin d'ici,
Ton empire, ton sceptre, et tes sujets aussi!
Peuple bon, peuple heureux! en ce moment suprême,
A ton Dieu sois fidèle, à tes lois, à toi-même.
Le plus saint des devoirs pourrais-tu l'oublier?
Et ton antique honneur voudrais-tu le souiller?

—Pour former parmi nous une troupe rebelle,
Il faudrait une voix qui n'eût rien d'odieux,
Une voix qui parût nous descendre des cieux;
Une voix qui pût dire: allez, Dieu vous appelle!
—La voici cette voix, et par tout le vallon,
Du tocsin retentit le lugubre tinton!

"C'est la cloche, ont-ils dit, c'est la cloche qui sonne,
"C'est comme une agonie, ou la nuit lorsqu'il tonne.
" Elle chante d'en haut, ce cantique de mort :
" On profane l'autel, on égorge vos prêtres,
" On a souillé le champ où dorment vos ancêtres !
" Marchons, la cloche a dit: marche et tu seras fort."

Ils sont là nos guerriers, et d'orgueil et d'audace,
D'ardeur et de courroux brillent leurs nobles fronts,
Ils sont là, décidés à venger nos affronts.
Mais des chefs étrangers, que l'épouvante glace,
Ont disparu.—Comment? pour combattre ils n'ont rien?
Point d'armes, plus de chefs?—Mais du sang canadien!

Des soldats d'Albion, les brillantes cohortes
Dans l'air ont déployé l'étendard radieux,
Qui domine partout, flottant sous tous les cieux.
Les Canadiens, du temple, ont entouré les portes;
Leur sang français pétille, et bouillonne en leurs cœurs,
Ils seront braves, eux, s'ils ne sont pas vainqueurs!

Soudain, brille une étincelle,
Trois monstres en rugissant,
S'élancent vomissant
Le feu, la mort que recèle
Leur poitrine de fer.
Une lueur d'enfer,
En leur gueule enflammée,
Et pleine de fumée,
Epouvante les yeux;
Puis tous trois furieux,
Ensemble rebondissent,
Puis de nouveau mugissent,
En menaçant les cieux.
Derrière eux s'avancent,
Les soldats du pouvoir,
Leurs foudres les dévancent.
Qui va les recevoir?
Des cris de rage
Ebranlent les airs,
Comme dans un orage,
L'éclair suit les éclairs;

Une flamme éclatante
Du milieu d'eux surgit;
D'une pourpre sanglante
La neige se rougit.
Valeur perdue!
Audace superflue!
Inutiles trépas!
....
Les foulant sous leurs pas,
Les farouches soldats
Ont chanté: "Victoire!
"Victoire! Gloire!
"Gloire à nous!
"Vile poussière,
"Leur troupe entière
"A tombé sous nos coups.
"Victoire! gloire à nous!"

—Victoire, dites-vous?
Non, non, ce n'est pas là victoire,
Ce n'est pas une gloire,
Vous vous méprenez tous:
Comment ne pas réduire un adversaire en poudre,
Lorsque l'on a pour soi et le ciel et la foudre?

Allez, enfants, loin de vos mères,
L'anglais a triomphé et la clarté s'enfuit,
Et partout c'est la mort, et partout c'est la nuit,
Allez, n'attendez plus vos pères!

III.

A la lueur des hameaux embrâsés,
Deux tous jeunes enfants vont errant dans la plaine,
Chassés loin de chez eux, de fatigue épuisés,
Ils suivent le chemin où la terreur les mène.
Au bord de la forêt, au pied des grands sapins,
Ils s'arrêtent pleurant, se disant leurs chagrins.

—Ah, sais-tu, mon frère,
Où s'est sauvé notre père?
Au-dessus du clocher, que tu vois tout en feu,
Au-dessus du nuage, au-dessus du ciel bleu,
Trouvera-t-il là haut une belle demeure,
Une demeure sainte, où jamais l'on ne pleure?

—Quand je serai grand, moi, j'irai dire au bon Dieu,
Qu'il me rende mon père, oui j'irai dans ce lieu,

Où tu dis que son âme est à présent cachée;
Il est mort, lui, si bon; qu'avait-il fait au roi?
Ah! j'aurai quelque jour une bien grande épée;
Je tûrai ces méchants, quand je serai grand, moi.

—Louis, il est bien tard, la corneille a fini
De crier sur la branche, et puis j'entends à peine,
Un faible bruit qui court, et se perd dans la plaine.
Louis, moi j'ai bien froid, je suis tout endormi:
Mettons-nous à genoux, et disons la prière,
La prière du soir, que disait notre mère.

A genoux sur la neige, ils joignirent les mains,
Et regardant le ciel, tout couvert de nuages,
Ils prièrent celui qui chasse les orages,
Qu'il éteignît la flamme aux villages lointains,
Qu'à leur père il ouvrît les portes de sa gloire,
Et que jamais sa loi ne quittât leur mémoire.

Leur voix tendre et suave au vent s'abandonnait,
Et le vent doucement à son Dieu la portait.
Mais qui réchauffera leur poitrine qui tremble?
Hélas! en s'embrassant, ils sont tombés ensemble,
Puis un murmure doux.... s'écoule.... et puis enfin,
Le silence a régné au pied du vieux sapin.

A ses anges le ciel ajoutera deux anges,
Qui du Seigneur demain chanteront les louanges.
Dormez, enfants, sous la neige blottis,
Reposez-là vos membres engourdis.

P. Chauveau (1).

1838.

LE BOIS SOLITAIRE.

Laissez-moi seul, amis, dans mon bois solitaire,
M'unir aux rossignols qui chantent leur prière;
Les concerts innocents que j'entends en ce lieu
Sont faits pour me ravir et me faire aimer Dieu!...
Concours de saintes voix, soupir de la nature,
Votre hommage est si grand et votre âme est si pure!

(1) M. Chauveau, (Pierre-Joseph-Olivier) est né à Québec le 30 mai 1820. Après avoir fait ses études au collége de Québec, M. Chauveau a été reçu avocat au barreau de cette ville en 1841. Ce monsieur est depuis sept années correspondant politique du *Courier des Etats-Unis*. Il est membre de l'assemblée législative, pour le comté de Québec, depuis 1844.

J'aime cet hymne saint qui parle au Créateur,
Ce chœur universel qui bénit son auteur!
L'air parfumé des bois, le tapis de verdure,
Le ciel mélancolique et l'onde qui murmure,
L'écho compatissant qui gémit avec moi,
Ces champêtres accords qui réveillent ma foi,
Font surgir le bonheur en mon âme amoureuse!
La voix de la nature est si miraculeuse!...

J'aime à perdre mes pas dans ces sentiers secrets,
J'aime à soupirer seul à l'ombre des bosquets,
A pleurer mes ennuis, à chanter mon Elvire,
A me vouer, loin d'elle, à mon touchant martyre!
Philomèle a sa voix, mais un sage a son cœur!
Un poète l'adore et coule avec bonheur
Les soirs de voluptés qu'un tendre amour ménage
Au couple vertueux qui devant Dieu s'engage!

Amants de la nature, ô vous, sensibles cœurs,
Qui dans l'isolement gémissez vos malheurs,
Venez à l'ombre frais de cette solitude
Oublier vos soucis, bannir l'inquiétude:
L'amour et le bonheur sont hôtes du bosquet
Où mon âme a trouvé le calme et le secret.
Quand le pinson gazouille un air plein d'allégresse
Mon cœur bat pour Elvire et s'émeut de tendresse:
J'écoute avec amour ce langage enchanteur
Qui redit à ma foi le nom du Créateur,
Et mon âme contemple au sein de l'Empirée
Le bonheur qui s'envole avec la troupe ailée!
Mes yeux languissamment laissent tomber des pleurs...
Elvire n'est pas là pour calmer mes douleurs!...
Je contemple des champs la scène verdoyante,
Je mêle mes soupirs à la brise mourante,
J'entonne un dernier hymne au sublime ouvrier,
Et mille autres soupirs répondent au premier.
Amis, suivez-moi donc au temple solitaire
Où les oiseaux des champs redisent leur prière:
Ce bois voluptueux, ce groupe de pins verts,
Ces champs aimés des cieux, ces agrestes concerts
Consolent ici-bas, retiennent sur la terre!...
La voix qui bénit Dieu, c'est la nature entière,
Je n'entends plus qu'un chœur, celui de l'univers!...

J. G. BARTHE.

1838.

LE TEMPS, L'ÉTERNITÉ.

Mais, du temps qui n'est plus sur les débris des âges,
Il ne nous est resté que de vaines images.
Le temps a renversé le trône et les autels
Et, sous sa main de fer s'effacent les mortels!
Fouillez, pauvres humains! la cendre des empires,
Cherchez, dans leurs tombeaux, la poudre des vampires
Qui, sous le nom de chefs, de rois ou d'empereurs,
De leurs frères humains fesant des serviteurs,
Suçaient le sang et l'or de leurs peuples esclaves,
Exploitaient, en tyrans, les bras, les cœurs des braves :
Que vous en reste-t-il? Leurs noms et leur néant!
Ce sublime univers, à la mort échéant,
Périra, dans son jour, comme aura péri l'homme!
Annibal et César avec Carthage et Rome,
Alexandre et Pompée et les vaillants héros
Que le Dieu des combats, sous les mêmes drapeaux,
Guidait aux champs d'honneur, sont passés comme l'ombre!...
Et puis, du géant Corse allez évoquer l'ombre!..
L'écho de Sainte Hélène a conservé son nom,
Et le rocher s'anime où gît Napoléon!...

Dieu suspendit son bras puissant comme un miracle,
Le champ de Waterloo fut son dernier spectacle...
Etouffez, s'il se peut, vos pleurs et vos sanglots,
Ou, pleurant ses malheurs, adorez le héros!
De prodige et d'honneur Dieu qui forma son être
L'aurait fait immortel si l'homme avait pu l'être!
Comme tous les humains habitant le tombeau,
L'éternité l'endort en son sombre berceau.

Mais ce temps éternel de délice ou de flammes
Qui devra, pour jamais, fixer le sort des âmes,
Règne, dans deux séjours qui nous partageront.
Les saints, amis de Dieu, dans un bonheur profond,
Vivront au paradis, dans l'éternelle ivresse,
Pleins d'amour, de feux purs, d'extase et de tendresse,
Louant et bénissant dans un sacré transport,
Le même Dieu qui donne et la vie et la mort!

Dans le gouffre hideux, où le feu le dévore,
Satan, ange déchu, que le pécheur honore,
Dans l'éternelle nuit qui le dérobe aux cieux
Exécrant et son être, et son abîme affreux,
Règne, en cruel bourreau, sur ses tristes victimes.
Sur son front de terreur sont gravés tous les crimes;
La rage et le péché se disputent son cœur,
Il insulte à ce Dieu qui fut son créateur.
Il porte sur son front l'éternel anathème
Et son âme maudite exhale le blasphème.
Cette âme de poison est vouée aux serpents,
En proie à tous les maux, l'abrégé des tourments.
Hurlant contre le ciel qui lui lance sa foudre,
Il voudrait tenter Dieu de le réduire en poudre!
Ses cris désespérés invoquent le néant:
Le néant, dont il sort, est sourd à son tourment.
Le bras du Tout-Puissant l'a lancé dans l'abîme,
Asile réprouvé qui s'acquiert par le crime,
Où les tourments, les pleurs, *les grincements de dents*,
Les feux, le désespoir, les remords, les serpents
Vengeront à jamais la majesté divine!......

J. G. Barthe.

1838.

AUX EXILÉS POLITIQUES.

Nous gîrons, assoupis sous le tombeau des âges,
Avant que, dans nos cœurs, s'effacent vos images.
Votre corps peut gémir sous l'empreinte des fers;
Mais votre âme trop noble, en dédaignant les haines,
S'agrandit et proclame, aux yeux de l'univers,
Que la liberté même existe dans les chaînes.
Amis, qu'il nous est doux de conserver l'espoir
Qu'un jour, peut-être un jour, nous pourrons vous revoir?
Vous quittez vos foyers pour des rives lointaines:
L'exil viendra souvent baigner vos yeux de pleurs,
Infortunés! songez, au milieu de vos peines,
Que plus d'un frère ici sentira vos douleurs.
Avant que le trépas, fermant votre paupière,
Vous fasse savourer l'éternelle lumière,

Pensez à vos parents, pensez à vos amis ;
Pensez à votre sœur, pensez à votre frère ;
Surtout, pensez souvent à votre cher pays :
Un fils, dans son exil, doit penser à son père !
Adieu ! Héros, adieu ! quand vous succomberez,
Nous ne gémirons plus... car nous serons tombés !

ROMUALD CHERRIER.

1838.

CANTIQUE POUR L'ASCENSION.

Air :—*Pourquoi me fuir ?*

C'est vers le ciel que l'Homme-Dieu s'envole,
Il va régner dans le séjour des saints !
Il vint sauver Sion par sa parole
Et racheter de son sang les humains.

Céleste cour de sublimes archanges,
C'est votre roi qui triomphe en ce jour,
Répandez-vous en des chants de louanges,
Unissons-nous pour bénir son amour !

Il a vaincu le trépas et le crime
Pour nous ouvrir l'heureuse éternité,
Il va quitter la montagne sublime,
Exaltez, cieux ! sa sainte humanité !

Jérusalem, cité sainte, éternelle,
Où Jésus-Christ trouve son trône d'or,
C'est dans ton sein que sa gloire immortelle
Brillera mieux qu'au sommet du Thabor !

Triomphe, ciel ! sa sublime patrie !
Viens au-devant du céleste vainqueur,
Peuple angélique, exhale en harmonie
L'amour sacré qui possède ton cœur.

Mais nous, hélas ! devons-nous sur la terre
Vivre longtemps exilés, orphelins ?
Consolons-nous, vivons dans la prière,
L'esprit de Dieu prendra soin des humains !

J. G. BARTHE.

1838.

ÉLÉGIE.

DES PLEURS À LA MÉMOIRE D'ANTONIN.

Laissez vibrer en paix la lyre de mon cœur :
Ah ! laissez-la pleurer ; elle y met son bonheur.

Antonin, tu n'es plus ! et l'univers sans toi
N'a pas d'autre Antonin qui m'attache à sa loi.
Tu n'es plus ! et déjà, le front dans la poussière,
Au ciel j'adresse ma prière.

" O mon Dieu ! dans ton sein reçois un fils chéri,
" Un soldat de seize ans au combat aguerri.
" Qu'il participe un jour à la gloire immortelle
" De ce Dieu qui vers lui l'appelle !

" Donne, sans lui, du baume aux pleurs de l'orphelin,
" Donne, ah ! donne sans lui, donne au pauvre du pain !
" Daigne assoupir, sans lui, les douleurs d'une mère,
" Rends-moi, sans Antonin, un frère ! "

Laissez vibrer en paix la lyre de mon cœur :
Ah ! laissez-la prier ; elle y met son bonheur.

A peine le lilas s'entr'ouvrit et parut,
Qu'il dessécha, puis bientôt disparut :
Je l'ai vu grandir, croître, et je le vois encore
Se dissiper à son aurore.

O mort, cruelle mort ! tu ris de notre espoir...
Le matin de nos jours est de nos jours le soir.
Tu dis : "j'immolerai ;" dès l'instant ta victime
Tombe dans l'éternel abîme.

Amis, sourions tous autour de son tombeau :
Dieu réserve à ses fils un éternel berceau :
Mêlons nos doux concerts à la douce harmonie,
Aux chants de la Grande Patrie.

Laissez vibrer en paix la lyre de mon cœur :
Laissez-la soupirer les accents du bonheur !

ROMUALD CHERRIER.

1838.

LES DEUX BERGERS.

Vois comme autour de nous le ciel a rembruni :
Sous le pâle horizon, où le soleil s'enfuit ;
Un autre jour va naître, annoncé par l'aurore :
Le jour est un rayon de l'astre qu'on adore !
Le globe se confond dans l'ombre de la nuit,
Dans un nuage d'or la lune en reflets luit
Et la brise du soir embaume le bocage.
Viens voir briller dans l'onde une amoureuse image,
Viens chérir ton berger,
Viens chanter et prier !
Demain les doux rayons dont l'horizon se dore
Viendront nous rire encore,
Demain, un jour nouveau
Nous sourira l'amour !
Sur le penchant de la colline
Où paissent nos brebis,
Viens cueillir, ma Céline,
Ces fraîches fleurs de lis !
Pour la nymphe de la fontaine
Les bergers te prendront ce soir,
Et les zéphirs quittant la plaine,
Pour caresser l'onde, ton frais miroir,
Marcheront sur tes traces
Jusqu'au bois, où les Grâces
Viennent danser la nuit
Aux clairs rayons de la lune qui luit.

Ta bergère, Tirtée, a juré dans son âme
De suivre tous tes pas,
Car les bergers ont des appas
Qui font naître en nos cœurs une brûlante flamme.
Quand nous vînmes, tous deux, pour la première fois,
Causer à l'ombre de ces bois,
Tu me disais en ton langage,
En suivant des yeux nos troupeaux
Qui paissaient sur ces côteaux,
Que c'était sous l'ombrage
Qu'amour accorde des faveurs.
En même temps tes yeux se remplissaient de pleurs,

Et moi je comprenais à peine
Les plaisirs et la peine
Qui remuaient mon cœur!
Depuis ce jour mon âme erre incertaine
Dans la crainte et l'ennui, l'espoir et la douleur.
J'ai grossi de mes pleurs les eaux de la fontaine!...
Il se fait nuit déjà, je gagne ma chaumière.
Dans un rêve amoureux,
Quand j'aurai clos ma brûlante paupière,
Je te chérirai mieux...

J. G. Barthe.

1838.

À MON AMIE.

Je voudrais te chanter, sur ma lyre champêtre,
Consacrer, dans mes vers, le nom que, sur un hêtre,
Au fond de mon bosquet, j'ai gravé de ma main;
Ce doux nom, en secret, palpite dans mon sein!
Je crains de me trahir... ma passion timide
Fait taire mes soupirs, sèche mon œil humide,
Retient le battement de mon cœur indiscret,
Me force à tout garder, dans un prudent secret.
Et quelque soit l'espoir qu'autorise ma flamme,
J'attends pour m'avouer que je lise en ton âme,
Que, dans tes yeux, je voie une amoureuse pleur,
Expirer, sur ta lèvre, un soupir de ton cœur,
T'attendrir aux accords de ma brûlante lyre,
Briller de tout l'éclat d'amour et du sourire:
Alors, à tes genoux, je t'avouerai mes feux,
Le plaisir et l'amour nous souriront tous deux,
Le bonheur le plus pur sera notre partage,
Nous bénirons, ma chère, un si doux héritage!
La vie est si fertile en soucieuses pleurs
Que les amants, tous seuls, y recueillent des fleurs!...
Quand nous ferons, tous deux, le chemin de la tombe,
(Car la tendre beauté se fane aussi, puis... tombe,)
Nous courberons, plus tard, sous le fardeau des ans:
—Les ans les plus heureux, ce sont ceux des amants—
Lorsqu'à mon dernier jour, étendu sur ma couche,
Ta main viendra presser ma défaillante bouche,
Que, dans ton chaste sein, tressaillant les soupirs,
Tu n'auras plus de moi que quelques souvenirs,

De ton époux encor tu chériras l'image,
Car son dernier adieu sera le dernier gage
Des tendres sentiments qu'il te voue aujourd'hui!

J. G. Barthe.

1838.

LA VOIX D'UNE OMBRE.

Quels sont, ô mon pays, cet ébat sanguinaire,
Cette ardeur parricide, et ces débris fumants?
Pleure, oh! pleure du sang!... comme un drap funéraire,
De neige un froid linceul étreint tes fils mourants!

Le voilà donc enfin ce volcan politique
Soufflant au cœur de tous sa lave frénétique:
De son brûlant cratère il sort comme un géant,
Le regard plein de feu, les mains teintes de sang:
De l'insurrection c'est le tocsin qui sonne,
La haine qui rugit et l'airain qui résonne,
C'est le meurtre en orgie et qui l'écume aux dents
Déchire encore les morts et poursuit les vivants;
Seule au milieu des coups, joyeuse et triomphante,
C'est la mort qui saisit sa moisson palpitante.
Fatal aveuglement! délirante fureur!
Hélas! ils sont tombés victimes de l'erreur;
Ils tombent chaque jour nos trop malheureux frères,
Egarés par leurs cœurs, braves mais téméraires,
Coupables envers eux autant qu'envers la loi,
Et martyrs Vendéens, s'ils n'attaquaient leur roi.
L'amour de la patrie égara leur courage,
Traîtres par désespoir ils ont bravé l'orage.
Le sort les déifiait s'il les eût faits vainqueurs,
Mais vaincus, non sans gloire, ils n'ont point de vengeurs.
Eternels monuments des vengeances humaines,
St. Charles! St. Eustache! ô trop funestes plaines,
Où conduits à regret tant de braves soldats,
Sans armes, sans drapeaux, affrontaient les combats;
Vos tombeaux, vos déserts, vos sanglantes ruines,
Inévitable effet des guerres intestines,
N'attestent que trop bien leur coupable valeur.
Mais, silence! quelle est, en cette nuit d'horreur,

Cette voix qui surgit de ce carnage immonde;
Cette voix qui nous parle et n'est pas de ce monde:
" Frères, écoutez-moi, je sais la vérité;
" J'ai combattu, j'ai vu tomber de tout côté
" Nos plus fiers combattants! Oh! l'infamante orgie!
" Chacun criait: mourons, mourons pour la patrie;
" Mais mourez avec nous, traîtres et renégats,
" Vous dont les noirs forfaits nous ont fait tous soldats.
" C'est du sang qu'il nous faut!—Oui, c'est du sang, mes frères,
" Mais notre propre sang versé pour des chimères.
" Sur ce sol meurtrier ne suivez point nos pas;
" Vous pouvez nous pleurer, mais ne nous vengez pas.
" Un vertige effroyable avait saisi nos âmes,
" Rehaussant à nos yeux de criminelles trames:
" Mais tant d'affreux complots faits pour la liberté
" Ont-ils jamais valu le sang qu'ils ont coûté?
" Les temps sont encor loin où la justice humaine
" Veut qu'un peuple colon secoue enfin sa chaîne.
" Le peuple ne sent point l'empreinte de ses fers;
" Soumis, il se croit libre, heureux en ses déserts,
" Sous l'égide des lois qu'il tient de ses ancêtres,
" Et le sceptre qu'il voit dans les mains de ses maîtres.
" Mais, frères, si jamais l'on vous veut asservir;
" Oui, si de nos méfaits l'on vous ose punir,
" De nos tombeaux vengeurs évoquez donc nos âmes,
" Et vous verrez bientôt tout le pays en flammes.
" Contre l'oppression sachez qu'un peuple est fort,
" Et qu'il faut plus d'un coup pour lui donner la mort:
" Comme de neige on voit se grossir une boule,
" Il passe; un trône tombe, un empire s'écroule.
" Mais, non; ne croyons pas que jaloux de ses droits,
" Le peuple que l'on vit détrôner tant de rois,
" A qui l'Europe doit ses plus chères doctrines,
" Consente à provoquer les sanglantes matines
" Dont jadis la Sicile a vu souiller ses bords,
" Et fasse un peuple ilote, ou règne sur des morts!
" Ah! maudit à jamais soit l'infernal génie
" Qui semant parmi nous la discorde et l'envie,
" Voyait avec plaisir, par un dépit commun,
" Deux races de sujets s'égorger un par un.
" Nous pouvions être heureux, unis comme des frères;
" Divisés, Dieu sur nous fait pleuvoir ses colères...

"Exécrable forfait! quoi! l'on ose trahir
"La paix et le pardon offerts au repentir:
"Désarmés, on les tue, on les pille, on les vole...
"Justice!" Et dans les airs l'ombre à ces mots s'envole.
O! vous, de ces fureurs partisans chaleureux,
Echappés par miracle en ce désastre affreux,
Aux lieux encore fumants où l'émeute est passée,
Relisez la leçon que le glaive a tracée:
Ces mots sur le sol même écrits en traits de feu:
Du deuil et de la mort l'empire est en ce lieu!
Voyez ces murs noircis, ces campagnes désertes,
Les dépouilles des morts que la neige a couvertes,
Nos temples démolis, nos villages brûlés,
Et partout des débris que le meurtre a souillés;
Là l'épouse et la mère au carnage accourues;
Relèvent en pleurant des victimes connues;
Ici proscrits, fuyards, blessés, mourants ou vifs,
Languissant dans l'exil ou dans les fers captifs,
Voyez d'où sont tombés tous ces dieux populaires,
Que l'insurrection comptait sous ses bannières;
Femmes, enfants, vieillards, sans appui, sans secours,
Dispersés dans les bois, et maudissant leurs jours;
Les vivants que l'hiver laisse sans nourriture,
Et les morts dans les champs couchés sans sépulture;
Voilà les fruits amers des folles passions
Que nous donnent trop tôt les révolutions:
D'un courage indompté dévoûment parricide,
Qui fait d'une révolte un sanglant suicide.
Oh! toi de ton pays le malheur et l'orgueil,
Qui voulant l'affranchir le conduit au cercueil,
Etais-tu plus coupable ou bien plus téméraire,
Quand tu fis de l'émeute arborer la bannière?
Mais te voilà proscrit sur un sol étranger,
Laissons faire le temps qui te devra juger.
Infortuné Chénier! du moins quand tu succombe,
Tu laisse encor des cœurs pour pleurer sur ta tombe.
Et toi, qu'en ce grand meurtre on a sacrifié,
Peuple, nous te devons des pleurs, de la pitié!
....
Suspends, ô mon pays, cet élan téméraire.
Cette ardeur parricide, et ces combats sanglants!
Pleure, oh! pleure du sang!... comme un drap funéraire
De neige un froid linceul étreint tes fils mourants!

F. R. Angers.

1838.

LA PRIÈRE D'UNE JEUNE FILLE.

Sous la voûte d'azur, où le saint flambeau luit,
Du temple, enveloppé des ombres de la nuit,
Une âme, chaque soir, s'abrite et se retraite,
Une âme de colombe affligée, inquiète,
Gémit près de l'autel,
Près de l'autel, où Dieu s'est érigé son trône,
Son trône comme au ciel!
La cour des Chérubins est là qui l'environne,
Là tremblent les humains,
L'œuvre et jouet de ses puissantes mains,
Et sur son sacré chef, éternelle couronne
De ses rayons majestueux,
Abîme le mortel devant le Dieu qui tonne!
Monarque sur l'autel, il règne dans les cieux,
L'entière éternité passe devant ses yeux!
Les saints, peuple du ciel, recueillent sa parole,
L'âme du juste aussi se nourrit de symbole
En suppliant les cieux!
Dans ce sacré colloque, où l'homme pour son Dieu,
Peut, dans un saint silence, isolé dans ce lieu
Soupirer ses regrets, son amoureuse flamme,
Remettre à son auteur la prière et son âme,
Se loger dans son sein!
Calme majestueux qui parle le miracle!
Ce langage muet, l'amant du tabernacle.
L'entend...... c'est son destin!

Un soir, (il faisait nuit), l'écho du sanctuaire
Repétait de Cloris la brûlante prière.
Dans des larmes d'amour ses beaux yeux souriaient,
Elle et les séraphins en même temps priaient:
C'était comme la voix d'un ange qui murmure,
C'était un pauvre cœur, une âme sainte et pure,
Un cœur tout virginal qui s'épanchait en Dieu,
Qui voulait, pauvre enfant, dire à ce monde: adieu!
"—O Jésus! mon époux, amant jaloux des vierges,
" Soulage mon malheur!

" Donne à maman, mon Dieu! du pain... et du courage:
" Ecarte de mon front le menaçant orage,
" Donne-moi le bonheur......
" Veille sur nous, Jésus! pauvre et humble famille!
" Exauce les soupirs d'un cœur de jeune fille!
" Mes jours ont été purs comme ceux d'un berger,
" Je ne sais que gémir, t'aimer et t'adorer,
" T'offrir avec mon cœur, un trop juste martyre.....
" Mon cœur... maman le partage avec toi!
" Dans le ciel, ô mon Dieu, te souvenant de moi,
" Daigne placer Cloris avec sa sœur Elvire!..."

La voix du sanctuaire était montée au ciel!
Avec la terre aussi Cloris quitta l'autel,
Pour chanter dans les cieux, la compagne des anges,
Les hymnes de louanges
Et, quittant ici-bas,
Vivre l'éternité sans craindre le trépas!....

J. G. BARTHE.

1838.

À MA SŒUR.

Te souvient-il, dans notre enfance,
Des jours bien heureux, où jadis,
Au sein de la plus douce aisance,
Nous goûtions les plaisirs permis?
A cet âge innocent et tendre,
Lorsque tu n'avais que douze ans,
Ma sœur, je ne pouvais comprendre
Que ton cœur devînt inconstant.

Tous deux égaux par la naissance,
Le même toit nous abritait;
Tous deux nourris dans l'espérance,
Le même sein nous allaitait.
Combien de fois sur la verdure,
Assis à l'ombre de l'ormeau,
Nous mêlions nos chants au murmure
Du cristal d'un léger ruisseau!

Par une belle matinée
Du printemps, roi des saisons,

Quand d'une abondante rosée,
Cérès fructifiait ses moissons;
Aux doux accents de l'hirondelle,
Tu joignais des accords si gais,
Que la plaintive tourterelle
Semblait quitter les bois, les prés.

Aux mois de juillet et d'auguste,
Lorsque Philomèle endormait
Les petits du haut d'un arbuste,
Paisiblement tu sommeillais.
Qu'il te souvienne encore que lasse
Des ardeurs de l'astre du jour,
Avec une naïve grâce,
Tu protestais contre l'amour.

En septembre, où Pômone étale
La richesse de ses présents,
Quand, d'une tendresse amicale
Un fruit violait ses serments;
Te souvient-il qu'assis à l'ombre,
Sur un gazon jonché de fleurs,
Quelque fois vêtus d'un deuil sombre,
Nous venions partager nos pleurs?

En janvier qui toujours recèle
Les autans les plus rigoureux,
A ma voix sans cesse fidèle,
L'aube du jour ouvrait tes yeux.
Bannissant le Dieu des ténèbres,
Sans craindre de blesser sa loi,
Tu fuyais sa fuite funèbre,
Et ton cœur soupirait pour moi.

Dans ces temps, que tu m'étais chère!
Etrangère aux ruses d'amants,
Quand tu connaissais l'art de plaire,
Bien que tu n'eusses que douze ans!
Sensible, constante et sincère,
Ton seul guide était l'amitié,
Garde que l'enfant de Cythère
De tes seize ans n'ait pas pitié.

Romuald Cherrier.

1838.

SUR LA MORT D'UN ENFANT.

Quoi! descendre sitôt dans cette voûte sombre?
—Oh! non, je monte aux cieux!
Le trépas pour un ange est un songe pieux,
Ne troublons pas son ombre!...
Pourquoi de son tombeau flétrir les jeunes fleurs?
Amis, séchons plutôt de paternelles pleurs,
Car cet ange n'est plus aux genoux de sa mère,
Le soir, pour prier Dieu,
Il ne goûtera plus des caresses d'un père...
Son autre père est au sublime lieu!
Adoré de deux cœurs qu'il comblait de délice,
Ce séraphique enfant
A consommé déjà son trop court sacrifice,
Sacrifice innocent!
Tendre frère des anges,
Je n'ai pas de louanges
Pures comme tes ans:
Je me plaisais en vain à rêver ton printemps,
A sourire aux projets de la plus tendre mère,
A bénir tes succès devant ton pauvre père!
Le ciel a moissonné son jeune lys en fleur,
Et c'est au ciel aussi qu'est fixé ton bonheur!...

J. G. Barthe.

1838.

À L'HONORABLE L. J. PAPINEAU.

Hélas! déchu de ton sublime espoir,
Ma muse te suivra sur la terre étrangère,
Où l'ombre te grandit comme l'astre du soir!
Elle honore ton nom, car mon cœur le vénère.
Ta grande âme s'épure au creuset du malheur,
Et ton cœur se nourrit de souvenir d'honneur!
O fils aîné de ma patrie!
O toi! de ton pays et l'orgueil et l'espoir!
Evoque ton passé comme un vivant miroir.
Un monument s'élève à ton génie,

Leurs noms, en traits de feu, dans ta généreuse âme
Sont gravés pour jamais!
....
....
Rois, vous portez en vain et le fer et la flamme
Si loin de vos palais!
Un roi doit-il régner sur un peuple d'esclaves?
Doit-il sous un vil joug courber les fronts des braves?
....
....
Martyrs sanctifiés par de mâles exploits,
Le trépas vous soustrait à de honteuses lois!
Le peuple honorera vos noms, votre mémoire,
Vos ombres avec lui chanteront la victoire!
O peuple! jette un funèbre feston
Sur leur tombeau... bats le mâle clairon!
Couvre de drapeaux sombres
Les tombeaux et leurs ombres!...
Mais vous, qui, dans l'exil, consumant de beaux jours,
Avez flétri vos pas dans la fange des crimes,
Vous, qu'un fer assassin réclamait pour victimes,
Que de vils ennemis, sanguinaires vautours,
Jetaient à l'échafaud, en ignoble pâture,
Vous avez affronté le fer et la torture
Et l'homicide bras souillé de déshonneur!
La peur n'a pas molli vos âmes généreuses:
(Dans le sein des héros il bat un si grand cœur!)
Si le destin rendit vos armes malheureuses,
Si Mars vous a ravi la palme des combats,
Si vous ne fûtes point les plus heureux soldats,
Vous êtes succombés du moins avec vaillance.
Un seul fils d'Albion et sept fils de la France
Que l'honneur fit soldats,
Qu'on vit briguer la gloire en tête des combats,
Payèrent dans l'exil leur valeur héroïque:
Ceignons-leur aujourd'hui la couronne civique!
O peuple! tresse un glorieux feston,
Chante et bats le mâle clairon
Et de leurs pas chéris, oh! baise la poussière,
Devant eux, de respect, courbe ta tête altière!

J. G. Barthe.

1838.

LE RÊVE DU SOLDAT.

Quand la France héroïque inscrivait sur la pierre (1)
Les exploits de ses fils devant la foule altière,
Les vieux rois inclinaient leur front ;
Et lorsque de la nuit flottaient les voiles sombres,
Ils croyaient voir paraître encor leur grandes ombres
Sur tous les points de l'horizon.
D'Alkmaer brillaient les bayonnettes,
Le sabre achevait les défaites
De Marengo, puis d'Iéna :
Et sur ces têtes couronnées
Le cauchemar jetait les journées
De Freidland et de Moscowa.

Moi, jeune étranger, seul, isolé dans la foule,
A chaque cri semblable au tonnerre qui roule
Je saisissais un souvenir.
Je disais : Je descends des fils de la Neustrie,
Nos aïeux appelaient la France leur patrie ;
Comme elle ils surent conquérir.
Les champs d'Hastings, Naples, Byzance,
Furent témoins de leur vaillance ;
A qui doit-on la liberté ?
Les barons normands la léguèrent (2),
Les preux d'Albion la gardèrent
Pure pour la postérité.

Les vieux guerriers veillaient alors aux Invalides,
Aux fenêtres passaient leurs lumières rapides,

---

(1) L'arc-de-triomphe de l'Étoile à Paris fut commencé par Napoléon en commémoration des victoires des Français. La restauration n'y fit point travailler, mais Louis-Philippe le fit achever, et l'inauguration s'en fit devant un concours immense.

On a inscrit en lettres de bronze dans les panneaux de la voûte et des côtés les noms des principales batailles de la république et de l'empire, et ceux des généraux qui s'y sont le plus distingués.

(2) Thierry, dans son histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, et Sismondi rapportent que tous les noms des barons qui ont signé la grande charte de l'Angleterre, paraissent être français.

Car ce jour était grand pour eux.
Un seul manquait : soldat d'Egypte et de Russie,
Devant l'arc d'alliance, enfin, que sa patrie
Renouvelle avec d'anciens preux ;
Il relisait sur les murailles
Les histoires de leurs batailles
Et les noms inscrits aux arceaux ;
Puis à genoux pressant la pierre,
Il répétait une prière,
Prière sainte du héros !

Il priait, quand soudain dans l'air il croit entendre
Une marche guerrière et qui semble descendre
En sons mâles devers ces lieux :
Puis comme un bruit de pas mesurés qui s'avance,
Et puis, bientôt il vit les grands guerriers de France
Sortir d'un nuage des cieux.
Devant le spectacle sublime
De la poussière qui s'anime
De tous ces héros du passé,
Le vieux soldat que la mitraille
A mutilé dans la bataille,
D'un saint effroi se sent troublé.

Et l'immortel cortége, au front pâle et sévère,
Défilait d'un pas lent, et chacun sur la pierre
Léguait un nom au monument.
Le premier c'est Clovis, fondateur d'un empire
Que quatorze cents ans n'ont encor pu détruire.
Il lui donna pour fondement
Soissons, immortelle victoire,
Où les Francs consacrent sa gloire
Par la défaite des Romains ;
Et Tolbiac où de son glaive
De leurs corps sanglants il élève
Une digue aux cruels Germains.

Le voilà celui qui, sans égal mille années,
De la France porta si haut les destinées,
Charlemagne ! ce vaste nom
Qu'avec étonnement, l'homme contemple encore
Dans ces temps reculés, ainsi qu'un météore,
Eclaire partout l'horizon...

Mais déjà sa grande ombre passe
Et celle de Roland s'efface
Avec la foule des guerriers,
Dont les héroïques histoires
De batailles et de victoires
Embrassaient tant les chevaliers.

Muet, le vieux soldat de l'œil suivait ces ombres
S'avançant lentement vers les nuages sombres
Qui lui dérobaient l'horizon.
Leurs yeux creux et perçants brillaient sous leur paupière
Et leurs habits semblaient couverts de la poussière
Des vieux sépulcres de Memnon.
Voici Guillaume d'Angleterre,
Conquérant, sa fortune altière
N'a pas trahi ses derniers jours,
Et même son ombre terrible
Semblant encor plus inflexible
De sa tombe règne toujours.

Plus loin c'est Jeanne d'Arc, Lafayette, Xaintrailles,
Lahire, Barbazan vieillis dans les batailles,
Et le vainqueur de Formigny.
Dunois et Richemont, Buchan passaient à peine
Qu'un fantôme paraît derrière eux et se traîne,
Personne n'est auprès de lui.
Quelle est donc cette ombre inconnue
Qui semble appréhender la vue
De tant de redoutables preux ?
Son nom ? il a trahi sa patrie,
Bourgogne, ton âme flétrie,
Non, ne verra jamais les Dieux.

Chacun le fuit ; son front que couvre de ses rides
Le mal à l'œil furtif, aux prunelles livides,
Semble plier sous les méfaits.
Condamné du destin, pour expier ta peine,
A traîner à tes pieds une éternelle chaîne
Qui ne te quittera jamais,
Ombre perfide, ombre sinistre,
Des discordes lâche ministre,
Annonces-tu quelque malheur ?
Comme cette vapeur fatale
Qui sur la rive orientale
Présage l'orage au pêcheur.

Mais il est déjà loin ce fantôme coupable
Qui subit chaque jour le décrêt redoutable,
Arrêt de malédiction!
Son exemple funeste est commun à chaque âge:
L'homme est comme un navire assailli par l'orage,
Victime de l'ambition.
Le ciel a rendu sa justice
Que son jugement s'accomplisse:
Personne ne plaint les pervers,
Car sur la terre il est encore
Plus de vertu qui nous honore
Que de crimes dans les enfers.

Les chevaliers vainqueurs dans le combat des trente!
De leurs casques d'airain une aigle menaçante
Couronne le vaste cimier.
A chaque pas qu'ils font de leurs cottes de maille,
Que le sang si souvent teignit dans la bataille,
Résonne sourdement l'acier.
Héros qui méprisaient la vie,
Pour la gloire de leur patrie
Ils ne lui refusèrent pas
Leurs bras et leurs fermes épées,
Que leur valeur avait trempées
Dans le carnage des combats.

Ils passaient, ils passaient, ces preux dont la victoire
Illumine le front de couronnes de gloire,
Qui ne s'effaceront jamais;
Tels que les flots pressés des humides abîmes
Roulent sous l'aquilon leurs blanchissantes cimes
Que dore en passant de ses traits
Le soleil au sein des nuages;
Ou que, sur les cimes sauvages
Des pics élancés dans les cieux,
Les aigles, en ouvrant leurs ailes,
Brillent aux voûtes éternelles
Pour disparaître ensuite aux yeux.

Henr quatre et Sully que la France révère,
Dont les noms sont encor bénis dans la chaumière,
S'éloignaient en s'entretenant,
Lorsque Louis parut et baptisa son âge,
Et trois fois à l'Europe imposa son servage,

Mais enchaînait en éclairant.
Quelle suite noble et fameuse,
Quelle couronne glorieuse
Pour un guerrier triomphateur!
La force s'allie au génie
Annonçant par leur harmonie
Le siècle civilisateur.

Mais voici les grands jours des tempêtes civiles,
Où les trônes tremblants sur leurs bases fragiles
Voyaient gonfler avec effroi
La lave des volcans, les fureurs populaires,
Qui débordent partout sur leurs pieds séculaires
Et ne respectent plus de loi.
En vain les rois contre l'orage
Des vieux restes de l'esclavage
Veulent élever un rempart,
La liberté qui les anime
Donne à ses fils l'élan sublime
Et triomphe de toute part.

Les voilà, ce sont eux! l'Europe est leur histoire,
Et cent lieux immortels, éternisant leur gloire,
Consacrent leurs noms à jamais.
Les échos du Kremlin, la voix des pyramides
Sans cesse rediront dans les siècles rapides
Les exploits des soldats français.
Triomphante, leur aigle altière
Au front de l'Europe entière
Flotta de Cadix à Moscou.
Les rois qui disaient à ces braves:
Soumettez-vous, soyez esclaves,
Pleins de terreur fuyaient partout.

Ils passaient, ces héros tout couverts de poussière,
Les yeux étincelants, la démarche guerrière
Comme ils l'avaient dans les combats.
Et les chevaux serrés en colonnes volantes,
Secouant dans les airs leurs narines brûlantes,
Faisaient gronder l'arc sous leurs pas.
Comme aux jours de la république
De loin la phalange héroïque
Venait passer devant ses yeux;

Et le vieux soldat de l'empire
Emu, troublé jusqu'au délire,
Tendait ses bras tremblants vers eux.

Napoléon parait dans la foule immortelle,
Dont la gloire vivra, grandissante, éternelle,
Quand à son aspect le soldat,
Saisi d'enthousiasme, hélas! se croit encore
Aux jours glorieux où, dans les déserts du Maure,
Sous lui jadis il triompha.
En vain il l'appelle, il s'écrie :
Avec vous loin de la patrie,
Je combattais sur le Jourdain...
Le charme tout-à-coup s'efface,
Il n'aperçut plus dans l'espace
Que l'arc blanchi par le matin.

F. X. Garneau.

1838.

L'HIVER.

Moi, je les aime ces jours d'hiver et ce manteau blanc que la nature revêt... Il y a tant de mélancolie dans la pâleur de l'atmosphère et du globe, tant de dignité dans ce grand calme qui règne après les aquilons, tant de majesté sombre dans ce long recueillement de la nature entière! Il est de si grands jours parmi les jours d'hiver, de si mystérieux, de si touchants souvenirs dans les heures de la douloureuse semaine, dans les épais frimas des forêts et des champs dépouillés de leur verdure et du chaume qui recouvrait la hutte isolée du pauvre, dans la voix du *Chrysôtome champêtre* soupirant les pages de Jérémie...

L'hiver est un grand drame dont le début est la naissance de Dieu même, identifié en quelque sorte avec la nature humaine, et dont le dénouement est le même Dieu mourant pour sauver la postérité du premier homme. Oui, dans la *Semaine Sainte*, je crois que mon âme pleure, quand j'entends les voûtes d'un vieux temple retentir des lamentations des

prophètes... quand je vois de mes yeux le mémorial en action de la *Sainte Tragédie du Calvaire!* Oui, quand j'entends ces chants pleins de mélancolie, je crois entendre partir des cris de l'âme même d'Isaïe... je crois entendre les échos du Golgotha répéter l'agonie de Jésus! Mes yeux aussi se reposent si bien sur le bleu sombre des violettes qui ornent le trône de l'holocauste saint qui, simple comme un berger, s'immole pour son troupeau... mon âme s'élance si loin avec les voix qui se perdent par delà les cieux, s'épanouit tant au milieu des miracles qui semblaient réservés à l'ingrate Jérusalem, à la patrie du perfide Judas!...

Ah! je les oublie avec moins de regret, ces légers zéphyrs qu'au printemps l'on voyait folâtrer dans la riante plaine, quand j'entends mugir sur la vallée ces âpres aquilons, quand les ombres de la nuit se répandent sur la blancheur des neiges, quand les rayons pâles du bel astre du jour percent si faiblement les nuages, et que chaque moment de la saison me laisse en l'âme un grand mystère qui la remplit! Je suis moins sensible aux beautés du printemps, aux charmes des bocages, à la verdure des prés, à l'or des moissons, aux chants de Philomèle, quand je puis goûter les délices d'une soirée d'hiver auprès de l'ange que j'aime!... Quand les petits oiseaux ont déserté les bois et que le cristal des rameaux de la forêt répand son blafard éclat, j'y trouve de l'enchantement, une nouvelle scène dans le spectacle de la nature: j'élève encore mon cœur vers l'auteur des saisons pour rendre un autre hommage à sa magnificence!...

Depuis que mon bosquet est couronné de frimas et que Borée souffle ses froides haleines en blanches bouffées de neige, moi, dans le fond de ma retraite, je me repais de souvenirs; je crois démêler dans le bruissement de la bise les soupirs que des amis donnent à mes malheurs: car il y a comme des pleurs dans ce long mugissement qui se prolonge sur les murs blanchis de ma modeste demeure! pauvre cabane! elle est si déserte aujourd'hui et si douce encore pour l'humble hôte qui l'habite! je l'aime mon séjour, je préfère

son toit de chaume à ces lambris dorés des palais où gisent tant de soucis pour en désenchanter les heures d'ivresse, les jours d'illusions !...

Hiver, saison à contemplation profonde, où la nature, dépouillant ses fleurs et ses gazons verts avec la moisson d'automne, et parée comme une épouse en ses jours de deuil, comme elle, semble voiler ses attraits en revêtant son linceuil de neige : ses jours sont moins éphémères, ils compteront plus dans la durée des siècles, ils vaudront mieux dans la balance du temps, parce que les jours d'hiver sont tissus de mystères et de miracles, et qu'il y a comme de la sainteté de répandue dans l'air glacé qu'on respire ! parce que l'astre des nuits, dans sa course majestueuse, jeta ses reflêts d'or sur l'étable de Bethléem et que l'étoile de Jésus y guida les bergers, les mages et les anges, groupés près de la crèche, berceau du sublime enfant : les rois pour offrir l'or, l'encens et la myrrhe, les anges pour le protéger de leurs ailes, les bergers pour chanter leurs hymnes de joie, et tous pour fléchir devant l'Emmanuel, jeté nu dans ce monde, au milieu des frimas d'une profonde nuit !...

Laissez-moi mêler aux accords des bergers et des anges mon cantique à moi, offrir avec les mages l'or de mes sentiments, l'encens de mon cœur et la myrrhe de mes prières à l'Enfant-Dieu.

HYMNE.

L'ANGE ET LE BERGER.

L'ANGE.

Viens contempler, berger, la scène des miracles !
Un Enfant-Dieu
Dans une étable est né ! le plus saint des spectacles
Se célèbre en ce lieu !

LE BERGER.

Sublime crèche ! ô sublime mystère !
L'enfant du ciel, comme un berger,
Dort étendu sur ce pailler,
Lui, Dieu ! lui, roi des cieux et de la terre !...

L'ANGE.

Il précède l'aurore
Pour annoncer ce jour,
Il naît pour l'amour
Du berger qui l'adore!...

L'ANGE ET LE BERGER.

Fléchissons les genoux devant l'Emmanuel!
Les bergers et les anges
Dans le royaume saint rediront ses louanges
Près du sublime autel.
Il sauvera le monde
Au prix d'un sang sacré;
Ce sang cimentera le royaume qu'il fonde,
L'heureuse éternité!...

J. G. BARTHE.

1838.

À MON FILS.

Lorsque tu dors sur le sein de ta mère
Souvent mes yeux s'arrêtent sur tes traits,
Où les zéphirs sous la gaze légère
Portent des champs les parfums toujours frais.
Mais qui peut dire, en quittant le rivage,
Que les zéphirs te suivront jusqu'au port?
Dors, mon enfant; le ciel est sans nuage,
Et l'aquilon ne souffle pas encor.

Des rêves d'or berceront ton enfance;
Insoucieux, tout te semblera beau.
Tu grandiras, avec toi l'espérance,
Prisme trompeur qui nous suit au tombeau.
Plus tard enfin le temps impitoyable
Détruira tout, plaisirs, projets, bonheur.
Dors, mon enfant; ton rêve est agréable,
Bientôt viendront des pensers de douleur.

Si ton génie à la lyre sonore
Prête des chants inspirés par les Dieux,
Comme l'oiseau qui chante avec l'aurore,
Ils n'auront plus d'écho que dans les cieux

Ces doux refrains qui charment mon oreille
Vont s'oublier pour des sons inconnus.
Dors, mon enfant; pour toi ta mère veille
Et de sa voix les chants sont suspendus.

Si le destin sur la terre étrangère
Guide tes pas bien loin de ton pays,
Tu verseras plus d'une larme amère
Au souvenir de ces bords trop chéris.
Le haut rang même où tu semblerais être
Perdra soudain à tes yeux sa splendeur.
Dors, mon enfant; le sol qui t'a vu naître
Sera toujours le pays de ton cœur.

Si fier, enfin, des exploits de nos pères,
Tu te plaisais au milieu des combats,
Puisse le ciel rendre tes jours prospères
Et loin de toi conduire le trépas.
Mais là du moins l'homme tombe avec gloire,
Et son pays lui doit un souvenir.
Dors, mon enfant; si tu vis dans l'histoire,
Laisse un nom cher aux fils de l'avenir.

Mais l'avenir se grossit de nuages;
Pour bien des fils les legs seront sanglants:
Si je pouvais conjurer ces orages,
Avec plaisir je verrais ton printemps.
Non, le passé n'a pas brisé ses armes,
Chacun se dit: Washington renaîtra.
Dors, mon enfant; car le tambour d'alarmes
Trop tôt pour toi peut-être sonnera.

Moi, je voudrais, mon fils, qu'à ton asile
Cérès brillât au milieu des neuf sœurs,
Et que la paix à leur appel docile
Y présidât le front orné de fleurs;
Dans se séjour, seul que je te souhaite,
D'amis choisis toujours environné,
On vît les arts embellir ta retraite
Dans quelque lieu champêtre et fortuné.

F. X. Garneau.

1838.

PETITE REVUE PARLEMENTAIRE (1).

Mon intention est de faire aujourd'hui l'analyse des différents orateurs de la défunte chambre d'assemblée, c'est-à-dire de ceux qui faisaient habituellement entendre leur voix dans les délibérations des représentants du peuple. Cette analyse qui, je crois, n'a pas encore été faite, pourra devenir de quelque utilité au pays, si comme des gens se plaisent à nous le faire espérer, nous devons encore posséder un parlement.

M. BARTHÉLEMI CONRAD AUGUSTUS GUGY.

Comme il faut que chacun ait son tour et son degré de justice, et comme je n'ai point suivi d'ordre précis d'âge ou de préséance, et surtout afin de distraire un peu mes lecteurs de mon lugubre second chapitre, je vais les introduire brusquement et sans cérémonie à M. l'honorable représentant de Sherbrooke, l'aimable lieutenant-colonel Barthélemi Conrad Augustus Gugy, écuyer, avocat. Comme on le voit, j'observe avec soin titres et qualités ; c'est que, voyez-vous, je ne crains point de choquer la modestie de notre héros d'aujourd'hui : une longue pratique au barreau, une longue suite de reproches et de louanges ont dû rendre ce monsieur insensible, calleux à la flatterie comme au blâme, et la philosophie dont il a souvent fait preuve doit surtout lui enseigner que, non plus que les honneurs auxquels il a été appelé ne doivent l'étourdir, le jugement de la presse ne saurait l'affecter, quelque sévère qu'il puisse être. Mais je

(1) Nous aurions voulu pouvoir republier toute cette Petite Revue Parlementaire, que nous tirons du *Fantasque* ; mais l'appréciation des moyens oratoires et de la conduite politique de plusieurs députés, faite pour un journal satirique, est trop entachée de personnalités et trop épigrammatique pour que nous nous permettions de la republier. Nous donnons ici les seuls chapitres qui nous paraissent avoir été écrits avec impartialité.

ne dis ceci que pour donner une petite émotion à M. Gugy qui paraît les aimer, et si ces lignes lui tombent sous les yeux, il me saura gré, j'en suis sûr, de la modération apportée dans cet article.

Sous le rapport du physique, M. Gugy n'a rien à désirer; un corps bien proportionné, une tête qui n'a rien de désagréable, et qui, comme un tout, peut même passer pour belle, des gestes qu'il sait rendre gracieux et quelquefois imposants, une voix étendue, sonore et d'un timbre favorable, voilà des avantages qui ne déplairaient à personne et que personne mieux que M. Gugy ne saurait faire valoir. Il ne néglige nulle occasion de se laisser admirer, et les fréquentes promenades qu'il se plait à faire à travers la salle des séances lorsque chacun est à sa place, les saluts infatigablement gracieux dont il assiége l'Orateur (président de la chambre), ses éclats de rire soudains, ses gestes télégraphiques ne sauraient manquer d'attirer l'attention générale, aussi est-il un des membres les plus remarquables et les plus remarqués de toute la législature. Sous le rapport oratoire, on peut dire, sans crainte, qu'il en est un des principaux ornements. Des connaissances étendues, une habitude des affaires, une mémoire heureuse, une imagination brillante, une parole élégante et facile, et un grand pouvoir d'improvisation en feraient un orateur du premier ordre, si son argument était plus serré, plus stricte, plus sévère; s'il s'attachait à persuader ses auditeurs plutôt qu'à les égayer. M. Gugy a un talent tout particulier de rendre amusante la question la plus aride, et j'avoue que souvent, lorsque l'ennui des répétitions et des termes banals de jurisprudence avait attiré un sommeil presqu'irrésistible sur mes paupières, c'était avec bien de la joie que j'entendais tout-à-coup s'élever la voix de M. Gugy; et, il faut le dire, j'ai souvent observé que la chambre pensait comme moi. Il sait ramener l'intérêt sur une question qui commence à fatiguer, par un discours qui n'apporte souvent aucune idée nouvelle, aucune persuasion, mais qui récrée l'imagination par les com-

paraisons burlesques, les contes et les drôleries dont il l'assaisonne. Le style de M. Gugy est tout-à-fait poétique, oriental; on voit qu'il a lu les Mille et Une Nuits et les Contes Arabes, car à propos d'une église, de la bâtisse d'une école ou d'un pont, et des attributs d'un bedeau, il vous peint les minarets d'où rejaillissent les rayons dorés du soleil, les silencieuses et riches mosquées, les ruisseaux qui serpentent au milieu des jasmins et qui n'entraînent sur leurs eaux que les feuilles de roses que le souffle du zéphir a méchamment entraînées, les voluptés d'un pacha qui fait trancher vingt têtes pour s'éveiller et se tirer de la fascination des danses de ses bayadères; il vous transporte au septième ciel et souvent vous y abandonne, laissant à M. Fortin, le doyen, le soin de vous ramener sur la terre; alors, il faut l'avouer, le parfum des roses se trouve bien prosaïquement métamorphosé et vous vous trouvez dans la chambre d'assemblée, à Québec, en Canada, dans l'Amérique du Nord.

M. Gugy a l'avantage de pouvoir s'exprimer en anglais et en français avec la même facilité, cependant sa diction est loin d'être pure en cette dernière langue et laisse voir que la première est la langue de ses études; ce défaut n'a rien de désagréable néanmoins, et les anglicismes dont il parsème son discours ne font souvent qu'y ajouter un degré de pittoresque et de gaité qui ne lui ôte point son intérêt. Quoique la plaisanterie, l'ironie et le sarcasme soient les armes habituelles et favorites de M. Gugy, je l'ai vu s'élever en quelques instances jusqu'à la plus touchante éloquence et émouvoir tous ses auditeurs. M. Gugy a dans la voix un don qu'il n'est pas facile de décrire, mais que l'on ne peut s'empêcher de remarquer, c'est qu'il fait entendre, dans l'organe et d'une manière tout-à-fait sensible, du rire ou des larmes, si je puis m'exprimer ainsi, sans que sa parole soit interrompue; ceci est très particulier et d'un très heureux effet. A ces dons il joint des manières originales, excentriques; par exemple, au lieu de parler de sa place comme cela se fait ordinairement, M. Gugy s'avance quel-

quefois dans l'espace vide au milieu de la salle et s'y promène gravement en prononçant le discours le plus comique du monde; une fois il faisait cette singulière manœuvre, tenant en chaque main un candelabre, qu'il représentait comme les lumières qui ne se répandraient jamais sur la terre si des philosophes, des prophètes, des novateurs ne les y portaient point.

Quels que soient les moyens et les avantages dont M. Gugy est doué, on conçoit facilement qu'il n'est point fait pour être chef de parti. Il y a trop d'incertitude, de caprice ou peut-être même d'indépendance dans ses actes parlementaires pour qu'il soit jamais l'âme d'une portion de la chambre, quelque minime qu'elle soit. En effet chacun a pu le voir prêcher contre tous les abus du gouvernement et du pouvoir, accuser hautement et de la manière la plus opiniâtre et la plus véhémente, presque tous les membres des tribunaux, et cependant il s'est toujours opposé aux mesures de réforme générale que le parti majeur de la chambre eût voulu introduire. On dirait que M. Gugy venait plaider en chambre ses griefs personnels et ses haines privées, à l'exclusion de tous les autres, que les siens seuls étaient véritables; on l'a vu combattre, accuser tous les employés, l'administration même comme suprêmement déshonnêtes et ridicules, et cependant son vote se trouve presque toujours à la tête de l'infortunée, héroïque et maigre minorité des six ou sept inséparables. M. Gugy était en maintes occasions un membre fort utile des comités, et lorsque la législature siégera de nouveau, comme il faut l'espérer, il serait à désirer, sous bien des rapports, qu'il en fît partie. Quand il aura repris son siége, M. Gugy ne manquera point sans doute de nous expliquer comment il fit pour se décider à combattre pour soutenir l'honneur de l'administration de lord Gosford qu'il avait tant couverte de ridicule, en la représentant comme disposée sur une grande échelle, au plus haut échelon de laquelle se serait trouvé un singe qui faisait une simagrée, qui se répétait de degré en degré jusqu'à la

marche inférieure; il nous dira sans doute si l'intérêt de la couronne passa avant l'ambition personnelle dans toutes ses démonstrations de loyale bravoure et s'il n'aspirait pas lui-même à être un des petits singes de la grande échelle. Puis au milieu des anecdotes plaisantes qu'il aura probablement à raconter, il ne manquera point non plus de nous décrire la blessure (peu glorieuse à cause de sa position) qu'il reçut à St. Eustache, et que l'on a expliquée jusqu'ici d'une manière qui ferait peu d'honneur à l'humanité et au sang-froid si vantés des troupes britanniques. Vraiment je suis aussi impatient d'entendre encore en chambre la voix flexible de M. Gugy que le roulement du tonnerre de M. Berthelot.

M. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Il est un homme sur qui tous les yeux du Canada se sont tournés, pendant bien longtemps, comme sur le messie qui devait le régénérer, comme sur le prophète dans le cerveau duquel se trouvaient enveloppées les nouvelles doctrines de son salut, comme l'oracle qui lui devait prédire ses destinées. Aujourd'hui encore que des vicissitudes et des revers ont arraché l'idole de son piédestal, que l'histoire l'enregistre sur une de ses pages les plus sombres, les regards si longtemps attachés sur elle, les cœurs si souvent habitués à y puiser la confiance et l'espoir, s'élancent encore en souriant vers elle, ne pouvant croire à sa mortalité. Il n'est pas besoin de nommer Louis Joseph Papineau, tout le monde l'a reconnu.

Je ne viens point ici analyser une vie qui appartient aux archives du pays et qu'elles seules pourront faire juger avec impartialité. Je viens seulement écrire et consigner avec toute l'impartialité du peintre, si cela m'est possible, ce que j'ai pu voir des dehors, des moyens, des ornements de l'homme tel que nous l'avons tous vu dans ses jours de gloire populaire.

M. Papineau régnait au milieu de la législature par sa puissante voix, par son inébranlable fermeté, par son opi-

niâtre persévérance; de là son pouvoir s'étendant au loin sur tout le pays dont il était le palladium, la pensée.

Qui l'a vu dans la chambre dans l'un de ces grands débats où il venait imposer à chacun ses strictes opinions, indiquer du doigt la route qu'il fallait suivre dévotement, ne peut certainement pas l'oublier. Son visage altier, ses traits où se peignent la force d'âme et le commandement, sa bouche toujours prête à lancer le sarcasme, à remettre dans la voie qu'il avait tracée celui qui s'en écartait, et à détourner le ressentiment et la menace sur les puissants qui avaient pu oublier leurs promesses ou en retarder l'accomplissement; sa tête hardiment posée, fièrement redressée, son buste large et plein de vigueur montraient un type unique, recélant une supériorité bien décidée et devant laquelle toutes les autres ambitions devaient s'échouer.

M. Papineau était certainement celui que l'œil même de l'étranger eût désigné au milieu de tous ses collègues, sans balancer, comme celui auquel appartenait le fauteuil de la présidence, aussi allait-il s'y placer comme au seul siége fait à sa taille. Il possède une voix étendue et forte, mais l'émotion du ressentiment, l'explosion de la colère, l'amer sarcasme ou le ton grandiose du récitateur sont les seules nuances qui la font vibrer. L'expression de la douleur touchante, celle d'une joyeuse hilarité et la gaie plaisanterie ne viennent que bien rarement se faire sentir et sont chez lui tout-à-fait secondaires; mais les premiers de ces moyens ont chez lui un degré de solennel qui rachette et fait oublier l'imperfection ou l'absence des derniers. L'orateur doit avoir à sa disposition tous les moyens de plaire, de persuader, de récréer, d'appeler à son aide le rire, l'enthousiasme ou les larmes tour-à-tour. M. Papineau n'est donc point un orateur parfait, mais il lui reste encore une assez belle position dans son art pour la faire envier et pour satisfaire son ambition sous ce point de vue; je ne parle pas ici de l'homme politique.

La diction habituelle de M. Papineau est élégante, pure et facile ; sa phrase est correcte, bien ponctuée, et, quelque longue qu'elle soit, toujours complète, parfaitement tournée, les nombreuses incidences, où le mot propre ne se fait jamais attendre ni regretter, n'en obscurcissent point le sens. Ses épithètes sont nombreuses, vives, serrées, progressives et toujours justes ; la dernière est toujours la plus forte, la plus pittoresque. Soit qu'il veuille louer, blâmer, abattre ou seulement décrire, il développe en de simples qualifications le tableau, l'image ou la caricature de son sujet, descriptions pour lesquelles un orateur ordinaire emploierait autant de tours, autant de phrases, autant de longueurs, autant de commentaires. La multiplicité, la recherche et la justesse de ses mots donnent à sa harangue un brillant, un coloris qui délassent, attachent et en font oublier la longueur. M. Papineau est le seul de tous les orateurs de la dernière chambre dont on puisse sténographier et reproduire les discours tels qu'ils furent prononcés. Ceux de presque tous les autres membres sont remplis de tant d'incorrections et de familiarités que, quelque sage que soit la pensée, il serait impossible de la reproduire comme elle fut donnée. Les premiers sont ordinairement gâtés par les rapporteurs, tandis que les autres sont arrangés pour la publication, analysés, replâtrés. Il n'est que fort peu d'exceptions à ce que j'avance ; ayant été du métier, je puis en connaître les ruses ; aussi puis-je dire que les saluts empressés et les cordiales poignées de main ne se font point attendre de la part des orateurs qui ont besoin d'un peu de complaisance des sténographes. M. Papineau, lui, aurait souvent raison de se plaindre du défaut contraire. Outre l'élégance intrinsèque de ses discours, M. Papineau se distingue par une prononciation recherchée et classique, son accent est tout-à-fait agréable ; on peut seulement lui reprocher en ce genre un peu d'affectation ; mais peut-être aussi, cela vient-il du contraste étrange de son accent avec celui de ses collègues, ordinairement bas, et trop commun pour le style parlemen-

taire. On regrette aussi d'y apercevoir quelquefois une teinte d'anglicisme qui pourrait faire croire au premier abord que l'anglais serait sa langue favorite, ce qui n'est point le cas, quoiqu'elle lui soit tout-à-fait familière. Néanmoins, lors même que le discours de cet orateur n'aurait nul intérêt attachant, on peut toujours l'écouter avec plaisir, c'est-à-dire littérairement parlant.

On peut reprocher à M. Papineau de ne point diriger, ménager, mesurer ses moyens oratoires. Il entame ordinairement un discours avec toute la force de son éloquence; il prodigue d'abord tout ce qu'il peut trouver d'expressions énergiques, et il en a considérablement, en sorte qu'il faiblit, diminue et qu'il donne à croire qu'il est arrêté par le défaut d'aliment. De là viennent l'extrême longueur de quelques-uns de ses discours et les répétitions dont on peut les taxer. Mais on ne peut nier qu'il soit véritablement beau, et que nul, j'ose le dire, ne peut se soustraire à l'enthousiasme, lorsque déroulant majestueusement et de sa grande voix tremblante d'indignation les griefs et les souffrances, il invoque l'avenir comme le seul juge impartial entre les oppresseurs et ceux qui souffrent avec une patience qu'ils ne peuvent toujours conserver. La menace surtout est éclatante dans sa bouche et lorsqu'il la fait entendre sans nulle retenue, le silence le plus imposant règne dans la salle et ses adversaires politiques même oublient leur cri favori de: à l'ordre, à l'ordre! Il est surtout admirable lorsque quelque redoutable antagoniste a fait une attaque sur son premier discours et qu'il l'a assaisonnée, comme cela n'arrive que trop souvent, de satiriques personnalités, alors, dis-je, il est inimitable; sa première sortie d'abord accable, pulvérise celui qui s'y est exposé, puis il rétablit ses arguments d'une manière beaucoup plus solide, plus serrée et plus saine qu'il ne l'avait fait d'abord; la victoire lui est alors ordinairement assurée, ce qui démontre que M. Papineau placé dans une sphère où il aurait rencontré une opposition plus redoutable, plus savante que celle qui le com-

battait ici, eût toujours été d'un rang fort élevé parmi les orateurs et de beaucoup supérieur à ce qu'il est actuellement.

On accuse M. Papineau de trop de violence dans ses discoùrs parlementaires. Il n'épargne personne, pas même ses plus chauds partisans lorsqu'il diffère avec eux, sûr qu'il est de l'empire qu'il peut exercer. On a pu voir ceci particulièrement dans la discussion du bill projeté de judicature, où il combattait seul contre presque tous et où les votes furent le plus souvent en faveur de ses vues.

A cette inflexibilité de caractère, le pays doit sans doute la position où il se trouve aujourd'hui. L'avenir seulement pourra dire si l'on doit l'en blâmer ou lui vouer de la reconnaissance ; car en politique il ne faut guère juger strictement que les résultats et, quelque bonne que soit une cause, ceux qui l'avocassent doivent considérer quel bien ils peuvent faire et se résoudre à être les plus fins lorsqu'ils ne sont pas les plus forts ; sans cela ils jettent leurs sectateurs dans des abîmes sans honneur comme sans gloire, car il n'est, hélas! que trop vrai que de nos jours le succès seul fait le mérite.

M. ANDREW STUART.

Le plus dangereux ennemi qu'aient les Canadiens est sans contredit Andrew Stuart. Je dis le plus dangereux parce qu'il est le plus recommandable par sa position, le plus respecté à cause de ses tatents, de son esprit ordinairement droit, et à cause du poids que doivent avoir des conseils donnés par un homme habile, profond et honnête. Andrew Stuart formait autrefois, avec messieurs J. Neilson, Duval, Cuvilier et autres, la brillante phalange du parti populaire ; soit qu'il ait abandonné ce parti ou que celui-ci l'ait abandonné, toujours est-il vrai que ce fut une perte d'autant plus vive que ses efforts sont aussi constants aujourd'hui qu'ils l'étaient alors, dans la marche contraire. Si quelque chose peut excuser ou expliquer sa déviation, en lui laissant son caractère, c'est son ralliement au parti de sa propre origine.

Lorsque l'on veut le juger comme homme célèbre, estimer, décrire la portée de ses talents, on le compare ordinairement à son frère James. On a tort cependant; ils n'ont, selon moi, aucun autre rapport que celui du nom et de la célébrité; néanmoins, puisque ce moyen est adopté, je devrai m'en servir. Comme simple praticien, M. Andrew Stuart ne donne peut-être point aux causes qui lui sont confiées l'incessante vigilance que leur accorde son frère; mais son opinion sera respectée du banc, tandis que même les citations de l'autre seront scrupuleusement révisés. L'un pense que le bon droit doit triompher de lui-même; l'autre veut faire triompher son client. D'où s'ensuit qu'on peut donner une bonne cause à Andrew et qu'on doit donner une mauvaise cause à James. Comme orateur, ce dernier est plus élégant, plus facile, plus fécond; sa parole n'est jamais suspendue et le flux de mots lui permet de chercher une idée; Andrew, au contraire, attend fort souvent l'idée, mais il ne remplit point l'intervalle de mots inutiles. Comme politique, comme homme estimable et respecté, le dirai-je, comme grand homme, Andrew est à une immense distance au-dessus de son frère. Il se distingue par des vues plus libérales, plus philosophiques, plus profondes, il peut faire la combinaison de grandes mesures politiques: son frère ourdira plutôt une loi qui fera la fortune des avocats, un chef-d'œuvre d'obscurité, un sac éternel à procès, une merveille d'ambiguité, et s'il peut la faire passer, il rira dans sa barbe du mal qu'il a fait et comptera de tête combien elle pourra lui valoir.

M. Andrew Stuart avait perdu son siége au Parlement et ne dut sa rentrée qu'à la terreur panique dont l'esprit de son adversaire, le Dr. Painchaud, fut tout-à-coup saisi. La session dans laquelle nous avons pu l'entendre ne fut que bien courte; cependant nous pûmes y estimer le vigoureux athlète de la cause qu'il défendait. La lutte qui s'était engagée entre lui et M. Gugy, dans laquelle devait se décider la question de préséance sur une minorité de huit à dix in-

séparables, procura beaucoup d'amusement au reste de la chambre qui voyait ce choc de l'œil le plus indifférent ; le sarcasme, l'épigramme, la satire volaient, brillaient, brûlant l'un, blessant l'autre tour à tour. Ce combat eût sans doute fait la base des discours parlementaires d'une longue session et la distraction des autres membres, tant il est vrai que le *primo mihi* se fait partout sentir.

M. A. Stuart comme orateur n'a pas de forts brillants moyens, une parole souvent gênée, une position gauche, un geste maladroit lui ravissent beaucoup de l'effet qu'il aurait sans cela ; et il lui faut toute la profondeur de ses connaissances et de ses vues, toute la saine logique dont abonde son argumentation, pour le faire occuper la place qu'il tient comme l'un des premiers orateurs du pays. La critique aiguillonnante a surtout un grand pouvoir dans sa bouche, lorsqu'au sortir d'une table où il a su trouver l'esprit et l'énergie et où tant d'autres ne reçoivent que le vague et la stupeur, il vient de sa place décocher sur ses antagonistes les traits les plus fins, les plus aigus, les plus inattendus. Son pied posé sur une chaise, son coude sur son genou et d'une main supportant sa tête intelligente au front vaste, ombragé par de grands cheveux pittoresquement négligés, tandis que l'autre joue nonchalamment avec la chaîne de sa montre ; son œil perçant brille comme un flambeau sous la voûte d'un édifice ; sa bouche animée réflétant ordinairement la misanthropie, alors rieuse et sarcastique ; son visage dont le teint est rehaussé par une chaleur nouvelle, attirent tous les regards, et de lui l'on attend alors tout ce qui est grand, profond, hardi, satirique. Souvent une expression imprévue surprend, révolte ; de nombreux rappels à l'ordre se font entendre, le président se lève, essaie en vain de faire retirer le mot incriminé, l'orateur continue, répète en ricanant son allocution et change bientôt en rire irrésistible ou en un silence attentif la confusion et les clameurs des autres membres. On conçoit qu'avec ces moyens, M. Stuart ne pouvait qu'à regret se décider à tenir un poste secondaire

dans le parti de l'opposition. Celui qui occupait la première place n'était pas homme à la céder, en sorte que la question de la prépondérance, d'amour-propre, et la distinction d'origine durent contrebalancer les opinions primitives; M. Stuart passa dans la minorité. Accueilli avec transport par ses compatriotes, il sut plaider avec chaleur leur cause presque abandonnée. Il fut un des instruments de sa réédification, et aujourd'hui qu'il est revenu de la mère-patrie où la mesure qu'il y allait supporter contient, au fond, l'extinction de ce qu'il défendit autrefois d'une manière si véhémente, ses avis auront probablement plus de poids qu'on ne le pense au dehors.

M. AUGUSTIN NORBERT MORIN.

Un esprit sain, étendu et bien cultivé, un désintéressement philosophique et proverbial, des travaux habiles et incessants, un dévouement généreux pour sa patrie eussent dû mériter à M. Morin l'une des premières positions du Canada, position qu'il eût sans doute dès longtemps acquise si une insurmontable timidité, un défaut total d'intrigue personnelle ne lui eussent fait presque toujours négliger l'intérêt privé pour les affaires publiques. Dès son jeune âge, M. Morin s'est occupé sérieusement de la politique du pays, sous les auspices de M. Viger, puis de M. Papineau dont il devint le bras droit, l'aide indispensable; ils se complétaient l'un l'autre; l'un portait la parole, celui-ci tenait la plume et, chose remarquable, l'un possédait ce dont l'autre était presque totalement dénué; ceci est un fait connu de tout le monde. M. Morin a une figure intelligente et douce, mais son geste maladroit, son port incertain, ses manières gênées et contraintes, son adresse naïve et simple quelquefois, révèlent d'abord l'excentricité de l'homme de cabinet, plutôt que l'énergie et l'audace du politique et de l'orateur. M. Morin porte souvent la parole en chambre, mais c'est plutôt pour motiver sa conduite, son vote, ses démarches, que pour s'attirer des sectateurs. Sa voix rapide et peu accentuée

semble *lire*, souvent même en *bredouillant*, une opinion écrite en lui-même, que prêcher des dogmes nouveaux, que commander l'attention; elle n'est point faite pour dicter l'enthousiasme ni pour implorer la sympathie, mais pour résumer froidement et logiquement la série des raisons qui l'ont fait agir, *lui*, et qui l'ont fait arriver à *conseiller* à ses collègues de l'imiter. Ce n'est point qu'il faille croire que la conduite politique de M. Morin soit dépourvue de fermeté, au contraire, les conclusions de ses documents, (on peut nommer ainsi presque tous ceux de la majorité de la chambre) portent, pour la plupart, le cachet de la force que donne la persuasion; mais on ne l'entendit jamais faire cette véhémente profession de foi qui crée des prosélytes.

Comme on le voit, M. Morin n'est point fait pour être chef de parti, mais c'est un homme nécessaire, indispensable à un parti. Ses écrits sont tous faits avec calcul, avec dignité et avec simplicité de langage, sans sortir pour cela du cérémonial convenable qui doit toujours, plus ou moins, envelopper un acte public. Si le parlement était de nouveau réuni et que M. Morin, qui, dit-on, s'est exilé pour jamais de son pays, dût lui manquer, ce serait avec un regard d'inquiétude qu'on rechercherait son successeur parmi ses collègues. Il était l'âme des comités; la rédaction de la plupart des rapports, adresses, pétitions, etc., lui était ordinairement confiée, et lorsque le parlement avait clos ses travaux, c'était encore lui fort souvent qui se trouvait chargé de les défendre par la presse publique dont il fut longtemps le principal champion. En un mot, de tous les membres, M. Morin était celui qui *gagnait* le mieux son indemnité.

On a reproché vivement à M. Morin, nous ne dirons point si c'est à tort ou à travers, d'avoir indisposé, compromis même quelques-uns de ses amis par l'expression privée de sentiments qui, plus tard, ne s'accordaient point avec sa conduite publique. On lui a reproché de ne point s'être servi de l'influence qu'il avait nécessairement sur un grand nombre de ses co-partisans pour les détourner d'actes qu'il

disait désapprouver. On l'a souvent accusé d'inconséquence, quelquefois même de pusillanimité. Comme notre tâche n'est point ici de prendre sa défense que nous laissons à sa réputation et à ses actes, nous ne nous attacherons point à réfuter un blâme que ses amis même ont jeté parfois sur lui; nous ferons remarquer que ces défauts, dangereux dans un homme public, provenaient plus ordinairement chez lui d'une faiblesse ou d'une douceur de caractère, et de la tournure originale donnée à son esprit par des études abstraites et singulières, que d'un calcul volontaire de déception ou d'intrigue, ayant pour but l'intérêt ou l'ambition. Certes, il est bien peu d'hommes, de tous ceux qui figurèrent dans la politique contemporaine du pays, qui aient si peu fait pour eux-mêmes que M. Morin. Il s'est acquis un nom et il est resté pauvre, au milieu de tant d'autres qui ont su faire marcher de front les affaires publiques et particulières, et qui même ont sacrifié sans hésiter les premières à celles-ci lorsqu'ils trouvèrent l'occasion favorable.

En somme, M. Morin qui fut sans cesse, depuis les troubles, en butte aux persécutions du gouvernement, aux vexations de ses subalternes, aux injures de la classe outrée qui est le plus directement opposée à la majorité canadienne, le fut aussi aux amères reproches de son propre parti dont il voulut dernièrement éviter de partager les excès. Et le voilà, aujourd'hui, dégoûté presque de sa propre patrie, qu'il a dû fuir sous l'accusation de désordres qu'il n'a pas partagés, qu'il a même, si l'on en croit la rumeur publique, essayé d'arrêter, de retarder.

N. Aubin.

1838.

NAPOLÉON.

Il dort! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir!
Il dort! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.

Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! Il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français :
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor. ....
Mais, le héros que je rappelle,
Il dort ! Il dort !

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dus au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! Il dort !

N. Aubin.

1839.

RAPIDITÉ DU TEMPS.

Un an vient de finir ; un nouvel an commence ;
Jour de crainte au vieillard, de plaisir à l'enfance.
Pour l'âge qui mûrit quel joyeux souvenir !
Pour l'âge qui s'éteint quel lugubre avenir !
O temps ! pour le malheur trop lent dans ta carrière,
Arrête, et de l'heureux respecte la prière.
Mais non ; les mois, les ans, les siècles, tout s'enfuit,
Vole, se précipite à l'éternelle nuit.
Le temps s'enfuit ; la rose au matin se colore,
Puis au midi se fane ; au soir vit-elle encore ?
Le temps s'enfuit ; tremblez, vieillards aux cheveux blancs ;
Demain sentirez-vous le poids, le froid des ans ?
Et toi, jeune beauté, rivale de l'aurore,
Qui maîtrise les yeux, et que mon cœur adore,

Oui, de la fleur des champs tu suivras le destin ;
Ta fraîcheur durera l'espace d'un matin.
Et toi, fruit de l'amour, vas-tu voir la lumière,
Ou trouver un tombeau dans le sein de ta mère ?

La vie est ce ruisseau par le fleuve englouti ;
Et le temps est ce fleuve à la mer réuni.
Chaque jour, chaque instant vers ce fleuve s'écoule,
Et ce fleuve, à son tour, vers cette mer se roule.
Mais cette immense mer, qu'est-ce ? l'éternité !
L'homme ? c'est un peu d'eau dans l'océan jeté.

Si la vie est si courte et le temps si rapide,
A tous tes pas, mortel, que la vertu préside.
Secours ton ennemi tombé dans le malheur ;
Et que jamais l'orgueil ne réside en ton cœur.
Et pardonne l'injure et méprise l'offense ;
A mon avis, c'est là la plus noble vengeance.
Sois ferme en tes desseins, sage dans tes désirs,
Puis en tout modéré, jusques en tes plaisirs ;
Ennemi des flatteurs et de la calomnie,
Et surtout de l'ingrat, de l'odieuse envie.
Aie le lâche, et le fourbe, et le traître en horreur,
Et cet homme surtout, cet homme sans honneur,
Qu'on voit comme le vent sans cesse variable,
Qu'on voit comme la cire en tout sens maniable,
Qui même du tyran lèche les mains, les pieds,
S'il veut bien lui donner pour prix quelques deniers.
Démasque le mensonge, et confonds l'injustice ;
Au riche, au pauvre, au grand, au petit rends justice ;
Et sois fidèle époux, bon père, ami constant,
Et vieillard respectable, enfant obéissant,
Et serviteur soumis, doux et généreux maître,
Citoyen respecté, du moins digne de l'être,
Et sensible au malheur, et toujours le soutien
Et de la veuve nue et du pauvre orphelin,
Toujours le défenseur du roi, de sa couronne,
Soumis même cent ans au tyran sur le trône.

O toi dont le mérite égale la grandeur,
Qui commandes en roi, digne de cet honneur,
Songe qu'un seul faux pas peut ravir des trophées,
Et détruire ta gloire, œuvre de vingt années :

La gloire est une fleur qu'un léger vent flétrit,
La glace d'un miroir que mon souffle ternit.
Et veux-tu dans mon cœur occuper une place ?
A mon frère aveuglé, trop coupable, fais grâce.
Entends-tu ses enfants sans toit, sans feu, sans pain :
" O mon Dieu, que j'ai froid ! O maman, que j'ai faim !"
Dieu ne t'a fait puissant que pour sécher leurs larmes,
Pour appaiser leur faim, dissiper leurs alarmes.
Sans tache à tes enfants veux-tu léguer ton nom ?
Envers tous, à toute heure, et sois juste et sois bon.
Fais tes sujets heureux, ce nom vivra mille âges :
Oui, c'est là le plus beau de tous les beaux ouvrages.

Toi, peuple canadien, aujourd'hui malheureux,
Qui pleures sur la terre où riaient tes aïeux,
Dont le frère est chassé d'où l'enfanta sa mère,
Plus souffrant que l'esclave où fut si bien ton père,
De ta condition je connais la rigueur ;
Moi-même de ton sort je partage l'aigreur ;
Tu souffres, mais n'importe ; obéis à ta reine :
Comme elle a Dieu pour roi, tu l'as pour souveraine ;
Le seul maître des cieux l'a faite ce qu'elle est,
Et tu lui dois amour, fidélité, respect.
De ton Dieu sur la terre elle porte l'image ;
Se rebeller contre elle est à Dieu faire outrage.

Et quels seraient les fruits d'une rébellion ?
La gloire de ton maître et ta confusion,
Et la mort de ta fille au printemps de la vie,
D'un père déjà vieux, d'une épouse chérie ;
Et ton champ sans clôture et ta maison sans toit,
Et le foyer fumant d'un sang qu'un pourceau boit !
Mille guerriers détruits, leurs clos pour cimetières,
Leurs propres vêtements pour linceuls et pour bières ;
La honte et les mépris pour pain à ton neveu,
Les débris de ton nom, l'abandon de ton Dieu !

Mais, peuple, tu frémis ; ton âme est effrayée,
Et de ton front découle une sueur glacée.
Tu frémis, et tant mieux : une fois révolté,
Ton Dieu te laisserait à l'instant, sans pitié,
Ou mourir dans le crime, ou croupir dans la fange.
Démons, qui vous a faits ? La révolte d'un ange !

Prends patience, ô peuple, et sois obéissant
A la reine, à l'état comme au Dieu tout-puissant.
Après un grand orage un jour il fera calme;
Pour le juste qui souffre aux cieux est une palme.
Prends patience, ô peuple; ils finiront tes maux,
Ils viendront les beaux jours avec des ans nouveaux.

1839.

LE BANNI.

STANCES.

Sous un beau ciel, je pleure, je soupire;
Dans un air pur, à peine je respire. .
Ce ciel, cet air, ce n'est pas mon pays!...
La mer est calme et le soleil s'y mire,
Moi, je suis calme et je sens que j'expire,
Sur une terre où je n'ai pas d'amis!...

La nuit, le jour, pour moi tout est sans charmes,
Tout me déplaît; tout fait couler mes larmes!...
Pourquoi des fleurs? ce n'est pas là ma fleur.
Un seul brin d'herbe, un brin d'herbe flétrie,
S'il arrivait de ma chère patrie,
Pour moi serait un monde de bonheur!

Comme une fleur, sur sa tige penchée,
Et que la mort de son doigt a touchée,
Je sens s'éteindre et ma vie et mon cœur.
Du nord au sud, alors qu'on la transplante,
Vous la voyez mourir, la pauvre plante;
La nuit pour elle a perdu sa fraîcheur.

Oh! vent léger qui chasses les nuages,
Emporte-moi sur un de tes orages!
Emporte-moi comme un triste soupir!...
A mon désir que ton aile se ploie;
Oh, mon pays! qu'un instant je te voie,
Que je te voie, et je pourrai mourir.

1839.

DERNIÈRES LETTRES D'UN CONDAMNÉ [1].

I.

M. DE LORIMIER [2] ANNONÇANT SON SORT À SON COUSIN.

Prison de Montréal, 12 février 1839.

Mon cher cousin et ami,

Quelque douleur que j'aie à vous communiquer dans ce jour de malheur la triste nouvelle qui vient de m'être annoncée, je dois le faire sans hésitation : mes devoirs dus à votre générosité, à votre bonté, le souvenir de vos bienfaits, me l'ordonnent et je m'y soumets. M. Day vient de m'avertir de me préparer à la mort pour vendredi. Tous vos efforts pour sauver votre malheureux cousin ont été inutiles ; mais à l'heure suprême je ne vous en suis pas moins reconnaissant ; on ne doit pas juger d'une chose par le succès ou l'irréussite qui ont accompagné la tentative : vous avez tout fait en votre pouvoir pour moi, voilà ce que je considère et ce pourquoi je vous offre les sentiments de la plus profonde gratitude. Il me reste une chose à vous demander : allez, je vous prie, allez voir ma chère Henriette, c'est à vous de lui offrir les consolations qu'elle pourra goûter. Pauvre épouse ! je vois, je sens son sein déchiré par la peine ; éclater en sanglots ! mais, quoique naturels, à quoi servent-ils ? mon sort est fixé, la mort est inévitable, il faut la voir arri-

(1) La famille de feu M. Chevalier de Lorimier a eu la bonté de nous communiquer, par l'entremise d'un ami, plusieurs lettres autographes et copie de lettres autographes de ce courageux martyr politique. Ayant copié nous-même celles-ci, nous les garantissons conformes aux originaux et aux copies que l'on nous a transmis. Ces lettres semblent avoir été écrites très à la hâte, ce qui explique, selon nous, les incorrections de style qu'on y rencontre.

(2) M. De Lorimier, notaire de profession, a été exécuté à Montréal, le 15 janvier 1839, avec Hindenlang, Nicolas, Norbert et Daunais, en vertu d'une sentence prononcée par la Cour Martiale, que Sir John Colborne avait instituée pour juger les insurrectionnaires de 1838.

ver de notre mieux...... plus on est faible, plus la mort a d'horreur. D'ailleurs ne vais-je pas passer par la voie ordinaire à tous les hommes? Si ma mort arrive un peu plus tôt, elle est pour des motifs dont je ne puis rougir: je meurs en sacrifice à mon pays. Puisse sa cause désolée en recueillir quelques fruits!

Assurez votre Dame de mon amitié constante et de mes respects, et vous, mon cher cousin, vivez heureux et pensez quelquefois à un homme plus malheureux que coupable.

Votre cousin et ami,

CHEVALIER DE LORIMIER.

II.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À SON ÉPOUSE.

Prison de Montréal, 12 février 1839.

Ma chère Henriette,

....Dans ce monde tout change à l'instant: aujourd'hui espérance, demain désespoir. Il faut s'attendre à avoir des malheurs dans la vie humaine, c'est le sort qui attend tous les hommes. Non seulement l'homme montre du courage, de la grandeur d'âme dans les vicissitudes, les dangers et les malheurs, mais la femme se montre sa rivale dans plus d'une occasion. Je te prie de te montrer digne de moi, et de montrer à tes enfants le courage et la vertu d'une femme chrétienne. Quel que soit le sort qui m'attend, qui peut-être sera funeste, ne te laisses pas aller à la douleur, mais pense et vis pour tes enfants qui ont grandement besoin de toi. Je ne dois plus te le dissimuler, mon sort est fixé...... Mon cher cousin Chevalier te le dira de vive voix, je l'en ai chargé par une lettre. Aujourd'hui à trois heures P. M., la notification m'a été donnée par M. Day et M. Muller, en même temps qu'à l'infortuné Hindenlang, de me préparer pour vendredi prochain. Comme il ne me reste que bien peu de temps dans ce monde, je te prie de venir demain matin, si toutefois on ne t'en prive pas.

Mes amitiés à M. et Mme. P....n et à mes amis. En attendant le plaisir de te revoir encore une fois, crois-moi pour toujours ton affectionné époux. Je suis ferme et calme comme de coutume.

CHEVALIER DE LORIMIER.

III.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À SON FRÈRE.

Prison de Montréal, 12 février 1839.

Mon cher frère,

C'est pour la dernière fois que je mets la main à la plume pour t'écrire, et encore c'est pour te faire mes derniers adieux. Tu dois avoir appris par les journaux que j'avais subi mon procès pour haute-trahison, devant la cour martiale qui s'est tenue et se tient encore à Montréal, et dont le major-général Clitherow en est le Président. Cette cour m'a trouvé coupable et j'ai été condamné à mort le 29 janvier dernier, sans spécifier le temps. Aujourd'hui à trois heures P. M., M. Day, avocat, et M. Muller sont venus me notifier, en même temps que l'infortuné Charles Hindenlang et trois autres, pour être pendus après-demain (vendredi). Il m'est douloureux de laisser ma patrie encore dans les chaînes, et ma famille dans l'infortune; quoiqu'il en soit, il faut que je meurs, mais je meurs courageux, ferme et calme. Comme il ne me reste que bien peu de temps je ne puis t'écrire plus long.

J'ai cherché et me suis interrogé si, ayant embrassé la cause de la patrie, mon âme était engagée; la liberté qui est écrite dans mon âme en lettres de feu, me dit non. Aujourd'hui suis-je criminel parce que je ne réussis pas? Si je réussissais demain, je serais bienheureux. La cause n'est-elle pas la même? [1]

---

[1] Cette lettre de la main de M. de Lorimier n'est pas signée, et semble n'avoir pas été achevée.

IV.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À UN AMI.

Prison de Montréal, 12 février, 1839,
9 heures du soir.

Mon cher C.....r,

Il ne me reste plus qu'à préparer ma conscience pour un autre monde et à faire mes adieux à mes amis. Il en coûte toujours à laisser le monde quand des liens aussi forts que ceux qui m'unissent à la terre, existent, mais pas autant qu'on se l'imagine quand la mort se montre dans le lointain. Plus on la considère de près, moins elle est dure, moins elle est cruelle. Si beaucoup la redoute autant, c'est parce qu'ils n'ont pas pensé sérieusement à mourir. Pour ma part, cher C.....r, je suis dévoué, ferme et résolu—je remercie le ciel de me donner autant de force. Je n'ai pas voulu entreprendre le voyage long de l'éternité sans t'adresser mes remerciements sincères pour les services que tu m'as rendus, et t'assurer de mes sentiments de gratitude et d'amitié que j'entretiens envers toi. Puisse le ciel t'accorder une longue et heureuse carrière ! Puisses-tu prospérer comme tu le mérites, et te rappeler que je suis mort sur l'échafaud pour mon pays ! Adieu.

Ton sincère et dévoué ami,

CHEVALIER DE LORIMIER.

V.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À UN AMI.

Prison de Montréal, 12 février, 1839,
10 heures du soir.

Mon cher R........e,

Le grand jour du départ approche, il va falloir vous laisser ainsi que tant d'autres amis. Je ne regretterais pas la vie si je n'avais ni femme, ni enfans, ni amis, ni *patrie*. ...... Si je n'avais les liens qui attachent à la terre qui con-

tient des objets si chers et si précieux à mon cœur tendre. Malgré tous ces nœuds, je ne réprouve pas mon sort: je meurs pour une noble cause; j'ai eu le temps de me préparer. J'entrevois la mort depuis le jour de ma réclusion—je me suis bien familiarisé avec cette idée sinistre du trépas—je vais mourir, mais mourir ferme et toujours le même, fidèle à mes amis et à la cause infortunée de ma patrie. Je n'ai plus que deux soleils à voir luire et se coucher sur moi, ma vie doit s'éteindre à ce terme: cet astre qui anime et vivifie tout ne fera plus qu'éclairer l'ami qui viendra verser une pleur auprès de mes cendres inanimées. Quand dans de longues années on répétera mon nom (si l'on m'en trouve digne) parmi ceux des martyrs pour la liberté, rappelez-vous que je suis mort votre ami sincère et reconnaissant, et pensez aux malheureux proscrits et voués à l'échafaud, parmi lesquels je vais bientôt marcher.

Cher ami et concitoyen, je n'oublierai pas l'embrassement amical que vous me donnâtes à l'heure de notre séparation, lorsque l'on me mit dans ma cellule sous les verroux avec mon compagnon d'infortune, le Dr. Brien; j'en ai compris le sens, il m'a pénétré du feu sacré de l'amitié plus que les paroles les plus éloquentes. Soyez heureux et pensez toujours à moi. Adieu.

CHEVALIER DE LORIMIER.

VI.

DÉCLARATION DE M. DE LORIMIER.

Prison de Montréal, 13 février, 1839,
11 heures du soir.

Le public, et mes amis en particulier, attendent peut-être une déclaration sincère de mes sentiments. A l'heure fatale qui doit nous séparer de la terre, les opinions sont toujours regardées et reçues avec plus d'impartialité—

l'homme chrétien se dépouille en ce moment du voile qui a obscurci beaucoup de ses actions pour se laisser voir au plein jour. L'intérêt et les passions expirent avec son âme. Pour ma part, à la veille de rendre mon esprit à mon créateur, je ne désire que faire connaître ce que je ressens et ce que je pense. Je ne prendrais pas ce parti, si je ne craignais qu'on représentât mes sentiments sous un faux jour. On sait que le mort ne parle plus, et la même raison d'état qui me fait expirer sur l'échafaud pour ma conduite politique, pourrait bien forger des contes à mon sujet. J'ai le temps et le désir de prévenir de telles fabrications, et je le fais d'une manière solennelle à mon heure dernière, non pas sur l'échafaud, environnée d'une foule insatiable de sang et stupide, mais dans le silence et les réflexions du cachot.

Je meurs sans remords. Je ne désirais que le bien de mon pays dans l'insurrection, et son indépendance; mes vues et mes actions étaient sincères, n'ont été entachées d'aucuns crimes qui déshonorent l'humanité et qui ne sont que trop communs dans l'effervescence des passions déchaînées. Depuis dix-sept ou dix-huit ans, j'ai pris une part active dans presque toutes les mesures populaires, et toujours avec conviction et sincérité. Mes efforts ont été pour l'indépendance de mes compatriotes.

Nous avons été malheureux jusqu'à ce jour. La mort a déjà décimé plusieurs de mes collaborateurs. Beaucoup sont dans les fers, un plus grand nombre sur la terre de l'exil, avec leurs propriétés détruites et leurs familles abandonnées—sans ressources—à la rigueur des froids d'un hiver canadien. Malgré tant d'infortunes, mon cœur entretient son courage et des espérances pour l'avenir. Mes amis et mes enfants verront de meilleurs jours; ils seront libres, un pressentiment certain, ma conscience tranquille me l'assurent. Voilà ce qui me remplit de joie, lorsque tout n'est que désolation et douleur autour de moi. Les plaies de mon pays se cicatriseront; après les malheurs de

l'anarchie et d'une révolution sanglante, le paisible Canadien verra renaître le bonheur et la liberté sur le St. Laurent. Tout concourt à ce but, les exécutions mêmes. Le sang et les larmes versées sur l'autel de la patrie arrosent aujourd'hui les racines de l'arbre qui fera flotter le drapeau marqué des deux étoiles des Canadas.

Je laisse des enfans qui n'ont pour héritage que le souvenir de mes malheurs. Pauvres orphelins, c'est vous què je plains, c'est vous que la main sanglante et arbitraire de la loi martiale frappe par ma mort. Vous n'aurez pas connu les douceurs et les avantages d'embrasser votre père aux jours d'allégresse, aux jours de fête. Quand votre raison vous permettra de réfléchir, vous verrez votre père qui a expiré sur le gibet pour des actions qui ont immortalisé celles d'autres hommes plus heureux. Le crime de votre père est dans l'irréussite: si le succès eût accompagné ses tentatives, on aurait honoré ses actions d'une mention respectable. Le crime fait la honte et non l'échafaud. Des hommes d'un mérite supérieur m'ont déjà battu la triste carrière qui me reste à parcourir—de la prison obscure au gibet. Pauvres enfants, vous n'aurez plus qu'une mère désolée, tendre et affectionnée pour appui, et si ma mort et mes sacrifices vous réduisent à l'indigence, demandez quelquefois en mon nom le pain de la vie. Je ne fus pas insensible aux malheurs de l'infortune.

Quant à vous, mes compatriotes, puisse mon exécution et celle de mes compagnons d'infortune vous être utile. Je n'ai plus que quelques heures à vivre, mais j'ai voulu partager mon temps entre mes devoirs religieux et mes devoirs envers mes compatriotes. Pour eux je meurs sur le gibet, de la mort infâme du meurtrier; pour eux je me sépare de mes jeunes enfants, de mon épouse chérie, sans autre appui que mon industrie; et pour eux je meurs en m'écriant: VIVE LA LIBERTÉ! VIVE L'INDÉPENDANCE!

CHEVALIER DE LORIMIER.

VII.

REMERCIEMENTS DE M. DE LORIMIER À UN AMI.

Prison de Montréal, 14 février, 1839,
1 heure du matin.

Mon cher monsieur et ami,

Vous avez été, ainsi que votre Dame, si bons pour moi, ma chère épouse et mon petit garçon, que je me sens obligé de vous présenter mes remerciements les plus sincères. Je vais mourir dans quelques heures, mais j'emporte dans l'autre monde un cœur rempli de reconnaissance. Vous avez été les amis généreux et le soutien d'une pauvre femme dont le mari souffre dans les cachots pour la liberté de son pays. Dieu veuille vous récompenser et répandre sur vous les dons de sa miséricorde et de sa puissance. En mourant, mon dernier soupir sera pour ma femme, mes enfants, leurs protecteurs et ma patrie. Si d'un autre monde, je puis contempler vos vertus et votre bienfaisance, je prierai Dieu pour vous et votre Dame. Veuillez faire agréer mes meilleures amitiés et respects à madame R.......n et sa demoiselle. Soyez heureux vous et madame P....n, c'est le vœux d'un malheureux.

Adieu pour toujours, adieu,

CHEVALIER DE LORIMIER.

VIII.

REMERCIEMENTS DE M. DE LORIMIER À UN AMI QUI DOIT DONNER LA SÉPULTURE À SON CORPS.

De mon cachot, Prison de Montréal,
15 février 1839, 4 heures du matin.

Mon cher P.....r,

Il ne me reste plus qu'un instant à vivre : dans cinq heures j'aurai péri sur l'échafaud politique ; il me reste un dernier devoir, devoir précieux, c'est celui de la reconnaissance. Il me serait plus agréable de m'en acquitter dans

toute autre circonstance; malgré tout, je me soumets volontiers à la force des choses: ma conduite ne me reproche rien.

Je suis calme et résigné plus que jamais. Le seul regret que j'emporte est pour ma famille dans l'infortune. Pourquoi me plaindre pour ce que l'on me fait personnellement? mon pays me connaît, et j'ai le plaisir en mourant d'avoir l'estime de mes bons compatriotes, et la tienne en particulier. Cette pensée me réjouit et remplit mon cœur de joie. Mes bourreaux m'envoient périr sur un échafaud, sur un gibet! Mais que m'importe de mourir lancé dans l'air: la mort sous ses formes variées, soit par le supplice de la croix ou par l'empalement, par le feu ou par la guillotine, par la corde ou par l'épée, ne produit toujours que le même effet. Si des hommes ignorants ou préjugés attachent des idées de déshonneur, de honte ou de préférence à aucun de ces divers modes de supplices, c'est parce qu'ils ne refléchissent pas sur les causes qui les ont amenés, ou sur le résultat inévitable de tous ces supplices: la mort. Je te prie, cher ami, avant de mourir, d'agréer mes plus sincères remerciements pour la faveur distinguée que tu accorderas à mes restes inanimés descendus de l'échafaud; et je te prie de me croire jusqu'à mon dernier soupir,—adieu—adieu,

Ton affectionné et malheureux ami,
CHEVALIER DE LORIMIER.

IX.

LETTRE DE M. DE LORIMIER À UNE DAME POUR SON ALBUM.

Prison de Montréal,
De mon cachot, 15 février, 1839,
5 heures du matin.

Vous me demandez un mot, Madame, pour votre album; que puis-je y mettre? Irais-je vous faire du pathétique dans des mots ronflants, du touchant à vous faire fondre en larmes sur mon sort, tandis que ma situation, sans les écrits et les paroles, vous montre le comble du malheur dans ma

enfants. La Providence et les amis de ma patrie y pourvoiront ! Ils ne m'ont pas seulement donné le temps de voir mes deux chères petites filles pour les serrer contre mon cœur paternel, et leur donner un dernier adieu. Ils m'ont privé de voir mon bon vieux père, mes frères et sœurs, pour leur faire mes adieux. Ah ! cruelle pensée ! Cependant je leur pardonne de tout mon cœur.

Quant à toi, ma chère, tu dois prendre courage et penser que tu dois vivre pour tes pauvres enfants qui ont grandement besoin des soins maternels de leur tendre et dévouée mère. Ils seront privés de mes caresses et de mes soins.

Je puis t'assurer, ma chère Henriette, que si de la voûte azurée je puis faire quelque chose pour toi, je ferai tout pour t'aider et te protéger. Mes chers enfants seront privés de mes caresses ! S'il est en ton pouvoir, emploie double caresses envers eux, afin qu'ils ne puissent pas trop ressentir les effets de la perte sur laquelle ils vont bientôt avoir à pleurer. Je ne te reverrai plus sur cette terre ! O quelle pensée ! Mais toi, ma chère Henriette, tu pourras encore me revoir une fois, et pour la dernière fois ; alors je serai ... froid... inanimé... et... défiguré.

Je termine, ma chère Henriette, en offrant à l'Eternel les vœux les plus sincères pour ton bonheur et celui de mes enfants. Tu as reçu hier au soir mes derniers embrassements et mes derniers adieux : cependant du fond de mon froid, humide et solitaire cachot, entouré de tous les appareils de la mort, je te fais mon dernier, oui, mon dernier adieu. Ton époux tendre et chéri, enchaîné comme un meurtrier, ses bras à la veille d'être liés, te souhaite, ma chère Henriette, le bonheur, si jamais ton cœur abîmé de douleur, puisse le goûter. Sois donc heureuse, ma chère et malheureuse épouse, ainsi que mes chers petits enfants ; c'est le vœu le plus ardent de mon âme. Adieu, ma tendre épouse, encore une fois, adieu. Vis et sois heureuse !

Ton malheureux époux,

CHEVALIER DE LORIMIER.

1839.

LA PRESSE.

Messager des pensers que vomit le cratère,
Sans cesse bouillonnant sur l'Etna qu'il éclaire,
Ma main aux quatre vents jette de son sommet
Cette manne à l'esprit des enfants de Japhet.
Et depuis que Strasbourg imprimant la pensée,
Affranchit la raison du règne de l'épée,
De la presse toujours fidèle serviteur,
J'ai pendant trois cents ans colporté son labeur.
Dans ma course aujourd'hui j'éclabousse les trônes;
Mais je naquis petit, faible et vivais d'aumônes.

Dans ces siècles obscurs, timide, j'ai d'abord,
Comme un vilain soumis, respecté le plus fort.
On me voyait furtif commencer ma carrière
Débitant aux châteaux des livres de prière,
Où les moines surpris virent, non sans effroi,
L'art d'embellir un T. dérobé, su par moi.
Le noble châtelain se penchant sur sa fille
Admire dans ses mains des Heures où tout brille,
Caractères, couleurs, grotesques ornements,
Tous objets qui charmaient les yeux au bon vieux temps.
Il sourit au succès de l'art qui vient de naitre,
L'imprudent ne voit pas de loin surgir un maître.
Il se croyait trop grand pour craindre cet engin;
Sa puissance, déjà, s'écroulait sous ma main.

Mais la Presse bientôt étendit son empire.
Naguère, jeune ormeau, craignant même Zéphire,
Elle cachait son front à l'approche du vent;
Aujourd'hui dans les airs elle brave l'autan.
S'alliant au génie elle éclaira le monde;
Sa clarté dissipa l'obscurité profonde;
La vérité brilla, le mensonge s'enfuit,
Cachant son front hideux dans l'ombre de la nuit;
L'homme moins préjugé devint enfin plus sage.
Je disais : voilà donc, en effet, mon ouvrage.
Sur les monts escarpés tombèrent les châteaux,
Où de petits tyrans écrasaient leurs vassaux;

Le peuple devint homme et les princes plus justes
Furent, en vérité, des monarques augustes.
Si quelque Balthazar, impie, audacieux,
Osa fouler aux pieds la justice et les Dieux,
De cette idole d'os bravant l'audace altière
A sa face mon pied fit jaillir la poussière;
Et les peuples riant de sa confusion
Proclamèrent ainsi pour reine la raison.

Cependant s'élevaient, déjà, de faux prophètes:
Leurs traits étaient contrits et leurs voix contrefaites.
Aux folles passions élevant leurs autels,
Ils semèrent la haine au milieu des mortels;
Et le monde depuis incertain dans sa route
Sur le juste et le faux balance dans le doute.
Les partis se formant et régnant tour à tour,
Leur haine prononçait des jugements d'un jour.
Les bouchers de Smithfield, le glaive des Cévennes
Rendaient et la raison et la justice vaines.
Une fois la raison crut régner un moment;
Mais Marat vint, Marat! il demande du sang.
Apôtre d'un parti qui se dit populaire:
Pour triompher, dit-il, le sang est salutaire.
D'un principe opposé farouche partisan
Le *Herald* (1), après lui, s'écrie: encor du sang!
Haro! sur le vaincu; que le bucher s'allume.
Peuple, contemplez donc, voilà le sang qui fume:
Pour Gracchus, pour César... ainsi dans tous les lieux,
Le sang est le tribu qui se prise le mieux,

Eh! quand reviendras-tu, prêtre de la justice,
De ces Nathans trompeurs débarrasser la lice?
Joad, où donc es-tu? vain siècle de clarté,
Dis, dis-moi dans quel lieu trouver la vérité?...
Mais toujours près de lui le mal a son remède.
Aux esprits éclairés il faudra que tout cède.
Et leur nombre petit s'agrandissant toujours
Ramènera chez l'homme, enfin, de plus beaux jours.
Sans cesse en tous les lieux s'étendra leur puissance;
Devant elle fuiront l'envie et l'ignorance.
Les prêtres de Baal voyant tomber leurs Dieux,
En se couvrant le front disparaîtront comme eux.

(1) Journal publié à Montréal.

En vain, ils défendront la voix des faux oracles,
Proclameront partout, l'effet de leurs miracles,
Flatteront l'intérêt, le sombre préjugé,
Multiplieront leurs traits contre la vérité;
Semblable à Galilée au pied du Capitole,
Le génie inspiré bravera leur idole;
Et luttant corps à corps avec leurs dogmes vains,
On le verra briser leurs armes dans leurs mains.
Si quelquefois le peuple abusé les protége,
Et même sur lui lève une main sacrilége,
Lui, cédant un instant à l'orage irrité,
Il reviendra plus fort, et son bras redouté,
Renversant à la fin leur temple et leur idole,
Et brisant devant eux le marbre où leur symbole,
En paradoxe obscur, trompait l'âme et le cœur,
Aux yeux de l'univers saura sortir vainqueur.
Ainsi l'on voit un aigle en lutte avec l'orage
Avancer, reculer, combattre avec courage.
Il descend, il remonte et l'aquilon lassé,
Gronde et cède aux efforts de l'aigle courroucé,
Qui bientôt s'élevant au-dessus de la nue,
Voit au loin dessous lui la tempête vaincue,
Et planant dans les airs aux regards du mortel
S'élance triomphant dans les flots du Soleil.

F. X. GARNEAU.

1839.

HOMMAGE À LA MÉMOIRE D'UN JEUNE AVOCAT.

Si jeune et tant aimé, la mort vient qui l'enlève;
Il n'a pu détourner l'impitoyable glaive;
Et pour lui cependant qui gît dans le tombeau
Le présent fut si doux, l'avenir fut si beau!
Sage, modeste et bon tant qu'a duré sa vie,
Jamais l'ambition, jamais la noire envie
De ses jours innocents n'ont altéré la paix;
Trop de vertus, hélas! demandent nos regrets!
D'une belle carrière il n'a vu que l'aurore:
Pourtant il espérait longtemps de vivre encore,
Et la mort inflexible a trompé son destin!
Ainsi tombe le soir la fleur née au matin.

Toi, son épouse, toi si triste à sa demeure,
Pleure moins... songe au ciel où jamais l'on ne pleure,
Où jamais l'on n'entend gémir comme en ces lieux:
Des terrestres liens c'est Dieu qui le délivre;
Ce monde est un passage et la vie est au cieux.
Dans l'exil d'ici-bas trente ans c'est assez vivre;
Et quand Dieu le demande au céleste séjour,
Ou de plus, ou de moins, pour lui qu'est-ce qu'un jour?
Il n'est plus! mais l'honneur, la vertu fut sa gloire.
Nous vivons après lui pour chérir sa mémoire.
Juste tribut au mort qui fut homme de bien:
On le pleure longtemps, toujours on s'en souvient.

F. M. Derome.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UN AMI.

C'en est fait, mes amis, il faut prendre le deuil...
Suivons, d'un pas tremblant, ce lugubre cercueil...
Un cercueil! Que ce mot présente de pensées!
Un cercueil!... Ah! je sens que froides et glacées,
Mes larmes à leur cours donnent un libre accès,
Et d'un timide vers empêchent le succès...
Dès que l'astre du jour, sur son char arbitraire,
Aura pâli les cieux de sa course première,
Et baigné de ses feux ces côteaux attristés;
Je vous le dis, mes pleurs, je vous le dis: coulez!...
Et, lorsque de vos nuits la blanche souveraine,
Aura doré les prés de ses phases lointaines,
Gardez, mes yeux, gardez que le sommeil trompeur
Dans ses pavots n'exile une morne douleur...
....
....
O vous tous, contemplez ce pin brut, simple, antique,
C'est là que d'un ami reposent les reliques...
Humble pendant sa vie, humble jusqu'à sa mort,
Dans un tout autre monde, il cherche un autre sort.
Accourez rendre hommage à son auguste cendre,
Du sommet de l'Olympe il saura vous entendre...
....

Jeune encor, le teint frais de la rose et du lys,
Il vit trancher ses jours, victime de Thétys........
Océan redouté, dis pourquoi dans ta rage,
Tes flots pleins de courroux, écumants sur la plage,
Osèrent engloutir celui qui, de nos jours,
Faisait le seul désir et les seules amours?...
Imprudent, il confie à ton onde azurée,
Sa nacelle fragile, et son âme envolée....
Près de son Créateur triomphe du trépas...
L'écho de cette rive en retentit là-bas......

....

Les pieds nus, déchirés par un cilice sombre,
Approchons saintement auprès de sa sainte ombre...
Et dans nos tristes chants, de celui qui n'est plus,
En gémissant la perte, exaltons les vertus!—
Passant, cueille des fleurs à sa précoce gloire,
Verse, verse l'encens offert à sa mémoire.......
Et si la pauvre mère a vu dans le tombeau,
Descendre un fils naguère et si tendre et si beau,
Qu'elle vienne en ces lieux, sur le bord de sa tombe,
Epancher ses regrets, avant qu'elle succombe......
Libre d'inquiétude, exempte de soucis,
Elle y pourra trouver un baume à ses ennuis!...

ROMUALD CHERRIER.

1839.

QUELQUES CYPRÈS SUR LA TOMBE D'UNE DEMOISELLE.

Encor dix-sept printemps, encor mille vertus
Qu'on adorait hier, qui depuis... ne sont plus!
Encor un jeune lys dépouillé de la vie!
Pour les vierges du ciel encor une autre amie,
    Encor un hôte dans les cieux,
    Un ange de moins dans ces lieux!
    Encore une feuille d'automne
    Dans la corbeille de Pomone!
    Encor des regrets, des adieux,
    Encor des larmes dans nos yeux!...

Ah! si ma lyre en deuil, tendre écho sur sa tombe,
Pour un dernier adieu pouvait trouver un son!
Si mon luth assez pur, sans profaner son nom,
Pouvait louer les jours de l'être qui succombe!
Si nos douleurs pouvaient l'évoquer du tombeau,
Si nos regrets pouvaient la remettre au berceau!...
Une autre voix du moins au ciel inexorable
S'adresserait pour désarmer la mort,
Si les pleurs d'une mère attendrissaient le sort!...
(Car la mère qui pleure, elle, n'est pas coupable!)
Mais le sépulcre est sourd à toutes les douleurs,
A genoux, près du sien, parfumons-le de fleurs!
Elle vivait hier, dans l'ennui de trois frères,
Offrant pour eux au ciel l'encens de ses prières:
On la pleure aujourd'hui,
Et sa mère à son tour, vivra dans son ennui!...
D'un nom de plus le marbre funéraire
S'est chargé d'aujourd'hui... près du nom de son père!

J. G. Barthe.

1839.

UNE SCÈNE À ST. DOMINGUE.

(Traduction libre de l'anglais.)

"La joie et la tristesse sont sœurs."

L'insurrection des indigènes étant sur le point d'éclater à St. Domingue, un jeune Anglais débarqua dans le Mole St. Nicolas, où les atrocités commises par les nègres étaient l'objet des entretiens de tout le monde. Entre autres événements, le drame suivant fit une si vive impression sur l'esprit du jeune Anglais, que le seul récit en influait encore sur sa mémoire après quarante ans d'intervalle.

L'an 1791, Polydore le Breton était un très riche planteur dans l'île de St. Domingue. Il résidait dans ses superbes plantations de café, qu'il cultivait sur le penchant d'une montagne, à environ quinze milles de la ville du capitaine

François. Polydore jouissait d'une très grande fortune et s'était amassé des biens considérables, dont il avait déposé les capitaux dans les fonds des Etats-Unis, parce qu'il craignait que les troubles sans cesse renaissants de l'endroit, n'augmentassent, et ne le forçassent à se transporter avec sa famille dans cette république. Quelques mois avant la livraison des présents détails, notre digne planteur visita pour la dernière fois le Cap, où il vit avec peine que ses compatriotes se livraient sans repos à toutes sortes d'intrigues, et étaient plongés dans le luxe et dans le vice, s'efforçant, par des actes de tyrannie et d'oppression, d'exciter la population nègre à la révolte. Mais reposant la plus grande confiance dans ceux qui reconnaissaient son autorité, ce brave homme s'en alla demeurer en pleine sûreté dans son domaine, où tout était si bien réglé.

Lorsque les événements dont on va faire mention eurent lieu, Polydore venait d'atteindre sa quarante-cinquième année ; sa femme avait environ deux ans moins que lui. Leur famille était composée de six jeunes demoiselles et de trois fils, formant une compagnie gaie et heureuse ; ils étaient étrangers aux soucis et n'avaient, pour ainsi dire, jamais éprouvé un seul instant de chagrin, dans tout le cours de leur vie. Les esclaves de Polydore—oui, Polydore avait ses esclaves! mais ils ne l'étaient que de nom ; car ces *enfants de la servitude* trouvaient en lui un ami et un frère, et avaient aussi pour lui la tendresse que des enfants bien élevés témoignent d'ordinaire à des parents qu'ils chérissent et qu'ils estiment. Ainsi, heureux et entouré des marques d'affection que lui prodiguait sa famille, notre digne planteur vécut plusieurs mois après sa dernière visite au Cap ; époque à laquelle il ne reçut que des nouvelles peu satisfaisantes sur les procédés insensés de ses concitoyens, qui poursuivaient aveuglément ces fantômes d'*égalité politique*.

Un beau soir du commencement de l'année 1791, Polydore assis à table, entouré de son aimable famille, se sentit

comme parvenu au comble des félicités humaines. Il n'aurait pas alors changé son état pour celui du plus puissant monarque de la terre. Il contemplait, avec une étrange admiration, ses premiers et bien chers trésors, et examinait aussi avec une sorte de délice, ses aimables filles et ses courageux enfants, lorsque, d'une voix basse, il s'écria avec le psalmiste : " Heureux est l'homme dont le carquois en est rempli !"

Un des convives là présents, était fils d'un planteur du voisinage. Ce jeune homme était promis à la fille aînée de notre digne Polydore, et durant ce joyeux repas, de fréquents regards, de modestes sourires et de très innocents badinages furent échangés entre les plus jeunes membres de la famille, tant soit peu sur le compte et au désavantage de la belle fiancée. On accumula projet sur projet, le tout tendant à hâter le bonheur du jeune couple, et enfin, le jour du mariage fixé fut le résultat de ces discussions.

Aussitôt après cette décision momentanée, Polydore donna ordre qu'on prévînt Mongo, leur musicien nègre, car notre brave planteur avait résolu de clore, par une danse joyeuse, cette agréable soirée. Le musicien parut sur le champ avec son violon, les nymphes et les bergers prirent les places qu'on leur désigna, et leurs jeunes membres frissonnaient de plaisir, en attendant le signal de la danse.

L'air était choisi : et le musicien avait à peine fait résonner les cordes de l'instrument que déjà un bruit tumultueux s'était fait entendre ; il était accompagné de tels hurlements que la joie du salon se changea tout-à-coup, et comme par enchantement, en une morne tristesse, et que tout le monde fut saisi d'étonnement et d'une crainte indicible du danger.

Que signifie ce tumulte ? demanda tranquillement Polydore ; mais on ne répondit à sa question que par de nouveaux cris et de nouvelles lamentations qui venaient du dehors, entre-mêlées d'horribles imprécations que vomissaient contre lui les voix rauques des naturels, à mesure qu'ils approchaient de la maison. Ils continuèrent ces vociférations, jusqu'à ce

qu'elles fussent tant soit peu calmées par les râles de plus d'une victime expirante, qui franchirent le seuil de l'appartement où ils venaient de se faire une issue et dont toute l'allégresse était convertie en soupirs.

Quelques esclaves de Polydore dangereusement blessés se traînèrent aux pieds de leur maître, et il apprit de leur propre bouche, que cette émeute était la cause de la résistance qu'avaient opposée ses fidèles esclaves, pour le défendre, lui, ainsi que sa famille, d'une bande assez nombreuse de nègres qui venaient des états voisins. La défense fut cependant désastreuse, car ceux qui étaient forcés de se défendre furent vendus par leurs ennemis altérés de sang et qui hurlaient et grinçaient des dents avec de brutales délices; ils les poursuivirent dans leur course meurtrière, jusque dans le salon du planteur, où les femmes qui s'y trouvaient eurent recours, avec une énergie surnaturelle, à la protection de leurs amis; de sorte que la paisible réunion demeura exempte de la nécessité de prendre les armes; devenus la proie des barbares, ils furent tous traînés à la boucherie comme des moutons qu'on égorge, et périrent de la main des sanguinaires, au pouvoir desquels ils étaient tombés. Les atrocités qui suivirent celles-ci devraient être à jamais voilées; on va néanmoins découvrir encore un trait, après lequel on abaissera le rideau, car, représenter la scène dans tout son naturel, dans toute sa nudité, dans toute sa réalité, ce serait violer les règles de la décence, et blesser des oreilles qui ne sont encore ouvertes qu'à la pureté et à la sensibilité.

Le premier pas des insurgés fut de mettre en pièces, les hommes et les femmes; les premiers furent subitement massacrés par quelques-uns des meurtriers, tandis que d'autres forçaient inhumainement les femmes à ouvrir les yeux, pour qu'elles fussent ainsi témoins du massacre de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde.

On trancha la tête à Polydore et on l'attacha à une longue perche, pour la porter en triomphe à la plantation voisine.

Un des plus anciens chefs de ces monstres de scélératesse osa faire des propositions de mariage à la veuve désespérée, qui repoussa avec horreur ces infamies. Mais le refus de cette femme ne lui servit en rien : on se saisit d'elle et on lui fit souffrir, ainsi qu'à ses jeunes demoiselles, quelque chose de plus horrible que la mort ; mais c'est ici que le rideau s'abaisse, ne laissant à raconter que les derniers événements qui couronnent cette scène tragique, et qui avaient été choisis entre mille autres circonstances de ce genre, datant de la même époque.

A l'aube du jour qui suivit celui où s'était passée la catastrophe dont on vient de parler, le corps de Polydore le Breton et ceux de son aimable famille furent mêlés ensemble et jetés dans un profond cloaque, qui avait été creusé en hâte pendant la nuit, dans le jardin de la plantation. La fosse fut recouverte d'un ou de deux pieds de terre, et c'est dans ce trou que reposent les dépouilles mortelles de Polydore le Breton, et celles de son aimable mais bien malheureuse famille.

DLLE. ODILE CHERRIER.

1839.

ADIEUX À SIR JOHN COLBORNE.

Colborn, comme la ville est sombre à ton départ !
On dirait un linceul jeté de toute part ;
Ces visages, parfois, mobiles comme l'onde,
Conservent tous l'aspect d'une douleur profonde.
Est-ce qu'en te perdant, le peuple croit qu'il perd
Un maître juste et bon, un maître ferme et sage ?
Ce pauvre peuple, hélas, victime de ta rage,
A-t-il donc oublié tout ce qu'il a souffert ?
Des villages détruits n'est-il plus de fumée
Qui montant vers les cieux décèle tes méfaits ?
De tes séïdes fiers la fureur désarmée,
N'exalte-t-elle plus les crimes qu'ils ont faits ?

Loin de cela, bien loin ; ce que fut ta clémence,
On ne le sait que trop, et tes lâches amis,
Qui du sang des vaincus par toi furent nourris,
En te reconduisant bénissent ta démence.
Mais le peuple, vois-tu, ne s'émeut plus de rien,
Et tout ce qu'on lui fait, que ce soit mal ou bien,
Le laisse au même état, le laisse triste et sombre.
Des proconsuls méchants, il ne sait plus le nombre,
Qui passèrent sur lui comme un glaive acéré,
Et, stupides, l'ont tous froidement lacéré.
D'un jour calme et serein, il n'attend plus l'aurore,
Il a trop espéré pour qu'il espère encore.
Ainsi qu'un mendiant, qui déchu de bien haut,
Sale et déguenillé, gît auprès d'une borne,
Contemplant les palais qu'il possédait tantôt,
Aumône et coups de pied, reçoit tout d'un air morne ;
Un peuple qu'on descend vivant dans son cercueil
Confond les jours de fête avec les jours de deuil.
Voilà comment, voilà, sans qu'un long cri de joie
N'éclate dans les airs et ne te suive au port,
Sans que, pour le bénir du bien qu'il nous envoie,
Sans que, pour témoigner un trop juste transport,
Nous adressions au ciel un hymne d'allégresse ;
Voilà, Colborn, voilà comment tu peux partir,
Ne laissant après toi qu'un sanglant souvenir,
Et tout fier d'observer la publique tristesse.
Oh ! lorsque l'océan recevra ton vaisseau,
Si l'Esprit protecteur de la jeune Amérique,
Comme le Dieu des mers à la pointe d'Afrique
Apparut à Gama, pouvait surgir de l'eau,
Lugubre et menaçant, et sa bouche sévère
Dire la vérité, la dire sans mystère ;
Saurais-tu que répondre à sa pressante voix ?
Comment justifier les immorales loix,
Qui, jetant un manteau sur de hideux coupables,
A ton gré les font tous ou méchants ou louables ?
Tandis que pour scruter des crimes prétendus
On tira de l'égout tous les hommes perdus,
Et que pour satisfaire à ton puissant caprice,
Interprètes soldés des pensers de chacun,
Ils mirent au cachot sans forme de justice,
Sans rien vouloir entendre et sans motif aucun,

Tous ceux qui n'avaient pas le talent de leur plaire !
En vain prétendras-tu qu'un effroi salutaire
Résulte de ces faits et seul sauve l'état.
Jeter aux chiens d'enfer dont la race fourmille,
Comme un os corrompu toute brave famille ;
Traiter un peuple entier comme un vil scélérat,
Ce n'est pas là des rois venger la noble cause.
Et s'il est des méchants, s'il en est que l'on ôse
Envoyer devant Dieu chercher leurs châtiments :
Ceux qui passent la vie à forger des tourments
Pour des hommes par eux contraints à la révolte ;
Qui sèment la discorde, attendant pour récolte,
La mort de leurs rivaux, et les biens des proscrits ;
Puis quand ils ont enfin élevé la potence
Comme une table où règne une affreuse abondance,
Pour provoquer encor font éclater leurs ris :
Ceux-là sont les méchants ! Ceux-là sont les vrais traîtres !
Sous ton règne, Colborn, ceux-là furent nos maîtres !
Ainsi, tous satisfaits, du mal que nous fesons,
Par leurs soins réunis, par leur noire menée,
Dans leurs griffes de feu lorsqu'une âme est tombée
Au pavé des enfers ricanent les démons !
Et tu ne pouvais point par un peu de tendresse
Accordant quelque trève à leur lâche allégresse,
Ravir un malheureux à la rage du sort ?
Et tu ne pouvais point, toi qu'on disait si fort,
Imposer le silence à ces bouches infâmes,
Et jeter un peu d'onde aux dévorantes flammes ?
Et tu ne pouvais point repousser de ton pied
Les dégoutants troupeaux des hyènes voraces,
Par l'odeur de cadavre alléchés sur tes traces ?
Et tu ne pouvais point du haut de ton trépied
Parler d'une voix douce à la pauvre victime
En qui l'on punissait jusqu'à l'ombre du crime ?
Du bourreau qui criait : J'ai soif, donnez du sang !
Ou de l'épouse en pleurs, qui pour sauver le père
Du fruit qu'elle portait dans son malheureux flanc,
Embrassait tes genoux sur le point d'être mère ;
Qui des deux méritait un dédaigneux refus ?
Pourtant, (et sans frémir, on dit que tu le pus,)
Tu repoussas la femme et pressas le supplice !
......Oh ! oui, c'était bien toi, l'invincible guerrier,

Qu'une femme aurait su de ses pleurs ennuyer,
Jusqu'au point d'engourdir ta rapide justice!
Toi, le grand destructeur des ennemis rendus,
Toi, qui jamais ne crains les armes qu'ils n'ont plus,
Toi, qui toujours livrais à ta cohorte avide,
Le temple du Seigneur et le village vide;
Qui brûlais en partant le toit que tu laissais,
Purifiant ainsi les lieux où tu passais.
Plutôt que de t'enfuir à la prochaine vague,
Je voudrais que pressé par un souvenir vague,
Solennel et pensif, et marchant à pas lents,
Comme marchent toujours les vainqueurs opulents,
Tu fusses voir encor le sol de Saint-Eustache:
De la rébellion, il conserve la tache.
Sur ces vieux murs déjà deux neiges ont passé,
Le lierre triomphant déjà s'est élancé
Sur la pierre jaunie, et le poudreux squelette
Chaque jour disparaît sous la terre que jette
Le lugubre aquilon, dernier ami des morts,
Dans ce champ funéraire, illustré par tes armes,
Peut-être entendras-tu dire à des voix en larmes:
" Les faibles sont tombés sous la hache des forts!
" La justice a détruit les bourgades trompées.
" Les vengeances de Dieu, comme ils les ont outrées!
" Ils n'épargnent personne, ils n'ont point de remords,
" Les faibles sont tombés sous la hache des forts!"
Ces voix, ce sont les voix des enfants et des femmes,
Des vieillards, qui souffrant, pour les fautes d'autrui,
Au jour de la vengeance ont péri dans les flammes.
Ensuite, si tu veux, pour chasser ton ennui,
Quelqu'un pour converser, du tertre mortuaire,
Chénier se lèvera, drapé dans un suaire,
Tu lui diras comment un généreux vainqueur
Entrouvrit son cadavre et déchira son cœur;
Qu'il fut laissé, la nuit, aux griffes de l'orfraie
Et traîné tout le jour sur l'infamante claie.
Puis comme à ce récit, vite il s'est détourné,
Pour égayer un peu le héros consterné,
Si sortant de la tombe un mort sourit encore,
Montre-lui sur ton sein la croix qui le décore,
Dis qu'elle fut gagnée au sac de Saint-Benoit!
Donne-lui les détails de ce tant noble exploit.

Raconte-lui comment en d'illustres journées
Vous fûtes partageant d'étranges destinées,
Lui, le pauvre Chénier, comme un lâche flétri,
Et toi l'heureux Colborn comme un brave annobli.
Pardonne, je m'oublie au champ de Saint-Eustache.
Tu pars!..... de ton vaisseau les foudres ont tonné
Et le dernier signal bientôt sera donné.
De ta suite déjà s'agitent les panaches,
Des tambours de la garde un dernier roulement
De tes amis zélés un rauque hurlement,
Dans le sein de la foule un mouvement rapide
Annoncent ton départ. Reçois donc nos adieux.
Nous ne médirons pas de ton règne odieux:
Qui voudrait remuer ta mémoire fétide?
Seulement, pour flatter l'orgueil de ton vieux cœur,
Si par hazard dans Londre une vénale plume
Voulait de tes hauts faits compiler un volume
Sur tes exploits récents, ô le noble vainqueur,
Rappelle-toi là-bas ce qu'une amitié sage
Te souhaite au départ: Silence et bon voyage!

P. Chauveau.

1839.

LE BOURREAU.

Dans l'ombre d'un cachot, avec la mort assis,
Ayant pour courtisans la honte et les soucis,
Un être pâle, affreux! à la bouche béante,
Dont l'âme est un volcan et l'œil une tourmente,
Attend pour s'enivrer du sang d'un *criminel*
L'heure de l'immoler sur son immonde autel;
Et son livide front, où s'est empreint le crime,
Se penchant froidement semble sonder l'abîme
Où son atroce main, homicide instrument,
Entasse, l'âme sourde aux râles du mourant,
Les *maudits de la loi* qui font honte à la terre,
Et que, chaque an, l'on voue au hideux cimeterre.
Sur un cadavre froid, étranglé de ses mains,
Ce spectre ignominieux qui fait peur aux humains,

Règne comme la mort en convoitant sa proie :
Dans le sang qui jaillit il retrempe sa joie !
Ses bras prostitués étreignent les mourants.
Il savoure l'angoisse et les gémissements !
Sans amis, sans parents, vagabond, sans patrie,
Dans le meurtre et le sang il retrouve sa vie !
Ce valet d'échafaud, cet opprobre vivant,
Ce monstre à face d'homme, au regard satanique
Qui goute en l'agonie un plaisir frénétique,
Que la potence, ô Dieu ! réclame pour amant,
Est-il marqué du sceau de ma même origine ?
Porte-t-il dans son cœur une essence divine ?
Son fratricide bras fut-il formé par toi ?
A-t-il un cœur qui bat ?... une âme comme moi ?
A-t-il un sein de pierre ou des entrailles d'homme ?...
Vil proscrit, protégé par tout son déshonneur,
Qui boit du sang humain pour raviver son cœur !
J'ai peur d'avoir souillé la bouche qui le nomme !...

J. G. Barthe.

1839.

HYMNE À MARIE.

Quand la cloche de la prière
Appelle à toi les malheureux,
C'est dans le simple sanctuaire
Que tu présides à leurs vœux.

Sur ton autel la jeune fille
Dépose son tribut d'amour;
C'est la fleur, qui de fraîcheur brille,
Cueillie aux bosquets d'alentour.

Et les accents de l'orpheline,
Qui dans ton sein verse ses pleurs,
Montent vers toi, Vierge divine,
Avec le doux parfum des fleurs.

C'est toi qui calmes les alarmes.
Ton regard réjouit le cœur,
Tarit la source de nos larmes ;
Et ton sourire est le bonheur.

Ta chapelle sur le rivage
Est l'étoile des matelots ;
C'est elle qui pendant l'orage
Leur sert de guide sur les flots.

Que de biens répandus par ta douce présence!
Que de pleurs elle essuie et qu'elle fait d'heureux!
Honneur et gloire à toi, mère de bienfaisance!
Honneur à toi reine des cieux!...

C'est une jeune fille au front pur et candide,
Qui s'avançant craintive et le regard baissé,
Vient invoquer ta grâce, et d'une voix timide
Te prier pour son fiancé.

Sa main presse sa main, près de lui prosternée.
Ils jurent de s'aimer et de s'aimer toujours.
Et toi, tu les bénis ; par un doux hyménée,
Tu récompenses leurs amours.

Plus loin c'est une jeune épouse.
Elle t'implore avec ferveur,
Rougit, de ton bonheur jalouse,
Et comtemple l'enfant sauveur...

Qu'elle est belle! comme elle prie!
Le bonheur mouille ses beaux yeux ;
Son cœur est tout à toi, Marie,
A toi qui sais combler nos vœux...

Et moi, pour chanter tes louanges,
Je mêle mes faibles accents,
A la mélodie des anges
Qni t'offrent aux cieux leurs encents.

E. C.

1839.

LES OISEAUX BLANCS.

Salut, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimats :
Vous qui braves le froid, berćés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

Les voyez-vous glisser en légions rapides
Dans les plaines de l'air comme un nuage blanc,
Ou le brouillard léger que le soleil avide,
A la cime d'un mont, dissipe en se levant?

Entendez-vous leurs cris sur l'orme sans feuillage?
De leur essaim pressé partent des chants joyeux.
Ils aiment le frimat qui ceint comme un corsage
Les branches du cormier, qui balancent sous eux.

Quand un faible rayon de l'astre de lumière
Brille sur le crystal qui recouvre les bois,
Le doux frémissement de leur aile légère
Partout frappe les airs où soupirent leurs voix.

Fuyez, petits oiseaux, dont l'épaisse feuillée
Ne peut plus recueillir l'amour comme au printemps;
Des bouleaux pour vos nids la branche est dépouillée,
Et le froid aquilon siffle dans leurs troncs blancs.

Mais l'air est obscurci d'épais flocons de neige;
Leur vol est plus rapide à l'entour de nos toits.
Sur la balle du grain s'agite leur cortége
A la grange où bondit le van du villageois.

Oh! que j'aime à les voir au sein des giboulées
Mêler leur voix sonore avec le bruit du vent.
Ils couvrent mon jardin, inondent les allées,
Et d'arbre en arbre ils vont toujours en voltigeant.

Quelle main a placé sur la branche qui plie
De perfides réseaux pour arrêter leurs pas?
Ah! fuyez—mais hélas! j'en entends un qui crie,
Le cruel oiseleur va causer son trépas.

Poussant des cris plaintifs ils fuyent dans la plaine;
Mes yeux les ont suivis derrière les côteaux;
Mais ils avaient déjà le soir perdu leur haine,
Et je les vis encor passer sous mes vitreaux.

Ils revinrent souvent butiner à ma porte.
Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient jamais.
Ils repartent enfin; l'aile qui les emporte
Semble par son doux bruit augmenter mes regrets.

Adieu, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile en passant effleurez les frimats.
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

F. X. Garneau.

1839.

SOMBRE EST MON ÂME COMME VOUS.

ROMANCE.

Sombre désert, et forêt noire,
Pour moi vous avez plus d'attraits
Que les honneurs, les biens, la gloire,
Que le plus brillant des palais.
Seul avec moi chez vous je goûte
Un bonheur, un plaisir plus doux
Que chez l'homme que je redoute :
Sombre est mon âme comme vous.

Un ciel de rose, et belle aurore
Charmaient jadis mes sens émus ;
Le soleil brille, éclaire encore,
Et pourtant ne me charme plus :
Foudres, tombez ; grondez, orages ;
Votre aspect sinistre m'est doux.
J'aime à vous voir, épais nuages ;
Sombre est mon âme comme vous.

Jadis sur vos rives fleuries,
Petits ruisseaux, oh! l'heureux jour!
Je goûtais des faveurs chéries,
Je dormais sur le sein d'Amour ;
Aujourd'hui, mornes précipices,
Gouffres profonds, mers en courroux,
Vous m'êtes amours et délices ;
Sombre est mon âme comme vous.

Tu danses, folâtre jeunesse,
Des roses naissent sous tes pas :
Comme toi j'aimais l'allégresse,
Pour moi tout avait des appas ;

Aujourd'hui je ne vois qu'épines,
Et mon âme, sous les verroux,
Aime à vous voir, tombeaux, ruines,
Sombre et morne elle est comme vous.

PIERRE PETITCLAIR.

1839.

LE CHIEN D'OR (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

A deux pas de la Porte Prescott, à l'extrémité de la rue Buade, on voit, à gauche, une maison à grandes dimensions, et au-dessus des enseignes de son locataire (un libraire) on remarque un relief représentant un chien rongeant un os avec l'inscription suivante :

Je suis un chien qui ronge l'os,
En le rongeant je prends mon repos.
Un jour viendra qui n'est pas venu
Que je mordrai qui m'aura mordu.
1736.

M. Philibert était le propriétaire de cette maison et l'occupait en 1736. Possesseur d'une fortune considérable, il y coulait des jours sereins et tranquilles, dans la société d'une jeune et aimable femme, unie à lui depuis quatre ans. Rien n'avait encore troublé l'harmonie qui régnait entre les deux époux ; pas un seul de ces nuages qui apparaissent de

---

(1) Le Chien d'Or est un bas-relief très saillant, placé au-dessus de la porte d'une maison de Québec, rue Buade,—représentant un Chien qui ronge un os. Les quatre méchantes rimes suivantes sont gravées sur le cadre oblong et aussi de pierre, qui enchâsse ce Chien,—assez mal sculpté d'ailleurs :

Je Svis Vn Chien Qvi Ronge Lo
en le rongeant je prend mon Repos
vn tems viendra qvi n'est pas venv
qve je morderay qvi m'avra mordv.

temps à autre dans les meilleurs ménages. Un joli enfant fruit de leur union, déjà dans sa deuxième année, augmentait la somme de leur bonheur, quand le ciel jaloux lui suscita des ennemis qui envenimèrent ses actions les plus naturelles et les plus indifférentes, et lui attirèrent la haine d'un gentilhomme nommé De Repentigny.

Les amis de ce gentilhomme redoutaient son caractère violent, mais au demeurant il était le plus honnête garçon du monde.

Une dispute s'éleva entre eux deux et ils s'oublièrent au point de se dire des injures réciproquement devant la porte de Philibert. Un démon, sous la figure d'une femme, souffla aux oreilles de De Repentigny qu'il portait une épée en vain, s'il endurait de pareilles injures. Cela produisit un effet électrique. Il fixa sur Philibert un regard où se peignait toute sa fureur, tandis que sa main, égarée par le crime, saisissait son épée ; il l'arrache de son fourreau, la plonge dans le cœur de Philibert, la retire ensanglantée...... et s'enfuit. Celui-ci ne s'attendait pas à une telle attaque ; atteint d'un coup mortel, il n'eut que le temps de tourner ses derniers regards vers sa demeure, comme pour recommander sa vengeance à son fils, et tomba nageant dans son sang, sur la petite élévation où il y a des marches à présent.

Ses amis dérobèrent De Repentigny aux poursuites de la justice, et lui procurèrent les moyens de passer dans un pays étranger.

Madame Philibert, restée dans la plus profonde affliction, conçut dès lors et inspira à son enfant un esprit de vengeance qui causa leur second malheur. C'est pour cet enfant, qui commençait à bégayer le nom de son père, que le Chien d'Or et l'inscription furent mis à la maison en 1736. Elle n'eut pas besoin, comme la mère Corse, de suspendre au-dessus du lit de son fils les vêtements ensanglantés de son père infortuné, pour éveiller des sentiments de vengeance contre l'assassin, car il les conçut presqu'au sortir du berceau ; mais elle prit grand soin de son éducation.

Vingt années s'écoulèrent consacrées par le fils à de sérieuses études, adoucies par toute l'affection d'une mère: pendant ce temps, le deuil et les regrets avaient toujours veillé dans la maison de Philibert. Elles parurent longues au jeune Philibert, comme la veille d'un jour ardemment désiré; mais la mère en vit approcher le terme avec chagrin; elle aurait tout sacrifié pour épargner des dangers à son fils. A vingt-deux ans le jeune Philibert donnait les plus belles espérances. On semblait lire sur sa belle figure pâle et sur ses traits, empreints d'une certaine mélancolie, son austère destinée, et ses bonnes qualités lui conciliaient l'estime de tous ses compagnons.

A quelques jours de là, une femme, sur le retour de l'âge et visiblement affaiblie par le chagrin, reconduisait au port son fils unique partant pour la France et volant à la recherche de l'assassin de son père. A voir les larmes qui accompagnaient les adieux de Mme. Philibert à son fils et toute son émotion, l'amour maternel devait subir les plus grandes épreuves. Elle ne laissa la place de l'embarquement que quand le vaisseau qui portait son fils eut disparu à ses yeux, et revint accablée des plus tristes pressentiments à sa demeure, d'où elle n'est plus sortie.

Dix mois après le départ du jeune Philibert, sa mère malade respirait à la fenêtre le bon air du printemps, et son œil cherchait dans la foule, qui se pressait devant elle, les traits de son fils, lorsqu'elle reçut une lettre. Elle l'ouvre et y lit, hélas! qu'après maints voyages sans fruit, son fils avait enfin découvert la retraite de De Repentigny, qu'ils avaient croisé l'épée et qu'il avait succombé!...... Pauvre Philibert. (1)

A. S. Soulard (2).

---

(1) C'est là la tradition populaire. Nous avons cru devoir la faire suivre de la critique de M. Jacques Viger, qui rétablit une partie des faits historiques.

(2) M. Soulard est avocat au barreau de Québec.

1840.

LE CHIEN D'OR.

PETITES CORRECTIONS ET ADDENDA À UN ARTICLE DU CANADIEN DU 20 NOVEMBRE 1839, PUBLIÉ SOUS LE PSEUDONYME A. S. S.;—POUR AUTANT QUE J'EN SAIS AU MOINS!

Le Révérend M. Bourne a donné, il y a déjà quelques années, dans le *Picture of Quebec*, sa version de l'histoire de ce fameux bas-relief que le Colonel Cockburn a copiée, depuis, presque *verbatim*, dans son *Quebec and its Environs*. Le correspondant A. S. S. nous donne aussi la sienne, et certes! ce n'est pas la même chose. Qui donc a dit vrai, ou de M. Bourne ou de M. A. S. S.? Tous deux, je crois, n'ont point écrit sur l'autorité de *mémoires du temps*, mais se sont contentés de nous donner la *tradition*, telle qu'elle leur est parvenue: pour ma part, j'en pourrais aussi faire une troisième et même une quatrième—assez peu semblables aux leurs. Comme j'ai l'expérience qu'il n'y a rien de plus fautif que les *traditions* de ce genre, je ne donnerai pas mes variantes; mais vous me permettrez, M. l'Editeur, quelques petits commentaires sur la communication de M. A. S. S., fondés sur des documents écrits: commentaires qui pourront peut-être le mettre sur la voie (en cherchant un peu, comme moi,) de faits réels et plus amples qui le conduiront sans doute à la connaissance des détails exacts de cette légende canadienne. Avant d'être romancier facile et aimable, il convient d'être chroniqueur fidèle. Voyons.

1°.—" M. Philibert était le propriétaire de cette maison " et l'habitait en 1736." (Date gravée au-dessous du bas-relief.)—A. S. S.

Cela peut être. Les noms de ce propriétaire et son état dans le monde étaient:—Nicolas Jacquin Philibert, négociant.

2°.—" Possesseur d'une fortune considérable, il y coulait " des jours sereins et tranquilles, dans la société d'une jeune " et aimable femme, *unie à lui depuis quatre ans.*"—A. S. S.

Pas tout-à-fait cela. M. N. J. Philibert n'avait tout au plus que *trois* ans de mariage en 1736, n'ayant épousé Marie-Anne Guérin que le 23 novembre 1733.

3°.—" Un joli enfant, fruit de leur union, déjà dans sa " *deuxième année*, augmentait la somme de leur bonheur, " quand le ciel jaloux," etc.—A. S. S.

Cela est vrai, cet enfant, né le 1er septembre 1734, devait en effet avoir *deux* ans, en 1736. A. S. S. eût même pu dire que M. Philibert avait deux enfants à cette époque, car le 2 juin 1736, sa femme devint mère pour la seconde fois. Mais A. S. S. disant plus bas que le premier fruit de l'union de M. et Mme. Philibert fut un *garçon*, je suis fâché de le contredire et de lui annoncer même que les deux enfants ci-dessus étaient deux *filles*, qui reçurent au baptême, la première le nom de Marie-Anne, et la seconde ceux de Marie-Magdeleine.

4°.—" Une dispute et des injures entre MM. Philibert et " De Repentigny, au-devant de la maison du premier...... " M. De Repentigny plonge son épée dans le cœur de " M. Philibert...... Atteint d'un coup mortel, M. Philibert n'eut que le temps de *tourner ses derniers regards* vers " sa demeure, comme pour recommander sa vengeance à " *son fils*, et tomba dans son sang sur la petite élé- " vation où il y a des marches à présent."—(C'est-à-dire qu'il expira dans la rue même, et en 1736.)—" C'est pour " cet enfant, qui commençait à bégayer le nom de son père " que le *Chien d'Or* et l'*inscription* furent mis à la maison, " *en* 1736."

La dispute et les injures entre MM. De Repentigny et Philibert peuvent avoir eu lieu, comme il ne paraît pas y avoir à douter que le coup d'épée n'ait été subitement porté, sauf pourtant *l'heure et le lieu*, sur lesquels il y a diversité de rapports *traditionnels* (Voir M. Bourne). Et si M. Phi-

libert a été tué en 1736, comme le dit A. S. S., on en a déjà assez vu pour être convaincu que ses derniers regards n'ont pu se porter sur *son fils*, puisqu'il n'avait alors que deux *filles*.—Mais le fait est, que M. Philibert n'est mort que le 21 janvier 1748, et véritablement de la main d'un assassin (¹); que sa mort ne fut pas tellement subite, qu'il n'eut encore le temps de "*pardonner généreusement* à celui " qui l'avait frappé...... de recevoir les *sacrements de péni-* " *tence et d'extrême-onction*," et que "*sans un vomissement con-* " *tinuel*, il eût pu *recevoir* aussi celui de *l'eucharistie*." Tout ceci sans doute ne dut pas se faire *dans la rue*, non plus qu'en 1736. Si l'inscription, comme le dit A. S. S., a *été* mise sur cette maison, à l'occasion qu'il mentionne *(la mort de M. Philibert)*, elle n'a donc pu être mise que postérieurement à la date de 1736 et non en même temps, comme dit A. S. S., et c'est tout probable. Dans ce cas "1736" indiquerait donc tout simplement la date de la bâtisse de la maison, et le "bas-relief" serait l'œuvre de la *veuve*, qui daterait de 1748, ou plus tard.

5°.—" A 22 ans, le jeune Philibert donnait les plus belles " espérances...... A quelques jours de là, une femme re- " conduisait au port *son fils unique* partant pour la France " et volant à la recherche de l'assassin de son père."—A. S. S.

Ce prétendu fils unique *(Marie-Anne Philibert)*, né en 1734, qui partait à 22 ans pour aller venger la mort de son père, partait donc en 1756; la même année que Montcalm formait une expédition au pays pour la prise de Chouaguen (²).

6°.—" Dix mois après le départ du jeune Philibert, sa " mère reçut une lettre qui lui annonçait sa mort, et de la " main du même M. De Repentigny."—A. S. S.

C'est-à-dire en 1757. La *tradition* veut qu'il y ait eu tentative de venger la mort de M. Philibert, (mais *quand?*) soit par le *frère* ou le *beau-frère*, soit par *deux des fils* de ce

(¹) J'aurais dû dire et je dirais maintenant—*homicide*; mais j'étais sous l'influence de la croyance populaire qui voulait un *assassin!*

(²) Le vrai mot est *Chouéguen*, qui en langue iroquoise signifie *noir*.—C'est l'*Oswego* américain.

monsieur;—et l'une et l'autre de ces variantes se terminent également par la *mort de M. De Repentigny*, soit en *France* soit à *Pondichéry!* Fiez-vous donc à la tradition seule pour la vérité des faits! Toujours est-il vrai que l'aîné des enfants de M. Philibert était une fille, et qu'en 1736, comme en 1748, elle n'était point enfant *unique* et moins encore *garçon*.

A l'époque où A. S. S. le fait partir pour France, c'est-à-dire en 1756, madame Philibert, alors veuve, avait les cinq enfants suivants, âgés comme suit:—

Marie-Anne,.........née le	1er	Sept.	1734...	22 ans en 1756.	
Marie-Magdeleine,.. "	2	Juin	1736...	20	"
Pierre Nicolas,......né le	17	Mai	1737...	19	"
Nicolas,............... "	10	Nov.	1740...	16	"
Marguerite,..........née le	30	Oct.	1742...	14	"

M. Philibert avait eu, en outre, en 1738, un autre garçon (Pierre) décédé à l'âge de deux mois et quelques jours (1).

JACQUES VIGER.

(1) Depuis que M. Viger a écrit cette critique, il a fait d'importantes découvertes sur l'histoire des personnages concernés dans l'événement tragique du 21 Janvier 1748. En suivant un petit volume manuscrit, que ce savant et infatigable archéologue a bien voulu nous communiquer, nous allons rétablir les faits historiques que M. Viger ne connaissait pas encore en 1840, mais qu'il a heureusement retrouvés depuis dans des documents officiels.

La querelle entre Nicolas Jacquin Philibert et Pierre Legardeur Sieur de Repentigny, lieutenant dans les troupes de la colonie, vint à propos d'un billet de logement que ce dernier avait reçu pour aller chez M. Philibert. Celui-ci, dans le mécontentement que lui causa l'arrivée de ce nouvel hôte, ayant dit avec colère qu'il ferait changer ce billet de logement, De Repentigny le traita de nigaud. Philibert le frappa d'un bâton et reçut un coup d'épée qui causa sa mort. De Repentigny pour éviter un procès se retira dans l'Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse, et obtint de Louis XV, l'année suivante, des Lettres de Grâce, Pardon et Rémission. Il revint, en 1749, à Québec, où ces Lettres furent entérinées suivant un arrêt du Conseil Supérieur, après avoir été transmises à la veuve Philibert, pour qu'elle pût fournir ses moyens d'opposition. Elle déclara n'avoir aucune opposition à faire à l'entérinement des Lettres de Grâce, ayant été payée des dommages et intérêts civils que la justice lui avait accordés, etc.

Il ne paraît pas qu'il y ait eu de duel entre De Repentigny et l'un des jeunes Philibert, ou toute autre personne, à Paris, avant 1760, car De Repentigny, servait encore, en Canada, à cette époque, comme Capitaine des troupes de la colonie sous les ordres du Chevalier De Levis.

1840.

LE CHIEN D'OR (1).

(INÉDIT.)

Épigraphe sanglant d'un drame ensanglanté,
Aux parois de ces murs quelle main t'a jeté?
Oses-tu, noble élan d'une vengeance active,
Sarcasme audacieux, défier l'oppresseur?
D'une épouse éplorée es-tu la voix plaintive,
Ou le cri d'un mourant qui demande un vengeur?
Volcan des passions où la vertu s'abîme,
Vous, haine, jalousie, amour, cupidité,
Qui d'entre vous dicta cette page de crime?
L'on ne sait!... L'œuvre est là, le drame est attesté;
Vengeance, assassinat y doivent trouver place;
Philibert meurt percé du fer d'un assassin
Qui fuit, mais au vengeur ne peut cacher sa trace;
Car le sang demandé ne le fut pas en vain.
Le temps n'ôse frapper le Chien d'Or de son aile;
Il reste plus entier que le fait qu'il rappelle.
Le drame est au roman, qui, voulant de l'effet,
Du vrai comme du faux à sa guise dispose;
Tandis qu'aux murs vieillis, gardant un sens complet
L'énigme encor subsiste, et nous dit quelque chose.

F. R. ANGERS.

1840.

LE NOUVEL AN.

Salut, ô toi! l'an mil huit cent quarante,
An désiré qu'un prophète a maudit;
Non, tu n'es pas pour nous l'ère sanglante,
Le temps fatal qu'en vain il a prédit.
Qu'à s'égayer chacun de nous s'apprête:
Un nouvel an sourit à nos destins.
Au noir passé succède un jour de fête,
Et le repos aux troubles intestins.

(1) Ces vers sont extraits d'un volume manuscrit de M. Jacques Viger, sur l'histoire du Chien d'Or.

Le temps n'est plus des luttes condamnées
Du citoyen contre le citoyen ;
Il faut, après ces néfastes journées,
Un sort meilleur au peuple canadien.
Puisse donc l'homme envoyé d'Angleterre,
Des jours mauvais ôtant le souvenir,
Soleil nouveau, féconder notre terre,
Et commencer notre riche avenir.

O mon pays ! connais ton noble maître :
Il te veut libre, et non pas t'asservir.
Vois ce qu'il est et ce que tu dois être ;
Pour ton bonheur sache bien le servir.
Comme autrefois à tes serments fidèle,
N'abjure point l'antique loyauté.
Ah ! pour flétrir une palme si belle,
Oublîras-tu le sang qu'elle a coûté ?

Si contre nous de la horde étrangère
S'arment un jour les homicides bras,
Rallions-nous pour sauver notre mère,
Volons pour elle à de nobles combats.
Et de la guerre appelant les alarmes,
S'il vient ici rallumer son flambeau,
Sur notre sol protégé par nos armes,
L'Américain trouvera son tombeau.

De nos vertus embellissant l'histoire,
Ne cessons pas d'être loyaux et preux.
Nos petits-fils, jaloux de notre gloire,
Se montreront dignes de leurs aïeux.
Au seul penser d'un généreux courage,
Leurs jeunes cœurs tressailleront toujours.
Qu'ainsi pour eux l'exemple de notre âge
Aux temps futurs prépare de beaux jours.

Parents, amis, nous pour qui la fortune
Va ramener le bonheur sur ces bords,
Unissons-nous : qu'une gaîté commune
N'inspire plus que de joyeux transports.
Du nouvel an dont ce jour nous rassemble
Quand nous verrons le terme s'accomplir,
Joyeux encore, écrions-nous ensemble :
Qu'il fut heureux l'an qui vient de finir.

1840.

OÙ SONT-ILS LES JOURS DE NOTRE GLOIRE?

Quand nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats,
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage;
Et Carillon, Lacolle et Chateauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire.
O souvenirs de sublime beauté!
Mais où sont-ils les jours de notre gloire?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence;
Que de lauriers il aurait pu cueillir!
Que tu fus belle alors, ô notre histoire;
Et devant nous, quel brillant avenir!
Mais où sont-ils les jours de notre gloire?

A nos malheurs en fut-il de pareils,
Le jour où la démence
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance?
Oh! dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance;
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire?
Ceux qui disaient: O! nos jours seront beaux!
Mais où sont-ils les jours de notre gloire?

Salut! Salut! O l'an mystérieux (1),
O mil huit cent quarante,

(1) On sait que l'année 1840 était prédite comme une année fatale. On s'occupait beaucoup alors de cette prédiction très ancienne et qui avait été faite aussi pour l'année 1740; d'où était venu le proverbe: Je m'en moque comme de l'an quarante.

Toi qu'on a vu s'avancer dans les cieux,
Comme une ombre sanglante.
Amis, du moins, qu'il nous trouve joyeux,
Chantons, rions de sa mine effrayante.
Ah ! pour gémir il suffit du passé !
Je ne crois pas de vision trop noire,
Et puis qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire ?

1840.

AU SOUVENIR D'ALZIRE.

Je me suis donc nourri d'une espérance vaine ?
Oui, la vie est un songe où l'erreur nous promène !
En ce chemin pénible, on s'amuse, on sourit,
Tout laisse un monument à l'instant qui s'enfuit,
Que dis-je ?... tout s'envole, et sur son aile agile
A fuir rapidement la fortune est docile.
Encore si j'avais profité des moments !
Voyageur amusard j'ai prodigué mon temps.
Quelle ombre séduisante à mon âme ravie !
Oh ! je tendais les bras, je jouissais de la vie ;
Je pressais... à mes yeux quel perfide bandeau !
Je pressais, et mon cœur battait sur un tombeau !
Oui, ce que je tenais n'était qu'une chimère,
Qu'un essai malheureux d'une vie éphémère,
En un mot dans mes bras j'entrelaçais la mort !
Alzire vers le ciel avait pris son essor.
Combien j'eus de mes jours alors renversé l'urne,
Si sa voix remplissant mon âme taciturne,
N'eût arrêté la main qui m'ouvrait le cercueil ;
Quand, murmurant des mots entendus de Dieu seul,
Mon amour tout entier retracé dans mon âme,
Me livrait aux transports d'une funeste flamme.
Encor si Dieu nous eût, par un destin plus doux,
Tous deux unis ensemble immolés à ses coups,
Du moins les tendres cœurs que ma plainte importune
Eussent béni le ciel de ma triste fortune,
Et mon funèbre hymen par le sort approuvé,
Au temple de la mort se serait achevé.
Mais en vain je lui fis mes ardentes prières,
Mon triste amour s'accrut, grandit dans mes misères.

1840.

OÙ SONT-ILS LES JOURS DE NOTRE GLOIRE ?

Quand nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats,
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Chateauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire.
O souvenirs de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence ;
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire ;
Et devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fut-il de pareils,
Le jour où la démence
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance ?
Oh ! dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance ;
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire ?
Ceux qui disaient : O ! nos jours seront beaux !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Salut ! Salut ! O l'an mystérieux (1),
O mil huit cent quarante,

(1) On sait que l'année 1840 était prédite comme une année fatale. On s'occupait beaucoup alors de cette prédiction très ancienne et qui avait été faite aussi pour l'année 1740 ; d'où était venu le proverbe : Je m'en moque comme de l'an quarante.

Toi qu'on a vu s'avancer dans les cieux,
Comme une ombre sanglante.
Amis, du moins, qu'il nous trouve joyeux,
Chantons, rions de sa mine effrayante.
Ah ! pour gémir il suffit du passé !
Je ne crois pas de vision trop noire,
Et puis qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire ?

1840.

AU SOUVENIR D'ALZIRE.

Je me suis donc nourri d'une espérance vaine ?
Oui, la vie est un songe où l'erreur nous promène !
En ce chemin pénible, on s'amuse, on sourit,
Tout laisse un monument à l'instant qui s'enfuit,
Que dis-je ?... tout s'envole, et sur son aile agile
A fuir rapidement la fortune est docile.
Encore si j'avais profité des moments !
Voyageur amusard j'ai prodigué mon temps.
Quelle ombre séduisante à mon âme ravie !
Oh ! je tendais les bras, je jouissais de la vie ;
Je pressais... à mes yeux quel perfide bandeau !
Je pressais, et mon cœur battait sur un tombeau !
Oui, ce que je tenais n'était qu'une chimère,
Qu'un essai malheureux d'une vie éphémère,
En un mot dans mes bras j'entrelaçais la mort !
Alzire vers le ciel avait pris son essor.
Combien j'eus de mes jours alors renversé l'urne,
Si sa voix remplissant mon âme taciturne,
N'eût arrêté la main qui m'ouvrait le cercueil ;
Quand, murmurant des mots entendus de Dieu seul,
Mon amour tout entier retracé dans mon âme,
Me livrait aux transports d'une funeste flamme.
Encor si Dieu nous eût, par un destin plus doux,
Tous deux unis ensemble immolés à ses coups,
Du moins les tendres cœurs que ma plainte importune
Eussent béni le ciel de ma triste fortune,
Et mon funèbre hymen par le sort approuvé,
Au temple de la mort se serait achevé.
Mais en vain je lui fis mes ardentes prières,
Mon triste amour s'accrut, grandit dans mes misères.

1840.

OÙ SONT-ILS LES JOURS DE NOTRE GLOIRE ?

Quand nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats,
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Chateauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire.
O souvenirs de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence ;
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire ;
Et devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fut-il de pareils,
Le jour où la démence
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance ?
Oh ! dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance ;
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire ?
Ceux qui disaient : O ! nos jours seront beaux !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Salut ! Salut ! O l'an mystérieux (1),
O mil huit cent quarante,

(1) On sait que l'année 1840 était prédite comme une année fatale. On s'occupait beaucoup alors de cette prédiction très ancienne et qui avait été faite aussi pour l'année 1740 ; d'où était venu le proverbe : Je m'en moque comme de l'an quarante.

Toi qu'on a vu s'avancer dans les cieux,
Comme une ombre sanglante.
Amis, du moins, qu'il nous trouve joyeux,
Chantons, rions de sa mine effrayante.
Ah! pour gémir il suffit du passé!
Je ne crois pas de vision trop noire,
Et puis qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire?

1840.

AU SOUVENIR D'ALZIRE.

Je me suis donc nourri d'une espérance vaine?
Oui, la vie est un songe où l'erreur nous promène!
En ce chemin pénible, on s'amuse, on sourit,
Tout laisse un monument à l'instant qui s'enfuit,
Que dis-je?... tout s'envole, et sur son aile agile
A fuir rapidement la fortune est docile.
Encore si j'avais profité des moments!
Voyageur amusard j'ai prodigué mon temps.
Quelle ombre séduisante à mon âme ravie!
Oh! je tendais les bras, je jouissais de la vie;
Je pressais... à mes yeux quel perfide bandeau!
Je pressais, et mon cœur battait sur un tombeau!
Oui, ce que je tenais n'était qu'une chimère,
Qu'un essai malheureux d'une vie éphémère,
En un mot dans mes bras j'entrelaçais la mort!
Alzire vers le ciel avait pris son essor.
Combien j'eus de mes jours alors renversé l'urne,
Si sa voix remplissant mon âme taciturne,
N'eût arrêté la main qui m'ouvrait le cercueil;
Quand, murmurant des mots entendus de Dieu seul,
Mon amour tout entier retracé dans mon âme,
Me livrait aux transports d'une funeste flamme.
Encor si Dieu nous eût, par un destin plus doux,
Tous deux unis ensemble immolés à ses coups,
Du moins les tendres cœurs que ma plainte importune
Eussent béni le ciel de ma triste fortune,
Et mon funèbre hymen par le sort approuvé,
Au temple de la mort se serait achevé.
Mais en vain je lui fis mes ardentes prières,
Mon triste amour s'accrut, grandit dans mes misères.

Si l'hiver sur son trône, entouré de glaçons,
Détruit fleurs et verdure, et les riches moissons,
Enchaîne les ruisseaux dans leur cours et leur source;
Du moins, ô doux printemps, recommençant ta course,
Tu marches triomphant dans un beau ciel d'azur;
Le vent se tait, Phébus verse un rayon plus pur;
La nature ravie, enfante à ton passage:
Philomèle d'amour soupire sous l'ombrage,
Et l'arbuste, sorti du sein voluptueux
De rameaux caressants, presse le chêne vieux.
Tout s'anime à ta voix, tout s'embellit pour plaire,
La rose, comme Alzire, hélas! trop passagère,
Et le tendre lilas, le serpolet, le thym,
Dans les plaines de l'air exhalent leur parfum.
Le jeune homme sourit au temps des douces veilles;
Son cœur pressé d'aimer s'enivre à leurs merveilles.
La corde de la lyre a vibré son beau jour,
Il folâtre, il soupire, il tressaille d'amour.
O printemps, de l'hiver, tu chasses le nuage,
Hélas! qui de la mort effacera l'outrage?
Pour moi, jeune homme, oh! non, il n'est plus de printemps.
Toi qui le peux encor, va, profite du temps
Où le bonheur t'invite à sa coupe fleurie.
Va, puise, enivre-toi, profite de la vie;
Ne va pas, comme moi, sur la foi du destin,
Remettre pour jouir le moment à demain.

****

1840.

L'HIVER.

Voilà l'été qui fuit et la feuille qui tombe
Pâle et morte sur les gazons.
Le vent du nord mugit, l'anémone succombe,
L'écho se tait dans les vallons.
Déjà les bois ont perdu leur feuillage;
Vers la chaumière accourent les troupeaux.
Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
Et le grésil bondir sur les côteaux.

Adieu! charmants oiseaux, habitants des bocages,
Allez vers de plus beaux climats;
Puissé-je comme vous fuir le temps des orages
Et de l'été suivre les pas.

Mais ils sont loin—leur suave murmure
A déserté les hameaux de nos bords:
Seul l'autan mêle au deuil de la nature
Dans nos vallons de sauvages accords.

Là bas à l'horizon, comme un fantôme immense
L'hiver semble couvrir les cieux;
Le vent devant son front roule avec violence
Les flots épars de ses cheveux;
De longs glaçons pendent à ses paupières;
Dans les airs bat sa robe de frimats;
Le jour pâlit sous ses regards sévères,
Et la tempête enveloppe ses pas.

Ménestrel sans échos je rejetais la lyre,
Je n'avais que de tristes jours
Sur ces bords malheureux que la haine déchire,
Et dont le plaisir fuit toujours;
Mais les frimats suspendant les discordes,
Ont à ma lyre arraché quelques sons;
Je viens d'entendre au travers de ses cordes,
En murmurant, passer les aquilons.

Sonne lyre fidèle à mon âme isolée,
Chante le deuil de nos climats;
Vois de l'orme orgueilleux la tête mutilée
Qui se penche sous les verglas;
Dans l'air glacé d'un vol lent et sinistre
Le hibou blanc erre de toits en toits,
Et de l'hiver, officieux ministre,
Il remplit l'air de sa funèbre voix.

Les flots ont disparu, partout la terre blanche
Entoure les sombres forêts;
Du sapin vers le sol bas s'incline la branche
Que chargent des frimats épais.
Là, la fumée en rapides nuages
S'élève et fuit au-dessus des hameaux,
Tandis qu'ici de pesants attelages
A petits pas font gémir les côteaux.

Dans le fourneau de fonte, au sein de la chaumière,
Bourdonne l'érable des monts;
Les airs sont obscurcis par la neige légère
Qui glisse et monte en tourbillons;

Je vis tous les troupeaux cachés dans leurs retraites
La palme n'était plus que quelques violettes
Dont on devait orner de généreux tombeaux !...

J. G. Barthe.

1840.

CHANT DE MORT D'UN HURON.

LÉGENDE CANNDIENNE.

Sur la grande montagne aux ombres solitaires,
Un jour il avait fui, comme fuit le chasseur ;
Son œil était de feu, comme l'œil de ses pères ;
Mais son orbe roulait avec plus de fureur !

Où guide-t-il ses pas ? Quelle rage l'anime ?
Le bronze de son front paraît étinceler !
Est-ce un sombre guerrier, ou bien une victime
Qu'aux mânes de son frère il brûle d'immoler ?

Il est là près du chêne : une hache sanglante
Soutient ses larges bras l'un dans l'autre enlacés ;
On dit qu'il se calma ; que sa lèvre tremblante
Laissa même échapper ces mots qu'il a tracés :

" Chêne de la grande colline,
" Arbre chéri de mes aïeux,
" Ecoute ! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
" Je suis venu te faire mes adieux !

" Ils m'avaient dit : tes pieds ont perdu leur vitesse,
" A quoi peuvent-ils te servir ?
" Ta hache est là qui pleure et maudit ta vieillesse :
" Elle sent que tu vas mourir !

" Pourtant je te l'apporte : à mon heure dernière,
" C'est le seul don que je puisse t'offrir !
" Je te la donne, à toi ; mais fais que sa paupière
" Ne m'aperçoive point mourir !

" Si tu vois l'orignal au pied toujours rapide
" Près de ton feuillage bondir,
" Dis, pour le consoler, qu'il marche moins timide,
" Parce que tu m'as vu mourir !

" Quand de sa pesante massue
" Athaënsic aura broyé mes os,
" Pour te fertiliser j'ébranlerai ma nue,
" Qui te fera tomber ses eaux !

" Chêne de la grande colline,
" Arbre chéri de mes aïeux,
" Ecoute ! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
" Je suis venu te faire mes adieux ! "

On dit qu'ayant chanté d'une voix bien sonore,
Le vieillard s'arrêta pour essuyer ses yeux,
Que ses larmes coulaient comme il en coule encore
Quand on perd un bonheur qui n'a pu rendre heureux !

On dit même qu'après, sur la grande montagne,
L'ombre du vieux guerrier apparut bien souvent,
Qu'on entendit gémir, la nuit, au bruit du vent,
Comme une voix de mort qu'une lyre accompagne !

J. Lenoir (1).

1840.

LA MORT D'UN ENFANT.

Il est donc bien amer ce calice de vie
Que tu goûtas si peu ?
Ce calice est brisé... puis ta vie est flétrie
Pour remonter à Dieu !

Va dans le sein de Dieu faire des songes d'anges,
Va, petit immortel,
Va dans le chœur des saints sourire tes louanges
Au frère Emmanuel !

Adieu, pauvre petit, oh, oui ! change de monde
Pour un séjour si pur !
Vois-tu ?... là-haut, au ciel, la paix est si profonde
Par-delà cet azur !

Les larmes dont ton père arrosera ta tombe
Auront bien moins de fiel,
Puisque la pauvre mère à ce coup qui succombe
Compte un autre ange au ciel !

J. G. Barthe.

(1) M. Joseph Lenoir naquit le 15 septembre 1824, au village St. Henry, près de Montréal. Il fit son cours d'études au collége de cette ville, et fut reçu membre du barreau de Montréal le 4 octobre 1847.—M. Lenoir est un des collaborateurs du journal l'Avenir.

1840.

LES DESTINÉES DE MA PATRIE.

Où sont tes jours de paix, ô ma belle patrie?
L'olivier, ton drapeau, n'est qu'un arbre sans vie.
Où sont-ils tes héros, tes autels et tes Dieux?
Ton temple est dans ton cœur et tes héros aux cieux!
On maudit jusqu'aux pleurs dont j'arrose ta poudre
Sur mon modeste front on appelle la foudre:
Mes ennemis ont dit: "quoi! ce sang criminel,
" Tu ne le verses pas, tyran, sur ton autel!
" Tu l'entends sans courroux cette voix sacrilége
" Qui veut ravir les siens à ton infâme piége!
" Il ôse profaner tes tyranniques lois,
" Reclamer hautement ses légitimes droits!
" Où sont tes fers, ton bourreau, tes tortures
" Pour punir le blasphème, étouffer ses murmures?
Si, mêler des sanglôts aux soupirs des mourants,
Si, pleurer sur le sort d'infortunés enfants,
Si, gémir et prier à genoux sur des tombes
Où vont prier, gémir d'orphelines colombes
Est un crime à tes yeux...j'attends mon châtiment,
Au tombeau de Duquette ajoute un innocent!...
Mais moi, pauvre roseau, je souris à l'orage,
J'aime mieux le trépas qu'un indigne esclavage!
Si je dois exhaler dans le sein du bourreau
Les beaux jours que *maman* cultivait au berceau,
Si dans les bras d'un monstre est ma dernière étreinte,
Si, dans d'immondes mains passe mon âme éteinte,
Les anges, dans le ciel, recueilleront mon cœur,
De mes frères-martyrs j'irai grossir le chœur!
Muse, chasse bien loin ces funestes pensées,
Prophète plus heureux, pressens d'autres années;
J'aime tant à rêver un brillant avenir
Que j'étouffe en mon âme un sanglant souvenir,
D'un plus riant espoir j'aime à dorer mes songes,
A me blaser devant de consolants mensonges;
Je crois au cœur des rois, oui! j'ai foi dans leur cœur!
Ce roi qui fut des siens l'amour et le sauveur,
Le modèle des grands, l'exemple de la terre,
Dont le peuple pleura la mort comme d'un père,

Se pose devant moi comme un saint défenseur
Des grands dont on flétrit la sublime grandeur:
Je sais aimer un père et détester un maître,
Je veux que par son cœur il se fasse connaître.
La douce majesté d'un sceptre protecteur
Me remplit d'espérance et subjugue mon cœur.
J'aime à baiser d'amour une main souveraine
Qui règne sur son peuple en magnanime reine,
Qui verse dans son sein ses royales faveurs
Et qui trouve sa gloire à conquérir des cœurs;
Car dans le cœur d'un peuple il est un sanctuaire
Où s'adore, à jamais, le nom chéri d'un père,
Où le nom d'un tyran s'inscrit pour se maudir,
Où Prévost vit encor pour se faire bénir,
Où Craig et Haldimand, noms qu'on exècre encore,
Ces noms que pour jamais le peuple déshonore,
Pour la honte des grands demeureront toujours!
Noble Victoria, dont les précieux jours
Sont l'espoir de ton peuple et l'orgueil de ton trône,
Adorant sur ton front ton illustre couronne,
Permets qu'à tes genoux je dépose mes vœux;
Dieu sut former ton cœur miséricordieux,
Daigne jeter les yeux sur ton peuple en prière
Qui courbe dans l'ennui son front dans la poussière,
Le sang qu'il sut verser dans les champs de l'honneur,
Sur les pas du Lion, ton noble défenseur,
Pour venger de ses rois l'immortelle couronne,
Ce sang ruisselle encor sur le parvis du trône,
Ce sang dont ton aïeul, George, le roi pieux,
Reçut le sacrifice en gage précieux,
Qu'il jura de payer de royales largesses,
(Car les serments d'un roi sont de saintes promesses,)
Ce sang... il est proscrit dans des mondes lointains,
Et nous ne sommes plus qu'un peuple d'orphelins!...
Du livre du destin, ah! notre nom s'efface,
Bientôt de notre sol disparaissant sans trace,
Sans foyers, sans autels, fuyant dans les déserts,
Gémissant en forçats, les bras chargés de fers,
Errant, pauvres proscrits, sur une terre ingrate,
Comme les fils d'Ammon sur les bords de l'Euphrate,
Il nous faudra pleurer le sol de nos aïeux,
Et l'arrosant de pleurs lui faire nos adieux!...

" O sol de mon pays, terre sainte et chérie,
" Pour la dernière fois foulant ta poudre amie,
" Je n'aurai donc jamais un tombeau dans ton sein!
" O néfaste journée, ô trop affreux destin!
" De féroces soldats ont détruit ma chaumière,
" Arraché de mes bras mes enfants et ma mère,
" Et moi, je reste seul avec mon désespoir!"...
Mais dans ton noble cœur plaçant tout son espoir,
Un peuple tout entier implore ta justice:
D'un bon peuple immolé veux-tu le sacrifice?
Oh! non, ton bras puissant soulagera le faix
Et versera sur nous un avenir de paix!

J. G. Barthe.

1840.

LE TEMPS.

(Traduit de l'anglais.)

Le temps fuit, il se hâte et plus rapidement
Que la vague mobile au milieu des tempêtes,
Ou que le fier nuage au-dessus de nos têtes
Quand se noircit le firmament.

Voyez-le sur nos jours glisser rapidement,
Il nous entraîne, hélas! et trompe la pensée,
Plus prompt que le vaisseau dont la trace effacée
N'eut d'existence qu'un moment.

Il fuit précipité, mais plus rapidement
Que l'aigle des hauts monts quand il joue à leur cime,
Ou que, des vastes airs voulant franchir l'abîme,
Il s'élance du firmament.

Fleuve éternel, il coule, il fuit rapidement,
Sans jamais à nos jours ôter une chimère.
Et nos jours que sont-ils? une flamme éphémère
Qui n'a pour vivre qu'un moment.

Et lorsqu'ainsi toujours il va rapidement,
Le peindre est au-dessus de ma vaine parole:
O! homme insoucieux de l'heure qui s'envole,
Songe donc au dernier moment!

F. M. Derome.

1840.

LE DERNIER HURON.

Triomphe destinée! enfin, ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers levez-vous, couvrez cette campagne
Ombres de mes aïeux!

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur!

Encor lui, toujours lui, serf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite, déjà, du chêne qui me reste
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile! il rampe sur la terre;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

Il triomphe et semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du Huron;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi, soudain, s'emparait de son âme;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passé sur eux?

Ainsi Zodoïska par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur.
Folle imprécation jetée aux vent des plaines,
Sans épuiser son malheur.

Là, sur la terre à bas gissent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fers impuissants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé.
Comme le chêne isolé dans la plaine
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du St. Laurent;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux;
Au lieu de fiers guerriers des tribus mercenaires
Habitent les côteaux.

Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés?
Le plus fameux du nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités.
Ces monts couverts partout de tentes blanches
Retentissaient des exploits de tes preux,
Dont l'œil étincelant reflétait sous les branches
L'éclair brillant des cieux.

Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Jamais rien n'arrêtait leurs pas,
Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
Et dédaignant des entraves factices,
Suivant leur gré leurs demeures changeaient.
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
Des ruisseaux qui coulaient.

Au milieu des tournois sur les ondes lympides
Et des cris tumultueux,
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides
Leurs esquifs capricieux,

Joyeux voguaient sur le flot qui murmure
En écumant sous les coups d'avirons,
Ah ! fleuve St. Laurent que ton onde était pure
Sous la nef des Hurons.

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
La renne qui pleure en mourant,
Et tantôt, sous les coups de leurs haches sanglantes
L'ours tombait en mugissant.
Et fiers chasseurs ils chantaient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Mais pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de grandeur ?

Hélas ! puis-je, joyeux, en l'air brandir la lance
Et chanter aussi mes exploits ?
Ai-je bravé comme eux au jour de la vaillance
La hache des Iroquois ?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis.
Non, je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis.

Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment couchés sous ces guérets ;
De leur pays chéri la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire,
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours !

Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars,
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Au sein du bruit leurs somptueux cortéges
Avec fracas vont profaner ces lieux !
Et les éclats bruyants des rires sacriléges
Y montent jusqu'aux cieux.

Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Et l'on brisera leurs tombeaux.
Des peuples inconnus comme un torrent immense
Ravageront leurs côteaux.

Sur les débris de leurs cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

Qui sait, peut-être alors renaîtront sur ces rives
Et les Indiens et leurs forêts ;
En reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives
Couvriront tous ces guérets ;
Et se levant comme après un long rêve,
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieux.

F. X. Garneau.

1840.

UNE AVENTURE AU LABRADOR.

La côte du Labrador est entièrement stérile, couverte de mornes et de ravins, de marécages et de petits lacs. A bien peu d'exceptions près, pas le moindre arbuste n'ose y réjouir la vue du voyageur par son feuillage vert, ou le garantir par son ombre des feux du soleil d'été. Car je dois dire que, nonobstant le froid piquant qui y règne ordinairement vers le milieu de l'hiver, il y fait souvent une chaleur excessive l'été. Pas une clôture ou haie, point de chemins ; seulement l'on aperçoit par-ci, par-là, à travers les roches, un petit sentier s'échappant comme un serpent, et allant se perdre tantôt sur la cime d'une morne, tantôt dans une touffe de broussailles. Il faut faire trois à quatre milles avant de rencontrer une seule habitation humaine. On n'y découvre aucun vestige de religion ; pas une petite chapelle, pas même une croix, ni aucun monument qui puisse donner à l'étranger une idée que des chrétiens y habitent. Tout y est vaste, solitaire ; tout y semble désolé, sombre. Le silence n'y est interrompu que par les cris du gibier sauvage qui s'y trouve en abondance, le croassement du cor-

beau, ou le bruit des vagues de la mer. Et c'est pourtant là que volent, de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, Anglais, Ecossais, Irlandais, Jersais, Canadiens et autres, et c'est là qu'ils s'y établissent. L'amour du gain est un si puissant mobile.

L'hiver est le temps de la chasse au daim au Labrador. C'est alors que l'amateur de cet amusement de fatigue peut donner plein essor à sa passion, pourvu qu'il ait des jambes et du courage. Avec quel plaisir il s'acheminera au lever d'un soleil radieux, les raquettes aux pieds, le havresac sur le dos, le fusil sous le bras ou sur l'épaule, laissant derrière lui, à mesure qu'il avance, une suite de figures ovales sur la neige scintillante. Mais aussi à quels dangers ne s'expose-t-il pas ! Le soleil maintenant si beau, disparaît en un instant, sous un voile lugubre de vapeurs épaisses, le vent souffle avec violence, la neige s'élève en tourbillons, on ne voit déjà plus. Où aller ? Seul ! Tantôt sur le sommet d'un rocher escarpé, sur le bord d'un précipice, tantôt entre deux murs de neige ! Il ne se souvient plus de quel point il est parti. Il fait froid, le vent le perce ; s'il ne marche pas, il va geler ; mais il ne voit pas à un pas de lui !......... C'est alors qu'il faut de la prudence et de la présence d'esprit, et l'on verra ci-après ce qui se pratique d'ordinaire en cette occasion.

Je me trouvais, l'hiver dernier, à une de ces réunions joviales si fréquentes au Labrador dans la saison des neiges. On y chante, on y danse, on y pratique la gymnastique ; on s'y amuse en un mot. L'anecdote y a aussi son tour, et voici celle que je recueillis de la bouche d'un des convives, homme probe et véridique. La conversation était tombée sur la chasse au daim :— Il est beau, dit-il, il est noble cet amusement : c'était autrefois ma passion. Mais le temps n'est plus ; je ne puis maintenant faire que quelques pas, et encore c'est avec peine. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir marcher comme autrefois !

—Oh! racontez-nous, racontez-nous, s'il vous plait, s'écrie une voix.

—Et quoi, mon ami?

—Votre aventure; je ne l'ai pas encore ouie.

—Avec plaisir, pourvu que vous ayez assez de patience pour m'écouter jusqu'au bout, car je suis très mauvais conteur. Cependant, comme la vérité n'a pas besoin du secours de l'art, je m'en vais vous dire tout crûment ce qui m'est arrivé, il y a.. ... oui, il y a de cela dix ans.

Et notre interlocuteur, ayant avec complaisance empli de tabac et allumé sa pipe, ce qui est indispensable, commença à peu près en ces termes :—

Par un bel après-midi du mois de février, m'étant muni de ce qui était nécessaire pour la chasse, je pars avec un de mes employés, un Jersais.

—Chumnum! quel bieau temps! dit mon compagnon, s'adressant à moi en son jargon, j'échpère qu'il ne fera pas mauvès de chitôt. Mais, dites-mé donc, quelle est la dichtance d'ichi à votre cabane.

—Ma cabane?..... est peut-être à douze milles de chez moi.

—Oh! che n'est rien, nous j'y cherons avant la nuit.

Nous marchâmes en silence l'espace de cinq à six milles, quand mon compagnon, m'adressant de nouveau la parole:

—Mais diable! dit-il, voyais donc, n'est-che pas une pichte de cherf que je vès là, chumnum?

En effet nous avions devant nous une longue trace qui se perdait dans le lointain. Nous prîmes la piste, et hâtâmes le pas. Nous marchâmes ainsi plus de trois heures, mais n'apercevant rien, et la nuit s'avançant, nous prîmes le chemin de ma cabane, où nous arrivâmes il faisait noir. Comme vous savez, le daim se tenant toujours à une distance d'au moins trois ou quatre lieues dans les terres, il est d'usage chez les chasseurs de s'ériger, à cette distance, une cabane, où l'on a un poële et tout ce qui peut la rendre

tant soit peu comfortable. Nous y passons quelquefois des semaines entières.

Nous entrâmes donc, fîmes du feu et de la lumière, et après avoir dépêché une partie de nos provisions avec un appétit que notre marche n'avait pas servi à diminuer, nous allumâmes la pipe, et commencions à nous ennuyer, lorsque mon compagnon, animé, sans doute, par la situation des lieux et le silence qui régnait autour de nous, le rompit soudain :

—Crayais-vous aux esprits ? me demanda-t-il.

—Aux esprits ? lui répliquai-je en riant; farceur, va !

—Quoi ? vous riais : eh bien ! mè, j'vous dis qu'il yen a.

—En as-tu vu ?

—Oui, monsieur......, ch'est-à-di..... non, mais d'autre en ont vu pour mè ; même que j'peux vous nommais la perchonne, là. Elle peut vous l'di comme mè.

—Eh bien ? qu'a-t-elle vu ?

—Che qu'elle a vu ? ch'est horrible che qu'elle a vu. Auchi bien j'm'en vès vous raconter ch'na. Ch'était par une nuit d'automne, il faisait noir comme chais le......

Il n'eut pas le temps d'achever ; des hurlements affreux se firent entendre à quelques pas de nous. Mon compagnon tressaillit, mais reprenant ses sens :

—Chumnum ! dit-il, les loups !...... mon fusil.

Il sort ; je le suis avec mon arme. Nous regardons de tous côtés. Rien. Bientôt nous entendons au loin le hurlement des loups. Nous rentrons, et le Jersais allait reprendre son histoire de revenants ; mais, me voyant m'étendre sur le grabat où nous devions prendre du repos, il suivit mon exemple, et nous nous endormîmes.

Le lendemain matin, avant l'aurore, nous étions sur pied. Pas le moindre nuage au ciel, quelques étoiles brillaient encore çà et là, nous avions l'avant-goût d'un des plus beaux jours.

—Chumnum ! me dit mon compagnon, après avoir bien dormi, j'échpère que nous pourrons bien couri, et si je

n'occis pas au moins trais cherfs à ma part, j'veux bien être un tchon (chien), là.

—Allons, allons, lui dis-je, ne fais pas tant le rodomont. Tu pourrais bien n'en pas voir un seul, et comment pourrais-tu en tuer trois? Tu n'as pas oublié les lunettes, j'espère?

—Non-non, tout est là, (montrant le havresac.)

Ces lunettes, voyez-vous, qui sont ordinairement vertes, sont absolument nécessaires à un chasseur, s'il veut s'exempter les tortures du mal d'yeux. Il n'est pas rare de voir des personnes, qui ont l'imprudence de ne pas s'en servir, devenir aveugles pour plusieurs jours, pendant lesquels elles souffrent cruellement.

Notre déjeûner pris, nous partîmes. Après avoir erré çà et là presque toute la matinée, et n'avoir rien vu, nous prîmes enfin le parti de courir chacun dans une direction différente. Vous sentez que cela nous donnait double chance. Nous nous séparâmes donc en nous faisant la promesse réciproque de nous rencontrer à la cabane, si nous ne nous voyions pas ailleurs.

Je pars, m'acheminant vers un endroit où j'avais été heureux plus d'une fois. Je n'avais eu garde de souffler mot de ceci à mon camarade, car, voyez-vous, un chasseur, comme un musicien, conserve toujours en lui-même une espèce de jalousie envers les autres. Je marche pendant une heure. Arrivé au point où je voulais aller, je n'aperçois rien. Cependant je prends la résolution de ne pas bouger de là. Ce lieu était un lac, autour duquel s'élevait à divers intervalles, plusieurs petites éminences. Je me place en embuscade derrière l'une d'elles, et j'attends. Je commençais à trouver le temps long, lorsque soudain j'aperçois un daim, courant, ou plutôt volant vers moi, laissant derrière lui un trait de sang sur la neige. J'arme aussitôt mon fusil, et couche en joue. Il arrive, je tire et le daim tombe.

Je m'approche, ma balle avait porté au cœur.—Mais qui diable l'a donc ainsi blessé? me dis-je en examinant une des jambes, dont s'échappait un filet de sang. Je n'attendis pas longtemps. Mon compagnon arriva à toutes jambes et soufflant comme une baleine.

—Ah! chumnum! notre bourgès, vous l'avais donc happè. Merchi bien d'la peine: mais ch'est mè qui ai commencè à le démoli; à mè l'honneur.

—Mais où serait-il, mon brave, si je n'eusse été ici?

—Oh! pour ch'qu'est d'chena, j'ai des jambes je l'aurais bien attrappé, il s'affaiblichait déjà.

—Chut! Ton fusil est prêt?

—Viènayâ.

Et à l'instant nous nous tapîmes derrière la même petite éminence. Nous voyions s'avancer vers le lac comme une forêt mouvante. Une centaine de daims s'en venaient nonchalamment et musant, tantôt broutant les buissons ou les touffes de mousses qui se montraient en quelques endroits à travers la neige, tantôt folâtrant comme des chiens, ou bien s'arrêtant tout-à-coup, et flairant de tous côtés.

Je me hâtai de recharger mon fusil. Ils avaient pris le lac. Ils approchaient de nous.

—Tiens toi prêt, dis-je à mon compagnon, nous tirerons ensemble.

—Oh! chumnum valé! j'sommes tout prêt, notre bourgès.

Ils étaient vis-à-vis de nous. Brrrrang! deux daims demeurent sur la place, et le reste s'est déjà évanoui comme une ombre.

—Véla mes trais, s'écrie mon compagnon.

—Comment! tes trais; et moi ai-je tiré pour rien?

—Véla mes trais, vous dis-je; je vous l'dijais ce matin. Eh bien! les vélà, là, bernais mé à présent.

—Ecoute, mon brave, qui a tué le premier?

—Ch'est mé.

—Tu es un... crapaud, lui dis-je d'un ton un peu brusque, car il me vexait.

—Ah! notre bourgès, tout autre nom que celui-là, ch'il vous plait.

Voyez-vous, cette épithète est à un Jersais ce qu'est celle de *Jack Bull* ou de *Roast Beef* à un Anglais.

—Ne vous fachez pas, continua-t-il, je vès vous expliquais la chose. Quand je vous ai laiché, je n'ai pas fait chinq chents pas que j'ai aperchu au moins septente cherfs. J'en ai bléché un, et il ch'en est venu dans chette direction chi. Si je ne l'avais pas bléché, il aurait churement suivi le reste, qui s'est enfui vers un point opposé. Là, chummum!

—Mais qui l'a culbuté?

—Oh! fallait le laichais couri; il était à mé.

—Moi je te dis que non, et nous verrons. Et comment oses-tu dire que ces deux-ci sont à toi?

—Bien clair! j'avais deux balles.

—J'en avais trois.

—Pochible, notre bourgès; mais vous avais visè trop haut, j'vous ai remarquè.

—Mortel cr.....; j'allais prononcer le mot, mais mon opiniâtre de Jersais, ne pouvant en souffrir l'articulation, m'imposa soudain le silence en me mettant la main sur la bouche.

—Nous arrangerons chena, nous arrangerons chena, dit-il.

Et le grabuge en resta là.

Comme vous n'ignorez pas, il est rare que de semblables altercations ne s'élèvent pas entre les membres d'une partie de chasse. Chacun a la modestie de se croire le plus expert, soit comme tireur ou comme piéton, et, si ses actions ne répondent pas à ses jactances, il a un piètre fusil, dira-t-il, ou bien il fait long-feu, ou fausse amorce; ses raquettes sont trop grandes, trop petites, ou peut-être trop lourdes. Il aura mille autres raisons à vous donner.

—Ah ça! dis-je à mon compagnon, je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Nous allons les couvrir soigneusement, (car messieurs les renards en feraient un agréable festin,) et nous allons nous en retourner.

—Mais chumnum! notre bourgès, il est encore trop de bonheur; j'parie que j'vous abatte trais j'autres cherfs avant la fin de la journè.

—Eh bien! tu n'as qu'à rester; moi je vais aller chercher le *comitick* (1) et les chiens, pour emmener cette charge à la maison. Pour marcher avec plus d'aisance je vais te laisser mon fusil. J'ai le temps de me rendre avant la nuit, et je reviendrai au clair de la lune avec un autre de mes hommes.

Je coupai les langues des trois daims pour les emporter avec moi, comme trophées. C'est ce qu'un chasseur ne manque jamais de faire.

En cas que tu t'éloignes, n'oublie pas d'enterrer nos défunts, criai-je à mon compagnon en m'éloignant.

....

Il faisait beau, mais beau à ravir. Outre que je me sentais léger comme une plume, débarrassé que j'étais du poids de mon fusil, je foulais une petite neige mobile, comme du sable, et qui ne gênait nullement la raquette. C'était un charme de voir comme j'allais; je volais quasi. Je dois ajouter que ce qui me stimulait encore plus que tout cela, c'était les trois langues dont j'étais le possesseur. Trois langues! pensais-je, et cette idée me rendait tout rayonnant de joie. Avec quel plaisir j'allais montrer ces trois diamants de ma couronne! (car j'étais aussi heureux qu'un roi.) De quelle satisfaction n'allais-je pas jouir, en les étalant avec une indifférence feinte sous les yeux de mes gens ébahis!

Et je ne me sentais pas marcher, et je ne faisais pas attention à un brouillard épais qui se formait insensiblement derrière moi. Je ne m'en aperçus que lorsque de gros flocons de neige commençaient à se glisser dans l'air, et que le soleil ne paraissait déjà plus. Je me hâtai davantage, car je redoutais cette apparence atmosphérique au Labrador.

---

(1) Espèce de traîneau, traîné par des chiens, dont on fait usage au Labrador.

avais adressée dans un moment de colère. Cependant un moment après je l'entendis continuer :

—Non, je vais en agir autrement ;...... mais s'il refuse ...... je l'étends à mes pieds, chumnum !

Et puis se tournant vers moi :

—Arretais-là, bourgès, dit-il.

Je m'arrête.

—Vous m'avez inchulté, tantôt ; vous n'auriez pas dû le faire, et si vous ne me faites apologie à l'instant, je vous brûle la cervelle.

Et il me couchait en joue.

—Jean, lui dis-je, sûrement tu n'aurais pas le cœur d'ôter la vie à ton maître.

—Hâtez-vous, ou je tire.

—Moi ? lui dis-je, moi ? faire apologie à mon serviteur, crois-tu m'intimider en......

Je n'eus pas le temps de finir...... Zing...... une balle me siffla aux oreilles. Je fais un saut pour saisir le fusil, mais Jean disparait comme un éclair. J'emploie toutes mes jambes pour le rattrapper,....... impossible ; je le perdis au détour d'une petite hauteur.

C'est un démon, me dis-je ; quelle audace ! je n'aurais jamais pensé qu'il en fût capable. Mais il n'en est pas quitte ; on ne s'échappe pas ici comme dedans une ville.

Je marchais toujours, regardant, à chaque pas, autour de moi, car mon homme aurait bien pu se mettre en embuscade derrière quelqu'éminence, et me tirer comme on tire un cerf. Bientôt il me sembla distinguer à la clarté incertaine de la lune, quelque chose de blanc qui se glissait vers moi. Je crus me tromper, et je me frottai les yeux à diverses reprises. Je regardai ; le fantôme coulait sur la neige. Je pouvais le distinguer plus clairement, à mesure qu'il approchait, et je ne puis m'empêcher de le comparer à l'Esprit, dans Hamlet de Shakspeare. J'étais pourtant loin d'être superstitieux, et de croire aux esprits, et cependant la peur me gagnait malgré moi. Je m'arrête ; le fantôme

vient se placer devant moi, et me regarde en face. Je crois découvrir des traits connus ; je veux le toucher ; ma main se perd dans l'espace. C'est alors que mes cheveux se dressent sur ma tête, que ma langue devient sèche, que je commence à trembler, et mes jambes plient sous moi. J'essaie de m'éloigner, et le fantôme marche avec moi. Je veux parler, ma langue demeure muette...... je me frotte les yeux de nouveau, il est toujours là. Je mourais de peur, et me sentais défaillir, lorsque soudain......

—Qu'arriva-t-il ? demanda notre orateur, en s'adressant à moi.

—Je ne sais, lui répondis-je, le fantôme disparut ? ou peut-être vous parla ?

—Rien de cela.

—Eh bien !...... mais vous croyez donc aux esprits maintenant ?

—Mon ami, vous pourrez juger dans l'instant, si j'ai droit d'y croire ou non ?

Et notre orateur se leva, et, ayant rechargé et rallumé sa pipe, se rassit, se croisa les jambes et les bras, et gardait le silence.

—Eh bien ? fis-je, en montrant de l'impatience de ce qu'il ne continuait pas ; "je me sentais défaillir, lorsque soudain......?

—Je m'éveillai, dit-il. Et la salle retentit d'un éclat de rire. Il continua :

Ma rencontre avec Jean et mon fantôme n'étaient que la production d'un songe, et je me retrouvais dans ma fosse de neige, avec la *cold reality* devant moi. Il faisait un froid horrible ; la neige était durcie sur moi. J'étais engourdi, je me sentais le cœur malade. Je me levai ; le temps était clair, il ne ventait plus. Le jour commençait à poindre. Comme je l'avais pensé, je me trouvais entre deux montagnes. Je marchai avec quelque difficulté, pendant une heure, autour de ma fosse pour me réchauffer. J'eus beaucoup de peine à y réussir. Enfin je voulus monter

sur une des montagnes, afin de me reconnaître, car je ne savais pas encore bien où j'étais. J'essayai en vain de grimper; je faisais une enjambée, et je retombais en bas. Je m'étonnais de ce que j'eusse les jambes si faibles, moi qui, maintes fois, avais gravi contre des rochers beaucoup plus escarpés et plus hauts que celui-là. Tous mes efforts furent impuissants, et je me vis enfin forcé de faire un long détour, pour arriver au point désiré. Je connus alors que je n'étais qu'à trois milles de ma demeure; mais je ne pouvais plus marcher. Je sentais dans mes jambes un engourdissement que je n'avais jamais éprouvé auparavant... Il faisait un froid,... oh! un froid excessif; et je ne pouvais plus faire un pas. Je m'étends sur la croûte, résolu d'attendre la mort; car j'allais périr, j'en étais sûr. Il y avait peut-être une demi-heure que j'étais là...... Je n'avais plus froid; j'éprouvais même des sensations agréables, je jouissais d'une espèce d'existence que l'on pourrait appeler extase ou enchantement, d'une sorte de bien-aise que l'on ressent rarement, lorsque j'aperçus deux chasseurs pas bien loin de moi. Je leur fis signe; ils vinrent à moi; je leur expliquai ma situation, ils me prirent par sous le bras, et me traînèrent chez moi.... J'avais les pieds gelés, messieurs; je n'ai plus un seul doigt aux pieds. Jugez de mon malheur! Je ne peux plus chasser, moi qui avais la réputation d'être le meilleur chasseur de la côte.

Il avait fini. Nous le remerciâmes, et la danse et les jeux continuèrent.

PIERRE PETITCLAIR.

1840.

STANCES À LA MÉMOIRE D'UN AMI.

A tes vingt ans bornant ta course,
Lorsque l'ange de mort vint te fermer les yeux,
Ce fut pour t'introduire aux cieux
Où tes jours seront beaux sans tarir à leur source.

La vie est triste et monotone,
Murmurait ta jeune âme étrangère ici-bas.
Ainsi quittant nos froids climats,
Loin de nous l'oiseau fuit devant le pâle automne.

Notre estime fut ton partage;
Nous pensions que tes jours devaient couler sans fiel;
Mais ton regard fixait le ciel,
Et la terre n'a point un si noble héritage.

Pour tes parents quelles alarmes!
Toi si jeune, et la mort te frappe à ton matin!
Oh! qui prévoyait ce destin,
Et qui songeait hier à verser tant de larmes!...

L'amitié pour toi prend le deuil,
Vouant de longs regrets à ta vie éphémère.
Hélas! notre douleur amère
Survivra dans notre âme à l'oubli du cercueil.

F. M. Derome.

1840.

LES DOUZE MARTYRS.

Muse, cache ton front sous ton voile de deuil
Avant de remuer les cendres du cercueil:
Revêts de la douleur les plus sombres livrées
Avant de réveiller de néfastes journées:
Un tombeau de martyrs se dresse devant toi,
Et défendre la tombe est ta suprême loi!

Dieu! c'est mon humble voix qui prie et qui soupire,
C'est l'écho du malheur qui dans mon luth expire,
C'est le cri d'innocents, qu'on appelle orphelins,
Qui consument leurs jours dans de cuisants chagrins,
C'est la mère, en sanglots, hélas! qui s'agonise,
Mendiant son fils froid (1) au souffle de la bise...
C'est la veuve, tombée aux genoux du bourreau
Pour ravir son époux au hideux tombereau (2)

(1) La mère du pauvre jeune Duquette fut demander le cadavre de son infortuné fils, aussitôt après l'exécution.

(2) C'est ce que fit madame Cardinal, l'épouse de l'exécuté.

Qui par pitié réclame une place en sa bière,
Le calme à ses côtés, sous cette humide pierre!...
Ah! les infortunés! ils ont froid!... ils ont faim!...
Pas une âme n'est là! pas une noble main
Pour verser une aumône, et mêler une larme! (1)
—Une larme... une aumône... a pourtant tant de charme
Dans le sein ignoré qui ne l'implore pas!

Pourquoi convoitez-vous le tombeau, le trépas,
Pauvres abandonnés? vers le céleste dôme
Où règne le grand Dieu de César et de Rome,
Où les deux Sanguinet ont grossi les martyrs,
La foi lève vos yeux et jette vos soupirs!
C'est le maître des cieux, c'est le Dieu de la terre
Qui voit du malheureux le douloureux mystère,
Il exauce le cœur qui monte jusqu'à lui,
Et de l'humble infortune il est le seul l'appui!

Duquette, appelle aux cieux ta mère en cheveux blancs!
Pauvre lys emporté par un sanglant orage,
Arraché de ce globe à peine à tes vingt ans,
Tu t'élançais aux cieux comme un calme nuage
Pour laisser dans nos cœurs des regrets éternels,
Avoir là-haut un trône, ici-bas des autels!
Adieu! tendre holocauste, écoute mon délire
Et recueille en ton sein quelques sons de ma lyre!...
Et toi, Lorimier, prends ton sublime essor:
Avant d'aller aux cieux on gravit le Thabor!
Ah! tes calmes adieux, dans ta nuit dernière,
Ont fait fondre mon âme et noyer ma paupière!
J'ai serré dans mes bras tes filles et ton fils,
Pour raviver leurs cœurs qui succombaient d'ennuis!
Sur leurs fronts innocents que j'ai baignés de larmes,
Où tes lèvres de père ont tant goûté de charmes,
En souvenir de toi j'imprimai mes baisers,
Pour remplacer les tiens qui leur étaient si chers!
Ton nom vivra toujours, victime résignée,
Il fera le destin de ta veuve adorée!.........

(1) Il n'entre pas dans la pensée de l'auteur de jeter une calomnie gratuite au pays, tout ce qu'il a voulu dire, c'est que l'état dans lequel la société est réduite, à cause des derniers malheurs, l'empêche d'accomplir les désirs de sa générosité. Si l'on peut voir un reproche, il doit retomber sur ceux qui ont dépouillé ces malheureuses familles de ce qu'il leur restait pour les aider à supporter leur triste existence.

Mais toi, jeune héros que la France a pleuré, (¹)
Apôtre généreux de notre liberté,
Beau jeune homme ravi dans la fleur de ton âge,
Si ta mère a ton cœur, (²), nous avons ton image.
Le sang que tu versas sur un sol étranger,
Ce noble sang de France il saura bien germer,
Héroïque Hindenlang, malgré ton sacrifice!
En vain tu réclamais une sainte justice,
Ton âme s'envola vers la sainte cité,
Et ton suprême cri fut pour la liberté! (³)

Une ombre encor voltige au milieu des cyprès,
Une ombre généreuse.... elle a tous nos regrets!
Cardinal, ah! ton sort pèse trop à mon âme!
Quel écho que celui des douleurs d'une femme
Qui n'a plus qu'un fantôme à son chevet de deuil,
Qui veille chaque nuit à côté d'un cercueil,
Qui pleure tout le jour, qui tout le jour console
Le fruit d'un chaste amour, sa tendre et faible idole!
Repose, pauvre mâne, en paix dans ton tombeau,
Nous ne t'oublirons pas, ton fils est au berceau!

Decoigne, il est aussi des larmes pour ta tombe,
J'y viendrai, chaque soir, avec le jour qui tombe
Confondre avec les tiens de poignants souvenirs
Et de ma lyre en deuil exhaler des soupirs;
Moi, je prierai le Dieu du sublime empyrée
Qu'il reçoive en son sein cette autre ombre envolée,
Qu'il veille sur les jours qui s'enchaînaient aux tiens
Et dont tes bras étaient les uniques soutiens!...
Nicolas, Hamelin, Daunais, Robert, Narbonne,
L'échafaud, vous aussi, l'échafaud vous moissonne;
Et dans la même étreinte étouffés à la fois
Pour (blasphème!) venger la majesté des lois,
Vous avez expié (trop sanglante ironie!)
Vous avez expié.... rien—rien.... que votre vie!
En vain vous espériez qu'une royale main
A vos malheureux jours mettrait un lendemain,

(¹) On sait que M. Hindenlang était français et ne fut jamais sujet britannique.

(²) Le dernier vœu de l'infortuné étranger fut que sa mère eût son cœur. Son portrait nous reste.

(³) Le dernier cri que M. Hindenlang exhala fut: Vive la liberté!

En vain vous réclamiez d'une aimable couronne
La puissante clémence et les bienfaits du trône
Le bourreau se plaçait entre une reine et vous
Et vous ne pûtes pas tomber à ses genoux!...
Ah! du moins, souffre encore, ô toi, royale femme,
Que je fouille en ton cœur, que je palpe ton âme!
Oui, j'honore ton nom et ton bandeau sacré
A l'égal de la gloire et de la liberté,
Je me plais à rêver ton auguste clémence,
A te songer sensible au cri de la souffrance,
A t'entourer d'amour, de respect, de bonheur,
A vénérer dans toi le plus sublime cœur:
Mais ce cœur, il ignore.... ô Dieu! mais non.... silence!

J. G. Barthe.

1840.

LES MALHEURS DE MA PATRIE.

Et nous malheureux exilés, nous irons vivre, les uns dans la brûlante Afrique, les autres dans la Scythie, ou dans l'Ile de Crête sur les bords de l'impétueux Oaxe; ou parmi les Bretons, peuple séparé du reste de l'univers. Hélas! reverrai-je jamais ma chère patrie, ma chaumière, mon champ, qui était pour moi un royaume? Un soldat inhumain va s'emparer de ces campagnes que j'ai cultivées avec tant de soin! ces moissons vont être la proie d'un barbare! Voilà où la discorde a conduit de malheureux citoyens! Voilà ceux pour qui nous avons ensemencé nos terres.

Traduction de l'Eglog. 1 de Virgile.

Ainsi pleurait, un jour, le Cigne de Mantoue:
Hélas! de ma patrie un affreux sort se joue,
Je dois pleurer aussi sur le noir avenir,
Sur le bel horizon qui va s'évanouir!...
Nos champs sont dévastés, nos campagnes désertes,
De cendres et de sang nos terres sont couvertes!
Jeté par la discorde, au milieu des revers,
Pauvre peuple! il faudra dans des climats divers

Aller pleurer longtemps la terre d'Amérique:
Les uns foulant au loin les sables de l'Afrique,
Les autres grossissant l'Oaxe impétueux
De pleurs de souvenir et de larmes d'adieux!
Ah! peuple infortuné! vois pâlir ton aurore:
Tes cris de liberté retentissent encore
Dans des cœurs ennemis: tes autels et ton Dieu,
Cache-les au désert, il n'est point d'autre lieu
Où nous puissions encor trouver un sûr asile:
La terreur a frappé le champ comme la ville!
Elève vers le trône, où gît notre destin,
Peuple, élève avec foi ta suppliante main!
Dans le sein de ta reine épanche ta tristesse,
Implore de son cœur la royale sagesse,
Invoque son pouvoir, pourquoi donc craindrais-tu
De mettre ta douleur au pied de la vertu?
Rappelle-lui ces jours, où luttant pour sa gloire,
Salaberry te fit voler à la victoire:
Demande en ce grand nom gravé sur un tombeau:
Ce nom cher à ses rois, adoré de Prévost,
Va l'évoquer encor refroidi dans la tombe,
Car devant lui du moins ton ennemi succombe!
Héros! relève-toi, comme au jour du combat,
Arrache ton laurier de ton front de soldat,
Un indigne ennemi veut souiller ta mémoire,
Renier ton tombeau, lui disputer sa gloire!
Le sang que tu versas aux champs de Chateauguay,
Le sang que tu mêlas à celui de Murray,
Celui dont tes soldats ont arrosé tes armes,
Celui que tu mêlas avec tes nobles larmes,
Auprès d'augustes yeux on l'a calomnié,
Sur un gibet infâme un monstre l'a versé!

O toi! jeune princesse, assise sur un trône,
Je veux que d'heureux jours le destin te couronne,
Que tu fasses longtemps les délices des tiens,
Et que mille autres bras en fidèles soutiens,
Affermissent encor ton illustre puissance:
Mais règne sur nous tous par ta seule clémence;
Las de subir le joug et de porter des fers,
Nous t'avons adressé, des bouts de l'univers,
Nos plaintes, nos douleurs, nos pleurs et nos prières:
A tes genoux encor des enfants et des mères,

Le cœur brisé d'ennui, sollicitant ton cœur,
Tu peux seul ici-bas les combler de bonheur.
Ne te refuse pas une aussi sainte ivresse,
Dans leurs cœurs et le tien, ah! répands l'allégresse,
Pardonne à l'innocence, exauce la vertu,
Et l'astre de la paix une fois reparu,
Nous bénirons ton nom et chanterons ta gloire!

J. G. Barthe.

1840.

LOUISE.

LÉGENDE CANADIENNE.

" With stern-resolved despairing eye
I see each aimed dart;
For one has cut my dearest tie
And quivers in my heart."

Burns.

I.

Vois-tu là-bas au pied des riantes collines,
Près des flots azurés éparses des ruines?—
Le villageois de loin n'y passe qu'en tremblant;
C'est là que vient la nuit errer le spectre blanc.
Et l'on dit que souvent sa voix triste et plaintive
Se mêle au vent du soir et gémit sur la rive.
Dans ces pins noirs jadis s'élevait un château,
L'effroi de l'Indien (1) et l'appui du hameau.
Plus d'une fois le choc meurtrier des batailles
Retentit jusqu'au ciel du pied de ses murailles;
Et l'homme rouge ardent en son premier effort,
Au lieu de la victoire y vint chercher la mort.
Mais depuis bien longtemps le fracas de la guerre
Ne troublait plus l'écho de ce lieu solitaire.

---

(1) On sait que dans les premiers temps de l'établissement du pays, nos ancêtres étaient obligés de cultiver leurs champs les armes à la main; les sauvages faisaient souvent des irruptions, et l'histoire nous raconte les massacres qu'ils ont commis, surtout dans le district de Montréal. Le Fort Chambly fut bâti pour mettre un frein aux courses des Iroquois.

Les doux oiseaux des cieux, messagers du printemps,
Cachés sous la feuillée y soupiraient leurs chants.
Aux étoiles du soir l'acier des sentinelles
Ne brillait plus au loin sur le haut des tourelles,
Tandis que l'Indien furtif, silencieux,
Jettait sur eux des bois un regard curieux,
Ou que, levant sa hache au-dessus des campagnes,
Son bras les menaçait du sommet des montagnes.
Les flots du Saint-Laurent murmurant sur leurs bords,
Aux chants des villageois mêlaient leurs doux accords.
Tout respirait la paix et le bonheur champêtre,
Bonheur que chaque jour l'aube faisait renaître.

II.

D'Edouard de Chambly
Ce manoir était l'héritage ;
Et l'on voyait au-dessus du village
S'élever dans les airs de loin son front hardi.
Là, naquirent toujours des guerriers intrépides,
Fidèles à l'honneur comme ils l'étaient aux cieux ;
Et le Canadien qui passait dans ces lieux,
Suspendant l'aviron sur les ondes limpides,
Disait : " Puissent leurs fils être aussi braves qu'eux,"
Puis s'éloignait les yeux humides.
Le vieux soldat aux temps qui n'étaient plus
Avait reporté sa mémoire ;
A l'aspect du passé ses sens s'étaient émus
Car il lui parlait de sa gloire. (1)

III.

Dans les arbres touffus autour du vieux château
Dont l'image en tremblant se dessinait sur l'eau,
S'entretenaient un soir Edouard et Louise
Assis sous les rameaux balancés par la brise.
Louise ressemblait sous ses vêtements blancs
A ces anges du ciel purs et resplendissants
Dont les bardes divins nous ont tracé l'image.
Une noble douceur régnait sur son visage.

(1) Les Canadiens qui étaient autrefois presque tous soldats, marchaient à la guerre sous les ordres de leurs seigneurs. Ainsi à la bataille de Carillon, les trois brigades canadiennes étaient commandées par le baron de St. Ours, et MM. De Lanaudière et De Gaspé.

L'un pour l'autre leurs cœurs semblaient être formés,
Avant de le savoir tous deux s'étaient aimés.
Mais des feux inconnus troublaient déjà leurs âmes.
Dans leurs sens agités s'allumaient d'autres flammes;
Assis au bord des flots à leurs pieds murmurant,
Murmure qui comme eux soupirait tendrement,
Edouard appuyait sur les bras de Louise
Son front dont les cheveux se jouaient dans la brise,
Tandis que les oiseaux voltigeant dans les airs,
Répandaient autour d'eux leurs amoureux concerts.
Là, leurs cœurs se livraient aux douces rêveries;
Tous les jours enivrés à leurs coupes fleuries,
Ils semblaient oublier leur terrestre séjour!
Quel bonheur est égal à son premier amour!
Mais ce bonheur, hélas! durait peu pour Louise.
Le rayon lumineux dans son âme surprise
Jetait un vif éclat, puis mourait aussitôt;
Le calme ne faisait que passer sur le flot.
Edouard, tout semble nous sourire;
Et pourtant peut-être ai-je tort?
Mais malgré moi je crains le sort,
Et les pressentiments que le passé m'inspire.
Qui sait quel avenir me destine le ciel?
Qui peut jamais sonder ce secret éternel?—
L'avenir! Devant nous, il recule sans cesse.
Dans le fond du passé, que vois-je? la tristesse.
Le trépas avec elle a marqué mon berceau:
Hélas! mes premiers cris troublèrent un tombeau.
Non, je n'ai jamais vu ceux qui m'ont donné l'être:
Sous le toit étranger, Edouard, j'ai dû croître.
Puis elle devint triste. Orpheline en naissant
Elle n'avait jamais connu l'embrassement,
Le tendre embrassement d'une mère chérie;
Et sans savoir pourquoi sa paupière attendrie
Se voilait souvent de pleurs,
En voyant du matin, le soir, périr les fleurs,
Ou la feuille que loin de sa tige tremblante
Emportait dans son cours l'onde toujours fuyante.—
Edouard! Edouard! pour toi fut le bonheur.
Et dans ces lieux si chers un père dont le cœur
Te comprit et pour toi battait plein d'espérance,
Veilla sur ton berceau, protégea ton enfance;

Une mère sourit tous les jours à tes vœux,
Et sème sur tes pas des jours purs et heureux.
Mais moi, pauvre étrangère, en vain mon âme est triste,
Qui peut soulager sa douleur?
Hélas! chaque penser qui m'égaie ou m'attriste
Doit naître et mourir dans mon cœur.
A ces mots, Edouard s'attendrit et la presse
Longtemps contre son sein: Pourquoi tant de tristesse,
O toi, pour qui je donnerais mon sang!
Eh! ne suis-je donc plus ton frère, ton amant?
Rejette loin de toi ces lugubres pensées.
De ton sort satisfait les rigueurs sont passées.
Le mien qui nous sourit veillera sur nos jours.
N'as-tu pas foi dans lui comme dans nos amours?—
Edouard, pourrait-il changer la destinée?
La mienne me poursuit depuis que je suis née.
Un songe que j'ai fait, et qui troubla mes sens,
Semble ajouter encor à mes pressentiments.
Toi qui fais, Edouard, toute mon espérance,
Pardonne à mon cœur son effroi;
Il n'a rien de caché pour toi,
Et ce récit pourra soulager sa souffrance.

IV.

" Un soir on entendait dans ce manoir antique
" Des pas sourds, cadencés, une douce musique;
" Puis un bruit prolongé de rires et de voix
" Qui réveillaient l'écho silencieux des bois.
" Les fenêtres semblaient rayonner de lumière;
" Les flots du Saint-Laurent dans leur pente légère
" Brillaient comme un miroir qu'embrasent mille feux,
" Et leur reflet dorait les nuages des cieux.
" L'on fêtait en ces lieux une grande victoire,
" Dont toi-même, Edouard, tu partageas la gloire.
" Cent beautés y brillaient, et leurs traits souriants,
" Sous leurs longs cils archés leurs yeux noirs, languissants
" Etincelaient de grâce, et partout leur sourire
" Répandait dans les cœurs la joie et le délire.
" L'on vantait tes exploits, on chantait les vainqueurs;
" Ton vieux père à ton nom, d'orgueil versait des pleurs...
" Mais un bruit tout-à-coup frappe la salle immense.
" Ah ciel! là-bas, là-bas, un spectre qui s'avance!

" Tous les yeux sont tournés au sommet du côteau
" Que la lune effleurait derrière le château.
" L'œil attaché sur lui la foule s'est pressée,
" Muette de frayeur elle reste glacée.
" Je sens encor mon sang remonter vers mon cœur.
" Ses yeux étaient hagards ; une sombre pâleur
" Sous ses cheveux épars régnait sur son visage ;
" Mais sa voix était douce et semblable au feuillage
" Qu'agitent mollement les zéphirs du matin.
" De son linceul vers nous il éleva la main.
" Et sa parole alors suave, mais tremblante,
" Porta jusqu'au festin sa plainte gémissante ;
" Et l'écho de la nuit en répétant ses chants
" Fit retentir le ciel de ces tristes accents :

" Echos du soir qui veillez dans la plaine,
Vers Edouard portez ma triste voix ;
Car de la nuit l'humide et froide haleine
Glace mon sein qui tremble sous mes doigts.

Il ne vient pas et sa pauvre Louise
Dans la nuit sombre attend toujours en vain ;
Va-t-il laisser au souffle de la brise
Périr de froid la fleur sur son chemin ?

Cher Edouard, pourquoi briser ma vie ?
Si jeune encore et verser tant de pleurs.
Mais tendre rose, à sa tige affaiblie,
L'aquilon souffle avant l'aube et je meurs.

Il n'entend plus la voix de l'orpheline
Dont les accents faisaient vibrer son cœur ;
Froide et tremblante au haut de la colline
Elle n'est plus que l'enfant du malheur.

Tombé là-bas, en gardant la frontière,
Parmi les preux qu'a frappé le trépas ;
Le noir tombeau va couvrir sa poussière,
Car Edouard ne nous reverra pas."

" On entendait encor ces mots dans la nuit sombre
" Que le spectre à nos yeux disparaissait dans l'ombre.
" Un silence suivit ce spectacle effrayant,
" Présage qu'on n'osait s'expliquer qu'en tremblant,

" Quand le bruit d'un coursier retentit dans la plaine.
" Bientôt l'on entendit sur le parquet de chêne
" Glisser en murmurant le sabre d'un soldat
" Qui revenait des bords de la Monongahla.
" Dans le château soudain un bruit confus résonne,
" Et ton père pâlit, la force l'abandonne ;
" De sa tremblante main la coupe avec fracas
" Tombe sur le parquet et se brise en éclats—
" Edouard n'était plus !—"
Puisse n'être ce songe
Qu'un présage trompeur que soufflait le mensonge
A l'esprit du sommeil qui flottait sur mes yeux.
Mais je n'ose sonder dans les secrets des cieux.
Edouard à ces mots a gardé le silence ;
Son cœur semble un moment frappé par la puissance
Que le génie occulte évoque en sa frayeur.
Mais la raison bientôt domina dans son cœur.—
As-tu vu quelquefois flotter sur la campagne,
Louise, des brouillards d'où là-bas la montagne
Paraissait s'élever comme du sein des flots.
Tes yeux cherchaient, en vain, nos verdoyants côteaux.
A peine le soleil commençait sa carrière,
Le brouillard se perdait noyé dans sa lumière.
Tel, devant la raison le rêve de la nuit,
Qui troublait le sommeil, se dissipe et s'enfuit.
Pourquoi tremblerions-nous devant un vain fantôme ?
Comme au sein de la Grèce, on vit jadis un homme,
Aux pieds d'un dieu qu'il fit, tomber saisi d'effroi.
De la raison connaissons mieux la loi.
Le ciel ne fut-il pas pour nous toujours propice ;
Ta sensibilité fait seule ton supplice.
Ce ciel brillant et pur accuse nos soupçons ;
Et tu sais qu'en doutant dès lors nous l'offensons.

Regarde l'oiseau qui passe
Doute-t-il de l'avenir ?
En voltigeant dans l'espace
Il ne songe qu'au plaisir.
Et quand l'air est serein et frais dans le bocage
Ne fait-il pas sans cesse entendre son ramage ?
Pourtant l'hiver viendra lui ravir son bosquet.
Et nous, un rêve vain nous trouble et nous distrait.

O délices de mon âme,
Louise, les cieux nous seront bons;
Ils souriront à notre flamme,
Car ils sont purs nos cœurs, comme l'air sur nos fronts.
Ta voix, cher Edouard, comme le frais zéphire
A versé dans mon sein le calme et la fraîcheur;
Et ma crainte s'enfuit devant ton doux sourire
Je suis sûre toujours près de toi du bonheur.
Puis ces nuages passaient;
Le ciel n'est pas toujours sombre.
Et ses yeux reparaissaient
Purs, son front n'avait plus d'ombre.

V.

Mais un jour un long cri passa sur les côteaux.
Et les armes ont brui partout dans les hameaux.
La guerre au Canada!—debout soldats de France!
Aux champs virginiens déjà brille la lance.
Louise, tout-à-coup, se rappelle en tremblant,
Le songe affreux qui lui fit tant d'alarmes;
Mais au château, déjà, se préparaient les armes,
Car le sang des Chamblys était noble et vaillant.

Partout retentissait le clairon des combats;
Les vassaux de Chambly se pressent sur ses pas.
Et plus d'un vieux guerrier à la démarche altière
Semble encore animer leur audace guerrière.
Leurs cœurs battent d'orgueil à l'aspect de ces preux.
Le coursier de leur chef frappant le sol poudreux,
Ronge au pied du château son frein couvert d'écume,
Impatient son œil ensanglanté s'allume.
Déjà le blanc panache ombrage en balançant
Sur le front d'Edouard, un regard menaçant.
A l'épaule en sautoir pendait sa carabine;
Un stylet d'or brillait au bas de sa poitrine.—
Edouard! Edouard! sa mère en sa douleur,
Au milieu des sanglots le presse sur son cœur.
Mais Louise était là, debout, pâle, immobile—
Il la serre en ses bras; dans sa douleur tranquille
Elle ne peut parler, elle ne sent plus rien,
Son cœur serré respire à peine sous sa main.
Son amant était loin qu'elle croyait encore
Entendre résonner sa voix douce et sonore.

VI.

Sur la Monongahla règnent des défilés
Bordés d'antiques pins et de pics mutilés.
Dans le fond du vallon l'herbe épaisse et pressée
Flottait au gré du vent comme l'onde agitée.
C'est là que De Beaujeu, chef habile et prudent,
Attend des ennemis le flot envahissant.
L'acier muet brillait au travers des feuillages.
Soudain un bruit lointain troubla ces lieux sauvages.
Les voilà ! c'est Braddock, et douze cents soldats,
Ses plus braves guerriers accourent sur ses pas.
Chez les Canadiens règne un profond silence.
Beaujeu n'a pas besoin d'exciter leur vaillance ;
Ils savent sans chef même et combattre et mourir.
On lisait sur leurs fronts l'espoir de conquérir.
Bientôt, des ennemis résonnent les trompettes ;
Les rayons du soleil frappaient leurs bayonnettes.
Ils marchent pleins d'orgueil, et de leurs étendards
L'ombre, en se prolongeant, couvrait leurs fiers regards.
Ils marchent—mais, soudain, ainsi que dans l'orage
L'éclair étincelant traverse le nuage,
Brille un feu qui, partout, sur eux vomit la mort.
Sur les cris des mourants s'élève un cri plus fort,
Vive le roi ! trois fois de montagne en montagne
Ce cri canadien roula dans la campagne.
Tel on vient de l'entendre aux rives des Détroits
Terrible aux ennemis encor comme autrefois (1),
Comme le flot brisé sur la roche plaintive
Retombe avec fracas en blanchissant la rive,
Les ennemis rompus et saisis de frayeur
Reculent un moment sous ce feu destructeur.
Mais la voix de leurs chefs à la fin les rallie ;
Le combat recommence avec plus de furie.
Les cris des combattants s'élèvent jusqu'aux cieux.
Les boulets rugissants s'élancent furieux.
Le ciel était couvert de torrents de fumée
Sillonnés avec bruit par la foudre enflammée.
Tout-à-coup De Beaujeu par le fer est atteint ;
Une balle invisible a tranché son destin.

(1) Les Canadiens-français du Haut-Canada se sont distingués récemment (1837) sous les ordres du colonel Prince.

Il chancelle et puis tombe avec bruit sur l'arène.
La mort, la mort planait en tous lieux sur la plaine.
Le brave Washington combattant en soldat,
Avec quelques guerriers balance le combat.
Les fils du Saint-Laurent répandent le carnage;
L'intrépide Dumas anime leur courage.
La carabine au poing, dans sa bouillante ardeur,
De Chambly comme lui combat avec valeur.
A la tête des siens il plonge en la mêlée;
La hache des combats à sa voix est levée.
Leurs tranchants meurtriers en cercle fendant l'air,
S'élevaient, retombaient aussi prompts que l'éclair.
La mort suivait leurs coups—quand rendant son épée
D'une main défaillante et qu'un fer a frappée,
Devant Chambly s'arrête un guerrier d'Albion,
Pâle et le sang partout ruisselant sur son front.
Un air noble, mais doux animait sa figure;
Jeune, ses traits sont beaux; sa blonde chevelure
En boucles retombait sur son habit doré
Que la poudre a noirci, la hache déchiré.
Guerrier, dit-il, reçois ces inutiles armes
Que mon bras mutilé ne peut plus soutenir,
A ses décrets le ciel me force d'obéir.
Et l'on vit dans ses yeux paraître quelques larmes.
Avec peine son cœur se soumettait au sort,
Qui semblait lui ravir la gloire de la mort.
Brave guerrier, lui dit De Chambly, ton courage
Méritait un sort plus heureux;
Mais aux combats la fortune est volage.
Nous saurons respecter un soldat valeureux.
Il dit: quand près de là passe un Indien farouche;
Ces mots, ces mots affreux s'exhalent de sa bouche:
Guerriers! point de quartier, partout mort aux Anglais!
De sa hache le sang coulait à flots épais.
Au-dessus de son front, longtemps il la balance;
Et sur le prisonnier avec un cri la lance.
Pour détourner le coup Chambly lève son bras;
Dans l'air vint se choquer l'acier des tomahawks;
Mais celui de l'Indien rebondit vers la terre;
Dans le flanc de Chambly la hache meurtrière
S'enfonce en mugissant; le guerrier en tombant
Exhale avec son âme un sourd gémissement.

Cependant le combat s'éloigne dans la plaine ;
Les morts et les mourants jonchent partout l'arène,
La victoire, déjà, couronnait les vainqueurs.
Braddock s'oppose, en vain, à leurs flots destructeurs :
Chaque effort qu'il veut faire accroît encor l'abîme.
Mais l'aspect de la mort et l'aigrit et l'anime.
Le fer l'atteint enfin. Ses soldats effrayés
Dans leur confusion sont partout foudroyés.
Ils fuyaient—leur terreur dans la fuite s'augmente ;
Ils vont semer au loin la mort et l'épouvante.
Braddock enfin lui-même est obligé de fuir ;
Mais honteux il arrête, il veut aussi mourir ;
Son cœur altier ne peut survivre à sa défaite.
Il voit en expirant sa déroute complète,
Et dans ce jour sanglant les fils du Canada
Elever leurs drapeaux sur la Monongahla (1)

VII.

Le manoir était triste, et le vent de l'automne
Frappait dans les vitreaux plaintif et monotone.
La lampe vacillant au milieu du salon,
Jetait sur les lambris un blanchâtre rayon.
Louise veillait seule, et la tête penchée
Ses regards s'arrêtaient sur la voûte étoilée
Que souvent lui cachait un nuage fuyant;
Puis ensuite le ciel devenait plus brillant.
Le vent qui gémissait au milieu du silence
Dans son âme pensive entretient la souffrance,
De songes effrayants agite son esprit,
Fantômes fugitifs dont son cœur se nourrit.
Pourquoi donc suis-je triste? ah! la vie est amère.
Edouard!... non, nul bruit au chemin solitaire!
Qui sait s'il reviendra, s'il reverra jamais
Le toit qui l'a vu naître et nos bocages frais?—
Sa nef fendre les flots? Les dangers, la misère
Ont partout assiégé sa nouvelle carrière.

(1) Ou Monongahéla, rivière qui coulait à quelque distance du fort Duquesne, et qui a donné son nom à ce combat. Les auteurs anglais disent que "la défaite de Braddock fut entière et le carnage affreux. La moitié des soldats et soixante-quatre officiers sur quatre-vingt-cinq furent tués ou blessés. L'artillerie, les munitions de guerre, et même le portefeuille qui renfermait les instructions du général tombèrent entre les mains des Français qui étaient, dit-on, au nombre d'environ trois cents."

Peut-être, hélas! la mort sans cesse sur ses pas
A moissonné ses jours au milieu des combats....
Et ses yeux attendris se remplissaient de larmes.
De noirs pressentiments augmentaient ses alarmes.
Quand un soir un bruit sourd agite le côteau;
Un guerrier inconnu paraît dans le château.
Le cœur bat à Louise; elle craint, elle espère:
Edouard l'avait-il envoyé vers sa mère?...
Mais sa mère se tait, elle semble pâlir;
Un mot qu'elle étouffa venait de la trahir.
Après avoir gardé quelque temps le silence,
Louise, lui dit-elle, on a tous sa souffrance,
Mais à la supporter on montre son grand cœur;
Et le courage est fait pour braver le malheur.
C'était mon seul enfant! Mais qu'as-tu donc Louise,
Oh ciel! je n'en puis plus! ah! ma tête se brise.
Edouard! Edouard! s'écrie avec douleur
L'amante qui soudain tomba de sa hauteur.
Le château retentit. La mort sur son visage
Avait déjà jeté son éternel ombrage.
A ce spectacle ému le guerrier valeureux
Sentait couler les pleurs qui tombaient de ses yeux.
Hélas! c'en était trop pour le cœur de la mère,
Ses glas tintaient, le soir, au village en prière.
Et dans chaque chaumière au pied d'une humble croix
Des échos pleins de pleurs répondaient à leur voix.
Depuis l'on dit qu'on voit du haut de ces collines
Louise errer la nuit au sein de ces ruines.

F. X. Garneau.

1841.

LA NOUVELLE ANNÉE.

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore:
L'autre a fini son cours.
Ainsi meurent les ans que le néant dévore,
Ainsi passent les jours!

Ainsi le temps jaloux sur ses pas nous entraîne
Vers le commun écueil
Où finit le bonheur, où finira la peine
De nos longs jours de deuil.

D'un souffle impétueux il flétrit nos jeunesses,
Notre espoir le plus beau,
Mais des cœurs affligés il bannit les tristesses
En ouvrant le tombeau.

Donc, ou joie ou malheur que le destin apporte
Dans l'obscur avenir,
Bénissons notre sort ; mauvais ou bon qu'importe
S'il doit bientôt finir ?

Mais il éclot souvent pour nous sur cette terre
Un jour pur et serein,
Où nous pouvons cueillir des fleurs, comme au parterre
Sur l'aride chemin.

La patrie, aujourd'hui plaintive et désolée
Par d'injustes malheurs,
Heureuse un jour peut-être, ou du moins consolée,
Oublîra ses douleurs.

Du sort des nations Dieu le souverain maître
Sait punir et venger ;
Et sa puissante main qu'on ose méconnaître
Punira l'étranger !

Silence au noir passé ! la fortune inconstante
Doit ramener enfin,
Après les tristes jours d'une inquiète attente,
Un plus heureux destin.

F. M. Derome.

1841.

LE LENDEMAIN.

Un nouvel an, pour la patrie heureuse,
Amène-t-il et repos et bonheur ?
Faut-il encor que ma muse joyeuse
Ose prédire un destin sans douleur ?
Des jours mauvais dois-je pleurer le nombre,
Quand les plus beaux arrivent au déclin ;
Ou bien chanter un avenir moins sombre,
Pour chaque jour un meilleur lendemain ?

Non, le bonheur, ni les chants qu'il inspire,
N'existe point où meurt la liberté :
De l'oppresseur il déserte l'empire ;
Il vit aux lieux où règne l'équité.
La tyrannie infestant nos rivages,
A tout courbé sous l'effort de sa main ;
Et le bonheur a fui vers d'autres plages !...
N'aura-t-il plus pour nous de lendemain ?...

Pourquoi l'encens à ce pouvoir impie
Qui foule aux pieds ses devoirs et nos droits,
Enveloppant notre jeune patrie
Dans le réseau de ses iniques lois ?
Non : d'une ligue injurieuse, infâme,
Laissons sévir le courroux inhumain ;
Et que chacun dise au fond de son âme :
Le peuple un jour aura son lendemain !

D'un pôle à l'autre étendant son domaine,
L'Anglais jaloux convoite l'univers,
Portant l'effroi du glaive qu'il promène
Aux nations de vingt pays divers.
Sans nul remords il opprime ses frères,
Ainsi qu'a fait le grand peuple romain ;
Et, comme lui, centuplant nos misères,
Il a bravé l'arrêt du lendemain.

Un fier baron, plein d'une étrange audace,
A dit de nous : " En nos mains est leur sort :
" Des Canadiens frappons l'ignoble race ;
" Nous, les vainqueurs, nous vivrons de leur mort !"
Noble Thomson ! ton erreur est profonde !
Qui t'a donné ce pouvoir souverain ?...
C'est l'équité, non la haine, qui fonde :
Et la justice aura son lendemain !

Amis, longtemps de fatales années
Ont obscurci notre horizon vermeil ;
Viendront enfin de belles destinées,
Un jour plus pur, un plus brillant soleil.
Un peuple bon, grandi dans la souffrance,
Fort de ses droits, ne gémit pas en vain.
Son âme s'ouvre à la douce espérance
Qui lui présage un heureux lendemain.

1841.

LE VIEUX CHÊNE.

Naguère, sur les bords de l'onde murmurante,
Un vieux chêne élevait la tête dans les cieux ;
Et de ses rameaux verts l'ombre rafraîchissante
Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces lieux.
Les zéphirs soupiraient le soir dans son feuillage,
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur ;
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,
Comme la nuit, sur l'eau, repose la nacelle
Immobile du pêcheur.

Des siècles à ses pieds reposait la poussière.
Que d'orages affreux passèrent sur son front
Dans le cours varié de sa longue carrière !
Que de peuples tombés sans laisser même un nom !
Impassible témoin de leur vaste naufrage,
Que j'aimais à prêter l'oreille à ton langage
Si plein de souvenirs des âges révolus.
Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.

Quand le vent gémissait dans ses branches massives,
Et qu'assis je tâchais de comprendre le sens
Vague et mystérieux de ses notes plaintives,
D'autrefois je croyais qu'il répétait les chants,
Et mes yeux semblaient voir sortir de la poussière
Vingt peuples inconnus, se poussant sur la terre
Comme des flots pressés qu'agite l'aquilon,
Et chacun sur le sol qu'avaient conquis ses pères
Succomber à son tour sous les dards sanguinaires
De quelqu'autre nation.

Les voilà, les voilà, comme des pâles ombres,
Ces peuples, l'œil furtif, errant dans les forêts ;
Aux volantes lueurs des feux sous les pins sombres,
Scintille à leurs côtés la pointe des stylets.
Ils ont le pas léger et le regard rapide ;
Ils vivent du produit de leur flèche homicide ;

La mort seule fournit à leur sanglant festin ;
Partout, d'un pôle à l'autre, un vaste cri de guerre
Demande tous les jours du sang à cette terre
Qui leur a fermé son sein.

Silence ! entendez-vous monter leurs cris sauvages
Qui d'échos en échos se perdent dans les airs ?
A l'entour des vaincus, dansant sous les feuillages,
Ils font tous en cadence entrechoquer leurs fers.
Les buchers sont chargés de victimes humaines,
Dont le gémissement se mèle au bruit des chaînes ;
Le sang ruisselle et teint le sol épouvanté.
O jour d'affreuse joie et de cruels supplices,
Les feux vont inonder tes sanglants sacrifices
De leur terrible clarté.

C'est donc là l'indien à l'œil noir et farouche,
Couvrant de ses guerriers les bords du Saint-Laurent.
De la cime des monts, où pend sa frèle couche,
Il montre, plein d'orgueil, son empire puissant.
Le glaive, c'est sa loi, la seule qu'il connaisse.
Jamais devant mortel sa tête ne s'abaisse ;
Libre de tout frein et fier de sa liberté,
Il dédaigne d'ouvrir le sol que son pied foule ;
Il va chercher sa proie où l'astre des jours roule,
Dans les flots de sa clarté.

Jadis un voyageur au pied d'une colonne,
Assis, les yeux fixés sur des débris épars,
Dans son rève crut voir s'animer Babylone
Et debout se dresser ses immenses remparts.
Ainsi, je croyais voir, Chêne, à ta voix superbe,
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe
Et nos bords se couvrir de profondes forêts ;
Mais un cri retentit au loin dans les vallées ;
L'illusion tomba ; les moissons ondulées
Seules couvraient les guerêts

Il ne restait que toi, dernier débris des âges
Qui surnageais encor sur l'océan des temps,
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Balançant lentement à la brise légère,

Frappait, à l'horizon, les yeux des voyageurs;
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faîte, au dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

Souvent, venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon;
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague en expirant sous les pieds du buisson.
Ils voyaient dans les cieux, couverts de sombres voiles,
A travers les rameaux, s'alumer les étoiles,
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux;
Tandis que le hameau réuni sur la rive
Abandonnait sa joie à l'aile fugitive
Et folâtre des échos.

Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire
Sur d'autres jours depuis bien longtemps écoulés.
A leurs fils attentifs il racontait l'histoire
De ses anciens amis par le temps emportés.
Là, disait-il, aussi, j'étais bien jeune encore,
J'ai vu nos fiers aïeux, un jour avant l'aurore,
Partir subitement à l'appel du tambour.
O plaines d'Abraham! victoire signalée! (1)
Ah! pour combien d'entr'eux cette grande journée
N'eut point, hélas! de retour!

O Chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
Toi dont l'ombre, autrefois, rafraîchit mes aïeux.
J'ai souvent entendu le souffle de zéphire
Soupirer tendrement dans tes rameaux noueux.
Alors, l'oiseau du ciel, dans sa course sublime,
Montait, redescendait et, caché dans ta cime,
Il enivrait les airs de chants mélodieux.
Et dans un coin obscur de ton épais feuillage
Il déposait son nid à l'abri de l'orage,
Entre la terre et les cieux.

Mais depuis a passé le vent de la tempête;
La foudre a dispersé tes débris glorieux:
Le hameau cherche, en vain, ta vénérable tête
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux.

(1) Seconde bataille d'Abraham gagnée par les Français, le 28 avril 1760.

Il n'aperçoit plus rien dedans l'espace vide.
Au jour de la colère, une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas! il avait vu naître et mourir nos pères;
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.

F. X. Garneau.

1841.

L'ÉVÊQUE DE NANCY [1].

C'est une tâche bien pénible que celle que nous entreprenons, puisque nous venons vous entretenir d'un homme que vous avez entendu vous-mêmes, qui vous a transportés d'étonnement et d'admiration, qui a remué si puissamment vos cœurs, qui a laissé un souvenir si profond dans vos esprits, de cet homme qui n'a fait que passer parmi nous, mais dont le passage a été marqué par des traces profondes. Encore si nous venions vous parler de quelqu'un que vous n'auriez pas entendu et qui ne serait pas si grand dans vos esprits et dans vos cœurs; encore si nous avions devant nous le texte pur et simple de ses éloquents discours pour nous appuyer et pour marcher dans ce dédale où nous nous sommes engagé, peut-être pourrions-nous nous rassurer. Mais où sont maintenant ces traits énergiques et sublimes? ces pensées vigoureuses? ces comparaisons si belles, si grandes, si nobles, si justes, si lumineuses, qui portaient tour à tour la conviction dans les âmes et l'effroi dans les cœurs? Où sont-elles ces paroles de feu? où sont ces puissants accents de génie? où est toute cette magnifique et majestueuse éloquence? Tout s'est évanoui, tout a passé devant nous

[1] Charles-Auguste Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, qui visita le Canada en 1841, est mort près de Marseille le 11 juillet 1844. Ce zélé apôtre de l'évangile donna une preuve éclatante de l'intérêt qu'il portait aux Canadiens-français en faisant un don de vingt-quatre mille francs au fonds que l'on créa pour rappeler dans leur patrie les exilés du Canada à Van Diemen's Land.

comme le souvenir rapide du voyageur qui ne se rappelle que confusément les lieux qu'il a parcourus et les émotions qu'il a éprouvées. Pendant que nous nous efforcions de retenir ce torrent impétueux et que nous le pressions dans notre aspect, il s'échappait par d'autres endroits avec plus de force et plus de rapidité, et tout confus de chagrin, nous laissions tout aller pour nous livrer comme les autres au courant de ce fleuve majestueux. Mais cependant il nous est resté quelques gouttes d'une eau si pure, nous avons pu nous baisser pour nous abreuver en passant aux sources d'une si belle éloquence. Si quelquefois la pente de ce fleuve est moins rapide, si sa marche est plus lente et plus paisible, jamais du moins elle n'est troublée par des matières étrangères, jamais l'horizon de ce beau ciel n'est couvert de nuages et de brouillards épais, et, s'il faut le dire, jamais l'éloquence de ce grand homme n'est obscurcie par les trivialités choquantes que l'on rencontre dans les ironies amères du père Honoré, et même dans les figures terribles et sublimes de Bridaine.

Mais s'il n'a pas les défauts de ces hommes illustres, il a toutes leurs beautés; comme eux, il a puisé aux sources de la nature cette force et cette énergie pour peindre les vérités effrayantes de la religion; comme eux, il fait entendre d'espace en espace, comme une voix du désert, les mots de mort, de néant, d'enfer, d'éternité. Si, comme nous l'avons déjà dit, ses discours sont quelquefois diffus et languissants, il ne faut pas s'en prendre à lui, mais à un défaut inhérent à l'improvisation; ayant été obsédé tout le jour, il n'a pas eu le temps de méditer son sujet, qu'il compose au moment où il vous parle. Mais frappé tout-à-coup par quelque pensée subite et comme à l'improviste, il a bientôt racheté toutes ces langueurs par des beautés du premier ordre et par des traits d'une surprenante éloquence, qui sont comme un réservoir dans ce cerveau fécond.

Il connaît parfaitement la poétique de l'éloquence, et suivant les sujets qu'il traite ou les passions qu'il veut émou-

voir, il donne à sa diction toutes les nuances et toutes les couleurs, à son expression toute la richesse et toute la pompe, à sa pensée toutes les formes, à son geste toute la mobilité et toute la majesté de sa pensée. Voyez-le maintenant, comme son amour est grand pour son Dieu, comme son geste est expressif à redire l'ardeur de sa charité, comme il semble planer et voler vers le séjour de la félicité éternelle où se portent tous ses soupirs! Mais voyez aussi comme bientôt il est couché vers la terre comme le pécheur qu'il abat et qu'il humilie!

Souvent il a l'imposante sublimité de Bossuet, quand il appelle le néant, quand il abat les dignités et les grandeurs de la terre, quand il fait résonner la voûte des temples du fracas des trônes renversés, quand il déroule avec une majesté terrible les révolutions des empires qui se succèdent et qui se poussent comme les filets d'une mer agitée, quand il appelle la voix caverneuse des tombeaux pour instruire ceux qui s'attachent au brillant des choses passagères. Si quelquefois il est vague et diffus, d'autrefois dans la liaison et la succession de ses idées il se montre l'émule de Bourdaloue; il est pressé comme lui par l'impulsion de son génie et par l'abondance de ses mouvements et de ses pensées. C'est alors qu'il triomphe sur son auditoire, c'est alors qu'il mêle l'ironie amère à des raisonnements puissants. C'est surtout dans son sermon sur le bonheur des élus, un de ses discours les plus égaux et les plus soutenus, c'est-à-dire, un de ses moins improvisés, c'est surtout dans ce sermon qui fut prêché devant Charles X, qu'il développe toute la force et toute la puissance de sa dialectique et de son argumentation. Comme il méprise en lui-même la grandeur et qu'il n'est obsédé que par l'ardeur de sa charité, il peut tout se permettre; aussi s'écrie-t-il, dans le mouvement de son zèle spontanné: Après les pauvres les rois. Il sait profiter de toutes les circonstances locales et personnelles. La foi et la religion si profondément gravées aux cœurs des Canadiens, les montagnes qui l'entourent, le beau

fleuve qui coule à ses pieds, la chute formidable de Niagara dont il a entendu les roulements se prolonger sourdement dans les plaines immenses de l'Amérique, tout devient la matière vivante de ses comparaisons et la source de beautés sans nombre. Tout ce qu'il dit est à lui.

Bientôt vous l'entendrez lui-même ; souvenez-vous en attendant, comme il développait avec une sombre et paisible majesté les appareils du grand jour du Seigneur, comme il brisait toutes les harmonies de la nature et de ces mondes immenses qui furent lancés dans l'espace par la main du Créateur, comme il renversait la pierre des tombeaux, comme il faisait sortir vivants ces squelettes poudreux des demeures sépulcrales. Mais ce n'est pas tout: lorsque la mort a pesé sur l'abîme, que l'abîme s'est dilatté, puis qu'il s'est refermé, il appelle l'éternité, et l'éternité accourt à sa voix avec toutes les fureurs de l'enfer ; c'est alors que s'élevant sur son auditoire avec un œil étincelant et farouche, avec une voix sourde et sinistre comme le cri de l'hyène ou les échos des cavernes, il déroule devant lui les horreurs de ces gouffres affreux, qu'il rend présents à tous les esprits et comme ouverts au-dessous de cette immense assemblée. Entendez les accents terribles de sa voix qu'il fait courir comme les roulements du tonnerre sous les arches multipliées du temple ; c'était au milieu de la nuit qu'il fesait entendre ces paroles de frayeur et d'épouvante, c'était aux reflets de quelques pâles flambeaux qu'il ouvrait les cavernes sombres du gouffre infernal, c'était dans le silence des tombeaux qu'il fesait résonner la voix rauque de l'abîme et les désolations de l'éternité. C'est alors qu'il disait, avec raison, qu'il n'avait pas voulu effrayer l'esprit timide des mères et des épouses par l'appareil épouvantable de la dernière et terrible catastrophe.

Dans ce morne silence de la nuit, il va vous montrer un réprouvé, il va le faire parler devant vous. Nous le disons avec vérité, nous n'avons jamais vu dans les poètes ni dans les orateurs une peinture aussi forte et aussi effrayante du

séjour de l'infortune éternelle. C'est avec regret et en accusant l'ingratitude de notre mémoire que nous ne pouvons vous montrer que quelques lueurs de ces sombres lumières, et ne vous faire entendre que quelques-uns des lugubres accents des demeures de la mort: "Le réprouvé, s'écrie-t-il, est comme un chien affamé attaché à une chaîne à qui l'on offre des aliments qu'il ne peut saisir, il s'élance au bout de ses liens, il pousse des hurlements affreux, il écume de rage et de fureur, il mord sa chaîne, il se déchire, il se consume en efforts superflus: ainsi le réprouvé, d'un coup d'œil il a vu le ciel tout entier et toute sa gloire et toute sa félicité; il est dévoré, consumé d'une convoitise ardente, il nage à travers des nuages de poix et de bitume, il monte sur des flots de feu, il escalade les abîmes; mais lorsqu'il a longtemps travaillé, lorsqu'il semble espérer d'atteindre au sommet de ses désirs, il est replongé au fond de l'abîme par la longue chaîne de ses iniquités. Alors on n'entend plus que des hurlements et des cris de désespoir. Dans ce moment il rencontre celui qui l'induisit au crime, qui l'entraîna aux iniquités; il se précipite sur lui, il le déchire par lambeaux: malheureux, lui dit-il, rends-moi mon éternité... Et ce mot... éternité... est répété d'abîme en abîme, de caverne en caverne." Ce dernier trait: "Rends-moi mon éternité," est d'une effrayante énergie et même d'une énergie plus grande et plus terrible que la pendule de Bridaine qui mesure l'éternité, et que ces paroles de l'abbé Poul: "Ils invoquent le néant, l'éternité leur répond." "L'enfer est long, s'écrie-t-il encore, l'éternité en mesure l'étendue;" puis il ajoute: "les impies convoitent le néant, mais ils ne l'auront pas, non, non, ils ne l'auront pas, ils auront l'éternité." On reconnaît là la pensée de Bossuet à laquelle il a ajouté un plus grand mouvement et un plus grand effet oratoire, par ces dernières paroles: "Ils auront l'éternité."

Il faut voir maintenant ce terrible athlète de la mort et de l'éternité, il faut le voir passer de ces horreurs et de ces peintures effrayantes aux peintures délicieuses des joies

célestes. Avec quelle magnificence il décrit tour-à-tour les plus belles scènes de la nature, les harmonies les plus étonnantes, les concerts les plus suaves et les plus mélodieux, les plus grandes joies et les plus grands plaisirs dont puisse s'enivrer le cœur de l'homme sur la terre, comme les navrements de joie d'une mère qui revoit après bien des années, son fils chéri qu'elle avait cru perdu; puis il récapitule comme en triomphe ce texte de St. Paul: "L'œil de l'homme n'a rien vu, l'oreille de l'homme n'a rien entendu, le cœur de l'homme n'a rien senti."

Il étonne toujours par la grandeur et la nouveauté de ses comparaisons, par la richesse de ses figures, par l'abondance et le mouvement de son élocution. On voudrait toujours l'entendre. Aussi combien de fois dans le cours des instructions que nous a données ce grand évêque, lorsque nous prêtions une oreille attentive, lorsque nous nous bercions à l'harmonie de ses phrases, ou que nous nous penchions vers ce magique orateur qui nous entraînait aux flots de son éloquence, combien de fois avons-nous été surpris de l'entendre nous dire lui-même—"Voilà une heure et demie, voilà deux heures de passées," car nous avions trouvé les heures plus courtes que les moments! Combien, si nous le voulions, pourrions-nous citer de ces traits de grande éloquence dont ses discours abondent: ce beau vaisseau de la religion qui traverse les flots des siècles; cet arbre géant des forêts qui étend majestueusement ses rameaux et qui vient tomber sous la cognée de l'humble bucheron qui sort de sa chaumière; ces soldats qui avaient commencé de fuir, mais qui se rallient à la voix de leur chef et qui s'animent au combat par le sang qu'ils voient couler de leurs blessures; et combien d'autres encore qui se sont échappés de notre mémoire, ou dont le souvenir est vague et confus dans notre esprit. Mais il est un dernier trait, une dernière comparaison que je ne puis m'empêcher de citer dans son beau sermon sur le ciel, peut-être le plus beau qu'il ait fait parmi nous, si non le plus éloquent, du moins très éloquent, le plus riche

et le plus oratoire. "Il me vient, dit-il, dans ce moment une comparaison qui, je crois, vous fera comprendre la chose à l'évidence. Je suppose que l'on mette en regard du soleil, à son midi, un grand nombre de miroirs les uns plus petits, les autres plus grands, mais tous disposés de manière que les rayons de chaleur et de lumière réfléchis sur chacun d'eux se concentrent et tendent vers un foyer commun. Parce qu'il se réfléchira un plus grand faisceau de lumière et de chaleur sur les grands miroirs, est-ce que cette lumière et cette chaleur porteront ombrage à celles des petits miroirs? Eh! non, mes frères, ces rayons calorifiques et lumineux se réuniront pour produire une plus grande abondance de lumière et de chaleur: de même ces rayons de la lumière divine, qui jaillissent du soleil de la justice pour se réfléchir sur les âmes plus ou moins élevées sur les degrés du trône éternel, se concentrent et se réunissent vers un même foyer pour produire une plus grande abondance de grâce, de joies, de félicité, d'amour, de charité."

X.

1841.

L'UNION DES CANADAS

OU LA FÊTE DES BANQUIERS.

Who hold the balance of the world? Who reign
O'er congress, whether royalist or liberal?
Who rouse the shirtless patriots of Spain,
That make old Europe's journals squeak and gibber all?
Who keep the world, both old and new in pain
Or pleasure? Who make politics run glibber all?
The shade of Bonaparte's noble daring?
Jew Rothschild, and his fellow Christian, Baring.

BYRON.

(Don Juan, Canto 12th.)

I.

C'est le jour des banquiers! Demain sera notre heure.
Aujourd'hui l'oppression, demain la liberté;
Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure,
Demain l'on voit debout tout un peuple ameuté;

Aujourd'hui le forfait, et demain la vengeance;
Aujourd'hui c'est de l'or, et demain c'est du fer;
Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance;
Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est l'enfer.
Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille,
Et Dieu donne toujours son brillant lendemain
Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause en sa puissante main,
On peut voir sans frémir douze ou quinze pigmées,
Lilliputiens nouveaux, éclos dans un comptoir,
Du sol américain régler les destinées,
Et marquer hardiment un peuple à leur avoir.
C'est que leur œuvre infâme est une œuvre fragile,
C'est qu'en roulant de loin le gravois peut encor
Renverser la statue à la base d'argile,
Malgré ses bras de cuivre et son visage d'or;
C'est qu'on bâtit en vain sur un terrain de sable;
C'est qu'un volcan, toujours, finit par s'entr'ouvrir;
C'est que l'iniquité n'a rien qui soit bien stable;
Qu'on se lasse bientôt des monstres à nourrir.

Oh! toute chose humaine a deux faces contraires,
D'un côté c'est l'aurore et l'enivrant espoir
De succès sans pareils, de l'autre les mystères,
Qu'après un jour d'attente on découvre le soir;
D'un côté l'usurier calcule sa richesse,
Et monarque du siècle en son rêve hideux,
Savoure les tourments du peuple qu'il oppresse;
Et ce peuple bientôt constant et valeureux,
Se lève et d'un seul mot ébranle le vieux monde.
Et les blêmes banquiers frémissent à leur tour,
Car l'éponge a passé sur leur ardoise immonde.
—Mais pourquoi les troubler?—C'est aujourd'hui leur jour!
Pourquoi, chantre importun, élever dans la fête,
Parmi les rires fous une sinistre voix?
Pourquoi pendant le calme annoncer la tempête?
Eh! que peuvent-ils craindre? Ont-ils pas cette fois
Tous scrupules domptés, toute attente remplie?
Voyez: la table est mise et pour un seul repas,
Sur une nappe affreuse et par le sang rougie,
Les ogres du commerce ont les deux Canadas.

II.

.C'est le jour des banquiers, vous dis-je ! C'est leur gloire
Que les placards royaux affichent sur nos murs ;
L'Union qu'on proclame est leur chant de victoire,
Et tout devait céder à des motifs si purs !

Mais quand le peuple, lui, vers le pouvoir suprême,
Ose élever la voix, parler de changement,
Et de sa charte enfin corriger le vieux thême ;
Quand il ose prier, supplier humblement
Qu'on le délasse au moins des tourments qu'il endure,
Que l'on fasse un essai, que l'on varie un peu
Le supplice incessant, l'éternelle torture ;
Que le sceptre royal sur la couche de feu,
Une fois, par pitié, retourne la victime,
Oh ! la chose est trop grave ! Elle veut bien du temps,
Et bientôt c'est folie, et bientôt c'est un crime.
L'on voudrait déchirer les placets insolents ;
Surtout si l'on entend le mot de république ;
(N'importe qui le dise, ou qu'il soit sans échos),
Comme ils rejettent loin la brûlante supplique,
Comme ils sentent frémir la moelle dans leurs os,
Tous ces faibles soutiens de l'écrasant empire,
Ces vieux lords décrépits, ces ministres peureux,
Ces tristes héritiers du féodal vampire !

Cependant, si Baring leur dit : moi je le veux,
Enlacés comme ils sont aux filets de sa banque,
Ils n'ont rien à répondre, et jamais il ne fait
D'inutile calcul, ni de projet qui manque.
Il voudrait l'univers, il leur demanderait
Le sang des nations pour verser dans sa caisse,
Que l'illustre Russell d'une tremblante main,
Jaloux de prévenir et d'écarter la baisse,
Signerait aussitôt l'absurde parchemin.
Un seul mot du banquier, c'est la vie ou la mort,
Même s'il lui venait l'incroyable caprice
De finir nos malheurs, de changer notre sort,
Je crois que pour lui plaire on nous rendrait justice !
Oh ! le grand homme ! Il a l'enchanteresse voix,
Les talents tout-puissants, l'éloquence divine
Avec les chaînes d'or de l'Appollon Gaulois ;
Lui seul, il fait tomber les chartes en ruine,

Des provinces il dit les bornes à son gré,
Il est le dieu des grands, le maître de nos maîtres,
Et rappelle des Juifs le veau d'or adoré;
Son comptoir lui vaut mieux que d'illustres ancêtres.
Les chiffons de sa banque ont autant de pouvoir
Que les vieux écussons et plus que la morale.
Oui, quand il a parlé, la raison, le devoir,
La prudence, les loix sont une voix banale,
Une voix sans prestige. Oh! ce n'est plus alors,
Comme c'était pour nous, une éternelle enquête
Des proconsuls aux rois, des communes aux lords,
Ni les tâtonnements, les branlements de tête,
Timides précurseurs des insolents refus,
Qu'on ose enfin lancer aux clameurs populaires!
Baring ne voit jamais ses avis combattus.
Lors même qu'un prophète à nos tyrans vulgaires,
Dévoilant le fantôme objet de leur terreur,
Leur fait voir l'avenir, vainqueur de leur intrigue,
Mépriser la discorde et baffouer l'erreur,
Des querelles de race avouer la fatigue,
S'établissant un jour une vraie union,
Détruire pour jamais l'autel oligarchique,
Et, par enchantement de leur œuvre sans nom,
Résultat imprévu, surgir la république:
Ils immolent l'orgueil tout comme l'équité,
Ils ne reculent pas malgré ce qu'ils en pensent,
Ils n'en scellent pas moins le crime projeté,
Pour servir la fortune, idole qu'ils encensent,
Ils peuvent brâver tout, même la liberté!

III.

C'est le jour des banquiers! Ainsi fait l'ancien monde
Depuis ses premiers ans. Toujours quand il détruit
Quelqu'empire odieux, c'est un autre qu'il fonde;
Toujours quand il renverse un arbre au mauvais fruit,
A sa place aussitôt c'est un autre qu'il plante.
D'abord le moyen-âge eut le fier châtelain,
Homme bardé de fer, rocher dans la tourmente,
Il bravait tous les vents sous son casque d'airain;
Du haut de son nid d'aigle il fondait sur la plaine,
Et rapportait toujours au sinistre manoir,
Sa vengeance assouvie ou sa volupté pleine;
Puis vint l'inquisiteur au mystique pouvoir,

Apôtre trop zélé, pour préserver les âmes
Il étendait les corps sur les brasiers ardents ;
Puis ce furent les rois, livrés aux mains des femmes,
Ils livrèrent le monde à leurs vils courtisans ;
Puis ce fut l'anarchiste, homme plein de blasphème,
Il voulut le néant, et refit le cahos ;
Il adora le vice, il proscrivit Dieu même,
Et promena partout ses rouges échafauds ;
Puis ce fut le colosse issu de la poussière,
Il secoua le monde et remit d'un seul coup
Tous ses os disloqués en leur place première.
Il fut beaucoup maudit, il fut aimé beaucoup,
Jusqu'à ce qu'épuisé par son effort sublime,
Il disparut lui-même, et laissa le banquier,
Pour refermer sur lui le dévorant abîme.
Que Dieu prenne l'Europe en sa sainte pitié !
Mais si, lasse à la fin d'un combat inutile,
La vieille agonissante à son dernier bourreau,
Demande un dernier coup comme un dernier asile ;
Si, lasse d'incruster l'opprobre dans sa peau,
Elle aime autant avoir pour son dernier stigmate,
Que le cachet royal, l'étampe du courtier ;
Si, repoussant enfin tout espoir qui la flatte,
Elle veut s'accroupir dans l'infâme bourbier,
Que nous importe à nous, nous, fils de l'Amérique ?
N'avons-nous point le sol fait pour la liberté ?
Que nous importe à nous la vague océanique,
Et son impur fretin sur nos bords rejeté ?
Ne sait-il point qu'ici toute orgueilleuse rage
Contre un peuple excitée à nos pieds vient mourir ?
Et que pour enchaîner notre jeune courage,
Il faudrait avec lui enchaîner l'avenir ?
Serait-ce par hasard notre double origine
Qui servirait de texte aux cris de l'imposteur ?
Eh ! ne sommes-nous pas tous de race divine
Si l'on veut remonter au souffle créateur ?
Offrirait-il à l'homme en signe de carnage
Comme aux brutes leurs cris, le verbe varié ;
Ou pour qu'on le proscrive, est-il quelque langage
Qui ne puisse nommer Dieu ni la liberté ?

Courage donc, courage, ô ma belle patrie !
Tes fils jeunes et fiers s'exercent sous tes yeux

A braver des méchants la lourde tyrannie,
Comme dans tes forêts les pins audacieux
Bravent des aquilons la fureur redoublée.
Ils sont hardis tes fils et dans leur sein bouillant,
Rapide et lumineuse éclate la pensée,
Comme dans ton beau ciel, le soir on voit souvent
Jaillir d'or et de feu mille dards gigantesques ;
Ils sont nobles tes fils et faits pour être heureux,
Leur âme est grande et pure et les eaux romanesques
De ton fleuve divin ne le sont point plus qu'eux.
Ils sont constants tes fils, et leur sage industrie
Donnera quelque jour une digue au pouvoir,
Comme fait au torrent le castor amphibie,
Qui dans l'onde écumante établit son manoir.
Courage donc, courage, assemble tes enfants,
Et ceux qui de la France ont eu le sang des braves,
Et ceux que, de l'Irlande, ont chassé les tyrans ;
Courage, et tu verras nos maîtres, vils esclaves,
Humiliés enfin, domptés par l'avenir,
Pâlir et l'œil hagard, rejeter inutiles,
En voyant devant eux le cadavre surgir,
Les scapels odieux, qui dissèquent nos villes.
Courage, et tu verras après les jours d'erreur,
Où règne l'insolence, enfin venir le nôtre ;
Les élus de la fraude, et ceux de la terreur,
Tous ces fruits corrompus, tomber l'un après l'autre,
Et grandir à leur place, arbre de liberté,
Gloire de nos forêts, le verdoyant érable ;
A son ombre s'étendre au loin l'égalité,
L'union, l'industrie et la paix ineffable.

P. Chauveau.

1841.

STANCES MORALES.

Que l'homme est aveugle et coupable
De chercher un bonheur durable
Dans des objets qui vont passer.
Que servent ses recherches vaines ?
Qu'aggraver le poids de ses peines
Sans jamais l'en dédommager.

Roulés rapidement par le torrent des âges,
Nous voyons un instant mettre fin aux plaisirs.
Ce qui devrait servir à nous rendre plus sages
Est l'aiguillon qui nourrit nos désirs.

Nous voyons chaque jour s'abîmer dans la tombe
Des parents, des amis, si chers à notre cœur;
Tandis qu'autour de nous tout chancelle, tout tombe,
Nous osons ici-bas espérer le bonheur!

Dieu seul ne change point, Dieu seul est immuable,
C'est sur lui seul, chrétiens, qu'il faut nous appuyer;
Dans ce pays d'exil, comme il n'est rien de stable,
C'est en Dieu seul, chrétiens, qu'il nous faut espérer.

P. Garnot

1841.

LA BAIE DE QUÉBEC.

(INÉDIT.)

Quels sont ces attrayants rivages
Que baigne un lac majestueux?
Quels monts riants quoique sauvages,
S'étendent au nord sous mes yeux?
Puis cette cime crénelée,
Et ces vaisseaux aux mâts luisants?
Cette ville en cercle étalée,
Et ces clochers qui font appel aux ans?

Ces traits hardis de la nature,
Ces œuvres de l'homme et de l'art,
Ces tons que cherche la peinture,
Que les vers n'offrent nulle part,
Cette chatoyante féerie
Du mirage à double horizon;
Ces lieux enfin c'est ma patrie:
Combien ses fils l'aiment avec raison!

Cette île qui ferme la Baie,
Jadis chère au dieu des buveurs,
Le soir quand la brise est tombée,
S'agite au chant de ses rameurs.

Dans ses nouvelles destinées
Orléans préfère aux raisins
Ses hauteurs d'épis couronnées,
Ses bords peuplés d'intrépides marins.

Et toi, cataracte fumante,
Emule du Niagara,
Au désespoir de quelque amante
Dis si ton gouffre servira......
Jamais. Notre sage Amérique
Ne verra point un pareil saut.
Son nécrologe prosaïque
Nomme Sam Patch et n'a pas de Sapho.

Restes de sanglants stratagèmes
Entre des peuples indomptés,
Les Hurons s'éteignent d'eux-mêmes
Là, sur des sables écartés.
Ils ont adopté notre vice,
Ont-ils pris aussi nos vertus?
De nos mœurs la docte malice,
En les fixant, les a-t-elle abattus?

Ce fleuve qui là se resserre
Vit naviguer avec ardeur
Vers une bourgade étrangère
Cartier, pilote ambassadeur:
Cartier que l'histoire infidèle
Abandonne après ses travaux,
Fut-il un des aïeux d'Adèle?
Quelle est la terre où repose ses os?

Ceux que la mer aventureuse
Porte chez les Napolitains,
Par une ressemblance heureuse
Voient Québec dans des flots lointains:
Même entour, même grâce austère
Et même ensemble d'accidents.
Notre Vésuve...... Ah! le cratère
En puisse-t-il rester fermé longtemps!

Mais la plage que j'ai chantée
Comme nous a ses jours de deuil.
Par le froid l'onde tourmentée
Offre un vaste et mobile écueil.

Ces rideaux si verts tout-à-l'heure
Apportent les premiers frimas,
La neige vient, l'hiver demeure,
Adieu zéphirs, moissons, verdure, mâts.

A. N. Morin.

1841.

MON PAYS.

J'aime de mon pays les riantes campagnes,
Ses étés si brillants et ses joyeux hivers,
Ses bosquets enchantés de sapins toujours verts
Et ses lacs transparents et ses hautes montagnes;
J'aime du Saint-Laurent les rivages si beaux;
J'aime à les contempler vers le soir quand la brise
Agite mollement la surface des eaux,
Assis sur le rocher où la vague se brise.

J'aime les Canadiens, dans leur longue disgrâce,
Par d'ingrats étrangers toujours calomniés;
Par des frères vendus, tant de fois reniés.
Ils conservent les mœurs, la généreuse audace
Et toutes les vertus de leurs dignes aïeux;
Et les fils d'Albion que la fureur inspire,
Peuvent-ils oublier que nos bras valeureux
Surent ici deux fois conserver son empire?

Deux fois aussi j'ai vu les funestes ravages
Du soldat triomphant dans nos champs désolés,
Nos frères et nos fils à sa haine immolés;
D'un vainqueur insolent tous les sanglants outrages.
Et l'histoire dira que l'auteur de ces maux,
Un gouverneur anglais, dans sa lâche furie,
A du sang des vaincus rougi les échafauds,
Ou les bannit du sol sacré de la patrie.

Mais d'un bel avenir nous attendons l'aurore,
La page du malheur un jour s'effacera;
La page glorieuse à son tour brillera.
Et d'un œil triomphant nous reverrons encore
Nos étés si brillants et nos joyeux hivers,
Nos villages aimés, nos riantes campagnes,
Nos bosquets enchantés de sapins toujours verts
Et nos lacs transparents et nos hautes montagnes.

1841.

LE PAPILLON.

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je repose
Jusqu'au jour.

Et quand le jour commence,
S'offre pour me baigner
La perle qui balance
Aux branches d'églantier.

Et puis sur la colline
Où brillent cent couleurs,
Je joue et je butine
Dans le parfum des fleurs.

Sur le sein de zéphire,
Je me berce en riant,
Et quand son souffle expire
Sur le côteau brûlant,

Sous ombrage
De moissons,
Ou feuillage
De buissons,
Fraîcheur, silence,
Je trouve alors;
Sans que j'y pense,
Là je m'endors.
Douce vie,
Suis ton cours,
Et fleurie
Sois toujours.

Si l'hirondelle
Tente souvent
Route nouvelle
Au firmament,

Toujours l'orage,
Grondant tout bas,
Et le naufrage
Suivent ses pas.

Moi, moins superbe
Et glorieux,
Sur un brin d'herbe
Je suis heureux.

Et la tempête,
Suivant son cours,
Loin de ma tête
Passe toujours.

On vit chez l'homme
Audacieux
Le front de Rome
Toucher les cieux.

Mais sur la terre
Passe Attila,
Dans la poussière
Rome croula.

D'où je folâtre
Au sein des champs,
Sur leur théâtre
Je vois les grands.

Tandis qu'en proie
Aux noirs pensers,
Leur tête ploie
Sous les dangers.

Sans souci, sans alarmes
Je coule en paix des jours
Embellis par les charmes
De célestes amours.

Libre comme l'haleine
Des inconstants zéphirs,
Partout, je me promène
Au gré de mes désirs.

Sans que je m'inquiète,
Oui, déjà j'aperçois
Ma poussière indiscrète
Avec celle des rois.

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je repose
Jusqu'au jour.

F. X. Garneau.

1841.

LA CRÉATION.

Grand Dieu! j'ai médité ta parole sublime,
Et j'ai vu ton esprit voltiger sur les eaux;
J'ai vu ton bras puissant commander à l'abîme;
J'ai vu percer le jour dans la nuit des tombeaux.

J'ai vu le firmament surgir du fond des ondes,
(Ce firmament si pur que tu nommas le Ciel!)
Sous ton souffle fécond, j'ai vu naître deux mondes,
Dont l'un s'efface et meurt, et l'autre est immortel.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu tout l'élément humide
Creuser en un clin d'œil le vaste lit des mers;
J'ai vu le sol stérile et la nature aride
Couvrir leur nudité des arbres les plus verts.

J'ai vu l'astre des jours marquer dans sa carrière
Les semaines, les mois, les ans et les saisons;
J'ai vu l'astre des nuits de sa blanche lumière
Refléter à mes yeux les suaves rayons.

J'ai vu ta main s'étendre, et soudain tout l'abîme
A mes yeux s'est peuplé de millions d'habitants.
Des arbres du désert j'ai vu ployer la cime,
Sous les folâtres jeux des hôtes du printemps.

A ta puissante voix, le grand désert du monde
S'animer, s'enrichir comme l'air et les eaux;
Les animaux répondre à ta voix si féconde;
Puis tu parus, Seigneur, rentrer dans ton repos.

Mais non, il faut un roi dans ton sublime ouvrage;
Qui te verra sans lui, sans lui qui t'aimera?
Fais l'homme, ô Créateur, fais l'homme à ton image,
Et dans l'éternité l'homme te bénira.

ROMUALD CHERRIER.

1841.

L'ÉVÊQUE DE NANCY.

Je m'étais dit: "Prions, hermite, en ma cellule,
Appaisons par mes vœux le Seigneur irrité;
Il est besoin de grâce où le crime pullule,
Il est besoin de grâce à l'homme révolté.
Oui, prions, car Satan dans nos rangs se promène,
Epiant sa victime et lui forgeant des fers:
Satan qui convoitrait toute la race humaine
Pour régner sur elle aux enfers!"

Un soir, seul à côté de ma lampe nocturne,
Tenant mon crucifix de mes larmes mouillé,
Pendant que près de moi tout dormait taciturne,
Je fis cette prière, à terre agenouillé:
"Mon Dieu, jusques à quand pèsera l'anathème
"Sur ce peuple aujourd'hui si rebelle à ta voix;
"Hélas! ne veux-tu plus qu'il t'adore et qu'il t'aime
"Comme ses pères autrefois?

"Longtemps faut-il encor que l'erreur le séduise,
"Et le tienne en l'oubli de ta divine loi,
"Et que sur ma patrie aucun espoir ne luise
"De la revoir enfin se convertir à toi?
"Je t'en conjure, ô Dieu, que ta clémence daigne
"Arracher tes enfants de ce triste abandon,
"Et que le feu vengeur de ton courroux s'éteigne
"Pour laisser pleuvoir le pardon."

Louange au Tout-Puissant, gloire lui soit rendue,
Que mille et mille voix chantent : " Qu'il soit béni !"
Jusque dans son séjour ma prière entendue
A rallumé pour nous son amour infini !
Son bras a déployé sa puissance de père ;
Et réveillant des cœurs dans le crime endormis
Il les a délivrés de l'infernal repaire
Où les plongeaient leurs ennemis !

Un pontife étranger que sa main nous envoie,
Apparaît parmi nous comme un ange du ciel,
Pour abattre le vice et conduire à la voie
L'infidèle brebis du bercail d'Israël.
Sa voix, sa voix d'apôtre, éloquente et sublime,
A nos yeux déroulant ses terribles tableaux,
Y faisait entrevoir, à nos âmes l'abîme,
A nos corps l'horreur des tombeaux.

Et puis, cette peinture affreuse était suivie
Du portrait ravissant de la douce vertu,
Dont l'homme qui lui voue et consacre sa vie
Comme d'un habit d'or aime à se voir vêtu.
Puis il énumérait les douceurs qu'on éprouve
De l'aimable justice en suivant le sentier ;
Qu'en elle seulement le vrai bonheur se trouve
Et se possède tout entier.

Puis pour encourager la nature fragile
A rechercher ces biens avec plus de ferveur,
Il offrait à nos cœurs les traits que l'évangile
Rapporte de la vie et la mort du Sauveur ;
Pleurant dans sa naissance, obscur au premier âge,
Parmi le peuple en butte à l'injure et l'affront,
Et n'ayant au milieu du monde son ouvrage
Pas même où reposer son front.

Puis il montrait les Juifs qu'au palais de Pilate
Pour tourmenter le Christ la rage transporta ;
Le sceptre de roseau,... le manteau d'écarlate,..
Et la pesante croix traînée au Golgotha,...
Le vinaigre et le fiel dont ses lèvres divines
Pour les péchés du monde ont voulu s'abreuver,...
Les mains, les pieds cloués, et le front ceint d'épines
Du Dieu mourant pour nous sauver.

Et puis avec des mots dont la douceur entraîne,
Il loua les grandeurs de la mère de Dieu,
Que les anges du ciel reconnaissent pour reine,
Et que l'homme vénère et célèbre en tout lieu.
Et puis il exalta sa bonté maternelle,
Asile toujours sûr et qui ne peut manquer
Au pécheur repentant qui se confie en elle
Et met sa gloire à l'invoquer.

Saintement affamé de la parole sainte,
Le peuple abandonnant ses foyers et ses champs,
Accourt à flots pressés se ranger dans l'enceinte
Pour entendre l'apôtre aux discours si touchants :
Les oracles du ciel éclatent de sa bouche,
Aux oreilles des cœurs sa voix vient retentir,
Et l'on voit, en tout lieu que la grâce les touche,
Couler les pleurs du repentir.

Cités, bourgs et hameaux, tout a changé de face,
A l'ombre de la mort aucun n'est plus assis,
Le doute dans l'esprit du sceptique s'efface,
Et la ferveur renaît dans les cœurs endurcis.
Foi, confiance, amour et regret de tout crime
Ont vaincu le démon dont l'empire est détruit.
La vertu dans les mœurs facilement s'imprime
Et fait bientôt germer son fruit.

Sur la terre, où trouver la lyre assez sonore,
La voix assez puissante et l'hymne assez parfait
Pour offrir au Seigneur un concert qui l'honore,
Autant que le mérite un si divin bienfait ?
Mon âme reconnaît ici son impuissance
A payer son tribut de juste et prompt retour,
Ma langue est inhabile à la reconnaissance,
Le silence est mon chant d'amour !

Pourtant je te prîrai, Providence qui veilles
Sur le bonheur de l'homme et ses futurs destins,
En nous ne borne pas le cours de tes merveilles
A cet élan premier dans tes sentiers divins :
Ce triomphe si beau remporté sur le vice,
Dans la persévérance, oh ! soit-il accompli,
Et que nos fronts courbés au joug de ton service
A jamais en gardent le pli.

L'Hermite.

1841.

JOIES NAÏVES.

" Oh! que j'aime la neige! Oh! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encore noir!
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine,
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs;
Et j'élève des forts que mon grand frère assiége:
Oh! que j'aime la neige!

Vois-tu, c'est si plaisant! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traîneaux! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines,
Nous montre dans le ciel son visage riant:
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer, qui toujours nous rassemble:
Vois-tu, c'est si plaisant!

Oh! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien:
Oh! qu'on glissera bien!

Te plait-il comme à moi, dans l'épaisse fourrure,
Enveloppés tous deux, de voler en voiture,
Sur la plaine blanchie et sur les lacs glacés?
Voir passer devant nous les clochers élancés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins, qui toujours nous salue;
Voir s'enfuir la corneille avec un cri d'effroi,
Te plait-il comme à moi?

Moi, j'aime les sapins! Ils conservent leurs branches,
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit,
Comme ces arbres fous, qui lors des neiges blanches,
Se dépouillent tout nuds, et pensent que le froid

Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,
Comme mes beaux sapins.

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh ! je serais heureux,
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau,
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable.
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
Où le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants,
Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir ;
Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.
C'est bien triste pourtant, et c'est très ennuyeux,
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux...
Mais il est tant de gens que la misère assiége !
Je n'aime plus la neige."

Il parla bien longtemps, le petit Canadien,
Son père, près de lui, dans son lit dormait bien,
Et sa mère écoutait son ingénu langage.
Trouvez-moi, dans le monde, une mère assez sage

Pour s'endormir la nuit quand parle son enfant.
Pour celle-ci, du moins, elle fut éveillée
Et sous ses blancs rideaux sur son coude appuyée,
Et souriant par fois et d'autre fois pleurant,
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant, de l'enfant, le lendemain matin,
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin,
La neige éblouissante, et nouvelle et posée,
Comme est sur un gâteau le sucre appetissant,
Ni s'il fut tout de suite aussi compâtissant,
Ou s'il fit éclater une joie enfantine :
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine,
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger,
On eut chaud ce jour-là, et l'on fit bonne table,
Et l'on nomma souvent *la dame charitable*.

P. Chauveau.

1841.

LA CROIX.

Salut, trône sanglant du divin Rédempteur,
Salut, gage sacré d'amour et de bonheur :
Par ton aspect sacré tu nous rends l'espérance
Et de tout vrai chrétien, tu fais la confiance.
Salut, trophée acquis, phare des nations,
Refuge des humains et terreur des démons !

L'univers, endormi dans une erreur grossière,
Avait rêvé des Dieux dans la nature entière ;
Sur d'infâmes autels, on voyait en tous lieux
De sales Déités ou des monstres affreux,
Quand un éclair, parti du sein de la Judée,
Vint révéler la croix à la terre étonnée.

Comme après la tempête on voit au firmament
De la sérénité le signal éclatant,
L'arc-en-ciel du salut, brillant sur le calvaire
Fait succéder la paix aux crimes de la terre.

Tout tombe, tout s'écroule; et la croix à la main
L'apôtre a triomphé des Dieux du genre humain;
Un instrument de mort, un objet d'infamie
Donne à tout l'univers une nouvelle vie.

En vain pour soutenir l'ouvrage de ses mains
Satan coalisa peuples et souverains,
Bientôt il vit la croix, en ornant la couronne,
Attester le pouvoir de celui qui la donne,
Et du grand Constantin les nobles étendards
Par ce signe sacré renverser des remparts.
Le panthéon s'ébranle et le Dieu de la foudre
Voit ses temples déserts et ses autels en poudre.

Dès lors, le monde entier en tombant à genoux
Adore sur la croix un Dieu mourant pour nous.
O croix de mon Jésus, ta divine puissance
Assure le bonheur, ou calme la souffrance.
Par l'orage égaré, le malheureux nocher
Débarque, en frémissant, sur un triste rocher;
Jeté par la tempête en un désert sauvage
Il croit, en abordant un perfide rivage,
Voir des hommes cruels, poussant des hurlements,
Préparer son trépas dans d'horribles tourments;
Mais quand sur un côteau de cette aride terre
Il voit de son salut le gage salutaire,
En tombant à genoux, il renaît au bonheur
Et la plus douce ivresse a transporté son cœur:
Jésus règne en ces lieux: dès lors plus de misères;
A l'ombre de la croix, il va trouver des frères.

Après avoir erré sur le désert des eaux,
J'abordai sous un ciel, où les hommes égaux,
Libres, indépendants, offraient à l'Amérique
Un modèle imposant de vaste république;
Chez ce peuple chrétien, je cherchai vainement
La croix de mon Sauveur au haut d'un monument!
En vain pour ranimer ma mourante énergie,
J'écoutais de l'airain la pieuse harmonie;
L'aspect d'un clocher, veuf de son saint ornement,
Faisait taire en mon cœur tout autre sentiment,
Quand le ciel exauça mon ardente prière
Et que du Canada j'atteignis la frontière;
Je saluai de loin le signe des chrétiens,
Qui, dans ce bon pays, plane au milieu des siens.

Alors, dans les transports de ma reconnaissance,
Je m'écriai : Salut, notre unique espérance,
Salut, auguste croix, gloire de l'univers,
Refuge du malheur et terreur des enfers !
Le chrétien qui méprise et repousse tes charmes,
Est un mauvais soldat qui rejette ses armes ;
Aussi, quand vient pour lui le grand jour du combat,
Aisément l'ennemi le saisit et l'abat.

Oh! quand viendra le jour, où l'homme sans défense,
Verra d'un Dieu terrible éclater la vengeance,
Quand la trompette sainte, en éclatant dans l'air,
Jusqu'en ses fondements fera bondir la mer ;
Lorsque, de leurs tombeaux en secouant la poudre,
Les morts s'éveilleront au fracas de la foudre ;
Enfin, quand le méchant, l'impie audacieux
Maudiront, pleins d'effroi, leurs rêves orgueilleux ;
Dans ce terrible instant, où mon âme éperdue
De son juge inflexible attendra la venue,
A l'abri de ton ombre, ô croix de mon Sauveur,
Fais-moi participer à l'éternel bonheur.

N. D. J. Jeaumenne.

1841.

L'HISTOIRE MODERNE.

Reporter sa pensée vers les âges antiques, et la ramener à la suite des générations qui ont passé sur la terre ; voir dérouler à ses yeux le spectacle des événemens qui en scènes successives forment le drame du monde ; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes ; assister à la formation des empires, en suivre les développements ; entendre, pour ainsi dire, les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines, voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science, qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi instructives qu'agréables, base nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon vivante

de préceptes et d'enseignements salutaires, voix du passé qui parle à l'avenir, matière féconde offerte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est une partie essentielle de la haute éducation. Sans elle, il n'y a point d'homme instruit. Quiconque ne connaît pas le passé, doit comprendre peu le présent et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire jette partout une lumière, éclaire tous les domaines de la science, et se reflète sur les divers ordres des connaissances humaines.

Une étude aussi importante devait entrer parmi les objets de nos travaux. Aussi chacune de nos années scolatiques nous présente quelques parties de l'histoire. C'est d'abord l'histoire sacrée, puis successivement l'histoire ancienne, l'histoire de Rome, celle de notre propre pays, et celle des nations célèbres auxquelles nous tenons par des liens d'origine ou d'association politique, c'est-à-dire, l'histoire de France et d'Angleterre, auxquelles viennent se mêler tous les grands faits de l'histoire moderne.

Mais l'étude de l'histoire n'est pas la simple connaissance des événements. Elle doit faire connaître le principe qui les a conduits, l'effet qui en est résulté. Aussi ne convient-il pas, lorsqu'on a parcouru les annales des siècles divers, de se demander quelle a pu être la raison des faits accomplis? A parler vrai, les faits ne sont que les formes extérieures d'un grand ensemble d'idées. Il faut savoir distinguer la pensée qu'ils expriment. L'histoire sous le point de vue philosophique et social doit dérouler les effets des lois qu'avait à subir l'humanité dans son passage sur la terre. Elle doit être l'expression de la pensée de la Providence. On a droit de lui demander qu'elle manifeste particulièrement les desseins du régulateur suprême dans les grands événements, les révolutions sociales.

A quel but marchent les faits? Cette question, celui qui étudie la société doit la poser, et tâcher de la résoudre.

Qu'il nous soit donc permis, à nous qui, dans le cours de nos études, avons parcouru les annales des nations, de pas-

ser dans une revue rapide les faits saillants de l'histoire moderne, en examinant quelle a pu être la raison de leur accomplissement sous le point de vue providentiel.

Ainsi considérée, l'histoire devra nécessairement se rattacher à la religion, et même elle n'est explicable que par elle. Si elle n'indique pas la pensée dernière, telle que la révélation nous aide par ses lumières à la connaître, alors elle n'est qu'un ensemble de faits qui paraissent sans cause, c'est une suite de phénomènes sans explication possible, c'est une lettre morte, c'est une hiéroglyphe dont la signification est ignorée.

Après avoir prêché l'évangile, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre. C'est l'étendard sous lequel le monde doit marcher à la civilisation. Il y aura plus ou moins de bonheur pour la société, suivant qu'on suivra de plus ou moins près ce drapeau : les transformations sociales, les grandes commotions politiques n'arriveront que pour faire avancer l'humanité dans les voies du progrès sous les auspices de la religion: l'étendard sacré ne paraîtra s'incliner quelquefois au milieu des luttes, que pour se relever plus glorieux et dominer les peuples de sa salutaire influence.

Voilà la pensée de la providence, telle que les faits semblent nous l'avoir manifestée.

Donnons-nous quelques instants le spectacle du monde.

A l'avènement du Christ, Rome régnait sur l'univers. Les nations formaient une grande unité politique. C'était afin que l'Evangile pût se publier avec moins d'obstacles. Aussi l'établissement de la religion se fit-il avec la rapidité la plus étonnante.

Cependant la ville maîtresse du monde avait dès lors répudié la liberté pour se livrer au despotisme impérial. Ce peuple, si fier de son indépendance, était devenu le jouet des caprices sanguinaires de tyrans cruels ou imbéciles. L'orgueil des nations comme celui des individus est toujours puni par une humiliation honteuse. D'une autre part, une immense dépravation de mœurs avait infecté la société ro-

maine : elle tombait pourrissant de corruption. Un pêcheur, envoyé par le fils du charpentier mis à mort à Jérusalem, vient s'établir au centre de l'empire pour le régénérer. Néron déclare la guerre à la doctrine nouvelle. Neuf de ses successeurs réitèrent cette déclaration. Alors commence un combat qui, pendant trois siècles, est le principal événement de l'histoire. Que sont en effet ces batailles que les Empereurs donnaient sur quelques frontières menacées, ou ces luttes intestines que des soldats se livraient pour s'arracher la couronne? Les guerres qui ont eu le plus de retentissement dans la postérité furent celles qu'eurent à soutenir contre le fer de Domitien, de Dèce, de Dioclétien, les disciples du Christ.

Voyez quel spectacle : les chrétiens allumés vifs servent de flambeaux pour éclairer les nuits de Rome ; ils deviennent l'aliment ordinaire des tigres et des lions du Colysée ; les bourreaux se fatiguent à couper leurs têtes ; l'industrie de la cruauté s'épuise à inventer de nouveaux supplices. Un empereur, redoublant les coups de la persécution, se lève et s'écrie : J'éteindrai le nom chrétien. Quelques années après, le christianisme est triomphant. La croix qui a brillé au sommet des airs, resplendit glorieuse sur le trône des Césars. Rome est chrétienne. Cessant d'être la capitale du monde politique, elle devient, aux yeux de tous, la capitale du monde spirituel.

Constantin, en transférant le siége de son empire à Bysance, obéissait, à son insçu, à une loi qui établissait que le représentant du Christ devait régner seul dans la ville éternelle. Cependant la société romaine avait été condamnée à périr. Il devait être effacé de la liste des peuples, ce peuple qui avait écrasé le monde sous le poids d'une si horrible tyrannie, et qui s'était baigné avec une joie si féroce dans le sang des martyrs. Son heure suprême avait sonné à l'horloge des décrets éternels. " Dieu lève pour le dé-" truire l'armée des Barbares. Toutes les hordes du nord " de l'Europe et de l'Asie reçoivent l'ordre de marcher. Ces

" conscrits du Dieu des armées s'avancent pour exécuter ses " vengeances."

Voyez-les, ces peuples aux regards féroces, aux bras de fer, aux cœurs avides de sang et de ruines, se ruant sur un empire tombant en dissolution. Le fléau dévastateur s'avançait grandissant des débris qu'il accumulait sous ses pieds. Dans sa puissante étreinte expiraient étouffées toutes les institutions anciennes. Que va devenir l'antique civilisation devant ces barbares dont l'esprit ne connaît d'autre beauté que la sauvage horreur des forêts, berceau de leur empire : dont le cœur ne se ravit qu'à l'aspect du sang qui, inondant les plaines, rend témoignage de leur valeur ; dont l'oreille ne s'ouvre que pour frémir au retentissement de leurs armes, ou au bruit des empires se fracassant sous leurs coups ?

Ces peuples ne venaient pas seulement pour être les exécuteurs de la sentence portée contre l'empire romain. Destinés à former les sociétés modernes, ils étaient appelés, eux aussi, à la connaissance du vrai culte, et par son moyen aux avantages de la civilisation. La religion entreprend de dompter le génie féroce des nouveaux conquérants. La voici aux prises avec le vandalisme et la barbarie. Bientôt elle voit l'étendard de la foi recevoir partout l'hommage de nations jusqu'alors indomptées. Et puis, elle travaille à retremper à sa source bienfaisante le génie de ces peuples, et à leur enseigner la justice, les lois et l'art de la société.

Mais il fallait opposer une digue puissante au torrent du vice et du despotisme, qui découlant de la barbarie originelle se gonflait quelquefois au point de produire d'horribles désastres. Une autorité puissante, irrésistible devait exister pour en imposer à ces nations longtemps encore impatientes du frein de l'ordre. La papauté devait être nécessairement ce pouvoir souverain. Mais pour cela il fallait que le pontife suprême fût indépendant de toute autorité humaine : il ne convenait pas qu'il fût sujet d'un prince de la terre.

Dieu appelle une nouvelle race sur le premier trône du

monde. Le roi nouveau dont le pape a proclamé le droit sans contestation, accourt bientôt aux portes de Rome: il la délivre pour un temps de la crainte d'un ennemi inquiétant, et fait don au pontife et de la ville et du territoire sur lesquels il exerçait depuis longtemps une domination que la nature des circonstances lui avaient insensiblement donnée.

Cela ne suffit pas. Il faut une main plus puissante pour fonder le pouvoir temporel des papes. Il faut aussi qu'il se forme un vaste empire qui réunissant, pour quelque temps, les peuples sous une même autorité, les soumette à des lois sages et conservatrices.

Alors un homme paraît. Il brandit sa puissante épée aux yeux des nations qui s'effraient. Puis à tous les peuples, à tous les princes en qui il croit voir des ennemis de sa race et de sa religion, ou des violateurs des lois éternelles de l'équité, il crie: malheur. Alors il part comme l'éclair; il vole d'un bout de l'Europe à l'autre. La victoire se fatigue à le suivre. Par tout son passage, c'est la conquête. Lombards, Saxons, Bavarois, Maures d'Espagne, Esclavons, Danois, peuples barbares du Nord de l'Europe, tous le voient passer, tremblent, s'inclinent devant son épée et disent: Nous sommes à vous. Un empire puissant est constitué. Le chef de l'Eglise voit sa souveraineté temporelle confirmée de la manière la plus solennelle. A son tour, il proclame le vainqueur de l'Europe empereur d'Occident. Cependant le conquérant, au milieu de ses victoires, donnait à ses peuples la plus sage législation, ressuscitait la science, faisait régner partout les lois de la justice, et offrait l'exemple de toutes les vertus de la religion. Aussi la grandeur de son existence fut perpétuée dans le souvenir du monde, par le nom que lui donnèrent les nations. Tel fut le type du souverain chrétien, que Dieu forma, et qui eut nom Charlemagne.

L'empire immense que gouvernait cette main gigantesque se démembre. De ses morcellements se forment des états nouveaux. Partout s'élèvent des souverainetés indépendantes. Partout paraissent bientôt la guerre, l'oppression

du faible, la violation des droits. L'Europe, encore dans la jeunesse de la civilisation, va périr. La papauté s'en déclare la tutrice. Elle accepte la domination que les peuples lui décernent. Elle se fait, pour un temps, souveraine des souverains. Tous, sentant le besoin de son autorité, s'y soumettent de plein gré. Alors que la guerre s'élève entre les rois, aussitôt le pontife envoie ses délégués, qui conseillent toujours, souvent ordonnent la paix. Que des hostilités perpétuelles arment, les uns contre les autres, les princes, les ducs, les barons, l'Eglise fait entendre ce mot solennel: Trève, trève, au nom du Seigneur. Que les souverains, violant les lois de la morale chrétienne, veuillent, au gré de leur passion, recourir chaque jour au divorce; la voix de l'épouse délaissée crie: Rome! Rome! l'évêque de la ville sainte l'entend, et il venge ses droits. Que des empereurs et des rois usurpent les possessions étrangères que convoite leur ambition, ou qu'opprimant leurs peuples, ils veuillent leur ravir la liberté, ce bien inaliénable, les franchises populaires trouvent aussitôt dans le pontife suprême, un défenseur qui vient mettre le pied sur le cou de ces princes ou de ces nobles trop souvent tyrans de leurs sujets. Et quand ils résistaient à la parole du vicaire du Christ, alors la foudre du vatican grondait, et frappant les têtes superbes, souvent rétablissait l'ordre, la morale et la justice.

Plus tard les princes méconnurent cette autorité à laquelle ils s'étaient soumis eux-mêmes. Les papes luttèrent pour la maintenir, tant qu'ils crurent qu'elle était nécessaire au bien général de l'église et de la société. Lorsqu'ils pensèrent qu'elle devenait moins utile, que l'Europe plus civilisée avait moins besoin d'une tutelle semblable, ils s'en dessaisirent.

Voilà comme nous a paru devoir être considérée la fameuse question qui eut un si grand retentissement au moyen âge, la querelle du sacerdoce et de l'empire.

L'église seule contre toutes les attaques maintient la liberté des nations et les droits de l'humanité. Telle nous la montre l'histoire de cette époque; histoire pittoresque et

scintillante de hauts faits, d'étranges événements, où la religion apparaît comme le roc sur lequel les flots d'une mer houleuse étaient contraints de se refouler jusqu'au fond de l'abîme.

Cependant un autre spectacle attire nos regards. Il y avait déjà plusieurs siècles, un homme avait paru dans l'Orient prêchant un dogme nouveau. Il le persuadait aux peuples l'épée d'une main, la volupté de l'autre ; et ceux-ci tombaient vaincus ou séduits. L'étendard du croissant flottait sur l'Asie et l'Afrique. Bientôt il se montre en Europe ; la croix recule. L'islamisme domine l'Espagne ; il envahit la France, mais là le marteau de l'ayeul de Charlemagne l'écrase. Pendant trois siècles il continue ailleurs ses ravages, et ses flots débordant la Méditerranée menaçaient souvent d'inonder une grande partie de l'Europe. Comment va s'arrêter le fléau ? le Seigneur rappelle à la piété des peuples chrétiens que le tombeau du Christ, du Sauveur des hommes, est profané par l'impie musulman. Tout-à-coup un cri d'enthousiasme retentit dans toute la chrétienté : " Dieu le veut, Dieu le veut ! " Et l'Europe se lève et tombe en masse sur l'Asie. Là se fait une guerre d'acharnement, de prodiges de valeur, d'héroïsme, tels que le monde n'en vit jamais. La chrétienté ne conquiert que pour un moment le sépulcre, objet de ses efforts. Mais la force de l'islamisme est brisée. L'Europe ne craindra plus son envahissement. Et puis de ce mouvement des peuples occidentaux, de ces courses lointaines à travers les terres et les mers, de ce broiement de toutes les nations, la providence avait fait sortir un ordre social nouveau, un adoucissement au sort politique et matériel des peuples, des routes inconnues pour la propagation de l'évangile, une foule de connaissances en tout genre, qui firent marcher les peuples avec un progrès rapide, dans les voies de la civilisation.

L'Europe s'avançait, perfectionnant ses institutions ; un élan général se remarquait dans la société intellectuelle. Mais les routes nouvelles qui s'ouvrirent aux esprits leur inspirèrent le désir effréné de porter partout les regards in-

quiets et curieux d'une raison téméraire et bornée. D'une autre part, les liens de la morale s'étaient extraordinairement relachés dans toutes les parties du corps social. Puis on s'éprit soudain d'un enthousiasme pour la littérature payenne, qui fit abandonner l'étude approfondi de l'esprit du christianisme. Ajoutez à cela des abus de l'autorité ecclésiastique. Que va-t-il advenir de ces causes diverses? J'entends un murmure sourd et menaçant qui gronde de côté et d'autre. Tout-à-coup un cri s'élève: Plus d'autorité en matière de religion. Des voix nombreuses font écho. C'en est fait: l'unité religieuse de l'Europe est rompue. La providence punit la société du schisme qui la déchire. Les guerres religieuses s'élèvent acharnées, violentes. Pendant plus d'un siècle, depuis la ligue de Smalcade, jusqu'au traité de Westphalie, le sang coule par la plaie que la réforme a ouverte. Le catholicisme fit des pertes, il les compensa d'abord par une sage réformation de sa discipline, et puis il se vit ouvrir, tout-à-coup, des contrées vastes et inconnues.

Un homme, poussé par un instinct invincible, avait dit: Il y a un autre monde. Et l'on se prit à rire de ses paroles. Cependant, pour n'être plus importuné de ses instances, on le laisse partir pour chercher ce monde qu'il rêvait. Il le trouve. L'Amérique est découverte. L'ambition et la cupidité tressaillent de joie. L'un y voit des terres à conquérir, l'autre des trésors à amasser. Etait-ce pour cela que la providence avait fait sortir des ondes un monde nouveau? L'église croit que c'est pour étendre l'empire de la foi. Elle envoie, elle aussi, des conquérants, non des Cortès et des Pizarre pour répandre le sang, mais des missionnaires qui régénèrent ces peuplades sauvages, et courbent l'Amérique sous l'étendard de la croix.

Revenons en Europe. Les guerres religieuses avaient cessé! La société avait pris un aspect plus tranquille. Les principes de l'ordre et de la morale reparaissaient dans les esprits et la conduite. Un siècle de splendeur se lève sur le monde. Louis XIV rayonne, avec son cortége d'hommes illustres en tout genre. Les lettres, les sciences, les arts

font voir de magnifiques produits de l'esprit humain. La civilisation parait atteindre un degré inconnu peut-être jusques-là. Mais ce siècle, si grand sous tant de rapports, fut incomplet et imprévoyant. Entre autres erreurs, il ne tint pas assez compte du sort politique des peuples, et il isola trop la religion des autres objets des connaissances humaines.

Un antre siècle paraît. Il commence sa vie dans la corruption et la débauche ; il la continue dans le délire des plus folles extravagances de l'esprit, et il la termine frénétique et barbare, en se plongeant dans un bain de sang. La philosophie avait dit : Détruisons tout le passé, à moi de régénérer le monde. Dieu la laisse faire, il dit à l'avenir : Regarde, je vais donner une leçon et un exemple à la terre, c'est la France qui en fera les frais.

Alors une nouvelle espèce d'êtres, en qui s'était incarnée une parole sortie de l'enfer, image de l'intelligence satanique, apparaît se ruant sur tout ce qui était bien, hurlant ces épouvantables cris : A bas Dieu et son culte. Armés du rateau niveleur de la philosophie, ils s'efforcent d'abattre toutes les têtes qui ne rampaient pas à la bassesse de leur immoralité et de leur ignorance. Entendez le bruit de la hache qui démolit, de la flamme qui consume, du fer qui tombe en tranchant les têtes, des gémissements des milliers de victimes souffrant sur l'échafaud, dans les prisons ou dans l'exil. Trône, autel, religion, morale, institutions, droits antiques, tout croule, tout périt. La débauche, sous le nom de la raison, est la divinité qu'on adore, et la guillotine est sa prêtresse qui va de ville en ville lui faire le sacrifice de tout ce qu'il y a de grand, de noble et de religieux

Dieu dit : C'est assez. La terreur cesse. Le désordre continue encore. Il faut qu'il finisse aussi. Le Tout-Puissant s'est choisi un instrument de ses desseins, pour rétablir l'ordre en France, et châtier les cours criminelles qui avaient favorisé les principes que le siècle avait proclamés.

Voyez ce jeune guerrier qui paraît tout-à-coup. Ses premières armes ont été la conquête de l'Italie. Il arrive de l'Orient, où il a été inscrire son nom à côté de ceux d'A-

lexandre et de César, et faire contempler sa gloire aux quarante siècles dont les ombres errent autour des Pyramides. Il dit à ceux qui désolaient la France: Sortez, cédez-moi la place. Ceux-ci ne font pas la moindre résistance. Ils obéissent. Et puis ces hommes qui avaient tout renversé au nom de la liberté, se prosternent devant lui, rampent dans la poussière à ses pieds et bientôt ils crient: Vive l'empereur! Lui, foulant de son talon ces vils esclaves, défait leur œuvre, il ouvre les temples, rétablit les institutions, remet l'ordre partout. Puis il dit à la victoire: Suis-moi! Elle part avec lui. Les voilà qui parcourent l'Europe. Une main toute-puissante semble guider le conquérant dans sa marche. Prompt, terrible comme la foudre, il éblouit, il écrase ses ennemis. Ceux-ci, descendant de leurs trônes, viennent à ses genoux demander leurs états. Après qu'il a distribué des couronnes à ses frères, des principautés à ses soldats, il dit aux souverains vaincus: Gardez le reste.

Mais lui-même bientôt enivré de sa gloire, ne met plus de bornes aux désirs de sa domination. Il écrase les peuples sous le poids de son despotisme, il étend sa main rapace et perfide sur l'Espagne qu'il asservit. Puis il voit un souverain d'un autre ordre qui trône à Rome. Il l'attaque brutalement, déchire sa tiare et le tient courbé sous les fers. Alors la main de Dieu le touche aussi. Il perd le bonheur, aucune entreprise ne lui réussit plus. L'Europe se déchaîne contre son dominateur.

Le bras, qui l'avait élevé, le brise et le jette, misérable débris de lui-même, au bout du monde, sur un rocher isolé, où il est terrassé sous le pied de son plus constant ennemi, du seul dont il n'avait pu affaiblir la puissance. Alors s'accomplit cette parole que Napoléon avait dite lui-même: " L'homme, quelque grand qu'il soit, n'est qu'un instrument " entre les mains de la providence. Quand il ne sert plus " à ses desseins, Dieu le brise."

Avec lui, semble être enseveli le génie des combats. On dirait que les grandes nations ont brisé leurs épées à Wa-

terloo. Depuis un quart de siècle une paix inouie règne entre elles. Aux luttes de sang et de carnage ont succédé des batailles intellectuelles sur tous les points qui peuvent intéresser la société. Et partout la victoire paraît se déclarer en faveur des principes de l'ordre et de la religion. On entrevoit un retour prochain des peuples à la grande unité chrétienne.

Ainsi la terrible tempête, qui a bouleversé la société, aura produit un résultat salutaire. Il en devait être ainsi. Le vent de l'orage se lève... De terribles commotions ont signalé la violence de son premier souffle... Mais voyez, il a emporté les vapeurs qui de leur maligne influence couvraient la terre, l'atmosphère est purifiée. L'agitation de l'air n'a servi qu'à chasser les nuages et à donner une vivifiante fraîcheur.

C'est, dans les desseins bienveillants de la providence, l'histoire de toutes les révolutions sociales.

D'une autre part, de magnifiques découvertes dans les arts améliorent le sort matériel de la société. " L'industrie " crée des merveilles. Au moyen de la vapeur, les distances " s'effacent, les continents se rapprochent, les nations se don- " nent la main ; elles mettent en commun leurs intérêts et " leurs richesses. Elles se voient, se connaissent, s'aiment, " et bientôt peut-être, un jour viendra où elles ne formeront " plus qu'une immense famille dont les membres auront les " mêmes croyances."

Pourquoi ne serait-il pas permis de croire que la société, abjurant peu à peu ses erreurs, marchera dans les routes du progrès sous les maximes de l'évangile, et que la croix saluée de tous les peuples comme le seul signe de salut, de même qu'elle a régénéré l'homme, régénèrera aussi la société, autant qu'elle peut l'être sur la terre, et la fera entrer dans une voie de bonheur inconnue jusqu'à ces jours?

JOSEPH S. RAYMOND (1).

(1) M. Raymond, prêtre, est le supérieur et le directeur du collége de St. Hyacinthe. Ce discours a été écrit pour être prononcé par deux élèves de ce collége, lors des examens publics de 1841.

1841.

LES EXILÉS.

I.

Assis aux bords lointains, près de la mer lympide,
Ils regardaient le flot rouler vers leur pays.
Il passait lentement; mais encor trop rapide,
Bientôt il disparut à leurs yeux attendris.
S'ils pouvaient comme lui s'éloigner de la rive
De l'exil et des douleurs!
Mais le flot qui s'en va, de la troupe captive
N'emporte, hélas! que les pleurs.

O vague fortunée! ô toi qui de l'orage
Peux lasser la constance et vaincre le courroux,
Ah! si du Canada tu vas voir le rivage,
Laisse, laisse en passant un souvenir de nous.
Tu diras que les yeux tournés vers la patrie,
Tous les jours nous implorons
Le ciel pour nos enfants et l'épouse chérie
Que jamais nous ne verrons.

Ainsi les exilés adressaient au passage
Le flot calme et tranquille emporté vers le nord.
De l'horizon liquide au-dessus d'un nuage
L'astre du jour jetait sur lui ses rayons d'or.
Aux pauvres prisonniers le ciel daignait sourire
Pour adoucir leurs regrets,
Comme en un jour brûlant les lèvres de zéphire
A la tristesse des cyprès.

Cependant tout se tait: le vieux barde se lève,
Déjà vibre la lyre où palpite sa main:
On dirait le doux bruit de l'onde sur la grève,
Ou l'haleine du soir qui caresse son sein.
Un chant commence; chant d'exil et de souffrance,
Comme en répétait autrefois
Dans les tours de Sidon le croisé de Provence
Venu pour venger la croix.

II.

" Heureux le barde, heureux celui qui sur la rive
Où le destin avait mis son berceau,

Peut au soir de ses jours où tranquille il arrive,
Dire aussi, là je trouve mon tombeau.

" Heureux celui qui voit à son heure dernière
Autour de lui ses vieux amis priant ;
Leur présence adoucit la mort sur sa paupière
En lui voilant l'abîme du néant.

" Heureux il va dormir au milieu de ses pères
Près de l'église à l'ombre d'un côteau ;
Ses enfants à genoux diront quelques prières
Avec ferveur le soir sur son tombeau.

" Heureux—mais nous, hélas ! sans foyer, sans patrie,
Qui donc viendra pour nous fermer les yeux ?
Jouets de la tempête, exilés qu'on oublie,
Peut-être on nous renira pour aïeux.

" Mais j'insulte nos fils. Ah ! le nom de leurs pères
Sera sacré pour eux et leurs enfants.
Car ils ont tout donné pour que des jours prospères
Dans l'avenir embellissent leurs ans.

" Ils ont osé naguère et sans chefs et sans armes
Jeter le gant au géant des combats :
Le colosse ébranlé, le cœur saisi d'alarmes
A Saint-Denis un jour lâcha le pas.

" Mais le nombre bientôt écrasa la vaillance ;
Avec Chénier tombèrent nos héros.
Heureux, aux bords chéris, témoins de leur naissance,
Ils vont en paix dormir dans leurs tombeaux

" Maís nous, pauvres bannis, c'est l'exil, le servage.
Tel le lion des déserts africains,
Par le maure vaincu, traîne son esclavage,
Chargé de fers, dans les pays lointains.

" Arrachés pour jamais du sol qui nous vit naître,
Comme ces bois dont l'ombrage nuisait,
On nous transporte au loin où l'on croyait peut-être
Que chaque jour l'un de nous périrait.

" Hélas ! oui, l'air natal manque à notre poitrine.
Ici, la sève est lente pour nos corps.
Où sont nos monts, nos pins, nos caps dont l'aubépine,
Comme une frange, aime à couvrir les bords ?

" Où sont les verts penchants de nos riches vallées,
Où l'œil se plait à suivre les cordons
Que forment sur les bords des ondes argentées
Les toits nombreux de nos blanches maisons?

" Où sont et nos hivers et leurs grandes tempêtes,
Géants du nord que je regrette ici;
Et ces frimas épais et ces joyeuses fêtes
Où les plaisirs éloignaient le souci?

" Ici, même saison, même ciel monotone;
Le temps à peine y change quelquefois.
Au milieu d'un air chaud un vent poudreux bourdonne,
Ah! rendez-nous nos neiges et nos bois.

" Avec leur grand silence où sont ces nuits si belles
Dont l'astre au loin embrase les frimas;
Tandis que mille feux, brillantes étincelles,
Lui font cortége en marchant sur ses pas.

" O ma chère patrie! ô qu'es-tu devenue?
Nous ne verrons donc plus ton beau ciel bleu,
Et ton fleuve si pur où se mire la nue
Et le soleil de son trône de feu?

" Jamais! l'homme puissant l'a dit dans sa colère,
O précurseurs vers lui trop tôt venus;
Vous boirez des bannis longtemps la coupe amère
Et périrez sous des cieux inconnus.

" Non jamais! "—A ces mots on voit trembler sa lyre.
Sous les doigts du vieux barde un son plaintif expire,
Le chantre pleurait.
Quoi! sous ses cheveux blancs a-t-il des pleurs encore
Lui qui passa peut-être une si rude aurore;
Pour tant souffrir le génie est donc fait?

Mais la nuit sur les flots jetait ses voiles sombres.
Les bannis sont entrés, comme de pâles ombres,
Dans leurs noirs cachots.
Nuls cris joyeux d'enfants, nuls sourires de femmes,
Comme autrefois chez eux n'ont rafraichi leurs âmes;
C'est le silence des tombeaux.

F. X. Garneau.

1842.

ÉTRENNES POÉTIQUES

DU PREMIER JANVIER.

Salut ! concitoyens, à ce nouveau soleil !
Salut, frères aimés, à ce premier réveil !

Encore un cri d'adieux à l'an qui s'évapore,
Encore un chant d'espoir à la nouvelle aurore,
Encor des vœux d'amour et de félicité,
Encore un pieux hymne aux pieds de liberté !
Encore un baiser tendre aux âmes qui sont chères,
Encore un souvenir aux plages étrangères,
Encor de saintes pleurs à ceux qui ne sont plus,
Encore un doux concert, amis, de tous les luths !

Salut ! nature en deuil qu'adorait le Corrége !
Salut ! front couronné d'un blanc crêpe de neige ?
Ton magnifique hiver, tes pompes de frimas,
Ton horizon glacé chez toi sont des appas ?
J'aime à te voir ôter ta robe de verdure,
Pour vêtir le manteau de ta froide parure :
Ce coquet demi-deuil de tes pâles saisons
Succède, avec bonheur, à l'or de tes moissons.
Quand j'ai vu s'envoler tes suaves zéphires,
Pomone avec ses fruits, Flore avec ses sourires,
J'aime entendre mugir tes mâles aquilons,
Et la bise souffler sur le toit des maisons :
J'aime de ce concert la sauvage harmonie,
J'élève à Dieu mon cœur, le front courbé je prie :

" Etre qui nous a faits, soutiens-nous ici-bas,
" Toi qui tiens suspendu l'univers à ton bras !
" Tout-Puissant Eternel, prends soin de ton ouvrage,
" Brise d'un noir destin les serres d'esclavage !
" Les hommes, quels qu'ils soient, sont tombés de ta main :
" Et le pauvre en haillons, qui grelotte au chemin,
" Et le néant superbe, étourdi dans la joie,
" Qui trôné sur des fleurs, dans le bonheur se noie,
" Et l'homme-citoyen qui s'attaque aux tyrans
" Pour défendre ses biens, sa femme et ses enfants.

" Prends pitié de la veuve, et d'un ange sa fille...
" Un groupe de martyrs fait toute sa famille !
" —Toi, tremble... tremble... seul ! sacrilége apostat,
" Qui vendis ta patrie en un jour de combat !—
" Et puis ferme, ô mon Dieu ! ces grandes cicatrices
" Qu'on fit à ce bon peuple aux jours des sacrifices,
" Ecoute ce concert de lamentables cris
" Qui redemande un père !... un enfant !... des amis !...
" Soulage un peu le cœur de ces femmes voilées
" Qui traînent dans le deuil leurs amères journées...
" Un peuple tout entier, un peuple souffreteux,
" Qui bat le dur sentier sous un ciel nuageux,
" Implore avec espoir les trésors de justice :
" Ne laisse pas marcher, front levé, l'injustice ! "
O sol de mon berceau, tes destins me sont chers,
J'aime à vivre ici-bas, en paix, dans tes foyers !
Pays du Canada, rejeton de la France,
Sur toi luit encore un rayon d'espérance !
Wolfe en tombant brisa tes liens maternels
Et commit à son roi tes lois et tes autels ;
Cette langue, ces lois, ces destins de nature
Devinrent des hochets dans les mains d'un parjure ;
Ces autels protégés au prix de notre sang,
Le temple ! d'un soldat fut choisi pour son camp ;
Nos lieux saints souillés par du sang de victime
Qu'on égorgeait à froid, pour se complaire au crime !
De sauvages horreurs ont tout broyé ton front,
Pays encore enfant, et ton sort te confond !
Le nom de Chateauguay dorait encor tes songes,
Trop grand pour soupçonner d'insidieux mensonges,
Trop d'honneur dans le sein, avec tes bras altiers,
Tu dormais avec calme au sein de tes foyers...
Race honorable ! encore à remuer la glèbe,
Quand un fier ennemi te dépouille, t'enlève
Le fruit de tes sueurs, et flétrit tes lauriers,
Insulte à des tombeaux à toi qui sont chers !
Un barde reste, au moins, pour venger cette cendre,
Pauvre reste ignoré d'un type d'Alexandre !
Oui ! je veux y planter des saules, des cyprès,
Jeter avec amour des fleurs et des regrets,
Y répandre mon cœur ainsi qu'au sanctuaire,
Adorer à genoux cette ombre solitaire.

—Ah ! oui, je vous bénis, ô sacrés monuments,
Vous qui serez l'honneur de nos derniers enfants !...

Citoyen ! fais aussi ce saint pélérinage,
Toi, peuple généreux, offre ton grand hommage
A ceux qui ne sont plus de tes frères ainés :
Le temps qui, dans sa course, en a tant moissonnés,
Le temps, ce grand arrêt qui prescrit nos années,
Qui borne aveuglément nos plus vastes pensées,
Qui, sous sa main de fer, efface les mortels,
Le trône avec ses rois, le temple et ses autels ;
Le temps, ce bras de Dieu, qui moissonne les hommes,
Promène le néant sur tous tant que nous sommes,
Vient encore à nos yeux d'aggrandir l'horizon
De doter l'avenir de la froide saison.

Suspendons, chers amis, qui respirez la gloire,
Le luth mélancolique au trône de Victoire :
Assez, assez gémir sur le sombre passé,
Nous devons, citoyens, un culte à Liberté :
Laissons, laissons pleurer sur d'honorables tombes,
Sans troubler leurs soupirs, de pieuses colombes !
Entonne, Canadien, un hymne à l'avenir.

Noble rejeton de la France,
Enfant digne de tes aïeux,
O terre pleine d'espérance,
Beau sol, où j'ai placé mes Dieux :
Tes fils ont assez de vaillance
Pour te conquérir des lauriers,
Et pour voler à ta défense
Demain oubliraient leurs foyers !

La gloire en leur âme fermente,
Ils ont du sang des chevaliers,
Et faits pour braver la tourmente,
Ils aiment la paix en guerriers !
Ennemis de la tyrannie,
Adorateurs de liberté,
Leur premier bien, c'est la patrie,
Et l'amour, leur divinité !

L'honneur inscrit sur leur bannière,
Sur leurs drapeaux la loyauté,

Leur fit défendre la frontière
Avec les droits de royauté.
A Chateauguay le sang des braves
A-t-il été prostitué ?
Voudrait-on faire des esclaves
Des martyrs de fidélité ?

Héros, s'il faut tomber victimes
Des plus criminels attentats,
Nous, soyons toujours magnanimes,
Dieu sans doute conduit nos pas!
Ne courbons jamais par la crainte,
Marchons, abrités par nos lois.
Songeons que notre cause est sainte,
Celle de Dieu, celle des rois!

Sexe jaloux de notre hommage,
Toi, soutiens-nous dans nos combats,
Nous n'aimons pas d'autre esclavage
Que celui qu'on trouve en tes bras!
Tu nous vaincs par tes doux caprices,
Et nous trouvons à te chérir
Les plaisirs, nommés sacrifices,
Que nous coûte de t'obéir!

J. G. Barthe.

1842.

LA RÉSURRECTION.

Du soleil obscurci le disque ensanglanté
Reprenait lentement sa première clarté ;
La terre, sur son axe encore balancée,
Se remettait du choc qui l'avait ébranlée,
Et les Juifs, redoutant le bras de Jéhova,
Se frappaient la poitrine, en quittant Golgotha.
Ils venaient d'assouvir leur fureur déicide,
Et du sang de l'agneau la terre était humide ;
Dans un tombeau de roc, le corps immaculé
Par les mains des bourreaux avait été scellé :
Ils voulaient s'assurer tout le fruit de leur crime,
Et défendre à la mort de lâcher sa victime!
Le démon, rugissant de crainte et de fureur,
Et fuyant loin des lieux où dormait son vainqueur,

Voyait se refermer le béant précipice
Qu'il nous avait creusé par son lâche artifice.
A l'entour, tout était calme et silencieux :
La terre était en deuil du monarque des cieux.
Pour la première fois, déposant sa colère,
L'éternel du regard pardonnait à la terre ;
De son trône immuable, au céleste séjour,
Il voyait au cercueil le fils de son amour...
Les Séraphins ravis, les yeux sur le calvaire,
Contemplaient avec lui ce sublime mystère :
Ces esprits bienheureux, sans en être jaloux,
Remerciaient leur Dieu de sa bonté pour nous,
Et dans un saint respect, attendaient en silence
Le moment solennel de notre délivrance...
A l'heure qu'en son cours le globe du soleil
Allait de la nature éblouir le réveil ;
Quand les anges maudits, voyant blanchir les ombres,
Rentraient avec effroi dans leurs cavernes sombres,
L'éternel, d'un sourire et d'un geste divins,
Désigne le calvaire au chœur des Séraphins...
Le Sauveur des humains, heureux de sa victoire,
S'élance du tombeau, parmi des flots de gloire !...
A son aspect divin, par l'éclair foudroyés,
Les soldats sur le roc roulent épouvantés.
Et prompt comme l'éclair, déchirant la nuée,
Un messager divin traverse l'empirée :
Son pied touche à la terre et d'un bras tout-puissant,
Il fait rouler au loin le roc du monument.
Les cieux ont tressailli : le fracas du tonnerre
Jusqu'en ses fondements a fait bondir la terre,
Tandis que le vainqueur, brillant de majesté,
S'élève dans la gloire et l'immortalité !

N. D. J. Jeaumenne.

1842.

À FLORE.

Te souviens-tu de ces vœux de jeunesse,
De ces serments que, riches de tendresse,
Nos cœurs aimaient à répéter ?
Te souviens-tu de ces larmes brûlantes

Que sous ton œil je voyais s'arrêter ?
Comme sur tes lèvres tremblantes
Les miennes se pressaient alors !
Oh ! qu'ils étaient doux nos transports !
Te souviens-tu de ces sites agrestes
Vers lesquels chaque jour nous dirigions nos pas ?
De ces épanchements, de ces rêves célestes ?...
Dis-moi, Flore, dis-moi, ne te souviens-tu pas
Que tu voulais alors m'aimer jusqu'au trépas ?
Et moi dans mon fiévreux délire,
Je te jurais fidélité ;
Je mêlais au son de ma lyre
Ton nom, tes vertus, ta beauté.
Alors mes yeux, dans toute la nature,
Croyaient trouver tes formes, ta figure :
Tout mon sang était à toi,
Tu m'étais la vie à moi.
Un peu plus tard, et notre flamme
S'attiédissait, brûlait moins l'âme ;
Ton front appuyé sur le mien
N'était plus gai, serein comme naguère ;
Nous nous offensions pour un rien,
Et pour un rien affections la colère :
Un ennui vague accompagnait
Nos entretiens, nos promenades ;
Nos serments d'amour étaient fades ;
Souvent l'un de nous dédaignait
De répondre aux tendres œillades
Que l'autre lançait froidement.
Plus tard encore, avec indifférence,
Je te voyais sourire mollement
Aux tendres soins, aux feux d'un autre amant ;
Tu me voyais avec insouciance
Presser le bras d'une autre idole.

Ainsi l'homme gémit, s'agite, rampe, vole
Pour ce qu'il nomme le bonheur ;
Et la chimère de son cœur
Lui sourit-elle, il l'abandonne ;
Pour une autre il se passionne.

P. Petitclair.

1842.

LA CAMPAGNE AU PRINTEMPS.

Cette scène d'amour que le printemps déploie,
Cet oiseau qui roucoule, enivré de sa joie,
Ces troupeaux bondissants qui paissent dans les prés,
L'herbe qui reverdit dans ces champs émaillés,
Ces fleurs et ces bourgeons, ces doux présents de Flore,
Ces rayons de Phébus, ces reflets de l'aurore,
Ce calme azur du ciel, ce crépuscule en feux,
Cet horizon doré qui dérobe les cieux,
Cet harmonique accent de toute la nature
Qui dresse vers le ciel un temple de verdure,
Ces suaves zéphirs arrivant des vallons,
Ce baume des bosquets, ces agrestes chansons,
Ce parfum de bonheur qui sort de chaque rose,
Ce calice épanché de la fleur fraîche éclose,
Ce solitaire bois où soupire un moineau
Près d'une tourterelle, en sa langue d'oiseau,
Ce royaume innocent est fait pour le poète!
Ce séjour de bonheur doit être sa retraite!
Ah! l'âme en solitude, au sein de cette paix,
L'être béni de Dieu qui savoure à longs traits
Le frais de la campagne et cette calme vie,
Et trouve à confier son âme à quelque amie,
Sait-il qu'il doit au ciel son plus riche trésor?
Quel besoin a son cœur, que lui faut-il encor?...
Quand chaque jour ressemble à la perle d'eau vive,
Que ce soit sur la terre ou bien là-haut qu'on vive,
Qu'importe que plus tard on prenne son essor?
Le torrent de la vie est comme un fleuve d'or!
Blasphémé-je, ô mon Dieu, ton éternelle ivresse,
L'ai-je mise en balance avec notre allégresse?
Ai-je donc profané le temple de mon cœur,
Ai-je monté ma lyre en faux adorateur?
Mes doigts ont-ils vibré sur une corde impie,
T'ai-je pu renier un instant de ma vie?...
C'est toi que j'adorais sur l'autel de gazon,
Dans ton œuvre cherchant de toi-même un rayon,
Je voulais te chanter dans la langue des hommes,
Me souvenir de toi dans l'exil où nous sommes'

Quand je rêve ici-bas, j'aime à rêver à toi,
Oh! quel espace immense entre le ciel et moi!
Dans les champs je cherchais un autre sanctuaire.
Les oiseaux m'invitaient au temple solitaire,
J'allais unir ma voix à ces si purs concerts,
Offrir un autre accent au Dieu de l'univers,
Joindre une voix de plus à cet immense hommage!
J'aime à perdre mes pas dans l'ombre d'un bocage,
A m'abriter en paix sous les feuillages verts
Après qu'a disparu la nappe des hivers.
Quand le printemps revient embaumer la campagne,
Que je vois sur l'herbette, au pied d'une montagne,
Bondir joyeusement les timides agneaux,
Le peuple ailé voler au faîte des ormeaux,
Et l'innocent berger reprendre sa houlette,
Je viens à son haut-bois marier ma musette,
Et dans la paix des champs noyer tous mes soucis.
Ce berger, ces troupeaux sont mes plus doux amis!
Mon Gresset à la main j'épuise ses idyles,
Je brise de mon mieux avec le bruit des villes:
J'adore les neuf sœurs dans un culte d'amour...
Mais qu'ai-je à faire, amis, de rêver un séjour!

J. G. Barthe.

1842.

BOUTADE.

O funeste destin! ô sort inexorable,
Un instant ne peux-tu te montrer favorable?
Faut-il qu'à chaque instant je tombe sous tes coups?
Repose, ralentis ton barbare courroux;
Laisse-moi respirer, choisis d'autres victimes,
Cesse de me rouler d'abîmes en abîmes;
Assez de maux, hélas! ont pesé sur ma tête,
Ne poursuis plus sans fruit une vaine conquête,
Tu ne peux aggraver le poids de mes malheurs:
Des mortels les plus durs ils tireraient les pleurs!
Qu'est-il donc devenu ce temps de ma jeunesse,
Temps charmant où rempli de la plus douce ivresse,
Je coulais à l'abri de tout souci fâcheux
Des jours toujours sereins, des jours toujours heureux?

Ces doux instants ont fui: tel du haut des montagnes,
Précipitant ses eaux à travers les campagnes,
Un torrent furieux bondissant dans son cours
Gronde, bouillonne, écume et s'enfuit pour toujours!

P. Garnot.

1842.

SOUVENIR DE BERTHIER (1).

POUR L'ALBUM D'UNE DEMOISELLE.

Sainte-Anne au bord du fleuve et sa triple montagne,
Longtemps ont délecté mes yeux comme mon cœur;
Mais j'ai revu Berthier, et nulle autre campagne
N'offre à mes yeux rien d'enchanteur.

Berthier, c'est toi que j'aime, et c'est toi que je chante,
Mon âme auprès de toi connut quelques beaux jours...
Et des jours disparus le souvenir m'enchante,
Et je m'en ressouviens toujours!

Non, je n'oublirai point la paix de tes rivages,
Où le grand fleuve seul bruit comme les mers,
Ni ton cap renommé protégeant les feuillages
De tes si hauts peupliers verts.

Toujours je croirai voir la blanche et simple église
Dont brille le clocher près du fleuve d'azur,
Le roc battu des flots où sa base est assise,
Et le bassin au cristal pur.

Et mes yeux reverront le jardin, le parterre,
Par d'élégantes mains ornés de chaque fleur,
L'allée ombreuse où j'aime à rêver solitaire,
Où je passais avec bonheur!

Mais tandis qu'à toi seul, Berthier charmant, je songe,
On me rappelle, hélas! à la triste cité
Où l'ennui reviendra m'offrir comme en un songe
Une courte félicité!

F. M. Derome.

---

(1) Village du comté de Bellechasse, dans le district de Québec.

1842.

SANS SON DIEU SUR LA TERRE, IL N'EST POINT DE BONHEUR.

À MON AMI L......

Tout passe, cher ami, tout périt sur la terre;
La gloire! tout s'enfuit comme une ombre à nos yeux;
Les mortels, cependant, suivent cette chimère,
Et dans l'oubli du ciel, ils se disent heureux!

La mort, la sombre mort, sur son aile rapide,
Aura bientôt franchi la barrière des temps,
Et répandu les traits de sa pâleur livide,
Sur ces fronts qui semblaient, hier, si rayonnants.

L'impur a cru trouver, dans ses plaisirs factices,
Une félicité qu'hélas! il cherche en vain;
Mais le jour qui l'éclaire au sein de ses délices,
N'aura, peut-être, pas pour lui de lendemain.

C'est en vain qu'un mortel, avide de richesse,
Entasse des trésors: il faudra les quitter;
La mort qui, trop souvent, dévance la vieillesse,
Ne lui laissera pas le temps d'en profiter!......

Dis-moi, qu'est devenu ce foudre de la guerre,
Ce tyran qui plongeait les peuples dans le deuil;
Dis: que lui reste-t-il de sa gloire éphémère?
Pour courtisans des vers, pour palais un cercueil.

Toi, qu'es-tu devenue, ô beauté mensongère?
La mort couvre ton front jadis si radieux!
Non, les plaisirs trompeurs qu'on goûte sur la terre
N'auront jamais le don de faire des heureux!

Mais heureux!... celui qui, dans ces lieux de souffrance,
Jettent sur ce bas monde un regard de dédain,
Met dans son créateur sa plus douce espérance:
Il verra l'horizon pour lui toujours serein.

Quand la course du juste, ici-bas, est finie,
Sans regrets, sans remords, il quitte ce séjour ;
Pour lui la mort n'est pas le terme de la vie,
Mais le commencement d'un ineffable jour !

Méprise des plaisirs la douceur passagère ;
Ils n'ont rien qui pourrait satisfaire le cœur ;
Et, crois-moi, sans l'amour de son Dieu sur la terre,
C'est en vain, cher ami, qu'on cherche le bonheur !

A.

1842.

GARDEZ SON SOUVENIR.

À UNE DEMOISELLE, SUR LA PERTE DE SON FIANCÉ.

Quand reviendront l'hiver et ces brillantes fêtes
Où le cœur enivré rêve un doux avenir,
Ces bals dont la splendeur tourne les folles têtes,
Gardez son souvenir.

Quand vous verrez alors la valse bondissante
Au son des instruments tourner à s'étourdir,
Du bonheur repoussant l'image caressante,
Gardez son souvenir.

Quand de l'astre du jour un dernier rayon tombe
Et que la cité lasse est prête à s'endormir,
Du jeune et tendre ami qui sommeille en sa tombe,
Gardez le souvenir.

Il dort du long sommeil ; mais la sainte prière
Peut encore, au tombeau, le faire tressaillir :
Il sourira voyant celle qui lui fut chère.
Gardez son souvenir.

A. Soulard.

1842.

LA DONATION.

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR P. PETITCLAIR (1).

PERSONNAGES.

DELORVAL, vieux marchand,
BELLIRE, intrigant,
AUGUSTE, commis de Delorval,
CAROLINE, nièce de Delorval,
MARTEL, ami de Bellire,
VILLOMONT, notaire,
NICODÈME, domestique,
SUSETTE, servante.

La scène représente une salle où l'on voit quatre chaises au moins, et une table sur laquelle on peut voir un encrier, du papier et des plumes. A la gauche du spectateur et au fond de la scène est un écran.

ACTE PREMIER.

Scène I.

CAROLINE, *(prête à sortir,)* SUSETTE, *(époussetant.)*

SUSETTE. Oh! mam'selle Car'line, mam'selle Car'line, j'vois bien qu'vous voulais être secrète su'la chose, mais je l'ai d'viné, moi, c'qui vous rend si inquiète.

CAROLINE, *(surprisé et revenant.)* Comment? qu'as-tu deviné, Susette.

SUSETTE. C'est qu'voyais-vous, ça m'crève le cœur à moi d'vous voir noyée dans une tristesse pareille! Vous n'mangeais pus, vous n'dormais pus, je vous vois souvent songer comme si vous rêviais; et pis n'rien dire, ou ben r'garder attentivement un objet qu'vous n'voyais pas; n'pas seulement

---

(1) M. Petitclair est l'auteur d'une autre comédie, publiée en 1837 et ayant titre: "Griphon ou Vengeance d'un valet."

ouvrir votre jolie p'tite bouche pour rire un peu, comme vous faisais auparavant ! Oh ! j'la sais, la cause de tout ça.

CAROLINE. Mais explique-toi donc, Susette.

SUSETTE. En un mot, vous aimais monsieur Auguste, le premier commis de monsieur votre oncle.

CAROLINE, *(surprise.)* Susette !...

SUSETTE. Oh ! allais, j'mis connais.

CAROLINE. Mais qui peut t'induire à avoir une telle pensée ?

SUSETTE. T'nais qu'c'est ben difficile aussi ! Quand il entre ici, est-ce que je n'vous vois pas toujours rougir qu'les yeux vous en pleurent, et pis baisser la vue aussitôt, et chercher quoqu'chose ous qu'il n'y a rien ? c'est-y-vrai, ça ?

CAROLINE, *(à part.)* Elle me fait honte. *(haut.)* Mais n'est-ce que cela ?

SUSETTE. C'est ben assais, que j'pense. Pis eune autre chose, c'est qu'votre oncle le sait.

CAROLINE, *(surprise.)* Il le sait, dis-tu ?

SUSETTE. Oh ! oui, qu'il le sait, et qu'il en est bien fier encore.

CAROLINE. Mais d'où te viennent ces informations ?

SUSETTE. Vous allais voir...... Je......

CAROLINE. Chut ! voilà quelqu'un.

Scène II.

LES PRÉCÉDENTS, NICODÈME, *(entrant par la gauche.)*

NICODÈME. Oh ! pardon, mesdames, si j'interromps la laine de votre conservation ; c'est... qu'voyez-vous,... oui,... deux p'tits mots pour mam'selle Carolenne, ma bourgeoise.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est, Nicodème ?

NICODÈME. J'voudrais vous l'dire tout bas. *(Il s'approche de Caroline, et lui dit aussi haut que possible.)* Monsieur Delorval, votre oncle, m'envoye vous dire qu'il aurait des choses intorpantes à vous dégoiser dans sa chambre. Et voilà.

CAROLINE. J'y cours de suite. *(Elle sort. Nicodème traverse la scène, et va pour sortir par la droite.)*

Scène III.

SUSETTE, NICODÈME.

SUSETTE, *(courant vers Nicodême.)* Nico! Nico! sais-tu pourquoi qui la demande?

NICODÈME. Non; et puis, d'ailleurs qu'est-ce que ça m'envisage, moi?

SUSETTE. Je l'sais, moi.

NICODÈME. Eh bien?

SUSETTE. Oh! tu crès qu'ça s'dit comme ça. Nenni, nenni, Nicodême.

NICODÈME. Pour lors, j'connais une chose qui s'manigance pas loin d'ici.

SUSETTE. Eh quoi?

NICODÈME. Oh! tu crès qu'ça s'dit comme ça. Nenni, nenni, Susette.

SUSETTE. Voyais donc c'railleur! ben, c'est tout comme; si tu veux me promettre de m'dire ton secret, j'te dirai le mien.

NICODÈME. Ah bien! oui, mignonnette! en v'la des secrets qu'ceux-là! et est-ce que je n'sais pas qu'c'est pour jaser d'son union matrimoniale avec monsieur Bellire, qu'il l'a fait appeler? Va-t-il en avoir un magot que c'Bellire-là! monsieur Delorval qu'est riche comme un Juif naturel!

SUSETTE, *(riant.)* Hi! hi! hi! monsieur Bellire!

NICODÈME. Hi! hi! hi! Voyez donc comme ça m'rie au nez! oui, que j'dis, monsieur Bellire, l'ami de monsieur Delorval, et qu'monsieur Delorval aime plus que j't'aime. Et voilà.

SUSETTE. Monsieur Bellire! l'ami de monsieur Delorval! tu devrais dire l'ami d'son argent... Mais tu n'y penses pas, Nicodême. J'crèyais moi aussi qu'ça f'rait un mariage... mais tout est cassé. Mam'selle Car'line n'peut souffrir la présence de monsieur Bellire. Je n'sais pas, mais il m'semble que j'ne l'aimerais pas moi non plus... Monsieur Delorval qu'est si bon, comme tu sais, n'veut pas forcer l'inclination d'sa nièce, et y la marie à......

NICODÊME. Oh! j'devine. *(Il lui dit quelque chose à l'oreille. Susette fait un signe de tête affirmatif.)* Pour lors j'en suis bien aise pour lui, sur mon honneur. C'est bien la meilleure pièce d'homme que j'aie encore avisé, que c'jeune homme-là. Y n'ressemble pas du tout à monsieur Bellire. Je n'peux pas m'imaginer ce que monsieur Delorval peut trouver en lui, pour y être attaché si acharnellement.

SUSETTE. *(coquettement.)* Tiens, n'sais-tu pas qu'ce sont les plus méchants qui plaisent le plus quelquefois? Le serpent a bien charmé la femme. Je n'parle pas d'toi, *(riant,)* hi! hi! hi!

NICODÊME. J'crès qu'tu veux m'accoquiner, ma p'tite friponne... J'me sauve. *(Il va pour sortir.)*

SUSETTE. Attends-donc, attends-donc. J'tai dit c'que j'savais: il faut que tu m'dises c'que tu sais, toi.

NICODÊME, *(arrêtant.)* Ah! ben! oui, j'oubliais. C'est... *(Il se gratte le front)* c'est... ah!... écoute... ce n'est rien du tout. Et voilà. *(Il se sauve, Susette courant après lui.)*.

SUSETTE, *(revenant.)* Ah! v'la monsieur Delorval.

SCÈNE IV.

SUSETTE, DELORVAL.

DELORVAL. Ah! bon! tout va bien. *(A Susette.)* Susette, descends dire à monsieur Auguste que je voudrais le voir un instant. Va vite. *(Susette sort.)*.

SCÈNE V.

DELORVAL. Là! Eh bien! je suis content de moi. La pauvre enfant n'en est pas fâchée non plus, j'en suis sûr. Je me suis chargé d'elle, et je ferai son bonheur. D'ailleurs elle est mon unique héritière. C'est pourquoi....

SCÈNE VI.

DELORVAL, CAROLINE.

CAROLINE. Susette n'est pas ici, mon oncle?

DELORVAL. Elle y sera dans l'instant, ma nièce: je te l'enverrai.

CAROLINE. Merci, mon oncle. *(Elle sort.)*

SCÈNE VII.

DELORVAL. Depuis longtemps je voulais lui parler à ce sujet. Enfin c'est fait.

SCÈNE VIII.

DELORVAL, SUSETTE, AUGUSTE.

DELORVAL. Ah! bonjour, Auguste.

AUGUSTE. Monsieur, je suis à vos ordres.

DELORVAL. Susette, ta maîtresse a besoin de toi. *(Susette entre chez Caroline.)*

SCÈNE IX.

DELORVAL, AUGUSTE.

DELORVAL, *(sérieux.)* Auguste, je viens d'apprendre d'étranges nouvelles sur ton compte. Je ne me m'attendais sûrement pas à cela de ta part, moi qui avais tant de confiance en toi! moi qui te regardais comme un enfant chéri! Mais les hommes sont si ingrats de nos jours! Mais *(plus sérieux)* comment! avec quel sang-froid tu me regardes! Est-ce que tu ne crains point? Tu devrais trembler.

AUGUSTE, *(fièrement.)* Ah! monsieur, vous le savez vous-même par expérience, il n'y a que les coupables qui tremblent.... Mais je désirerais connaître....

DELORVAL, *(souriant et lui frappant doucement sur l'épaule.)* Eh! non, non, Auguste, ne vois-tu pas que je badine! Les nouvelles étranges que j'ai apprises sont que tu aimes ma nièce. *(Auguste est surpris.)* Et moi je t'apprends que tu en es aimé. Il est inutile de feindre. Je sais tout. Tu l'aimais sans lui en dire un mot. Mais tu l'as confié à un autre de qui je l'ai appris. Elle aussi t'aimait en secret; je viens de l'apprendre de sa bouche. Bref! l'aimes-tu?

AUGUSTE. Cher monsieur, je ne puis nier que j'adore mademoiselle Caroline, et il y aurait longtemps que je lui aurais fait l'aveu de ma passion, si un obstacle insurmontable ne se fût rencontré entre elle et moi.

DELORVAL. Mais quel est-il donc, cet obstacle?

AUGUSTE. Mademoiselle votre nièce est riche... et moi... je suis....

DELORVAL. Ouf! l'argent! Ah ça! ne me parle plus d'obstacles, entends-tu? Ecoute. Depuis nombre d'années que tu es dans mon emploi, je n'ai pu m'empêcher de remarquer, d'admirer ta conduite régulière, ton zèle, ton honnêteté, ton amour de l'honneur, en un mot. Je t'en fais mes éloges les plus sincères, et c'est avec le plus vif plaisir que je trouve en toi un moyen de rendre ma nièce heureuse. Je veux donc que tu en fasses ton épouse. Es-tu content?

AUGUSTE. Ah! monsieur, comment pourrai-je vous rendre le bien que vous me faites. C'est mon désir qu'elle le devienne. Je regrette seulement de n'être peut-être pas digne d'une telle épouse.

DELORVAL. Tet! tet! tet! à mardi prochain les noces. Ainsi tu n'as qu'à faire tes préparatifs.

AUGUSTE. Je vous obéis, monsieur. *(Il sort.)*

SCÈNE X.

DELORVAL, *(regardant à sa montre.)* Mais que fait donc Bellire, ce matin? Il me semble qu'il retarde bien. L'ennui commence à me gagner. C'est singulier cela que je ne me réjouis jamais, quand il n'est pas ici. Il est si aimable!.... Quoiqu'un peu sur l'âge, comme je me le laisse dire quelque fois, cela ne m'empêche pas d'aimer les jeunes gens et la gaité. D'ailleurs il m'est si dévoué, si sincère dans son amitié que je ne puis.... en un mot que je ne puis me passer de lui. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

BELLIRE. Ah! ah! voilà le bonhomme qui entre dans son cabinet... Il ne m'a pas vu. Je ne sais pas s'il a pensé à la donation, le vieil imbécile. Avec la donation je me passerai bien de la nièce, moi, d'autant plus qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement, et qu'elle m'a même défendu de lui adresser un seul mot. Mais s'il allait passer l'acte en

faveur d'un autre que moi,... en faveur d'Auguste Richard, son commis, par exemple, il a la plus grande estime pour lui; il est vrai qu'Auguste le mérite... Oh! non; cela ne se peut pas... Pourtant j'aimerais à le voir loin d'ici... Allons, avec du courage, de la persévérance, et surtout de l'effronterie on vient à bout de tout. Ah! tiens, j'y pense, là; la partie de plaisir de demain... et moi qui n'ai ni voiture, ni chevaux, et qui n'en ai jamais eu! Oh! le bonhomme est un homme bon... Mais le voici. Allons! il faut rire, pour le mettre d'humeur.

Scène XII.

BELLIRE, DELORVAL.

BELLIRE, *(riant.)* Ah! ah! ah! etc.

DELORVAL. Ce cher ami! ce cher Bellire! *(Il lui presse la main.)*

BELLIRE, *(riant toujours.)* Ah! ah! ah! etc.

DELORVAL. Ma foi, la maladie me gagne. *(Ils rient tous deux.)*

BELLIRE, *(riant toujours.)* Ah! ah! ah!

DELORVAL. Mais qu'a-t-il donc encore ce matin?

BELLIRE. Une farce, mon cher, une farce, ah! ah! ah!

DELORVAL. Ah! bien! mais tu vas me raconter cela. j'espère.

BELLIRE. Oui, oui, je vous en ferai part,... Mais comment se porte mon cher ami, mon meilleur ami, l'ami pour lequel je donnerais ma vie, s'il le fallait! *(Ils se donnent la main. Delorval prend un air riant.)* Que je suis aise de vous voir encore ce matin tout radieux, tout sautillant, tout jeune! Sur mon honneur l'âge n'a aucun pouvoir sur vous; c'est sans flatterie. *(Ils s'asseyent à chaque bout de la table.)*

DELORVAL. L'âge, dis-tu? mais je ne suis pas si vieux, Bellire. J'ai eu soixante... soixante... et... quatre... la veille de la St. Jean-Baptiste. Tu n'appelles pas cela un vieillard, sûrement, soixante-et-quatre.

BELLIRE. Du tout, cher ami. Ce que je veux dire, c'est

qu'on ne vous donnerait jamais cet âge-là. Le plus rusé physionomiste s'y tromperait. Pour ma part, je ne vois en vous qu'un homme dans la vigueur de l'âge.

DELORVAL. Je te crois, Bellire. Bien! nonobstant tout cela, il y en a qui s'obstinent à me traiter du nom de vieillard! N'est-ce pas horrible? hein? vieillard!

BELLIRE, *(riant.)* Ah! ah! ah! etc.

DELORVAL. Comment! tu ne le crois pas?

BELLIRE. Je ris de la farce.

DELORVAL. Vieillard! Bellire.

BELLIRE. Ce sont des cruches que ces personnes-là. Ce n'est pas l'âge qui fait le vieillard, monsieur Delorval, ce n'est point l'âge, soyez-en sûr, c'est... *(à part)* Diable m'emporte si je sais quoi dire. *(haut)* Voyez-vous, monsieur Delorval, un jeune homme peut être un vieillard; vous n'avez pas l'air d'un vieillard, donc vous n'êtes pas un vieillard. Voilà ce que c'est que de raisonner. Ces gens-là n'ont pas appris leur logique, voyez-vous.

DELORVAL, *(à part.)* Il a de l'esprit, le coquin!

BELLIRE. Mais je n'ai pas le plaisir de voir mademoiselle votre nièce, ce matin, j'ose espérer qu'elle est en bonne santé.

DELORVAL. Mieux que jamais, mon cher.

BELLIRE. J'en suis ravi. *(Il songe.)*

DELORVAL, *(après quelques moments.)* Mais qu'as-tu donc, Bellire? tu me parais rêveur.

BELLIRE. Bien! oui, j'ai quelque chose qui me tabaruste l'esprit, voyez-vous, mon cher monsieur Delorval, plusieurs de mes amis font demain une partie de plaisir au Lac Calvaire... Vous connaissez l'endroit?

DELORVAL. Si je le connais?

BELLIRE. Délicieux, n'est-ce pas? Eh bien! je suis des leurs...

DELORVAL. Mais il n'y a là rien de si chagrinant, Bellire.

BELLIRE. Vous allez voir. Imaginez-vous que l'autre jour, mon gris-pommelé, qui est fougueux comme tous les

diables, a pris l'épouvante, et ma voiture a été brisée, fracassée de telle manière qu'il m'est impossible d'en faire aucune chose.

DELORVAL. Eh mon Dieu! n'est-ce que cela? Est-ce que je n'en ai pas, moi, de voiture? Et que diantre ne parlais-tu? Ma voiture t'appartient comme à moi. Tout ce que je possède est à ton service. Voyez donc, tiens, tiens, il se chagrinait pour une bagatelle. Je t'enverrai ma voiture et mes deux chevaux, demain matin, à l'heure que tu voudras.

BELLIRE. Cher Delorval! vous êtes trop bon, vraiment. Vous allez peut-être penser que je parlais à dessein...mais...

DELORVAL. Tiens, en voilà une idée!

BELLIRE. Au contraire, allez; *(riant,)* ah! ah! ah! cette maudite farce ne peut pas me sortir de la tête.

DELORVAL. Bon! je te vois rire, eh bien! je suis content, car c'est une marque que tu l'es aussi.

BELLIRE. Je le serais encore plus, si je savais que vous eussiez pensé à ce dont je vous entretiens depuis quelque temps.

DELORVAL. J'y ai songé, Bellire.

BELLIRE. Voyez-vous, mon cher monsieur Delorval, ce n'est que dans votre intérêt que je vous donne un tel conseil. Vous savez vous-même que, bien que l'apparence soit en votre faveur, comme je vous le disais il y a un instant, vous n'êtes pas toujours jeune, je veux dire que vous ne pouvez pas vaquer avec autant d'activité qu'un jeune homme aux diverses affaires qui vous requièrent personnellement, outre que quand on est riche on ne peut être exempt d'inquiétudes, cela vous le savez.

DELORVAL. C'est vrai.

BELLIRE. Donc, comme je vous ai déjà dit, une donation en faveur de quelque personne, de quelque ami... car vous comprenez qu'il faudrait que ce fût un véritable ami sur lequel vous puissiez compter.... une donation en sa faveur, dis-je, serait votre affaire. Vous vous trouveriez alors exempt

de toute inquiétude, de tout trouble. Les soins les plus assidus vous seraient donnés par des domestiques zélés, fidèles, et surtout honnêtes,—un cercle d'amis de votre choix vous ferait passer agréablement chaque jour, où vous n'iriez pas faire quelque petite excursion de plaisir. En un mot, vous jouiriez exactement des mêmes avantages que ceux dont vous jouissez maintenant, moins le trouble et les inquiétudes, comme je viens de vous dire, et ce n'est pas peu dire.

DELORVAL. Je t'ai mille obligations, mon cher Bellire, pour tes bons avis. Après de sérieuses réflexions, je me suis enfin décidé à les suivre; car vois-tu, Bellire, comme tu viens justement de me le faire observer, je m'aperçois que les affaires commencent à me fatiguer.

BELLIRE. Et voilà ce que je voudrais vous éviter; la fatigue: elle pourrait vous être funeste à votre âge; non pas que je vous considère comme un vieillard, mais vous n'êtes pas toujours un jeune homme.

DELORVAL. C'est cela. Je vais donc faire donation entre vifs de tous mes biens, Bellire.

BELLIRE. Comme je prends part à tout ce qui vous intéresse, mon cher monsieur Delorval, pourrais-je, sans indiscrétion, savoir le nom de la personne en faveur de laquelle la donation va être passée?

DELORVAL. C'est un ami, c'est un jeune homme en qui j'ai la plus grande confiance. Il n'est pas loin d'ici. Voyons, je te le donne en quatre. Je suis certain que tu approuveras mon choix.

BELLIRE. Que sais-je, moi? c'est peut-être ce grand musicien qui préfère une gigue à un opéra de Rossini, et que je vis l'autre jour ici?... Il ne ferait que vous faire sauter... vos écus dans sa cassette.

DELORVAL. Ce n'est pas cela.

BELLIRE. Oh! je parie que c'est ce petit médecin qui, pour arracher une dent, en fait sauter trois ou quatre avec un morceau de la machoire, pour être plus sûr de son coup. Vous ne vivriez pas longtemps avec lui par exemple.

DELORVAL, *(riant.)* Ah! ah! ah! Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. Comment tu ne devines pas? Je te dis qu'il n'est pas loin d'ici. C'est...?

BELLIRE. Ma foi! je ne sais pas. *(à part,)* Enfin m'y voilà.

DELORVAL. Auguste Richard. *(Ils se lèvent. Bellire très surpris.)* Vois-tu, c'est un jeune homme sur la probité et l'honneur duquel je peux compter. D'ailleurs il doit bientôt être mon neveu, et c'est surtout cette dernière raison qui m'a porté à passer la donation en sa faveur. Sans cela, mon cher Bellire, tu peux être persuadé que nul autre que toi n'aurait été le donataire. Mais tu ne seras pas oublié, et j'aurai soin de faire insérer une clause en ta faveur. Hein? n'est-ce pas bien comme cela?

BELLIRE. Auguste!

DELORVAL. Oui, Auguste, mon premier commis. N'avais-je pas raison de te dire qu'il n'était pas loin? En bas, au comptoir.

BELLIRE. Auguste!

DELORVAL. Oui, Auguste. Comment? est-ce que tu n'approuverais pas mon choix.

BELLIRE. Auguste! monsieur Delorval! Est-il revenu tard ce matin?

DELORVAL. Comment tard?

BELLIRE. Eh bien! oui; c'est que, voyez-vous... mais non... je n'en ferai rien,... je déteste la médisance.

DELORVAL. Que veux-tu dire?

BELLIRE. Voyez-vous, il a été vu dans un certain lieu...

DELORVAL, *(se fâchant.)* Auguste?

BELLIRE. Oui; monsieur Auguste, votre commis.

DELORVAL. Dans un certain lieu, dis-tu? Et quel est ce lieu?

BELLIRE. Oh!... c'est.... mais non.... c'est tout-à-fait contre mon caractère, que de me mêler des affaires des autres; à moins qu'on ne soit, comme vous, cher Delorval, une personne au bonheur de laquelle je m'intéresse.

DELORVAL. C'est pourquoi, Bellire, tu dois me communiquer tout ce que tu sais sur son compte. Je te prie de le faire. Dans quel lieu a-t-il été vu?

BELLIRE. Puisqu'il faut le dire, c'est dans une certaine hôtellerie, rue Champlain. Il paraît qu'il est bien connu dans ce quartier-là. On l'appelle l'hypocrite, par son aptitude extraordinaire à feindre la vertu en présence de... Mais le mot hypocrite dit tout... Malheureusement il a un autre nom.

DELORVAL. Quel est-il? Vite.

BELLIRE. Oh! cela ne me regarde pas, moi; pourquoi le dirais-je?

DELORVAL. Mon petit Bellire, je t'en prie.

BELLIRE. Celui de libertin, débauché.

DELORVAL. Auguste! hypocrite! débauché! Mais qu'y faisait-il donc dans cette hôtellerie? Vite, mon petit Bellire.

BELLIRE. Oh!... que sais-je, moi?

DELORVAL. Allons, ne te fait donc pas tirer l'oreille.

BELLIRE. Eh! il faisait comme il a coutume de faire quand il y va.

DELORVAL. Il y est donc souvent?

BELLIRE. Tous les soirs, je crois.

DELORVAL. Oh! pour cela, Bellire, ça ne se peut pas, car j'en aurais connaissance.

BELLIRE. Je ne pourrais pas assurer qu'il y est tous les soirs, mais je sais bien qu'il y a passé toute la nuit dernière, en compagnie d'une demi-douzaine de jeunes *dandies* à face rubique et au nez royal.

DELORVAL. Et comment s'amusaient-ils?

BELLIRE. Oh! ils jouaient, buvaient, chantaient, criaient...

DELORVAL. Et lui?

BELLIRE. Il n'en cédait pas aux autres.

DELORVAL. Horrible! Quand était-ce cela?

BELLIRE. La nuit dernière.

DELORVAL. La nuit dernière? *(Il se frotte le front.)* Ça ne se peut pas; tu te trompes, Bellire. Auguste a passé toute la nuit entière à mettre quelques livres en ordre.

BELLIRE. Il faut donc que ce soit l'avant-dernière...... Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi !

DELORVAL, *(songeant.)* L'avant-dernière nuit !...... tu te trompes encore. Il est venu avec moi passer la nuit près du cercueil de ce pauvre défunt Biron.

BELLIRE. L'avant-dernière nuit ?

DELORVAL. L'avant-dernière nuit.

BELLIRE. Pensez bien... Vous pourriez vous tromper.

DELORVAL. Eh ! j'en suis certain... autant qu'on peut l'être... Mais dis-moi, Bellire, l'as-tu vu toi-même dans un tel lieu ?

BELLIRE. Si je l'y ai vu ?

DELORVAL. Oui.

BELLIRE. Moi-même ?

DELORVAL. Oui.

BELLIRE. Y songez-vous, mon cher Delorval ? Moi ! hanter de pareils lieux !... Non, je ne l'ai pas vu moi-même, mais je le tiens de très bonne part.

DELORVAL. Ah ! je vois. Il n'est pas coupable, Bellire, il n'est pas coupable, sois en sûr. On aura pris une autre personne pour lui, ou bien quelque ennemi fait courir ces faux bruits ; car, vois-tu, Auguste est un homme de bien, et il est rare qu'un homme de bien soit sans ennemis. Auguste a trop d'honneur pour se trouver dans la situation que tu viens de me décrire. C'est impossible, Bellire, il faudrait que je le visse de mes propres yeux.

BELLIRE. Comme vous voudrez, monsieur ; mais je sais que, pour ma part, soit dit entre nous, je n'aime pas fort la physionomie de cet homme-là, et je le crois aussi capable, avec tout l'honneur et la probité que vous lui accordez, de se trouver en grandiose compagnie dans une hôtellerie que de... *(hochant la tête.)*

DELORVAL. Ensuite.

BELLIRE. Mais à quoi servirait de le déclarer, si vous n'ajoutez aucune foi à ce que je vous dis. D'ailleurs cela ne me regarde pas.

DELORVAL. Est-ce quelque chose de bien sérieux ?

BELLIRE. Plus que vous ne pensez. Si ce cas-là était à votre connaissance, vous ne voudriez jamais voir Auguste.

DELORVAL. Oh ! bien, Bellire, ne badine pas, hein ? Ce sont des fariboles que tout cela. Si tu connaissais Auguste comme je le connais, tu serais loin d'ajouter foi à la moindre faute qu'on voudrait lui imputer.

BELLIRE. Vous pourriez peut-être bientôt le connaître encore mieux.

DELORVAL, *(riant.)* Ah ! ah ! ah ! ah ! le badin ! Tu te plais à me tourmenter, coquin. Finissons, tiens ! J'ai quelque chose à te communiquer. Si tu veux avoir la bonté de me suivre dans ma bibliothèque, je te ferai rire. *(Il sort.)*

SCÈNE XIII.

BELLIRE. Echoué ! complètement échoué ! Ah ! j'avais bien raison de le craindre, ce maudit Auguste. N'importe, un brave ne se décourage pas ; le bonhomme n'a pas encore vu ces deux papiers-ci. *(Il tire deux papiers de sa poche.)* J'ai bien fait de m'en munir.

SCÈNE XIV.

BELLIRE, SUSETTE.

SUSETTE. Monsieur Delorval vous attend, monsieur.

BELLIRE. J'y vais, la petite. *(Il sort.)*

SCÈNE XV.

SUSETTE. La p'tite ! le grossier ! la p'tite ! c'est dommage qu'y n'soit pas d'meuré encore eune minute ! J'l'y aurai démontré, moi, qu'y vaut mieux être petit par le physique que par le moral. Je n'sais bifre pas ; mais je n'puis m'empêcher de l'haïr de tout mon cœur, c'gibier-là. La p'tite, dit-y... Il a toujours quequ'épitaphe pareille à m'jeter par le nez.

SCÈNE XVI.

SUSETTE, CAROLINE.

CAROLINE. Eh bien ! Susette, qu'as-tu ? Tu me parais agitée.

SUSETTE. On le serait bien à moins. Quand on pense que ce manant de monsieur Bellire vient d'm'insulter fort injurieusement.

CAROLINE. Susette! Susette! Il faut parler avec plus de respect que cela des gens.

SUSETTE. Eh! qu'voulez-vous, mam'selle, c'est emportant de s'voir maltraiter de la façon.

CAROLINE. Que t'a-t-il donc fait?

SUSETTE. Y m'traite de p'tite! "La p'tite" dit-y...... L'aut'jour y m'app'lit ben sa p'tite nymphe...! Est-ce un nom, çà, à appliquer au personnel d'eune fille honnête!

CAROLINE, *(riant.)* Ah! ah! hi! hi!

Scène XVII.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE, *(un chapeau à la main, et saluant.)*

AUGUSTE. Je vous demande pardon, mademoiselle. Je voulais voir si monsieur votre oncle était ici. Je vois qu'il n'y est pas.

CAROLINE. Il est dans sa bibliothèque. Susette, va lui dire que monsieur Auguste voudrait le voir. *(Susette va pour sortir.)*

AUGUSTE. Du tout, du tout: il est peut-être occupé,—ce n'est rien de pressé.

Scène XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, NICODÊME.

NICODÊME, *(à Auguste.)* Monsieur, votre tailleur est en bas, avec vos habits de noces.

AUGUSTE. C'est bon, Nicodême; je descends tout de suite.

Scène XIX.

LES PRÉCÉDENTS, DELORVAL.

DELORVAL, *(furieux.)* Plus de mariage!... *(à Auguste.)* Et vous, monsieur l'imposteur, sortez, et de votre vie ne

paraissez devant mes yeux. Je ne badine pas cette fois. *(Surprise générale.)*

AUGUSTE. Mais, monsieur, vous voudrez bien au moins me dire ce qui peut m'attirer un pareil traitement.

DELORVAL. Sortez à l'instant! *(Tandis que Delorval et Auguste se retirent chacun de son côté, que Caroline s'assied de faiblesse, et que Nicodême et Susette demeurent dans l'attitude de la surprise, le rideau tombe.)*

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau on aperçoit Nicodême et Susette assis.)

NICODÊME. Eh! non, Susette; tu n'comprends pas l'affaire. Et voilà.

SUSETTE. Mais qu'veux-tu donc dire?

NICODÊME. Pourquoi qu'il l'a expulsé d'une si traîtresse de façon, sans rien vouloir lui faire connaître?

SUSETTE. Acoute-donc, Nico, pourquoi l'a-t-y chassé de c'te manière?

NICODÊME. Ah! tu sens la chose... bon! Tu l'ignores aussi, toi. Eh ben! moi, j'trouve c't'expulsation-là très inconvenante, et ça m'met l'âme tout-à-fait mélancolique, Susette, chasser monsieur Auguste! l'homme que tout l'monde estime...! et sans qu'on sache un mot de raison; ... C'est égarant pour ne pas dire mystérieux! Pour lors donc, c'que j'voulais t'mettre dans la volonté, l'voici... T'as la langue ben accrochée, toi...

SUSETTE. Ah! pour ça, Dieu merci, quand j'veux... J'ai t'appris la grammaire, va, Nico.

NICODÊME. Pour lors, moi, j'baragouine pas mal. Nous allons nous présenter en pardevant monsieur Delorval, et pis d'mander l'pardon d'monsieur Auguste. Sûrement qu'y nous refusera pas. Et voilà.

SUSETTE. J'y consens de tout mon cœur, Nico; mais crès-tu que j'réussissions favorablement?

NICODÈME. Mais c'est manifeste.

SUSETTE. Mais s'il avait des raisons pour le chasser?

NICODÈME. Mais quelles, Susette? est-ce dans la possibilité qu'il puisse en avoir contre un homme comme lui?

SUSETTE. Je n'le crès pas non plus et même j'pourrais l'jurer, que je pense.

NICODÈME. Pour lors donc, il faut, comme j'te dis, s'aventurer d'vant monsieur Delorval, en vis-à-vis de c't'affaire-là.

SUSETTE. Mais qui d'nous deux aura la parole? J'parlons-t-y ensemble.

NICODÈME. Tu f'ras l'harange, toi, et moi j'te sifflerai par-ci par-là, par endroits, tu sais; car tu n'es pas ignorante de connaître qu'la puissance d'une langue de femme, aidée d'quêques larmes... Tu sais pleurer.

SUSETTE. En v'la eune demande.

NICODÈME. Pour lors donc, que j'disais, en accompagnée d'sa langue et de ses larmes, la femme peut conquérir le plus grand conquérant. C'que l'on peut voir dans toutes les pages d'l'histoire ancienne, moderne et future. Mais l'voilà qui vient. T'nons-nous prêts. *(Ils se lèvent.)*

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DELORVAL.

DELORVAL, *(à part.)* La pauvre enfant!... Elle en mourra peut-être. *(Nicodème et Susette s'avancent respectueusement au-devant de Delorval.)*

NICODÈME, *(à Susette, à demi-bas, et la poussant doucement.)* Commence.

SUSETTE, *(de même.)* Commence le premier.

NICODÈME, *(de même.)* Eh! non! l'pouvoir d'la femme.

SUSETTE, *(de même.)* Je n'peux pas pleurer.

NICODÈME. Eh bien! parle.

DELORVAL. Allons, que voulez-vous, mes enfants? car je soupçonne que vous avez quelque chose à me communiquer.

NICODÊME, Juste, notre bon bourgeois. Pour lors, c'est une affaire des plus saignantes... Vous... Vous allez voir... Voyez-vous... Et voilà. (*à Susette*,) Mais parle donc, toi.

DELORVAL. Oh ! je devine. C'est au sujet de votre union future. Mariez-vous, mes enfants, mariez-vous aussitôt qu'il vous plaira. Vous vous aimez, je le sais... et j'espère que Susette n'aura pas pour époux un imposteur tel que cet Auguste.

NICODÊME et SUSETTE, (*ensemble.*) Lui, imposteur !

NICODÊME. Eh ! c'est de lui que nous voulions vous parler.

DELORVAL. De ce monstre-là ?

NICODÊME. Oh ! cher maître, c'titre-là n'lui va pas très certainement. Voyez-vous, j'donnerais d'mon sang pour monsieur Auguste, et ça m'fait du mal au cœur de l'entendre nommer à l'instar de c'nom-là. Pour lors j'me suis dit, et j'ai ensuite dit à Susette : " Monsieur Delorval est un homme bon, juste, généreux.... adressons-nous à lui, d'mandons-lui qu'y pardonne à monsieur Auguste s'il le croit coupable." Susette n'a pas hésité. Et voilà.

SUSETTE. Oui, monsieur, j'vous supplions d'y bailler sa grâce, et de le faire rappeler. Soyais-en sûr, monsieur Auguste est innocent comme l'enfant qui voit le jour pour la première fois d'sa vie.

DELORVAL. Lui, innocent ! Ah ! mes enfants, que vous êtes loin de comprendre ce qu'il est ! J'ai les preuves les plus convaincantes du contraire.

SUSETTE. C'pendant, monsieur, d'pis quinze ans qu'y vous sert, vous n'vous avais jamais aperçu qu'il avait commis la moindre faute, en n'faisant pas ben.

DELORVAL. C'est vrai.

SUSETTE. Jamais on n'vous a mal parlé d'lui.

DELORVAL. Au contraire, on ne m'en a toujours fait que des éloges.

NICODÊME. Pour lors vous voyez ben, notre bon bourgeois, qu'y n'peut s'être avisé de s'plonger tout-à-coup

dans l'vice, comme un désespéré qu'est au désespoir. Et moi-même j'étais votre domestique, avant qu'y fût à votre emploi :—Est-ce dans la possibilité du possible que j'n'aurais pas espionné quelque défaut en lui, s'il en eût eu? Ah! ciel des cieux! le meilleur humain qu'on puisse trouver sur toute la terre de l'univers.

SUSETTE. Oh! que si vous connaissiais tout l'bien qu'y dit d'vous!... Oh! qu'si vous saviais comme y vous aime!...

NICODÈME. Et puis, notre cher maître, une suggestion de ma cervelle, (*il se touche le front*,) admettons qu'il ait commis une faute, (ce que je ne croirai jamais), pourquoi n'lui pardonneriez-vous pour une fois, s'il promettait de n'plus récidiver?

DELORVAL. Impossible! la faute qu'il a commise ne peut se pardonner. Je sais, mes enfants, que votre motif est bon: vous le croyez innocent; je ne vous fais pas un crime de ce que vous intercédiez pour lui; mais moi, voyez-vous, je suis convaincu de sa culpabilité. Il m'a fallu, je vous l'avoue, faire un grand effort pour agir comme je l'ai fait envers lui, mais il le fallait.

NICODÈME et SUSETTE, (*ensemble, se jetant aux genoux de Delorval.*) NIC. Oh! not' bon bourgeois!... SUS. Oh! monsieur!...

DELORVAL. C'est inutile. Susette, dis à Caroline que son oncle désire la voir. (*Ils se lèvent, et Susette sort.*)

SCÈNE III.

DELORVAL, NICODÈME.

NICODÈME, (*s'en allant.*) Pauvre monsieur Auguste! j'sus sûr que l'chagrin l'conduira au tomb'reau. Et voilà. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DELORVAL, (*Il tire des papiers de la poche de son habit.*) Les voilà les papiers accusateurs.

SCÈNE V.

DELORVAL, CAROLINE.

DELORVAL. Viens, ma petite Caroline. Je t'ai promis de te dévoiler le secret qui me l'a fait congédier. Je vais tenir ma promesse; mais il faut qu'à ton tour tu jures de n'en souffler mot à qui que ce soit... pas une syllabe directement ou indirectement.

CAROLINE. Je vous le jure, mon oncle.

DELORVAL, (*lui donnant un papier.*) Tiens, lis. (*Caroline lit tout bas.*) Mais tu trembles!... (*Caroline fait un mouvement de faiblesse. Delorval la fait asseoir et s'assied lui-même.*) Vois-tu?... Il a déjà une épouse, et il t'aurait épousée.

CAROLINE. Mon oncle, permettez-moi de vous dire que je n'en crois rien.

DELORVAL, (*reprenant le papier qu'il avait donné à Caroline.*) Mais ne voilà-t-il pas un extrait du regître des mariages de St. Auban?

CAROLINE. L'écrit est peut-être forgé.

DELORVAL. Je connais la signature aussi bien que la mienne. Le vieux curé de St. Auban était un de mes compagnons de classe. Ainsi plus de doute. (*Lui montrant le papier.*) Tu vois la date du mariage? le 20 septembre 1841. Exactement lorsqu'il passa à St. Auban pour mes affaires. Et pour te convaincre que cette épouse est encore bien pleine de vie, voici une lettre de sa main, datée du 8 du courant, nous sommes au 16, par laquelle elle demande des secours d'argent, vu qu'elle manque de tout. Ce qui confirme l'énoncé de cette lettre, c'est que je l'ai plus d'une fois surpris à envelopper des billets de banque dans des lettres qu'il venait d'écrire. Le fourbe!

CAROLINE. Oh! mon oncle.

DELORVAL. Je te demande pardon, mon enfant; je ne prononcerai plus ce nom devant toi.

CAROLINE. Mais cette lettre... et cet extrait... comment se fait-il que vous en soyez en possession?

DELORVAL. Ecoute, ma nièce... c'est la lettre qui m'a fait toucher l'extrait. Voici comment. Un de mes amis que tu me permettras bien de nommer, monsieur Bellire, ayant trouvé la lettre dans un des passages, et voyant qu'elle était décachetée, s'avisa de la lire. Il y avait peut-être peu de délicatesse dans cet acte, mais voici en quoi il en montra beaucoup. Tout autre que lui serait accouru triomphant me montrer la lettre, surtout quand elle inculpait un rival. Mais admire sa générosité... Il garde le silence, jusqu'à ce qu'il voit le danger; et, dans l'intervalle, il se rend à St. Auban d'où il rapporte l'extrait... hein?... Il doit même m'introduire un de ses amis de St. Auban, qui connaît très bien l'épouse d'Auguste. N'admires-tu pas la délicatesse de mon ami Bellire? Ce n'est qu'au dernier moment qu'il me fait voir ces papiers. Que de grâces, que d'obligations ne lui devons-nous pas tous deux!...

CAROLINE, *(se levant.)* Je ne suis pas de votre opinion, mon oncle... Ah! que je suis lasse!... J'ai un mal de tête affreux...

DELORVAL, *(la reconduisant en la soutenant.)* Va te reposer, mon enfant, va te reposer. *(Elle sort.)*

Scène VI.

DELORVAL. Ouf! je ne sais, mais il me semble que je ne suis pas aussi bien qu'auparavant.

Scène VII.

DELORVAL, BELLIRE.

DELORVAL, *(à part.)* Mais voici Bellire. *(à Bellire,)* Que d'obligations ne t'ai-je pas, mon cher Bellire!... *(Il lui serre la main.)* Je ne pourrai jamais...

BELLIRE. Du tout, du tout, mon cher Delorval: le devoir, ma conscience m'y obligeaient. Je vous jure qu'il m'en a coûté de dévoiler cette affaire. Voyez-vous, je savais qu'Auguste en souffrirait, et la pensée que je serais peut-être l'instrument de sa disgrâce était pour moi un vrai martyre. Mais le devoir avant tout, surtout quand un ami est concerné.

DELORVAL. Généreux jeune homme!...

BELLIRE. Je suis vraiment fâché pour Auguste.

DELORVAL. Ne prononce plus son nom, je t'en conjure. Ah! je vois que ce que tu me disais ce matin n'est malheureusement que trop vrai. Il peut être libertin, il peut être joueur, s'il est hypocrite... Mais parlons d'autre chose... Cher ami, j'ai pensé à toi depuis ce matin. Je te consens une donation de tous mes biens... mais une chose...

BELLIRE. Mais, monsieur.

DELORVAL. Non, non, point de refus; tu n'as qu'à te transporter chez mon notaire, et le prier de dresser l'acte au plus tôt. Une chose, par exemple...

BELLIRE. Mais vos bontés, monsieur Delorval...

DELORVAL. Ah ça! pas de compliments! c'est résolu. Une chose par exemple que je voudrais te recommander, ce serait de faire insérer une clause en faveur de Caroline. La pauvre enfant! bien qu'elle ne soit que ma nièce, j'ai pour elle l'estime et l'amitié que je porterais à ma propre fille. Ainsi je ne voudrais pas qu'elle fût oubliée.

BELLIRE. Oh! comme de juste.

DELORVAL. Bon! cours chez le notaire, mon petit Bellire. J'ai hâte de voir cette affaire terminée.

BELLIRE. Puisque vous le voulez. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

DELORVAL. Ce qui me chagrine, c'est la promesse que j'ai faite à Auguste de ne lui pas dire la cause de son expulsion. C'est bien tyrannique de se voir condamner sans pouvoir être entendu. Il est vrai que cela se voit assez souvent de nos jours, mais je ne puis m'habituer à ce mode, moi.

SCÈNE IX.

DELORVAL, SUSETTE.

DELORVAL. Eh bien! ma Susette, que désires-tu?

SUSETTE, *(d'un air chagrin.)* Mam'selle Car'line.

DELORVAL. Caroline?

SUSETTE. Oui... mam'selle Car'line, monsieur... all ne fait qu'pleurer, qu'c'en est tout-à-fait larmoyant!... Et pis c'est c'tyran, ce Sydenham de Bellire qu'est la cause de tout ça.

DELORVAL. Allons, allons! Susette!

SUSETTE. Oh! mille pardons! j'veux dire c'charmant jeune homme, au front sentimental, philosophique... votre cher, votre tendre ami... monsieur Bellire, en un mot... qu'c'est lui, dis-je, qu'est la cause qu'ma pauvre maîtresse mourra p'têtre de chagrin... Un aimable jeune homme, en vérité!... (*à part,*) la p'tite, hein?

DELORVAL. Mais Susette, je te trouve un peu loquace. Que veux-tu donc dire?

SUSETTE. Ah! cher monsieur... ça m'chagrin'rait d'vous déplaire... J'étais émue, voyez-vous... J'veux dire qu'j'ai deviné, moi, qui a fait chasser monsieur Auguste.

DELORVAL. Et qui l'a fait chasser?

SUSETTE. Monsieur Bellire.

DELORVAL, (*très surpris.*) Mais qui te porte à le croire?

SUSETTE. C'que j'connais de son caractère.

DELORVAL. (*riant.*) Ah! ah! ah! mais que connais-tu de son caractère, ma Susette, hein?

SUSETTE. J'en connais assais, monsieur; mais j'me contenterai d'vous dire que, sans être vue, j'y entends souvent débiter ben des choses sur vot'compte. Ça m'tracasse l'âme d'vous voir maltraiter de la façon. J'enrage, j'sus près d'paraître, d'y chanter pouille, et d'courir vous en avertir; mais j'réfléchis qu'il est votre ami... vous n'me croiriais p'têtre pas, et j'sus ben certaine qu'y s'en r'tirerait mieux qu'moi... mais pusque je m'sus lancée dans la déclaration, j'vous dis qu'votre ami est un faux ami, et, à c'que j'crès, c'est pas vous qu'avais chassé monsieur Auguste, mais ben votre cher ami.

DELORVAL. Mais que viens-tu me conter là, Susette!... Bien des choses, dis-tu?... Et que disait-il?

SUSETTE. Y vous traitait d'vieil imbécile, d'vieille bête, d'vieux capricieux. Y disait qu'y vous f'sait accroire tout c'qu'y voulait... et pis mille autres noms... c'qui m'choquait le plus, c'est que tout aussitôt y vous f'sait des amitiés que toute autre que moi aurait crues la vérité réelle.

DELORVAL. Bellire disait cela?

SUSETTE. Oui, monsieur Bellire.

DELORVAL. Et quand cela?

SUSETTE. L'autre jour, lorsqu'y vint avec c'vieux jeune homme de dandy, qui porte perruque.

DELORVAL. Ce n'est pas possible, Susette... tu radotes... Bellire!... parler contre moi!... Tet! tet! tet!

SUSETTE. Bon! bon! vous vous gaussais d'moi... mais vous aurais p'têtre occasion d'me craire, dans peu. (*à part,*) C'te chare d'moiselle Car'line! (*haut,*) S'y vous plait, monsieur, ayais donc la bonté d'aller consoler ma maîtresse.

DELORVAL. J'y vais, j'y vais. (*à part, en s'en allant,*) Vieil imbécile! vieille bête! (*Il sort.*)

SCÈNE X.

SUSETTE. Y n'me crèt pas, et c'est pourtant la pure vérité qu'j'y dis là. Quiens, le v'là l'monstre;... en compagnie d'un d'ses semblables que j'suppose.

SCÈNE XI.

SUSETTE, BELLIRE, MARTEL.

BELLIRE. Eh bien! la petite.

SUSETTE, (*fâchée.*) Monsieur... s'y vous plait...

MARTEL. Voilà une charmante petite, ma foi... Quel est son nom, Bellire.

BELLIRE. Susette.

MARTEL. Sucette?

BELLIRE. Ou Sucette, comme tu voudras, Martel.

SUSETTE, (*fâchée.*) Messieurs, je n'souffrirai pas...

BELLIRE, (*l'interrompant.*) Monsieur Delorval est-il sorti Susette?

SUSETTE, (*d'un air boudeur.*) Non, monsieur.

BELLIRE. Où est-il?

SUSETTE, (*de même.*) Chez mam'selle Car'line.

BELLIRE. Dis-lui donc que je suis ici avec le monsieur que je devais lui présenter.

SUSETTE, (*de même, et s'en allant.*) Oui, monsieur.

BELLIRE. Hâte-toi, la petite.

SUSETTE, (*se détournant et d'un air fâché.*) Monsieur.

BELLIRE. Voyons, cours donc. (*Susette sort.*)

SCÈNE XII.

BELLIRE, MARTEL, (*se promenant.*)

BELLIRE. Ces diables de notaires nous remettent toujours.. Comme je disais donc, le bonhomme est un vieil imbécile qui croit tout. Pourtant je l'ai trouvé un peu incrédule ce matin quand je lui ai fait le mensonge sur le compte du pauvre Auguste. Mais les papiers, mon cher, cela a réussi à merveille, comme je t'ai dit. (*Susette sort doucement de la coulisse à gauche, et écoute, tandis que Bellire et Martel s'en vont vers la droite.*) J'en fais ce que je veux, moi. (*Elle se retire.*) Mais il faut savoir s'y prendre, par exemple; il ne faut pas lui donner l'épithète de vieillard: il la hait comme tous les diables; il est vrai qu'il s'accorde en cela avec tous les vieux, et surtout les vieilles. Il faut faire l'aimable, rire, raconter des anecdotes qui n'ont jamais eu lieu. Avec cela on obtient tout de lui. D'ailleurs...

MARTEL. Mais, Bellire, excuse si je t'interromps... Ce qui m'étonne un peu, c'est qu'il ait congédié si promptement son commis auquel tu me disais qu'il était si attaché, et qu'il employait depuis un si grand nombre d'années. Il me semble qu'il aurait dû attendre, prendre des informations, etc.

BELLIRE. L'honneur, Martel, l'honneur est un dieu pour lui... et cet extrait et cette lettre...

MARTEL, (*riant.*) Ah! ah! ah! Eh bien! tu vois, Bellire, qu'il est bon de conserver les lettres.

BELLIRE. J'en suis convaincu plus que jamais en ce mo-

ment. Ma foi, sans ton aide, je ne sais comment je m'y serais pris pour faire consentir le bonhomme.

MARTEL. Moi, je n'en perds aucune, je t'assure. Aussi puis-je te certifier que je peux contrefaire au parfait les signatures de plus de cinquante des premiers marchands de cette ville. Cela sert dans l'occasion.

BELLIRE, (*riant.*) Ah! ah! ah! je vois que tu n'es pas novice, après avoir été témoin du succès qui vient de couronner l'emploi que tu as fait des lettres du vieux curé de St. Auban. As-tu été longtemps précepteur dans cette paroisse.

MARTEL. Quelques mois, seulement. Oh! ça ne payait pas. Vive la ville, toujours, pour les intrigues!

BELLIRE. Il t'écrivait souvent?

MARTEL. Toutes les semaines.

BELLIRE. Mais combien de temps as-tu mis à forger la signature de l'épouse de monsieur Auguste Richard, l'ex-commis de notre bonhomme?

MARTEL, (*riant.*) Ah! ah! ah! une femme qui n'a jamais existé!... mais écoute donc, Bellire, peux-tu compter sur le silence du bonhomme? car tu comprends que l'affaire serait un peu sinistre, si Auguste apprenait la nouvelle d'un mariage qui n'a jamais existé. Voyant que c'est la cause de son malheur, il ne resterait pas tranquille, sois-en sûr.

BELLIRE. Oh! je ne crains rien de ce côté-là. Il m'a juré qu'il ne montrerait les papiers qu'à sa nièce, et je viens de te dire que l'honneur est son dieu. Il gardera le secret, c'est certain.

MARTEL. Mais sa nièce? elle est femme, tu sais.

BELLIRE. Elle, dire un mot contre l'honneur de son cher Auguste!

MARTEL. Oh! tu as raison, ça ne se peut pas. Mais si le bonhomme prenait des informations... S'il s'avisait d'écrire au curé de St. Auban, par exemple?

BELLIRE. Impossible! il me croit plus que lui-même, et la lettre eût suffi;... mais il était plus sûr d'y joindre l'extrait.

MARTEL. Impossible, dis-tu? c'est très possible, Bellire. Il pourrait survenir des soupçons au bonhomme... il pourrait écrire. Alors que ferais-tu?

BELLIRE. Ma foi, je ne sais; il y en a qui s'introduiraient la gueule d'un pistolet dans l'oreille, et puis paf! tout est fini. Pourquoi n'en ferais-je pas autant? Voltaire a dit:

" Quand on a tout perdu, quand on a plus d'espoir,
" La vie est un opprobe, et la mort un devoir."

MARTEL. Eh bien! moi, je préfèrerais l'opinion de Racine, fils:

" Lâche qui veut mourir,
" Courageux qui peut vivre."

Et j'irais voir les Yankées.

BELLIRE. Tiens, le mignon... si l'on te donnait le temps de faire le voyage...?

MARTEL. Oh! sans doute... c'est une de mes conditions: (*Ils rient tous deux*,) ah! ah! ah!

BELLIRE. Badinage à part, ce serait épineux. Mais laissons-là ce sujet; ne pensons qu'au présent. D'ailleurs, comme je t'ai dit, je vais te présenter au bonhomme Delorval. Tu auras vu madame Auguste Richard... elle t'aura fracassé le tympan par ses plaintes contre son mari. Tu lui peindras ses yeux, ses...

MARTEL. Comment seront ses yeux?

BELLIRE. Des yeux de femme, quoi!... Sûrement que le bonhomme ne s'avisera pas de douter, après tant de preuves.

MARTEL. Très bien. Oh! je m'acquitterai de mon rôle.

BELLIRE. Je n'en doute nullement, après avoir vu le préambule. Pour ma part je serai fidèle à ma promesse, et, aussitôt que les signatures auront été apposées à la donation, tu toucheras le montant dû pour ton trouble.

MARTEL. Eh! je l'espère bien.

Scène XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SUSETTE.

SUSETTE. Monsieur Delorval, messieurs, vous prie de l'excuser, s'y n'peut pas vous voir en c'moment; mais si

monsieur Bellire veut ben avoir la bonté de r'venir, dans quêques minutes avec l'notaire et l'blanc de la donation, y s'ra à son service.

BELLIRE. Oh! oh! qu'a-t-il donc, le bonhomme?

MARTEL. Quelque rhumatisme.

BELLIRE, (*regardant à sa montre.*) Diable! il se fait tard. Courons chez le notaire. Viens, Martel. (*Il le prend par le bras. Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

SUSETTE, (*se frappant dans les mains, et toute joyeuse.*) Bravo! bravo! bravissimo! Nicodême! Nicodême! accours donc vite... j'me meurs... de plaisir.

SCÈNE XV.

SUSETTE, NICODÊME, (*accourant en mangeant.*)

NICODÊME. Que diable de vacarne nous cries-tu donc, toi? Est-ce qu'on dérange comme ça un homme, quand il s'conforme aux règlements d'la nature qui disent: "Faut avaler pour respirer."

SUSETTE. Accoute... j'vas tout t'raconter... N'mange pas, tu n'entendras pas ben... J'ai réussi, Nicodême, oui, j'ai réussi.

NICODÊME, (*mangeant.*) Comment? tu as réussi.

SUSETTE. Oui... y n'voulait pas.

NICODÊME, (*de même.*) Y n'voulait pas?

SUSETTE. Eh! non, j'ai été obligé de l'pousser.

NICODÊME, (*de même.*) Tu l'as poussé?

SUSETTE. Eh! oui, nigaud.

NICODÊME. Pour lors, nigaude, et voilà: mot pour mot.

SUSETTE. Y va r'venir... je l'r'verrons.

NICODÊME. Et qui?

SUSETTE. Lui!... Ah! qu't'as l'entendement plombé!... A quoi sert de t'raconter les choses? tu n'comprends pas plus qu'eune bouteille.

NICODÊME Ah! là, tu as raison... quand j'ai bu ma

bouteille, c'est bien rare que j'en boive deux ou trois autres.

SUSETTE. Oui, y va r'venir.. Ah! mon cœur! mon cœur!.. Dieu! qu'y saute! (*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XVI.

NICODÊME, (*regardant du côté par où est sortie Susette.*) Est-ce tout c'que tu as à m'exposer?... Ça valait bien la peine de m'faire déguerpir de la table!... Elle d'vient folle comme une furieuse, que j'crois... "Réussi,..." "il ne voulait pas..." "elle l'a poussé..." "il va revenir..." Jolie histoire, sûrement!... Pour lors ça s'comprendrait assez, si c'était intelligible, mais j'défie bien l'plus gros juge-en-chef d'en interpréter une syllabe, quand bien même il f'rait la moue... Mais voilà notre bourgeois. Il faut que j'lui donne le billet. (*Il tire un billet de la poche de son habit, et y met ce qui lui reste de manger.*)

SCÈNE XVII.

NICODÊME, DELORVAL, (*une lettre à la main.*)

DELORVAL. Nicodême, j'ai besoin de toi; il faut que tu me rendes un service.

NICODÊME. Cher maître, quand le devoir ne m'attacherait pas, ce s'rait mon plus grand plaisir que d'vous rendre aucune manière de service; quand ce s'rait pour aller à l'extrémité du pôle d'la zone terrible.

DELORVAL. Il faut que tu tâches de découvrir où s'est réfugié Auguste. Je désirerais lui faire remettre ce billet.

NICODÊME, (*sautant de joie.*) Monsieur Auguste?

DELORVAL. Oui.

NICODÊME. Votre commis?... Eh! j'sais où il est.

DELORVAL. Où est-il? Dans la rue Champlain, je gage?

NICODÊME. Oh! non, monsieur... c'est tout d'vant c't'endroite qui r'présente l'Canada, parc'qu'il y a des chaînes autour,... comment qu'ils appellent ça donc... Ah! la Place d'armes... tout à l'opposition de la Place d'armes,... une grande maison qui fait l'encoignure.

DELORVAL. L'hôtel de Payne?

NICODÈME. Tout juste, notre bourgeois.

DELORVAL. Mais comment sais-tu qu'il est là?

NICODÈME. Je l'y ai vu, j'y ai parlé, y n'y a pas un quart-d'heure.

DELORVAL. Ah! mais tu fréquentes donc cet hôtel-là?

NICODÈME. Non pas, c'est trop grand pour moi, ça; y vendent le rhum trop cher, ça n'paye pas. T'nez, j'vas vous raconter tout fin draite comment qu'la chose est arrivée. Pour lors j'passais d'vant la Place d'armes, à mon particulier, comme un homme qui n'pense à rien, lorsque fort subitement j'avise dans une des fenêtres de la grande maison une tête toute pleine d'yeux qui me regardaient. Tout aussitôt un doigt m'fait signe. C'était monsieur Auguste qui voulait m'parler. J'en fis un gros saut d'joie, car j'aimais à l'voir. J'franchis les marches, et dans ma précipitation, j'culbute un grand freluquet qui riposte en m'appliquant un coup d'sa badine sur l'sépaules. Mais j'sentis rien. Une porte s'ouvre, et j'aperçois monsieur Auguste. "Comment qu'ça va, Nicodême?" qu'y m'dit en m'serrant la main. Moi, j'vous l'avoue, j'avais le cœur gonflé... j'eus peine à répondre: "Ça va assez rondement, j'vous r'mercie." "Et monsieur Delorval, et mademoiselle Caroline," qu'y m'dit. "Ils sont assez bien," que j'réponds. "J'en suis ravi," qu'y dit, sans rire. Pour lors il commença à s'promener d'long en large dans l'appartement, s'appliquant la main au front et d'vant les yeux. Il s'promena longtemps comme ça, sans rien m'dire, et sans même avoir l'air de savoir que j'étais là. Enfin s'apercevant de ma présence, "Je suis indisposé," qu'y dit. "Je l'vois, que j'dis, car j'vous trouve plus pâle qu'à l'ordinaire,"—et y l'était en vraie réalité. Au bout de quêques minutes: "Je suis malheureux," qu'y dit à lui-même; et y s'promena encore. Ça m'attristait, car j'voyais qu'il souffrait. Pour lors il s'assit à une table, et s'mit à écrire; mais c'qu'il écrivit n'servit à rien, car, voulant prendre l'sable pour en

repandre su l'écrit, il prit l'encre, et mit son papier noir comme un nègre d'Afrique. "Fou que je suis!" qu'y dit. Il prit une autre feuille et écrivit un autre billet que voici. (*Il donne un billet à Delorval.*) Et voilà. C'est la réponse à celui qu'vous t'nez à la main, que j'suppose. (*Pendant cette répartie, Delorval a paru ému par endroits.*)

DELORVAL, (*lisant.*)

"Cher monsieur,

"Je ne vis plus. L'état dans lequel je me trouve est une vraie inquisition. Tirez-m'en, je vous en prie, en me faisant connaître la cause de ma disgrâce, afin que je songe au moins à me disculper.

"Tout à vous,

"AUGUSTE RICHARD."

C'est bon, tiens, (*il lui donne le billet qu'il avait à la main lorsqu'il est entré.*) Cours.

NICODÈME. Ah! pour lors, j'vas voler, mon cher maître. Et voilà. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVIII.

DELORVAL, En effet, Bellire doit bientôt arriver avec le notaire.

SCÈNE XIX.

DELORVAL, CAROLINE, (*triste,*) SUSETTE, (*gaie.*)

SUSETTE. Voyais, monsieu..... j'ai beau grimacer, all n'veut pas rire.

DELORVAL. Tet! tet! il ne faut pas... assieds-toi; (*Il fait asseoir Caroline,*) il ne faut pas se chagriner comme cela.

CAROLINE. Mon oncle, je suis dégoûtée de la ville, et j'aimerais à passer quelque temps à la campagne. D'ailleurs je ne me sens pas bien du tout, et l'air de la campagne me ravivrait peut-être.....

DELORVAL. Tu as raison, ma chère; mais quand voudrais-tu partir.

CAROLINE. Dès aujourd'hui, mon oncle, si c'était votre plaisir.

DELORVAL. Ah! mais pourquoi aujourd'hui? Attends plutôt à demain.

CAROLINE. Comme vous voudrez, mon oncle.

DELORVAL. Oui, attends à demain; car, vois-tu... Mais voici Bellire.

Scène XX.

LES PRÉCÉDENTS, BELLIRE, VILLOMONT.

BELLIRE, (*souriant.*) Vous voyez, monsieur, que je tiens ma parole. Voici monsieur Villomont, votre notaire.

DELORVAL. Eh! voilà Villomont... (*lui donnant la main.*) Eh! comment va?

VILLOMONT. Eh! corbleu! comme tu vois.

DELORVAL. Fichtre! il y a quelque temps que je ne t'ai vu. Cet homme-là, vois-tu, Bellire, était un de mes compagnons de classe, ainsi que le curé de St. Auban. En un mot, nous étions voisins. (*Villomont salue.*)

BELLIRE. Et je suis certain que vous n'eûtes jamais de querelles, car monsieur Delorval ne peut souffrir de ces amis susceptibles qui ne voyent toujours que de l'ombre où il fait soleil, et d'après la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec monsieur Villomont, je peux juger de son caractère, qui doit en tout s'accorder avec le vôtre, monsieur Delorval.

VILLOMONT. Oh! corbleu pour cela monsieur Bellire sera content de moi, j'en suis sûr. (*riant,*) Là donation.

BELLIRE, (*faisant un signe de tête négatif.*) Chut!

VILLOMONT. Ce qui m'a un peu retardé, vois-tu, mon cher Delorval, c'est que j'ai été obligé... d'abord je dois te dire que j'ai une clientelle affreuse, horrible, épouvantable, pour ne pas dire assommante. Jour et nuit je suis à travailler, corbleu!... Et quand je peux happer une petite douzaine d'heures à dormir, eh bien! ça me soulage un peu... J'ai donc été obligé de me transporter à la campagne pour un inventaire, mais un inventaire, mais un inventaire, mon cher, comme tu n'en as jamais écrit de ta vie.

DELORVAL. C'est très probable, n'étant pas notaire.

VILLOMONT. Oh! un inventaire gros comme cela, (*montrant*,) six mains de papiers, quoi!

DELORVAL. Diable! cela doit donner du *cash*?

VILLOMONT. Oh! oui.

DELORVAL. Et quel est le montant de la vente?

VILLOMONT. Trois livres six chelins et trois deniers et demi courant.

DELORVAL. Et six mains de papier pour cela?

VILLOMONT. Eh! corbleu! oui... une chandelle ici, un miroir sans glace là;... ici un mouchoir de coton tout troué qui avait appartenu à un *gentleman*, là un pot sans cul;... ici une feuille de papier, là un paquet d'allumettes... et ce qui a donné de l'ouvrage, c'est qu'il a fallu tout vendre article par article,... guenille par guenille,... allumette par allumette.

DELORVAL. En effet, cela doit t'avoir donné beaucoup d'ouvrage. Il est vrai que tu as des clercs.

VILLOMONT. Des clercs? corbleu! j'en ai bien quatre. Mais quel est celui d'entr'eux qui peut m'assister? L'un est romanesque et littérateur, et, au lieu de lire les Institutes de Justinien ou la Coûtume de Paris, il s'amusera à lire Jacob Faithful ou la Cuisinière Canadienne. Il a aussi la manie de se croire poète, et, sans même savoir l'orthographe, il fait des vers à perte de vue: des alexandrins de dix-huit pieds, de vingt pieds, ça ne l'occupe pas. Il va ensuite harceler les éditeurs, pour faire insérer sa production qu'il a la modestie de croire un chef-d'œuvre, et, après bien des démarches et en payant le prix d'une annonce, il parvient quelquefois à la faire insérer dans un journal... Grand Dieu! quelle gloire! Voilà à quoi il passe son temps. Le deuxième n'aime que les chevaux, les chiens, la chasse, la pêche et la mode: il ne vient jamais à l'étude. Le troisième se croit un grand homme, parce qu'il a le nom d'étudiant en droit: c'est la seule pensée qui l'occupe; il ne peut rien faire, et, soit dit entre nous, j'ai quelqu'animosité contre celui-là. J'ai souvent remarqué qu'il dédaignait, méprisait ses meil-

leurs amis, parce qu'ils sont artisans, ou qu'ils sont pauvres. Eh corbleu ! je n'aime pas cela, moi. Le quatrième est un politique enragé. Il ne voit rien que la politique. " Dans ce siècle, dans ce pays matériel," me dit-il souvent, " c'est le seul moyen de briller de se faire un nom. La littérature, les sciences, les arts, tout cela n'est rien." Et il me donne pour exemple le fameux Institut Vattemare. Son raisonnement est assez juste, mais corbleu ! je n'ai pas besoin de politique dans mon étude. Ainsi tu vois que je ne retire pas grand' assistance d'aucun d'eux. Ce n'est pas comme de notre temps, corbleu ! Nous travaillions ; nous ne nous occupions pas de notre belle figure, de nos beaux cheveux, ou des Mille-et-une Nuits, mais bien de la profession que nous voulions embrasser ; et corbleu ! Mais voici le blanc de la donation : (*il tire un immense papier de sa poche.*) Si vous êtes prêts, messieurs, nous allons procéder.

DELORVAL. Oh ! sans doute, sans doute. (*Ils s'asseyent autour de la table, Bellire ayant le dos tourné à la porte à la droite du spectateur, Villomont en face du spectateur, et Delorval à gauche.*) Si monsieur le notaire veut avoir la complaisance de lire... nous l'écoutons.

VILLOMONT, (*Il déplie son papier et l'étend sur la table.*) Avec plaisir. (*lisant,*) Pardevant les Notaires Publics pour cette partie de la Province du Canada ci-devant la Province du Bas-Canada, soussignés. Fut présent sieur Hypolite Delorval, de la cité de Québec, dans la dite Province, marchand, lequel a, par ces présentes, fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE et NICODÈME *entrant par la droite, et demeurant à l'entrée de la scène, sans être vus par Bellire.*

NICODÈME. Monsieur, voici...

DELORVAL, (*lui faisant signe de se taire.*) Ah ! te voilà,

Nicodème... c'est bien... attends un peu. (*à Villomont,*) Où en étais-tu, Villomont? Fais-moi donc le plaisir de relire les derniers mots.

VILLOMONT, (*lisant.*) ...Fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à... (*à Bellire,*) Votre nom de baptême, monsieur Bellire?

BELLIRE. Alexandre, monsieur.

DELORVAL. Comment as-tu dit? simple et irrévocable...?

VILLOMONT. Corbleu! je m'explique pourtant assez clairement... Voyons, je vais recommencer... (*il lit,*) a, par ces présentes, fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à......?

DELORVAL, (*d'une voix forte et distincte.*) Auguste Richard et Caroline Delorval, son épouse!... (*Caroline et Bellire se lèvent de surprise, et Bellire, en éprouve une double quand en se détournant, il aperçoit Auguste derrière lui. Delorval continue:*) Mais qu'as-tu donc, mon cher Bellire, hein? (*Susette et Nicodème s'entretiennent au fond de la scène, et quand Delorval dit: "Auguste Richard et Caroline Delorval, son épouse," elle se frappe dans les mains.*)

BELLIRE. C'en est assez: je vois que tout cela est concerté,... j'ai quelque ennemi secret.

DELORVAL, (*se levant.*) Tiens, Bellire, (*montrant l'écran,*) le voilà ton ennemi: l'écran. Je t'aviserais de ne jamais parler haut, où il y a un écran, car tes intrigues ne réussiront jamais. C'est là (*montrant l'écran,*) que Susette m'a fait entrer quasi de force;... elle m'y a, pour ainsi dire, jeté, et sans que toi ni ton ami n'aient pu me voir, car il y a une porte par laquelle on peut s'y introduire. C'est là que j'ai pu entendre, en étouffant, le misérable complot de toi et de ton ami; c'est là que j'ai pu entendre les mots: "Il faut savoir s'y prendre... l'épithète de vieillard, il la hait comme tous les diables"... c'est là que j'ai appris qu'il était bon de conserver les lettres, afin que les signatures servissent dans l'occasion... Enfin c'est malheureusement là que j'ai appris

à connaître les hommes, et cette expérience, je voudrais ne l'avoir jamais eue... Ah! Bellire... Mais non, tu ne mérites pas un mot, même de reproche. Je vous conseillerais seulement, à toi et à ton monstre d'ami, d'aller voir les Yankées, pour me servir de l'expression de ce dernier,... et cela au plus tôt.

BELLIRE. Ah! monsieur! est-ce là, la récompense qui m'était réservée pour tout l'intérêt que me suggérait mon amitié pour vous? Est-ce là ce que vous appelez de la reconnaissance!

DELORVAL. Hors de ma vue... Il est de mon devoir d'informer la justice, et je vais le faire immédiatement.

BELLIRE, (*avec dépit.*) Allez, monsieur, l'innocence ne craint rien. Je vous recommanderai seulement, à mon tour, de soigner un peu plus vos expressions: sinon une bonne action en diffamation de caractère pourrait vous rendre encore plus vieux que vous êtes.

DELORVAL. Insolent!... tu oses... (*Il s'avance vers Bellire qui sort.*)

SCÈNE XXII.

DES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ BELLIRE.

DELORVAL, (*allant vers Auguste et lui donnant la main.*) Auguste!... Je ne saurais te demander assez de pardons, pour avoir pu te soupçonner un seul instant de dépravité, de malhonnêteté. Vois-tu, j'avais les yeux fermés; on vient de me les ouvrir. J'en suis heureux pour toi et malheureux pour moi. Je vois aujourd'hui bien mieux qu'auparavant. Je m'aperçois que l'homme, c'est l'intérêt;... Ah! Auguste... tu oublieras les effets de mon inexpérience.

AUGUSTE. Monsieur, je vous l'avoue, je n'avais jamais encore éprouvé les angoisses qui m'ont torturé aujourd'hui... mais le présent me dédommage amplement du passé... Pourtant j'aimerais à connaître le stratagème dont il s'est servi contre moi.

DELORVAL. Forgé un extrait;... une lettre... Tu connaî-

tras tout. (*Villomont se lève.*) Monsieur le notaire voudra bien avoir la complaisance d'attendre la passation du contrat de mariage, pour passer la donation. Il recevra le paiement du trouble qu'on lui a donné aujourd'hui.

VILLOMONT. Oh! corbleu! cela est entendu entre les parties.

DELORVAL, (*à Susette.*) J'ai mille obligations à Susette pour sa conduite, et je veux que son mariage avec Nicodême soit célébré avec le vôtre. (*s'adressant à Auguste et Caroline.*) Je me charge aussi de sa dot.

SUSETTE. Oh! monsieur...

NICODÊME, (*avec transport.*) Pour lors, notre cher maître, je m'sens l'âme toute remuante de reconnaissance pour vos bontés. Et voilà. (*à Susette,*) Ah! Susette, embrassons-nous! (*il veut embrasser Susette.*)

SUSETTE, (*se défendant.*) Nicodême!...

DELORVAL, (*à Caroline.*) Eh bien! ma Caroline, hein? N'avais-je pas raison de te dire que la fortune c'était l'inconstance? quand pars-tu pour la campagne?

CAROLINE, (*souriant.*) Il me semble que je suis mieux, mon oncle: je vais attendre encore quelque temps.

DELORVAL. Allons, mes enfants, à mardi les deux noces. En attendant je vais prendre du repos. J'en ai besoin, après les secousses que je viens d'éprouver.

1842.

LE PROCÈS PERDU.

(*Inédit.*)

ENVOI À UN AMI.

Désirant ne pas voir ton attente trompée,
Sache que mon objet n'est point une épopée
Où d'un fier conquérant la terrible valeur
De vingt peuples soumis illustre le malheur.
Je ne m'élève point à ces hauts faits de prince;
Mon sujet est moins noble et mon héros plus mince.

Un procès chatouilleux qu'un bon client perdit,
Un oracle trompeur que son juge rendit,
Voilà les grands motifs de son dépit extrême,
Et les raisons pourquoi je m'échauffe moi-même.
Je veux chanter le fait dans nos journaux divers
Et par eux, s'il le faut, l'apprendre à l'univers.
Trop content si mes vers obtenant quelque estime,
Consolent de Thémis une honnête victime.
Reçois-en, s'il te plait, cet hommage d'auteur
De ton ami fidèle et zélé serviteur.

F. M. Derome.

LES POIS MANGÉS.

Récit d'un plaideur malheureux.

J'ai perdu mon procès ; c'est la faute du juge :
Nul n'a jugé si mal à compter du déluge!
J'avais cru, m'étayant du simple sens commun,
Que justice et bon droit ensemble n'étaient qu'un ;
Mon erreur était lourde, hélas! et l'on s'en flatte,
Mon ennemi de rire à tout moment éclatte,
Et moi, triste plaideur qu'on épluche d'autant,
Je solde tous les frais en vingt piastres comptant.

Voulez-vous un récit de ma petite histoire?
Elle est facile à dire et moins facile à croire :
Mais j'entends être court, et j'aurai bien raison :
Le chicaneur seul parle et radote à foison.

Un jour du mois dernier, (jour néfaste sans doute,)
De mes champs en culture ayant choisi la route,
Je cheminais pensif, l'âme sans nul émoi,
Quand soudain, ô surprise! il se présente à moi
Trois pourceaux gras, dodus, qui s'étaient mis en herbe
Dans mes pois entassés et dans mes blés en gerbe,
Et de ma qualité ne faisant aucun cas,
Prenaient à mes dépens un copieux repas :
Etres sots et gourmands et que nulle clôture
N'empêche de voler partout leur nourriture,
Qui, du bien étranger fort avides toujours,
Troublent la paix des champs et tourmentent nos jours!

Aussitôt sans m'armer d'un courroux homicide,
J'interroge la loi comme le meilleur guide,

Et mande deux témoins qui, mesurant le tort,
Me disent qu'en bon droit je serai le plus fort;
Puis, chassant les pillards qu'à leur maître ils conduisent,
A payer le dégat doucement ils l'induisent.
Mais celui-ci répond: " Nenni, vous n'aurez rien...
" Mes cochons n'ont mangé que peu de votre bien...
" Or, je tiens que neuf francs, considérant la chose,
" Sont un ample paîment pour si chétive cause...
" A prendre cette somme à l'instant consentez,
" Ou, s'il vous plait, messieurs, de ma maison sortez."
—" Neuf francs, dis-je, neuf francs! ma foi, le voisin rêve."...
A ces mots, furieux, l'honnête homme se lève
Et nous adjugeant droit un coup de pied au ...
Il rend l'affaire faite et l'arrangement nul.

A mon tour inspiré du courroux qui m'enflamme,
Je me fie au secours qu'en un tel cas réclame
Tout bon cultivateur qu'on accable d'affronts,
Au mépris de ses pois qu'ont pillés les cochons.

Ainsi qu'un nautonnier peut compter sur sa voile,
Je m'avise au greffier que je prends pour étoile;
Il m'assure à l'instant et d'un ton solennel,
Que ma cause est certaine et le statut formel,
Et que la cour, de suite, en me voyant paraître,
Pour les trois délinquants régentera leur maître.
Un ordre est donc levé sans qu'il y manque rien,
Et la forme et le fonds, tout semble bel et bien.
Un huissier survenant, fort de son savoir-faire,
S'offre à me bien servir, annote son salaire,
Et jure par surcroît que sur trois demandés
Deux louis dix chelins me seront accordés.

Arrive l'audience et la foule s'assemble:
Le timide plaideur devient benêt et tremble,
Craignant de se frotter à l'honorable cour,
Tant elle s'habitue à nous jouer le tour!

Enfin sonne pour moi l'heure triste et suprême:
Mon avocat s'en fiche et moi j'en suis tout blême.
Chaque partie accuse, interroge à son tour,
Mais la vérité perce et va se faire jour;
L'avocat du voisin, homme à vieilles rubriques,
De mots insidieux rhabille ses répliques,

Affectant cet air haut et ce ton suffisant
Dont l'idiot public respecte l'ascendant,
Et sûr d'émerveiller quelqu'un de l'auditoire,
" Un sot trouvant toujours un plus sot pour le croire."
A la fin il se tait; le voisin se confond,
Moi-même je me sens moins de pâleur au front.
De mes deux avocats l'énergique éloquence
Défait en un moment sa stupide arrogance
Et démontre les torts ainsi que les dégats.

L'autre, vrai chicaneur, complique les débats:
Trois cochons, prétend-il, à mes pois n'ont pu nuire;
Le souffle de l'automne a dû seul les détruire,
Et contre eux la froidure et les vents déchaînés
Ont produit ce dommage et les ont égrenés.

Je riais en ma barbe à cette faribole,
Croyant qu'un juge au moins n'est point esprit frivole
Et qu'il bannit toujours, comme indigne de lui,
L'argument sans raison et le fait sans appui.
Mais cette opinion étant aussi la vôtre,
Ne saurait empêcher qu'un juge est comme un autre,
Et que, parfois, s'il pense, il décide fort mal,
Que le plaideur soit homme ou qu'il soit animal.

Que l'on craint ces mortels que l'hermine décore!
Près d'eux l'avocat dit moins qu'il ne pense encore;
Et l'on voit ces messieurs, s'ils errent chaque jour,
Au blâme salutaire échappant tour-à-tour,
Pour l'erreur au total créditer la couronne...
Et l'affaire de tous ne regarde personne.

Bref, sans délibérer, mon juge, homme de poids,
N'estima qu'aux neuf francs le dommage des pois
Et pour justifier cette opinion fausse,
De tous dépens en sus me fit payer la sauce.

Quel homme, bon lecteur, sous notre firmament
A jamais prononcé semblable jugement?
Verrons-nous "l'habitant" qui chez soi n'est plus maître,
Quitter son héritage et fuir son toit champêtre?...
Pour moi j'en perds la carte et suis tout à l'envers.
Vous en déciderez sur la foi de ces vers.

F. M. Derome.

1842.

ADIEUX À UN AMI

SORTANT DU COLLÉGE.

O toi ! second moi-même, aimable et tendre ami,
Qu'avec tant de douceur mon âme a tant chéri,
O toi qu'à si bon droit je puis appeler frère,
Toi qui pour moi toujours eut la bonté d'un père ;
Puisqu'un destin cruel veut bien nous désunir,
Avec mes adieux reçois un souvenir.
Quand d'un coup imprévu l'immuable sentence
Vient du globe roulant frapper la faible engeance,
Ami, que voyons-nous ? les mortels agités ;
Les uns pleurant leur sort, les autres irrités,
Maudissant à grands cris le malheur qui les frappe
Et blasphémant tout bas l'être à qui rien n'échappe.
Et nous, ô mon ami, qu'un jour trois fois cruel,
Abreuve à trop longs traits d'amertume et de fiel ;
Dis-moi, que ferons-nous ? Pour essuyer nos larmes
Dans notre affliction quelles seront nos armes ?
Consulte ta grande âme, interroge ton cœur ;
Par leur voix parleront le devoir et l'honneur.
Mais mon esprit déjà saisissant la réponse
Entend dans le lointain ta bouche qui prononce :
Ami, si le destin par un terrible arrêt,
Exécutant du ciel l'immuable décret,
De deux mortels heureux vient rompre l'alliance
Et les condamne, hélas ! aux tourments de l'absence,
Faut-il pleurer, gémir ? Non, l'honneur le défend
Que notre cœur répande une larme de sang,
Et sans nous irriter du malheur qui nous presse,
Bénissons à genoux la divine sagesse.
Eh bien ! puisqu'en deux mots, dictés par la raison,
Tu subjugues mon âme à ton impression,
En silence admirant ta grandeur magnanime,
Je me sens embrasé du beau feu qui t'anime.
Ainsi, puisqu'à plaisir les parques pour toujours
Sous un autre soleil veulent filer nos jours,
Si jamais de l'ennui la coupe redoutable
Vient verser dans nos cœurs son poison détestable :

Par un doux souvenir que ce monstre inhumain,
Perde dans notre esprit son empire importun.
Et vous, enfants du ciel, en vain vous appellé-je ?
Venez, présentez-vous, souvenirs de collége.

Ami, te souvient-il de ces jours pleins d'appas
Où le bonheur volant sur chacun de nos pas,
Donnait à nos plaisirs des fleurs toujours écloses,
Semait sur son chemin le lilas et les roses :
Qu'ils étaient doux alors nos tendres entretiens !
Ils ne sont plus, ami ; mais moi, je m'en souviens,
Et toi, t'en souviens-tu ?

Te souvient-il encor de ce temps d'allégresse
Où pour un jour entier bannissant la tristesse,
Cent jeunes cœurs amis formant un même cœur
Allaient au fond d'un bois goûter le vrai bonheur ?
Qu'il était beau de voir ces compagnons d'enfance
A leur rang désigné s'avancer en cadence
Avec leur uniforme.

Que je m'en souviens bien, il me semble les voir
Sous un chêne touffu tranquillement s'asseoir ;
Et là se délassant de leur courte fatigue,
Assaisonnant leurs jeux d'une innocente intrigue ;
Et pour bénir le ciel de leur heureux retour
Entonnant dans les airs un cantique d'amour,
Langage de leurs cœurs.

....

Un orme du soleil repoussant les rayons
Sous sa longue crinière, ami, nous méditions ;
Dans les bois nous chantions les merveilles champêtres :
Alors ce siècle d'or, chanté par nos ancêtres,
Il était revenu. Douces illusions !
Sur nous l'oiseau chantait ses plus belles chansons,
Concert de la nature !

Là de Chateaubriand nous vantions maint chapitre,
De Boileau nous lisions une élégante épitre ;
Ami, me disais-tu, si de ces grands esprits,
Nous pouvions un instant imiter les écrits,
Que de riches tableaux s'offrent à la peinture,
Que de rares beautés présente la nature
Au crayon du poète.

A ces grands noms nos cœurs étaient pleins de respect :
C'était de nos discours tout l'éloquent sujet ;
Et de nos facultés accusant la faiblesse,
Nous plaignions bien haut la timide jeunesse ;
Puis suivant le génie à travers ses degrés
Nous allions rendre hommage aux antiques beautés
Des Horace et des Virgile.

En remontant ainsi des siècles de lumière,
Nos regards se portaient jusqu'à celui d'Homère ;
Sur cette longue route, ami, que de flambeaux
D'âge en âge brillaient sur des siècles nouveaux.
En contemplant de loin leur marche triomphante,
Nous donnions une fleur à leur plume élégante ;
Hommage au vrai génie !

Mais, hélas ! cher ami, ces beaux jours sont passés !
Sur les ailes du temps ils se sont envolés ;
Le siècle d'or n'est plus ! Ce soleil est sans flamme,
Un vague souvenir te rappelle en mon âme !
Mais quand je jouissais d'un si glorieux sort,
Pouvais-je me douter que quelques jours plus tard
Je perdrais mon ami ?

Ah ! tu ne verras donc plus la saison nouvelle,
Sur les bords de l'étang voltiger l'hirondelle ;
Le nid du rossignol caché dans l'arbrisseau,
Qui jeune encor grandit tout le long du hameau !
Et l'aurore amenant le jour à la nature
Répandre tout l'éclat de sa riche parure
Sur le clocher jauni.

Ah ! tu ne verras plus dans nos jours de loisir,
Combien doux à nos cœurs se montre le plaisir !
Tantôt en conversant par couple on se promène ;
Tantôt deux champions bondissant sur l'arène,
Franchissent d'un pas sûr l'espace mesuré ;
Et deux seconds pour prix donnent, au lieu fixé,
Une palme au vainqueur.

Tu ne verras donc plus dans leurs jeux amusants
Quatre athlètes égaux s'avancer sur les rangs !
Et là sur une paume invoquant la victoire,
Dans leur habileté se couronner de gloire !

Le signal est donné : prompte comme l'éclair
La balle en un instant s'envole au haut de l'air,
Et bondit et revole.

Tu ne verras donc plus, lorsque juillet expire,
A revoir ses parents combien chacun soupire !
L'un en illusion forme mille projets,
L'autre au collége encor parcourt mille trajets :
Par le *steam* il se voit conduit de ville en ville ;
Dans les bois il détruit la gente volatille,
Mieux qu'en réalité.

Mais enfin du départ on voit l'heure arrivée,
Au sommet de la tour la cloche est ébranlée :
L'un prenant dans sa main la main de son ami,
Dans son cœur resserré sent se glisser l'ennui ;
Et comme le vaisseau sur une mer profonde,
Un autre pour toujours se lance dans le monde
Comme toi, mon ami !

Toi donc à qui sourit le printemps du bel âge,
Qui vois les jeux, les ris venir te rendre hommage,
Se plaire à parsemer le berceau de tes ans
Des roses du bonheur et du fruit des talents,
Ne crois pas de ces biens l'éblouissant mensonge,
Leur éclat emprunté passera comme un songe,
Et toi, tu resteras !

Tu resteras, ami, puis tu verras les jours
S'écouler lentement dans leur rapide cours,
Ton sort sera semblable à celui de la rose
Que l'on voit se faner sitôt qu'elle est éclose ;
En lançant un regard sur l'immense avenir,
Tu verras l'univers sans cesse rajeunir
Et toi, tu vieilliras

Les rides à l'envie sillonnant ton visage
Proclameront bien haut le déclin de ton âge ;
Filles de la vieillesse et mères de la mort,
Elles mettront un terme à ton malheureux sort :
De ton néant alors tu feras l'humble aveu
En disant aux mortels un éternel adieu :
Mon ami, tu mourras !

Que toujours la candeur sourie à ta jeunesse ;
Que toujours la vertu console ta vieillesse !

Que les fleurs du plaisir couronnent ton printemps;
Que les fruits du bonheur nourissent tes vieux ans!
Et qu'après de longs jours filés d'or et de soie,
Tu chantes dans le port, au séjour de la joie,
L'hymne des séraphins!

À jamais mon ami vivra dans ma mémoire;
De son nom dans mon cœur je graverai l'histoire;
Il saura bien aussi me payer de retour;
Et notre affection croîtra de jour en jour,
Usque in æternum.

A.

1842.

STANCES POLITIQUES.

Je voudrais, moi, qu'au foyer domestique
Plaisir constant égayât nos hivers,
Et comme au temps de l'âge d'or antique,
Bannît des cœurs trouble et chagrin amers;
Que du poète à sa muse fidèle
Souffle divin ressuscitât la voix;
Et qu'Albion cessant d'être cruelle,
Fît oublier les beaux jours d'autrefois.

Mais je ne puis célébrer sur ma lyre
La liberté descendue au cercueil,
Si nulle joie excitant mon délire,
N'épanouit vos fronts couverts de deuil.
Thompson, hélas! est l'auteur de vos larmes!
Pardonnez-lui: quel acte est aussi beau?
Son nom seul reste; et pourquoi les alarmes
Quand pour domaine il n'a que le tombeau?

Trop tard sans doute il a quitté ce monde,
Le potentat si fier de nous punir!
Noble héros de vertu sans seconde,
Il n'a laissé qu'un hideux souvenir.
Ah! gardez bien qu'une inutile plainte
N'aille flétrir l'ombre du chevalier!
Paix à sa tombe! et redisons sans crainte:
Le mépris seul est son digne laurier!

Bien général est trompeuse chimère
Quand le pouvoir n'est fort que de soldats,
On nous l'a dit : Vous n'avez plus de mère :
Aux mains de Dieu le sort des Canadas !
Et maintenant nul espoir ne nous berce :
(Peut-être, hélas ! longtemps faut-il souffrir !)
Droits méconnus, justice à la renverse,
Dans le présent nous montrent l'avenir.

Bientôt enfin doit anoblir la scène
Un envoyé muni de haut pouvoir ;
Il a touché la rive américaine ;
Déjà les cœurs ont tressailli d'espoir.
Lui, fesant trève à des projets infâmes,
De l'équité tracera le chemin ;
Et son empire établi sur les âmes,
Pour être aimé sera le plus humain.

Et c'est ainsi qu'on encense une idole,
Sans dissiper la commune terreur.
Ah ! renoncez à cet espoir frivole,
Car l'espoir même est souvent une erreur !
Si, tôt ou tard, justice enfin s'éveille
Et vient encore habiter ces climats,
Croyez alors, et chantez la merveille ;
Mais vainement ne la prédisez pas !

Soyons, amis, oublieux de l'outrage :
Gais passe-temps peuvent charmer nos jours ;
Que notre bien soit notre unique ouvrage,
Si l'étranger le refuse toujours.
Ou fortunés, ou loin de l'opulence,
Chômons en paix, rions même des forts,
Laissant le maître opprimer en silence,
Et les soucis régner sur d'autres bords.

1842.

ORAISON DOMINICALE.

O Père tout-puissant qui règnes dans les cieux,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux ;
Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface.
Ta parole féconde a semé dans l'espace

Ces mondes, ces soleils qui, dans leur vaste cours,
Dispensent aux mortels, et les nuits et les jours.

Que ton nom toujours saint retentisse en tous lieux,
Que ton nom toujours saint soit l'objet de nos vœux;
O peuples que sa voix dispersa sur la terre,
Chantez, chantez le Dieu qui commande au tonnerre;
Qu'on chante Jéhovah, de l'aurore au couchant,
Qu'on chante Jéhovah, du couchant au levant.

De ton règne sur nous, établis la douceur,
Avec lui fleuriront la paix et le bonheur;
Le Seigneur va venir, que la terre applaudisse,
Il va faire sur nous descendre sa justice;
Le Seigneur va venir, adorons le Seigneur,
Que toujours sa justice habite en notre cœur.

Tu dis: le ciel tremblant a reconnu son Roi,
Et les anges, là haut, s'abîment devant toi;
Qu'ainsi ta volonté sur terre s'accomplisse,
Que toute créature ici-bas t'obéisse,
Pour qu'elle chante un jour, dans un divin transport,
De respect et d'amour un éternel accord.

Ta paternelle main protége tes enfants,
La manne du désert nourrit leurs faibles ans,
Et ton Christ, chaque jour, immortelle victime,
Du cœur qui vit aux cieux soutient l'essor sublime;
Qu'ainsi mon âme, ô Dieu! s'envole dans ta paix,
Et qu'au sein d'Abraham, elle vive à jamais!

Aux hommes de Cédar, mon cœur a pardonné,
Et ma bouche a béni leur trait empoisonné;
J'ai dis: que le soleil épargne leurs ombrages,
La lune de leurs bois argente les feuillages;
Et du haut de Sion, j'entendais une voix:
" A celui qui pardonne, on pardonne deux fois."

A de trompeurs attraits, si je devais céder,
Aux pieds des faux Dieux, si j'allais m'abaisser,
Seigneur, que votre main soutienne ma faiblesse,
De mon corps fléchissant, qu'elle écarte l'ivresse.
Sous les flots agités montrez-moi le récif,
Sur les flots agités, conduisez mon esquif.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O Père tout-puissant qui règnes dans les cieux;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

A. Z.

1842.

PAUVRE SOLDAT! QU'IL DOIT SOUFFRIR!

Lugubrement déjà le canon gronde,
Le fer se choque et, sous un noir manteau,
La mort accourt, voltige furibonde:
Plus d'un guerrier voit déjà le tombeau.
Vois-tu là-bas cette pâle figure?
Comme son sang a rougi la verdure!...
Dans un instant il va mourir,
Celui qui chérissait la vie;
Il ne verra plus sa patrie!
Pauvre soldat! qu'il doit souffrir!

Pas un regard, pas un mot de tendresse
Vient adoucir l'engoisse du mourant;
Pas une main, un ami de jeunesse
Vient ranimer son être délirant.
Seul au milieu du deuil et du carnage,
Il n'a pas même une larme en partage.
Oh! si sa mère voyait finir
Un fils qu'elle aime, qu'elle adore!...
Elle espère le voir encore...
Pauvre soldat! qu'il doit souffrir!

Il se souvient qu'une épouse chérie
A son départ voulut cacher des pleurs;
Il vit pleurer sa petite Marie!
Que ne peut-il soulager leurs douleurs!
La mort pour lui ne serait plus amère,
S'il revoyait son épouse, sa mère...;
Mais aucun ne l'entend gémir,
Aucun ne sait ce qu'il endure,
Il est tout seul dans la nature...
Pauvre soldat! qu'il doit souffrir!

P. Petitclair.

1842.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE.

FABLE.

La Rose et l'Immortelle en un même jardin
S'entretenaient un jour ensemble
Chacune plaignait son destin.

Que mon sort est affreux, amie, ah! qu'il me semble
Que ma triste immortalité
N'est rien près de votre beauté;
Oh! oui, je cèderais sans peine,
Pour le moindre de vos appas,
Cette immortalité qui me gênc et m'enchaîne
Et dont je ne fais aucun cas.
A la Rose en ces mots s'adressait l'Immortelle,
Pleurant sur sa condition,
Sacrifiant tout autre don
Au plaisir d'être belle.

Que votre plainte est indiscrète,
Lui disait la Rose à son tour.
Si vous saviez quelle peine secrète
Me vient consumer chaque jour.
Je possède, il est vrai, des charmes,
Je l'emporte sur mes compagnes
Par mon éclat, par mes attraits ;
Mais puis-je jouir du bonheur? Jamais.
Faites attention à mon peu de durée:
Vous voyez la même journée
Bien souvent éclairer et flétrir mes appas.
Non, ma chère, je ne crois pas
Que mon destiu soit préférable
A celui dont vous jouissez;
Le vôtre est bien plus agréable
Que celui que vous m'enviez.
Il est vrai, vous n'êtes point belle,
Mais quel bonheur pour vous: vous êtes éternelle.

Elle aurait parlé plus longtemps,
Mais le jardinier survenant
La force à céder la parole.

Cessez votre plainte frivole,
Mes belles, leur dit-il d'un air tout courroucé ;
Quand même Jnpin irrité
Se rendrait à votre désir,
Vous n'en seriez pas plus contentes ;
Vous le feriez encor souffrir
Par vos clameurs impertinentes.
Taisez-vous, ne dites mot,
Remerciez-le de votre lot.
Vous raisonnez comme les hommes :
Il n'est dans le siècle où nous sommes
Personne content de son sort ;
Et c'est sur Jupiter que tombe tout le tort.
Depuis l'habitant des chaumières
Jusqu'au plus puissant potentat,
Chacun se plaint de ses misères,
Nul n'est content de son état.
Mais le maître des Dieux fatigué de leurs plaintes
Et de leurs soupirs ennuyeux,
Désormais ne veut plus écouter leurs complaintes,
Et je crois qu'il fera bien mieux :
Car de pouvoir toujours contenter tout le monde
Il n'est rien de si rare en la machine ronde.
Cessez donc de chercher un destin plus heureux :
Aimez l'état où vous ont mis les Dieux.

P. Garnot.

1842.

VISITE À UN VILLAGE FRANÇAIS,

SUR LA FRONTIÈRE AMÉRICAINE.

LE CAP VINCENT.

Un beau dimanche matin, que le soleil se levait resplendissant de lumières sur la petite et obscure ville de Kingston, dorant de ses premiers rayons la tête blanche des arbres et la cime des clochers des temples, où les fidèles agenouillés remerciaient de ses bienfaits celui qui l'a créé, s'élevant majestueusement dans l'immensité en pénétrant également

dans la chaumière du pauvre comme dans le château du riche opulent ; que sir Charles Bagot reposait, comme un simple mortel, entortillé dans ses draps, réfléchissant à quels moyens il doit avoir recours pour tromper le peuple, pour prendre ses écus sous une apparence honnête, pour l'enchaîner en lui vantant la liberté dont on jouit sous des "gouvernements responsables ;" moi, j'étais pensivement assis sur le pied de mon lit, admirant la beauté de la voûte céleste autant que ma petite fenêtre me le permet, et rongeant mes ongles d'ennuis. Fatigué par l'ouvrage de la semaine finie ; fatigué par la vue d'une ville aussi plate que l'est Kingston ; fatigué par la vue d'un grand nombre de petits grands hommes, se donnant l'air de quelque chose depuis que leur village est la capitale du Canada ; je ne savais où donner de la tête, ou plutôt où donner des jambes : le spleen m'étreignait dans ses bras britanniques. Tantôt je jetais tristement la vue au dehors de mon auberge, cherchant dans l'espace quelque lieu pour porter mes pas, et je n'en trouvais point ; tantôt mes yeux se reportaient sur ma table, que des mains amies garnissent profusément, depuis quelque temps : plusieurs objets intéressants étaient là gisant pêle-mêle, et n'avaient dans ce moment aucun attrait pour ma pauvre tête malade. Le Fantasque, les remarques du marquis d'Argent sur la philosophie de Timée de Locres, le Canadien, la vie de Washington, les Notions de Physique de M. Cauchon, Zaïre de Voltaire ; tout cela ne me disait rien, ne me procurait pas une pensée !

—Hommes savants, gens d'esprit, grands poètes, jeunes érudits, profonds politiques, tant morts que vivants, m'écriai-je hors de moi-même, ne cherchez donc point, je vous prie, à propager vos lumières dans le Haut-Canada ! peine perdue. Les hommes ici n'ont d'oreilles, d'âme, de sentiments que pour l'argent ; et, Dieu me le pardonne, depuis que je vis avec eux je crois que je leur ressemble. La spiritualité, la saine philosophie, la politique honnête et patriotique, les leçons que donnent les vertus des grands

hommes, l'étude des sciences mise à la portée du peuple, les nobles sentiments, toutes ces belles choses sont déplacées dans la ville que lord Sydenham a choisie pour être le réceptacle des gouvernants, et le chef-lieu de la corruption. Tout cela est trop beau, trop bon, trop sublime, pour être voisin de la tombe de Poulett Thompson. L'argent, l'argent! faites résonner l'argent pour la tranquillité de ces mânes......

J'en étais là de mon monologue lorsque je m'arrêtai tout-à-coup..... et je me demandai: alons, suis-je fou...... que ferais-je aujourd'hui?

—Une promenade, me répondit une voix amie.

L'amitié est un remède infaillible contre le spleen, pour des âmes qui savent la sentir: aussi n'y a-t-il que les Anglais qui en meurent.

—Une promenade, dis-je, où irons-nous? à la campagne? dans les bois d'alentour? Non, non, je n'irai plus. J'aime pourtant la nature sauvage, pittoresque; j'aime à aller courir sur la neige entre les arbres dépouillés de leurs feuilles; j'aime à voir la perdrix se sauver d'arbre en arbre à mon approche; à voir l'agile écureuil, surpris d'entendre du bruit autour de sa demeure, sortir pour en connaître la cause, s'éloigner un peu par prudence, et ensuite rentrer paisiblement dans son cabinet solitaire; à découvrir le gîte du lièvre craintif, qui, d'abord s'enfuit en bondissant, s'asseoit au moindre bruit, reprend courage dans une seconde, et s'élance comme une flèche à travers le bois. J'aime ce spectacle de la nature; mais je déteste parce qu'il m'afflige, celui que m'offrent les habitations des paysans anglais. Quand je réfléchis que des écrivains politiques, plus passionnés que véridiques, ont osé prétendre que la condition de leurs paysans était préférable à celle de nos campagnards gentilhommes de l'Est, et lorsque j'aperçois leurs petites maisons sales, l'extérieur négligé et en désordre, entourées d'animaux se vautrant dans la boue, en souffrant du froid faute de lieu pour s'abriter; d'enfants vêtus de haillons, le

leurs pistes, ils redoublent d'ardeur et de prudence. Tout est là pour les stimuler : derrière eux les fers, la prison, l'exil ; devant eux la liberté avec ses charmes divins ; en avant, l'aigle prête à les recevoir sous ses ailes protectrices ; en arrière, les léopards rugissant après cette proie qui leur échappe, et allongeant les griffes pour la ressaisir. Enfin, ils aperçoivent la ville américaine, font un dernier effort, franchissent la glace, et vont sécher leurs sueurs près d'un grand feu, à l'ombre de l'aigle et des étoiles qu'on voit sur l'enseigne de la première auberge au-delà de la ligne.

En arrivant nous-mêmes près de la terre américaine, nous ne pûmes retenir un élan de joie. L'air nous semblait plus pur, le soleil plus brillant, les forêts plus majestueuses ; ceci n'était sans doute qu'un effet de notre imagination. Mais ce qui est très réel, c'est que le village de Gravel Point, où nous arrêtâmes quelques instans, situé sur le bord de l'eau, avec ses grands hôtels, ses auberges commodes, sa jolie petite chapelle et cette foule de sleighs chargés de provisions, allant porter la nourriture aux Kingstonniens, avait un air de vie, de prospérité dont ne jouissent pas les villages anglais. Un gouvernement ayant pour base l'appui du peuple, et l'autre celui des baïonnettes, ne sauraient produire les mêmes résultats. Nous eûmes lieu de nous convaincre de ce fait, en nous rendant au Cap Vincent, à deux milles de Gravel Point. Les nombreuses petites maisons neuves et riantes, écloses aux pieds des grands sapins ; la satisfaction peinte sur la figure de leurs habitants ; ces terres vierges dépouillées d'hier de leur parure sauvage, peuplées de troupeaux de moutons et de bœufs, en sont des preuves frappantes. Aussi la conviction nous gagnait-elle à chaque pas que nous faisions, nous qui avions visité les principaux établissements aux alentours de Kingston.

Après trois heures de marche nous atteignîmes enfin le village français, le but de notre voyage, à douze milles de notre point de départ. Ce village se compose d'une soixantaine de familles émigrées de France, et d'une vingtaine de

familles allemandes, établies sur une ligne droite qui s'étend de l'ouest à l'est. Leurs terres ne sont guères qu'ébauchées, cependant l'aisance paraît déjà habiter dans leurs maisons construites de pièces de bois posées les unes sur les autres. Tous les habitants que nous rencontrâmes, sur la route du village, nous saluèrent amicalement. Ces simples saluts d'hommes à la figure franche et bienveillante, commencèrent à nous rappeler les coutumes des campagnards du Bas-Canada. Ce n'était plus la rudesse de l'anglais, l'indifférence de l'américain; c'était la politesse française! Ayant parcouru l'espace d'un mille sur cette route, nous aperçûmes de loin un homme qu'à sa mise nous prenions pour un américain; arrivés près de lui nous arrêtons notre voiture, et nous lui demandons en anglais si nous étions éloignés du village français; il répondit que nous y étions précisément, et, reconnaissant aisément à notre langage que nous n'étions pas anglais, il nous dit :

—Vous venez du Canada, je pense; vous êtes canadiens, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur, reprit l'un de nous, et nous venons visiter nos anciens frères les français.

—C'est bien à vous, mes jeunes messieurs; mais vous ne trouverez pas de gens riches pour vous recevoir; des cultivateurs, voilà tout.

—Aussi s'il y avait des gens riches dans votre village, ajoutai-je, nous nous garderions bien de nous y adresser, car nous pensons que de pauvres ouvriers sont toujours mal venus chez eux. Mais nous trouverons au moins à dîner, n'est-ce pas?

—Ah! pour cela, il n'y a pas d'auberge dans notre village, mais à chaque maison l'on vous servira ce qu'il y a de meilleur. Tenez, voici des petits français qui vous conduiront où vous voudrez aller.

—Merci, monsieur.

Et à ce moment, trois petits garçons à la coiffure américaine, passaient près de nous en nous saluant. Nous leur

offrîmes de s'asseoir dans notre *cutter*, ce qu'ils refusèrent d'abord et acceptèrent ensuite.

—Eh bien, mes jeunes messieurs, est-ce que l'on peut se procurer à manger dans votre village? demanda l'un de nous.

—Peut-être chez nous, dit timidement le plus jeune.

—Ton papa voudra-t-il bien nous recevoir? ajouta mon second compagnon.

—Ah! il n'y a pas de doute que vous serez bien reçus, reprit l'enfant. Si vous voulez monter ce petit sentier, il conduit à notre demeure, là sur le côteau.

Nous montâmes le sentier. Arrivés à la porte de la maison, un jeune homme, à la chevelure blonde, aux manières affables, vint nous recevoir, et nous offrait des siéges près d'un grand feu, tandis que les trois enfants s'occupaient de notre cheval; l'un le dételait, le faisait entrer dans l'étable, et les autres s'empressaient de lui apporter du foin, de l'avoine et de l'eau. Nous pensions être, par le bon accueil qu'on nous faisait, chez nos hospitaliers cultivateurs canadiens. Il fallut nous adresser ailleurs pour ce que nous cherchions, le maître et la maîtresse du logis étant absents. Le petit garçon qui nous avait amenés à la maison de son père, tout peiné de ce qu'il n'était pas chez lui, nous conduisit à la porte voisine. Nous y fûmes reçus avec la même politesse.

L'intérieur de cette maison, occupée par un jeune homme, sa femme et un vieillard, était d'une grande propreté, quoique pauvre et formée d'une seule pièce. A une extrémité de la chambre l'on voyait deux lits et quelques siéges, à l'autre une vaste cheminée, dans laquelle de gros morceaux de bois laissaient échapper une flamme vive et pétillante. L'on ne fait pas usage de poêles dans ce village, même dans les plus grands froids. Près du feu le vieillard à la figure vénérable, aux cheveux blancs, assis sur un banc, lisait les paraboles du père Bonaventure. Au milieu du logis, une longue table, dont la blancheur ressortait à la lueur du feu, dans la demi-obscurité qui régnait dans cette habitation,

venant de la petitesse des fenêtres. Sur de petites planches clouées au mur, la vaisselle du ménage, de petits ustensils d'agriculture et quelques livres. Tant il est vrai que l'on rencontre rarement un français, si pauvre qu'il soit, qui ne possède pas plusieurs volumes ; la lecture est une si bonne compagnie dans la misère !

Après le repas, qui se composait de l'omelette au lard, et de bon pain fait par la femme de la maison, nous nous rapprochâmes du foyer, près du vieillard ; la jeune femme et son mari vinrent remplir le cercle. Alors le jeune homme nous apprit que la pénurie d'ouvrage les avait forcés d'émigrer de France en Amérique ; plusieurs familles s'étant jointes à eux, ils avaient résolu de former une petite colonie, et de cultiver la terre ; il nous dit aussi qu'ils avaient payé leurs terres trois piastres l'acre.

—Ne pensez-vous pas retourner en France, avant la fin de vos jours ? demandai-je au vieillard.

—Non, monsieur, jamais je ne reverrai la belle France. Jamais !...... murmura-t-il en baissant la tête et en fermant le livre qu'il tenait à la main.

—Mais, ne vous serait-il pas possible......?

—Non, jeune homme, les fonds manquent ; nous avons acheté ces terres, nous les défrichons et nous vivons très pauvrement; pour moi je perds l'espoir de revoir mon pays. Cependant, j'ai une douce consolation : je veux établir mes enfants ! Lorsque, jeune comme vous, je suivis l'empereur en Espagne...... vous avez sans doute entendu parler de l'empereur Napoléon ?

—Oh oui ! souvent.

—Le monde entier le connaît, lui ! reprit le vieillard. Eh bien ! lorsque je partis du pays, lorsque je fus en Espagne, je ne pensais jamais retourner dans ma patrie. Malgré les boulets et la fatigue, je revins. 1815 me remit tristement libre...... les anglais en France...... l'empereur prisonnier !...... J'errai longtemps sans savoir que faire ; enfin je réalisai autant de francs que possible, je fis voile, je vins

en Amérique. Ici j'ai perdu tout espoir...... je ne reverrai plus la France!...... et son corps est aux Invalides!...... je ne l'ai jamais tant aimé!...... je mourrai dans ces bois...... je suis dans ma tombe!

La figure du vieillard qui s'était animée en parlant de la France, de l'empereur et de l'Espagne, devint subitement pâle, lorsqu'il laissa échapper ces dernières phrases entrecoupées par de longs soupirs. Voyant que je réveillais inutilement de tristes émotions dans son âme, je changeai le sujet de la conversation, et demandai s'ils avaient une école pour leurs enfants et une église pour la pratique des devoirs religieux; le jeune homme me répondit avec affabilité:

—Pour une église, nous n'en avons point; nous avons une petite chapelle, pauvre comme nous, où un prêtre vient tous les quinze jours célébrer la messe, et nous faire le sermon dans notre langue. L'école que les enfants du village fréquentent est située à un mille d'ici; c'est une école américaine; nous n'avons pas de maître français. Il y aurait de quoi vous amuser, si nous vous racontions tous les embarras que nous avons eus, les premières années de notre établissement dans ces lieux......

—Oui, interrompit la femme, placés que nous étions entre des américains et des allemands qui ne nous comprenaient pas. A présent nous nous entendons un peu mieux. Nos jeunes gens lisent, écrivent et parlent tous l'anglais.

—Si bien que nous les prenions pour des américains, remarqua un de mes confrères.

—Ah! ils en ont tout l'air, reprit la femme, la mise, le langage, et un peu du caractère, dit-elle en riant.

Alors ces bonnes gens s'informèrent longuement du Bas-Canada. Ils apprirent avec plaisir les efforts que faisait le peuple pour conserver sa langue et ses coutumes françaises.

—Puissent-ils toujours être unis, dit le vieillard; des soldats marchant à rang serrés sont difficiles à vaincre. Qu'est

devenu Papineau, son nom est odieux aux Canadiens, nous a-t-on dit?

—Il est réfugié à Paris, monsieur, répondis-je; mais il est loin d'être haï parmi les Canadiens; seulement, nous ne pouvons nous expliquer sa conduite équivoque aux derniers jours de sa popularité.

Après quelques autres explications que nous donnâmes à nos hôtes sur la politique du Bas-Canada, ils regrettèrent, avec nous, l'exil de l'homme dont les cheveux ont blanchi à la défense des droits de ses compatriotes, souffrant pour avoir trop aimé son pays, et dont la seule faute est d'avoir cherché à avancer l'heure qui doit, tôt ou tard, donner la liberté au Canada. L'oppression ne peut durer qu'un jour; et la liberté, fille de Dieu, est la récompense promise aux peuples martyrs.

Enfin, il fallut nous séparer de ces bons et hospitaliers français, pour aller nous rebloquer dans l'affreux Kingston. Ayant offert paiement pour notre repas, on nous dit que l'on était satisfait d'avoir pu nous servir, et l'on refusa notre argent. Tel est aussi un trait caractéristique de nos campagnards: ils en ont sans doute hérité de nos premiers pères, les français.

Nous nous remîmes en chemin; sur notre route, nous donnâmes mille malédictions aux voitures de nos améliorés frères du Haut-Canada, et louangeâmes, exagérément peut-être, les spacieuses carrioles des arriérés Québécois, qui ont le bon sens de se servir de voitures dans lesquelles on peut voyager sans crainte de se briser l'épine dorsale, ou, pis encore, de se tordre le cou. Ces attelages de travers vous envoient tout droit, la tête première, vous récréer au fin fond des fossés, lorsqu'ils se rencontrent sous le patin gauche, et que la providence n'a pas eu la précaution de les combler de neige. O expérience! tu vaux mieux que dix colonnes de journaux pour apprendre à connaître la valeur des choses!

J. HUSTON.

1843.

BONHEUR N'A QU'UN JOUR.

Des jours sereins voyant poindre l'aurore,
Levons enfin nos fronts insoucieux :
Pour l'an nouveau, frères, chômons encore
Comme autrefois chomèrent nos aïeux :
Longtemps sans doute ont dû couler nos larmes ;
Mais le bonheur apparaît à son tour.
Empressons-nous d'en savourer les charmes :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Quand de nos maux le triste et long cortége
Vint d'Albion désenchanter ces bords,
Nous n'avions foi qu'au ciel où Dieu protége,
Détenant l'urne où s'agitent les sorts.
Mais, las d'attendre et de courber nos têtes,
L'espoir déjà fuyait notre séjour,
Et nous disions en regrettant nos fêtes :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Puis est venu l'homme de la justice
Dont le bras fort nous releva soudain,
Et qui toujours, sans qu'on le rapetisse,
Souffre avec gloire un injuste dédain.
Nos ennemis que sa fermeté brave,
N'osant se faire humbles valets de cour,
Disent aussi, ne foulant plus l'esclave :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Et, dévorés d'une colère étrange,
Ils veulent tous que, Bagot renversé,
Vienne un tyran qui nous frappe et les venge
En évoquant l'esclavage passé.
Mais se taisant à leur clameur stérile,
Au lieu de fers il fit des lois d'amour.
Eux seuls diront dans leur fougue inutile :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Non, non, la mort n'étendra point son ombre
Sur les projets du consul bienfaisant,
—Car le ciel aime à balancer le nombre
Des hommes vils, repus d'or et de sang.—

Au Canada longtemps puisse-t-il vivre !
Et que nos voix le chantant tour-à-tour,
Ne disent plus, quand sa main nous délivre :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Que notre joie accueille cette année
Comme un espoir de meilleur avenir ;
De nos plaisirs qu'elle soit couronnée ;
Et puissions-nous oublier de gémir !
En gais couplets rendant notre allégresse,
Chômons le temps, le temps même est si court !
Et renonçons au refrain de tristesse :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

En nos destins malheureux ou prospères,
N'oublions pas qu'un arrêt inhumain
Au lieu d'exil enchaîne encor nos frères.
Que la pitié les console en chemin !
De leur pardon si le moment arrive,
Du moins rendons le poids d'exil moins lourd ;
Car, chaque soir, ils pleurent sur la rive...
Pour eux, hélas ! le bonheur n'eut qu'un jour.

D.

1841.

SUR LA CONVALESCENCE DE SIR C. BAGOT.

Nos vœux sont exaucés... il vivra donc encore
Celui que tout un peuple, à juste titre, adore,
Celui qui parmi nous a ramené la paix
Et nous en fait déjà goûter les doux bienfaits...

Muses du Canada, bannissez la tristesse,
Accourrez partager la commune allégresse !
Vos lyres trop longtemps pendantes aux cyprès,
Hélas ! ont soupiré de trop justes regrets.
Malgré vous suspendant vos courses boccagères,
N'osant vous confier aux échos solitaires,
Dans le silence seul épanchant vos douleurs,
Pour raconter nos maux vous n'aviez que des pleurs !
Ainsi toujours en proie à nouvelles alarmes,
Rien ne pouvait tarir la source de vos larmes.

Mais pourquoi rappeler ce triste souvenir,
Alors que tout sourit de bonheur, de plaisir ;
Que la patrie heureuse a repris sa guirlande,
Vient aux pieds de Bagot en déposer l'offrande ?
Vous, reprenez aussi vos aimables festons,
De lauriers et de fleurs, osez ceindre vos fronts ;
Que la reconnaissance aujourd'hui vous inspire,
Venez chanter Bagot et son heureux empire.

Touché de nos malheurs, fatigué de nos vœux,
Le ciel sur ce pays abaisse enfin les yeux.
Il l'a régénéré dans l'ordre de la grâce ;
Dans l'ordre politique il ouvre aussi la trace
Qui doit nous ramener la justice et la paix,
Voulant qu'un même nœud, qu'une même couronne
Enlace pour toujours et l'autel et le trône.
Quelle réforme,... ô ciel ! quel abîme à combler !
Peuple trop malheureux ! oses-tu l'espérer,
Toi qui toujours en proie à mille et mille alarmes,
Te sustentes d'un pain tout pétri de tes larmes ;
Qui gisant accablé sous le poids du malheur,
N'oses lever les yeux, demander un sauveur.
Oui ! Nation captive aux bords de Babylone !
Espère... ton salut arrive... l'heure sonne !
De ta lyre assoupie ose éveiller l'accent,
En faire retentir les bords du Saint-Laurent !
Trop longtemps à ses flots tu vins mêler tes larmes,
C'en est fait, embelli de ses antiques charmes,
Vois-le se transformer en un fleuve d'oubli,
Souvenir du passé s'y perdre enseveli !...
Le ciel touche le cœur de notre jeune reine ;
Lui qui la fait partout régner en souveraine,
Il veut que des méchants déjouant les complots,
Sa main vienne briser la chaîne de nos maux ;
Que digne de son nom, quand son souffle l'inspire,
Elle nous fasse aimer, vénérer son empire ;
Qu'elle retrouve en nous, en nous comme autrefois,
Un peuple tout loyal, mais jaloux de ses droits.
Le ciel s'est déclaré, bientôt l'auguste reine
Cède à l'impulsion, au penchant qui l'entraîne.
Accoutumée à l'art de faire des heureux,
Peut-elle repousser nos soupirs et nos vœux,
Méconnaître du ciel cette voix si puissante
Qui lui dit : " Reine, sois équitable et clémente !

C'est par là que tu dois faire adorer ton nom,
A ta couronne encore ajouter un fleuron."
Pour répondre aux élans de son cœur magnanime,
Pour fermer sous nos pas le plus profond abîme,
Victoria fait choix d'un homme dont le nom
Garantit le succès de sa haute mission.
Soudain, il a compris sa digne souveraine,
Il ne se berce point d'une espérance vaine.
Plein d'espoir, il s'arrache à ses nobles foyers
Pour porter le bonheur sur des bords étrangers,
Pour ramener la paix, la justice avec elle,
Chez un peuple égaré... mais demeuré fidèle!
Heureux d'aller combler l'abîme de nos maux,
Bagot impatient s'élance sur les flots.
Quand le ciel est pour nous, qu'il veille sur sa tête,
Qu'il enchaîne poür lui les autans, la tempête;
Qu'il va d'un peuple entier améliorer le sort,
Craindrait-il de ne pas arriver à bon port!
Aussi bientôt vainqueur des vents et des orages,
Il est sous notre ciel... il foule nos rivages;
Nos rivages couverts de nuages, de deuil;
La mer n'eut point pour lui de plus terrible écueil.
Il en triomphera... le ciel le favorise;
Conciliation—Justice est sa devise.
Peuple, cours au devant de ton libérateur!
Tu recules... pourquoi? d'où vient cette froideur?
Le jour qui sur nos bords amène sa présence
Est un jour de triomphe et de réjouissance;
Toi, tu le convertis, hélas! en jour de deuil.
L'indifférence seule signale ton accueil!
Insensible au spectacle, insensible à la joie
Qui, si pompeusement, sous tes yeux se déploie,
Tu restes solitaire au sein de tes foyers
En proie à tes soucis, à tes sombres pensers.
Bagot de ton absence et s'afflige et s'étonne...
Il te voit à l'écart... et son cœur te pardonne.
Habitant d'une terre encor teinte de sang,
Et naguères soumise au sceptre d'un tyran,
Tu ne peux dans ton cœur fixer la confiance,
Ni, relevant ton front, sourire à l'espérance.
Ah! trop souvent déçu ton espoir s'est éteint;
Sous le poids du malheur ton cœur palpite et craint!

Bagot a deviné la froide indifférence ;
Mais il veut que, bientôt, sous sa douce influence,
Rappelant ton espoir, déposant ta frayeur,
Tu retrouves en lui ton père, ton sauveur.
Un astre bienfaisant a brillé sur sa tête.
Et le calme bientôt succède à la tempête.
Chacun, avec transport, y fixe ses regards.
L'allégresse, l'espoir naissent de toutes parts !
Bagot s'est prononcé... sous son heureux auspice
Apparaissent soudain la paix et la justice ;
La discorde en fureur dans son antre s'enfuit,
Le jour le plus brillant a remplacé la nuit !
Mais à la fois, c'est trop de bonheur et de joie,
A de nouveaux soucis la patrie est en proie :
Pour faire apprécier, regretter à jamais
De si douces faveurs, de si rares bienfaits,
Le ciel frappe soudain, au seuil de sa carrière,
Notre libérateur, notre ami, notre père ;
Ses jours sont menacés... s'il succombe... malheur !
Avec lui va s'éteindre aussi notre bonheur.
Déjà de tous les cœurs il fesait la conquête ;
Et la faulx de la mort vient planer sur sa tête !
C'en est fait, succombant à ce malheur nouveau,
La patrie est en pleurs ; la cité, le hameau
Désolés tour-à-tour, le front dans la poussière,
Font monter vers le ciel l'encens de la prière ;
Pour prolonger des jours si chers, si précieux,
Les autels sont chargés de suppliques, de vœux.
O Dieu ! dans ta bonté conjure cet orage !
Ne vas pas, en un jour, détruire ton ouvrage,
Ou rouvrir sous nos pas cet abîme de maux,
Dont ta miséricorde avait fermé les sceaux.
Peuple reconnaissant, souris à l'espérance !
Ta piété, ton zèle au ciel font violence.
Tes vœux sont exaucés ! nouvel Ezéchias,
Bagot est rappelé des portes du trépas,
Pour perfectionner son magnifique ouvrage,
Pour cueillir les lauriers d'un héros et d'un sage.

O peuple canadien ! si chrétien, si loyal !
Ta sensibilité te laisse sans rival.
Après avoir montré tant de sollicitude,
Ah ! pourrais-tu bien là borner ta gratitude ?

Et sensible au bonheur que ta reine t'a fait,
En jouir, oublier l'auteur de ce bienfait?
Non! cédant au transport, au penchant qui t'entraîne,
Tu chériras bien plus ta jeune souveraine
Qui s'avance vers toi, l'olivier à la main,
Pour te rendre tes droits, assurer ton destin.
Jaloux d'appartenir à cette reine illustre,
Ton dévoûment saura donner un nouveau lustre
Au sceptre qui vers toi s'incline avec douceur.
Pour l'honneur d'Albion et pour notre bonheur
A son glorieux règne à l'envi tout conspire.
Déjà son nom porté jusqu'au céleste empire
Où flottent triomphants ses nobles étendards.
Fait pâlir le Chinois devant les Léopards;
Il retire tremblant sa barbare phalange;
Albion fait la loi sur les rives du Gange.
Vous donc, peuples jaloux de ces faits glorieux,
Qui, dans vos préjugés, peut-être dans vos vœux,
Prophétisiez déjà la chute de son trône,
Contemplez quelle gloire aujourd'hui l'environne!
Que peuvent contre lui vos sinistres complots?
Rocher inébranlable assis au sein des flots,
Pour le frapper la vague arrive menaçante,
Et recule d'effroi dans sa rage impuissante!
Lorsque tant de succès parmi les nations
Viennent de sa couronne embellir les fleurons,
Son éclat reflété sur notre heureux rivage,
Devra nous faire aimer et chérir davantage
La chaîne qui nous lie à la fille des rois,
Dont la voix aujourd'hui sanctionne nos droits.
Que son nom qui s'inscrit au temple de la gloire
Se grave dans nos cœurs et dans notre mémoire!

PIERRE LAVIOLETTE.

1843.

SOUVENIRS ET REGRETS.

Oui, je l'aime ce temps, où par un doux prestige,
Un être féminin me donnait le vertige;
Où d'un blanc vêtement le frôlement soyeux
Me faisait tressaillir et me rendait heureux.

Qu'ils sont doux, ces instants d'un aimable délire,
Où l'on puise l'amour dans un tendre sourire;
Où le charme enivrant d'un regard enchanteur
Porte dans tous les sens le trouble et le bonheur!
Hélas! dans son printemps, quand plein de confiance
L'homme vit de plaisirs, de rêves, d'espérance,
Son bonheur est réel, et toujours le désir
Le lui montre de loin, dans un autre avenir.
Une amoureuse ardeur s'empare de son âme,
Son cœur est embrâsé de la plus pure flamme:
Le reste disparaît et dans tout l'univers
Il ne voit que l'objet qui le tient dans ses fers.
Bientôt le tendre aveu d'une bouche adorée
Vient sceller l'union qu'il a tant désirée.
Il va donc être heureux et savourer en paix
Les douceurs d'un amour qui comble ses souhaits?
...Non; le cœur des mortels est un vaste incendie;
Tout lui sert d'aliment: rien ne le rassasie.
S'il poursuit un objet qu'il aime avec ardeur,
À parvenir au but il met tout son bonheur.
Mais, si le ciel enfin, couronnant sa constance,
Daigne réaliser sa plus chère espérance,
Ce fantôme brillant, si longtemps convoité,
Perd bientôt tout son prix, avec sa nouveauté.
Si quelque malheureux, par un triste partage,
Reçoit du feu sacré le fatal avantage;
Si, fidèle à l'objet de ses premiers amours,
Ce qu'il aime une fois, il l'aime pour toujours;
S'il place son espoir et le but de sa vie
Dans les félicités d'une union chérie,
Il savoure à long traits l'ineffable douceur
De ne faire, entre deux, qu'un seul et même cœur.
Mais, hélas! trop souvent la rude destinée
Rompt, de sa main de fer, la chaîne fortunée,
Et de tant de bonheur, d'amour et d'avenir,
Il reste au malheureux... un triste souvenir!
J'ai vidé cette coupe et goûté tous ses charmes:
Mais, hélas! dans le fond, ce n'était que des larmes!
J'avais conquis l'amour d'un cœur qui comprenait
La douce et sainte ardeur du feu qui m'animait.
Même âme, même goût des pures jouissances,
Mêmes illusions de douces espérances

Nous avaient fait rêver à des jours fortunés ;
Comme si pour cela les hommes étaient nés !
De même un jeune enfant, au bord d'un précipice,
Se joue avec les fleurs qui cachent l'orifice.
Le reveil fut terrible, et le sort en courroux
Vint, avec un cercueil, briser des nœuds si doux.
Vous qui avez connu le bonheur de la vie,
Vous à qui les doux noms d'amour, de sympathie,
Par un doux souvenir, font palpiter le cœur,
Vos larmes couleront sur un pareil malheur.
Voyez ce lierre antique, lié dès son enfance
A l'ormeau dont la tête abrita sa croissance :
La beauté de sa tige et ses rameaux nombreux
Prouvent combien jadis il était vigoureux.
Aujourd'hui, sans couleur, sans force et sans feuillage,
Du malheur et du deuil il est la triste image.
Atteint dans sa racine et percé jusqu'au cœur,
L'orme, son seul appui, se fana dans sa fleur.
Dès lors son compagnon, sans force et sans verdure,
Dépérit chaque jour et perdit sa parure.
Ainsi l'infortuné qui bâtit son bonheur
Sur l'amour dévoué d'un noble et tendre cœur ;
Si le cruel trépas vient, de sa main traîtresse,
Lui ravir tout-à-coup l'objet de sa tendresse,
Comme le pauvre lierre, en perdant son appui,
Il dépérit, il souffre et languit comme lui.
Ah ! plaignez le malheur, la détresse cruelle
Du malheureux qui perd sa compagne fidèle.
Pour lui plus de bonheur, de plaisir, ni d'amour ;
Repos, ami, fortune, il perd tout en un jour.
Le monde et ses honneurs, la nature et ses charmes,
Il voit tout à travers du voile de ses larmes.
Mais il souffre surtout si la main du malheur
Vient à le retenir sur un lit de douleur.
Il se rappelle alors la douce sympathie
Et les soins si touchants de sa fidèle amie.
Son cœur la voit encore, avec sa douce main,
Relevant le duvet qui rechauffait son sein ;
Et ses regards, tombant sur des mains mercenaires,
Se gonflent de douleur et de larmes amères.
Oui, malheur à celui qui connut le bonheur
" De ne faire, entre deux, qu'un seul et même cœur !"

Si le ciel lui ravit le charme de sa vie,
Il passe son printemps à pleurer son amie ;
Et si le temps enfin, ce vieux consolateur,
Vient, de sa longue main, adoucir sa douleur,
Si son cœur, aussi neuf qu'aux jours de sa jeunesse,
Cherche amour pour amour, tendresse pour tendresse,
Il doit se contenter du désir d'être heureux :
Comme si, " pour aimer, on n'était jamais vieux."

N. D. J. Jeaumenne.

1843.

UNE PAGE SUR L'HISTOIRE DU CANADA.

De la Grèce et de Rome interrogeant l'histoire,
Un autre chantera leurs héros et leurs Dieux ;
De leurs combats fameux il redira la gloire,
Moi, je vais chanter mes aïeux.

Du riant St. Laurent la rive fortunée,
Nos forêts et nos monts, nos vallons et nos bois,
Notre douce patrie un jour sera chantée
Par une plus puissante voix.

Un jour, Canadien, la prompte renommée
Et ses cent voix diront ton nom à l'univers.
Pour moi, pauvre rimeur, ton histoire ignorée
Fera le sujet de mes vers.

Que me font les Troyens et leurs guerres sanglantes,
Et la haine des Grecs assiégeant leurs remparts ?
Que me font des cités les ruines fumantes,
Sous les monuments des Césars ?

Des noms moins renommés, moins vantés des poètes,
Mais aussi glorieux, embelliront mes chants.
Pour être grand faut-il avoir fait des conquêtes ?
Et vaincu des peuples puissants ?

Réveillez-vous, héros ! sortez de la poussière
Où vous dormez en paix, le front ceint de laurier.
Mais quel regard puissant !.... quelle démarche fière !
Est-ce toi, généreux Cartier ?

Oui, c'est lui, ce héros qui, désertant la France,
Pour fonder un état sur un sol inconnu,
Lassa des éléments la rage et la constance
Par sa magnanime vertu.

C'est ce preux qui, rempli d'un courage héroïque,
Sachant à la victoire arracher le succès,
Fonda par sa valeur sur le sol d'Amérique,
Un pays peuplé de Français.

Champlain, de Monts, Tracy, Pontgrave, Robervalle,
Noms fameux, vous serez célébrés tour-à-tour;
Mais il est un guerrier que nul autre n'égale,
C'est le magnanime Latour.

Peu sensible aux combats que lui livre son père,
Qui le voit sans pitié rebuter son espoir,
Il refuse les dons et l'or de l'Angleterre
Pour n'écouter que son devoir.

Qu'il est grand, ton courage, immortelle héroïne,
Verchères, tu bravas les Hurons et leurs traits;
Et fidèle à l'honneur de ta noble origine,
Ta valeur sauva les Français.

Honneur aux fondateurs de ces cités naissantes,
Trois-Rivières, Québec, la jeune Hochelaga!
Dirai-je les combats et les guerres sanglantes
Des Indiens du Canada?

Le ciel aime à bénir cette terre chérie,
Tout prospère, et Montcalm voit renaître la paix;
Mais la riche Albion a vu d'un œil d'envie
Ses victoires et ses succès.

Québec est le témoin d'une lutte sanglante,
La fortune longtemps partage les succès,
Mais sur la fin du jour la victoire inconstante
A fait triompher les Anglais.

Par un noble trépas Montcalm finit sa vie,
C'en est déjà fait d'eux les Français sont battus.
Québec passe au pouvoir de l'armée ennemie
Avec ses habitants vaincus.

J. T. Loranger (¹).

(¹) M. Loranger est avocat au barreau de Montréal.

1843.

LE POISSON D'AVRIL.

Prends garde, jeune fille, aux yeux doux et coquets,
Aux amants inconstants, aux argus indiscrets :
Car le frêlon, vois-tu, vole à l'abeille
Son miel,
Et puis l'amant qui te parle à l'oreille
Du ciel,
Pour mieux voiler sa mondaine inconstance,
Et mettre ton cœur en péril,
Médite de troquer ton beau lys d'innocence
Contre un poisson d'avril.

Epoux, qui vous aimez, conservez bien vos feux,
L'amour, durant l'hymen, est souvent soucieux ;
Dans le beau temps, il faut un peu d'orage
Au ciel,
Et l'on n'a pas toujours dans le ménage
Du miel.
On savoure par fois des délices d'ivresse,
Mais Cupidon retraite-t-il,
On n'a plus dans la bouche un seul mot de tendresse.
L'amour est un poisson d'avril.

Vous tous, qui comptez trop sur le temps à venir,
Qu'entourent les amis, vivez dans le plaisir,
Heureux frêlons, qui volez à l'abeille
Son miel,
Venez, je veux vous parler à l'oreille
Sans fiel :
Ah ! ménagez le temps et la fortune,
Le plaisir, ce poison subtil,
Vous mènera tout droit au chemin d'infortune :
C'est un ancien poisson d'avril.

Avares, qui courez après l'argent et l'or,
Qui grossissez sans cesse un futile trésor,
Sans que jamais le pauvre, la patrie,
Le ciel
N'ait sa part du lingot, ah ! votre vie
De miel

Vous mènera tout droit chez Proserpine
Où je vous envoie en exil!
Songez, vilains, fesant maigre cuisine,
Qu'enfer est un mauvais poisson d'avril.

Torys, qui tourmentez vos frères canadiens,
Qui pillez leurs trésors et ravissez leurs biens,
Qui maudissez Bagot qui trop vous donne
De fiel,
Enfants gâtés un jour, par votre bonne
De miel,
Vous reniez ministres responsables:
Ogden, cet aimable alguazil,
Ce roi Petaud déchu de tant misérables,
Vous reste pour poisson d'avril!

Errant en vagabond, politique Cain
Qui grossit ses trésors du sang de l'orphelin,
A lord Stanley tant qu'il peut il inspire
Du fiel,
Ah! s'il pouvait trouver dans son martyre
Du miel,
Replacer au pouvoir la canaille déchue
Et trouver en dédale encore un bout du fil...
Mais, voyez, il viendra de l'officielle rue ([1])
En vrai poisson d'avril!

J. G. Barthe.

1843.

UNE LEÇON.

Guillot, armé d'un gros tronc de sarment,
Emoustillait sa femme un jour de fête;
On court au bruit.—Eh! voisin, doucement,
Tu vas lui rompre ou les reins ou la tête!
—Depuis vingt ans, ami, je lui répète
De l'alphabet deux lettres seulement,
Mais point ne veut en meubler sa mémoire.
—Parbleu! compère, il est donc décidé
Que ces lettres sont du grimoire?
—Eh! non, morgué, ces lettres sont C D.

D. B. Viger.

([1]) Downing Street.

1843.

LE RÈGNE DU JUSTE.

Assez longtemps régna l'ange du crime,
Tremblant et pâle il recule d'horreur;
En maudissant il a vu sa victime
Se relever forte après le malheur!
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Assez longtemps le sceptre tyrannique
Pésa sur toi, le martyr du pouvoir;
Un jour paraît où la pensée inique
Tombe et se brise à l'aspect du devoir!...
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Le mal fut fait, il en reste des traces,
Mais comme l'ombre elles disparaîtront;
De l'ennemi les jalouses menaces
N'ajouteront que la honte à son front.
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Gloire à Bagot, dont la mâle énergie
Sut ramener l'aurore de beaux jours!
Puisse le ciel, en prolongeant sa vie,
De douces fleurs en parsemer le cours!
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Mais une larme a coulé sur ma lyre,...
Chargés de fer gémissent des absents!...
O mon pays! puissé-je bientôt dire:
" Noble pardon inspire mes accents."

O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

P. Petitclair.

1843.

LE BAL.

Que le bal est joyeux! vois ces nombreux quadrilles;
Le plaisir fait briller ces yeux de jeunes filles,
Anime tous leurs pas, rit dans toutes les fleurs:
Partout, papillon frais, il vole, il se repose;
Il pare la danseuse à la peau blanche et rose
De ses plus riantes couleurs.

J'aime ce bal avec son lustre aux mille flammes,
Ses bijoux, ses parfums, ses folles jeunes femmes,
Qui froissent leurs tissus dans un rapide élan;
Leur bonheur enfantin, frêle et léger comme elles,
Et dans un coup d'archet, dans leurs gazes nouvelles,
Dans les nuances d'un ruban.

Les vois-tu balancer leurs plumes, leurs dentelles;
Sourire à ces miroirs qui les montrent si belles;
Puis dans un cercle étroit, où la foule survient,
Former les pas divers de leur danse rapide,
Pesant sur le parquet comme un oiseau timide
Sur la branche qui le soutient.

Mais l'orchestre se tait, et chaque jeune fille
Marche alors vers le banc de velours où l'or brille,
Fait un léger salut, et quitte son danseur;
Puis implore un peu d'air de l'éventail docile,
Qui s'agite semblable à la feuille mobile
Qu'on voit frémir près d'une fleur.

Le salon resplendit de saphir, de topaze,
Et cent femmes lui font un vêtement de gaze;
Tout est satin rubans, guirlandes et joyaux:
Partout sur des fronts blancs et moites on admire
Ces bouquets toujours frais, qui jamais n'ont vu luire
D'autres soleils que des flambeaux.

Mais l'orchestre résonne, et le cercle s'envole :
La galoppe ! oh ! vois donc la fantasque, la folle,
Bondir toute joyeuse, et dans ces tours adroits,
Traverser les salons au gré de son caprice ;
La voilà qui s'élance, et court, et vole, et glisse,
Et tourne sans ordre et sans lois.

Viens, l'huile brûle encor dans les lampes d'albâtre ;
Dansons, mais un rayon à la lueur blanchâtre
Glisse sur le parquet, sur les rideaux soyeux :
Tout effrayés du jour les quadrilles finissent ;
Dans les flambeaux dorés les lumières pâlissent
Comme les étoiles aux cieux.

Il faut partir ! Voici que les pâles danseuses
Jettent sur leurs cols nuds les écharpes moëlleuses ;
Puis, lançant tristement un coup d'œil aux miroirs,
Posent les shals épais sur leurs fraîches parures,
Et les amples manteaux tout couverts de rayures,
Avec les boas longs et noirs.

Nous allons le quitter, ce bal, mais son image
Va nous suivre du moins comme dans un nuage :
Ces femmes aux pieds fins, ces danseurs passagers,
Pendant notre sommeil fécond en doux mensonges,
Riant et voltigeant, vont passer dans nos songes,
Comme les fantômes légers.

A. S.

1843.

PLAINTES... VŒUX... ESPOIR

DES EXILÉS POLITIQUES.

Malheureux ! ah ! nos plaintes sont vaines,
Nulle main ne vient sécher nos pleurs !
Frémissant au seul bruit de nos chaînes,
Quel écho redirait nos malheurs ?
Pour un crime, effacé par nos larmes,
Nous avons perdu la liberté ;
Et ce site eût-il les plus doux charmes,
C'est notre exil, qu'importe sa beauté ?

Nos regards tournés vers la patrie
Ne sauraient fixer d'autres objets ;
Et toujours son image chérie,
En fuyant excite nos regrets.
O soleil! prodigue ta lumière,
Vainement sur nos têtes tu luis!
Il fait sombre à la terre étrangère,
Nos plus beaux jours sont d'éternelles nuits.

Les saisons en vain se renouvellent,
Nos printemps sont changés en hivers ;
Les oiseaux par leurs chants nous appellent,
Nous restons sourds à tous leurs concerts.
Le spectacle offert par la nature
Semble, hélas! aggraver nos malheurs;
Seul attrait! au ruisseau qui murmure
Il nous est doux d'aller mêler nos pleurs.

Nous pourrions nous consoler encore
S'il était un terme à ce malheur ;
Chaque jour nous saluerions l'aurore
Qui viendrait hâter notre bonheur.
Vain espoir! trop cruelle souffrance!
O! martyre, hélas! toujours nouveau!
Si pour nous il est quelque espérance,
Cette espérance erre autour d'un tombeau!

Loin de toi, douce, aimable patrie,
C'en est fait, il faut vivre et mourir!
Pour charmer le deuil de notre vie,
Il nous reste au moins ton souvenir.
Souvenir... triste et dernier partage!
C'est lui seul, lui qui nous fait mourir ;
Avec nous, terre de l'esclavage,
Puisse ton sein bientôt l'ensevelir!

Quelle voix soudain se fait entendre?
Son écho retentit dans nos cœurs.
Doux espoir! pourrions-nous nous méprendre;
Elle a dit: séchez, séchez vos pleurs...
Du malheur victimes passagères,
Dieu pour vous a des soins paternels ;
Vous verrez les foyers de vos pères...
Vous bénirez ses décrets éternels...

O bonheur! douce vicissitude!
Est-ce un songe abusant notre cœur?
Voudrait-on de notre gratitude,
En jouant, sonder la profondeur?
Non! croyons à des jours plus prospères,
L'espérance est rentrée en nos cœurs;
Le deuil fuit, nos chaînes plus légères
Ont de l'exil adouci les rigueurs!

O Bagot! toi que notre patrie
A nommé son père, son sauveur;
Dans l'exil notre vie est flétrie,
Toi seul peux lui rendre sa fraîcheur.
Tendres fils, épouses éplorées,
Bons amis, tous nous tendent les bras...
Dans tes mains tu tiens nos destinées,
Rive nos fers... ou ne les trompe pas!

Adoré sur la terre étrangère,
Entouré de tes nobles enfants,
Dans les bras d'une épouse bien chère,
Tu reçois leurs doux embrassements.
Hélas! nous, sans enfants, sans compagnes,
Dans l'exil nous vivons sans amis:
Et l'écho de nos tristes montagnes,
En se moquant, nous appelle proscrits!

Fais cesser cette ignoble souffrance,
Sois sensible à la voix du malheur;
Embellis notre courte existence
Trop longtemps étrangère au bonheur.
C'est le vœu, l'espoir de la patrie,
Tu la vois... elle nous tend les bras!
Rends-nous donc à sa terre chérie,
Arrache-nous à l'exil... au trépas!

Ce sont là les durables trophées
Que tu peux t'ériger dans les cœurs.
Vers le soir de tes belles années,
Le trépas te sera sans horreurs.
Tu diras: J'ai vécu dans la gloire,
Mais la mort va flétrir mes lauriers,
Je vivrai du moins dans la mémoire
Des exilés rendus à leurs foyers!

PIERRE LAVIOLETTE.

1843.

ÉTRENNES DU JOUR DE L'AN.

Je ne sais si je dois ou pleurer, ou sourire,
Si de crêpe ou de fleurs je dois orner ma lyre,
Si l'aurore du jour les promet tous sereins.
Si le passé s'éclipse auprès de nos destins!
Dans le livre de Dieu dois-je lire en prophète?
Peut-elle errer en paix mon âme de poète?
Les ans qui sont coulés comme un fleuve à nos pieds,
Avenir inconnu, devant eux tu t'assieds...
Et ma muse à genoux est là, qui t'interroge,
Car chaque jour, hélas! au précédent déroge:
O terre, tu dépens de la pitié du ciel!
Ce sol où ruisselait et le lait et le miel,
On l'a vu féconder par du sang de martyre,
Et sa poudre autrefois qu'idolâtrait zéphyre,
L'hiver la lui ravit sous ses pâles flocons;
Globe chrysalidé dans le sein des saisons,
Le caprice du temps t'enrichit ou te vole:
Caméléon du temps, voilà ton vrai symbole!
Hors de Dieu, point de lois pour l'ordre d'univers:
Le printemps et l'été, l'automne, les hivers
Sont mesurés par lui: sa main a marqué l'heure,
De l'instant qu'il accorde à chaque être qui meure!
Amis, puisque des cieux sont tombés d'autres jours,
Ouvrons tous au bonheur chacun de nos séjours,
De vertueux plaisirs embellissons la terre:
Ce globe est pour nous tous un immense parterre
Où chacun vient jouir du théâtre du temps,
Cette scène qui change avec tous les instants,
Où tout dès le début paraît digne d'envie,
Où luttent chaque jour la mort avec la vie,
Car l'existence, hélas! n'a rien qu'un dénoûment,
La mort baisse la toile après le long tourment!
Avant qu'il soit tombé ce rideau diaphane,
Et qu'il ait dérobé son mystère profane
A nos regards déçus, remplissons nos destins;
Nous courons tous à Dieu comme des orphelins,
La fin n'est pas pour nous dans ce séjour terrestre;
L'homme est né pour les cieux, son cœur entend l'orchestre

Qui l'appelle là haut à ce monde éternel
Où le bonheur du moins s'est dressé son autel.
Là, plus de temps, de mort, de limite ou d'espace,
Devant l'éternité toute chose s'efface,
Le sort est immuable et la vie est sans fin,
C'est d'un décrêt de Dieu qu'est tombé ce destin!
Les siècles ont coulé comme un torrent rapide;
Qu'a laissé le passé qui nous serve de guide
Au champ de l'avenir? Géant de la raison,
As-tu descendu Dieu du trône de Sion?
Ton farouche penser en reniant son être,
A-t-il pu s'affranchir du domaine d'un maître?
Déplace aussi la mort, détrône le trépas,
Car plus impuissant qu'eux, je ne te croirai pas!
Quand je vois les saisons dans leur péripétie
Changer quatre fois l'an de soleil et de vie,
Au début de chaque an le givre et les frimas
Christaliser le chaume où je perdais mes pas,
Nature revêtir son pur manteau de neige
Et cette nappe blanche, au printemps arrivé-je,
S'enlever sous mes yeux qui regardent verdir
Les prés et les côteaux où vient régner zéphyr:
Et quand arrive après le temps de la vendange:
Quand se jaunit l'épi, que se dore l'orange,
Que Pomène cueillit ses suaves moissons,
Que partout les pastours soupirent leurs chansons,
Que le troupeau bondit si joyeux dans la plaine,
Que de tresses de fleurs la nature s'enchaîne,
Mon cœur sent le besoin de monter jusqu'au ciel,
La prière qu'il fait est un rayon de miel!
Mon âme monte à Dieu, c'est en lui qu'elle espère,
Lui seul a tout créé, lui seul est notre père!
Ces jours il nous les donne, ah! je veux en jouir,
Pour vivre avec vous tous, amis, avec plaisir,
Pour remplir mes destins, pour aimer ma patrie:
Et mon dernier refrain sera pour mon amie!
Aujourd'hui, citoyens, que s'épanchent les vœux
Et que du moins un jour dans ces terrestres lieux
Doit tout être au bonheur: au nom de la patrie
Laissez-moi saluer les phâses de la vie,
Honorer des vieillards les cheveux argentins
Qui penchés vers la tombe achèvent leurs destins.
Ils ont frayé pour nous le sentier de ce monde:
Nous précédant aux cieux, que leur paix soit profonde!

Et vous, foulez longtemps la poudre de ce sol
Avant que jusque-là dirigeant votre vol,
Vous devrez aussi vous, amis, suivre vos pères ;
Ce globe qui végète entouré de mystères,
Qui roule sous les cieux par d'immuables lois
Il fut créé pour vous, vous en êtes les rois ;
Que le bonheur vous tresse une égale couronne,
Qu'autour de votre front sa lumière rayonne !
Infirme rejeton de la tige tombé,
Qu'ai-je à part de souhaits qui puisse être donné ?
Dans le giron du pauvre haletant sur la route,
Riches, ouvrez la main, oh ! oui, versez la toute !
Son cœur est gros d'amour et ses yeux gros de pleurs,
Riches, il se mourait... vous êtes ses sauveurs !
Ses enfants rediront vos noms dans leur prière,
Dieu les écoutera mieux que vous sur la terre !
Et toi, pauvre jeunesse, à qui je suis encor,
Toi, qui de ton pays est le plus beau trésor,
Regarde : l'avenir devant toi se déroule,
Tu ne t'appartiens pas, tu naquis pour la foule !
Toi seule tu survis au torrent du passé,
Ton avenir, amie, au pays est donné.
Nous partirons ensemble, un jour, pour d'autres sphères
En laissant après nous les neveux de nos pères
Pour hériter nos champs, nos villes, nos autels,
Et subir à leur tour le destin des mortels :
Te perpétûras-tu, Canada, ma patrie ?
Citoyens, c'est à vous à lui donner la vie !
Que tous dans un même hymne écouté dans les cieux
Appellent un miracle en ces terrestres lieux,
Et sauvent de Bagot la si noble existence :
Tombeau, tu n'es pas fort comme notre espérance !
Vœux d'amour, de bonheur, souhaits du nouvel an,
Oh ! mêlez votre ivresse aux rigueurs de l'autan ;
Des plus charmants plaisirs que chaque front rayonne,
Que chaque âme aujourd'hui comme la main soit bonne !
Qu'en la coupe le vin pétille, et que le cœur
Se sente remuer d'un suave bonheur.
Aux amants de doux yeux, aux époux des tendresses.
Aux enfants plus jolis pastilles et caresses,
Et qu'un monde joyeux autour d'un doux banquet
Puisse ravir au ciel le bonheur, son secrêt !

J. G. BARTHE.

1843.

À SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, l'adoptant pour patron,
    Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé:
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
    Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir:
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
    Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

F. R. Angers.

1843.

ADIEUX À UNE AMIE.

En m'éloignant des lieux qui m'ont vu naître,
Par mes ennuis je compterai mes jours;
De mes destins si j'eusse été le maître,
Auprès de vous j'aurais vécu toujours.
Quand le devoir bien loin de vous m'appelle
En d'autres lieux où n'est pas le bonheur,
Au souvenir du moins soyez fidèle
Pour un ami qui vous donne son cœur.

Du bord natal j'éprouve encor les charmes:
Bientôt vivant sous un ciel étranger,
Un triste sort exigerait mes larmes
Si votre cœur, hélas! devait changer.
Mais, bannissant un penser si funeste,
Vous m'avez dit d'espérer au bonheur:
J'ai donc assez: votre amitié me reste;
Et sans regret je vous laisse mon cœur.

J. M. Derome.

1843.

VÉRITÉ.

Près du vieux chêne assis, sur la montagne sombre,
Voyageur, je contemple un spectacle changeant,
Le crépuscule noir disparaître avec l'ombre
Que semble devant lui chasser l'agile vent;
Le sourcilleux diamant, empreint sur la couronne
Du monde, à la lumière a caché son éclat...
Mille fois heureux si, content des biens que donne
Dans sa sage bonté des cieux le potentat,
Sans cesse je pouvais sourire à ces merveilles
Que produisit d'un mot le fécond Créateur...
Mais un lugubre son a frappé mes oreilles,
De la commune loi le signe précurseur:
" Marche! marche! jamais le bonheur au mortel!"
Dit l'Eternel.

La nuit succède au jour, de la nuit naît l'aurore;
Maintenant le plaisir, demain le noir tombeau!
Et dans ce changement, l'homme toujours adore
Et flatte le bonheur dans un vague flambeau!...
Mon âme, tu souris au rayon d'espérance,
Trop douce illusion que couronne la fleur
Avant l'âge arrachée au berceau de l'enfance...
O torrent du plaisir! fais couler dans mon cœur
Plongé dans l'infortune, une onde fortunée,
Sur tes bords bienfaisants naîtra le vert rameau;
A l'autel j'offrirai la victime sacrée...
Vas-tu combler mes vœux? L'avenir est si beau...
" L'avenir, ton bonheur... tout poussière! ô mortel,"
Dit l'Eternel.

J'ai fixé mes regards sur la verte campagne ;
Le soleil de ses feux jaunissait le guéret ;
Lançant son rouge char du haut de la montagne,
Il dit à l'univers : " Souris au beau bosquet ;
Adore ma lumière et toujours dans ma course
Tu verras mon amour, j'embellirai ton sein ;
Mon nom est proclamé par la limpide source ;
De tes champs, des moissons la vie est dans ma main..."
Salut, astre adoré ! tu ranimes mon être ;
Gloire à toi ! bienfaisant, dans ta course d'un jour,
J'ai cru sentir mon cœur plus soulagé renaître
A la fois à la vie, au bonheur, à l'amour...
" Ta vie et ton amour... c'est le néant ! mortel,"
Dit l'Eternel.

L'aigle d'un vol rapide a traversé la nuée ;
Prêt de toucher la terre il fixe son objet ;
Sur les champs plane ainsi ma rapide pensée,
Elle poursuit l'oiseau volant dans la forêt ;
Elle rit au vallon où règne le silence ;
Le murmure du peuple y meurt en arrivant,
Comme un son éloigné, perdu dans la distance.
Que la lumière est pure ; et qu'il est doux le vent !
Oh ! c'est là qu'entouré d'un tapis de verdure ;
D'une retraite sûre et bornée à mes yeux
Je vais bâtir ma hutte, et seul dans la nature,
Je ne verrai que l'onde et la blancheur des cieux...
" Elle sera pour toi le tombeau... le bonheur !"
Dit le Seigneur.

P. Huot (1).

1844.

LA PRESSE.

Le sujet à traiter dont j'ai fait choix, pour me conformer à la règle de notre club (2), est la presse périodique politique de notre pays ; sujet assez délicat, comme vous voyez, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'une des principales puissances de nos sociétés modernes libres ; puis-

(1) M. Huot est étudiant en droit à Québec.
(2) Cet écrit a été lu à une société littéraire portant le nom de Club Social.

sance dont le pouvoir est si bien établi, si bien senti, qu'on l'a appelé le quatrième état sous le système gouvernemental britannique. D'autres l'ont appelé une magistrature, un apostolat, l'associant, la comparant à ce qu'il y a de plus vénérable parmi les choses de la terre, et à ce qui nous est envoyé de plus élevé d'en haut. Et si l'on considère quelle est la mission de la presse, mot par lequel, pour plus de brièveté, je désignerai la presse périodique politique ou le journalisme, si l'on considère, dis-je, quelle est la mission de la presse, on trouvera que ces désignations ou qualifications n'ont rien du tout d'exagéré. En effet qui s'adresse à un auditoire plus nombreux, plus respectable que la presse, et qui parle aux hommes d'intérêts plus graves, plus multipliés? Qui est appelé à traiter de vérités plus salutaires, plus utiles? Qui a de plus sublimes vertus à prêcher, et une cause plus sainte à défendre, que celle de la liberté, du bonheur du monde, résumé des devoirs de la presse?

On admire et jamais on ne cessera d'admirer les grandes figures de Démosthènes, de Socrate, et de ces fiers tribuns de Rome, qui entretenaient les deux plus célèbres nations de l'ère ancienne de leurs intérêts et besoins politiques. On voudrait avoir vécu du temps de ces grands citoyens, pour avoir eu l'avantage de les entendre et les voir à l'œuvre de leur haute et sublime mission. Eh! messieurs, cette mission n'était autre que celle dont sont aujourd'hui chargés nos écrivains politiques, nos journalistes. La presse a remplacé le forum, la place publique, qui était chez les anciens le seul moyen qu'on eût de parler au peuple. Aujourd'hui l'homme animé de patriotisme harangue, agite les masses sans sortir de son étude, et sans que le peuple sorte de ses foyers. Le moyen, le procédé est changé, mais le sujet et le but sont les mêmes; c'est-à-dire que la presse aujourd'hui parle au peuple et l'entretient des mêmes choses, et pour le même objet, que le fesaient autrefois Démosthènes, Socrate et les tribuns de Rome.

J'irai même plus loin, et je crois que l'on ne me taxera pas d'exagération, lorsque je dirai que la mission du journaliste se rattache à ce qu'il y a de plus vénérable dans l'antiquité, et ici je n'entends rien moins que les prophètes du peuple de Dieu, dans ce que leur mission avait de temporel, en autant qu'elle se rapportait aux intérêts temporels. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler leur sublime dévouement pour les libertés du peuple, et leurs luttes contre la tyrannie du dedans et du dehors.

Oh! ne craignons pas de trop relever la mission de la presse. Plus on sentira la dignité de l'état de journaliste, plus ceux qui y sont engagés chercheront à le bien remplir, et plus les peuples seront exigeants sur les qualifications de ceux qui se mettent à la tête de la presse. Et peut-on l'être trop, quand on réfléchit à l'influence immense de l'engin puissant de la presse sur les destinées des nations? Et l'a-t-on été assez dans notre pays depuis trente à quarante ans que la presse a pris un rôle dans nos affaires politiques? et c'est là que j'en voulais venir. Cette haute magistrature, ce sublime apostolat, ce quatrième état dans le gouvernement, entre quelles mains se sont-ils trop souvent trouvés? Ici ma tâche devient pénible, mais j'aurai le courage de dire ma pensée. Heureux si je puis contribuer tant soit peu à une réforme, à laquelle on n'a pas encore pensé, et qui est peut-être la plus importante de toutes, la première à faire; celle qui doit former le fondement de toutes les autres; celle sans laquelle les autres ne pourront que difficilement s'opérer. Cette réforme est d'autant plus pressante que nous entrons sous un nouvel ordre de choses, sous un système de gouvernement régulier, et cela après ce qu'on peut véritablement appeler une révolution. Pendant un demi-siècle nous nous étions trouvés dans une position telle que nous n'avions d'autre alternative, d'autre devoir, presque, que de faire au gouvernement une opposition constante et systématique, opposition sur tout, opposition partout, opposition toujours. Il s'agissait d'user, de détraquer un système de gouvernement

qui se refusait à toute réforme. Telles étaient au moins les idées du temps, et elles ont si bien prévalu qu'un bon jour le système de 91 s'est écroulé sous l'effort incessant d'une opposition semi-séculaire. Et après une période d'anarchie, suite ordinaire des commotions politiques, un nouveau système nous est apparu, que nous avons dû accepter, et dans lequel il ne nous reste plus qu'à remplir la part qui nous y est faite, à moins que nous ne voulions abdiquer, et sceller nous-mêmes notre anéantissement comme peuple. On concevra tout d'un coup que notre rôle est changé; qu'il ne s'agit plus tout simplement pour nous de faire une opposition systématique à l'ordre de choses existant, mais d'y jouer notre rôle du mieux possible. De spectateurs hostiles, nous sommes devenus acteurs. Cette position est beaucoup plus difficile que l'autre, et demande d'autres talents et d'autres qualités. Dans notre première position, il suffisait d'être tribun, dans la nouvelle il faut être homme d'état; naguère, réduits à la guerre de guérillas, il nous suffisait d'avoir de bons soldats, aujourd'hui que nous avons à livrer des batailles régulières en rase campagne, il nous faut de bons capitaines; il nous suffisait de manœuvres pour détruire, il nous faut maintenant des architectes pour rebâtir. Et dans tout cela la presse est appelée à jouer un rôle très marquant, sinon le principal.

Ces propositions admises, que devons-nous avoir à la tête de nos journaux? Des jeunes gens tout frais sortis des bancs de l'école, ou des hommes expérimentés et versés dans les sciences politiques et dans la connaissance du monde? Des aventuriers venant chercher ici, non une nouvelle patrie, mais du pain, ou des hommes liés à nous par les liens du sang, par des affections et des idés communes, et par des intérêts et des besoins communs? Des hommes à passions violentes, qui, semblables à des vipères, ne se plaisent qu'à déverser le venim dont leur cœur est rempli, qui par leur intempérance de langage vous ruineront la meilleure des

causes, qui vous feront perdre vos amis, et multiplieront vos ennemis, ou bien des hommes au cœur chaud mais à la tête froide, qui dans les moments les plus critiques sauront faire taire leurs mouvements passionnés, et à force de raison, de modération et de savoir-vivre feront respecter votre cause de vos adversaires mêmes, raffermiront vos anciens amis et vous en feront de nouveaux? Des hommes brouillons, pétulants, écervelés, qui lorsque des réconciliations ou des rapprochements se préparent au sein du peuple divisé, y viennent inconsidérément jeter de nouveaux brandons de discorde, ou des hommes posés et sensés qui cherchent sans cesse à opérer ces rapprochements et ces réconciliations?

Je ne pousserai pas plus loin l'antithèse, et je vous demanderai dans laquelle de ces catégories vous placerez un grand nombre des journalistes que vous avez connus. Hélas! je crains bien que votre réponse ne soit désolante, et que par elle ne s'expliquent une foule de maux qui sont tombés sur notre pays et sur notre race, sans compter le bien qui souvent a manqué de s'opérer. Comment en serait-il autrement? La presse... mais c'est la langue du peuple, c'est l'expression de ses idées, de ses sentiments. Si cette expression est outrée, désordonnée, le peuple en souffrira, tout comme chaque individu souffre des écarts de sa propre langue. Ceci me rappelle l'anecdote de cet ancien maître d'hôtel, à qui on ordonna de composer alternativement un dîner de ce qu'il y avait de meilleur et de pire au monde, et qui servit à chaque fois des langues, prouvant à chaque fois par des raisons démonstratives que la langue était ce qu'il y avait de meilleur et de pire. On peut appliquer à la presse ce que ce maître d'hôtel moraliste disait de la langue, que c'est la chose la plus pernicieuse ou la plus utile, selon l'usage qu'on en fait, ou selon les hommes entre les mains desquels elle se trouve.

Voilà bien le mal, me direz-vous; il est constant: mais le remède?... Le remède est difficile, d'autant plus que le

mal est bien grand. Mais je ne désespère pas d'en trouver un, sinon complet et assuré, qui au moins offrira de grandes chances de succès. Ce sera le sujet d'une prochaine esquisse.

Je viens aujourd'hui remplir la promesse que je vous fis dans mon dernier article, où je présentai un aperçu rapide de l'état défectueux de notre journalisme, en vous annonçant que je tâcherais d'esquisser de même les moyens d'y introduire quelque réforme.

Je verrais deux moyens d'opérer la réforme désirée, et il me semble que leur emploi ne devrait pas être jugé impossible au milieu d'une société en état d'apprécier l'importance du journalisme.

Le premier serait un entendement général en vertu duquel on ne donnerait d'encouragement qu'aux journalistes qui se présenteraient avec toutes les conditions voulues, avec des garanties, suffisantes au moins, de patriotisme, de capacité, de prudence et d'expérience. Et en cela, on rendrait souvent aux aspirants incapables un aussi grand service qu'à son propre pays ; on les détournerait d'une carrière à laquelle ils ne sont pas propres, et on les forcerait à tourner les yeux vers d'autres occupations où ils travailleraient plus utilement pour eux et pour la société. En effet combien n'a-t-on pas vu de jeunes gens perdre de bien précieuses années, souvent leur avenir, dans des efforts avortés, pour avoir reçu des encouragements à entrer dans cette carrière difficile? C'est une libéralité bien mal avisée, certes, sous un autre point de vue plus grave, que celle qui met l'engin politique le plus puissant entre des mains inhabiles, qui le plus souvent ne servent que d'instruments à de mauvaises passions, au grand dommage des intérêts publics. Quelle inconséquence! quand il s'agit d'intérêts individuels même les plus minces, on a bien le soin de s'adresser à des hommes professionnels de talents et de respectabilité, et l'on accepte pour défendre les grands intérêts de la société, ceux de plusieurs générations, le premier individu que le hasard pré-

sentera ! Mais, dira-t-on, il faut bien prendre ceux qui se présentent tels qu'ils sont, si l'on veut avoir des journalistes, car jusqu'à présent cet état, les hommes de capacité supérieure ont eu de la répugnance à s'y livrer. Oui ; et cette répugnance vient justement en grande partie de la trop grande facilité avec laquelle on a accepté les services de gens incompétents, qui d'abord s'emparent de la place, et qui ensuite jettent du discrédit sur la carrière, de façon à éloigner et dégoûter d'autres plus capables d'y entrer. Qu'il soit une bonne fois bien connu qu'on exigera des qualifications supérieures des conducteurs de la presse politique, et vous ne tarderez pas à trouver facilement des sujets dignes en tout de cette haute mission ; il s'en formera pour cette branche comme pour les autres, du moment qu'elle sera devenue respectable et rémunérative. Malheureusement jusqu'à présent, et c'est notre faute, le journalisme n'a pas été un état, et ce devrait être le premier. Très souvent il a été le refuge des naufragés de tous les autres états : quand on ne savait que faire pour gagner du pain, on se mettait journaliste, et comme il n'y a pas de sot qui ne trouve un plus sot qui l'admire, on trouvait toujours, pour un temps au moins, quelques centaines de bénévoles lecteurs pour vous souhaiter la bienvenue : autant d'ôté souvent à un digne travailleur dans la vigne du peuple, et empêchement toujours renaissant à des entreprises vraiment utiles au pays. Si l'on voulait se donner la peine de calculer ce que l'on a payé en souscriptions et contributions, depuis trente ans, pour les publications avortées, on verrait que les sommes que l'on a ainsi jetées au vent auraient suffi pour fonder plusieurs établissements respectables et permanents.

Le remède ou moyen que je viens de proposer serait-il jugé être d'une application difficile, en ce qu'il exige le concours de toute la société, adressons-nous aux chefs, aux notabilités des partis politiques ou de leurs diverses nuances, et demandons-leur d'utiliser le principe de l'association au profit du journalisme. Cela se voit en France, où l'on voit

les hommes distingués d'un parti ou d'une nuance politique former des associations ayant pour but la fondation de journaux politiques. On y contribue non seulement de sa bourse, mais aussi de sa plume lorsqu'on en est capable. Ces entreprises sont souvent profitables sous le rapport pécuniaire; elles le sont toujours sous le rapport politique, par le talent, par la convenance et par la respectabilité de la polémique et de la rédaction des journaux, qui font honneur aux partis qui les supportent, et dont ils défendent et promulguent les idées et les doctrines, et par-là aident à populariser ces idées et ces doctrines. On ne voit pas là le manque de savoir-vivre, la brutalité, l'ignorance, l'emportement, l'inexpérience des journalistes, dégoûter les gens bien élevés et éclairés, et compromettre gravement les hommes du parti dont les journaux sont ou passent pour être les organes. En effet les chefs et les partis politiques ont beau s'en défendre, on les tient partout responsables du mal que disent et font leurs journaux. S'ils n'ont pas écrit ou dicté les articles repréhensibles, on dit qu'ils l'ont été sous leur inspiration; s'ils ne les ont pas inspirés, on dit que ceux qui l'ont fait savaient bien qu'ils les approuveraient, ou qu'ils ne leur déplairaient pas; enfin on dit qu'il ne tiendrait qu'à eux d'empêcher telles et telles observations s'ils le voulaient. Aussi voyez-vous souvent des haines mortelles s'élever entre des hommes publics d'opinions différentes, souvent sur des questions mineures ou passagères, sans qu'ils aient eu ensemble le moindre différend personnel. Ces haines passent des chefs aux partisans subalternes, puis se communiquent aux masses, et rendues là il faut souvent des flots de sang pour éteindre ces terribles passions. Tout cela sera dû peut-être à quelques paroles indiscrètes sorties d'une plume étourdie ou envenimée, tout comme il ne faut qu'une étincelle pour causer un grand incendie.

Ces observations n'ont malheureusement rien d'exagérées. Elles sont conformes à ce qu'on connaît de la nature humaine, et l'on pourrait citer de nombreux exemples à leur

appui. Pour le moment bornons-nous à désirer qu'il soit pris des mesures pour empêcher le mal qui nous occupe de reparaître au milieu de nous, au moyen d'une presse politique respectable et respectée. Il y a bien assez des improvisations chaleureuses de la tribune pour jeter les germes de passions haineuses au sein de la société; il est urgent que la presse, elle qui a le temps de la réflexion, sache et fasse comprendre que son premier devoir est de ramener les discussions sur le terrain de la raison; qu'une presse qui excite, flatte ou reflète les passions populaires, ne peut être mieux comparée qu'à un cheval fougueux monté par un maniaque: le sort de la société, comme celui de l'infortuné, en pareilles circonstances, est facile à prévoir.

La presse, telle qu'il serait désirable de l'avoir, telle que tous les bons citoyens doivent désirer l'avoir, je pense qu'on pourrait se la procurer par l'un ou l'autre des moyens que je viens de signaler. Avec le premier, il ne se présenterait dans la carrière du journalisme, et avec le second on n'y appellerait que des hommes dignes, et capables de la fournir avec honneur pour eux et avec avantage pour le pays. Alors on verrait des écrivains qui chercheraient à faire prévaloir leur cause par la force de leur argumentation, par leur habileté dans les discussions, par l'étendue et la variété de leurs connaissances, enfin par la considération et le savoir-vivre. Ce spectacle vaudrait bien assurément celui que présente trop fréquemment l'arène de nos discussions politiques, le spectacle de gladiateurs furieux qui ne combattent que pour le plaisir de s'immoler aux yeux d'une foule avide de sang. En effet quelle est l'intention et l'objet de notre polémique politique en général? de faire triompher des convictions conscientieuses et honnêtes? non, car alors on discuterait sans passion. Ce que l'on veut, c'est perdre des adversaires, des rivaux, des concurrents. Aussi les plumes de la plupart de nos écrivains politiques laissent-elles couler à flots le fiel et le poison... et la société se trouve pour ainsi dire emportée par deux torrents de lave brûlante à une perte assurée.

Mais il est un autre mal que j'aurais dû signaler dans mon premier article, et qui n'est pas moins à déplorer, résultant aussi de l'existence d'une presse mal conduite, ce mal c'est la perte de l'influence de la presse. Une presse politique confiée à de mauvaises mains, si elle ne communique pas ses mauvais instincts, ses passions à la masse de la société, y produira par ses excès la défiance ou l'indifférence. Les dénonciations d'abus graves les mieux fondées, seront regardées comme de vaines criailleries. Ne vous est-il pas arrivé souvent d'entendre des propos comme celui-ci: " Avez-vous lu l'article de (tel journal) au sujet de (telle " personne ou telle chose)?—Oui (ou non, c'est selon). Mais, " bah! des articles de gazette."... Voilà l'état de discrédit où la presse se fait souvent tomber elle-même, et dans le cas actuel comme dans d'autres, les bons souffrent pour et avec les mauvais; les bons journaux ne sont pas plus crus que les autres. La presse rendue là se trouve à peu près comme ces menteurs d'habitude, que l'on ne croit plus même lorsqu'ils disent la vérité. Eh! bien, cela est un grand mal, surtout dans une société libre, avec un gouvernement représentatif, où l'action de la presse est nécessaire, où elle est appelée à être pour ainsi dire un des pouvoirs de l'état. Un grand écrivain ne demandait que la presse pour établir l'empire de la liberté: il entendait la presse dirigée par la raison et la sagesse, et non la presse sous la conduite de la licence ou de la folie, qui ne peut mener qu'à l'anarchie et au despotisme.

Avant de terminer, il sera peut-être à propos de répondre à une remarque que l'on ne manquera pas de faire probablement. On demandera pourquoi il devient nécessaire de prendre ici, à l'égard de la presse, plus de soins et de soucis qu'on le fait dans les autres pays où règne la liberté de la presse, et où on la laisse à elle-même. A cela je répondrai qu'en Angleterre et en France où il y a des centaines de milliers de lecteurs, les capitalistes ont tourné leur attention du côté de la presse périodique, et emploient des capitaux

considérables à l'établissement des journaux politiques : c'est dire que ces établissements sont tenus sur un pied respectable à tous égards, et qu'ils ont à leur tête des hommes du plus grand mérite. Il faut aussi ajouter qu'il existe dans ces pays des règles de goût et de convenance, maintenues par une opinion publique toute-puissante. Nous sommes ici privés de cela, ou si nous l'avons c'est à un degré bien minime.

Ainsi l'on voit qu'en Angleterre et en France, l'on a réellement les moyens de prévenir le mal qui existe en Canada. Mais aux Etats-Unis, pays que l'on cite aussi comme modèle ou comme exemple, quand il s'agit de civilisation et de tout ce qui en dépend, que fait-on, qu'a-t-on pour prévenir le mal en question ? Aux Etats-Unis, l'on fait à peu près comme ici, l'on laisse faire. Cependant, le grand nombre de lecteurs qui se trouve aux Etats-Unis peut permettre l'établissement de journaux sur le même pied qu'en Angleterre et en France, et il y en a plusieurs qui peuvent jusqu'à un certain point contrebalancer la funeste influence du journalisme infime et populacier. L'habitude et la connaissance des affaires y sont en outre beaucoup plus répandues qu'ici, et le peuple y est par conséquent moins exposé à être égaré. Malgré cela, le journalisme fait beaucoup de mal aux Etats-Unis, et il faut la vigueur de la jeune république pour qu'elle n'y succombe pas.

Résumons en peu de mots. Notre presse politique n'a pas été en général jusqu'à présent à la hauteur de son importante mission, d'où il est résulté et résultera qu'elle exercera une influence pernicieuse dans la société, ou, ce qui n'est pas moins à déplorer, qu'elle n'en exercera aucune ou pas assez, et qu'ainsi le peuple sera privé du plus puissant engin de bonheur, de progrès et de liberté.

Deux moyens de remédier au mal se présentent. Le premier serait de décourager toute entreprise individuelle qui n'offrirait pas toutes les garanties désirables, afin de laisser la place libre aux candidats dignes de s'asseoir au fauteuil

éditorial, qui dans ce cas ne manqueraient pas de se présenter.

Dans le cas où ce moyen ne suffirait pas pour attirer les hommes de mérite dans la carrière, substituer aux entreprises individuelles le principe de l'association si fécond en résultats partout ailleurs, au moyen duquel on formerait tout d'abord ces établissements respectables, devant lesquels ne pourraient tenir ni se montrer ces nombreuses tentatives éphémères, qui ne servent qu'à jeter le journalisme dans le discrédit, et à faire couler dans les sentiers de l'ignorance ou des mauvaises passions, des ressources qui, écoulées dans une autre direction, auraient produit le plus grand bien.

Il semble que ces moyens ne présentent aucune difficulté insurmontable. On peut donc espérer qu'ils attireront l'attention surtout des hommes qui sont à la tête du mouvement politique et social.

ETIENNE PARENT (1).

1844.

L'AURORE DU PREMIER JOUR DE L'AN.

Le jour paraît, j'entends l'airain pieux qui sonne,
Du bruit des pas bruyants le sol glacé résonne ;
Les temples sont remplis, l'encens fume, et les cieux
Qu'une foi vive assiége, ont reçu mille vœux.
Je vois là-bas, au sein d'une famille chère,
Les fils respectueux aux genoux de leur père !
Le vieillard, qui s'émeut, les bénit tour-à-tour
En murmurant tout bas des paroles d'amour.

---

(1) M. Etienne Parent est né à Beauport, près de Québec, le 2 du mois de mai 1801. Après avoir été reçu avocat, au barreau de Québec, en 1829, il rétablit, en 1830, le *Canadien* qui deux fois déjà était disparu de la scène politique. M. Parent rédigea le *Canadien* pendant douze années, et il en abandonna la rédaction en 1842 pour accepter l'emploi de Greffier du Conseil Exécutif. Dans le cours de ces douze années il fut nommé successivement par la Chambre d'Assemblée, aux charges de Traducteur Français, Bibliothécaire et Greffier en Loi de cette Assemblée. En 1838, M. Parent

Ah! dans ce jour, la haine, à l'œil hagard et sombre,
Fait trève, tend la main, ou demeure dans l'ombre.
Ce n'est qu'embrassements comme au jour du départ,
Doux sourire et bonheur où l'amour a sa part!
On fait mille souhaits en faveur du jeune âge:
Le jeune homme a pour lui l'avenir en partage.
Le citoyen lui dit: va, suis le droit chemin;
Que les nobles vertus habitent dans ton sein;
Va, brille, mon enfant, pars et jamais n'oublie
Le culte de la foi, comme de la patrie.
Mais déjà le soleil a franchi l'horizon;
L'ombre court à travers la neige du vallon;
Et la reine des nuits, d'étoiles couronnée,
S'élève triomphante au haut de l'empyrée.
Sous les toits frimassés de nos rudes climats,
Les nobles souvenirs ne s'assoupissent pas.
Le poète naissant, sur sa muse rustique,
Leur consacre en ce jour un chant patriotique.
Mais soudain quel pouvoir entraîne mes esprits?
Quels transports! ô fureur.... je tremble, je frémis!
Je me sens animé d'une flamme divine;
Viens, muse d'Apollon, descends de la colline,
Viens au-devant de moi; dans ton trouble agité,
J'ai besoin du secours de ta divinité.
Que vois-je? le héros se lève de la bière,
(Héros dont nul nuage a terni la carrière!)
Le feu de la colère éclate dans ses yeux:
Quoi! dit-il, Chateauguay, nos combats valeureux,
Un noble dévoûment dans la cause du trône
Nous eût appesanti le joug de la couronne!
Cher ombre, ta valeur, non, ces vaillants exploits
N'attirèrent sur nous la clémence des rois,
Quand le peuple aveuglé, dans sa vive tourmente,
Leva sur l'oppresseur une main menaçante.

---

fut jeté dans la prison de Québec et détenu durant cinq mois, sous accusation de haute-trahison; il fut libéré sous caution et n'a jamais subi son procès. Le comté du Saguenay le nomma son représentant dans l'Assemblée Législative du Canada, en 1841. Et, comme nous l'avons dit, il accepta, en 1842, l'emploi de Greffier du Conseil Exécutif, qu'il a rempli jusqu'en 1847, alors qu'il fut nommé Assistant-Secrétaire Provincial, charge qu'il occupe encore aujourd'hui.

Non! l'on vit au milieu d'un funeste appareil
Se consommer l'arrêt d'un odieux conseil,
Et combien de l'exil souffrirent le martyre!
Chère ombre, ce récit semble augmenter ton ire.
Ce n'est pas tout: depuis, la patrie en lambeaux
Devait subir l'essai des systèmes nouveaux,
Un tyran proposa des noces monstrueuses!
Le peuple dût-il croire aux promesses douteuses?
Cependant au sénat, pour la première fois,
Des chefs plébéiens on écoute la voix.
Et leurs mains désormais vont gouverner la barque!
Heureux, alors, heureux, si la fatale Parque
Eût respecté les jours de ce vieillard aimé!
Ou dans son droit chemin si Metcalfe eût marché,
Le vaisseau du pays aujourd'hui sur le sable
Eût franchi de nos maux l'océan redoutable,
Et, parmi des noms chers, des noms à révérer,
Le pays, qui le pleure, aurait placé Viger.
Et toi, noble héros! sur ta demeure sombre
Ma muse en gémissant n'eût pas troublé ton ombre.

1844.

LA NOUVELLE ANNÉE.

SES JOIES ET SES DOULEURS.

Amis, revoyons-nous, que ce jour nous rassemble
Si nous ne rions pas, nous pleurerons ensemble.
Ce jour d'épanchement que nos aïeux chômaient,
Où tout parlait d'amour, les amants s'avouaient,
Où les parents joyeux bénissaient leur famille,
Quand tombés à genoux le fils avec la fille
Juraient à leur papa leur amour enfantin,
Heureux d'être bénis de sa si tendre main;
Ce jour où tout chantait: vive la gnignolée;
Où l'on ne parlait plus de l'époque écoulée,
Il nous sourit encor sous nos sombres frimas:
Comme l'aimable été l'hiver a ses appas.
La gente volatile a fui de nos campagnes,
La neige a tout blanchi le sommet des montagnes,
L'inconstante nature a changé de manteau,
Mais ce monde, après tout, voyez comme il est beau!

Cette scène qui change a pris une autre vie :
Sous cette robe blanche où la coquetterie
Fait cacher à nature un monde de plaisirs,
Je trouverai de quoi combler tous vos désirs :
Les amours dans un bal volent avec les grâces
Et des groupes joyeux s'élancent sur leurs traces ;
C'est Bacchus qui plus loin fait des libations,
Cupidon qui reçoit des adorations ;
Puis venez par ici voir sourire Hyménée
De bonheur du retour d'une nouvelle année,
D'un regard d'allégresse élevé jusqu'au ciel
La bénir mille fois de sa lune de miel !
Le pauvre, lui, tout seul, demi-mort sur la route,
S'arrête sur le seuil, timidement écoute :
Que comprend-il, hélas ! à ces joyeux festins ?
Ah ! ne le laissez pas maudir ses noirs destins !
Il est père, mon Dieu ! de quelques pauvres anges
Qui périssent de froid, car ils n'ont pas de langes.
Peut-être, hélas ! peut-être est-ce un pauvre orphelin
En quête d'un abri, puis qui n'a pas de pain !
Ou la veuve sans gît qui vient verser ses larmes
Et qui contre le sort n'a que ces faibles armes :
Qui de vous les a vus grelottants au chemin,
Demi-nuds, éplorés et se mourant de faim ?...
Votre banquet maudit, ces poisons délectables
Qui surchargeaient tantôt vos somptueuses tables,
Ces ébats si joyeux sous vos lambris dorés
Leur présence soudain les eût empoisonnés !
Vous avez aimé mieux isoler votre ivresse
Et vider d'un bon vin la coupe enchanteresse,
Loin de ceux qui mouraient et de faim et de froid,
Mais il reste là-haut un Etre qui vous voit :
Ceux-là sont mes amis, ils sont aussi vos frères ;
Quand arriveront-ils à vos âmes altières ?....
Que parler de plaisirs, quand je n'ai que des pleurs,
Quand je te vois, hélas ! pauvre être qui te meurs,
Sans secours, sans abri, promener ta misère
Sans que personne à peine écoute ta prière ?
Amis, bien loin, là-bas, sur un sol étranger
Ecoutez avec moi des vôtres soupirer :
Leurs cœurs et leurs regards vers la terre promise
Se tournent chaque jour : votre bourse s'épuise

Et le malheur les tient enchaînés dans les fers :
Concitoyens, pardon ! mais par-delà les mers
Ils ont langui longtemps si loin de leur patrie :
Ah ! j'entends votre voix, vous leur rendrez la vie !....
Ils reverront encor ce berceau de leurs jours,
Ils baiseront ce sol de leurs premiers amours,
Et serrant sur leur cœur votre main bienfaisante
Changeront en bonheur une larme cuisante !
Laissez-moi vous bénir dans ce premier transport,
Ensemble nous courrons les embrasser au port !
Mais de quel œil, hélas ! cette chère patrie,
Où chacun d'eux encor vient rechercher la vie,
Pourra-t-il la revoir ? a-t-elle un avenir ?
Ne peut-on sur ce sol que trembler et gémir ?
Chaque jour se succède au milieu des alarmes,
Nous n'épanchons jamais que de civiques larmes,
Chaque an nouveau qui naît porte un signe de deuil,
Et le front soucieux chacun franchit son seuil !
Quand donc se fixeront, mon Dieu ! nos espérances ?
Quand hériterons-nous de pures jouissances ?
Quand pourrons-nous enfin nous confier au sort ?
Quand ce peuple bercé touchera-t-il au port ?

J. G. Barthe.

1844.

LA CAMPAGNE.

I.

Pour celui qui aime les diversions agréables, qui haït le tumulte d'une ville, qui se plait à goûter la brise fraîche, le parfum mielleux de la campagne, à méditer à loisir sur les vicissitudes, les courtes joies, la rapidité du pélérinage de l'homme ; nous lui conseillerons de s'embarquer par une de ces belles et radieuses journées d'été, alors que le soleil commence à darder ses reflets d'or sur la surface limpide de notre fleuve, et de suivre en observateur attentif les rives des eaux qui baignent les côtes de la Pointe-Lévy.

Vous traversez rapidement sur un joli petit vaisseau à vapeur, vous pratiquez mille sentiers à travers les mille vais-

seaux qui déploient leurs voiles mouillées et laissent flotter en tournoyant les banderolles de leur grand mât ; vous entendez le chant du nautonnier et puis quelquefois le premier tintement de la cloche majestueuse de la cathédrale ; vous jetez, en vous éloignant, les yeux sur les toits dorés de la ville, puis vous approchez du rivage. Déjà vous êtes sous la douce influence de la campagne, vous vous sentez changé en nouvel homme, vous respirez un air pur, vous goûtez les charmes de la solitude. Plus de bruit ; rien que le souffle du zéphyr qui se joue dans les arbres, que le ramage de l'oiseau qui éveille ses petits.

Vous débarquez ; vous foulez le tendre gazon, l'herbe fleurie. Vous commencez votre route ; heureux pélerin, vous marchez gaiement en fredonnant une chanson des bois ; vous passez de larges plaines émaillées de fleurs où vous apercevez en groupe la famille de l'homme des champs, image d'un bonheur sans mélange ; vous vous inclinez devant la croix de bois, monument des souvenirs ; vous vous désaltérez à l'onde pure et glacée de la source dont vous entendez le roulement sur les gravois, et puis vous continuez toujours. A chaque pas vous vous trouvez mieux, vous avez de nouvelles merveilles sous les yeux. Vous n'êtes pas seul ; vous êtes accompagné d'une foule de petits oiseaux qui vous suivent, vous devancent, vous environnent et semblent vous dire dans un langage invitant : Marche, marche toujours !...

Après avoir fait quelques lieues, vous apercevez dans le lointain la flèche svelte et élancée d'un clocher brillant, vous approchez encore ; vous arrivez sur une petite éminence et vous apercevez le plus joli petit village !... oh ! un village mignon, merveilleux, poétique ! N'allez pas plus loin ! ne passez pas ici sans vous reposer. Attendez que le souffle du soir vienne agiter la touffe verdoyante de ces beaux arbres, que le soleil vienne, à son coucher, disséminer ses rayons pourpres et azurés à travers les sinuosités de ces bocages, ou se refléter sur les ondes paisibles et argentées qui

se jouent à leurs pieds. Attendez que le tourtereau vienne dans ses gazouillements saluer le jour qui pâlit, caresser tendrement, becqueter amoureusement la jeune tourterelle! que la cloche vienne promener dans les bois sa voix si expressive et pleine d'une poésie ravissante!

Aujourd'hui qu'un voile sombre et d'horreur s'est répandu sur notre triste cité! aujourd'hui que la joie et l'espérance se sont évanouies pour nous, moi, j'aime comme cela à laisser le spectacle effrayant des ruines! j'aime à aller secouer de mes pieds la cendre des choses humaines, la poussière des grandeurs du monde, là, dans ces campagnes où il ne régna jamais que la belle simplicité du premier âge.

Quand je laisse la ville, j'aime à gagner ces vastes solitudes où l'homme est seul avec lui-même, où la pensée règne sans obstacle et dans toute sa sublimité. J'aime que les vents fassent craquer sourdement les forêts; que les flots en fureur viennent se briser à mes pieds; que la tempête gronde sur ma tête; et puis, après l'orage vient le calme: j'aime alors le soleil qui perce les brouillards; j'aime le zéphyr qui détache des feuilles la rosée en mille petits globules étincelants, qui caresse le gazon qui a reverdi, la fleur qui s'est éclose...

....

II.

Ne vous est-il jamais arrivé dans vos promenades champêtres de vous reposer sous le toit de paille d'une de ces petites hutes que vous rencontrez de distance en distance et que vous voyez isolées des autres, entourées de vieux sapins dépouillés de verdure et portant aux cieux leur cime penchée. Entrez donc, voyageurs indifférents; c'est la cabane du fils de la charrue......

Garde le silence, n'aboie plus, ô fidèle gardien du bercail; le loup ne dévorera plus tes brebis, car nous avons entendu ta voix jusque dans les montagnes...... Nous sommes de pauvres pélerins; nous voulons saluer le fils de nos premiers pères et ses petits-enfants......

O riches orgueilleux des villes superbes! dites-moi si, sous vos lambris dorés, vous goûtez le bonheur paisible du bon paysan. Dites-moi si, dans le tumulte de la foule des envieux, vous respirez comme lui l'air pur et embaumé des fleurs. Vous éveillez-vous comme lui au son de la cloche du matin, avec les chants joyeux de l'oiseau? Entrez donc, voyageurs insensibles, abandonnez pour un instant ces souvenirs, ces pensées de grandeur et d'orgueil; et vous qui aimez la simplicité, venez la voir dans toute sa pureté...

Un jour au coucher du soleil, je marchais sur le rivage, mesurant mes pas sur le roulement monotone des flots. Je vis dans une large plaine une de ces modestes chaumières! je sentis battre mon cœur de plaisir. Ce fut une sensation que je ne saurais expliquer.

Sur le seuil un vieillard décrépit balançait sur ses genoux chancelants un petit enfant qui caressait sa longue barbe blanche. A côté du vieillard était une jeune fille, dans la fleur de l'âge, rayonnante de santé et de joie. Ce rapprochement des trois âges de la vie, là au pied d'une chétive cabane qui menaçait de s'écrouler sous le poids des temps, était imposant. Triste sublimité! Je regardais le petit enfant et puis le vieillard qui tremblait et je me disais: Mon Dieu, est-ce donc là tout le pélérinage de l'homme! Et puis, quand je regardais la jeune fille au front si pur et si calme, au sourire si joyeux et si candide; quand je considérais ce vif incarnat de l'innocence et de la vigueur répandu sur ses traits, je me disais: Cette jeune fille sera pourtant comme ce pauvre vieillard un jour; mais ce jour doit être bien loin au moins!

Le vieillard, lui, regardait le petit enfant et la jeune fille en versant des larmes. En eux se concentraient tous ses souvenirs! Oh! il pourrait bien me dire, lui, quel est la durée du jour que l'homme passe depuis sa naissance jusqu'au tombeau! Comme ses paroles sont sinistres pour le jeune homme! "Pauvre petit, disait-il, au jour de ta nais-" "sance le pauvre vieillard pleura sur ton berceau; car

" lorsque la cloche du hameau proclama ton existence, le " pauvre vieillard se rappela qu'un jour passé une famille " joyeuse aimait à répéter son nom comme le tien !......

" Pauvre petit, un jour à venir tu endormiras comme moi " sur ton sein le fils de ton fils, ici dans cette vieille chau- " mière où j'ai été bercé moi-même ; cette chaumière est le " plus beau de mes souvenirs !......"

O ! entrez donc, passants, dans la chaumière, si vous aimez les scènes attendrissantes..............................

....

III.

Aimez-vous, comme ce pauvre vieillard, à vous entretenir de souvenirs ? Le souvenir, c'est la mélancolie, car le souvenir est toujours douloureux, soit qu'il vous rappelle un malheur ou un plaisir.

Quand je suis à la campagne, je ne m'occupe que de souvenirs. O souvenir ! quelle puissance n'as-tu pas sur mon cœur !... L'arbre touffu me rappelle un bocage odoriférant où j'ai passé mon enfance. Comme l'ombre y était douce ! comme le repos y était bienfaisant ! Oh ! je m'en souviens ! C'est là que j'ai eu mes premiers plaisirs ; c'est là que j'ai connu mes premiers amis !......

Vous êtes sur le bord d'une petite rivière : vous aimez tendrement. Vous voyez passer une nacelle à la coupe fine et élégante, aux voiles blanches comme la neige. Vous dites : Oh ! cette nacelle ressemble à celle où j'ai vogué aux côtés de celle que j'aime. Dieu ! comme les eaux étaient calmes, comme les zéphirs étaient badins !... Et votre cœur bat doucement !......

Le souvenir dans la solitude : c'est là où il règne, comme la pensée, sans obstacle.

Vous êtes dans une épaisse forêt : il y a un silence parfait. Pour peu que vous ayez l'imagination féconde, ne vous rappelez-vous pas toute l'histoire de votre vie ? Votre imagination ne vous retrace-t-elle pas tous les lieux que

vous avez visités, les plaisirs, les délices que vous avez goûtés, les beautés, les merveilles que vous avez vues, les douleurs, les peines que vous avez éprouvées?

Ecoutez, par exemple, le pauvre exilé qui chante, le front appuyé sur un rocher solitaire, ses adieux à sa patrie. C'est le souvenir qui parle:

" Adieu, campagne, séjour de mon enfance!

" Adieu, beaux arbres qui m'avez vu naître, montagnes " que j'ai tant de fois gravies, forêts que j'ai si souvent " traversées!

" Je n'irai plus à l'ombre du hêtre verdoyant me sous- " traire aux rayons d'un soleil brûlant, entendre le gazouil- " lement des oiseaux!

" Petits oiseaux, que chantez-vous?

" Comme moi, vous chantez douloureusement votre pélé- " rinage; comme moi, vous passez sur une terre étrangère. " Petits oiseaux, adieu!

" O St. Laurent! je n'irai plus sur tes rives entendre le " roulement de tes ondes; aux jours de tempête le mugis- " sement de tes vagues ne m'endormira plus!

" Et cette cloche qui appelle en ce moment le laboureur " à sa table, cette cloche ne m'éveillera plus!"...............

....

O campagne, pays des souvenirs, combien l'âme sensible se plait dans tes bosquets silencieux! l'âme qui aime à méditer, qui se plait dans ces rêves dorés que tu prêtes à l'imagination!.... O campagne, patrie du poète, c'est dans ton sein qu'il nourrit sa muse, car le poète ne vit que de souvenirs et d'espérance; c'est le souvenir qu'il redit, c'est l'espérance qu'il invoque dans ses chants!....................

....

IV.

Aimez-vous quelquefois les pensées sombres?

Oh! il me souvient d'un jour d'automne que je passai à la campagne!

Vous avez entendu quelquefois de ces immenses montagnes toutes couvertes de noires forêts et qui baignent dans une mer bouillonnante ; vous avez entendu ces sourds mugissements des vents à travers les arbres et qui semblent être les derniers du tigre mourant.

C'était un jour de la Toussaint. Le soleil s'était caché derrière de gros nuages grisâtres qui roulaient rapidement dans les airs ; la nature s'était couverte d'un voile de deuil. Je suivais la rive du fleuve, ayant d'un côté des montagnes qui se perdaient dans les nues, de l'autre une mer orageuse toujours prête à m'engloutir. J'entendais le tintement de la cloche qui appelait les hommes sur le bord des tombes, et toujours ce vague mugissement des orages, le craquement des arbres qui pliaient, résistaient et finissaient par rouler avec fracas sur la pente des montagnes.

Je me rendis au champ des morts !...

Quand je voyais tous les hommes s'incliner le front dans la poussière, devant la croix rongée des tombeaux ; quand j'entendais le pasteur prier pour les âmes de mes ancêtres ; quand je voyais le vieillard se pencher sur la terre qui devait bientôt l'ensevelir dans son sein, la jeune fille pleurer sur l'urne qui lui avait dérobé ses plus tendres espérances, le jeune homme embrasser le marbre froid qui lui retraçait ses plus beaux souvenirs, hélas ! mon cœur était sous l'influence de ces impressions sombres et terribles qui bouleversent et accablent.

Triste fatalité ! aujourd'hui je pleure l'homme qui n'est plus, et demain l'homme qui vit me pleurera à son tour !....

Et puis le jour de deuil passait ! Le glas de la mort cessait ; tout était fini, jusqu'au dernier souvenir de l'homme......

La foule cessait de fouler la cendre des morts ; j'entendais le roulement des portes du cimetière qui se refermaient ; je croyais voir les mânes qui se renfermaient dans leurs tombes, et puis le ver du tombeau qui continuait en silence sa tâche sur le cadavre !..

V.

Les ruines à la campagne n'ont-elles pas une teinte de poésie sublime!......

Je ne sais si tout le monde éprouve les mêmes sensations que moi à la vue d'une de ces habitations désertes, abandonnées, environnées d'une effrayante solitude, surtout lorsque la nuit est bien noire et que l'éclair seul vient jeter sur ces ruines une lueur pâle et sinistre; lorsque les vents viennent se précipiter en sifflant dans les carreaux des fenêtres et font mouvoir rapidement sur leurs pivots les banderolles de métal fixées aux extrémités du toit, qui font entendre alors un bruit semblable aux roucoulements de l'oiseau de mauvais augure; lorsqu'enfin la pluie vient tomber avec fracas sur le toit qui craque sourdement, ou battre violemment le long des murailles disjointes.

Il m'est arrivé une fois de passer près d'une de ces misérables et antiques habitations qui devait bientôt n'offrir qu'un amas de ruines et qui avait quelque chose de grand et d'imposant dans son ensemble et dans sa construction robuste. On l'eût prise pour un ancien château, à voir ses trois grandes lucarnes en demi-cercle, ses croisées taillées en gothique, son énorme portique à colonnettes toscanes, son dôme affaissé, la haute et forte balustrade qui l'entourait, et le vieux chêne centenaire qui laissait pendre sur son toit, couvert de mousse, ses rameaux nus et sans verdure, comme s'il eût voulu encore une fois protéger cette espèce de vieux manoir des injures du temps.

Dans la belle saison, c'était le refuge de tous les chantres des bois. L'oiseau venait y chanter sur les branches du vieux chêne ou folâtrer sur la mousse jaunâtre du toit; l'hirondelle au printemps y fesait son nid sous les dales et sous les corniches des vitraux; l'écureuil y grugeait sa pâture dans le grenier, où il pouvait pénétrer par les mille ouvertures que les orages avaient pratiquées partout.

J'entrai dans cette maison. L'intérieur n'offrait rien de

mieux que l'extérieur. Vous y aperceviez le même degré de vétusté, de délabrement et de solidité. L'écho y répétait vos pas quelque légers qu'ils fussent. Les murs n'offraient plus que quelques rares taches d'un crépi sale et usé; les plafonds ne consistaient plus qu'en un ensemble dégoûtant de lattes croisées et toiles d'araignée; les portes sont disjointes et crient sur leurs gonds rouillés. Partout un air fétide et suffoquant. Les chambres sont vastes; les volets fermés y entretiennent une obscurité aussi horrible que celle d'un tombeau enfoui à dix pieds sous terre.

N'est-il pas vrai que ces habitations abandonnées ont quelque chose d'effrayant et de grand à la fois? Ne ressentez-vous pas en les approchant une crainte vague, une sueur froide, qui vous fait trembler?

Et lorsque le soir vous y apercevez quelques-uns de ces météores enflammés qui tournoient, ne croyez-vous pas voir l'esprit des ruines, les ombres de ceux qui y ont habité?....

....

VI.

Voulez-vous quelque chose de plus satisfaisant? Que dites-vous des veillées de campagne?...... Une lampe à large bec jette sur les cloisons mousseuses une lumière obscure; l'homme des champs est assis près de l'âtre pétillant, entouré de son épouse filant son lin, et de ses petits enfants qui s'amusent avec des châteaux de cartes; et la jeune fille au fond de l'appartement qui rêve son avenir avec son amant.

Aux jours de fête, la grand'mère y rassemble ses petits fils et leur dit les histoires du vieux temps, les miracles des sorciers.

Oh! que j'aime ces narrations où le bon vieillard verse des larmes sur un passé plein de charmes, lorsqu'il raconte avec orgueil les premières actions de sa vie à ses petits enfants, qui sourient d'espérance en attendant le jour où ils pourront en faire autant.

J'ai passé de ces veillées bien souvent; je me suis mis en cercle avec ces bons agriculteurs, j'ai pris part à leur conversation.

Quelquefois, dans les grandes chaleurs, nous allions sur le seuil de la porte voir l'étoile briller au ciel, entendre le bruissement de la chauve-souris, quelquefois la voix du berger qui chantait ses amours en reconduisant son troupeau. Ah! que ces chants du soir étaient poétiques! que j'aimais ces accents passionnés qui s'éloignaient insensiblement dans les bois!......

Et puis quand l'heure du sommeil sonnait, je voyais la famille se prosterner devant l'image de Dieu, et le vieillard de sa voix tremblante bénissait le ciel pour le jour qui venait de finir et l'implorait pour le lendemain.

Et quand la prière était finie, chacun se signait avec le buis bénit et attendait le matin dans un sommeil paisible....

....

VII.

Quand vous êtes à la campagne, aimez-vous comme moi à bâtir des châteaux en Espagne?

Vous croyez que je m'amuse avec ces rêves, ces images que l'ambition se forme. Vous croyez que j'aspire à un bonheur chimérique, que je désire par exemple un trône, une majesté suprême, des habits d'or, des palais superbes, des favoris flatteurs, des esclaves enchaînés, des richesses immenses, un nom brillant!.... O mon Dieu, non; ce qui me charmerait, ce qui me procurerait ce bonheur que je rêve si souvent, ce serait une jolie petite maison de campagne, couverte de chaume, proprement blanchi, entourée de pins touffus; j'aimerais que l'oiseau y chantât toujours; je désirerais une modeste aisance, une épouse chérie pour la partager avec moi, et deux véritables amis pour toute société.

S'il ne tenait qu'à désirer, je n'oublierais pas la petite rivière aux cascades bouillonnantes, les bocages fleuris,

j'aurais de petits troupeaux ; je m'érigerais en berger ; comme la houlette et le flageolet me charmeraient !.........

Il me semble que tous les jours s'écouleraient sans ennui.

Je me lèverais avec le soleil ; je consacrerais ces premières heures du jour à la poésie ; j'aimerais par exemple à saluer dans mes vers ce beau soleil qui se réfléchirait comme une teinte d'or sur les rideaux blancs de mes fenêtres, à dépeindre ces belles scènes de la nature de ma chère patrie !...

Au milieu du jour j'irais dans les champs voir le moissonneur et ses fils chargés d'épis dorés ; je partagerais leur collation frugale.

Sur la fin du jour, j'irais dans les bois poursuivre le lapin, abattre le gibier ; et au crépuscule j'irais chez mes amis raconter les plaisirs de la journée.

Mon Dieu ! tout ceci n'est pas impossible pourtant.

J'y pense souvent ; je m'amuse avec l'espérance de pouvoir réaliser un jour mes vœux.

Cette espérance seule me fait vivre et charme mon existence.

Voilà tous mes châteaux en Espagne.

EUGÈNE L'ÉCUYER (1).

1844.

LA MORT DE LA JEUNE FILLE.

Elle n'est plus la jeune fille ;
Mais aux cieux son étoile brille !

L'église du hameau
S'ouvre pour le cortége,
Voile plus blanc que neige
Couvre un pieux fardeau.
A la lueur du cierge,
Le vieillard du saint lieu
Vient recevoir la vierge
Qu'il fiance à son Dieu !

(1) M. L'Ecuyer est notaire à Québec.

Mais le bruit des sanglots,
Puis le chant des cantiques
Escortent les reliques
Au funéraire enclos....
Là, point d'or, point de pierre :
Pour la bière.... des pleurs ;
Pour le ciel.... la prière ;
Pour la terre.... des fleurs !

Au sein de l'Eternel
De gloire elle est parée ;
Mais sa mère adorée
Prie et blâme le ciel !
Morne elle s'achemine
Vers un monde nouveau....
Son étroite chaumine
Est un vaste tombeau !

Vierge, repose en paix
Dans le séjour des anges,
Qui disent tes louanges
Et chantent tes attraits !
Tôi, qui, brillante et pure,
N'emportas sans orgueil
Qu'un linceuil pour parure
Et pour dot, qu'un cercueil !

Elle n'est plus la jeune fille ;
Mais aux cieux son étoile brille !

1844.

AUTREFOIS.

Jadis on voyait la richesse
Humble dans la prospérité ;
On amassait pour sa vieillesse
Les plus beaux fruits de l'été.
A présent, nos maisons brillantes
Sont de petits palais de rois ;
Pour mieux jouir on vend ses rentes...
Ah ! qu'on était simple autrefois !

Le temps mûrissait la science,
Le travail était un devoir :
Au sortir de l'adolescence,
A présent on croit tout savoir ;
On est, en lisant la gazette,
Littérateur au bout d'un mois ;
Ce qu'on entend on le répète...
Ah ! qu'on était simple autrefois !

On lisait Racine et Molière,
Corneille, peintre des Romains ;
On trouve du bon dans Voltaire,
Le goût nous cause des chagrins,
Du code antique du Parnasse
Nos rimailleurs bravent les lois ;
Le romantisme le remplace...
Ah ! qu'on était simple autrefois !

1844.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Dans ce banquet patriotique,
Unis sous le même drapeau,
A la fraternité civique
Dédions un refrain nouveau.
Saint Jean-Baptiste nous protége,
Il nous entend de l'immortel séjour ;
Sous sa bannière un peuple est son cortége.
Chantons : sa fête est notre jour.

Peu fier des pompes souveraines
Qui frappent ses yeux éblouis,
Le peuple sans parures vaines,
Ne chôme que pour son pays.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Au bord natal, celui qu'il aime,
Il veut vivre et finir ses jours.
Il cesserait d'être lui-même
S'il ne devait l'aimer toujours.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Quand sur lui, muette victime,
L'oppresseur impose sa main,
Il attend contre qui l'opprime
La justice du lendemain.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De nos pères sur ce rivage
La gloire empreint le souvenir.
Ils ont abhorré l'esclavage,
Comment pourrions-nous le chérir ?
Saint Jean-Baptiste, etc.

Mais qu'importe que l'on sévisse,
Contre un peuple deshérité ;
Sa voix n'est que pour la justice,
Et son bras pour la liberté.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De ses maux perdant la mémoire,
Il doit en essuyant ses pleurs,
Unir ses souvenirs de gloire
A l'attente des jours meilleurs.
Saint Jean-Baptiste, etc.

F. M. Derome.

1844.

À MA SŒUR.

L'ADIEU FRATERNEL.

Tu vas quitter notre vallée ombreuse,
Et de nos bois les asiles si frais ;
Le sort t'exile en de lointains palais,
A la cité puisses-tu vivre heureuse !
Oh ! pour moi, j'aime mieux
Notre pauvre chaumière,
Cachée à tous les yeux
Sous son manteau de lierre.

Fais tes adieux aux belles matinées,
Aux champs, aux fleurs, à l'oiseau des buissons ;
Là-bas, vois-tu, plus de douces chansons ;
L'oiseau se tait, les roses sont fanées.

Oh ! pour moi, j'aime mieux
Notre pauvre chaumière,
Cachée à tous les yeux
Sous son manteau de lierre.

Tu penseras à notre bonne mère,
Des pleurs alors viendront mouiller tes yeux ;
Près d'elle, assis, ton frère plus heureux
Lui parlera de sa fille si chère.
Oh ! pour moi, j'aime mieux
Notre pauvre chaumière,
Cachée à tous les yeux
Sous son manteau de lierre.

1844.

LA TOUSSAINT.

Avez-vous entendu à votre réveil les sinistres tintements de nos cloches, semblables aux tristes mélodies d'une voix plaintive ? Avez-vous entendu à la première pâleur du jour les sourds mugissements des vents à travers les feuillages, comme les derniers soupirs d'une lente agonie?.......

Avez-vous remarqué le hêtre jauni qui se courbait vers la terre, comme le vieillard affaissé qui s'incline dans la poussière ? Ce soleil radieux qui lutte avec le nuage noir des tempêtes, ne vous semble-t-il pas comme la gloire du monde obscurcie par les passions orageuses de la vie ? Cette feuille d'automne qui tombe lentement et comme à regret de l'arbre qui l'a nourrie, ne vous représente-t-elle pas le jeune homme d'une année de vigueur et de gloire qui meurt aux espérances d'un long avenir ?..

....

Là-bas au bout noir de l'horizon, j'ai vu un fantôme ! Il était languissant comme le moribond, livide comme le cadavre ! Sa figure était décharnée ; ses yeux étincelants comme ceux de la bête fauve qui cherche sa proie ! De ses mains longues et osseuses il semblait vouloir se cramponner à des ombres qui fuyaient devant lui comme l'éclair. Ces

ombres étaient les richesses et les délices de la terre! Il prêtait l'oreille de tout côté; il entendait comme le bruit des flots d'une mer mugissante; la calomnie et la noire envie!......

Hélas! ce fantôme je ne le reconnus que trop! C'était l'homme, c'était vous, ô mes amis! c'était moi-même! Il a tressailli quelque temps! puis il s'est agité un instant comme le tigre qui lutte avec les dernières angoisses de la mort; puis il est tombé; il a passé comme le dernier rayon du soleil couchant!......

Tel est l'homme! Ainsi passera le monde!................

....

Mes pensées sont sombres et tristes comme la forêt qui se dépouille de ses habits de splendeur; comme l'astre radieux qui se cache derrière le voile sombre des orages; comme l'oiseau exilé qui chante ses adieux et laisse ses affections!

Mes pensées sont sombres et tristes comme le terrible jour où la mort célèbre sa fête, proclame son triomphe sur les débris de ses lauriers!

Je me suis levé; j'ai entendu la cloche qui, il y a vingt ans, annonça mon existence! j'ai marché lentement, lentement comme la monotonie lugubre de sa voix!......

J'ai marché!...... Dieu!......

J'ai rencontré le vieillard qui chancelait sur le bâton de ses ancêtres; la jeune fille qui touchait à peine la terre de son pas léger; l'homme riche et orgueilleux qui repose sur des lits d'or; le misérable aventurier qui s'endort sur le grabat du pauvre pélerin; le monarque qui commande à la terre; l'esclave obscur qui plie sous le joug du tyran;... je leur ai demandé à tous où ils allaient; ils m'ont tous répondu: Nous allons prier pour les morts!......

Prier pour les morts!...... Avez-vous entendu?......

Je les ai suivis.

J'ai vu un enclos isolé. Puis une porte étroite; un vieux pin brisé par les tempêtes.

Au milieu de cet enclos, il me sembla voir un spectre hi-

deux armé d'un sceptre tranchant, entouré d'une foule innombrable de cadavres qui chantaient des hymnes à sa louange ; puis, à ses pieds, deux petits enfants qui jouaient avec la poussière des grands !

Et autour de ce roi du néant étaient groupées des croix funèbres, sur lesquelles on lisait encore quelques dernières inscriptions, dernière mémoire de la vie !

Et l'homme tombait comme anéanti aux pieds de ces vains monuments du monde passé !.......................................

....

Je m'arrêtai devant une petite croix blanche, et je lus ces mots :

" Emilie, décédée le ......, âgée de 16 ans."

Oh ! Emilie !... ce nom me rappela une jeune fille que j'avais connue. J'adressai à Dieu la prière des vierges, et je pleurai !...... Elle était si belle ! si pure ! cette Emilie.... Tu mourras donc aussi toi à ton tour, jeune fille, toi qui souris aujourd'hui avec tant de complaisance à l'espérance d'un bel avenir que tu crois certain ! Tu mourras donc ! Dieu ! le croiras-tu ? oh non ! cet éclat, ces charmes, cette vigueur du jeune âge...... ces plaisirs, ces affections...... cet amant que tu aimes tant...... ces amis qui te chérissent et qui te flattent... oh non ! tout cela ne passera pas si vite ! ...... Tu dis cela, jeune fille ! Et pourtant écoute bien ce glas sinistre ! Tu trembles !...... Regarde le sourire sardonique de ce spectre ! Tu frémis ! Ne t'abuses plus, jeune fille !......

Vois cette rose, aujourd'hui si fraîche et si vive, et demain si fanée, si penchée sur sa tige mourante...... Ainsi finira le jeune âge !......

Je m'inclinai sur une autre tombe, et je lus :

" Joseph, âgé de 18 ans ! *Requiescat in pace !*"

Repose en paix, pauvre jeune homme...... Ton nom, tes vertus, la gloire de tes ancêtres, tes nobles talents, la mort n'a rien respecté ! Tu étais riche pourtant ; tu aurais pu vivre, plus que tout autre, indépendant des caprices, des

malheurs du monde, mais Dieu a dit à l'homme : Tu mourras !......

Ecoute bien, jeune homme, toi qui commences aujourd'hui ta carrière avec éclat, qui brilles aux yeux de tes collègues que tu as rendus jaloux de tes succès...... Tu mourras ! Que te restera-t-il de tout cela ? Un vain nom que le temps effacera comme tout le reste !

Je l'ai vu, l'amant adoré de son amante, goûter les délices de l'affection la plus tendre. Etait-il heureux ? Non ! après le bonheur d'un jour venait le revers d'une année qui détruisait tout, jusqu'aux espérances de l'avenir ; et puis la mort !...... la mort ! ce terme inévitable de toutes choses !

J'avançai encore plus loin.

Et je vis la colonne rongée de l'homme du trône, dernier monument de la grandeur du monde.

J'ai vu le grand adoré sur la terre, je l'ai vu entouré de favoris, d'esclaves qui se courbaient devant lui au seul son de sa voix, je l'ai vu plier sous des habits d'or, savourer les mêts les plus délicieux. Aujourd'hui il dort dans la poussière ! le monde l'a oublié ; à peine trouve-t-il un homme qui pleure sur sa tombe ! Il ne reste plus de lui qu'un vague souvenir. Il est tombé de son trône de gloire comme le lion majestueux qui, après avoir promené dans les forêts son indomptable indépendance et fait trembler tous les animaux, va mourir ignoré dans un repaire ténébreux. Il est tombé de ce trône comme cet aigle qui, après avoir plané au plus haut des cieux, va mourir au pied de cette immense montagne qui, il n'y a qu'un instant, lui semblait comme un petit point obscur ; comme ce guerrier qui, après avoir dompté les nations et conquis l'univers, va périr relégué sur une isle déserte. Ainsi finira toujours l'homme superbe...... la gloire du monde !

J'ai vu la croix frêle et abandonnée du pauvre, triste image de ce qu'il fut dans le monde.

J'ai vu la tombe du mauvais riche, devant laquelle personne ne s'inclinait !......

Avares infâmes qui n'avez d'autre plaisir que celui de palper un vil métal que vous avez peut-être dérobé à l'indigence, vous mourrez à votre tour ! Le monde maudira votre mémoire, dissipera ces richesses que vous aurez amassées dans l'inquiétude, le tourment et le remords !

J'ai vu le marbre blanc de l'homme au cœur bienfaisant sur lequel pleuraient la veuve en détresse, l'orphelin abandonné et le vieillard infirme.

...... Puis je me suis incliné devant le Christ qui est au milieu du champ des morts, et j'ai pleuré sur la vie des hommes.

Je me demandai à plusieurs reprises : Qu'est-ce donc que la vie ? et une voix me répondit toujours : La vie, c'est le sentier qui conduit à la mort !

Et je me disais :

Puisque la vie n'est qu'un triste passage du néant au néant, pourquoi l'homme s'y attache-t-il tant ?

Puisque l'homme ne naît que pour mourir aussitôt, pourquoi vit-il comme s'il ne devait jamais mourir ?

Triste aveuglement !..
....

Et pourtant ne dirait-on pas en voyant l'homme pleurer sur la tombe des morts, ne dirait-on pas qu'il croit être exempt du même sort ! Ses larmes sont comme celles d'un criminel qui, sorti du bagne par un heureux hasard, pleure en voyant un frère subir le dernier supplice. Ses larmes sont froides et stériles !

O hommes ! encore une fois, ce n'est pas tant pour pleurer sur la mort que sur la vie, que l'Eglise vous appelle aujourd'hui !

Vous dites : La Toussaint est un jour ennuyant ! Avez-vous bien pensé ? Avez-vous un cœur sensible ou bien êtes-vous de ces cœurs de rocher qui ignorez jusqu'aux plus légères impressions de la mélancolie ?

Savez-vous ce que c'est que la mélancolie ? La mélancolie, c'est cette vérité sinistre, cette vérité de la tombe :

"Tout passe dans la vie."

Et c'est le jour de la Toussaint qui nous l'apprend.

Et puis vous n'aimez donc pas le souvenir ?

Voyez cette mère qui pleure sur la tombe de son enfant. Elle est toute aux illusions d'un passé plein de charmes. Elle se rappelle le jour où ce fils bien-aimé a ouvert les yeux à la lumière. Comme elle s'empressait autour de son berceau ! C'était le premier fruit de son hymen. Avec quelle tendresse elle le pressait sur son sein palpitant ! Quelles espérances ne formait-elle pas ! Mais, hélas ! ces premières émotions d'une tendre mère passent si vite ! Viennent les tendres alarmes. L'enfant grandit, puis il meurt ! ...... Et aujourd'hui elle répète : Tout passe dans la vie !...

Ce souvenir, quoique pénible, ne lui fait-il pas verser des larmes bien douces ?

Et puis l'époux et l'épouse, l'ami et l'amie que la mort aura séparés, n'est-ce pas au jour de la Toussaint que le souvenir les impressionnera le plus ?

O ! jeunes filles, tendres jeunes filles, ne pleurez-vous pas, vous surtout qui êtes si sensibles, dites-moi, ne pleurez-vous pas lorsque le jour commence à pâlir, que le ciel prend une teinte semblable à un voile de crêpe, que la cloche sonne lentement et dont la voix va se perdre insensiblement dans le calme des solitudes comme les derniers râles du mourant ; lorsqu'aux pâles reflets du cierge funèbre, à travers les vitreaux du temple, vous apercevez des figures pâles et pleureuses qui passent et repassent comme des ombres et viennent se prosterner à la porte de la cité des morts ?

J'ai tremblé ! j'ai frémi !

Et lorsque la voix faible et entrecoupée du prêtre a dit avec la foule :

De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam, j'ai senti comme une douce émotion semblable à celle du juste qui laisse la terre pour aller se reposer dans les bras de Dieu !......

Et le vieillard, mon Dieu ! le vieillard......

Il y a quelques années, j'étais à la campagne le jour de la Toussaint.

Je remarquai loin de la foule un vieillard qui avait sa tête blanche appuyée sur le mur froid du cimetière, et à ses côtés, une jeune fille vêtue de longs habits noirs. Elle pleurait continuellement. On eût dit la déesse de la mort, ou la divinité des souvenirs! Quel frappant reflet de la mélancolie sur sa figure divinement pâle, douce et régulière!

Le vieillard regardait, puis une larme coulait lentement sur sa joue osseuse!......

Et la jeune fille poussait un soupir douloureux. Quel soupir! hélas! le soupir d'une mère qui presse son dernier fils mourant sur son sein; le soupir d'une amante qui donne sur son lit de mort une larme d'adieu à son amant!

Ce spectacle n'était-il pas d'une imposante gravité?...

Le tableau était parfait. Peut-on mieux peindre en effet le passage de l'homme sur la terre que par le contraste sublime d'un vieillard et d'une jeune fille pleurant sur une tombe en ruines!

......La foule passa; elle passa lentement comme les ténèbres d'une nuit d'automne!

Le vieillard se tourna vers la jeune fille, puis la pressant sur son sein glacé par l'âge:

—Pauvre enfant, lui dit-il, ne pleure plus!

—O! mon père, mon père, dit la jeune fille, Emmerick ne m'eût pas dit cela...... il connaissait trop bien le cœur d'une jeune fille!......

—Toujours Emmerick, dit le vieillard, toujours lui!... Pauvre Flora!... Tout passe dans la vie!

Je t'ai vue naître au sein de la prospérité; je t'ai vue rayonnante sur le sein de ta mère...... ta pauvre mère que j'aimais tant! Elle aussi, elle a eu ses souvenirs!.. ... J'étais riche alors...... Hélas! tout est passé!......

Il n'y a pas encore bien longtemps, pauvre Flora, tu étais brillante de santé et de vigueur; tu étais gaie, car tu ne connaissais pas encore les soucis, les chagrins: ton cœur

était pur comme l'onde argentée de la source de nos bois. Tout cela est encore passé ! Te voilà à l'âge des souvenirs ! Il me souvient moi-même de ma première jeunesse, de mes premiers plaisirs, de ces premières émotions d'amour qui firent battre mon cœur ; j'étais comme toi aussi, n'espérant que le bonheur : tout cela a passé encore !

Il me souvient encore de ce jour délicieux où j'épousai ta mère ; ce fut le plus beau jour de ma vie. Il est passé ! Et ta pauvre mère, et ces amis que j'avais invités à ma table, où sont-ils, ô ma Flora ? Ils sont passés !......

Et ces cheveux qui ont blanchi avec les chagrins, ces cheveux passeront comme tout le reste ; car tout passe dans la vie !..

....

Dieu ! il est donc vrai :

Tout passe dans la vie !

Et si tout passe, que sommes-nous donc, nous autres, sur la terre ?

Laissons de côté, pour un instant, les pensées du siècle ; abandonnons, pour un instant, ces espérances qui nous bercent, ces folles illusions que nous nous formons comme les chimères dont l'insensé se repaît ; ces faibles lueurs de bonheur et de joie qui passent rapidement et ne nous laissent en disparaissant que l'ennui et le dégoût...... et que sera la vie ?

Mon Dieu ! que sera la vie ?

Le pénible souvenir du passé... la vaine espérance pour l'avenir...... et puis...... la mort !......

EUGÈNE L'ÉCUYER.

APPENDICE

AU SECOND VOLUME ([1]).

1734.

LE TABLEAU DE LA MER.

Votre raison se perd, les dangers, la tempête,
Ne vous peuvent sortir ce dessein de la tête :
Vous voulez voir la mer et ses tristes hasards,
Courir au précipice ouvert de toutes parts.
Elle est calme à ses bords, mais quittant le rivage,
Souvent vous rencontrez la tempête et l'orage.
Si vous ne craignez point les injures de l'air,
Songez que vous devez un tribut à la mer,
Son agitation n'en exempte personne.
Enfin, si tout cela n'a rien qui vous étonne,
Allez si vous avez le courage assez fort,
Le navire est tout prêt à sortir hors du port,
Ses canons sont montés, ses manœuvres rangées,
Il a près de son bord dix chaloupes chargées.
On l'arme par les soins d'un maître vigilant,
Trois cents hommes rangés halent sur le palant,
Ils travaillent sans cesse et d'une force égale.
Ses vivres sont déjà placés à fond de cale.
Chaque cable est garni, sur son ancre appliqué ;
Son eau est dans la cale et son bois embarqué ;
Dans la fosse aux lions, on arrime, on arrange
Etoupes, suif, gaudron, manœuvres de rechange ;
En un mot tout est prêt, le navire va sortir.
Mais apprenez encore avant que de partir,
Ce que l'on fait dedans, soit en paix soit en guerre,
Quand la voile et le vent l'éloignent de la terre.
L'humeur des gens de mer, leur occupation,
Et quel ordre requert la navigation.
Vous entendrez parler un langage barbare,
De ride, barde, largue, affale, bosse, amarre,
Vire, lesse le lof, arrive, brasse au vent,
Hale avant la bouline, aux drisses main-avant.
S'il faut être brutal, la marine l'enseigne,
C'est là qu'avec excès la brutalité règne.
Fermez donc votre oreille aux ridicules mots,
Adressés aux soldats, ainsi qu'aux matelots.
Leur humeur est bisarre, incommode, farouche ;
Un mot, s'il n'est choquant, ne sort point de leur bouche.
Bien plus cette humeur brusque est reconnue encor,
Dans l'officier superbe avec son galon d'or :

([1]) Nous plaçons dans cet Appendice deux morceaux littéraires inédits que l'on nous a transmis après l'impression de la littérature de ces époques. Nous avons ajouté à ces pièces, deux écrits qui nous avaient échappé dans nos recherches.

Vous verrez un enseigne avec sa froide mine,
Qu'on a vu, cet hiver, pauvre garde-marine,
Vouloir trancher du grand et dire à tout propos,
Je veux traiter de gueux, soldats et matelots ;
Commander sans savoir, faire une loi nouvelle
Et d'un fier lieutenant se faire le modèle.
Voyons le capitaine et comme son pouvoir
Fait ranger à sa voix chacun à son devoir.
Il parle, on obéit ; mais disons davantage,
Il fait d'un seul regard trembler tout l'équipage.
Absolu sur la mer, comme à terre le roi,
Ses ordres prononcés passent pour une loi.
Il fait tout ce qu'il veut, il punit, il pardonne,
Et souvent il ne rend de justice à personne.
Qu'un commis s'aille plaindre, il l'écoute d'abord,
Et tel sera coupable à qui l'on a fait tort.
Le voleur se le rend en tout temps favorable,
Par de petits présents, qu'il fournit pour sa table
Un écrivain de roi, dans le fait, trempe un peu,
Et sait très bien tirer son épingle du jeu.
Après les officiers, faisons passer le maître,
Son sifflet suspendu le fait assez connaître.
Le portant à la bouche, et la canne à la main,
Lorsqu'il faut manœuvrer c'est un signal certain.
Commandant, il n'est pas bon maître s'il ne crie ;
Il frappe en menaçant, son bras suit sa furie,
C'est ce qui le fait craindre et fait qu'aux premiers mots
Sur les aubans ridés volent les matelots.
Son sifflet fait mouvoir un chacun qui l'écoute,
Soit pour virer de bord, ou border une écoute,
Eventer la mizaine, ou l'amarrer tout bas,
Haler une bouline, ou passer sur lesbras.
Lorsqu'un nuage obscur vient couvrir les étoiles,
Il fait tout à la fois carguer les basses voiles.
Amener perroquets, les huniers tout d'un temps,
Mettre le vent dessus, prendre les ris dedans.
Tout le monde à sa voix, la main sur les cordages,
S'occupe avec ardeur à ces divers ouvrages :
Agissant de concert, et s'empressant beaucoup,
Un travail commencé s'achève tout d'un coup.
Le navire au milieu de l'eau qui l'environne
A pour guide un pilote auquel on s'abandonne.
La voix au gouvernail en fait le mouvement,
Les yeux sur la boussole arrêtés fixement.
Il parle au timonier à l'oreille attentive,
Tantôt il dit, au lof, tantôt il dit, arrive ;
Tantôt, droite la barre, ou tribord, ou basbord ;
Tantôt, pas plus avant, gouverne droit au nord ;
Il a toujours en main le compas ou la carte,
Pour voir s'il est en route ou bien s'il s'en écarte ;
Il corrige, il estime, et par sa route il sait
Dans quel endroit il est et quel chemin il fait.
S'il craint à tel degré les funestes approches
Des bancs cachés sous l'eau, des écueils ou des roches,

Il s'instruit par la sonde, il observe de plus
Les rapides courants des flux et des reflux.
Savant dedans son art, les yeux sur la boussole,
Il ira sans danger de l'un à l'autre pôle.

Mais que fait l'équipage et quel est son travail ?
Je vais en peu de mots en faire le détail :
L'on a réglé le quart qui nuit et jour se change,
Les postes sont marqués, tout le monde s'y range,
Les quartiers-maîtres sont postés en chaque lieu
Agissant sur l'avant, sur l'arrière, au milieu.
Aussitôt que le jour recommence à paraître,
On entend sur l'avant crier un contre-maître :
Aux grattes, aux balits, aux faux-berts, matelots,
Les bailles sur le pont, les chauffaux et les sceaux.
Au commandement tout le monde en haleine,
Se recueillant d'abord, va travailler sans peine.
Les uns grattent le pont, les autres tirent l'eau,
En dedans, en dehors on lave le vaisseau,
On sèche le tillac avecque diligence.
Après cet exercice, un autre recommence :
L'on trouve rarement du repos dans un bord.
Les uns sont occupés à faire du bitord,
Les autres des tourons, des manœuvres défaites ;
Ceux-ci font des rabans, ceux-là font des garcettes ;
Tantôt il faut garnir une écoute, un écouët,
Ou rider des aubans sur des palangs à fouët.
Rider un grand étay, changer des enfléchures,
Aux cordages rompus faire des épissures ;
Tantôt il faut gratter et roussiner les mâts,
Travailler dans la hune, aux manœuvres d'en bas ;
Enfin toujours agir, s'occuper sans relâche,
Et c'est à ce devoir qu'un matelot s'attache.
Cependant il s'en fait coutume en agissant
Qui lui rend son travail plus doux et moins pesant.
Mais pour lever une ancre attachée à l'argile,
C'est ce qui fait gémir et le plus difficile.
Qu'on vire au cabestan soit le jour ou la nuit,
L'on voit cet exercice accompagné de bruit :
Soldats et matelots placés sur chaque barre
Font de confuses voix un furieux tintamarre.
L'officier les pressant les anime à pousser
Et la canne à la main les force à s'efforcer.
Un sergent fait du bruit, un quartier-maître crie :
Vire, enfants, vire, vire, un moment de furie.
En entendant crier, tous poussent à l'instant
La barre de l'épaule et s'efforcent d'autant.
Des matelots, les uns, tels que l'on veut élire,
Ont les bras étendus dessus la tournevire ;
D'autres en la traînant, la font d'un même accord
Passer à chaque tour de l'un à l'autre bord ;
D'autres à l'écubier avec leurs mains sujettes
Au cable et tournevire appliquent des garcettes.

Lorsque l'ancre est levé un seul coup de sifflet
D'abord au cabestan fait mettre le linguet.
Chacun prenant haleine abandonne la barre.
Alors le bossement sur l'avant se prépare,
Et sautant de sur l'ancre élevée à fleur d'eau
Fait le croq du capon, passé dans l'arganeau.
Ce garant alongé tout le monde caponne,
Mesurant chaque fois à la voix qu'un seul donne.
Ainsi chacun s'emploie et souvent on n'a pas
Un moment de repos pour prendre son repas.

Cette heure étant venue, une cloche sonnée,
L'équipage l'entend trois fois dans la journée.
Alors le travail cesse, et ce chéri signal
Excite un mouvement confus et général,
Tout le monde s'empresse à ce son qui l'appelle
Chacun court audevant avecque sa gamelle.
Un visage enfumé que l'on appelle coq,
Qui quitte rarement sa cuillière et son croq;
Un mal-propre, un vilain qui sans cesse se gratte,
Dont les yeux larmoyant sont bordés d'écarlatte;
Qu'on voit le plus souvent mains et bras charbonnés,
Une pipe à la bouche et la roupie au nez;
Un homme qu'on prendrait pour le diable à sa mine,
Cet élégant mignon préside à la cuisine:
Il descend la chaudière et la cuillière en main,
Attend avec son rôle un crasseur d'écrivain,
Qui vient environné d'une nombreuse troupe,
Et nommant chaque plat leur fait donner la soupe.
L'un crie à pleine tête, il m'a brûlé les doigts,
L'autre, il ne fait jamais cuire à demi les pois;
Celui-ci, j'ai trop peu de soupe en ma gamelle,
Celui-là lui veut rompre et casser la cervelle.
Ainsi ce pauvre coq a l'esprit à l'envers.
Cependant bien qu'il soit de tous vu de travers,
Il agit jusqu'au bout, l'un après l'autre passe
Et de l'œil sur le pont va choisir une place.
Les autres en courant vont assaillir en bas
Un avare commis qui ne s'étonne pas.
On voit sur l'écoutille une troupe rangée,
La tête à fonds de cale et la main alongée.
Le commis lit son rôle et chaque plat de sept
Reçoit biscuit et vin d'un grand maître valet.
Cet insigne voleur aussi bien que son maître,
Ce scélérat fripon qui fait gloire de l'être,
Ce rat de fonds de cale, cet ivrogne achevé
Donne pour du vin pur du vinaigre roué.
Il trompe, quand il peut, à la faveur de l'ombre,
Rognant un peu partout, il gagne sur le nombre.
Tout le monde en murmure et le menace en vain:
L'un le veut assommer un boulet à la main,
L'autre qu'on fait attendre a la sienne aussi prête
Pour lui laisser tomber son bidon sur la tête.

L'un le voudrait tenir pour lui frotter la peau,
L'autre d'un courbillon veut lui faire un chapeau.
Mais le maître valet audacieux sans crainte
Les voit tranquillement menacer et se plaindre.
Un sergent qui voudrait se faire des amis
De ce maître fripon ou du premier commis,
Faisant le furieux en morne contenance
Fera cesser le bruit et donner le silence.
L'on soupe et c'est alors un grand plaisir de voir
Comme à se dépêcher chacun fait son devoir.
L'un de l'autre l'envie au manger ridicule,
Avale avidement la soupe qui le brûle.
La gamelle se vide, après elle ne suit
Qu'un simple coup de vin avec peu de biscuit.
Ensuite on va laver la gamelle assez sale,
Et le bidon vidé retourne au fonds de cale.

Ce beau repas fini chacun court allumer
Sa pipe de tabac, s'il se plait à fumer.
Pour dissiper l'ennui que le travail leur donne
Souvent le tambour bat et le fifre raisonne.
C'est alors que l'on voit à ces sons redoublés
Soldats et matelots sur l'arrière assemblés.
L'on s'efforce à sauter, on danse sans mesure,
C'est à qui fera mieux de risibles postures.
Tel danse un rigaudon et par de vains efforts
Se fatigue les pieds, les bras et tout le corps.
Il saute, il cabriole, il s'échauffe et s'admire,
Et son plus grand plaisir se borne à faire rire.
Ceux qui n'ont point le quart finissent promptement
Pour aller reposer quatre heures seulement.

S'il s'agit d'un combat sanglant, opiniâtre,
Voyons comme un vaisseau se dispose à combattre.
L'on fait sonner la cloche, et branle-bas d'abord,
Les postes sont donnés avant sortir du port.
Un nombre de soldats pour la mousqueterie,
Les canoniers sont prêts à chaque batterie ;
Sur l'arrière et l'avant on y fait demeurer
Les meilleurs matelots afin d'y manœuvrer.
On arme d'hommes forts le canot, la chaloupe,
Tous deux pour le besoin amarrés sous la poupe.
Les maîtres canoniers ont déjà pris le nom
Des autres destinés pour servir au canon.
En bas l'on a posté, pour passer les gargousses,
Commis, maîtres, valets, domestiques et mousses.
Et dans la cale à l'eau, l'on voit pour les blessés
Les chauffaux qu'on prépare et les cadres dressés.
Prêt à trancher, couper, mettre l'art en pratique,
Le chirurgien major ouvre, lui, sa boutique.
Du coffre il met au jour ses tristes instruments,
Etalant à vos yeux les cruels ferrements :
La scie et le trépan, les lancettes piquantes,
Les couteaux recourbés, les sondes pénétrantes,

Les bistouris tranchants, les rasoirs, les ciseaux,
Emplâtre aglutinant, bandes et plumaceaux.
L'on fournit avec soin les manœuvres communes,
Le maître fait monter les chaînes dans les hunes.
L'on met dans les filets, branles, sacs, matelats,
Chaque drisse est doublée, on passe les faux-bras.
Les faux-berts sont mouillés, les bailles d'eau remplies,
Les cordages roués de palangs de poulies,
Enfléchures de change avec de bons rabans,
Les basses pour servir à joindre les aubans.
Lorsque dans le combat une balle les coupe,
On se range à l'avant comme au château de poupe.
Le calfat met au jour ses boulets préparés,
Son étoupe, ses clous, ses platines quarrés;
Et pour remédier au mal que pourrait faire
Les efforts du canon du navire adversaire,
La sangle autour du corps, à la main son marteau,
Il a l'œil attentif aux coups qu'on donne à l'eau.
L'on fournit avec soin les armes nécessaires
Dans le poste d'honneur où sont les mousquetaires.
Les fourniments remplis, balles et gargousiers,
Pistolets, mousquetons, fusils et boucanniers,
Haches, mèche fumante, et grenades chargées
Avec les espontons et les piques rangées,
Les coutelas levés, l'un et l'autre font voir
Qu'ils brûlent du désir de faire leur devoir.
D'ailleurs les cannoniers, suivant l'ordre qui presse,
Détoupent les canons, démarrent chaque pièce.
On voit dans un clin-d'œil, les postes bien munis
De boutte-feux fumants, de garde-feux garnis,
De balles de calibre, et de chaînes coupantes,
De refouloirs légers et de pinces pesantes.
Tout le recharge est prêt, les cannoniers postés,
Cornes et pulverins pendus à leurs côtés.
Les officiers zélés sur qui leur chef se fonde
Font, l'épée à la main, sans cesse agir le monde,
Ainsi tout disposé, l'ordre établi partout,
Le silence est gardé de l'un à l'autre bout.
Tous jaloux de l'honneur et pleins d'impatience,
Attendent pleins d'ardeur que le combat commence.
Enfin les deux vaisseaux, tous leurs sabords ouverts,
A portée approchés se mettent en travers;
Leurs pavillons hissés frisant leurs galeries,
Et font pour leur salut, feu des deux batteries.
L'on charge, l'on s'échauffe, on tire et l'on entend
De coups continuels un tonnerre éclatant.
Pour vaincre avec honneur il n'est rien qu'ils ne fassent,
Tous deux sont animés des coups qui les fracassent.
Sur la valeur des siens l'un et l'autre affermi
Croit faire à tout moment céder son ennemi.
Les cieux se font entre eux également terribles.
Leurs efforts redoublés sont à tous deux nuisibles.
Dans ce transport égal sans se vouloir céder,
Ils s'approchent si près qu'ils peuvent s'aborder.

Le feu de leur canon paraît épouvantable,
Mais l'abordage encore est bien plus effroyable.
Lorsqu'il est résolu, tout n'aspire d'abord,
Malgré mille dangers, qu'à gagner l'autre bord.
La vergue est alongée, et les grappins s'accrochent,
Les deux fiers ennemis de deux côtés s'approchent.
On voit des hommes morts un théâtre sanglant,
L'honneur est là placé dans le meurtre pressant.
Ils portent au danger leurs têtes animées,
La fureur fait alors mouvoir leurs mains armées.
La mort même et le sang ne les étonne pas
Et leur âme s'exprime à coups de coutelas.
L'air est tout offusqué de coups de mousquetades,
Leur bras sur le tillac fait pleuvoir les grenades.
L'un des deux affaiblit par le nombre des morts
Ne fait plus cependant que de faibles efforts ;
Les siens déjà troublés sont saisis d'épouvante,
Dans l'autre la fureur devient plus véhémente :
Ceux-ci déjà vainqueurs redoublent leur vertu,
Montent le sabre en main dans le vaisseau battu.
Plus ils trouvent d'efforts plus leur rage persiste,
Chacun met à ses pieds l'ennemi qui résiste.
On ne voit que des morts dans leur sang renversés
Et des coups des éclats grand nombre de blessés.
Les vaincus tous couverts et de sang et de poudre,
Alors qu'il faut se rendre, ont peine à s'y résoudre.
Mais la force leur manque encor plus que le cœur,
Ils viennent désarmés se rendre à leur vainqueur.
Le prisonnier honteux dans son malheur extrême
Caresse alors celui qu'il déchire en lui-même,
Dont il n'est regardé que d'un œil de travers,
Et loin d'être chéri. Ses coffres sont ouverts,
Tout ce qu'il possédait mis alors au pillage ;
Pour se couvrir il a des haillons en partage.
De ce victorieux ressentant le pouvoir,
L'excès de sa rigueur ne lui fait que trop voir
De la guerre et du sort la suite trop funeste,
L'espoir de se venger est tout ce qui lui reste.
On le garde de près pour ne rien hasarder.
Cependant que l'on songe à se raccommoder,
L'on met tout en bon ordre autant qu'il est possible.
Mais loin d'être fréquent autant qu'il est nuisible,
L'abordage n'est pas une nécessité,
L'on n'en vient pas toujours à cette extrémité.
Souvent deux ennemis se battent sans se prendre,
Un vaisseau mal traité qui ne peut se défendre,
Sans s'opiniâtrer contre plus fort que lui,
Trouvera dans la fuite un favorable appui.
Un autre moins heureux qui fuyant se voit joindre
De ses malheurs pressants choisit alors le moindre :
De périr ou se rendre à ce malheur réduit,
Attend les armes bas l'ennemi qui le suit.
Je ne vous parle pas d'une bataille insigne
Où l'on voit opposés deux cents vaisseaux de ligne

Qui se battent et font, suivant leur amiral,
De différents combats un combat général.

Autres mille dangers penchant sur votre tête,
Figurez-vous enfin ce que peut la tempête :
La mer qu'on voit noircir commence à s'émouvoir,
Cent nuages se font soudain apercevoir,
A peine la clarté du jour est reconnue,
Le tonnerre commence à gronder dans la nue.
Les vents interrompus par des grains violents
Font hérisser la mer de flots étincelants.
Avec les deux huniers on cargue la misaine,
Le gouvernail fixé, sa barre est comme vaine.
La grande voile bas est bordée à toucher,
Le vaisseau sur son bord commence à se coucher.
Il se voit obligé de tenir à la cappe,
Brisant contre son bord la vague qui le frappe.
De rudes coups de mer couvert à tous moments,
Il résiste, il fléchit avec des tremblements ;
Il tombe au précipice où son penchant l'entraîne,
Une vague l'abat, il se relève à peine.
Elle couvre son pont de l'un à l'autre bout,
Rien ne peut résister, elle s'étend partout.
Mille fréquents éclairs par leurs lueurs funèbres
Font toute la clarté qu'on voit dans les ténèbres.
Le désordre est partout, dans le ciel et dans l'air,
Le feu semble couvrir tous les flots de la mer.
Le navire est porté, bien qu'il n'ait point de voiles,
Sur des montagnes d'eau de l'abîme aux étoiles.
La vague à tout moment semble ouvrir son tombeau.
Mais ce qui plus étonne, il s'ouvre et fait de l'eau.
L'équipage alarmé dans ce danger extrême
Travaille également pour se sauver lui-même.
Les pompes et les sceaux vident incessamment
L'eau qui malgré leurs soins s'amasse abondamment.
Couverts des coups de mer et toujours en haleine,
L'espoir de leur salut fait adoucir leur peine.
Travaillant de concert, et dans cet embarras,
Le houlis fait sauter un mât de hune en bas.
Ce désordre subit interrompt leur ouvrage,
Mais la nécessité leur donne du courage,
L'on pompe et tout le monde agit sans s'épargner.
Cependant l'eau s'augmente, on ne peut la gagner :
Elle entre abondamment par le sabord qui soue
Et par la sainte barbe ainsi que par la proue.
Le vaisseau se remplit, son pont mal assuré
Semble de chaque bord en être séparé.
Et ce malheur pressant où chacun appréhende
De voir errer ainsi le navire à la bande,
Les rend si fort troublés et de peur confondus
Qu'ils se croyent tous être entièrement perdus.
Ils s'empressent pourtant dans ce danger occulte
Afin de l'éviter, mais dans un tel tumulte

Qu'ils n'ont pas seulement le loisir de lever
Les mains devers le ciel qu'ils veulent implorer:
L'image du trépas, peinte en chaque visage,
Leur ôte enfin le cœur, la force et le courage;
Leurs efforts arrêtés qu'ils reconnaissent vains
Les laissent à la fin et sans bras et sans mains:
Ils n'ont pour exprimer leur faible et leurs alarmes
Recours qu'à des regrets accompagnés de larmes.
Le ciel pour leur salut plus pitoyable enfin
Se dispose à calmer ses souffles, et soudain
Il redonne le jour et son flambeau propice;
La mer de son courroux ne laisse aucun indice.
Le calme tout-à-coup appaisant leur frayeur
Redonne à leur esprit l'espérance et le cœur:
Le découragement faisant place au courage,
Chacun avec ardeur se remet à l'ouvrage.
Les vents ne nuisent plus à guider le vaisseau,
Son fond bien resserré ne fait plus aucune eau.
Ils ne s'épargnent point pour cette circonstance;
Pour augmenter sa force on boit en abondance;
Les vivres sont alors donnés abondamment,
Et semblent prodigués dans cet heureux moment.

Cette faible peinture en soi bien abrégée
De ce qu'on souffre en mer peut donner une idée.
Vous voyez le travail qui se fait en tout temps,
Lorsqu'on est dans la rade, en mer au gré des vents;
Et combien de dangers le marinier partage;
Les vivres dont l'on fait languir un équipage;
Comme un combat se donne; en quelle abîme en mer
Dans l'orage un vaisseau se voit précipiter.
Sur ce cratère immense et cet horrible gouffre
Pensez à la misère et la peine qu'on souffre,
Surtout quand du danger on n'est pas prévenu,
D'autant moins redouté qu'il nous est inconnu.
Pourtant si ces périls dont la mer est fertile
N'étonnent votre esprit, l'image est inutile.
Cédant au sentiment où la valeur se joint,
Marchez: car un grand cœur ne se rebute point.
Chérissant la vertu qui fleurit dans la guerre,
La mer a ses lauriers aussi bien que la terre.
Allez donc en cueillir; naviguez sur son sein,
Je ne veux plus combattre un si noble dessein.

JEAN TACHÉ (1).

(1) M. Taché, né à Toulouse, reçut son éducation à Paris où il se disposa à embrasser la carrière du commerce. S'étant embarqué pour le Canada en 1739, il s'établit à Québec, fut longtemps syndic des marchands, et conduisit un commerce considérable jusqu'à la conquête, époque où, ses vaisseaux ayant été pris par l'ennemi et ses propriétés incendiées ou détruites, il se trouva complètement ruiné. Ayant acquis les bonnes grâces du général Murray et ayant de l'éducation, il fut fait notaire sans avoir étudié cette profession. Marié à une demoiselle Joliette, il est la souche des deux familles qui portent son nom en Canada.

même manière que vous le suggérez, c'est-à-dire qu'ils croient, et même enseignent, que ces diverses substances, depuis la création du monde jusqu'à la fin du déluge, ont pu, par le mouvement, l'agitation et le retirement des eaux, s'accumuler au nombre que nous les voyons. Mais pour ce qui regarde la situation relative des minéraux dont consistent les différents *strata* qui composent, en partie, notre globe, il n'est pas aussi aisé d'en donner une explication philosophique qui s'accorde parfaitement avec les renseignements que nous donne l'écriture sainte. Cependant, persuadé, comme on a droit de l'être, avec l'aide des faits et le support de la raison, que Dieu, en créant les diverses substances matérielles, les a douées chacune de certaines propriétés qui lui sont propres, et les a soumises, chacune à ses lois respectives et collectives qu'on appelle physiques, on peut raisonnablement supposer que, lorsqu'au troisième jour, le créateur sépara les eaux d'avec la terre, le pouvoir solvant (*solving power*) de ces mêmes eaux ayant agi antérieurement sur la solubilité de la terre, les parties terrestres de celle-ci pouvaient être dans un état demi-liquide, qui permettait aux différents minéraux, déjà créés, de caler chacun plus ou moins, selon le degré prépondérant de sa gravité spécifique; et la vélocité d'un corps physique, soit qu'elle soit spontanée, ou qu'elle dépende d'une force projectile, étant toujours proportionnée à sa gravité spécifique, et ce même corps dans sa chûte, tendant toujours à prendre et à suivre un cours perpendiculaire vers le centre de la terre, où le pouvoir attractif est, pour ainsi dire, concentré comme dans sa demeure, il doit naturellement s'en suivre, 1o. que les pierres les plus pesantes, et qui forment les neuf *strata* géologiques dont se compose la première classe, tels que le granit, le gneis, le mica, le talc, le quartz granulé, etc., etc, nageant dans l'eau et dans la terre en un état semi-liquide, se placèrent les premières; 2o. que les seize *strata* des trois autres classes, à cause, parlant comparativement, de leur légèreté spécifique, se placèrent ensuite en succession, d'une manière assez régulière. Mais je dois avouer avec vous, monsieur, qu'à l'époque où Dieu sépara les eaux d'avec la terre, et à laquelle les différents minéraux, déjà créés, prirent leur situation respective, le globe que nous habitons dût, en effet, éprouver une secousse assez considérable; et c'est ce qui va me servir, en essayant de donner une raison physique pour les égarements de quelques minéraux, qu'en étudiant la géologie, on aperçoit hors de leur place destinée; et aussi pour la formation spontanée ou accidentelle des houilles, ou mines de charbon de terre, (*pit-coal*) que vous suggérez pouvoir être une substance primitive. Mais avant d'y procéder, il ne sera peut-être pas hors de propos de faire ici quelques remarques succintes sur la différence qu'il y a entre

la lumière et le calorique, différence que, pour quelque raison ou autre, les philosophes paraissent n'avoir pas toujours assez bien sentie.

Que l'on se refuse à l'interprétation des S. Pères sur la lumière du premier jour, qu'ils regardent comme la création des anges, et que l'on considère le langage de l'écriture là-dessus, comme figuratif ou non, toujours, puisque les astres ne furent créés qu'au quatrième jour, on ne saurait s'empêcher de croire que la lumière du premier jour, dont parle l'écriture, était bien différente de celle qui procède des corps lumineux, la seule connue qui puisse se manifester à nos sens optiques; et quoiqu'ils possèdent l'une et l'autre, certaines propriétés physiques qui leur sont communes, telles que de pouvoir être radiés et réverbérés, etc., cependant il est très certain que sous d'autres rapports, ils sont d'une nature très différente: et pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que très souvent la lumière se manifeste sans le calorique, et le calorique encore plus souvent sans le moindre rayon de lumière. De plus, la lumière est une substance composée, et le calorique est une substance simple qui, dans un état libre ou d'évolution, produit en nous la sensation qu'on appelle chaleur, le calorique et la chaleur, quoique dérivés du même mot latin (*calor*) devant, pour cette raison, être considérés, relativement, comme cause et effet. Outre cela, le calorique est une substance d'une telle nature, qu'il semble qu'il a dû nécessairement exister du moment et par là-même que les autres substances furent créées; car il pénètre tous les corps physiques, et forme, pour ainsi dire, une partie constituante, plus ou moins considérable, de certaines matières, telles que l'eau et généralement tous les liquides, qui ne sauraient se maintenir dans cet état de liquidité, sans sa présence continuelle. Ainsi, quoique l'écriture, dans l'énumération des choses que Dieu a créées, ne fasse aucune mention particulière du calorique, toujours, il n'est pas moins naturel et raisonnable de croire que, comme toutes autres substances élémentaires, dont il n'est fait non plus aucune mention, il a dû coexister avec tous les corps physiques, au moment même de leur création. Mais ce n'est que dans un état de concentration et d'évolution considérable, occasionnée soit par la contraction, la compression, la friction et même la combustion ou la décomposition des corps physiques, que le calorique accumulé est dégagé, se rend sensible, et excite la combustion des substances combustibles, qui au moment de son extrication, se trouvent en proximité ou contiguité avec les corps dont il est forcé de s'échapper. Ainsi, ce n'est qu'au moyen de ces causes que je viens de citer, et dont plusieurs devinrent, sans doute, actives, à l'époque où Dieu sépara les eaux d'avec la terre, que le calorique a pu avoir excité la combustion que les philosophes lui attribuent avec juste raison; et il n'est pas déraisonnable de croire que ces mêmes causes ont dû avoir produit alors

différents effets qui, ensuite, opérant eux-mêmes comme causes efficientes, ont pu avoir produit, à leur tour, les effets que nous remarquons dans les égarements des minéraux que nous voyons épars, çà et là, hors de leur place destinée; car le retirement soudain des eaux a dû avoir occasionné une telle condensation des parties terrestres qui composent notre globe, et ses parties minérales, en se rangeant, chacune à sa place, ont dû avoir produit un tel bouleversement, et celui-ci, par la friction l'un contre l'autre des minéraux prenant chacun sa situation respective, (eu égard, comparativement, à sa gravité et à sa légèreté spécifique,) a dû avoir causé un tel dégagement du calorique, qui jusqu'alors avait été latent et insensible, que les constituants de la terre, jusqu'à ce qu'elle eût enfin pris son aplomb, devaient nécessairement tous être dans un état de commotion et de concussion produisant un fracas approchant de l'espèce volcanique. Puis, considérant la contraction soudaine et le poids énorme de la terre, son pouvoir d'attraction concentré au milieu, et la gravité spécifique des minéraux; ajoutez à cela le dégagement (résultant de la décomposition de quelques substances, à l'aide du calorique en action) et, en certains endroits, l'accumulation et ensuite l'évolution explosive des divers gaz, tels que l'oxygène, l'hydrogène, le nitrogène, l'hydrogène sulphuré, l'hydrogène carburé, etc., que l'on doit admettre comme étant déjà créés, puisque l'eau et l'air, qui en sont composés, l'étaient alors, et vous trouverez des causes suffisantes pour nous rendre raison de la fracture et du déplacement de quelques minéraux même les plus pesants.

Cependant, la création de la plupart des combustibles, tels que les arbres et les plantes, avait lieu, ce jour-là même; et il est assez naturel de croire qu'un grand nombre a pu être englouti pêle-mêle parmi les fragments de la terre, et y être consumé, au moyen de l'oxygène et du calorique, qui continuaient de s'en dégager; car, dans cet état de confusion, outre la combustion, ou la décomposition plus ou moins considérable de quelques arbres, etc., une grande quantité d'eau encore présente dans les interstices des pierres et de la terre, a pu par l'extrication continuelle du calorique, être décomposée en ses parties élémentaires, l'hydrogène et l'oxygène, le support et le soutien exclusif de la combustion. En sorte que, certaines substances composées, telles que l'eau, l'air, les arbres, les plantes, etc., furent (toujours à l'aide du calorique en action,) en partie décomposées et réduites à leurs principes simples, tels que, pour l'eau et l'air, l'hydrogène, l'oxygène, le nitrogène, etc., et pour les plantes, le potassium et le carbone, ou charbon (dans lequel il abonde,) presque le seul résidu visible et palpable, qui se manifeste à nos sens. Et le carbone offrant à l'oxygène avenescent une base acidifiable, c'est alors, sans doute, que, ces deux substances se combinant chimiquement ensemble, commença à se former le gaz

acide carbonique, qui, se combinant lui-même ensuite avec les divers oxydes métalliques et alkalins (qui résultent à leur tour, d'une combinaison chimique de l'oxygène avec les bases oxydables qu'offrent tous les métaux et les alkalis,) donna naissance aux différents carbonates de fer, de cuivre, de plomb, de chaux, etc., etc., que l'on trouve épars parmi les minéraux.

Ainsi, monsieur, sans avoir eu recours à des millions d'années, mais bien en adoptant votre système des jours naturels, dont Dieu a voulu se servir dans la création, je crois que d'après d'autres hypothèses, il est vrai, (car on ne saurait raisonner ici sans en admettre,) mais qui ne répugnent pas au récit de l'écriture sainte, je vous ai donné quelques raisons plausibles pour prouver comment ont pu avoir lieu les égarements de quelques minéraux et l'origine secondaire des mines de charbon de terre que, pour plusieurs raisons physiques et spéculatives, (mais que vous voudrez bien me dispenser de nommer ici,) je ne saurais me résoudre à considérer avec vous comme une substance primitive; et le fait bien connu que le charbon de terre ne se trouve situé que *dans les* strata *superficiels* de la troisième classe, ou *classe secondaire*, ne contribue pas peu à supporter mon opinion.

Quant aux cadavres de rhinocéros, d'éléphants, etc., que l'on trouve épars sur les montagnes du nord, je n'ai pas de peine à me rendre à l'opinion que vous avez qu'ils ont pu y avoir été déposés par les eaux du déluge, et je crois que le professeur Bucchan d'Oxford, entretient cette même idée. Mais pour ce qui est du prétendu besoin de la force centripète et centrifuge qu'a pu avoir la terre pour se maintenir dans l'espace, je n'entreprendrai pas de le croire, et encore bien moins de le prouver, et quoique je suis bien persuadé que Dieu n'avait qu'à vouloir que la terre restât dans l'espace, et qu'elle pouvait y demeurer comme suspendue, sans l'intervention d'aucune puissance étrangère, cependant je ne saurais lui refuser la force centripète, qui résulte naturellement de la gravité spécifique des minéraux, et de l'attraction mutuelle qu'ont entre elles ses autres parties constituantes, et je crois qu'avant le quatrième jour de la création, temps où Dieu créa les différents astres, cette force centripète dépendant de l'attraction innée des constituants de la terre, devait être d'autant plus considérable, qu'il n'y avait encore alors aucun objet créé, qui, par sa propre attraction, pût affaiblir celle des diverses parties de la terre, en l'attirant vers sa surface, et la détournant de son cours naturel vers son centre, ce qui semble donner une preuve négative de sa force centrifuge avant la création des astres. Ainsi, quoique cette loi de la force centripète ne fut pas, comme je le crois avec vous, *nécessaire* à la complétion des œuvres de Dieu, cependant, en étant l'auteur et n'ayant rien créé sans dessein, il est très

possible, pour ne pas dire plus que probable, qu'il a bien voulu se la rendre *utile*, pour empêcher, par un procédé naturel, les constituants de la terre de se diviser, de perdre leur état de contiguité, et de se disperser dans l'espace. On voit une bonne illustration du principe que j'avance dans une goutte d'un liquide quelconque, et surtout du vif-argent, laquelle, par l'attraction mutuelle entre ses parties intégrantes, est portée à se maintenir dans un état indivis, et même à conserver une forme sphérique.

Je ne saurais terminer cette lettre, sans vous prier de vouloir bien me permettre de relever deux de vos avancés, que je crois n'être pas fondés.

1o. Vous dites que les constituants de la terre sont "dans un état d'amorcellement et dans un désordre extrême, d'où vient la science de la géologie." Or, une science naturelle ne naît pas de la confusion et du désordre, mais bien de l'ordre et de la régularité, plus ou moins considérable, que présentent les différents objets de la création, soit dans leur apparence, soit dans leur caractère, soit enfin dans leurs propriétés physiques ou autres, dont elle fait l'étude particulière; et à l'exception de l'égarement de quelques fragments, la stratification des minéraux est en effet si régulière, que lorsqu'une classe, ou un *stratum* manque, on est certain de trouver ensuite la classe, ou le *stratum* qui devait venir en succession. La géologie donc, qui traite de la situation relative des minéraux (observant seulement la manière dont ils ont été placés par les mains de la nature), ne saurait naître de leur état d'amorcellement et de désordre extrême.

2o. Vous dites que "demander pourquoi et comment, quand il s'agit des œuvres de Dieu, c'est une impiété." Or, tous les objets créés, qui ont quelque relation avec nous, et qui peuvent avoir quelque effet sur nos sens, avec leurs diverses propriétés physiques, intrinsèques et extrinsèques, et dont résultent leurs modifications nombreuses, relatives et collectives, sont indubitablement tous, sans exception, les œuvres de Dieu; mais je ne saurais être persuadé que la religion restreint les fidèles au simple privilége seulement d'observer de loin, d'un œil timide et craintif, les faits naturels ou accidentels qui procèdent de l'opération spécifique des lois physiques, sous l'influence continuelle desquelles il a plu à Dieu de soumettre les œuvres de sa création, sans leur permettre de demander quand, pourquoi, comment et de quelle manière ces mêmes faits ont pu avoir eu lieu. A la vérité, je ne suis ni théologien ni casuiste; mais je crois bien sincèrement que la religion, loin d'accuser d'impiété les fidèles qui se livrent à l'investigation des objets variés que la belle nature offre journellement à leurs regards curieux, les laisse dans la liberté franche de pousser aussi loin que possible la recherche et l'étude des causes primitives, secondaires, ou accidentelles, qui ont

pu avoir produit les faits ou effets naturels qui attirent, tous les jours, leur considération particulière, et ce, d'autant plus, que cette recherche et cette étude des causes naturelles ou autres, au lieu d'aliéner, excite plus le chrétien à admirer les œuvres du Seigneur, et à s'en rapprocher, par la pensée et par les réflexions que demande de lui un si noble exercice. En effet, sans parler de beaucoup d'autres, quelle science connue tend plus à toucher le cœur de l'homme, et à le rapprocher de son créateur, que celle (l'anatomie) qui nous enseigne la structure des divers organes de cette fabrique admirable, le corps humain? Si Newton, Lavoisier, Bichat, Cuvier, Franklin, etc., parmi les laïcs, et Bacon, Bossuet, l'abbé Haüy, etc., du clergé, n'eussent pas entretenu l'idée que je défends ici, on ne verrait peut-être pas, dans un état presque parfait, les sciences utiles dont ces hommes illustres sont, pour ainsi dire, les pères. Mais c'est la chose que l'on confond avec l'abus que l'on en peut faire; et si vous me dites que l'étude de la philosophie et de l'histoire naturelle, qui admettent toutes les questions que vous condamnez, est peu recommandable, parce qu'elle met ses amateurs dans le danger d'en abuser, je vous répondrai qu'il serait aussi convenable pour vous de prétendre qu'on ne devrait pas administrer aux fidèles les sacrements dont ils paraissent désirer de recevoir la grâce, parce qu'il pourrait y en avoir quelques-uns qui, par un abus criminel, oseraient en profaner la sainteté.

J'espère, monsieur, que vous ne me saurez pas mauvais gré de cette petite critique discursive, que j'ai pensé devoir faire sur vos avancés, parce que je les ai crus de nature à pouvoir intimider et décourager ceux des jeunes gens qui pourraient être naturellement portés à se livrer à l'étude de la philosophie, et surtout de l'histoire naturelle, d'où résulte un si grand avantage pour la société, et à dégrader trop, en représentant dans un désordre extrême les parties constituantes de notre globe, une science dont l'étude est aussi d'une grande utilité, la géologie, qui nous enseigne encore de plus que dans tel ou tel *stratum* se trouve généralement déposé tel ou tel métal, etc., etc.

Pour moi, dans l'humble espérance de pouvoir être un peu utile, si une petite indépendance, du côté de la fortune, et un peu plus de santé me le permettaient, je n'aurais aucun scrupule d'exercer un peu mes faibles talents dans la poursuite de cette étude, qui malheureusement, ne compte encore que bien peu d'amateurs dans notre pays.

Vous voyez que j'ai été très prolixe, et qu'après tout, je n'ai encore fait qu'effleurer votre communication intéressante, qui, pour en faire une critique convenable, demanderait la matière d'un volume entier. En effet, les questions importantes que vous y agitez, sont d'une nature si abstruse, que plus je les examine, plus je vois se grossir le travail

pénible auquel il faudrait se soumettre, afin d'exposer clairement les différents principes physiques et chimiques auxquels il faut nécessairement avoir recours, pour pouvoir établir la géologie sur une base philosophique, raisonnable et chrétienne. Mais en admettant votre système des jours naturels, ou solaires, et les opinions que je viens de me permettre d'avancer, et en reconnaissant, comme on le doit toujours, la toute-puissance de Dieu, qui n'avait qu'à vouloir pour que tout fût parfaitement exécuté, on se range en sûreté sous l'étendard saint de la révélation, et l'on fait disparaître un grand nombre des difficultés qu'exposent les questions que vous avez agitées; et quoique le créateur n'ait pas été dans la nécessité d'attendre qu'une substance fût faite, et que tel ou tel événement fût complété, pour procéder à la création des autres substances qu'il avait encore intention de produire, cependant, on est forcé de remarquer que, dès le commencement, il a bien voulu, en observant certaines périodes, tels que les jours naturels dont vous parlez, donner aux diverses substances le temps de se combiner ensemble, et de subir entre elles les changements et les opérations, qui par l'ordre établi et co-créé avec elles, leur étaient naturels, d'après l'impulsion des lois physiques, sous l'influence continuelle desquelles il lui a plu de les placer, dès le moment de leur création, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en changer ou d'en arrêter le cours; la connaissance ou la conception des causes probables ou des principes de ces mêmes opérations, changements et combinaisons, qui résultent naturellement de l'ordre de choses que Dieu lui-même a établi, sert à dissiper les autres difficultés apparentes: et c'est dans cette espérance, que j'aime à me souscrire, très respectueusement, monsieur,

Votre serviteur très humble,

J. B. MEILLEUR, M. D. [1]

---

[1] M. Jean-Baptiste Meilleur, l'un des fondateurs du collége de l'Assomption, est né à St. Laurent, Ile de Montréal, le 9 mai 1796. Il fut gradué Docteur en Médecine le 14 décembre 1824. En 1830, le Dr. Meilleur fut élu membre du Bureau Médical d'Examinateurs pour le district de Montréal, et il fut réélu en 1833. Il rédigea l'*Echo du Pays* pendant quelques mois en 1834. Le comté de Leinster le nomma représentant du peuple dans la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, le 6 novembre 1834. Il fut nommé Surintendant de l'Education dans le Bas-Canada, le 11 mai 1842. M. Meilleur a publié, en différents temps, les ouvrages dont suivent les titres: Traité sur la Chimie; Grammaire Anglaise, en français; Traité sur la prononciation de la langue française, en anglais; Traité sur l'art épistolaire; Géographie et Statistique du comté de Leinster; Série de lettres sur l'Education primaire; et plusieurs Rapports sur l'état de l'Education, dans le Bas-Canada. M. Meilleur a publié aussi, dans les journaux, bon nombre d'écrits sur l'agriculture.

1829.

LES FAUX ET VRAI CENTENAIRES CANADIENS,

OU FRS. FORGUE-MOUROUGEAU ET MARIE SAVARD-JULIEN.

"Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable."
(BOIL.)

I.—*Frs. Forgue-Mourougeau, ou le faux Centenaire.*

Les journaux de Montréal et de Québec ont appris, à qui les ont lus dans le temps, que le 15 mai 1829, il mourut à Ste. Rose, près Montréal, un individu des noms ci-dessus, à l'âge très avancé de 124 ans! Ce seul incident de la vie d'un particulier, d'ailleurs absolument obscur, devait suffire pour lui mériter un mot de notice publique. Aussi, après avoir dit que François Forgue-Morugeau (pour *Mourougeau*), naquit à Québec en 1705, les journaux ajoutèrent: "qu'il passa une partie de "sa vie dans les Indes Occidentales (ou Iles) françaises, et fut présent "aux principaux événements où les Canadiens se distinguèrent par leur "valeur." (*Gaz. de Québec*, etc.) Tout cela, pour parler poliment, tout cela *est de la poésie!*... vous m'entendez? Au reste, voici ma preuve:—

J'avais entendu parler, dès avant 1825, de cet homme extraordinaire par son âge. Il vivait alors à St. Martin, dans l'Ile Jésus, au petit village près le passage. Il y était connu sous le nom de *Bon-homme Cent ans.* J'y vais exprès en 1827, et j'entre de suite en conversation:

"Eh bien! père, quel âge a-t-on? la main sur la conscience.—Cent vingt-deux ans, monsieur.—Certes! Et en quelle année est-on né?—En 1705.—A merveille, père, c'est exact au moins. Quel est votre nom?—FRANÇOIS FORGUE dit MOUROUGEAU.—Les noms de vos père et mère?—PIERRE MOUROUGEAU et MARIE BOISSEL.—Bien. Et se rappelle-t-on du parrain et de la marraine?—Oh oui; ce furent mon grand-père BOISSEL et ma tante TURGEON.—Mais on ne peut mieux, père; la mémoire est bonne encore... Et se souvient-on du prêtre qui nous a baptisé?—Eh mais, *ce n'est pas le même*, je crois... *hé, hé, hé, hé;* celui qui m'a baptisé, *moi*, c'est le bon M. CHASLE, curé de Beaumont, ma paroisse: c'était un saint homme."

Muni de ces notes et de quelques autres détails, plus ou moins véridiques peut-être, sur les faits et gestes de notre soi-disant centenaire, par quelques-uns desquels j'appris qu'il avait été anciennement maçon, puis matelot-caboteur entre Québec et l'Acadie, et qu'*il n'avait jamais tué d'anglais... hé, hé, hé* (le *bon-homme* avait l'âme joviale), je pris congé de lui; certain d'en avoir assez pour mettre le curé de Beaumont

d'alors à même de me fournir son *Extrait de baptême*. Je lui fis donc écrire en mars 1827, par un ami de Québec. Voici sa réponse et l'extrait qu'elle couvrait :

LETTRE DU CURÉ.—" Monsieur,—Je vous envoie un extrait de baptême qui ne ressemble guère à celui que vous m'avez demandé ; je crois pourtant que c'est celui de votre vieillard, qui me paraît *savoir la musique au parfait* ([1]).

" Il dit qu'il est né à Beaumont en 1705, et qu'il a été baptisé par M. CHASLE ; la chose est impossible : car le premier acte que ce monsieur a fait à Beaumont, dont il a été curé pendant 40 et quelques années, est du 16 novembre 1718.

" M. PLANTE, qui avait succédé à M. PINGUET en 1704, était curé de Beaumont en 1705 ; en 1711, au mois de septembre, il fut remplacé par le R. P. LEPOYVRE, récollet, qui eut pour successeur, en 1713, M. L. MERCIER, mort de la peste le 8 mai 1715 : son successeur fut M. Plante, qui alors était chanoine de Québec et qui a fait les fonctions curiales de la paroisse de Beaumont jusqu'au 16 novembre 1718.

" Vous voudrez bien me pardonner cette digression, et croire que j'ai cherché, avec toute l'attention possible, l'acte en question, sans pouvoir en trouver d'autre que celui que je vous envoie ci-inclus.

" J'ai l'honneur d'être, etc.,

" T. LÉTANG, Ptre."

" EXTRAIT des Registres des actes de baptêmes, etc., de la paroisse de St. Etienne de Beaumont, dans le district de Québec, pour l'année 1739.

" Le 25 de février de l'an 1739, a été baptisé, dans l'église paroissiale de St. Etienne de Beaumont, par Nous, prêtre, curé de la dite paroisse, *François*, fils de *Pierre Mourougeau*, habitant du dit lieu, et de *Marie Boissel*, son épouse légitime, le dit enfant né du jour d'hier environ les huit heures du soir. Le parrain a été *Pierre Boissel*, grand-père du baptisé, et la marraine *Elizabeth Turgeon*, épouse d'Augustin Couture, lesquels ont dit ne savoir signer, de ce enquis.

(Signé,) " CHASLE, Ptre.

" Lequel Extrait, etc, Beaumont, 4 avril 1827.

" T. LÉTANG, Ptre."

Maintenant, si l'on compare les noms de l'Extrait avec ceux du Dialogue ci-dessus, et si, de 1829, mai 15, jour du décès du défunt, l'on ôte 1739, février 24, jour de sa naissance, on verra que *François Forgue-Mourougeau* n'est pas mort à 124 ans, mais bien à 90 ans, 2 mois et 22 jours, je crois.

([1]) En bonne phrase canadienne: *Jouer du violon ; en français: Avoir perdu la carte.*—J. V.

Fi donc! pourquoi mentir, M. Mourougeau?—C'est si laid, messieurs les journalistes!

J. VIGER (1).

(INÉDIT.)

II.—*Marie Savard, Vve. Julien, ou la vraie Centenaire.*

Le décès de cette femme, arrivé le 18 août 1829, au faubourg St, Joseph, à Montréal, n'a été annoncé dans aucun des journaux de cette ville. C'est un petit tort de la presse envers une personne vénérable par son grand âge, et peut-être intéressante par quelques particularités de sa vie; pardonnons-le ce tort, et le réparons autant que possible.... n'est-ce pas là le fait d'une belle âme?... hem!

MARIE SAVARD était la fille d'honnêtes cultivateurs de Charlesbourg, près Québec. Son père se nommait Pierre Savard et sa mère Marie Bourré. Elle eut au baptême pour parrain Etienne Frechette, et pour marraine Marie Magdeleine Savard. Elle ne se rappelait point de l'année de sa naissance, non plus que du prêtre qui l'avait baptisée, mais elle se ressouvenait bien, "qu'*elle était née le* 9 *mai*, et qu'*elle avait* 33 *ans*, lors de la PRISE DE QUÉBEC."

(1) M. Jacques Viger est né à Montréal le 7 mai 1787. Il a été le premier Maire de sa ville natale en 1833; deux élections successives l'ont maintenu dans les mêmes fonctions en 1834 et 1835; honneur insigne qui a ouvert à tous ses successeurs les portes du Conseil Législatif, mais qui ne lui a valu que la reconnaissance de ses concitoyens. Un patriotisme éprouvé sur le champ de bataille l'avait signalé, dès sa jeunesse, comme un de ces hommes d'élite qui n'ont que l'ambition de bien faire. Nommé Capitaine dans le corps des Voltigeurs Canadiens formé, en 1812, par l'illustre De Salaberry, il concourut à la défense de la frontière méridionale du St. Laurent; la campagne suivante le trouva dans le Haut-Canada, à la tête de sa compagnie: il prit part au combat de *Sackett's harbour*. En 1829, il fut promu au rang de Lieutenant-Colonel-Commandant le 6e bataillon de la Milice du comté de Montréal.

Le suffrage public, qui fut toujours sa principale récompense, vint souvent lui imposer des devoirs qu'il sut remplir avec dévouement et bonheur. Sept fois il fut nommé Commissaire pour l'amélioration de chemins publics; huit fois il fut Officier-Rapporteur d'élections dans la cité et le comté. En 1825, il fut chargé de faire, avec l'Hon. L. Guy, le recensement de l'Ile de Montréal; des notes prises par ces deux Commissaires en dehors de celles voulues par la loi, surgirent les *Tablettes statistiques du Comté de Montréal*, formées par M. J. Viger et si bien connues.

Inspecteur des ponts et chaussées de la cité et de la paroisse, aucun magistrat municipal ne s'est plus activement occupé de ces améliorations et de ces dégagements qui, en assainissant une grande ville, y rendent la circulation plus libre et plus sûre: il avait été initié de bonne heure à cette partie si

Si sa mémoire ne la trahissait point, elle était donc née le 9 mai 1726. Eh, qui ne sait point que les vieillards gardent fortement la souvenance du passé ? Qui peut douter qu'un événement de la nature de celui cité ne dût être *une époque* pour cette femme sans éducation, comme le moyen le plus sûr de lui graver dans l'esprit :—*J'avais 33 ans en 1759* ?

Tels étaient les renseignements que Marie Savard me donnait en 1825, et qu'elle me répétait, sans variante, en 1828, lors de ma seconde visite. J'en profitai pour écrire à Québec et demander son Extrait de baptême, comme dans le cas de F. Mourougeau, car—par tout pays—ne va pas à cent ans qui veut ; et les vieux (j'en ai l'expérience) aiment à se vieillir, comme les jeunes (j'en citerais plus d'un exemple) aiment à se rajeunir.

L'excellent curé de Charlesbourg fit toutes les recherches possibles, au risque même de rajeunir ma vieille, en feuilletant bien en deçà de 1726. Il ne trouva rien, et pour me consoler, je pense, il me disait, dans sa lettre d'août 1828, relativement aux registres de sa paroisse :— " J'ai cherché et recherché dans mes vieux registres, je n'y ai trouvé " aucune mention de *votre vieille ;* ces registres, au reste, sont en bien " mauvais ordre et *il y manque beaucoup d'actes*." J'eus aussi peu de succès auprès des protonotaires de Québec.

Jusqu'ici au moins point de preuve *écrite* que Marie Savard n'ait pas dit la vérité. On ne trouve point l'acte de son baptême en deçà de 1726 ; il peut donc être du nombre de ceux qui manquent aux vieux registres, à ceux mêmes de 1726. Mais il y a plus : elle cite des événements de sa vie qui semblent venir à l'appui de son assertion.

---

utile de l'administration urbaine par son prédécesseur, M. L. Charland, auteur de la première carte topographique du Canada ; et il ne laissa échapper aucune occasion de montrer que l'élève était digne du maître.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails. Une notice biographique ne pourrait être complète, sans avoir une étendue que l'espace nous refuse ; mais si nous passons malgré nous avec tant de rapidité sur les services de l'homme public, la spécialité de ce Recueil nous fait regretter bien plus vivement encore de ne pouvoir nous arrêter sur les travaux de l'homme de lettres.

M. Jacques Viger est le Bénédictin du Canada, un nouveau Saumaise, un Président Hénault ; il n'a pas fait imprimer un seul livre d'archéologie ou de critique historique, et il est connu au-delà de nos frontières ; des savants d'Amérique et d'Europe le consultent sur les faits les plus anciens et les plus obscurs de notre histoire, comme on consultait autrefois les oracles de Trévoux et de St. Maur ; comme on consulte *aujourd'hui* " *l'Art de vérifier les dates*." Il semble être à lui seul une académie des inscriptions et belles-lettres, une société royale, ou plutôt nationale—très nationale—des antiquaires. Ce qu'il y a de curieux dans la position de notre érudit compatriote, c'est que personne n'est plus étonné que lui-même des lettres qui lui sont adressées de

Les voici :—

Marie Savard, mariée trois fois, le fut d'abord à l'âge de 22 ans, ce qui veut dire en 1748, si elle est née en 1726. Ce premier mari avait nom de *La Bécasse* ou *Charbonneau*. Son remplaçant fut un allemand du nom de *Schmarr*, auquel succéda *J. B. Ellot* dit *Julien*. Deux des enfants de ce dernier vivent encore, l'un à Berthier (Mad. M......), l'autre à St. Michel de Québec, (Mad. B......), et certainement ces deux dames sont *majeures et usant de leurs droits* depuis longtemps : ce sont pourtant deux de ses plus jeunes enfants.

Elle a, dit-elle, été la mère nourricière d'un enfant de M. De Vergor, de trois enfants de M. Panet de Québec, (dont le ci-devant orateur de la Chambre d'Assemblée et le présent évêque de Québec,) de deux fils et d'une fille de Lord Dorchester, du *jeune* Holland, (comme elle l'appelait,) etc. ; en un mot, de 46 enfants, les siens compris. Il est clair qu'elle n'a pu allaiter tous ces enfants, mais a-t-elle pu nourrir celui de M. De Vergor et les deux MM. Panet ?—Oui, si, comme elle le prétend, elle était mariée en 1748 ; car M. De Vergor était en Canada en 1748 et y est resté jusqu'en 1759, et des MM. Panet, le premier est né en 1751 et le second en 1753.

Que conclure de tous ces faits non contredits ? Sinon, que la parole de ma bonne vieille vaut, dans ce cas, son *baptistère introuvable*, ou guère s'en faut ; et que, née le 9 mai 1726, et décédée le 18 août 1829, elle est morte âgée de 103 ans, 3 mois et 10 jours.

Elle me disait en 1825 :—" On dit, monsieur, que les enfants nés " avant terme ne vivent point : eh bien, je suis née à sept mois, et je

---

si loin, et par des célébrités qu'il ne connaît pas ; car, tout entier au Canada, il en a fait le cercle de son horizon, la sphère infranchissable de ses études. Archiviste volontaire, il n'a demandé ni au gouvernement, ni à la législature, de rassembler nos titres de gloire et de lui en confier la garde ; il a exercé les fonctions gratuitement pour le trésor, onéreusement pour sa bourse, en attendant, ou plutôt sans attendre le titre qui lui serait si légitimement dû. La bibliothèque créée par sa plume infatigable se compose de 28 volumes in-quarto et d'une collection in-octavo, qu'il a ironiquement nommée sa Saberdache, parce qu'elle serait de poids à charger plus facilement un waggon que le léger porte-feuille d'un hussard. Ajoutez à cela une correspondance de quarante ans, pétillante d'esprit et de gaîté, dans laquelle se reflète tout le mouvement de notre société contemporaine, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de ce qu'une vie si laborieuse a pu produire.

Ami aussi distingué des arts que des lettres, M. Jacques Viger leur a rendu un ingénieux hommage dans un magnifique Album dont chaque feuillet est illustré par un souvenir, un paysage ou une figure chers au pays. Puisse-t-il continuer longtemps cette Galerie de Canadiens célèbres, qui commence à nos premiers jours et qui ne finira jamais, nous l'espérons.

X.

"ne crois pas être éloignée de ma centième année! Vous avouerez au "moins que, si ce dicton est vrai, je fais une jolie exception à la règle." Elle ne savait point, non plus que moi alors, que la médecine a pour axiôme depuis longtemps (du moins je le tiens du Dr. R. N.), "que *l'enfant de 8 mois meurt, mais que celui de 7 mois vit:*" c'est-à-dire, qu'il meurt plus d'enfants de 8 mois que de 7.—Et je suis bien aise de fournir une preuve de plus de la vérité de ce fait, dans la personne de ma vénérable compatriote.

Mais un des événements les plus singuliers de la vie de cette femme est celui qu'elle *répétait* en 1828. Elle frémissait encore en me le racontant, il avait failli lui coûter 81 ans de sa longue et belle carrière; le voici:—

"J'avais 22 ans," me racontait-elle, "lorsque grosse de sept mois "de mon premier enfant, je fus attaquée d'une fièvre épidémique qui "fit de grands ravages, cette année-là au pays, surtout parmi les "femmes dans ma situation. Je tombai en léthargie et je restai plu-"sieurs jours dans un tel état d'insensibilité, qu'on me crut morte, et "que, sans songer qu'on pouvait peut-être sauver au moins l'enfant "que je portais, on me mit tout nettement au cercueil. C'en était "fait de moi, et j'aurais été infailliblement portée en terre, si mon fruit, "au moment où l'on allait nous *coffrer* tous deux, n'eût donné des "marques de vie. Hé, monsieur! *ce pauvre innocent mort sans bap-"tême!* et 80 ans de moins pour moi! oh, j'en frissonne encore quand "j'y pense! On me retira vite de ma bière. J'étais toujours sans "connaissance. On alla quérir un médecin. Une dose qu'il m'ad-"ministra me ranima pour le moment, et je fus délivrée d'une fille "qui vécut dix mois. Je retombai bientôt dans le même assoupisse-"ment, mais on fut un peu moins hâté de ce coup, et je me rétablis "pour apprendre, un peu plus tard, *combien je l'avais échappé belle!*"

Lorsque je vis cette femme pour la dernière fois en 1828, elle se tenait assez droit, marchait sans canne, apprenait à marcher, en le soutenant par la main, à un petit enfant d'une de ses petites filles par son dernier mari, chez laquelle elle est morte. Elle jouissait de toutes ses facultés; l'ouïe seule était un peu affaiblie chez elle. C'était une femme d'une assez haute taille, d'une propreté exquise et chez laquelle l'âge n'avait pas effacé toutes les traces d'une première beauté. Ses manières et son langage indiquaient qu'elle avait dû voir fréquemment autrefois, tant chez elle qu'à la ville, (en sa qualité de *maman nourrice*), des membres d'une société élevée.

J. Viger.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES.

1. A la page 97, dans la seconde note, on nous a fait dire que M. Chevalier de Lorimier avait été exécuté le 15 janvier 1839, c'est une erreur, il a été exécuté le 15 février.

2. La pièce de vers, *Le Lendemain*, à la page 179, doit être signée F. M. Derome.

3. L'article, *L'Evêque de Nancy*, à la page 184, doit être signé Jos. Cauchon.

4. Les vers, *Mon Pays*, à la page 198, doivent être signés A. S. Soulard.

5. Les vers, *Sans son Dieu sur la terre, il n'est point de Bonheur*, à la page 232, doivent être signés O. Peltier.

6. Les *Stances Politiques*, à la page 278, doivent être signées F. M. Derome.

7. Les vers *Sur la Convalescence de Sir C. Bagot*, à la page 295, au lieu de porter la date de 1841, doivent porter celle de 1843.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

Pages.

1837.

Aux Mânes d'Hyacinthe—Poésie—J. G. Barthe,........................ 3
Chanson de Berger—J. G. Barthe,.. 4
A mon Amie—Poésie—Romuald Cherrier,................................. 4
Ce qu'il y a de grand chez un Enfant—Prose et Poésie—J. G. Barthe, 5
A mon Frère—Poésie—Romuald Cherrier,................................. 8
L'Etranger—Prose—Ph. A. De Gaspé,...................................... 9
Emma, ou l'Amour malheureux—Prose—U. J. Tessier,................ 17
Au Canada—Poésie—F. X. Garneau,.. 30
L'Homme de Labrador—Prose—Ph. A. De Gaspé,..................... 34

1838.

Cantique pour l'Epiphanie—J. G. Barthe,................................ 42
Fragment Iroquois—Chanson—J. G. Barthe,............................ 43
A ma Mère—Poésie—J. G. Barthe,.. 45
Aux Canadiens—Poésie,.. 46
Cantique pour Pâques—J. G. Barthe,...................................... 47
L'Insurrection—Poésie—P. Chauveau,..................................... 47
Le Bois Solitaire—Poésie—J. G. Barthe,.................................. 51
Le Temps, l'Eternité—Poésie—J. G. Barthe,............................. 53
Aux Exilés Politiques—Poésie—Romuald Cherrier,.................... 54
Cantique pour l'Ascension—J. G. Barthe,................................ 55
Elégie—Romuald Cherrier,.. 56
Les Deux Bergers—Poésie—J. G. Barthe,.................................. 57
A mon Amie—Poésie—J. G. Barthe,.. 58
La Voix d'une Ombre—Poésie—F. R. Angers,............................ 59
La Prière d'une Jeune Fille—Poésie—J. G. Barthe,.................... 62
A ma Sœur—Poésie—Romuald Cherrier,.................................... 63
Sur la Mort d'un Enfant—Poésie—J. G. Barthe,......................... 65
A l'honorable L. J. Papineau—Poésie—J. G. Barthe,................... 65
Aux Exilés Politiques Canadiens—Poésie—J. G. Barthe,............. 67
Le Rêve du Soldat—Poésie—F. X. Garneau,............................... 69
L'Hiver—Prose et Poésie—J. G. Barthe,.................................... 74
A mon Fils—Poésie—F. X. Garneau,... 77
Petite Revue Parlementaire—Prose—N. Aubin,........................... 79
Napoléon—Poésie—N. Aubin,.. 92

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1839.

Rapidité du Temps—Poésie,........................ 93
Le Banni—Poésie,........................ 96
Dernières Lettres d'un Condamné—Prose—Chevalier de Lorimier, 97
La Presse—Poésie—F. X. Garneau,........................ 109
Hommage à la mémoire d'un Jeune Avocat—Poésie—F. M. Derome, 111
Elégie—Romuald Cherrier,........................ 112
Quelques Cyprès sur la tombe d'une Demoiselle—Poésie—J. G. Barthe,........................ 113
Une Scène à St. Domingue—Prose—Dlle. Odille Cherrier,........................ 114
Adieux à Sir John Colborne—Poésie—P. Chauveau,........................ 118
Le Bourreau—Poésie—J. G. Barthe,........................ 122
Hymne à Marie—E. C.,........................ 123
Les Oiseaux Blancs—Poésie—F. X. Garneau,........................ 124
Sombre est mon Ame comme vous—Romance—Pierre Petitclair,... 126
Le Chien d'Or—Prose—A. S. Soulard,........................ 127

1840.

Le Chien d'Or—Prose—J. Viger,........................ 130
Le Chien d'Or—Poésie—F. R. Angers,........................ 134
Le Nouvel An—Poésie,........................ 134
Où sont-ils les Jours de notre Gloire?—Poésie,........................ 136
Au Souvenir d'Alzire—Poésie—* * * *,........................ 137
L'Hiver—Poésie—F. X. Garneau,........................ 138
Le Songe—Poésie—J. G. Barthe,........................ 140
Chant de Mort d'un Huron—Poésie—J. Lenoir,........................ 142
La Mort d'un Enfant—Poésie—J. G. Barthe,........................ 143
Les Destinées de ma Patrie—Poésie—J. G. Barthe,........................ 144
Le Temps—Poésie—F. M. Derome,........................ 146
Le Dernier Huron—Poésie—F. X. Garneau,........................ 147
Une aventure au Labrador—Prose—Pierre Petitclair,........................ 150
Stances à la Mémoire d'un Ami—F. M. Derome,........................ 162
Les Douze Martyrs—Poésie—J. G. Barthe,........................ 163
Les Malheurs de ma Patrie—Poésie—J. G. Barthe,........................ 166
Louise—Poésie—F. X. Garneau,........................ 169

1841.

La Nouvelle Année—Poésie—F. M. Derome,........................ 178
Le Lendemain—Poésie—F. M. Derome,........................ 179
Le Vieux Chêne—Poésie—F. X. Garneau,........................ 181
L'Evêque de Nancy—Prose—Jos. Cauchon,........................ 184
L'Union des Canadas—Poésie—P. Chauveau,........................ 190
Stances Morales—P. Garnot,........................ 195
La Baie de Québec—Poésie—A. N. Morin,........................ 196
Mon Pays—Poésie—A. S. Soulard,........................ 198
Le Papillon—Poésie—F. X. Garneau,........................ 199
La Création—Poésie—Romuald Cherrier,........................ 200
L'Evêque de Nancy—Poésie—L'Hermite,........................ 201
Joies Naïves—Poésie—P. Chauveau,........................ 204
La Croix—Poésie—N. D. J. Jeaumenne,........................ 206
L'Histoire Moderne—Prose—Jos. S. Raymond,........................ 208
Les Exilés—Poésie—F. X. Garneau,........................ 220

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1842.

Etrennes Poétiques—Poésie—J. G. Barthe,............................ 223
La Résurrection—Poésie—N. D. J. Jeaumenne,........................ 226
A Flore—Poésie—P. Petitclair,... 227
La Campagne au Printemps—Poésie—J. G. Barthe,.................... 229
Boutade—Poésie—P. Garnot,.. 230
Souvenir de Berthier—Poésie—F. M. Derome,........................... 231
Sans son Dieu sur la Terre, il n'est point de Bonheur—Poésie—O. Peltier,.. 232
Gardez son Souvenir—Poésie—A. Soulard,............................... 233
La Donation—Comédie en prose—Pierre Petitclair,.................... 234
Le Procès Perdu—Poésie—F. M. Derome,................................ 270
Adieux à un Ami—Poésie—A.,.. 274
Stances Politiques—F. M. Derome,.. 278
Oraison Dominicale—Poésie—A. Z ,... 279
Pauvre Soldat! Qu'il doit souffrir!—Poésie—P. Petitclair,............ 281
La Rose et l'Immortelle—Poésie—P. Garnot,............................ 282
Visite à un Village Français—Prose—J. Huston,......................... 283

1843.

Bonheur n'a qu'un Jour—Poésie—D.,.. 294
Sur la Convalescence de Sir C. Bagot—Poésie—Pierre Laviolette,... 295
Souvenirs et Regrets—Poésie—N. D. J. Jeaumenne,..................... 299
Une Page sur l'Histoire du Canada—Poésie—J. T. Loranger,.......... 302
Le Poisson d'Avril—Poésie—J. G. Barthe,.................................. 304
Une Leçon—Poésie—D. B. Viger,.. 305
Le Règne du Juste—Poésie—P. Petitclair,................................. 306
Le Bal—Poésie—A. S.,... 307
Plaintes... Vœux... Espoir—Poésie—Pierre Laviolette,................ 308
Etrennes du Jour de l'An—Poésie—J. G. Barthe,......................... 311
A Saint Jean-Baptiste—Poésie—F. R. Angers,.............................. 314
Adieux à une Amie—Poésie—F. M. Derome,................................ 314
Vérité—Poésie—P. Huot,.. 315

1844.

La Presse—Prose—E. Parent,.. 316
L'Aurore du Premier Jour de l'An—Poésie,................................. 327
La Nouvelle Année—Poésie—J. G. Barthe,................................. 329
La Campagne—Prose—Eugène L'Ecuyer,...................................... 331
La Mort de la Jeune Fille—Poésie,.. 341
Autrefois—Poésie,.. 342
Chanson Patriotique—F. M. Derome,... 343
A ma Sœur—Poésie,.. 344
La Toussaint—Prose—Eugène L'Ecuyer,...................................... 345

APPENDICE.

1734.

Le Tableau de la Mer—Poésie—Jean Taché,................................. 353

1827.

Géologie—Prose—J. B. Meilleur,.. 362

1829.

Les Faux et Vrai Centenaires Canadiens—Prose—J. Viger,............ 371

TABLE DES NOMS DES AUTEURS.

Pages.

Parent, E., ... 316
Peltier, O., ... 232
Petitclair, Pierre, ... 126, 150, 227, 234, 281, 306

Raymond, Jos. S., ... 206

Soulard, A. S., ... 127, 198, 233

Taché, Jean, ... 353
Tessier, U. J., ... 17

Viger, D. B., ... 305
Viger, J., ... 130, 371



